

Desconocido

Dan Simmons

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

"A thinking man's thriller...fast, funny, furious,
and thoughtful." *Denver Post*

DAN SIMMONS

author of The Crook Factory



Darwin's Blade

A NOVEL OF SUSPENSE

L'...P...E DE DARWIN

DU MEME AUTEUR

Vengeance, ...ditions du Rocher, 2001

DAN SIMMONS

r r

L'EPEE DE DARWIN

Traduit de l'anglais (...tats-Unis) par Guy Abadia Thriller

...DITIONS DU

ROCHER

Jean-Paul Bertrand

Titre original : Darwin 's Blade.

La présente édition est publiée en accord avec l'auteur, représenté par Baror International Inc., Armonk, New York, USA.

Les citations de Marc Aurèle et d'...pictète reprennent en grande partie la traduction de Mario Meunier, Pensées pour moi-même, suivies du Manuel d'...

pictète (Paris, Garnier-Flammarion, 1964).

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Dan Simmons, 2000.

© ...ditions du Rocher, 2002, pour la traduction française.

ISBN: 2 268 04318 5

¿ Wayne Simmons et à Stephen King.

¿ mon frère Wayne, qui s'occupe quotidiennement d'enquêter sur des accidents, en témoignage d'admiration pour avoir gardé malgré tout son sens de l'humour. Et à Steve, qui a senti de près la morsure de l'épée de Darwin à cause de la stupidité fatidique de quelqu'un \ en signe de gratitude pour être resté avec nous à nous conter de

nouvelles histoires au coin du feu.

1. Stephen King a failli perdre la vie en se faisant renverser par une fourgonnette non loin de chez lui en juin 1999. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Remerciements

L'auteur tient à remercier Trudy et Wayne A. Simmons pour l'aide et les conseils qu'ils lui ont prodigués pendant la phase de préparation de ce roman. Mes remerciements, également, au centre de vol à voile de Warner Springs pour m'avoir laissé tester mes théories sur le combat aérien à bord de l'un de ses planeurs modernes, à la rédaction de Y Accident Reconstruction Journal, à l'...cole des tireurs d'élite du corps des marines des ...tats-Unis à quantico, Virginie, et Camp Pendleton, Californie. Toute ma gratitude, aussi, à Stephen Pressfield pour ses travaux sur les théories grecques concernant la phobologie (l'étude de la peur et de l'art de la maîtriser), et à Jim Land, dont le manuel destiné à l'instruction des tireurs d'élite est peut-être l'ouvrage définitif sur la question.

¿ l'artiste de la division Acura chez Honda qui a assemblé à la main le moteur de mon Acura NSX, je ne puis que dire : Dômo arigatô gozaimasu -

Sh°ri o onegai dekimasu ka ?

Tous les accidents décrits dans L'»pée de Darwin sont inspirés de dossiers authentiques de reconstitution d'accident, mais il s'agit dans chaque cas d'un amalgame, d'une combinaison de plusieurs enquêtes rassemblées pour les besoins de la cause. Je remercie ici la foule des enquêteurs et des experts dont les recherches, la conscience professionnelle et le sens de l'humour assez particulier ont éclairé la confection de ce roman. Tout détail exact ou vraisemblable que l'on trouvera dans ces lignes doit être attribué à

leur mérite. Toute inexactitude ou erreur, malheureusement, est le fait de l'auteur uniquement.

LE RASOIR D'OCCAM :

´ Toutes choses étant égales par ailleurs, la solution la plus simple est généralement la bonne. ^a

Guillaume d'Occam, xive siècle

ˆ Toutes choses étant égales par ailleurs, la solution la plus simple est généralement une stupidité. ^a

Darwin Minor, xxic siècle

Amorti

Le téléphone sonna quelques minutes après 4 heures du matin.

- Toi qui aimes les accidents, Dar, il faudrait que tu voies celui-là.

- J'aime les accidents, moi ? Première nouvelle !

Il n'avait pas demandé qui c'était. Il avait reconnu tout de suite la voix de Paul Cameron, bien qu'ils ne se soient pas vus depuis plus d'un an.

Cameron faisait partie de la police de la route de Californie basée à Palm Springs.

- D'accord, lui dit l'officier de police. Disons que tu aimes les énigmes.

Dar se tourna pour regarder la montre.

- Pas à quatre heures huit du matin, grommela-t-il.

- Celui-là vaut le coup.

La voix résonnait dans l'écouteur, comme si c'était une liaison radio ou un téléphone portable.

- O'?

- Sur la route de Montezuma Valley. Un kilomètre et demi à l'intérieur du canyon, à l'embranchement de la S-22 qui descend des collines vers le désert.

- Seigneur Jésus ! murmura Dar. C'est à Borrego Springs, ça. Il me faut au moins une heure et demie pour y être.

- Pas si tu prends ta voiture noire.

Le rire rocailleux de Cameron se confondit avec les sifflements et la friture de la liaison défectueuse.

- Il faudrait que ce soit un drôle d'accident pour me faire prendre le volant jusqu'à Borrego Springs ou presque avant le petit déjeuner, murmura Dar en s'asseyant dans son lit. Un carambolage ?

- Nous l'ignorons, fit Cameron d'une voix où perçait une pointe d'amusement.

- «a veut dire quoi, nous l'ignorons ? Vous n'avez encore personne sur les lieux ?

- Je suis sur les lieux ! lui dit Cameron au milieu des parasites.

- Et tu n'es pas capable de me dire combien de véhicules sont dans le coup ?

Dar aurait voulu pouvoir trouver une cigarette dans le tiroir de sa table de nuit. Il avait cessé de fumer dix ans plus tôt, juste après la mort de sa femme, mais il en éprouvait encore quelquefois l'envie, aux moments les plus inattendus.

- Nous ne pouvons même pas dire avec certitude de quel type de véhicule il s'agit, fit Cameron de sa voix officielle de flic, plutôt ampoulée.

- Tu veux dire la marque ? demanda Dar en se frottant le menton, r,peux comme du papier de verre.

Il secoua la tête. Il avait vu des masses d'accidents à grande vitesse où les voitures n'étaient pas reconnaissables à vue de nez, surtout la nuit.

- Je veux dire qu'on ne sait pas s'il s'agit d'une seule voiture ou de plusieurs, ou s'il s'agit d'un avion, ou d'un putain d'ovni. Si tu ne viens pas voir ça, Darwin, tu vas le regretter jusqu'à la fin de tes jours, c'est moi qui te le dis,

- qu'est-ce que...

Dar s'arrêta sur sa lancée. Cameron avait raccroché.

Il posa les pieds par terre, regarda la fenêtre de son appartement élevé au-delà de laquelle il faisait encore nuit noire, grommela : ' Merde ! ^a, et se leva pour prendre une douche rapide.

Il lui fallut une heure moins deux minutes pour y arriver à partir de San Diego. Il n'avait pas ménagé l'Acura NSX dans les tournants du

canyon, avait roulé en surmultipliée dans les lignes droites et laissé le détecteur de radar dans la petite boîte à gants en se

14

disant que toutes les voitures de police qui patrouillaient habituellement sur la S-22 devaient être sur le site de l'accident. L'aube commençait à

peine à pointer lorsqu'il entama la longue descente à 6 % sur une dénivellation de douze cents mètres qui menait de Ranchita à Borrego Springs et au désert d'Anza-Borrego.

Le problème, quand on est expert en reconstitution d'accidents, se dit-il en faisant un double débrayage pour négocier sans problème un virage coupé

puis en accélérant de nouveau à fond, c'est que, pratiquement à chaque kilomètre de chaque foutue route que l'on prend, il y a le souvenir d'une erreur stupide qui a coûté la vie à quelqu'un.

La NSX gravit une côte légère en vrombissant puis entama la longue descente en lacets qui menait au canyon quelques kilomètres plus bas.

Là, se dit-il en lançant un coup d'œil à une glissière en bois tout à fait ordinaire fixée sur des poteaux bas à l'extérieur d'un virage à droite.

C'était là exactement.

Un peu plus de cinq ans auparavant, il était arrivé sur les lieux trente-cinq minutes à peine après qu'un car scolaire eut heurté la vieille rambarde, glissé le long de la barrière sur une vingtaine de mètres et plongé dans le décor, faisant trois tonneaux sur le versant de colline escarpé et parsemé de gros blocs avant de s'immobiliser sur le côté, le toit enfoncé, dans le ruisseau étroit qui coulait en bas. Le car appartenait à l'association scolaire de Désert Springs et revenait d'une semaine écologique ^a de camping à la montagne avec quarante et un élèves de sixième et deux professeurs. À l'arrivée de Dar, les ambulances et les hélicoptères du SAMU faisaient encore la navette pour transporter les blessés les plus graves. Une foule de sauveteurs faisaient la chaîne pour remonter des civières du fond du ravin, et il y avait déjà des bûches en plastique jaune déployées sur au moins trois petits cadavres dans les rochers en bas. quand le bilan final fut établi, on recensa six enfants et un prof morts, plus vingt-quatre blessés graves, y compris un élève qui allait rester paraplégique toute sa vie. La conductrice du car s'en tira avec quelques égratignures, des

ecchymoses et un bras cassé.

Dar faisait partie, à l'époque, du NTSB, le Bureau national de la sécurité

des transports. Il devait le quitter un an plus tard pour 15

s'établir en tant que spécialiste indépendant de reconstitution d'accidents. Cette fois-là, l'appel lui était parvenu dans sa copropriété de Palm Springs.

quatre jours après l'accident, il avait étudié la manière dont les médias avaient rendu compte de la terrible tragédie ^a. Les stations de télé et la presse écrite de L.A. avaient décidé d'emblée que la conductrice était une héroïne. Son interview après l'accident et divers témoignages oculaires, y compris les déclarations du professeur assis juste derrière l'un des enfants qui avaient péri, semblaient l'établir clairement. Tout concordait pour indiquer que les freins du lourd véhicule avaient lâché

environ un kilomètre et demi après le début de la longue descente. La conductrice, quarante et un ans, divorcée et mère de deux enfants, avait crié aux occupants du car de bien s'accrocher. Avait suivi une terrifiante dégringolade à la Mad Mouse sur près de dix kilomètres. Les freins fumaient, sans ralentir suffisamment le véhicule qui tanguait terriblement.

Les enfants décollaient de leurs sièges à chaque virage serré, et le choc final les avait fait plonger dans le ravin. Tout le monde s'accordait à

dire que la conductrice n'aurait pas pu faire plus que ce qu'elle avait fait et que, dès lors que les freins avaient lâché, c'était un miracle qu'elle ait réussi à rester si longtemps sur la route.

Dar avait lu cinquante éditoriaux proclamant que cette femme était une héroïne à qui aucun tribut suffisant ne saurait jamais être rendu. Les deux grandes stations de télé de Los Angeles avaient retransmis en direct les débats de la réunion du conseil d'administration de l'école, où les parents des élèves survivants avaient témoigné ^a que cette personne avait tout fait pour sauver leurs enfants dans des circonstances impossibles ^a. Le journal du soir de la NBC avait diffusé un sujet de quatre minutes où il était question de cette femme et d'autres héroïques chauffeurs de car scolaire qui avaient été tués ou blessés dans l'exercice de leurs fonctions ^a. Le présentateur Tom Brokaw avait utilisé, en parlant de cette femme et de ses collègues,

l'expression de 'héros méconnus de la nation américaine' ^a.

Entre-temps, Dar avait réuni un certain nombre d'informations.

Le car scolaire était un TC-2000 modèle 1989 fabriqué par la compagnie Blue Bird Body et acheté neuf par l'association scolaire 16

de Désert Springs. Il avait un moteur Diesel, la direction assistée et une boîte automatique AT 545 à quatre rapports de la division des transmissions Allison de General Motors. Il était également équipé d'un système de double freinage à came mécanique et à air comprimé conforme à la norme 121 de la FMVSS (Fédéral Motor Vehicle Safety Standards) avec actionneur type 20 à

fixation sur l'essieu avant et récepteur type 24/30 à fixation sur essieu arrière pour le frein à main ou de détresse. Tous les freins étaient équipés de régleurs de jeu manuels cinq pouces et demi.

Le siège du conducteur était pourvu d'une ceinture de sécurité, mais ce n'était pas le cas des sièges passagers. Dar savait que telle était généralement la règle dans les cars scolaires. Des parents qui n'auraient jamais autorisé leurs enfants à rouler sans ceinture à bord du véhicule familial confiaient chaque matin sans broncher leur progéniture à des cars qui transportaient cinquante enfants sans la moindre ceinture ni le moindre harnais de sécurité. Le poids total brut estimé de ce car, avec ses passagers et leurs affaires de camping, était de 10,364 tonnes.

La conductrice avait, comme les télévisions et les journaux l'avaient signalé, des 'états de service presque parfaits' ^a dans les dossiers du district.

Les analyses effectuées à l'hôpital peu de temps après l'accident n'avaient décelé aucune trace d'alcool ni de drogue dans son sang. Dar avait eu un entretien avec elle le surlendemain de l'accident, et son récit correspondait presque mot pour mot à la déposition enregistrée par la police de la route le soir de la catastrophe. Elle disait en substance que, environ un kilomètre et demi après leur départ, à la première pente légère, les freins du car lui avaient paru 'bizarrement mous' ^a. Elle avait pompé

pour faire monter le fluide. Un voyant s'était alors allumé, indiquant une pression trop faible dans le circuit. Mais à ce stade, avait indiqué la conductrice, la pente avait fait place à une côte de trois kilomètres, et le car avait ralenti. La transmission automatique avait rétrogradé, et le voyant s'était éteint. Bien qu'il se soit remis à clignoter à deux ou trois reprises, la machiniste avait supposé que le problème s'était réglé

tout seul et qu'il n'y avait aucune raison de s'arrêter.

Peu après, toujours selon le témoignage de cette personne, ils avaient entamé la longue descente, et c'est alors que les freins avaient

lâché complètement^a. Le car avait commencé à prendre de la vitesse. La conductrice affirmait qu'il avait été impossible de le ralentir en utilisant le frein à main ou le frein de secours. «a sentait le brûlé^a, disait-elle. Les roues arrière avaient commencé à fumer. Elle avait alors coupé la transmission automatique pour passer en manuel et rétrograder en seconde, mais cela n'avait pas suffi. Elle avait utilisé la radio de bord pour appeler son standard, mais avait dû lâcher le micro pour tenir le volant à deux mains afin de ne pas quitter la route. Pendant dix kilomètres, elle avait crié aux élèves et aux deux professeurs de se pencher tantôt à gauche, tantôt à droite, jusqu'au moment où le car avait heurté la glissière, qu'il avait suivie un moment avant de la défoncer et de plonger dans le ravin.

- Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de plus, dit-elle à Dar à l'issue de cet entretien.

Elle avait les larmes aux yeux. Son récit concordait avec les témoignages qu'il avait recueillis auprès du professeur et des élèves survivants.

La conductrice, obèse, le visage empâté, les lèvres fines, avait paru à Dar plutôt bornée et bovine, mais il ne voulait pas se fier à des impressions subjectives. Plus il prenait de l'âge et de l'ancienneté dans sa spécialité, plus les gens lui semblaient stupides. Et les femmes, particulièrement, avaient tendance à lui paraître beaucoup plus bovines depuis que son épouse était morte.

Il avait demandé à son équipe de vérifier les états de service de la conductrice. Les téléphones et les journaux avaient clamé qu'elle avait un dossier irréprochable dans le district, et c'était parfaitement vrai, mais elle ne travaillait dans la région que depuis six mois quand elle avait eu cet accident. D'après le DMV^b du Tennessee, où elle vivait avant de venir en Californie, elle avait fait l'objet d'une contravention pour conduite en état d'ivresse et de deux PV pour infraction aux règles de la circulation^a en cinq ans. En Californie, elle était titulaire d'une autorisation de conduire un car scolaire (valable pour le transport des personnes) délivrée deux jours avant son recrutement par le district, et d'un permis de conduire catégorie B

1. Department of Motor Vehicles : administration chargée dans chaque

...tat de délivrer les permis de conduire, les numéros minéralogiques, etc.

18

(commerciale) limité aux véhicules de transport en commun conventionnels, à

transmission automatique uniquement. Les archives du DMV de Californie indiquaient également que, dix jours avant l'accident, elle avait eu deux PV : le premier pour défaut de production d'attestation d'assurance, et le second pour absence de plaque minéralogique réglementaire. Les archives de la police indiquaient qu'en raison de ces infractions, son permis avait été

suspendu, pour ne lui être restitué que la veille du jour où elle avait eu cet accident, après qu'elle eut rempli un formulaire S-22, établissant sa solvabilité, auprès du DMV. Elle était en règle avec ses PV au moment de l'accident. Elle avait suivi un stage de formation de 54 heures, dont 21 au volant, sur un véhicule du même modèle que le car scolaire, mais le programme ne prévoyait aucune séance de conduite en montagne.

Le rapport rédigé par Dar sur les dommages matériels subis par le véhicule tenait sur quatre feuillets à simple interligne. Essentiellement, le corps du car s'était séparé du châssis, le toit s'était écrasé juste derrière la place du conducteur et jusqu'à la troisième rangée de fauteuils. Tout le côté gauche avait été enfoncé, déformant et fracassant les encadrements des vitres sur toute la longueur. Les pare-chocs avaient été arrachés, le réservoir de carburant était endommagé en plusieurs endroits, une canalisation en caoutchouc avait été sectionnée, mais le réservoir n'avait pas été éventré, et sa plaque de protection était demeurée fixée au châssis.

,ssis.

Dar avait examiné les fiches techniques d'entretien et de réparation du car. Il en ressortait que les freins avaient été régulièrement révisés tous les deux mille cinq cents kilomètres et que le véhicule avait été inspecté

chaque mois. La dernière inspection avait eu lieu deux jours à peine avant l'accident, et le vérificateur indiquait sur la fiche qu'il avait trouvé

les freins légèrement déréglés et avait demandé une intervention. Mais

il n'y avait pas trace d'un tel réglage sur le papier. Les tests effectués par la sécurité routière indiquaient effectivement que les freins étaient déréglés le jour de l'accident. Une enquête plus approfondie établit que le district venait de changer l'imprimé réglementaire servant aux vérifications. Il avait remplacé la fiche d'inspection habituelle de la police de la route de Californie par une autre fiche émanant d'un organisme privé (le formulaire

19

1040-008 Rev.5/91) et le mécanicien vérificateur avait coché à la fois la case OK et la case ´ réparation ^a de l'imprimé, en apposant ses initiales à

côté de la case ´ réparation ^a. Mais, contrairement à l'ancien formulaire, où les indications concernant les interventions à effectuer étaient décrites dans l'espace situé sous la case ´ réparation ^a, les indications du vérificateur avaient été portées au dos de la fiche nouveau modèle. Et aucun des cinq mécaniciens qui faisaient partie de son équipe - il y en avait un pour chaque groupe de dix-huit cars scolaires du district, conformément au contrat d'entretien - n'avait pensé à retourner la feuille.

- C'est donc ça la cause, avait dit le directeur de l'association scolaire du district de Désert Springs.

- Pas tout à fait, avait répliqué Dar.

Trois semaines après la catastrophe, il avait procédé à la reconstitution de l'accident. On avait fait venir un car scolaire TC-2000 modèle 1989

identique, chargé de deux tonnes et demie de sacs de sable pour simuler le poids des enfants, de leurs professeurs et de leurs bagages, au sommet de la route de Montezuma Valley, dans le parc forestier où les écoliers avaient passé leur semaine écologique ^a de camping. Les freins avaient été déréglés exactement comme sur le véhicule de l'accident. Dar s'était désigné comme chauffeur du véhicule de test, et avait accepté qu'un volontaire de la sécurité routière monte avec lui pour filmer la reconstitution. La police de la route avait bloqué la circulation pendant la durée du test. Plusieurs membres de l'association scolaire étaient présents, mais aucun ne s'était porté volontaire pour faire partie de l'expérience.

Dar avait mené le véhicule sur la première pente, puis sur la côte de

trois kilomètres, puis sur la longue descente du canyon. La pente atteignait 10,5

% au maximum. Finalement, il s'était arrêté sur le premier emplacement qu'il avait trouvé, une dizaine de mètres après l'endroit où le car scolaire avait plongé dans le ravin. Il avait fait demi-tour, puis était remonté jusqu'au sommet de la côte.

- Les freins ont très bien fonctionné, dit-il aux membres de l'association scolaire et aux représentants de la police de la route. Aucun voyant ne s'est allumé, et il n'y a eu ni fumée ni odeur de garnitures brûlées.

Il leur expliqua ce qui s'était passé le jour de l'accident.

20

La conductrice avait quitté le campement du parc national avec les deux freins de sécurité enclenchés. Après la première descente, où ils avaient senti le brûlé, il y avait eu les trois kilomètres de côte.

- Les freins commencent à dégager une odeur, précisa Dar, lorsque le tambour et les segments atteignent une température d'environ trois cent quinze degrés Celsius.

Les élèves, les professeurs et la conductrice avaient senti une odeur de brûlé dès les premières descentes. La conductrice n'en avait pas tenu compte.

Le voyant s'était éteint quelques instants pour se rallumer lorsque le car arrivait au sommet de la dernière côte avant la longue descente sur Borrego Springs. Le professeur survivant, assis au premier rang du côté droit, l'avait vu clignoter.

- Il n'y a qu'une seule explication technique à l'apparition d'un signal indiquant la surchauffe des freins pendant cette portion du voyage, déclara Dar. Le frein de secours est resté serré en permanence depuis le départ du campement.

De plus, leur dit-il, les survivants avaient signalé que le car ne tenait pas bien la route ^a et qu'il tanguait anormalement ^a pendant les trois premiers kilomètres de montée. La conductrice avait ignoré tous ces signes et continué imperturbablement dans la descente.

Dar signala que, le jour de l'accident, quand il était arrivé sur les lieux, il avait constaté que les roues avant du véhicule tournaient librement

mais que les roues arrière étaient bloquées. Sur ce type de car, expliqua-t-il, le freinage automatique intervenait dès que la pression d'air dans le système descendait au-dessous de 2,11 kg/cm². Le fait que les roues arrière se soient bloquées indiquait donc qu'il n'y avait plus assez de pression dans le système. Les tests pratiqués par la sécurité routière établissaient qu'il n'y avait eu aucune fuite dans le système et que la compression était bonne. Mais le freinage d'urgence n'avait pas pu arrêter le car à cause de la surchauffe qui s'était exercée avant son déclenchement.

Dar avait alors repris le volant du car. Il avait serré le frein à main et s'était de nouveau éloigné du site de camping, suivi, cette fois-ci, de tout un convoi de véhicules privés ou appartenant à la police de la route.

21

Le car avait tangué légèrement en gravissant la côte. Dar et son assistant pour la caméra vidéo enregistrèrent leurs commentaires. Ils sentaient une nette odeur de brûlé. Les véhicules suiveurs de la police de la route signalèrent par radio qu'ils voyaient de la fumée s'échapper des roues arrière. Le voyant de freinage s'alluma. Dar fit une brève halte à

l'endroit où la machiniste du car scolaire s'était arrêtée, pompa sur la pédale de frein comme elle l'avait fait, puis entama la longue descente.

Les freins lâchèrent exactement deux kilomètres après le début de la descente du canyon. Le freinage automatique s'enclencha, mais sans résultat en raison de la surchauffe. Le car commença à accélérer.

À 75 km/h, Dar rétrograda de troisième en seconde. Le car ralentit. Puis il passa la première. Il y eut une embardée, mais le car ralentit encore. À 25

km/h, il repéra un endroit où le bas-côté était sablonneux à l'intérieur d'un virage et y pointa le nez du car. Le véhicule s'immobilisa presque sans secousse. Deux secondes plus tard, l'armada des voitures de police et des membres de l'association scolaire convergea vers le car. Dar monta dans une voiture de police, et ils descendirent vers le site de l'accident.

- La conductrice est partie du campement sans desserrer le frein à main, expliqua-t-il à la petite foule rassemblée autour de lui à l'endroit où le car scolaire avait quitté la route. Les deux freins de secours ont fonctionné pendant tout le temps, provoquant une surchauffe générale

du système dès les trois premiers kilomètres et faisant baisser la pression d'air au-dessous de la barre fatidique des deux kilos onze. Le freinage automatique est entré en action, mais sans grand résultat en raison de la surchauffe. Cependant, cela aurait dû suffire à ralentir le car au-dessous de quarante-cinq kilomètres à l'heure, comme le montre la reconstitution.

- Mais vous alliez plus vite que ça, lui fit remarquer le directeur de l'association scolaire.

Dar hocha la tête.

- J'ai passé manuellement les vitesses de la seconde en troisième, puis en quatrième.

- Elle a pourtant affirmé qu'elle avait rétrogradé.

- Je sais. C'est ce qu'elle a dit, mais elle a menti. quand nous avons expertisé la boîte de vitesses après l'accident, elle était 22

bloquée sur la quatrième. Les transmissions automatiques Alison sont programmées pour rétrograder automatiquement en cas d'accélération soudaine de ce genre. La conductrice a délibérément coupé la transmission automatique pour passer manuellement en quatrième. Le petit groupe le regarda avec ébahissement.

- Le jour de l'accident, les marques sur la chaussée s'épalaient sur cent soixante-dix mètres, reprit-il en montrant les traces encore visibles de pneus striées en courbe.

Tous les regards suivirent l'index pointé de Dar.

- Le système de freinage automatique, bien qu'affaibli par le manque de pression d'air à la surchauffe, continua-t-il, essayait toujours d'arrêter le car quand il a défoncé la glissière, ici. (Tous les yeux se tournèrent vers la barrière déformée et aplatie.) Le car était lancé à plus de cent kilomètres à l'heure quand il est entré en contact avec la glissière. Et il avait encore une vitesse acquise de soixante-quinze kilomètres à l'heure quand il a quitté la route pour s'envoler, à cet endroit.

De nouveau, les têtes se tournèrent vers le point indiqué.

- La quatrième était passée quand le car a heurté la glissière, et c'est la machiniste qui l'avait voulu, continua Dar. La boîte de vitesses n'a pas eu de défaillance, et il n'y a pas eu de passage de vitesse automatique.

Elle était paniquée. Après avoir cramé les freins, ignoré l'odeur de brûlé

des garnitures, décidé de ne pas tenir compte du comportement anormal du car dans la côte ni du voyant de manque de pression du système de freinage, après s'être lancée dans la descente malgré son impression que les freins étaient « bizarrement mous » au passage du col, elle a coupé la transmission automatique à quarante-cinq kilomètres à l'heure environ et passé la quatrième par erreur.

Deux mois après l'accident, Dar avait lu en quatrième page d'une feuille locale que la conductrice avait été reconnue coupable d'avoir causé, par sa conduite imprudente, la mort de sept personnes. Elle avait été condamnée à

un an de prison avec sursis, et son permis catégorie B lui avait été retiré

définitivement. Aucun des journaux, aucune des chaînes de télé de Los Angeles qui l'avaient encensée comme une héroïne nationale n'avait accordé

d'importance à la

23

nouvelle, peut-être parce qu'ils étaient gênés de leur précédent enthousiasme.

Il faisait suffisamment jour pour rouler sans les phares quand Dar arriva sur les lieux de l'accident. Cameron s'était légèrement trompé dans ses indications. Le canyon s'ouvrait sur le désert à moins d'un kilomètre et demi de l'embranchement. La route en lacets offrait le spectacle habituel des grands accidents mortels de la route : voitures de police garées sur le bas-côté, brûlots grésillant, balises coniques, policiers détournant sur la voie de gauche le peu de circulation qu'il y avait dans les deux sens à

cette heure-ci, deux ambulances et même un hélicoptère qui décrivait des cercles au-dessus de leurs têtes. La seule chose qui manquait, c'était un véhicule accidenté.

Dar ignora le bouton lumineux du policier et se gara sur le bas-côté

derrière les véhicules de la police. Les parois du canyon reflétaient les lumières rouges et bleues mouvantes des voitures.

L'agent de police s'avança à grands pas vers la NSX en brillant :

- Hé ! Vous ne pouvez pas vous garer ici ! Vous êtes sur un site d'accident !

- Le sergent Cameron m'attend.

- Cameron ? fit l'homme en uniforme, encore dépité du peu de respect manifesté par Dar à son b,ton. Pourquoi ? Vous faites partie des enquêteurs ? Vous avez une attestation ?

Dar secoua la tête.

- Dites au sergent Cameron que je suis là. Dar Minor.

Le policier, toujours furibond, prit la radio passée à sa ceinture, recula de quelques pas pour ne pas être entendu et parla dans le micro.

Dar attendit. Il s'aperçut que les policiers autour de lui avaient tous les yeux fixés sur le haut de la paroi du canyon. Il descendit de voiture et plissa les paupières en direction de la falaise de roche rouge. Deux ou trois cents mètres plus haut, sur un large renforcement rocheux, il y avait des lumières, des hommes et des machines en mouvement. Mais aucune route, pas le moindre sentier, ne menait à ce renforcement, ni par le haut, situé

à une cinquantaine de mètres, ni par le bas de la paroi. Un petit hélicoptère vert et blanc

24

prit son envol de la plate-forme et descendit lentement vers le fond du canyon.

Dar éprouva un pincement à l'estomac lorsqu'il vit l'hélico se poser sur une zone dégagée en bordure du bas-côté. Un HLO. Hélicoptère léger d'observation. C'était ainsi qu'on les appelait, dans le temps, au Vietnam.

Il se souvenait que les officiers adoraient se balader à bord de ces engins. Aujourd'hui, c'était la police routière qui les utilisait pour surveiller la circulation. Probablement un Hughes 55.

- Darwin !

Le sergent Cameron et un autre policier sautèrent à bas de l'hélico en baissant la tête pour éviter le rotor en mouvement.

Paul Cameron avait à peu près le même âge que Dar : la quarantaine bien tassée. Il avait les épaules larges, la peau très noire, avec une fine moustache. Dar savait qu'il aurait pu prendre sa retraite depuis des années s'il n'avait pas commencé si tard sa carrière dans la police. Il s'était engagé dans les marines juste au moment où Dar les quittait.

Le jeune flic qui l'accompagnait était blanc. Il n'avait guère plus d'une vingtaine d'années, et son visage de bébé était orné d'une bouche qui rappelait Elvis Presley.

- Docteur Darwin Minor, l'agent Mickey Elroy. On était justement en train de parler de toi, Dar.

Le jeune policier le regarda en plissant les paupières.

- Vous êtes docteur ? demanda-t-il.

- Pas en médecine, mais en physique.

Pendant que le jeune Elroy méditait cette réponse, Cameron demanda :

- Prêt à t'envoler là-haut pour voir l'énigme de plus près, Dar ?

- M'envoler ? fit Dar sans cacher son manque d'enthousiasme.

- Je sais que tu n'aimes pas trop voler.

La voix de Cameron n'avait que deux intonations à sa disposition. Amusée ou outragée. En l'occurrence, elle était amusée.

- Pourtant, tu as un brevet de pilote, n'est-ce pas, Dar ? Tu fais du vol à voile, un truc comme ça, si je ne me trompe ?

- C'est juste que je n'aime pas me faire piloter, murmura Dar. Mais il sortit sa sacoche photo de la NSX et suivit les deux autres en direction de l'hélico. Cameron s'installa dans le fauteuil du 25

copilote, et il restait juste assez de place à l'arrière pour Dar et le jeune policier. Ils se sanglèrent.

La dernière fois que je suis monté dans un de ces foutus engins, pensa Dar, c'était un Sea Stallion qui partait du réacteur de Dalat.

Le pilote s'assura qu'ils étaient bien sanglés. Puis il actionna un levier, en releva un autre. Le petit hélico se souleva du sol, vacilla, se pencha

en avant, grimpa obliquement jusqu'au sommet du canyon puis redescendit, fit du surplace une minute au-dessus du large rebord rocheux couvert de buissons d'armoise et se posa en douceur, son rotor tournant à moins de six mètres de la paroi rocheuse.

Lorsque Dar s'éloigna de l'engin, il avait les jambes en coton. Il se demandait si Cameron allait le laisser redescendre en rappel quand le moment serait venu.

- C'est vrai, ce que m'a dit le sergent sur la navette spatiale et vous ?

demanda le jeune Elroy en tordant légèrement la bouche à la manière d'Elvis.

- qu'est-ce qu'il vous a dit ? fit Dar en se baissant, les mains sur les oreilles pour couvrir le bruit de l'hélico qui redécollait.

- que c'est vous qui avez découvert la cause de l'explosion. Pour Challenger. J'avais douze ans quand ça s'est passé.

Dar secoua la tête.

- Non. J'étais juste le larbin de service au NTSB.

- Un larbin qui s'est fait virer par la NASA, fit Cameron en rajustant sur sa tête son chapeau de Ranger.

Elroy prit un air perplexe.

- Pourquoi vous ont-ils viré ?

- Parce que je leur ai dit des choses qu'ils n'avaient pas envie d'entendre.

Il voyait à présent le cratère d'impact. Il devait faire dix mètres de diamètre et environ un mètre de profondeur en son centre. L'objet qui s'était écrasé là avait pris feu et noirci la paroi. L'herbe et l'armoise autour de lui avaient brûlé. Une douzaine de policiers et d'experts légaux se tenaient à l'intérieur du cratère pour l'examiner.

- qu'est-ce qu'ils n'avaient pas envie d'entendre ? insista Elroy en courant pour le rattraper.

Dar s'avança jusqu'au bord du cratère.

- que les astronautes n'étaient pas morts pendant l'explosion, dit-il en pensant à autre chose. Je leur ai expliqué que le corps humain est un organisme particulièrement résistant, et que les sept astronautes avaient survécu jusqu'au moment où la cabine s'est abîmée dans l'océan. Deux minutes quarante-cinq secondes de chute.

Le gosse s'immobilisa.

- Doux Jésus ! «a ne peut pas être vrai ! Personne n'a jamais...

- C'est quoi, cette histoire, Paul ? interrompit Dar. Tu sais très bien que je ne m'occupe plus des accidents d'avion.

- Je sais, je sais, fit Cameron, exhibant ses dents blanches en un sourire sardonique.

Il s'accroupit, fouilla un instant dans l'herbe brûlée et jeta à Dar un bout de métal calciné.

- Tu peux m'identifier ça ?

- Poignée de porte. Chevrolet.

- Nos experts pensent qu'il s'agit d'une El Camino modèle 82, fit Cameron en indiquant du doigt les hommes qui travaillaient dans le cratère encore fumant.

Dar regarda la paroi verticale sur sa droite, puis la route deux cents mètres plus bas.

- D'accord, dit-il. Et il n'y a pas de traces de pneus au bord de la falaise, je suppose ?

- Rien du tout. Rien d'autre que la roche. Et il n'existe aucun accès, de toute manière.

- «a s'est passé quand ?

- Cette nuit. Des témoins ont signalé des flammes vers deux heures du matin.

- Vous avez fait vite.

- Forcément. La police routière a d'abord cru qu'il s'agissait d'un avion militaire.

Dar hocha la tête. Il s'avança jusqu'au ruban jaune qui délimitait le

cratère.

- C'est plein d'éclats là-dedans, dit-il. Il n'y en a pas qui appartiennent à autre chose qu'une El Camino ?

- Des fragments d'os, répondit Cameron sans cesser de sourire. Une personne au moins, c'est sûr. Sexe masculin. Très éparpillés à

27

cause de l'impact et de l'explosion. Ah ! il y a aussi des morceaux d'aluminium et d'alliage qui n'appartiennent pas à la El Camino.

- Un autre véhicule ?

- Ils ne le pensent pas. Plutôt quelque chose qui était dans la voiture.

- Bizarre.

Le jeune Elroy lui jetait toujours des regards soupçonneux, comme s'il craignait que le sergent ne lui ait raconté des bobards.

- Et c'est vous qui avez donné son nom au prix Darwin? demanda-t-il.

- Non, murmura Dar.

Il fit le tour du cratère, en prenant bien soin de ne pas marcher trop au bord du précipice. Il ne supportait pas de regarder en bas. quelques-uns des enquêteurs au travail le saluèrent au passage. Il sortit sa caméra de la sacoche et prit des vues sous différents angles. Le soleil levant faisait briller des centaines de fragments métalliques épars.

- qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Elroy. Je n'ai jamais vu d'appareil comme ça.

- Numérique, expliqua Dar.

Il cessa de mitrailler le site et se pencha à contrecour pour regarder la route en bas. L'entrée du canyon était visible de l'endroit où il se trouvait, dans le prolongement de la route de Borrego Springs en direction de l'est.

Il regarda le petit écran moniteur de la caméra et prit quelques nouveaux clichés et séquences vidéo de la route et du désert en droite ligne avec le cratère.

- Si ce n'est pas vous, c'est qui, alors, qui a donné son nom au prix Darwin ? insista le jeune policier.

- Charles Darwin. Vous savez bien, la survie du plus apte. Voyant que l'autre restait de marbre, Dar soupira.

- Le petit monde des enquêteurs des compagnies d'assurances décerne chaque année ce prix posthume à la personne qui a rendu le plus service à

l'humanité en retirant son ADN du patrimoine génétique commun.

Le jeune flic hochait lentement la tête, mais il était visible qu'il ne saisissait toujours pas.

28

- Celui qui se tue de la manière la plus stupide, expliqua Cameron en gloussant. L'année dernière, par exemple, c'est un mec de Sacramento qui a tellement secoué un distributeur de Pepsi que la machine est tombée sur lui en l'écrasant. Pas vrai, Dar ?

- C'était il y a deux ans. L'année dernière, c'était un fermier de l'Oregon qui refaisait la toiture de sa grange et, de peur de tomber, s'est attaché avec une corde qu'il a balancée par-dessus le faîte en criant à son fils de fixer l'autre bout à quelque chose de solide. Et le fils n'a rien trouvé d'autre que le pare-chocs arrière de leur camionnette.

Cameron éclata de rire.

- Oui, oui, je me souviens ! Un peu plus tard, sa femme a pris la camionnette pour aller en ville. Je ne me rappelle pas si l'assurance a casqué.

- Bien obligée. Il était attaché au véhicule. D'après son contrat, il était couvert.

Elroy fit son sourire à la Elvis. Visiblement, il ne comprenait pas encore le rapport entre cette histoire et tout le reste.

- Alors, tu vas nous résoudre cette énigme ou quoi ? demanda Cameron.

Dar se gratta la tête.

- Vous n'avez pas d'hypothèse ?

- La Division des accidents pense qu'il s'agit d'une affaire de drogue qui a mal tourné, murmura Cameron.

- Ouais ! s'écria Elroy avec enthousiasme. C'est simple. La El Camino était dans la soute d'un de ces gros avions militaires de transport...

- Un C-130 ? demanda Dar.

- C'est ça, fit Elroy en souriant. Et ces cons-là se sont bagarrés, et ils ont balancé la El Camino en bas. Pas plus difficile que ça.

Il gesticula en direction du cratère d'impact comme un maître d'hôtel plaçant des clients autour d'une table. Dar hocha lentement la tête.

- Pas mal, comme théorie. Mais où des trafiquants de drogue se seraient-ils procuré un C-130 ? Et pourquoi auraient-ils mis dedans une Chevrolet ?

Pourquoi auraient-ils balancé la voiture entière ? Pourquoi a-t-elle pris feu et brûlé entièrement ?

29

- C'est pas toujours comme ça quand une bagnole tombe du haut d'une falaise ? demanda Elroy, son sourire s'effaçant de sa bouche en coin.

- Au cinéma seulement, mon vieux Mickey, lui dit Cameron. Il se tourna vers Dar.

- Alors ? Tu t'y mets avant que le soleil se mette à chauffer un peu trop ?

Dar hocha la tête.

- Deux conditions.

Cameron haussa ses épais sourcils.

- Tu me redescends à ma voiture, et tu me prêtes ta radio.

Dar sortit du canyon au volant de sa NSX et prit la route du désert. Il s'arrêta, regarda autour de lui pour s'orienter, reprit la route, s'arrêta de nouveau, un peu plus longtemps, retourna à l'endroit où il s'était arrêté la première fois, descendit de voiture et fit quelques pas dans le désert en se baissant de temps en temps pour ramasser une pierre ou d'autres petits objets qu'il mit dans ses poches. Il prit quelques clichés

des arbres de Josué et des dunes qui l'entouraient, puis retourna à la voiture et filma la route asphaltée. Il était encore tôt, et il n'y avait presque pas de circulation. quelques camions et utilitaires. Le passage du canyon sur une file ne provoquait aucun embouteillage, mais il faisait déjà

27 °C à l'ombre dans le désert, et Dar mit la climatisation en marche et retira sa veste tandis qu'il réfléchissait dans l'Acura noire, arrêtée, moteur en marche, sur un terre-plein de gravier à trois kilomètres de l'entrée du défilé.

Il alluma son ThinkPad IBM, y transféra les images de la caméra numérique Hitachi par l'intermédiaire d'une carte flash, et les fit défiler durant quelques instants. Puis il visionna les quelques séquences vidéo qu'il avait filmées. Il activa le pavé numérique et entra des équations durant plusieurs minutes. Il quitta momentanément l'application pour ouvrir un programme de cartes routières ainsi que le lecteur GPS qu'il avait dans sa boîte à gants. Il vérifia soigneusement les distances, les angles et les cotes, puis acheva ses calculs et appela Cameron sur la radio qu'il lui avait empruntée. Cela faisait trente-cinq minutes qu'il avait quitté le renforcement rocheux.

30

L'hélico vert et blanc se posa cinq minutes plus tard non loin de là. Le pilote resta dans l'habitacle pendant que Cameron descendait en tenant son chapeau à deux mains et s'avavançait, tête baissée, jusqu'à la NSX.

- O est le jeune Elvis ? voulut savoir Dar.

- Elroy, corrigea le sergent.

- D'accord.

- Je l'ai laissé là-bas. Il s'est suffisamment excité ce matin. Et il a manqué de respect à ses aînés.

- Ah?

- Oui. Il t'a traité d'amorti prétentieux après ton départ.

- Amorti ? fit Dar en haussant un sourcil. L'ex-marine haussa les épaules.

- Désolé, Darwin. C'est tout ce qu'il a trouvé. Il n'a jamais fait l'armée. Il appartient à la génération X et tout ça '. Et en plus, il est blanc. Sous-développé du langage. Pardonne-lui.

- Amorti ? répéta Dar.

- Tu as des conclusions ?

Visiblement épuisé, Cameron avait vite abandonné son intonation amusée pour retrouver son attitude cul-pince.

- qu'est-ce que ça me rapporte si je dis oui ? interrogea Dar.

- La gratitude éternelle de la police de la route californienne, grogna le sergent.

- Je m'en doutais, fit Dar en plissant les yeux en direction du petit hélico dont la coque paraissait ondoyer sous les émanations de chaleur montant du ruban d'asphalte qui le séparait de la NSX. Bien que je déteste l'idée de remonter dans ce fichu engin, je pense que ce sera plus facile à

expliquer si on retourne là-haut deux minutes.

Cameron haussa les épaules.

- Sur le site de l'accident ?

- Non. Je n'ai pas envie de prendre de nouveau ce canyon en enfilade. Dis simplement à ton pilote de suivre mes indications et de rester en dessous de cent cinquante mètres.

1. Allusion à la BD du même nom.

31

Ils survolèrent la route sur un peu moins d'un kilomètre à l'est de l'endroit où était garée la NSX.

- Tu vois ces ondulations noircies sur l'asphalte à proximité du terre-plein ? demanda Darwin dans son micro de casque.

- Oui, je les vois, maintenant. Je n'y ai pas prêté attention en arrivant, parce qu'il faisait encore noir. Et alors ? La route est abîmée comme ça en un millier d'endroits. L'entretien laisse à désirer.

- C'est vrai, convint Dar. Mais il y a des sections entières, par ici, qui

donnent l'impression d'avoir fondu puis de s'être resolidifiées.

Cameron haussa les épaules.

- C'est partout comme ça dans le désert, mon vieux. Il va faire dans les combien aujourd'hui ? ajouta-t-il en se tournant vers le pilote.

- quarante-cinq, fit ce dernier sans même bouger ses lunettes noires dans leur direction, pour ne pas quitter des yeux ses instruments et l'horizon.

- C'est bon, fit Dar. Retournons vers la NSX.

- C'est tout ? demanda Cameron.

- Un peu de patience.

Ils firent du surplace à cent mètres au-dessus de la route. Un break passa en direction de l'est. Des têtes de gamins apparurent aux deux vitres latérales, tournées vers le ciel pour regarder l'hélico. L'Acura ressemblait à une chandelle noire à moitié fondue au soleil.

- Tu vois ces traces de pneus ? demanda Dar.

- Je les ai vues quand l'hélico est descendu. Mais elles sont à deux kilomètres du canyon, et à trois kilomètres du site de l'accident. Tu ne vas pas me dire que quelqu'un a perdu le contrôle de son véhicule, laissé

des marques de freinage ici, puis s'est envolé pour s'écraser trois kilomètres plus loin et soixante-dix mètres plus haut contre la paroi d'un canyon ? «a, c'est de l'excès de vitesse ou je ne m'y connais pas.

Le sergent souriait, mais il ne semblait pas très amusé.

- Les traces sont particulièrement longues, fit remarquer Dar en désignant les marques de pneus parallèles orientées vers l'ouest.

- Des gamins qui s'amusent à br°ler de la gomme. On voit des traces comme ça tous les cinq cents mètres, dans la région. Tu le 32

sais très bien, Dar. C'est un coup de chance quand on ne les retrouve pas écrabouillés dans leur bagnole le lendemain matin.

- Je les ai mesurées. Cinq cent soixante mètres et des poussières de marques non striées. Si c'est un gamin qui a voulu bouffer de l'asphalte, il a battu tous les records de wheeling, et il a laissé quatre-

vingt-dix pour cent de ses pneus sur la route. Si ce sont bien des marques de dérapage.

- que veux-tu dire ?

- Simple question de coefficient de frottement. Notre El Camino a essayé

de s'arrêter ici, mais sans succès. Ses freins ont fondu.

Dar plongea la main dans une de ses poches et tendit à Cameron plusieurs boulettes minuscules de ce qui semblait être du caoutchouc br^olé.

- Des garnitures de frein ? demanda Cameron.

- Ou ce qu'il en reste.

Dar lui montra d'autres boulettes, cette fois-ci en métal.

- «a, ça vient des tambours eux-mêmes, dit-il. Ils ont littéralement fondu. Les arbres de Josué qui bordent ce tronçon de la route sont saupoudrés de caoutchouc pulvérisé et d'acier fondu.

- La El Camino a toujours eu des freins de merde, dit Cameron en retournant les boulettes au creux de sa main.

- C'est vrai, convient Dar. Surtout quand tu essaies de ralentir à la vitesse de cinq cents kilomètres à l'heure.

- Cinq cents kilomètres à l'heure! s'exclama le sergent de la police de la route, interloqué.

- Posons-nous, fit Dar. Je t'expliquerai ça dehors.

- Je pense qu'il a fait ça après la tombée de la nuit, parce qu'il ne voulait pas qu'on le voie sur le terre-plein en train de fixer ses SDA.

Ensuite...

- SDA ! s'exclama Cameron en retirant son chapeau pour en frotter la doublure avec un doigt.

- Oui. Système de décollage assisté. Il s'agit, essentiellement, d'un ensemble amovible de fusées à poudre que l'armée de l'air utilisait autrefois pour faire décoller ses gros avions-cargos lorsque la piste était trop courte ou le chargement trop...

- Je sais ce que c'est ! coupa sèchement Cameron. N'oublie pas que j'étais dans les marines, moi aussi. Mais o~ un crétin au volant d'une El Camino modèle 82 se serait-il procuré des engins pareils ?

Dar haussa les épaules.

- La base aérienne d'Edwards n'est pas loin d'ici, au nord. Il y a Twelve Palms, un peu plus bas sur la route. Aucune région des ...tats-Unis n'est aussi dense que celle-ci en bases militaires. qui sait quels surplus ils vendent ou mettent à la ferraille ?

- Des SDA ! fit Cameron en regardant de nouveau les traces de pneus.

Elles déviaient en plusieurs endroits, mais reprenaient leur double trajectoire rectiligne en direction du canyon lointain.

- Et pourquoi en a-t-il utilisé deux ? demanda-t-il au bout d'un moment.

- Je ne vois pas ce qu'il aurait pu faire avec un seul, à moins de s'asseoir dessus. S'il avait utilisé un seul système, il aurait fallu qu'il soit centré à la perfection sur la El Camino, faute de quoi elle se serait mise à tourner comme une toupie jusqu'à ce qu'elle ait creusé un trou dans le désert.

- D'accord. Mettons qu'il ait fixé ou boulonné ou soudé ou je ne sais quoi à l'arrière de sa bagnole deux SDA achetés aux surplus de l'armée de l'air.

Et ensuite ?

Dar se frotta le menton. Il avait négligé de se raser dans sa précipitation.

- Ensuite, il a attendu qu'il ne passe plus personne sur la route, et il a mis le système à feu. Sans doute un circuit simple relié à une batterie.

quand c'est lancé, on ne peut plus l'arrêter. Essentiellement, il s'agit de fusées surdimensionnées, un peu comme des versions miniatures des deux boosters d'appoint utilisés sur la navette spatiale. Une fois mises à feu, elles vont jusqu'au bout. Aucune annulation possible.

- Il a donc transformé sa bagnole en fusée spatiale, murmura Cameron avec une étrange expression.

Il regarda, songeur, la montagne qui se trouvait à trois kilomètres de là, en ajoutant :

- Il s'est envolé d'ici jusqu'à la falaise.

34

- Pas exactement, précisa Dar en rallumant son ThinkPad pour lui montrer quelques estimations qu'il avait faites sur les delta-v.

- Je ne connais pas exactement la poussée délivrée par ces engins, mais ce qui est sûr c'est que la flamme d'échappement a brûlé des pans entiers de la chaussée et qu'il a dû monter jusqu'à près de quatre cent soixante kilomètres à l'heure à l'endroit où commencent les marques de freinage, environ douze secondes après la mise à feu.

- Une sacrée virée, commenta Cameron.

- Peut-être un gamin qui cherchait à battre le record de vitesse, estima Dar. Arrivé ici, avec les poteaux de téléphone qui défilaient dans le noir à toute vitesse, éclairés par la flamme des fusées, notre ami a changé

d'avis, et il a écrasé la pédale de frein.

- Mais c'était trop tard, fit le sergent dans un souffle à peine audible.

- Les garnitures ont fondu. Les tambours ont fondu aussi. Les pneus ont commencé à se désagréger. Tu remarqueras que, sur les derniers cent mètres, les marques deviennent intermittentes.

- Les freins ont fonctionné par à-coups ?

La voix de Cameron, à présent, était pleine du plaisir anticipé de raconter et re-raconter ça à qui de droit. Les flics adorent les histoires de chiens écrasés.

Dar secoua la tête.

- Non. Les seules marques visibles sont des traces de caoutchouc brûlé. La voiture a fait des sauts de puce de neuf et douze mètres avant de décoller complètement.

- Bordel de Dieu ! s'exclama Cameron, d'une voix presque ravie.

- Oui, fit Dar. Et il y a une dernière trace de fusion juste avant

l'endroit où cessent les marques de pneu. C'est là que les SDA ont br°lé, en faisant un angle confortable de décollage de trente-six degrés par rapport à l'asphalte. Sa vitesse ascensionnelle devait être impressionnante.

- Merde alors ! fit le sergent avec un sourire épanoui. Et ces chandelles qu'il avait au cul ont br°lé jusqu'à la falaise ?

Dar secoua négativement la tête.

- Je dirais qu'elles ont br°lé environ quinze secondes après le décollage.

Le reste du voyage, c'est de la balistique pure et simple.

35

Il lui montra la carte GPS sur l'écran du ThinkPad, avec les équations très simples qui figuraient sur la droite du tracé en courbe allant du désert à

la paroi du canyon.

- La route tourne, avant de grimper, juste en face de l'endroit où il a impacté, murmura Cameron.

Dar fronça les sourcils. Il détestait les néologismes à base de substantif transformé en verbe comme *impacter*^a.

- C'est vrai, dit-il. Il n'a pas pris le virage. La El Camino, à ce stade, devait déjà tourner sur son axe longitudinal, ce qui devait conférer une certaine stabilité à sa trajectoire descendante,

- Comme une balle de fusil.

- Exactement.

- ¿ ton avis, quel a été son... je ne retrouve plus le mot... son point le plus haut ?

- Son apogée ? (Dar consulta son écran.) Probablement entre six cents et huit cent cinquante mètres par rapport au niveau du désert.

- Bordel de Dieu ! s'exclama de nouveau Cameron. C'était bref, mais quel pied il a d° prendre !

Dar se frotta l'oreille.

- J' imagine qu'au bout des quinze ou seize premières secondes, il n'était plus en mesure de prendre quoi que ce soit.

- que veux-tu dire ?

Dar toucha de nouveau l'écran.

- Je veux dire que, même avec la poussée minimale que me donnent mes calculs pour le propulser d'ici jusque là-bas, il a encaissé dans les dix-huit G au moment o~ il a quitté l'asphalte. Pour quelqu'un qui pèse environ quatre-vingt-dix kilos, cela équivaldrait...

- Cela équivaldrait à avoir un poids supplémentaire de une tonne six sur la figure et sur la poitrine, fit Cameron. AÔe !

La radio du sergent se mit à caqueter à ce moment-là.

- Excuse-moi, dit-il, il faut que je réponde.

Il s'éloigna de quelques pas tandis que Dar éteignait son ordinateur et allait le ranger dans la NSX. Le moteur tournait, pour entretenir la climatisation.

Lorsque Cameron le rejoignit, il arborait une expression étrange, à mi-chemin entre un sourire et une grimace.

- L'équipe de médecine légale a exhumé le volant du cratère, dit-il.

36

Dar attendit qu'il continue.

- Les os des doigts sont incrustés dans le plastique. En profondeur. Dar haussa les épaules. Son téléphone sonna à ce moment-là. Il l'ouvrit en disant au sergent :

- C'est génial pour ça, la Californie, Paul. O~ qu'on soit, le téléphone passe, on est toujours joignable.

Il écouta un instant ce qu'on lui disait, puis répondit :

- J'arrive dans vingt minutes.

Il referma le couvercle du téléphone.

- On t'appelle pour un vrai boulot ? lui demanda Cameron en souriant

franchement, à présent.

Visiblement, il se délectait à la pensée de la manière dont il allait raconter ça à tout le monde, pendant des années à venir. Dar hocha la tête en disant :

- C'était Lawrence Stewart, mon patron. Il a quelque chose pour moi, et ça a l'air encore plus bizarre que cette affaire de merde.

- Semper Fi ', murmura Cameron sans s'adresser à personne en particulier.

- O seculum insipiens et inficetum 2, répondit Dar en s'adressant au même public.

1. Semper Fidelis (' Toujours fidèle ^a), la devise du corps des marines.

2. Ó siècle stupide et insipide ^a, citation de Catulle.

Bud

Il fallut à Dar un peu moins de quinze minutes pour se rendre au relais des routiers et casino indien où son patron, Lawrence Stewart, lui avait demandé d'aller le plus vite possible. Avec sa NSX et son détecteur de radar lançant des bips à tous les azimuts, le plus vite possible signifiait 260 km/h.

Le relais des camionneurs se trouvait à l'ouest de Palm Springs, mais ne faisait pas partie de la chaîne des grands casinos qui se dressaient dans le désert comme des aspirateurs géants en pisé, style pueblo mexicain, destinés à nettoyer les poches des touristes gringos jusqu'à leur dernier centime. C'était plutôt une vieille baraque branlante qui avait d°

connaître son heure de gloire à l'époque de l'essor de la Route 66 ' (qui, pourtant, ne passait pas par-là). Le casino ^a n'était guère plus qu'une arrière-salle avec six machines à sous et un Indien borgne servant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, semblait-il, des cartes au black-jack.

Il aperçut Lawrence aussitôt. Difficile de ne pas voir son patron. Un mètre quatre-vingt-dix, cent quinze kilos, visage jovial, moustachu, plutôt empourpré pour le moment. Son Trooper Isuzu modèle 86 était garé à distance des pompes et des portes de garage ouvertes, sur une plate-forme en béton déformée par la chaleur, en épi par rapport au b,timent.

1. La Route 66, probablement la plus célèbre, la plus historique et la plus touristique de toutes les routes américaines, relie Chicago à Los Angeles en passant par l'Oklahoma, le Texas et l'Arizona.

39

Dar chercha une place ombragée pour sa NSX, mais n'en trouva pas. Il se mit à l'ombre du 4 x 4 de Lawrence. Au premier coup d'oil, il vit que quelque chose clochait. Lawrence avait retiré le ' bloc optique ^a avant gauche de l'Isuzu - jargon de mécanicien pour un phare scellé - et déposé

délicatement l'ampoule et différentes pièces sur un chiffon propre étalé au milieu du capot. Il avait présentement la main droite fourrée dans le logement vide du phare, et sa main gauche tripotait son poignet droit comme si le 4 X 4 le retenait de force. Il était en train de téléphoner, son mobile coincé entre l'épaule et la joue. Il portait un jean et une veste safari à manches courtes toute mouillée de transpiration sur le devant, aux aisselles et dans le dos. En le regardant de plus près, Dar s'aperçut que son visage n'était pas seulement empourpré, il était sur le point de faire un infarctus.

- Salut, Larry ! lui cria-t-il en faisant claquer derrière lui la portière de la NSX.

- Bordel, ne m'appelle pas Larry ! grogna le colosse.

Tout le monde appelait Lawrence Larry. Dar avait un jour fait la connaissance de son frère aîné, un écrivain du nom de Dale Stewart, et Dale lui avait confié que Lawrence-ne-m'appelle-pas-Larry livrait cette bataille sans espoir contre le reste du monde depuis l'âge de sept ans.

- D'accord, Larry, fit Dar d'une voix conciliante.

Il fit le tour de l'Isuzu pour aller s'appuyer contre l'aile droite en prenant soin de poser son coude sur le chiffon et non sur le métal br^olant.

- qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il.

Lawrence se redressa pour regarder autour de lui. La transpiration dégoulinait sur son front et sur ses joues, mouillant sa chemise safari. Il désigna d'un léger mouvement de tête la baie vitrée du relais.

- Tu vois ce type à l'intérieur, sur le troisième tabouret du comptoir à

partir de la gauche ? Non, ne tourne pas la tête, bon Dieu !

Dar garda la tête tournée en direction de Lawrence tout en lorgnant du côté

de la longue vitrine du restaurant.

- Un petit type avec une chemise hawaïenne ? qui vient de finir son assiette de... sans doute des œufs brouillés ?

40

- Oui. Il s'appelle Bromley.

- Ah!

Lawrence et Trudy étaient depuis quatre mois sur une affaire de réseau de voitures volées. quelqu'un volait uniquement des voitures de location neuves à un de leurs gros clients - Avis, en l'occurrence -, les repeignait, leur faisait passer la frontière de l'...tat, puis les revendait.

Charles Bromley, dit Chuckie ^a, était sous surveillance depuis des semaines en tant que numéro un du réseau. Jusqu'à présent, Dar n'avait rien eu à voir avec cette affaire.

- La Ford Expédition mauve que tu vois là, avec ses plaques de location, est à lui, expliqua Lawrence, le téléphone toujours coincé contre sa joue.

Dar entendait des bruits de voix sortir du mobile, et Lawrence murmura :

- Une seconde, chérie. Dar vient d'arriver.

- C'est Trudy ? demanda Darwin. Lawrence roula des yeux comiques.

- qui d'autre est-ce que j'appellerais chérie ^a ? Dar écarta les bras.

- Ta vie personnelle, ça ne concerne que toi, dit-il.

Il souriait en disant cela, car il ne connaissait pas d'autre couple aussi uni et aussi complémentaire que Lawrence et Trudy. Officiellement, l'agence appartenait à Trudy, et ils travaillaient soixante à quatre-vingts heures par semaine pour la faire marcher. Ils ne vivaient et ne respiraient que pour elle, ne parlaient pratiquement pas d'autre chose, et ne pensaient probablement à rien d'autre qu'au règlement des sinistres et aux affaires en cours qui s'accumulaient.

- Prends le téléphone, lui dit Lawrence.

Dar saisit le mobile mouillé de transpiration entre l'épaule et le menton de son patron.

- Salut, Trudy, fit-il. (Puis, s'adressant à Lawrence :) Je ne savais pas qu'ils louaient des Expédition mauves chez Avis.

Normalement, la voix de Trudy était agréablement commerciale et efficace.

Mais elle paraissait excédée quand elle lui dit :

- Tu crois que tu peux libérer ce débile ?

- Je vais t,cher, murmura Dar, qui commençait seulement à comprendre.

41

- Préviens-moi s'il faut amputer, dit-elle avant de raccrocher.

- Merde ! fit Lawrence en jetant un coup d'oeil au relais où la serveuse était en train de prendre l'assiette vide de Bromley, qui finissait de boire son café. Il va foutre le camp d'un instant à l'autre !

- Comment tu t'es arrangé pour faire ça ? demanda Darwin en désignant du menton l'endroit où la main droite de Lawrence disparaissait dans le trou du phare.

- Je suivais Bromley depuis l'aube, et je me suis aperçu que je n'avais qu'un seul phare qui marchait.

- Pas bon, ça, convint Dar. La nuit, les gens remarquent toujours les voitures borgnes dans leur rétro.

- Exact, grogna Lawrence en tirant sur son poignet, bel et bien coincé. Je sais d'où ça vient. Ces blocs optiques ont des connecteurs à fusible à bon marché, qui se défont facilement. Ils se trouvent derrière le bloc au lieu d'être derrière le tableau de bord. Trudy a remis le truc en place sans problème la dernière fois que c'est arrivé.

Dar hocha la tête.

- Elle a des mains plus petites.

Lawrence jeta un regard noir à son expert en reconstitution

d'accidents.

- Comme tu dis ! aboya-t-il, comme pour refouler une douzaine de répliques plus percutantes qui lui venaient à l'esprit. L'ouverture est en entonnoir.

Ma main est de l'autre côté, et j'ai même remis en place ce foutu connecteur, mais je ne peux pas... je n'arrive pas à...

- Retirer ta main ? acheva Dar en jetant un regard oblique à la salle de restaurant. Il a demandé l'addition, murmura-t-il.

- Bordel de merde ! La salle était trop petite pour que j'y entre sans me faire remarquer. J'ai mis de l'essence aussi lentement que possible. Et je me suis dis que si je passais un moment à réparer ça, je ressemblerais à...

- Tu ressembles à quelqu'un qui s'est fait prendre la main dans un phare, lui dit Darwin.

Lawrence découvrit ses dents en un sourire nettement peu amical.

- L'intérieur de la coupelle est tranchant comme une lame de rasoir, grinça-t-il entre les mêmes dents. Et ma main a dû enfler à force de vouloir sortir pendant la demi-heure qui vient de s'écouler.

42

- On ne peut pas y arriver en soulevant le capot ? demanda Darwin en commençant à retirer le chiffon et ce qu'il y avait dessus.

La grimace de Lawrence s'accentua.

- C'est tout d'une pièce, dit-il. Si c'était accessible par le moteur, je n'aurais pas mis la main là-dedans.

Le patron de Dar était généralement aimable, courtois et même jovial, mais il faisait aussi de l'hypertension et s'emportait vite. En voyant son visage congestionné, la sueur qui dégoulinait sur son nez et sur sa moustache, et en entendant l'intensité meurtrière de sa voix, il jugea qu'il valait mieux ne pas trop plaisanter avec lui.

- qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda-t-il. Veux-tu que j'aille chercher du savon ? Un peu de graisse au garage ?

- Je voulais surtout éviter d'attirer toute une foule autour de moi. Ah !

Merde !

quatre mécaniciens et une adolescente se dirigeaient justement vers eux.

Ils sortaient du garage. Pendant ce temps, Bromley avait réglé sa note, et on ne le voyait plus. Il était soit aux toilettes, soit derrière la porte, sur le point de sortir.

Lawrence pencha la tête vers Dar pour murmurer :

- Chuckie doit rencontrer ce matin dans le désert son patron et plusieurs responsables du réseau de voitures volées. Si je peux prendre des photos de cette rencontre, ils sont faits.

Il tira sur sa main droite, mais le Trooper refusa de le laisser partir.

Dar hocha gravement la tête. - Tu veux que je les suive, c'est ça ?

Lawrence fit la grimace.

- Ne dis pas de conneries. Dans le désert ? Avec ça ? (Il désigna du menton la NSX noire.) Tu dois avoir à peu près six millimètres de garde au sol à l'avant.

Dar haussa les épaules. C'était vrai.

- Je n'avais pas prévu de faire de la piste aujourd'hui, dit-il. qu'est-ce que je fais ? Je prends ton bahut ?

Lawrence se redressa, la main toujours fermement incrustée dans le logement du phare. Les mécanos et la fille s'étaient arrêtés en demi-cercle autour d'eux.

- Tu veux conduire mon bahut avec moi devant ? souffla-t-il. Dar se frotta le menton.

43

- Je pourrais t'attacher au capot comme un chevreuil ? suggéra-t-il.

Chuckie Bromley sortit du restaurant, jeta un coup d'œil au petit groupe qui entourait Lawrence, et grimpa lourdement dans son Expédition mauve.

- Hé ! fit l'un des jeunes mécaniciens en essuyant ses mains pleines de cambouis sur un chiffon encore plus noir qu'elles. Vous êtes coincé ?

Le regard mauvais de Lawrence le fit reculer d'un pas.

- On a de la graisse, si vous voulez, fit un deuxième mécano.

- Pas besoin de graisse, décréta un mécanicien plus ,gé, à qui il manquait deux dents de devant. Y a qu'à mettre une giclée de WD-40 là-dedans.

Evidemment, vous allez y laisser un peu de chair. Peut-être le pouce.

- ç mon avis, vaudrait mieux démonter la calandre, estima le troisième mécanicien. Déposer tout le système. C'est la seule manière pour vous de récupérer votre main intacte, sans déchirer les ligaments ou quoi que ce soit. J'ai un cousin qui s'est fait piéger par son Isuzu, justement, et...

Lawrence soupira. Chuckie Bromley venait de passer devant eux. Il prit la direction de l'ouest.

- Dar, dit-il, veux-tu prendre le dossier qui est sur le siège avant, s'il te plaît ? Je voudrais que tu travailles dessus.

Darwin alla chercher le dossier, y jeta un coup d'oil et murmura :

- Pas ça, Larry. Tu sais que je déteste ce genre de... Lawrence hocha la tête.

- Je voulais m'en occuper moi-même après avoir pris des photos de ce rendez-vous dans le désert, mais c'est toi qui me remplaceras. Je vais probablement avoir besoin qu'on me fasse des points.

Il tourna la tête vers la grosse Expédition mauve en train de disparaître sur la route.

- Un dernier service, Dar. Peux-tu sortir mon mouchoir dans ma poche revolver ?

Dar obéit.

- Reculez, fit Lawrence en s'adressant à tout le monde.

Il tira très fort sur sa main, à deux reprises. La collerette de métal était solidement fixée. ç la troisième tentative, il tira assez fort pour faire trembler l'Isuzu sur sa suspension.

- Ouahou ! s'écria-t-il.

Cela ressemblait au cri d'un karatéka ceinture noire s'apprêtant à casser des briques. Il saisit son poignet droit dans sa main gauche et projeta ses cent quinze kilos en arrière. Le sang gicla sur l'asphalte et faillit éclabousser les tennis de la fille, qui fit un bond en arrière et demeura perchée délicatement sur la pointe des pieds.

- Ahhhh ! fit le petit groupe à l'unisson, partagé entre le dégoût et l'admiration.

- Merci, dit Lawrence à la ronde.

Il prit dans sa main gauche le mouchoir que lui tendait Dar et en entourra sa main sanglante, juste au-dessus de la jointure du pouce et du poignet.

Dar glissa le téléphone dans la poche gauche supérieure de sa chemise safari tandis que son patron se mettait derrière le volant du Trooper et tournait la clé de contact.

- Tu ne veux pas que je t'accompagne ? lui demanda-t-il.

Il imaginait son patron en train de devenir de plus en plus faible à force de perdre son sang tandis que la bande de truands remarquait l'éclat de l'objectif de son appareil photo et se lançait à sa poursuite à travers le désert. Une fusillade s'ensuivait, et Lawrence perdait connaissance. Le dénouement était tragique.

- Remplace-moi juste dans cette affaire de parc pour retraités, lui dit Lawrence. Rendez-vous demain au bureau pour faire le point.

- Comme tu voudras, murmura Dar d'une voix sans conviction. Il aurait préféré affronter les voleurs de voitures dans le désert plutôt que d'aller à ce foutu rendez-vous. C'était le genre de chose que Trudy et Lawrence lui épargnaient généralement.

Lawrence démarra en trombe dans son Trooper. L'Expédition n'était déjà plus qu'une tache couleur prune à l'horizon.

Les quatre hommes en tenue de mécanicien et l'adolescente avaient le regard figé sur le ciment éclaboussé de sang.

- Seigneur Jésus ! s'exclama le plus jeune. C'était la chose la plus stupide à faire !

Dar se laissa tomber sur le siège en cuir noir de la NSX. C'était une vraie fournaise là-dedans.

- Et dire que ça ne fait même pas partie des vingt dossiers les plus prioritaires de Larry, soupira-t-il.

45

Il mit le contact et fit marcher la climatisation. Puis il prit, lui aussi, la direction de l'ouest.

Le parc de mobile homes se trouvait à Riverside sur la 91, non loin du croisement avec la 10 que Dar avait prise pour venir de Banning. Il trouva la voie qu'il cherchait, s'arrêta à l'entrée de la résidence et se gara à

l'ombre mitigée d'un peuplier pour prendre connaissance du reste du dossier.

- Merde ! murmura-t-il au bout d'un moment.

D'après le rapport d'état préliminaire de Larry et les informations fournies par l'assureur, le parc existait depuis un bon moment avant sa transformation en un centre d'accueil pour personnes âgées.

Aujourd'hui, il fallait avoir au moins cinquante-cinq ans pour être admis, mais les petits-enfants et autres jeunes membres de la famille avaient le droit de venir quelques jours en visite. L'âge moyen, dans la résidence, devait avoisiner les quatre-vingts ans. Le dossier indiquait que de nombreux résidents, parmi les plus âgés, étaient déjà là avant même que le parc devienne un centre de retraite, une quinzaine d'années auparavant.

Le propriétaire du centre avait une clause de rétention pour propre compte élevée, chose relativement rare. La part conservée faisait monter le risque à 100 000 dollars avant que la compagnie intervienne. Dar nota que cet homme, un nommé Gilley, possédait plusieurs parcs de mobile homes, avec la même franchise élevée sur toutes ses polices. Dar en déduisit que ces parcs étaient considérés comme à haut risque, et qu'il y avait eu une proportion importante d'accidents, au fil des années, dans les résidences qu'il gérait, avec pour conséquence que les compagnies d'assurances à qui il avait eu affaire refusaient de couvrir entièrement ces risques.

L'expérience de Dar lui disait qu'il y avait peut-être, à la base, un comportement négligent de la part du propriétaire ou alors simplement beaucoup de malchance.

Dans l'affaire présente, Gilley avait été informé, quatre jours plus tôt, qu'il y avait eu un grave accident dans ce parc, à la suite duquel l'un des résidents était décédé. Le parc s'appelait Le Havre ombragé, bien que, visiblement, tous les arbres adultes soient morts 46

entre-temps et que l'ombre soit devenue une denrée rare. Le propriétaire avait immédiatement contacté son avocat, qui avait appelé l'agence Stewart pour qu'elle reconstitue l'accident afin qu'il puisse évaluer la responsabilité de son client. Une affaire relativement commune pour la firme dirigée par Trudy et Lawrence. Dar détestait ce genre d'enquêtes.

Accumulation d'erreurs et de négligences, procès de maisons de santé.

C'était l'une des raisons pour lesquelles il ne s'occupait, à l'agence Stewart, d'après une clause spéciale de son contrat, que des accidents complexes.

Personne, dans la série de rapports sur l'accident, ne semblait au courant de tous les détails. Mais l'avocat du propriétaire avait dit à Trudy qu'il y avait un témoin, un autre résident qui s'appelait Henry, et que ledit Henry voulait bien rencontrer un représentant de la compagnie dans le pavillon de réception à 11 heures.

Dar regarda sa montre. 10 h 50.

Il lut les premiers paragraphes de la transcription de la conversation téléphonique avec l'avocat. Apparemment, l'un des plus anciens résidents du parc, nommé William J. Treehorn, soixante-dix-huit ans, avait heurté, en sortant du pavillon de réception dans son fauteuil roulant électrique, une bordure de trottoir qui l'avait éjecté du fauteuil. Il avait donné de la tête contre le béton, et la mort avait été instantanée. L'accident était survenu à 23 heures.

La première chose que fit Dar fut de se rendre en voiture au pavillon en question, un bâtiment à la charpente en forme de A, mal entretenu, pour vérifier les conditions d'éclairage environnant. Il vit les lumières qui éclairaient l'allée à l'entrée du pavillon, et nota la présence de trois lampadaires au sodium à basse pression de dix mètres de haut qui éclairaient la courbe. Il fut un peu surpris de trouver ce type d'éclairage ici. On l'employait beaucoup dans la région où il vivait, plus au sud, vers San Diego, parce que c'était censé diminuer les phénomènes de diffusion de la lumière qui gênaient l'observatoire du mont Palomar. N'importe comment, si toutes ces lumières avaient fonctionné, le site de l'accident était amplement éclairé, ce qui

constituait un bon point en faveur du propriétaire absent.

Il passa lentement devant le pavillon. Il nota sur son bloc de papier jaune qu'il y avait des travaux en cours devant le b,timent 47

principal. Une partie de la chaussée asphaltée avait été refaite, et il y avait des barrières et des cônes de signalisation encore en place.

Plusieurs longueurs de ruban jaune interdisaient l'accès à certaines parties du trottoir, et il y avait du matériel rangé sur la chaussée dans les zones délimitées par les rubans. Il fit le tour du b,timent pour se garer dans un petit parking à l'arrière, et entra. Il ne semblait pas y avoir de climatisation. La chaleur était suffocante à l'intérieur.

Un groupe de vieillards jouait aux cartes autour d'une table devant la fenêtre du fond. On apercevait la piscine et la cuve à remous, qui ne semblaient pas être beaucoup utilisées. La couverture rigide de la cuve était gondolée et attaquée par le vert-de-gris, et le grand bassin avait besoin d'un bon nettoyage. Dar s'avança, gêné, vers la partie ; les joueurs semblaient s'intéresser plus à lui qu'aux cartes.

- Excusez-moi, je ne voulais pas vous interrompre, dit-il, mais est-ce que l'un d'entre vous, par hasard, ne s'appellerait pas Henry ?

Un homme qui semblait avoir près de quatre-vingts ans bondit sur ses pieds.

Il était petit de taille, pas plus d'un mètre soixante-cinq, et ne devait pas peser plus de cinquante kilos. Ses jambes maigres et blanches de vieillard émergeaient d'un short trop grand, mais il portait un polo qui avait d° co'ter cher, des chaussures de course toutes neuves et une casquette de base-bail avec un écusson publicitaire pour un casino de Las Vegas. Son bracelet-montre en or était un Rolex.

- C'est moi Henry, dit-il en tendant à Dar une main tachetée. Henry Goldsmith. Vous êtes le type que la compagnie d'assurances envoie enquêter sur l'accident qui est arrivé à Bud ?

Dar se présenta, puis demanda :

- Bud, c'était M. William J. Treehora ?

L'un des hommes qui jouaient aux cartes parla sans lever les yeux vers lui.

- Bud. Tout le monde l'appelait comme ça. Personne ne l'a jamais

appelé

William ni Bill. Juste Bud.

- C'est vrai, déclara Henry Goldsmith d'une voix douce et triste. Je connaissais Bud depuis... Seigneur, depuis près de trente ans, et ça a toujours été Bud.

- Vous avez assisté à l'accident, monsieur Goldsmith ?

48

- Henry. Appelez-moi juste Henry. Oui, je suis le seul à avoir vu ce qui se passait. Bon Dieu ! Je suis probablement responsable de ce qui est arrivé ! (La voix de Henry était devenue p,teuse, et les derniers mots avaient été à peine audibles.) Allons nous asseoir quelque part, ajouta-t-il. Je vous raconterai tout.

Ils allèrent s'installer à une table vide à l'autre bout de la salle. Dar expliqua de nouveau qui il était, pour qui il travaillait et à quoi serviraient les informations qu'il recueillerait. Il demanda à Henry s'il était prêt à faire une déclaration enregistrée et signée.

- Vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions, si vous n'en avez pas envie, dit-il. Mon rôle est uniquement de rassembler des informations pour le compte de l'expert qui fait part de ses conclusions à l'avocat du propriétaire.

- Bien s'r que j'ai envie de vous parler, fit Henry en écartant d'un revers de main ses droits légaux. Je veux vous dire exactement ce qui s'est passé.

Dar hocha la tête et enclencha son enregistreur. Le micro, directionnel, était très sensible.

Les dix premières minutes consistèrent en une récapitulation sans grand intérêt. Henry et sa femme vivaient dans le parc de l'autre côté de l'allée par rapport à Bud et son épouse. Ils étaient déjà là avant la transformation du parc de caravanes en un centre de troisième ,ge. Les deux familles se fréquentaient à Chicago, et quand les enfants avaient quitté la maison ils avaient décidé d'aller ensemble en Californie.

- Bud avait eu une attaque il y a deux ans... non, trois ans, expliqua Henry. C'était juste après que ces foutus Atlanta Braves ont remporté les World Séries.

- David Justice avait réussi un beau home run, fit remarquer machinalement Dar.

Il ne s'intéressait à aucun autre sport que le base-bail. Sauf si on considère les échecs comme un sport, ce qui n'était pas le cas de Dar.

- N'importe comment, continua Henry, c'est à cette époque que Bud a eu son attaque. Juste après.

- C'est la raison pour laquelle M. Treehora devait utiliser son fauteuil électrique pour se déplacer ?

49

- Son pardie, fit Henry.

- Je vous demande pardon ?

- Ces fauteuils, ils sont fabriqués par une compagnie qui s'appelle Pard, et Bud appelait le sien comme ça. Son pardie. «a rime avec caddie.

Dar connaissait cette marque. Elle fabriquait des fauteuils à trois roues, très petits, qui ressemblaient à de gros tricycles. Le moteur, alimenté par une batterie ordinaire, entraînait les roues arrière. Ils étaient livrés, au choix, avec un accélérateur et une pédale de frein, comme une voiturette de golf, ou bien avec des commandes au guidon, pour les clients qui n'avaient pas l'usage de leurs jambes.

- Après son attaque, Bud a eu tout le côté gauche atteint, lui dit Henry.

Il traînait la jambe, et son bras ne répondait plus très bien... Il le reposait sur son genou. Le côté gauche de son visage tombait, et il avait du mal à parler.

- Il pouvait quand même communiquer ? demanda Dar. quand il avait besoin de quelque chose, il pouvait le faire savoir ?

- Oh oui ! fit Henry en souriant comme s'il vantait les prouesses d'un petit-fils. Ce n'est pas parce qu'il a eu cette attaque qu'il est devenu stupide. Il parlait d'une manière... déformée, mais Rosé, Verna et moi nous comprenions sans mal ce qu'il voulait dire.

- Rosé, c'est la femme de M. Tree... de Bud ?

- Pendant cinquante-deux ans. Verna, c'est ma troisième femme. «a

fera vingt-deux ans en janvier prochain.

- Le soir de l'accident... commença Dar.

Henry fronça les sourcils. Il n'aimait pas être rappelé à l'ordre.

- Vous m'avez demandé s'il communiquait facilement, jeune homme. Je vous ai répondu. Disons que c'étaient surtout Rosé, Verna et moi qui le comprenions et qui... pour ainsi dire... traduisions ce qu'il voulait dire aux autres.

- Je comprends, fit Dar, acceptant la remontrance.

- La nuit de l'accident... il y a quatre nuits, donc, Bud et moi nous sommes allés au pavillon, comme d'habitude, pour faire notre partie de rami.

- Il était capable déjouer aux cartes ? s'étonna Dar.

Ces accidents vasculaires cérébraux, pour lui, étaient quelque chose de mystérieux et de terrifiant.

50

- Et comment ! fit Henry en élevant de nouveau la voix, mais avec le sourire, cette fois-ci. C'était lui qui gagnait presque à tous les coups.

Il avait le côté gauche paralysé, comme je vous l'ai dit, et il lui était difficile de... d'articuler, vous comprenez, mais ne croyez pas qu'il avait le cerveau atteint. Son esprit était vif comme l'éclair, au contraire.

- Et tout était comme d'habitude le soir de l'accident ?

- En ce qui concerne Bud, tout était normal, murmura Henry en avançant résolument la mâchoire. Je l'ai pris chez lui à neuf heures moins le quart, comme tous les vendredis. Il a grommelé quelque chose d'indistinct, mais Rosé et moi nous savions qu'il voulait juste dire qu'il avait l'intention de nous rétamé. De nous plumer, vous comprenez. Il disait toujours ça.

Oui, tout était comme d'habitude.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Dar. Est-ce que tout était comme d'habitude dans le pavillon, dans l'allée, aux abords du bâtiment ?

- Alors là, pas du tout ! C'est justement pour cette raison que c'est arrivé. Ces tarés d'ouvriers qui refaisaient l'allée avaient garé leur rouleau compresseur devant le plan incliné réservé aux handicapés.

- Le plan incliné qui conduit à l'entrée principale ? demanda Darwin.

- Oui. C'est la seule porte qui reste ouverte après huit heures du soir.

En principe, on commence à jouer à neuf heures. En général, ça dure jusqu'à

minuit ou plus tard. Mais Bud rentrait toujours un peu avant onze heures, pour être chez lui avant que Rosé se mette au lit. Elle a du mal à dormir s'il n'est pas à côté d'elle, et.,

Il s'interrompt brusquement. Un nuage était passé devant ses yeux bleu clair, comme s'il s'était rappelé d'un seul coup.

- Le vendredi soir, le rouleau compresseur était garé devant le seul accès pour handicapés, résuma Dar.

Le regard de Henry parut revenir sur terre.

- Hein ? Oui, c'est ça. C'est ce que je viens de vous dire. Venez, je vais vous montrer.

Ils sortirent dans la fournaise. La rampe d'accès était à présent dégagée, et le revêtement d'asphalte était tout neuf. Henry montra l'endroit en disant :

- Leur fichu engin bloquait toute la rampe. Le pardie de Bud ne pouvait pas grimper sur le trottoir.

51

Ils parcoururent ensemble les quelques mètres qui les séparaient du trottoir.

Dar nota qu'il s'agissait de bordures standard, biseautées à soixante-dix-huit degrés pour ne pas endommager les pneus des voitures. Mais c'était trop raide pour le petit fauteuil électrique de Bud.

- Pas de problème, expliqua Henry. Je suis allé chercher à l'intérieur Herb, Wally, Don et deux autres gars, et on a soulevé Bud et son pardie en douceur pour qu'il puisse entrer.

- Vous avez donc joué jusqu'à vingt-trois heures environ, fit Dar. Il

tenait le petit enregistreur à hauteur de sa taille, mais le micro était dirigé vers Henry.

- C'est ça, lui dit ce dernier d'une voix plus posée, décrivant en détail le reste de la soirée. Bud était en train de grogner quelque chose, mais les autres ne comprenaient pas. Moi, je savais qu'il leur disait qu'il fallait qu'il rentre parce que Rosé déteste aller se coucher sans lui. Il a donc ramassé ses gains, et lui et moi nous sommes partis.

- Rien que vous deux ?

- Oui. Wally, Herb et Don ont continué à jouer. Le vendredi, ils vont rarement se coucher avant minuit. quelques-uns, les plus vieux, s'en vont de bonne heure. Et Bud et moi, on est rentrés à onze heures.

- Mais l'engin de terrassement était toujours devant la porte.

- ...videmment, fit Henry d'une voix impatiente, comme s'il estimait que Dar avait la compréhension trop lente. Vous croyez que ces crétins d'ouvriers sont venus enlever leur machine à dix heures du soir ? Bud a fait rouler son pardie jusqu'au bord du trottoir, là où les gars et moi on l'avait soulevé, mais ça paraissait maintenant beaucoup trop... vous voyez ce que je veux dire... abrupt.

- qu'est-ce que vous avez fait, alors ?

Dar imaginait sans peine ce qui s'était passé ensuite. Henry se frotta le menton et la joue.

- Je lui ai dit : Állons jusqu'au coin du trottoir, là-bas. Ce n'est qu'à dix mètres. ^a Je pensais que c'était moins haut dans la courbe. Bud a tout de suite été d'accord. On est donc allés jusque-là. Venez, je vais vous montrer où.

52

Dar le suivit jusqu'à l'arrondi du trottoir après la rampe réservée aux handicapés. Il remarqua que l'un des lampadaires au sodium se dressait juste à côté du passage pour piétons. Il n'y avait pas de bateau à cet endroit. Il resta sur le trottoir pendant que Henry mettait le pied sur la chaussée. D'une voix de plus en plus animée, il se mit à parler en accompagnant ses explications de gestes vigoureux.

- Une fois arrivés ici, le trottoir n'avait pas l'air beaucoup plus bas que là-bas. En fait, il ne l'est pas du tout. Mais il faisait noir, et on avait l'impression qu'il l'était, peut-être. J'ai dit à Bud de mettre sa roue

avant juste au bord, parce que ça paraissait moins haut ici, au milieu de la courbe, mais je crois que c'est parce qu'il faisait noir, finalement.

Il s'interrompit un instant. Dar lui demanda d'une voix douce :

- Il a pu faire descendre la roue avant ?

Henry regarda le trottoir comme s'il le voyait pour la première fois.

- Bien s'r. Aucun problème. Pendant que je tenais le guidon à droite, Bud a fait descendre la roue avant. Tout s'est très bien passé. La roue avant est descendue en douceur, et je l'ai aidée à passer. Bud m'a regardé alors, je m'en souviens, et je lui ai dit : C'est bon, je tiens le guidon, pas de problème. ^a

Henry montra comment il avait maintenu le guidon à deux mains.

- Bud a appuyé sur le bouton de démarrage, mais sans accélérer, reprit-il.

Et je lui ai dit : Né crains rien, Bud, garde bien les deux mains sur le guidon, et avance lentement jusqu'au bord, je vais aider les roues arrière à passer et tu seras bientôt chez toi. ^a

Dar attendit patiemment. Il vit que les yeux de Henry, de nouveau, s'embrumaient tandis qu'il revivait ces instants tragiques.

- Le pardie a avancé, et moi je m'accrochais au guidon, reprit-il. J'étais très fort, avant, vous savez. Pendant vingt-six ans, j'ai travaillé comme débardeur aux halles de Chicago, jusqu'à ce qu'on vienne s'installer par ici. C'est cette maudite leucémie, les deux dernières années... N'importe comment, la roue gauche est descendue la première, et ce fichu fauteuil a commencé à pencher sur la gauche. Bud s'est tourné vers moi, il ne pouvait pas bouger sa jambe gauche ni son bras gauche, et je lui ai dit : Né t'inquiète

53

pas, Bud, ça va aller, je te tiens bien. ^a Mais le pardie était toujours penché, et il était drôlement lourd. J'ai pensé, un moment, à attraper Bud et à le tirer vers moi, mais il était sanglé dedans, vous comprenez, c'est toujours comme ça. J'avais les deux mains sur le guidon, mais le fauteuil continuait de glisser, et je sentais qu'il allait m'échapper. C'est très lourd, ce truc-là, à cause du moteur, de la batterie et tout le reste. Je commençais à transpirer des mains. Par la suite, je me suis dit que j'aurais pu appeler les gars qui jouaient aux cartes à l'intérieur, mais...

je n'y ai pas pensé sur le moment. Vous savez ce que c'est.

Dar hocha la tête. L'enregistreur tournait toujours.

Les yeux de Henry se remplirent de larmes, comme si le plein impact de l'événement le frappait pour la première fois.

- Je sentais le fauteuil glisser, je sentais que je n'allais plus pouvoir le retenir, c'était trop lourd pour moi. Bud m'a regardé avec son bon oil, et je pense qu'il savait ce qui allait arriver. Mais je continuais de lui dire : N'aie pas peur, Bud, ça va aller. Je tiens bon. J'ai la situation bien en main. ^a

Henry contempla en silence la courbe du trottoir pendant une bonne minute.

Ses joues étaient baignées de larmes. quand il releva la tête, ce fut pour parler d'une voix éteinte.

- Alors le pardie a basculé complètement du côté gauche, et Bud n'a rien pu faire, parce que, comme je vous l'ai dit, il avait tout le côté

paralysé. Il y a eu un grand bruit quand le fauteuil a touché le sol, et puis un son mou, écourant...

Henry tourna la tête vers Dar pour le regarder bien en face.

- Il est mort comme ça, dit-il.

Il retomba dans le silence, les bras écartés dans la position qu'ils devaient avoir au moment o' le guidon leur avait échappé.

- Je voulais juste l'aider à rentrer chez lui pour qu'il puisse dire bonne nuit à Rosé, murmura-t-il.

Un peu plus tard, après avoir quitté Henry, Dar devait utiliser son mètre pour mesurer la distance entre l'endroit o' se trouvait la tête de Bud et le bord du trottoir. Un mètre trente-cinq. Mais sur le moment, il ne dit rien ni ne fit rien. Il se contenta de rester à côté du vieillard qui gardait les bras tendus devant lui, les poings serrés, les poignets tremblants.

- C'est comme ça qu'il est mort, avait répété Henry, les yeux rivés à la bordure du trottoir.

Dar décida qu'il en avait assez fait pour aujourd'hui. Il prit la route du sud, vers San Diego où il avait son appartement.

Bordel de bordel ! se dit-il.

Il avait commencé sa journée à 4 heures du matin !

Bordel !

Il voulait bien retranscrire l'enregistrement et le donner à Trudy et à

Lawrence, mais il n'irait pas plus loin dans cette affaire. Il connaissait le topo par cour. Il y aurait un procès contre le fabricant de fauteuils électriques. Aucun doute là-dessus. Et contre le propriétaire du parc, aussi. Et ce qui était sûr, c'était que tout le monde se retournerait contre l'entreprise qui avait bloqué l'accès à la rampe.

Mais est-ce que Rosé attaquerait Henry ? La chose était probable. Le contraire l'étonnerait, en fait. Trente années d'amitié. Il essayait d'aider son copain Bud à rentrer suffisamment tôt pour dire bonne nuit à sa femme, mais le temps passant... quelques mois, et peut-être un deuxième avocat...

Bordel ! Il refusait de poursuivre cette enquête. Plus jamais il ne voulait voir ce dossier.

La circulation sur la 15 était relativement fluide, et ce fut l'une des raisons pour lesquelles Dar remarqua la Mercedes E 340 qui roulait à la même allure que lui à hauteur de sa roue arrière gauche. Il remarqua aussi que ses vitres étaient teintées, aussi bien devant que sur les côtés, chose illégale en Californie. Les flics locaux avaient réussi à faire passer cette loi, car ils ne tenaient pas à s'approcher d'un véhicule dont l'intérieur était invisible. Et cette Mercedes était récente et modifiée pour aller plus vite : roues de 45 cm, arrière surhaussé avec becquet très mince. Il détestait les gens qui s'achetaient des voitures de luxe - même des routières comme la Mercedes E 340 - pour les gonfler ensuite en véhicule de haute performance. Il trouvait ces gens complètement stupides.

Des crétins prétentieux.

Il observait donc dans son rétro gauche la Mercedes en train d'accélérer sur sa gauche pour le doubler. Il y avait cinq voies sur 55

ce tronçon d'autoroute, dont trois libres, mais la Mercedes lui collait à

la roue d'aussi près que s'ils abordaient le dernier tour de circuit au Daytona 500. Dar soupira. C'était l'un des inconvénients, quand on roulait au volant d'une voiture de haut niveau comme son Acura NSX.

La Mercedes arriva à sa hauteur et ralentit pour aligner sa vitesse sur lui. Dar jeta un coup d'œil sur sa gauche, mais ne vit que son propre visage, lunettes de soleil incluses, reflété dans les vitres opaques de la grosse allemande.

Son instinct de deux décennies plus tôt reprit le dessus, et il se baissa au moment même où la glace avant descendait. Il entrevit le canon de quelque chose d'industriel et d'horrible, de très automatique aussi. Un Uzi ou un Mac-10. Puis la fusillade commença. Sa vitre gauche explosa, projetant des grains de verre à l'intérieur de la voiture et dans ses cheveux. Les balles grêlèrent sur la carrosserie, trouant l'aluminium de l'Acura.

Carriérisme

La fusillade sembla durer indéfiniment, mais ne prit sans doute pas plus de cinq secondes. Une éternité.

Dar s'était jeté à plat ventre en travers de la console centrale, enfouissant sa tête dans le cuir noir du siège passager tandis que les éclats de verre volaient partout comme des confettis un jour de carnaval.

Sa main droite tenait toujours le bord inférieur du volant, et son talon droit écrasait la pédale de frein. Aucun autre véhicule que la Mercedes n'était en vue derrière lui quand il avait plongé. Son pied gauche avait enfoncé la pédale d'embrayage tandis que sa main gauche, plus haut que sa tête, avait ramené le petit levier de changement de vitesse de la cinquième à la troisième. Le bruit des balles percutant la portière en alu et l'avant de la NSX en train de décélérer rapidement évoquait celui d'une énorme cuve que quelqu'un est en train de riveter de l'intérieur.

La NSX finit par s'arrêter sur ce que Dar espérait être l'accotement. Il n'avait pas osé relever la tête pour vérifier. Il rampa en travers de la console et du siège passager couverts de débris de verre. Il en tombait de son dos et de ses cheveux. Il mit le levier au point mort, serra le frein à

main et sortit par la portière pour se retrouver à plat ventre sur la chaussée, hasardant un coup d'œil par-dessous la voiture de sport surbaissée, pour essayer de voir si la E 340 s'était arrêtée à côté de sa

NSX. Pas de chance, si jamais c'était le cas. Une trentaine de mètres le séparaient de la clôture qui bordait l'autoroute, et il n'y avait pas un seul arbre, pas le moindre abri visible au-delà.

57

Pas de roues en vue. Il entendit le rugissement du moteur de la Mercedes qui s'éloignait au moment où il rampait en s'aidant des coudes jusqu'à

l'avant de la NSX. Il eut à peine le temps de voir la silhouette grise du véhicule qui s'éloignait à vive allure.

Il se releva, tout tremblant, sentant monter l'adrénaline, refoulant son envie de vomir, et se demanda, alors seulement, s'il avait été touché. Il porta la main à son oreille gauche et la retira pleine de sang, mais ne tarda pas à se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'une simple coupure par un éclat de verre.   part quelques  grati-gnures causées par des fragments de verre de sécurité, il n'avait absolument rien. Une Honda Civic passa à ce moment-là, en dessous de la vitesse limite. Le chauffeur à la figure ronde regarda,  bahi, Dar et sa voiture.

Il inspecta la NSX. Ils avaient visé haut et n'avaient pas l sin  sur les munitions. Les vitres, à gauche comme à droite, avaient sauté. Le pilier A avait été trou  par une balle. L'aluminium brillait autour de l'orifice au bord déchiqueté. Il y avait trois impacts dans la portière côté conducteur. L'un des projectiles aurait atteint Dar droit dans les fesses si le montant de protection latéral en acier ne l'avait pas dévié. Les deux autres avaient heurté le pilier B au niveau de la portière, là où se trouvait la poignée.

L'avant de la voiture avait reçu une demi-douzaine de balles lorsque la NSX

avait ralenti, mais une inspection rapide montra   Dar que les roues n'étaient pas touchées. Le capot bas et incliné était éraflé, et quelques balles s'étaient logées entre la roue et l'habitacle ou entre la roue et le pare-chocs avant. Si l'Acura NSX avait eu son moteur à l'avant, les dommages auraient été considérables. Mais la voiture de sport avait son moteur au centre, juste derrière le siège du conducteur, et il tournait avec son bruit habituel. Ce fut ce qui le décida, outre le fait que les roues étaient intactes et qu'il n'avait décelé aucun dommage structurel ou ayant trait à la suspension.

Il  ta brusquement sa chemise et s'en servit pour épousseter le siège du conducteur couvert de fragments de verre. Puis il s'assit au volant,

passa la première et démarra en trombe. La Mercedes grise venait de disparaître derrière un dos d'âne, peut-être à trois kilomètres de là. Elle roulait vite. Il estimait qu'elle doublait les autres 58

voitures, peu nombreuses, à 30 ou 40 km/h au-dessus de la vitesse maximale autorisée, qui était de 110 à l'heure.

Il roulait à 160 lorsqu'il quitta la bande d'arrêt d'urgence pour se remettre sur la file de droite et doubler en trombe la Civic de tout à l'heure, dont le conducteur à la figure ronde lui jeta un regard éberlué.

C'est complètement dingue, se dit-il en passant nerveusement la quatrième.

Le sifflement du moteur six cylindres atmosphérique juste derrière son siège tandis qu'il ouvrait la cage aux tigres s'accompagna d'un bond de l'aiguille du compte-tours jusqu'à 7 800 tours, à la limite du rouge.

Mais il était furieux, furieux comme il ne l'avait pas été, dans son souvenir, depuis bien longtemps. Il passa la cinquième et colla le pied au plancher.

Il doubla sur leur gauche deux berlines et un semi-remorque. Il allait si vite que le déplacement produisit un effet Doppler. Après avoir franchi le dos d'âne, il ne tarda pas à revoir la Mercedes grise, sur la file de gauche, lancée à plus de 160 à l'heure. Il porta la main à sa poitrine pour prendre son téléphone mobile dans sa poche de chemise, et se rappela qu'il l'avait enlevée pour la jeter en boule sur le siège côté passager après l'avoir utilisée pour chasser les morceaux de verre. Il chercha le téléphone à t,tons, mais il n'y était plus. Il avait dû tomber de la poche lorsqu'il avait rampé pour sortir de la voiture ou quand il avait épousseté

le siège. Zut ! Il se dit, pour se consoler, que le bruit de l'air qui s'engouffrait par les deux vitres éclatées aurait noyé son appel à la police. Par bonheur, le pare-brise était intact, à l'exception d'une fissure de cinq centimètres de long dans le coin supérieur gauche, à

l'endroit où une balle avait touché le haut du pilier A.

Sans perdre de vue la route et la Mercedes, il regarda, l'espace d'une fraction de seconde, à combien il roulait. Un peu plus de 250. Il accéléra encore, tout en se penchant pour ramasser sa sacoche photographique sur le plancher devant le siège passager. Par pitié,

Dieu ou qui que vous soyez qui êtes aux commandes, faites qu'aucune balle n'ait touché mes appareils.

Il s'assura, au moyen de quelques t,tonnements et de très rapides coups d'oeil, que la sacoche n'avait pas souffert. Il en défit le 59

couvercle et vida sans cérémonie son contenu sur le siège vide à côté de lui. Il écarta l'appareil numérique. Ce qu'il voulait, c'était le Nikon avec le téléobjectif.

Il serra le Nikon entre ses genoux, t,tonna pour trouver l'objectif qu'il voulait et entreprit de le fixer à la place de l'autre tout en accélérant dans la montée à plus de 265 à l'heure. Habituellement, il fallait deux mains pour accomplir un tel travail. On appuyait sur un bouton pour retirer l'objectif en place avant de visser le nouveau. Il lui était déjà arrivé de le faire avec une seule main, mais jamais à cette vitesse-là.

Du coin de l'oil, il aperçut une voiture de la police de la route de Californie qui arrivait dans l'autre sens sur la voie ouest en direction du nord. Il regarda dans son rétro juste à temps pour voir le véhicule noir et blanc couper la ligne médiane, allumer sa rampe lumineuse multicolore et repartir en sens inverse pour le prendre en chasse. Si la sirène était en marche, il ne l'entendait pas à cause du sifflement de l'air dans le minuscule habitacle.

Il n'avait pas de chance, car cette voiture de patrouille était une de leurs Mustang faites pour la poursuite, probablement le modèle 1994, à

moteur V-8 302. D'après ce qu'il avait pu voir du chauffeur et de son équipier, c'étaient des jeunes, et la vitesse à laquelle ils roulaient montrait qu'ils étaient plutôt du genre fonceur. Pas de chance, décidément, se dit-il en se concentrant sur la Mercedes devant lui.

Pendant tout ce cirque, il avait gardé, par miracle, ses lunettes de conduite Seregenti sur le nez. Sans elles, il ne savait pas comment il aurait fait pour y voir clair avec tout ce vent. La Mercedes n'avait plus à

présent qu'une vingtaine de longueurs d'avance. Elle avait ralenti à 140.

Mais le chauffeur venait sans doute de jeter un coup d'oil à son rétro et d'apercevoir la NSX, ou la rampe lumineuse sur le toit de la voiture de police, ou encore les deux, car soudain la Mercedes grise changea de file et accéléra dans la côte, dépassant toutes les autres voitures à

gauche ou à droite, zigzaguant sur cinq voies pour se faufiler entre elles et foncer en avant.

Dar la suivait de près. Normalement, les Mercedes E 340 étaient équipées d'un limiteur électronique qui les empêchait de dépasser les 210 km/h, mais cette putain de tire aux vitres teintées, au becquet 60

spécial et aux pneus surdimensionnés faisait au moins du 250 en slalomant à

travers une circulation de plus en plus dense.

Merde, se dit Darwin. Il avait réussi à mettre en place le 200 mm sur le Nikon tout en doublant allègrement à droite et à gauche, mais la Mercedes avait encore quatre cents mètres d'avance, et c'était trop loin pour photographier la plaque minéralogique. D'ailleurs, il n'avait aucune idée de la manière dont il aurait pu s'y prendre pour empêcher l'appareil de bouger, même s'il avait été plus près.

C'était sans importance, se disait-il. Il laissa retomber le Nikon sur ses genoux, agrippa à deux mains le volant parfaitement ergonomique et quitta la voie de droite pour coller au train de la Mercedes. Son compteur affichait 275, et il était dans la zone rouge. Il ne voulait certes pas griller le moteur de son Acura. C'était du travail d'artiste, un assemblage réalisé par un seul homme dans l'usine japonaise. quelque part sur ce bloc-moteur presque entièrement en alu, le nom de cet ouvrier était gravé en caractères japonais. ǃ l'ère des compresseurs, des turbocompresseurs et autres systèmes assistés d'admission d'air, la perfection de ce moteur V-6

atmosphérique produisait de la vitesse. Ce serait une hérésie que de bousiller une telle mécanique. Néanmoins, Dar maintenait la pédale perforée collée au plancher - ou plus exactement au tapis luxueux en caoutchouc qui remontait contre le tablier au-dessus de la moelleuse moquette noire. que l'aiguille du compte-tours aille dans le rouge, si elle voulait ! Le petit six-cylindres hurla de plus belle, et la distance entre les deux voitures se raccourcit encore.

Et s'ils ralentissent pour me canarder de nouveau ? se demanda la partie encore lucide du cerveau de Dar. Il n'avait pas d'arme dans sa voiture. Ni d'ailleurs à la maison. Il détestait les armes à feu. Et si les flics me tiraient dessus au cas o' je ralentirais ? répliqua la partie de son cerveau imbibée d'adrénaline. Je ferais mieux de coincer ces enculés d'abord.

La Mercedes se déporta de la voie d'extrême gauche à celle d'extrême

droite, coupant la route à deux autres véhicules. L'un d'eux - une fourgonnette Ford Windstar - freina trop précipitamment et fit un quadruple tête-à-queue pour se retrouver le nez en sens inverse de la circulation.

Dar vit que le chauffeur et sa passagère étaient blêmes quand il les dépassa à 270 à l'heure.

61

C'est comme ça que tu vas finir, connard ! cria sa moitié lucide à celle au cr,ne épais bourré d'adrénaline. Au cinéma, ces poursuites en voiture sont excitantes, et les héros s'en tirent toujours de justesse. Mais dans la vie, ce sont des familles qui meurent, des innocents qui périssent. Et encore, tu n'es même pas flic. Tu n'as pas le droit défaire des trucs pareils.

Le Dar au volant était théoriquement d'accord avec l'autre. Il jeta un coup d'œil à son rétro et vit les roues de la Mustang de la police qui décollaient pratiquement du sol en franchissant le dos d',ne un peu moins de deux kilomètres derrière lui. La partie de lui qui conduisait était furieuse comme il ne l'avait jamais été depuis des années. La distance entre la Mercedes et lui n'était plus que d'une centaine de mètres. La E

340 occupait de nouveau la voie de gauche, o' elle était toute seule.

Maintenant le pied au plancher, Dar posa le Nikon sur la rainure de la portière à la vitre éclatée, en maintenant le co'teux objectif à

l'intérieur pour qu'il ne soit pas dévié par le vent.

«a ne va pas être facile, se dit-il.

Le mieux était de prendre les clichés à travers le pare-brise en maintenant l'appareil de ses deux mains posées sur le volant. Il mitraillerait en automatique, en espérant que l'un des clichés serait utilisable.

Mais la Mercedes freina brusquement et changea de file si rapidement qu'elle balaya les cinq voies en un fulgurant dérapage contrôlé, évita de peu une camionnette de livraison et redressa juste à temps pour s'enfiler sur une bretelle de sortie à la vitesse d'un obus de mortier.

Merde !

Il freina en catastrophe et se retrouva derrière un bus Greyhound. Il freina de nouveau et fut déporté latéralement sur les trois voies qui le séparaient de la sortie. Ce fut de justesse. Les roues arrière de la NSX

mordirent le gravier, il redressa deux fois et accéléra sur la bretelle en pente juste à temps pour lire le panneau de sortie, Lake Street, OK. Il connaissait. La route sur laquelle il déboulait à présent à la suite de la Mercedes en folie n'aboutissait à rien d'autre qu'un village-dortoir nommé Lake Elsinore, sur Lakeshore Drive. C'était l'ancienne sortie pour Alberhill, mais ils avaient déjà laissé derrière 62

eux cette localité insignifiante. Devant lui sur sa gauche, il aperçut deux voitures de la police locale : des Chevrolet noir et blanc, une Impala et une Monte Carlo. Elles venaient du village et se dirigeaient vers l'ouest à

leur rencontre. La Mercedes et la NSX passèrent en trombe au carrefour avant que les voitures des shérifs s'engagent dans Lakeshore Drive, mais Dar entendit les sirènes des deux Chevrolet qui dérapaient sur la chaussée et accéléraient derrière lui à une centaine de mètres de distance. La Mustang de la police de la route venait juste après, et essayait de les doubler.

Si je m'avance à la hauteur de la Mercedes, se dit-il froidement, comme si c'était un vulgaire problème d'échecs qu'il essayait de résoudre, ces types-là vont me tirer dessus à bout portant. (Il regarda dans son rétro.) Si je ralentis, par contre, les flics ne me tireront probablement pas dessus, mais il se pourrait bien qu'ils laissent filer la Mercedes pendant qu'ils s'occuperont de m'arrêter.

Les stops de la E 340 s'allumèrent, et Dar n'eut pas d'autre choix que de freiner brutalement à son tour. Les énormes freins à disque de 43 cm ralentirent si brusquement la voiture qu'il fut projeté en avant avec une force de 3 G tandis que l'enrouleur à inertie de sa ceinture se bloquait pour le maintenir.

Chose incroyable, la Mercedes échappa alors au contrôle de son conducteur, dérapa sur la gauche, fit un tête-à-queue sur la droite, bondit à travers un terrain vague à l'angle de deux rues - Dar vit un mètre de jour sous le chassis -, retomba sur ses roues, opéra un redressement parfait, puis accéléra en prenant une rue vers l'ouest. Il n'eut pas le temps de lire la plaque tandis qu'il réussissait un dérapage contrôlé pour foncer à travers la voie étroite, mais il savait qu'il était pour être passé par là

plusieurs fois à l'occasion de ses activités professionnelles. Riverside Drive. C'était, en fait, le début de la 74, une petite route de montagne qui traversait le parc forestier national de Cleveland pour rejoindre l'Interstate n° 5 à San Juan Capistrano, une cinquantaine de kilomètres plus loin. Il avait déjà pris ce raccourci plusieurs fois.

L'Impala de la police rata le virage. Dar la vit dans son rétro gauche se jeter dans une station service, où elle évita de justesse une Jaguar qui faisait le plein à la pompe la plus éloignée avant de disparaître dans un nuage de poussière derrière une file de véhicules 63

sur le parking d'un vendeur de voitures d'occasion. La Mustang de la police routière et l'autre voiture du shérif local réussirent à prendre le virage et à le suivre à cinq cents mètres de distance sur la route dont les premiers lacets ralentissaient déjà la poursuite.

Je pourrais m'arrêter là et les laisser prendre la relève, se dit Dar, sachant que ce n'était pas en invoquant le droit de n'importe quel citoyen de procéder à une arrestation qu'il éviterait la prison. Mais soudain un hélicoptère passa bruyamment au-dessus de sa tête, survola la Mercedes, puis décrivit un cercle en s'éloignant du versant de colline et se prépara à effectuer un nouveau passage.

Un hélico de la police, pensa Dar, qui savait que le comté de Los Angeles disposait de seize appareils comme celui-là alors que la ville de New York n'en utilisait que six. Mais quand il vit le logo, il sourit. Super ! Il allait passer à la télé sur KTLA Channel Five au journal de 18 heures ! En fait, il y était probablement déjà ! Il y avait un si grand nombre de poursuites routières télévisées en direct en Californie du Sud qu'on parlait de créer une chaîne du câble qui ne passerait que ça !

Dar fonçait sur la route aux lacets de plus en plus étroits et escarpés en s'efforçant de ne pas perdre de vue le toit de la Mercedes. Cela faisait des années qu'il avait abandonné la compétition en voiture de sport, mais il se sentait parfaitement à l'aise en négociant chaque virage serré avec une précision millimétrique, accélérant au sortir de la courbe, préparant le virage suivant, rétrogradant, chassant légèrement à l'arrière, accélérant de nouveau à fond. Très peu de voitures au monde étaient capables de battre la NSX sur ce terrain. Lorsque les deux véhicules arrivèrent en vue du col, la police était loin derrière, et la Mercedes n'avait que trois longueurs d'avance sur lui.

Ils avaient parcouru un peu plus de trois kilomètres de lacets depuis Lake Elsinore. Les occupants de la Mercedes avaient dû décider qu'il était temps de se débarrasser de lui, car ils ralentirent au milieu d'un

virage montant en épingle à cheveux, et la vitre avant côté passager descendit pour laisser voir la tête d'un homme brun vêtu d'un costume foncé et armé d'un Mac-10 en métal noir.

Dar prit cinq ou six clichés avec son Nikon tenu d'une seule main pendant que l'arme automatique le visait. Il y eut un impact 64

métallique à l'arrière droit de la voiture de sport, mais elle ne dévia pas de sa course, et Dar laissa retomber l'appareil sur ses genoux avant de rétrograder, puis de négocier un nouveau virage serré dans la montée, en accélérant jusqu'à ce qu'il soit presque pare-chocs contre pare-chocs avec la Mercedes. Elle avait une plaque du Nevada, dont il retint le numéro.

Le tireur se pencha de nouveau à la portière, mais Dar était trop près. Il esquiva en se déportant sur la gauche et accéléra de manière à se trouver à

hauteur de la Mercedes. L'homme fit feu à travers sa vitre arrière gauche teintée, faisant voler des éclats de verre couleur bronze, mais Dar avait subitement accéléré et roulait à présent de front avec la Mercedes. La vitre du chauffeur descendit, et Dar put voir le visage des occupants, qu'il mémorisa tandis que les deux véhicules approchaient du dernier virage en épingle à cheveux à 140 à l'heure.

Il savait que les ennuis allaient commencer là. Il y avait une longue ligne droite sur la crête avant que les virages reprennent. Mais dans cette dernière courbe avant le col, juste devant eux, se trouvait un vieux restaurant transformé en bar à motards, qui s'appelait The Lookout. Dar y avait fait halte un jour pour déjeuner, mais l'ambiance - entre vingt et trente ´ gros cubes ^a étaient généralement garés devant la porte, avec autant de gaillards barbus en train de s'empiffrer et de se bagarrer à

l'intérieur - n'avait pas été tellement à son goût.

Le bar se trouvait du côté droit de la route, avec une terrasse donnant au sud. Il s'agissait, en fait, d'une extension en planches à moitié pourries posées sur des poutres en bois surplombant le versant abrupt de la colline au-dessus du lac Elsinore. Une bonne douzaine de motards étaient attablés sur cette terrasse, leurs bécanes garées juste devant la façade.

Dar tourna la tête juste à temps pour voir le passager de la Mercedes se pencher derrière le canon du Mac-10 braqué sur lui par la portière à la vitre baissée. Il le visait à la tête.

Il donna un brusque coup de frein. L'arme automatique tira au-dessus de son capot. Il braqua sec sur la droite et accéléra brusquement, percutant la lourde Mercedes par le travers. L'airbag avant gauche latéral de la E 340

se déploya aussitôt, plaquant la main du

65

tireur contre le sommet du cadre de la portière. Le Mac-10 lui échappa des mains et rebondit sur le capot de Dar. La NSX modèle 92 n'était équipée en série que d'un seul airbag côté conducteur, mais après avoir passé trois ans à examiner à la loupe et à reconstituer des accidents où des coussins gonflables étaient intervenus, il avait décidé de neutraliser le sien.

Il était maintenant debout sur la pédale de frein, obligeant d'abord la Mercedes à dévier sur la droite, puis lui collant à l'arrière, ses pneus hurlant et fumant, mais l'ABS tenant bon. La pédale tressautait sous son pied tandis qu'il dérapait, passait la seconde en catastrophe et réussissait presque à prendre le virage en épingle sur la gauche, quittant le bas-côté, rasant le restaurant, arrachant quelques broussailles et faisant voler des cailloux, pour s'arrêter finalement dans un nuage de poussière une trentaine de mètres plus loin sur la route.

quand son coussin latéral s'était déployé, le tueur avait basculé contre le conducteur, que la ceinture de sécurité empêchait de tomber en avant mais qui avait du mal à garder le contrôle du véhicule. La Mercedes fonça droit sur le sommet de la courbe du virage et renversa la première rangée de Harley. Les deux airbags avant de la voiture se déployèrent à un moment où

le chauffeur, toujours coincé par le poids de son passager, était incapable de bouger. Il fut, de plus, aveuglé par l'explosion du gonflage, et le volant lui était devenu inaccessible. Le tueur était paralysé de son côté

par l'airbag. La voiture continua sur sa lancée, malgré la pédale de frein écrasée à mort. Elle renversa plusieurs autres Harley à droite et à gauche, faisant fuir une douzaine de motards sortis voir ce qui se passait. Puis elle alla droit sur la terrasse aux planches pourries, réduisit plusieurs tables en miettes, dérapa sur le bois, enfonça la barrière branlante et utilisa la terrasse comme un tremplin pour décoller du versant de la montagne.

Dar entrevit une dernière fois la Mercedes grise, ses deux vitres avant baissées et les visages de ses deux occupants, la bouche grande ouverte tandis que les airbags se dégonflaient et que la voiture de deux tonnes semblait s'immobiliser dans les airs à la manière d'un dessin animé, évitant de justesse le nez en forme de bulle de l'hélico de la télé dont les caméras gyroscopiques étaient en train de zoomer

66

sur les visages hurlants et la Mercedes en plein vol. Puis le véhicule piqua du nez et disparut vers le lit de la vallée, deux cent cinquante mètres plus bas.

Le cadre de la NSX avait subi une déformation. La portière côté conducteur ne s'ouvrait plus, et celle côté passager était bloquée par un rocher. Il dut sortir par la fenêtre juste à temps pour voir arriver en dérapant la Mustang de la police routière et la Monte Carlo surchauffée du shérif local. Les portières s'ouvrirent à la volée, les revolvers se pointèrent sur lui, les commandements fusèrent.

Dar se retourna pour se pencher contre la NSX, jambes écartées comme indiqué. Il croisa les doigts sur sa nuque pour obéir aux glapissements des policiers et s'astreignit à respirer lentement pour ne pas être malade. Le flot d'adrénaline déclenché par sa colère dans l'action commençait à se résorber comme un mouvement de marée incontrôlé, ne laissant que des débris disparates sur la grève de ses émotions.

Les policiers de la patrouille routière étaient jeunes, avec des matricules élevés, remarqua-t-il à l'occasion d'un bref coup d'œil qu'il put leur lancer par-dessus son épaule. Il n'avait jamais eu l'occasion de travailler avec eux, et il n'était pas difficile de comprendre, à leurs aboiements rauques, qu'ils n'hésiteraient pas à lui faire sauter sa putain de cervelle s'il faisait le moindre putain de mouvement suspect. Il se tint donc coi pendant que l'un des hommes de la patrouille et le shérif braquaient leurs armes sur lui et que le troisième flic, le plus ,gé des deux occupants de la Mustang, qui devait avoir dans les vingt-trois ans, s'approchait de lui pour le fouiller rapidement et lui passer des menottes aux poignets.

Deux motards arrivèrent, leur chope de bière à la main. Celui dont la barbe était la plus longue montrait ses dents jaunes en un sourire hilare.

- Hé, mec ! J'avais encore jamais vu un truc pareil ! Ils ont failli

emporter ce putain d'hélico de la télé avec eux ! Du grand spectacle !

L'adjoint du shérif leur dit de retourner à l'intérieur du restaurant.

Plusieurs autres motards étaient sortis entre-temps et leur expliquèrent qu'ils n'avaient jamais été à l'intérieur de ce putain de café, qu'ils se trouvaient dehors sur la terrasse et que c'était un putain de pays libre, bordel, la preuve, dans quel autre pays est-ce 67

qu'on peut voir une Mercedes dernier modèle plonger du haut d'une falaise de deux cent cinquante mètres de haut en emportant presque avec elle un putain d'hélico de la télé ? Du jamais vu, ça, les mecs.

- Eddie le Dandy va être obligé de rebaptiser son foutu bar, les mecs, déclara un motard au crâne rasé avec un tatouage de tête de mort sur son torse nu. Il va s'appeler l'appeler le Tremplin, maintenant.

Dar fut soulagé lorsque les deux flics de la patrouille routière le traînèrent dans la Mustang.

- Il faut le conduire à Riverside, leur dit le shérif, qui n'avait pas regagné son Coût à canon long.

- On le sait, on le sait, lui dit le plus âgé de ses deux jeunes collègues. En attendant, pourquoi est-ce que vous ne demandez pas des renforts par radio ? On risque d'avoir bientôt une émeute, ici. Et dites-leur qu'il faudrait un légiste, également.

Le shérif se tourna vers les motards, en train d'évaluer les dommages causés à leurs bécanes en lançant des jurons plus ou moins imaginatifs. Il rangea son gros pistolet et retourna vers la Monte Carlo.

Seul son adjoint était allé voir la terrasse amochée, plus branlante que jamais et jonchée de débris. Il se tenait, nerveux, au bord du précipice, là où la barrière était défoncée, pour regarder dans la direction du lac Elsinore où la Mercedes avait disparu. En contrebas, on entendait le bruit de l'hélicoptère de la télé. Dans un coin de son cerveau, pendant que les flics le poussaient sur le siège arrière de la Mustang, Dar était en train de calculer le temps qu'il avait fallu à la Mercedes pour arriver en bas.

«a promettait de faire un sacré scoop à la télé.

La dernière chose qu'il entendit avant que la portière se referme fut l'adjoint, au bord de la terrasse, qui répétait doucement Bordel de merde !

Bordel de merde ! Bordel de merde ! comme si c'était un mantra.

Dick le débile

La poursuite et l'arrestation de Dar étaient aux nouvelles de mardi après-midi. Libéré sous caution le soir même, il assista à une réunion le mercredi matin dans le bureau de l'adjoint du procureur à San Diego.

Lors de son arrestation, Dar n'avait plus de chemise, il ne portait que des baskets et un Jean taché de sang qu'il avait mis à 16 heures. Les éclats de verre l'avaient fait saigner en de multiples endroits, ses cheveux étaient en désordre et il avait une barbe de deux jours. Son regard devait ressembler à ce que ses copains du Vietnam appelaient à l'époque ' le look après la bataille ^a. Sa photo anthropométrique lui donnait l'air patibulaire à souhait, et il envisageait de l'accrocher dans son bureau à

côté de celle, en couleur, où il recevait la toge et le rouleau de parchemin symbolisant son diplôme de docteur es sciences physiques.

Le mercredi matin à 9 heures, assis à la longue table de conférence en compagnie de plus de douze autres personnes qui n'avaient pas encore été

présentées, Dar était rasé de près, douché et vêtu d'une chemise blanche impeccable avec cravate reps à rayures, blazer bleu en toile de lin, pantalon gris qualité tropicale et chaussures noires vernies de chez Bally, aussi souples que des ballerines. Il ne savait pas encore au juste s'il était ici en invité ou en prisonnier de l'...tat. Mais dans les deux cas, il tenait à avoir un look décent.

L'assistant de l'assistant du procureur adjoint était un petit homme nerveux qui semblait incarner tous les stéréotypes de la 69

culture gay, depuis sa manière de se tordre les mains en gloussant jusqu'à

la mobilité de ses poignets quand il offrait des beignets et du café à tout un chacun. Alignés sur une petite table face à Dar, il y avait tout un assortiment de chapeaux de Ranger et de casquettes à écusson derrière lesquels étaient assis au moins huit shérifs et officiers de police. Du même côté de la table, mais à l'autre bout, avec des attachés-cases au lieu de chapeaux devant eux, il y avait deux policiers en civil, le premier avec la coupe d'un agent spécial du FBI. Tous sauf le mec du FBI prirent au moins un des beignets que leur

tendait l'assistant de l'assistant du procureur adjoint.

Du côté de la table où se trouvait Dar, en plus de Lawrence, de Trudy et de leur avocat, WDD Du Bois, il y avait tout un assortiment de ronds-de-cuir et d'hommes de loi, pour la plupart ridés, froissés, décatis et affalés, en contraste lamentable avec les flics au dos raide, aux mâchoires carrées et aux chemises empesées assis de l'autre côté. La majorité des avocats et des bureaucrates ne prit que du café.

Dar accepta un gobelet de café en plastique avec un remerciement, reçut en échange un 'pas de quoi, pas de quoi, à votre service' ^a et une tape dans le dos de l'assistant de l'assistant du procureur adjoint, et se cala en arrière sur son siège en attendant de voir ce qui allait se passer ensuite.

Un Noir en uniforme d'huissier entra dans la salle en annonçant :

- «a va bientôt commencer. Dickweed est en route, et Syd vient de ressortir des toilettes.

La veille, toujours menotte, Dar avait été conduit à la prison municipale de Riverside. Dans la voiture, le plus ,gé des deux flics lui avait lu ses droits, littéralement, sur un carton écorné. Dar avait la possibilité de garder le silence et tout ce qu'il dirait pourrait être et serait sans aucun doute utilisé contre lui devant une cour de justice, il avait le droit de faire appel à un avocat et, s'il n'avait pas les moyens de s'en payer un, on lui en commettrait un d'office. Comprenait-il ?

- Vous êtes obligé de lire ce truc-là ? demanda Dar. Vous devez le répéter cinquante mille fois par an !

70

- Bouclez-la ! aboya le flic en guise d'explication. Dar hocha la tête et observa un silence mirandien '.

Dans la prison de Riverside, qui faisait partie d'une affreuse b,tisse voisine de l'horrible hôtel de ville de Riverside, les jeunes flics reprirent possession de leurs menottes et le remirent officiellement entre les mains du shérif de Riverside, qui confia à un jeune adjoint le soin de remplir les papiers. C'était la première fois que Dar faisait l'objet d'une arrestation, mais la procédure - vider ses poches de tout objet personnel, prendre ses empreintes et le photographier de face et de profil - lui était familière gr,ce aux films et à la télé, et tout cela combiné lui donnait une étrange impression de déjà vu et de distanciation qui s'ajoutait au caractère irréel de tout ce qui s'était passé depuis une heure ou deux.

On le poussa dans une cellule de garde à vue sans autres occupants que quelques blattes blasées. Au bout d'un quart d'heure, l'adjoint vint lui dire :

- Vous avez droit à un coup de téléphone. Vous voulez contacter votre avocat ?

- Je n'ai pas d'avocat, répondit Dar, et c'était vrai. Je peux appeler mon psy ?

L'adjoint ne parut guère amusé.

Dar appela Trudy, qui s'était occupée dans sa vie de tant de questions légales qu'elle aurait pu passer l'examen d'entrée au barreau avec son cerveau attaché dans le dos. Mais au lieu de traiter eux-mêmes les litiges, Lawrence et elle s'étaient attachés les services de l'un des meilleurs avocats de toute la Californie. La chose était indispensable dans la mesure où l'agence Stewart se laissait prendre de temps à autre dans les filets juridiques de certains prédateurs procéduriers qui fréquentaient les eaux troubles des arnaques aux assurances avec autant de diligence et de persévérance que les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre.

- Trudy, il faut que..., commença-t-il lorsqu'elle eut décroché.

- Oui, je sais, l'interrompit-elle. Je n'ai pas pu le voir en direct, 1. D'après le nom d'un prévenu, Ernesto Miranda, dans un précédent établi en 1966 par la Cour suprême obligeant la police à informer un suspect de ses droits constitutionnels préalablement à toute question.

71

mais Linda me l'a enregistré. Tout le monde ne parle que de ta folle équipée.

- Folle équipée ! hurla Dar. Ces enfoirés ont voulu me tuer, et je...

- Tu es à Riverside, je crois ? l'interrompit-elle de nouveau.

- Oui.

- L'un des associés de WDD est en route. Tu feras ta déposition là-bas en sa présence, et il te fera sortir en moins d'une heure.

Dar battit des paupières.

- ...coute, Trudy. La caution va s'élever à un milliard de dollars ! Il y a eu deux morts, et en direct sur Channel Five ! Le comté de Riverside ne va pas me laisser sortir d'ici sans...

- Il faut voir plus loin que les caméras de la télé, Dar. J'ai passé

quelques coups de fil. Je sais qui étaient ces deux types et pourquoi la police de la route et celle du comté n'ont pas livré ton nom aux médias. Je sais aussi pourquoi WDD va pouvoir...

- qui sont ces types ? demanda Dar en se rendant compte qu'il s'était remis à hurler. Ils l'ont dit à la télé ?

- Non, non, ils n'ont rien dit à la télé, et on en saura plus demain matin, dans le bureau du procureur adjoint à San Diego. Neuf heures précises. Tu seras libéré avant sous caution. Le procureur du comté de San Diego a déjà sur sa table de travail une recommandation de l'un de ses juges adressée au magistrat du comté de Riverside pour lui demander de se montrer indulgent. Et n'aie pas peur que les médias te harcèlent jusqu'à ta porte, ton nom ne sera pas divulgué au moins jusqu'à demain.

- Mais... fit Dar.

Il s'arrêta là, conscient de n'avoir rien de plus à demander.

- Tu peux attendre tranquillement l'arrivée de l'associé de WDD, continua Trudy. Ensuite, rentre chez toi et prends une douche bien chaude. Lawrence vient d'arriver, et je l'ai mis au courant de tout. On te rappelle ce soir.

Tu, che de bien dormir ensuite, on a tous besoin d'être frais et dispos demain matin.

WDD Du Bois (prononcer Duboyze) était un petit homme brillant à la peau noire, avec une moustache à la Martin Luther King et une personnalité

évoquant Danny De Vito. Lawrence avait

72

déclaré un jour que, dans un tribunal, il était capable d'en suggérer plus avec sa moustache que la plupart des gens avec leurs sourcils.

Du Bois n'était pas le vrai nom de l'avocat. Ou, plutôt, ce n'était pas son nom à la naissance. Baptisé Willard Darren Dirks à Greenville, Alabama, WDD

avait tout contre lui depuis sa venue au monde au début des années 40 : sa race, les conditions rurales d'extrême pauvreté de sa famille, l'...tat dans lequel il était né, l'âge mental et l'attitude générale des Blancs qui l'entouraient, ses parents illettrés, les écoles merdiques et ségrégationnistes qu'il fréquentait, enfin tout, à l'exception de son quotient intellectuel, plus élevé que la moyenne du score de la majorité

des joueurs de bowling professionnels. Dès l'âge de neuf ans, le jeune Willie Dirks avait découvert les écrits de W.E.B. Du Bois ' (prononcer

Duboyze). Avant d'avoir vingt ans, il avait changé légalement son nom. Et quand il avait quitté l'Alabama pour entrer à l'université de la Californie du Sud et à l'école de droit de l'UCLA, il avait été le troisième Noir à y obtenir son diplôme et le premier à diriger à Los Angeles un important cabinet d'avocats où tout le personnel, depuis les hommes de loi jusqu'aux dactylos, était de race noire.

Le fait que tout cela ait coïncidé avec la nouvelle loi de 1964 sur les droits civils, avec toute une pluie de décrets gouvernementaux sur l'égalité des races et avec les mesures prises par Lyndon Johnson en vue de l'élaboration d'une Nouvelle Société où des batailles juridiques sans merci allaient se livrer sur tous les fronts aida considérablement à l'expansion de la clientèle de WDD, sans pour autant confiner sa firme dans ce créneau.

Il s'occupait principalement d'affaires civiles, mais son premier amour demeurait le droit criminel, et il y avait encore quelques procès où il tenait à intervenir personnellement. Plus l'affaire était étrange, plus il était enclin à monter personnellement au créneau. Tout le monde savait - du moins dans sa sphère professionnelle - que l'avocat Robert Shapiro avait essayé de recruter Du Bois dans l'affaire O.J. Simpson 1. W.E.B. Du Bois (1868-1963), premier Noir diplômé de Harvard, cofonda-teur de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), écrivain, intégrationniste de la première heure et leader dans la lutte pour les droits civils.

73

avant que Johnny Cochran ne s'en occupe, et que la réponse de Du Bois avait été : ' Vous rigolez ? Ce frère-là est aussi coupable que Caïn, le frère d'Abel. Je ne défends que des assassins innocents. ^a

Au fil des années, l'agence Stewart lui avait amené pas mal d'affaires délicieusement tarabiscotées, et Du Bois leur avait manifesté sa reconnaissance en les représentant lorsque les choses se compliquaient, ce qui semblait être le cas présent.

Le procureur adjoint entra et prit place au bout de la table. Les ambitions politiques de Richard Allen Weid le rendaient particulièrement sensible à

propos de son nom (qui se prononçait ' weed ^a). Son père avait été un magistrat renommé en son temps, et il ne pouvait pas changer de nom à cause de ça. Mais il demandait à tout le monde de ne pas l'appeler Dick ', encore plus souvent que Lawrence demandait aux gens de ne

pas l'appeler ' Larry ^a.

Ce qui était une raison suffisante pour que tout le monde, dans le bureau du procureur, au palais de justice de San Diego et même dans toute la Californie du Sud, l'appelle - quand il était hors de portée d'oreille -

Dick le débile.

quant à Syd, ce fut pour Dar une surprise encore plus grande. C'était une femme séduisante, la trentaine bien avancée, bien en chair dans le meilleur sens de l'expression, au look très professionnel, mais avec quelque chose en plus qui suggérait une grande intelligence filtrée par un regard amusé

sur la vie en général. Dar était s'r qu'elle écrivait son prénom Sydney ^a, avec deux y, et vu qu'elle prit d'autorité le deuxième siège du pouvoir, vacant à l'autre bout de la table, il en déduisit que c'était quelqu'un de drôlement important.

Le proc adjoint Weid déclara la séance ouverte.

- Vous savez tous pourquoi nous sommes ici. Pour ceux d'entre vous qui étaient de service et qui n'ont pas vu les nouvelles hier ou ce matin, il y a sur cette table une série d'exemplaires de la déposition du Dr Darwin Minor, ainsi que cette cassette.

Merde ! se dit Darwin pendant que l'assistant de l'assistant amenait un chariot de bibliothèque avec un magnétoscope, une VHS et un vieux moniteur pour placer le tout à la place d'honneur, près du 1. Dick est le diminutif habituel de Richard Mais le mot désigne également l'organe sexuel m,le. quant à dickweed, cela signifie crétin ^a, ábruti ^a, ' débile ^a.

74

siège du procureur adjoint. Ce dernier inséra la cassette, et Dick Weid brandit la télécommande.

Dar n'avait pas regardé la veille les nouvelles à la télé. Il vit pour la première fois le reportage de Channel Five, avec la poursuite à la sortie de l'autoroute puis sur la route en lacet au-dessus du lac Elsinore. Pour finir, il y avait un passage fabuleux o' l'hélico, en vol stationnaire à

une centaine de mètres de la terrasse du restaurant Lookout, avait été

deux doigts de se faire percuter par la Mercedes E 340 lancée dans les airs comme si elle cherchait à atterrir sur les patins de l'engin volant. Par bonheur, le procureur adjoint n'avait pas mis le son, et ils n'eurent pas droit aux commentaires délirants des journalistes. Par contre, la Steadicam zooma longuement sur les visages des deux hommes, dont la tête et les épaules dépassaient par la fenêtre côté conducteur, comme s'ils essayaient de sortir du véhicule pour se mettre en sécurité, et Dar vit clairement les lèvres de celui qui l'avait canardé en train de crier quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Lorsque la Mercedes tomba hors du champ de la caméra, le pilote de l'hélico plongea immédiatement à sa poursuite, afin que la caméra gyrostabilisée puisse la suivre imperturbablement et sans merci jusqu'à l'impact, qui se produisit contre le versant de la montagne à une trentaine de mètres au-dessous de la terrasse. Le véhicule rebondit en tournoyant à plusieurs reprises à travers les broussailles et les arbres du versant, le chassis demeurant étonnamment entier, mais roues, pare-chocs, rétros, essieux, pot, enjoliveurs, pare-brise, suspension, convertisseur catalytique et occupants humains volant tout aussi étonnamment en morceaux, jusqu'au moment où la carcasse disparut dans son propre nuage de poussière, de débris divers et de feuillage arraché au fond du gouffre.

Le procureur adjoint Weid utilisa sa télécommande pour revenir en arrière.

Les différents morceaux de la voiture se remirent en place, la Mercedes remonta dans les airs, et Weid figea l'image sur un gros plan des visages des deux hommes dont l'un avait la bouche ouverte en un cri de supplication apparemment dirigé vers l'hélicoptère. Dar vit que toutes les têtes, dans la salle, se tournaient vers lui, y compris celles de Lawrence et de Trudy, et il sentit peser sur lui le poids de chaque regard. Il eut envie de demander : ' Leurs

75

airbags ne les ont pas sauvés ? ^a, mais décida de s'abstenir. Au demeurant, trois des quatre coussins gonflables à l'avant s'étaient déployés puis dégonflés avant même que la Mercedes quitte le sol, ce qui rendait l'avant du véhicule encore plus pitoyable à voir en vidéo, comme si les deux hommes étaient prisonniers à l'intérieur avec deux énormes préservatifs drapés autour d'eux.

Il y avait eu mort d'hommes, et il en était responsable. La vidéo lui laissait une impression de vertige qui pesait sur lui, mais cela n'avait rien à voir avec un regret quelconque. Il n'était pas près d'oublier le bruit des projectiles du Mac-10 faisant voler la vitre de la NSX côté

conducteur et sifflant autour de sa tête. La fureur qu'il avait éprouvée la veille était pour lui un souvenir lointain mais cependant assez distinct pour qu'il ait conscience que, si ces deux ordures avaient survécu à leur chute, il se serait fait un plaisir de descendre dans le ravin pour les frapper avec un b,ton jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il demeura les dents serrées sans dire un mot et sans rien laisser voir de ce qu'il pensait sur son visage. Finalement, les autres détournèrent leur regard.

- Avant d'aller plus loin, déclara le procureur adjoint Weid, rompant l'épais silence, je dois vous dire que nous avons demandé à des spécialistes de la lecture sur les lèvres de l'école des sourds-muets de San Diego d'analyser le cri poussé par ce monsieur dans ses derniers instants. (Il pointa la télécommande sur l'image figée o' le tueur moustachu, capturé pour l'éternité, avait la bouche ouverte, en train de hurler ses dernières paroles.) Mais tout ce qu'ils ont pu nous dire, c'est que cela ressemblait à... euh... gave-nous qui.

Tout le monde le regardait bouche bée, à l'exception de Sydney, qui s'esclaffa.

- Gavnouki, dit-elle en gloussant, avec une prononciation quelque peu différente de celle de Weid. En russe, ça signifie énfôiré ^a. Je pense que ça s'adressait à l'équipe de Channel Five.

- Voilà un point réglé, fit le proc adjoint en faisant disparaître l'image.

- Cela confirme l'identification des deux hommes par le Bureau, intervint le beau gosse à la coupe FBI. La Mercedes a été volée à Las Vegas il y a deux jours. Nous avons pu identifier les deux occupants du véhicule. Ils sont de nationalité russe. Le chauffeur, Vasili Plavinski, est dans notre pays depuis trois mois avec un visa temporaire.

L'autre...

- Celui qui a tenté de tuer mon client avec une arme automatique, intervint calmement l'avocat Du Bois.

L'agent du FBI fronça les sourcils.

- L'autre, également de nationalité russe, est arrivé sur notre territoire à New York il y a exactement cinq jours. Il s'appelle Kliment Ritko.

- C'est peut-être un nom d'emprunt, fit remarquer Dar.

- Pourquoi dites-vous ça? demanda aussitôt l'homme du FBI avec un rien de condescendance dans la voix. Dans votre déposition, vous affirmez n'avoir jamais vu ces hommes auparavant. Et maintenant, vous laissez entendre que vous avez une idée de l'identité de ces deux... euh... victimes.

- Assassins en puissance, rectifia aussitôt WDD Du Bois. Tueurs à gages.

- J'ai juste fait cette suggestion, murmura Dar, parce qu'il y a eu un peintre russe maudit nommé Kliment Ritko. En 1924, son tableau intitulé

Soulèvement annonçait l'avènement de la terreur stalinienne. Il avait même représenté Lénine, Staline, Trotski, Boukharine et le reste des dirigeants bolcheviques sur fond rouge sang, entourés de soldats en train de tirer sur une foule sans défense dans la rue.

Il y eut trente secondes de silence embarrassé, comme si l'accès de pédantisme de Dar équivalait à grimper sur la table pour pisser devant tout le monde. Il décida de ne plus ouvrir la bouche jusqu'à la fin de la séance, à moins qu'on ne lui demande expressément d'intervenir. Il tourna légèrement la tête et vit Sydney, dont il ignorait toujours ce qu'elle était exactement, qui lui adressait un regard d'approbation sincère.

- Permettez-moi de présenter tout le monde, déclara vivement le procureur adjoint, sans doute pour essayer de reprendre les choses en main. La plupart d'entre vous connaissent déjà l'agent spécial James Warren, qui dirige la section de San Diego du Bureau fédéral d'investigation. Le capitaine Bill Reinhardt représente la police de Los Angeles et participe à

l'opération Coup de balai en Californie du Sud. Le capitaine Frank Hernandez appartient à la police de San

76

77

Diego. ȳ côté de lui - et je te remercie d'être venu, Tom, malgré le

préavis trop court, car je sais que tu avais une réunion à Las Vegas -, c'est le capitaine Tom Sutton, de la patrouille routière de Californie. Et à côté de Tom se trouve le shérif Paul Fields, du comté de Riverside, dont la coopération nous a été infiniment précieuse dans cette opération. Tout le monde ou presque connaît le shérif Buzz McCall, du comté de San Diego.

Et en bout de table - salut, Marlène -, vous avez le shérif Marlène Schultz, du comté d'Orange. Le procureur adjoint Weid prit une brève inspiration puis se tourna vers sa gauche.

- Certains d'entre vous connaissent déjà Robert. Bob, n'est-ce pas ? Bob Gauss, de la Division anti-fraude aux assurances pour l'État de Californie.

Bienvenue parmi nous, Bob. À côté de lui, une avocate de Washington, Jeanette Poulsen, du Centre national de prévention des fraudes aux assurances. À gauche de Mme Poulsen se trouve Bill Whitney du Département des assurances de l'État de Californie. Et à côté de lui, euh...

Le proc adjoint Weid dut consulter ses notes. Jusque-là, le parcours avait été sans faute.

- Lester Greenspan, se présenta le petit homme à la figure fripée, qui avait tout l'air d'un bureaucrate. Directeur juridique de la Coalition des citoyens contre la fraude aux assurances. Je viens de Washington, également. Officiellement, je liaisonne avec votre opération Coup de balai.

Dar tiqua en entendant l'affreux néologisme.

- À côté de M. Greenspan, vous pouvez voir quelqu'un que nous connaissons et admirons tous, continua le proc adjoint, visiblement désireux de rompre avec un peu d'entrain bon enfant la monotonie de cette présentation à

rallonge. Le bien connu et très estimé, ajuste titre, avocat de la défense WDD Du Bois.

- Merci, Dickweed, fit Du Bois avec un sourire épanoui.

Weid battit des paupières comme s'il n'avait pas bien entendu et lui rendit son sourire.

- Euh... ¿ côté de WDD, et la plupart des personnes ici qui travaillent à

appliquer la loi les connaissent déjà très bien, Trudy et Larry Stewart, de l'agence du même nom à Escondido.

- Lawrence, rectifia Lawrence.

78

- Assis à côté de Larry, continua le proc adjoint, nous avons maintenant quelqu'un que beaucoup d'entre nous avons eu l'occasion de rencontrer dans l'exercice de notre profession. Le Dr Darwin Minor, l'un des meilleurs spécialistes de reconstitution d'accidents du pays, qui était au volant de la NSX noire que vous venez de voir sur la cassette. Et enfin, au bout de cette table...

- Une seconde, Dick, interrompit le shérif Fields du comté de Riverside.

C'était un homme d'un certain âge, au visage de gangster, et lorsqu'il fixa sur Dar son regard d'acier, il s'attendait visiblement à le voir se figer et se décomposer.

- C'est l'exemple le plus éhonté et le plus scandaleux que je connaisse d'homicide perpétré de sang-froid à l'aide d'un véhicule, ajouta-t-il.

- Merci, lui dit Dar en lui rendant son regard électrique watt pour watt.

Mais vous faites erreur. C'est eux qui ont essayé de me tuer de sang-froid.

Mon sang à moi était plutôt bouillant quand je les ai pris en chasse.

- Si vous permettez, intervint le proc adjoint Weid, je voudrais finir mon tour de table. Face à moi, à l'autre bout, je voudrais vous présenter Mme Sydney Oison, enquêteuse principale attachée au bureau du procureur de l'...

tat de Californie, actuellement à la tête de l'opération Coup de balai contre le crime organisé et le racket pour la Californie du Sud. Je vous donne la parole sans attendre, Syd.

- Merci, Richard, fit l'enquêteuse principale en souriant de nouveau.

Stockard Channing ', se dit Dar.

- Comme vous le savez presque tous, déclara Syd, depuis trois mois, l'...

tat de Californie conduit une opération d'envergure nommée Coup de balai en Californie du Sud, et destinée à briser la vague d'escroqueries aux assurances qui ravage notre région. Nous estimons que le total des fraudes, pour l'année en cours, co'te aux Californiens environ sept milliards huit cents millions de dollars...

1. Actrice de cinéma et de télé principalement connue pour avoir joué dans Grease (1978) avec John Travolta.

79

Plusieurs shérifs émirent un sifflement de respect admiratif.

- ... et que, de ce fait, les primes d'assurance ont augmenté en moyenne de vingt-cinq pour cent environ.

- Plus probablement de quarante pour cent, précisa Lester Greenspan, de la Coalition des citoyens contre la fraude aux assurances.

Sydney Oison approuva d'un signe de tête.

- Tout à fait d'accord, dit-elle. Je pense que les estimations officielles sont en dessous de la vérité, particulièrement pour ces six derniers mois.

L'agent spécial James Warren se racla la gorge.

- Il faut noter que l'opération Coup de balai en Californie du Sud s'inspire de l'opération Coup de balai du Bureau en 1995, qui s'est soldée par un succès massif. Plus de mille arrestations ont été effectuées à cette occasion.

qui ont d° déboucher sur quatre condamnations, se dit Dar.

- Merci, Jim, fit l'enquêteuse principale Oison. Ce que vous dites est tout à fait exact, bien s'r. Mais nous nous sommes également inspirés de l'opération Crash contre cash, en Floride, qui a permis l'arrestation de cent soixante-quatorze suspects dont un grand nombre travaillaient au service d'un seul réseau de simulation d'accidents.

- Du genre glisse-tombe ? demanda Trudy Stewart, ou plus élaboré ?

- Beaucoup de ces suspects étaient des récidivistes du glisse-tombe,

expliqua Sydney. Mais la plus grosse prise a été celle d'un avocat de Miami et de son fils qui avaient monté un réseau bien organisé. Ils avaient mis en scène plus de cent cinquante collisions automobiles pour lesquelles ils avaient payé des automobilistes gagne-petit qui se reentraient dedans sur les autoroutes de Floride puis réclamaient des dommages et intérêts exorbitants aux compagnies d'assurances avec la collaboration complaisante de plusieurs chiropraticiens et cabinets juridiques.

- Un coup classique en Californie du Sud, déclara le shérif Fields du comté de Riverside avec son accent traînant de gangster. Je vois des cas comme ça quasiment tous les jours. ı peu près un accident de la route sur huit ou dix qui se produisent sur la 1-15 est bidon. On a l'habitude.

80

L'enquêtrice Sydney Oison manifesta son approbation d'un signe de tête.

- Le fait nouveau étant que, depuis quelques mois, on assiste à une sorte de guerre territoriale pour le contrôle de l'escroquerie organisée aux assurances.

- Des gangs rivaux ? demanda le shérif Fields en haussant un sourcil soupçonneux.

Le procureur adjoint Weid prit la parole.

- Dans le comté de Dade, en Floride, ils ont découvert que c'étaient principalement les Colombiens - les ex-barons de la drogue - qui organisaient la fraude aux assurances. On assiste au même phénomène avec certains gangs organisés de Mexicains ou d'Américano-Mexicains dans les quartiers est de Los Angeles et même ailleurs.

- Des chiffres, grogna le shérif Fields.

Le capitaine Sutton, de la police routière de Californie, secoua la tête.

- La majorité des accidents bidon n'est pas organisée par nos gangs latinos, dit-il d'une voix tranquille. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'introduire dans ce créneau, mais ils se sont br°lé les doigts en essayant. Il y en a plus d'un, et pas des moindres, qui a fini dans un cercueil.

Le shérif Schultz, du comté d'Orange, s'éclaircit la voix à son tour.

- Nous assistons au même processus avec le crime organisé dans les milieux vietnamiens, dit-elle. Ils voudraient prendre le contrôle des opérations, mais quelqu'un les évince par la force.

L'agent spécial Warren approuva.

- Et les vainqueurs de cette guerre territoriale sont en train d'introduire dans le pays des hommes de main des mafias russe et tchétchène... sur toute la côte Ouest, et particulièrement dans notre secteur.

Tous les regards se tournèrent vers Dar et ses voisins de table.

Lawrence laissa entendre un toussotement qui préluait généralement à une longue déclaration.

- Notre société a engagé les services de Dar... M. Minor... le Dr Minor...

en vue de reconstituer différents accidents visiblement truqués. Il a été amené comme moi à témoigner en tant qu'expert dans une demi-douzaine d'affaires récentes.

81

Trudy était en train de secouer la tête.

- Mais nous n'avons décelé aucun signe de réseau criminel organisé dans toutes ces tentatives d'escroquerie, dit-elle. Il s'agit uniquement de fraudeurs à la petite semaine, l'assortiment habituel de deuxième ou troisième génération de parasites aux assurances. Ils comptent dessus comme les accros à l'aide sociale qui attendent leur chèque de fin du mois.

Le proc adjoint se tourna vers Dar.

- Il ne fait aucun doute non seulement que les deux occupants de la Mercedes appartenaient à la mafia russe importée dans le cadre de cette guerre territoriale, mais aussi qu'ils étaient commandités pour vous tuer, monsieur Minor.

- Et pourquoi voulaient-ils faire ça, à votre avis ?

Sydney Oison se tourna à demi sur son siège pour le regarder dans les yeux.

- Nous espérons que vous pourriez nous éclairer sur ce point. Ce qui s'est passé hier représente la meilleure piste dont nous disposons depuis plusieurs mois que dure notre enquête.

Dar ne put que secouer la tête.

- J'ignore même comment ils ont fait pour me trouver. J'ai eu une journée complètement délirante.

Il leur raconta brièvement et succinctement le coup de téléphone à 4 heures du matin, le rendez-vous avec Larry, le SDA, l'entretien avec Henry au parc de mobile homes du Havre ombragé...

- Vous comprenez, rien de tout cela n'était prévu. Personne ne pouvait savoir que j'allais prendre la 1-15 à cette heure-là.

Le capitaine Sutton de la patrouille routière intervint alors.

- Nous avons trouvé un balayeur de fréquences de téléphonie mobile dans l'épave de la Mercedes. Vous deviez être sur écoute.

De nouveau, Dar secoua la tête.

- Je n'ai ni reçu ni passé un seul appel après ma rencontre avec Larry.

- Lawrence a appelé après avoir eu les photos du gang de voitures volées, précisa Trudy, pour m'annoncer que tu te chargeais du rendez-vous au parc de mobile homes.

Dar secoua une nouvelle fois la tête.

82

- Tu voudrais me faire croire que ce truc débile avec le SDA et la chute d'un vieillard de soixante-dix-huit ans de son fauteuil roulant font partie d'une vaste conspiration dirigée contre les assurances ? Et que quelqu'un, à cause de ça, aurait fait venir deux tueurs russes uniquement pour me faire la peau ?

Le capitaine Sutton de la patrouille routière prit de nouveau la parole.

Pour un homme de sa taille - il mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix

-, sa voix était d'une douceur étonnante.

- L'histoire du SDA a été éclaircie. Les restes humains que nous avons retrouvés - des dents principalement - ont permis d'identifier un certain Purvis Nelson, âgé de dix-neuf ans, originaire de Borrego Springs, qui vivait chez son oncle Leroy. Ce dernier est un ferrailleur spécialisé dans l'achat de lots de métal à l'armée de l'air. Apparemment, personne ne s'est avisé, à la base militaire, que ces deux SDA n'avaient jamais servi. Purvis n'a pas manqué de s'en apercevoir, lui, et il a laissé un mot à son oncle.

- Disant qu'il voulait se suicider ? demanda quelqu'un. Sutton secoua la tête.

- Juste un petit mot daté d'avant-hier soir, vingt-trois heures, pour dire qu'il allait essayer de battre le record du monde de vitesse sur terre, et qu'il serait de retour pour le petit déjeuner.

- En d'autres termes, un suicide, murmura le shérif McCall du comté de San Diego en se tournant vers Lawrence. D'après la déposition de M. Minor, lorsque vous vous êtes vus, juste avant la fusillade, vous étiez sur le point de vous occuper d'une affaire de véhicules volés. Un gang spécialisé

dans les voitures de location Avis. Pensez-vous qu'il pourrait s'agir de la cause de cette agression contre M. Minor ?

Lawrence se mit à rire tout doucement.

- Excusez-moi, shérif, mais le vol des voitures Avis, c'était une entreprise strictement familiale, entre péquenots. Vous voyez ce que je veux dire, ces familles du Sud très soudées, avec un arbre généalogique plutôt déglingué ?

Ni les shérifs, ni les policiers, ni l'homme du FBI ne sourirent. Lawrence s'éclaircit la voix.

- quoi qu'il en soit, soyez assuré que l'affaire qui m'intéressait n'a aucun rapport avec la mafia russe. Ils ne savent probablement 83

même pas où se trouve la Russie. C'était un cas très simple. L'un des frères, Billy Joe, travaillait chez Avis, et il avait l'adresse locale de tous ceux qui louaient une voiture. Son frère Chuckie prenait le double des clés conservé à l'agence et allait voler le véhicule. Ils avaient une préférence pour les voitures de sport. Ils allaient trouver leur cousin Floyd dans le désert, où ils repeignaient le véhicule dans un atelier qu'il avait là-bas, puis Floyd le conduisait, dès qu'il avait séché, dans l'Oregon, où ils le revendaient dans un garage qui leur appartenait

aussi.

Ils changeaient les plaques, mais pas le numéro de série sur le moteur.

Plus débile que ça, je ne crois pas que ça puisse exister. J'ai remis les photos et mes notes à Avis hier, et ils ont transmis le dossier à la police locale et à celle de l'Oregon. L'enquêtrice principale Oison éleva légèrement la voix pour remettre la conversation sur les rails.

- Cela signifie donc qu'aucun des incidents survenus hier n'était en rapport avec la tentative d'assassinat dont vous avez été l'objet, docteur Minor.

- Dar, murmura ce dernier. Appelez-moi Dar.

- Dar, répéta Sydney en le regardant de nouveau dans les yeux. Il était surpris de voir la manière dont elle teintait d'une lueur d'amusement le plus grand sérieux professionnel. C'est cette étincelle qu

'elle a dans les yeux, se disait-il, ou peut-être sa façon de remuer les lèvres. Mais il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il n'avait pas bien dormi la nuit dernière.

- Vous avez sûrement fait quelque chose, Dar, qui a donné à l'Alliance l'impression que vous en aviez après elle, poursuivit Sydney.

- L'Alliance ? demanda-t-il. Elle hocha la tête.

- C'est ainsi que nous avons baptisé leur réseau. Il nous paraît étendu et très bien organisé.

Le shérif Fields se renversa en arrière sur son siège et fit jouer les muscles de ses joues et de ses maxillaires comme s'il cherchait un crachoir.

- Réseau de fraudes aux assurances. Opération Coup de balai... Croyez-moi, vous avez seulement affaire à une bande de paumés qui écument les routes en jouant aux autos-tampons et qui se plaignent

84

ensuite d'avoir reçu le coup du lapin. Rien de nouveau sous le soleil, m'dame. Tout ce branle-bas, ça ne sert qu'à gaspiller l'argent des contribuables.

Le visage de l'enquêtrice principale Oison s'empourpra légèrement. Elle jeta au vieux shérif à la figure de gangster un regard digne de Bat

- L'existence de l'Alliance est une réalité, shérif. Et ces deux Russes qui ont trouvé la mort dans leur Mercedes sont des mafieux sans pitié qui, d'après Interpol, ont tué au moins une douzaine de banquiers et hommes d'affaires moscovites, plus un spéculateur américain trop confiant parti là-bas en quête d'investissements profitables. Ces deux Russes morts sont bien réels, ainsi que les balles de Mac-10 logées dans la voiture de M.

Minor. Et les dix milliards de dollars dont les escroqueries font porter le poids aux compagnies d'assurances californiennes sont bien réels aussi, shérif.

Fields baissa les yeux tandis que sa pomme d'Adam tressautait comme s'il avait avalé sa chique.

- Je ne veux pas vous contredire, m'dame. Mais il y a des affaires plus pressantes qui nous appellent. Ce Coup de balai, o est-ce que ça nous m ene ?

Le procureur adjoint Weid sourit. C était un sourire bon enfant, qui se voulait rassurant. Un sourire de politicien passé et à venir.

- La brigade d'intervention spéciale a transport  momentanément ses quartiers à San Diego à cause de cet incident, leur dit-il d'une voix joviale. Les médias réclament avec insistance le nom du chauffeur de l'Acura noire. Jusqu'à présent, nous avons pu garder le secret sur cette affaire, mais demain...

- Demain, déclara Sydney Oison en regardant de nouveau Dar droit dans les yeux, nous rendrons publique une version officielle de cette affaire.

Certains détails seront véridiques, par exemple le fait que les deux morts étaient des hommes de main de la mafia russe. Mais nous dirons qu'ils avaient pris pour cible un détective privé. L'identité et les fonctions de Dar seront tenues secrètes, pour des raisons évidentes. Nous dirons que les tueurs en avaient après

1. Shérif, aventurier, joueur professionnel et journaliste à l'époque du Far West. Une série télévisée l'a rendu populaire.

de cette annonce, je vais être amenée à passer pas mal de temps en compagnie du Dr Minor et à l'agence Stewart.

Dar lui rendit son regard de défi. Tout d'un coup, elle ne lui semblait plus du tout aussi mignonne que Stockard Channing.

- Vous voulez vous servir de moi comme appât, de la même manière que la chèvre dans Jurassic Park, dit-il.
- Exactement, fit Sydney Oison en lui souriant à présent ouvertement.

Comme un écolier, Lawrence leva la main pour parler.

- Je n'aimerais pas trouver un jour la patte ensanglantée de mon ami Dar sur ma terrasse, d'accord ?

- D'accord, lui dit Oison. Je ferai en sorte que cela ne se produise pas.

(Elle se leva.) Comme vient de le dire le shérif Fields, nous avons tous des affaires pressantes qui nous appellent. Mesdames, messieurs, nous vous tiendrons informés. Merci d'être venus ce matin.

La réunion était terminée, et tandis que sur le visage de Dick Weid se peignait encore l'étonnement de n'avoir pas levé la séance lui-même, Oison se tourna vers Dar pour demander :

- Vous rentrez tout de suite chez vous à Mission Hills ?

Il ne fut pas surpris qu'elle connaisse son adresse. Il ne doutait pas qu'elle ait lu chaque page de chaque dossier le concernant.

- Oui, répondit-il. J'ai besoin de me changer et je ne voudrais pas rater mes séries préférées à la télé. Trudy et Larry m'ont donné ma journée, et je n'ai rien d'autre sur mon agenda.

- Je viens avec vous ? Vous me montrerez vos estampes. Mille répliques sexistes lui vinrent à l'esprit, mais il les rejeta en bloc,

- C'est pour ma propre protection, je suppose ?

- Exact, dit-elle.

Elle écarta le pan de son blazer, juste assez pour lui montrer le 9 mm semi-automatique niché dans un holster rapide contre sa hanche.

- En faisant vite, ajouta-t-elle, on peut s'arrêter prendre un café en chemin sans rater le début de AU My Children, Dar soupira.

Entrée gratuite

- On se connaît seulement depuis quelques heures et vous m'avez déjà menti, lui dit Syd.

Dar leva la tête du plan de travail de la cuisine où il était en train de moudre du café. Ils s'étaient arrêtés pour manger un morceau, comme l'avait suggéré Syd, au Kansas City BBQ. Elle disait qu'elle avait leur enseigne sous le nez depuis deux jours à l'hôtel Hyatt où elle était descendue, et mourait de faim rien qu'à la voir. Puis ils avaient gagné son vieil entrepôt rénové à Mission Hills. Il avait garé son Land Cruiser sur son emplacement réservé dans le parking ouvert du rez-de-chaussée, un truc énorme avec tout un labyrinthe de piliers dans la pénombre, et ils avaient pris le gros monte-charge - la seule chose qui servait d'ascenseur dans le bâtiment - pour grimper jusqu'à son loft du cinquième étage.

Il la regardait aller et venir dans l'espace de vie délimité par d'énormes bibliothèques qui servaient de cloisons un peu partout.

- Jusqu'à présent, j'ai compté... disons sept mille bouquins environ, lui dit-elle, avec pas moins de cinq ordinateurs, une chaîne cossue avec quatre paires d'enceintes, onze échiquiers, mais pas la moindre télé. Sur quoi est-ce que vous regardez vos séries à l'eau de rosé ?

Dar sourit tout en versant le café moulu dans le filtre.

- En général, dit-il, ce sont les feuilletons à l'eau de rosé qui viennent à moi. «a s'appelle ´recueillir des témoignages de la bouche des victimes ou des témoins ^a.

87

L'enquêtrice principale Sydney Oison hocha la tête.

- Mais vous avez bien une télé quelque part ? Dans la chambre, peut-être ?

Dites-moi que vous en avez une, Dar, par pitié, sinon je vais être forcée d'en conclure que je suis en présence du seul vrai intellectuel que j'aie jamais rencontré qui soit encore en liberté.

Dar versa de l'eau dans la machine à café et la mit en marche.

- Il y en a une, dit-il. Dans un placard là-bas près de la porte d'entrée.

Elle haussa un sourcil.

- Euh... laissez-moi deviner... Le Super Bowl ?

- Non. Du base-bail. Un match nocturne de temps en temps, quand je suis là. Les éliminatoires et les séries.

Il posa des sets sur la petite table ronde de la cuisine. La fenêtre laissait entrer à flots la lumière du jour.

- Fauteuil Eames, murmura-t-elle en touchant le bois courbe et le cuir noir du siège qui occupait un angle du living formé par deux cloisons-bibliothèques.

Elle s'y assit, posant les pieds sur le pouf en bois et en cuir.

- On s'y sent bien. Assez pour que ce soit un vrai, pas une copie.

- Il est authentique, affirma Dar.

Il posa deux bols blancs en porcelaine sur les sets, puis versa le café.

- Un peu de lait ? Du sucre ? Elle secoua la tête.

- J'aime le café James Brown. Noir, riche et puissant.

- J'espère qu'il sera à votre goût.

Elle quitta le fauteuil Eames avec réticence, s'étira et le rejoignit à la table de la cuisine. Elle but une gorgée et fit la grimace.

- Du pur James Brown, dit-elle.

- Je peux en faire un autre, moins fort, moins agressif.

- Non, non, celui-là est excellent.

Elle se tourna pour balayer du regard les autres parties visibles du loft.

- Vous permettez que je joue un instant au détective ? Il hocha la tête.

- Tapis persan authentique délimitant votre espace de vie. Fauteuil Eames authentique. Table de salle à manger Stickley avec chaises authentiques ainsi que les lampes style mission espagnole. De vraies œuvres d'art dans tous les coins. Et ce grand tableau, là-bas, face à la fenêtre, c'est bien un Russell Chatham ?

- Oui.

- Une vraie peinture à l'huile, pas une reproduction. Les Chatham originaux ne sont pas donnés, de nos jours.

- Je l'ai acheté dans le Montana il y a quelques années, avant la ruée sur les Chatham, fit Dar en posant son bol de café.

- quand même, murmura Syd en terminant son inventaire. Pour une enquêteuse principale, la conclusion évidente est que l'occupant de ces lieux a du fric. Il bousille une Acura NSX, mais il a un Land Cruiser de secours qui l'attend à la maison.

- Véhicules différents pour utilisations différentes.

Il commençait à se sentir passablement irrité. Syd sembla s'en apercevoir et reprit son bol de café en souriant.

- N'importe comment, j'ai l'impression que vous vous souciez autant que moi de faire du fric.

- Celui qui nie l'importance de l'argent est un imbécile ou un saint. Mais j'estime que courir après ou en discuter sont des activités chiantes comme la pluie.

- Je suis d'accord. Et ces onze échiquiers ? Il y a une partie en cours sur chacun d'eux. Je ne suis pas compétente en matière d'échecs -je connais juste la différence entre le dada et la tourette -mais j'ai l'impression qu'il s'agit de parties de haut niveau. Vous avez donc tant d'amis qui sont des maîtres, pour avoir tous ces échiquiers qui les attendent ?

- E-mail.

Elle hocha la tête, puis regarda de nouveau autour d'elle.

- Bon, de vrais murs de fiction. Comment les classez-vous ? Pas par ordre alphabétique, c'est s'r. Ni par époque. Je vois des antiquités avoisinant des poches qui viennent de sortir.

Dar sourit. Les amateurs de littérature sont toujours attirés par les rayons d'autres amateurs, dont ils tentent de percer le système de classement.

- Et si c'était rangé n'importe comment ? demanda-t-il. On achète un bouquin, on le lit et on le pose là où il y a de la place.

- «a arrive, reconnu Syd. Mais vous me faites plutôt l'effet de quelqu'un de bien ordonné.

89

Dar demeura silencieux. Il songeait aux mathématiques du chaos qui avaient fait le gros de sa thèse de doctorat. Syd gardait également le silence en étudiant les rangées de livres. Finalement, elle murmura comme pour elle toute seule :

- Stephen King tout en haut sur la droite. Truman Capote, avec De sang-

froid, un peu plus bas, toujours sur la droite. Mort d'une pie moqueuse

sur la deuxième tablette à partir du bas. ȝ l'est d'Eden complètement sur la gauche, près de la fenêtre. Et toutes les merdes de Hemingway...

- Hé ! Attention à ce que vous dites ! J'adore Hemingway.

- Toutes les merdes de Hemingway en bas à droite, acheva Syd. «a y est !

J'ai trouvé !

- «a m'étonnerait, fit Dar, de nouveau pris à rebrousse-poil.

- Votre bibliothèque représente une carte sommaire des ...tats-Unis. Vous classez vos bouquins par régions. En haut à gauche, King se gèle le cul dans le Maine, alors que Hemingway est au chaud au ras du sol à Key West.

- Cuba, plutôt, fit Dar, impressionné. Et vous, comment les classez-vous ?

- D'après les relations entre les auteurs. Vous voyez ce que je veux dire ? Truman Capote à côté de Harper Lee...

- Amis d'enfance. Le petit Truman, souffreteux, a servi de modèle pour Dill, qui vient chaque été en visite dans la Pie moqueuse.

Syd hocha lentement la tête.

- Avec ceux qui sont morts, pas de problème, dit-elle. Faulkner et Hemingway restent éloignés l'un de l'autre à jamais, mais il fallait sans

cesse déplacer les vivants. Vous voyez ce que je veux dire ? ȧ une époque, Amy Tan et Tabitha King étaient cul et chemise, mais aux dernières nouvelles elles ne s'adressaient plus la parole. Il me fallait plus de temps pour changer mes livres de place que pour les lire. Mon travail en souffrait parce que je passais mes journées à me demander si John Grisham et Michael Crichton étaient toujours bons copains...

1. To Kill a Mockingbird, roman de Harper Lee, est surtout connu gr,ce au remarquable film de Robert Mulligan avec Gregory Peck qui en a été tiré en 1962 et dont le titre français est Du silence et des ombres.

90

- Vous êtes dingue, lui dit-il sur un ton amical.

- Je sais, fit Syd en portant son bol à ses lèvres.

Dar prit une profonde inspiration. Cet instant lui plaisait, et il fallait qu'il se fasse violence pour se rappeler que cette femme était ici parce qu'elle était flic et non à cause de son charme irrésistible.

- ȧ mon tour, dit-il.

Elle hocha la tête et but une gorgée de café.

- Vous avez dans les trente-six, trente-sept ans, murmura-t-il en commençant par le chapitre le plus risqué pour s'en éloigner rapidement.

Diplômée en droit. Votre accent est plutôt neutre, mais je n'entends pas de trace de la côte Est. Un léger parfum du Middle West au détour de vos voyelles. Northwestern University ?

- Université de Chicago, dit-elle. Et j'ajoute que je n'ai que trente-six ans. J'ai fêté mon anniversaire le mois dernier.

- Les enquêteurs principaux des procureurs, même locaux, font partie des meilleurs éléments que l'on puisse trouver dans notre système judiciaire, poursuivit-il comme s'il réfléchissait à haute voix. Ex-shérifs, ex-militaires, ex-FBI. (Il la regarda dans les yeux.) Vous avez fait partie du Bureau. Combien de temps ? Sept ans ?

- Disons neuf.

Elle se leva, alla jusqu'à la machine à café et revint leur verser deux nouveaux bols de café bien noir et odoriférant.

- Je vois. Il était temps de vous tourner vers d'autres...

Il hésitait à aller plus loin. Il ne voulait pas trop entrer dans des détails personnels.

- Continuez donc. Vous ne vous êtes pas trop mal débrouillé jusqu'à présent.

Il but une gorgée de café avant de poursuivre.

- Le plafond de verre ' ? Je croyais que les choses s'étaient améliorées au FBI.

Elle hocha la tête.

1. The glass ceiling: l'expression désigne la barrière invisible qui subsiste lorsque les mesures de ' parité ^a contre la discrimination sexiste ont été appliquées sur le papier.

91

- Ils y viennent. Encore dix ans, et j'aurais pu atteindre les plus hauts sommets, juste en dessous du pantin politique ou du gratte-papier nommé

directeur par un quelconque président.

- Pourquoi les avoir quittés, dans ce cas ?

Il s'interrompit aussitôt, en songeant au 9 mm semi-auto qu'elle portait sur la hanche dans son holster rapide.

- Ah ! Je vois ! Vous aimez appliquer la loi plus que...

- Plus que l'investigation, acheva Syd. Bien vu. Et le Bureau, après tout, c'est de l'investigation à quatre-vingt-dix-huit pour cent.

Use frotta la joue.

- ...videmment. Et en tant que chargée d'enquête principale attachée au procureur de l'...tat de Californie, vous êtes amenée à pousser vos investigations jusqu'au moment d'enfoncer la porte d'un bon coup de pied.

Elle lui jeta un regard fulgurant.

- Et de sauter à pieds joints sur les canailles qui se cachaient derrière cette porte.

- «a vous arrive souvent ?

Le sourire de Syd Oison s'estompa, mais sans disparaître totalement.

- Assez pour me maintenir en forme.

- Et vous trouvez également le temps de diriger des opérations interagences comme ce Coup de balai en Californie du Sud.

Elle ne souriait plus du tout quand elle répliqua :

- Comme vous voyez. Et je parie que vous avez la même opinion que moi sur les commissions d'enquête et les forces opérationnelles.

- Cinquième loi de Darwin. Elle haussa un sourcil.

- L'intelligence d'un organisme, quel qu'il soit, décroît proportionnellement au nombre de ses têtes.

Elle vida son bol de café, le reposa délicatement sur le set, hocha la tête et demanda :

- Cette loi, c'est celle de Charles Darwin ou de Darwin Minor ?

- Je ne pense pas que Charles ait jamais eu à siéger dans une commission ou à faire un rapport à une force d'intervention. Il se 92

contentait de naviguer à bord de son Beagle et de se faire bronzer tout en zieutant les tortues et les passereaux.

- Et vous avez d'autres lois du même genre ?

- On verra ça au fur et à mesure qu'on avancera, sans doute.

- Vous croyez qu'on va avancer ensemble ? Il écarta les mains.

- Je m'efforce simplement de trouver un sens à ce scénario. Jusqu'à

présent, rien de plus banal. Vous vous servez de moi comme appât, en espérant que votre Alliance va licher sur moi de nouveaux tueurs. Mais vous devez me protéger en même temps. Ce qui signifie que vous allez rester avec moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De quoi faire un bon film. (Il jeta un regard circulaire à son séjour et au coin

salle à manger.) Je ne sais pas encore où je vais vous faire dormir, mais je suis sûr qu'on trouvera quelque chose.

Elle se frotta le front.

- Il n'est pas interdit de rêver, Dar. Mais la police de San Diego va envoyer des renforts pour la nuit. J'étais juste censée jeter un coup d'œil chez vous afin de faire un compte rendu de situation ^a, entre guillemets, à Dickweed.

- Alors ?

De nouveau, elle lui sourit.

- Je vais avoir le plaisir de leur signaler que vous habitez un entrepôt pratiquement désert, où seuls quelques lofts ont été aménagés. L'escalier n'est pas sûr, à moins que vous ne considériez une poignée de poivrots et de clochards comme des gardiens, on n'y voit à peu près rien, et le parking où vous gardez votre utilitaire qui ressemble à un char Sherman de la dernière guerre mondiale est particulièrement dangereux. La porte, ça peut aller. Triple serrure et chaîne de sécurité. Mais ces fenêtres sont un véritable cauchemar. Un tireur aveugle armé d'une Springfield sans lunette de visée pourrait vous avoir. Pas de volets ni de tentures ni de store.

tes-vous un exhibitionniste en chambre, Dar ?

- J'aime les vues panoramiques, dit-il en se levant pour aller se placer devant la fenêtre de la cuisine. D'ici, on aperçoit la baie, l'aéroport, la presqu'île de Point Loma, le centre aquatique de Sea World...

93

Il s'arrêta, conscient de n'être pas du tout convaincant. Elle vint le rejoindre devant la fenêtre. Il capta son parfum léger, agréable et discret, évoquant les senteurs des bois après la pluie.

- C'est vrai que la vue est magnifique, dit-elle. Il faut que j'appelle un taxi. Je dois rentrer au Hyatt, il faut que je passe quelques coups de fil.

- Je vous raccompagne...

- Hors de question ! Si vous voulez qu'on reste copains dans ce scénario, vous avez intérêt à mettre votre chevalerie dans un tiroir.

Elle alla appeler un taxi dans la cuisine.

- Je croyais que vous vouliez me protéger vingt-quatre heures sur vingt-quatre, fit remarquer Dar. Dans les scénarios, ce n'est pas comme ça que ça se passe.

Elle lui donna une tape de consolation sur l'épaule.

- Si un tireur d'élite ne vous loge pas une balle entre les deux yeux, si la mafia russe ne vous tranche pas la gorge dans cette souricière que vous appelez un parking et si les junkies ne vous font pas la peau juste pour le plaisir, appelez-moi la prochaine fois que l'agence Stewart vous demandera d'intervenir sur une affaire intéressante.

Officiellement, on sera à la recherche de schémas répétitifs dans le domaine de la fraude aux assurances concernant les collisions et les accidents.

- Et officieusement ?

- Je suppose qu'il n'y a pas de côté officieux. (Elle prit son sac et se dirigea vers la porte.) Dickweed m'a laissé utiliser un bureau au palais de justice. Officiellement, j'aimerais que vous fassiez un saut demain matin, pour que nous puissions commencer à éplucher les affaires dont vous vous êtes occupé récemment. Je trouverai peut-être un indice qui nous dira pourquoi nos amis à la Mercedes vous considéraient comme une bonne cible.

- Ils m'ont sans doute confondu avec un autre mec qui a une NSX et n'a pas payé ses dettes de jeu à Las Vegas.

- Sans doute, fit-elle en se tournant de nouveau vers Dar tandis qu'il ôtait la chaîne de sécurité. Combien de volumes avez-vous ici au juste, docteur Minor ?

Il haussa les épaules.

- J'ai cessé de compter après six mille.

94

- J'en ai eu à peu près autant, à une époque, dit-elle, mais je m'en suis débarrassée le jour où je suis devenue enquêtrice principale. Voyager léger, c'est ma devise.

Elle fit un pas dans le couloir, puis pointa un doigt sur lui.

- Je ne plaisantais pas quand je vous ai demandé de passer demain matin, et de m'appeler quand vous serez sur une affaire intéressante.

Elle lui tendit un bristol indiquant le numéro de son bureau de Sacramento et celui de sa messagerie. Le numéro de son bureau au palais de justice de San Diego était ajouté au crayon.

- Je n'y manquerai pas, déclara Dar en étudiant la carte de visite, qui n'indiquait pas de numéro personnel. Mais c'est vous qui l'aurez voulu, ne l'oubliez pas.

quand il releva la tête, elle avait déjà disparu au coin du couloir, en direction du monte-charge. Ses chaussures à semelle souple ne faisaient pratiquement aucun bruit.

- Vous l'aurez voulu, répéta-t-il en rentrant dans son loft.

- Ici Oison, répondit sa voix ensommeillée et p,teuse au bout de cinq sonneries.

- Debout et haut les cours, madame l'enquêteuse principale.

- qui c'est ? demanda Syd en avalant la dernière syllabe.

- On a la mémoire courte, lui dit Darwin. Il est une heure quarante du matin et vous m'avez demandé de vous appeler quand je serais sur une nouvelle affaire. Je suis déjà prêt à y aller. Vous avez cinq minutes. Je vous prends devant votre hôtel.

Il y eut un silence meublé seulement par sa respiration légère.

- Dar... J'avais dit une affaire intéressante, rappelez-vous. Si c'est juste un dix-huit roues qui s'est mis en travers de la chaussée sur l'autoroute...

- Vous savez, madame l'enquêteuse Oison, on ne peut jamais vraiment être s'ûr qu'une affaire va être intéressante tant qu'on ne s'est pas rendu sur place. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Larry y va aussi, et ce n'est pas dans ses habitudes que de me demander de le retrouver sur un site.

- D'accord, d'accord. Je serai devant la porte du Hyatt dans cinq minutes.

- Plus que quatre, maintenant. Il raccrocha.

L'autoroute était pratiquement déserte lorsque Dar s'engagea sur la 5 en direction du nord, laissant La Jolla derrière lui.

- Vous avez entendu parler de La Jolla Joya ? demanda-t-il tandis que la lumière des lampadaires au sodium de l'autoroute éclairait leurs visages à

travers le pare-brise.

- On dirait le nom d'une strip-teaseuse, fit Syd en se frottant les joues pour se réveiller.

- C'est vrai. En réalité, il s'agit du dernier endroit à la mode pour les concerts rock du grand San Diego. «a se passe là-haut dans les collines, à

l'ouest de l'autoroute. En fait, c'est plus près de Del Mar, mais je suppose que Del Mar Joya, ça ne sonne pas aussi bien.

- La Jolla Joya, je ne trouve pas que ça sonne tellement bien. Elle avait la voix fatiguée de quelqu'un qui travaille dix-huit heures par jour depuis un bon moment.

- Moi non plus. N'importe comment, c'est là que nous allons. Le concert est probablement fini, mais il y a eu au moins un mort.

- Poignardé ? Un truc comme à Altamont avec les Hell's Angels ' ? Ou juste quelqu'un qui s'est fait piétiner par la foule parce que c'était la panique ?

Malgré lui, Dar sourit.

- On ne m'aurait pas dérangé dans les deux cas. Les autorités locales n'ont jamais cessé de tomber à bras raccourcis sur tous les concerts de rock, que ce soit dans les stades ou dans les lieux privés habituels, particulièrement quand il s'agit de heavy métal, et...

- qui est à l'affiche ce soir ?

- Metallica.

- Mon Dieu ! s'exclama Syd avec exactement autant d'enthousiasme que quelqu'un à qui on vient d'annoncer qu'on va lui faire un lavement au baryum.

1. En 1969, lors d'un concert des Rolling Stones à Altamont, un spectateur noir fut tué d'un coup de poignard par les Hell's Angels, chargés du service d'ordre.

96

- quoi qu'il en soit, continua Dar, un superpromoteur en herbe a acheté

ici quatre-vingt-dix hectares de ravin broussailleux qu'il a clôturés de toutes parts. Le lit de l'arroyo offre toute la place qu'on veut pour se garer, et il y a un immense podium sur la partie plate, avec un versant de colline derrière qui grimpe en pente douce jusqu'aux broussailles et à la falaise. Il a installé des projecteurs, de la sono et trois mille sièges.

Il y a aussi une petite colline à l'herbe rase, pour les milliers d'autres qui veulent étaler des couvertures ou un truc comme ça. Et ils ont ajouté, après leur premier concert, une barrière basse pour empêcher les gens de se répandre dans les bois avoisinants, qui représentent une dizaine d'hectares. Certaines personnes, gées se plaignaient d'avoir vu des scènes de fornication dans la pénombre.

- Elles avaient sans doute apporté des lunettes de vision nocturne pour mieux profiter du spectacle.

- Sans doute, oui. En tout cas, l'organisateur a jugé préférable d'isoler le public des bois et des falaises environnants, et c'est la raison pour laquelle le client de Trudy et Larry les a appelés.

- L'agence est sous contrat avec le promoteur ?

- Non.

- Avec la compagnie d'assurances qui couvre les organisateurs du concert ?

- Non.

- Avec Metallica ?

- Non.

- Langue au chat, alors, murmura Syd. quels intérêts allons-nous défendre à deux heures du matin ?

- La société qui a installé la clôture.

Le gros de la foule qui avait assisté au concert était en train de s'en aller lorsque le Land Cruiser de Dar remonta le ravin poussiéreux à

contresens pour se rendre sur les lieux. Metallica avait depuis longtemps quitté la scène pour une destination inconnue, et il ne restait que quelques poignées de fans abrutis par l'alcool ou la dope qui tournaient devant ce qui avait été un podium illuminé. Dar aperçut les projecteurs des services d'urgence à l'autre bout de

97

l'arroyo et se dirigea vers eux. Un agent de la patrouille routière de Californie les arrêta à la barrière qui séparait la zone de pelouse des bois où les gens allaient copuler. Il examina leurs papiers à la lueur de sa torche, puis leur fit signe de passer. Les véhicules des services d'urgence - plusieurs voitures de la police routière avec leurs gyrophares en marche, deux ambulances, une voiture de la police locale, deux dépanneuses et un camion de pompiers avec son équipement au complet -

étaient garés à l'extrémité en pointe du lit de l'arroyo. Des pins Douglas se dressaient là, hauts de plus de quinze mètres, cachant les étoiles et le sommet du canyon. Dans le faisceau de ses phares et des projecteurs de la police, Dar distingua l'épave d'un camion renversé - un vieux Ford 250, à

vue de nez. Il gara son Cruiser à proximité, prit une lampe-torche puissante sur le siège arrière, et se dirigea avec Syd vers les lumières, non sans avoir à s'identifier deux fois de plus pour franchir des barrages de rubans jaunes et de flics zélés.

Lawrence vint les rejoindre dès qu'il les vit.

- «a alors ! fit Dar. Comment as-tu fait pour arriver avant moi ? Lawrence sourit derrière sa moustache.

- Tu fais moins le fier sans ta NSX, hein ?

- Syd, je vous présente Larry Stewart, que vous avez vu ce matin à la réunion.

- Lawrence, rectifia Lawrence. Bonsoir, madame.

- Plutôt bonjour, lui dit Syd. qu'est-ce qui se passe ici, Lawrence ? Il sourit en battant des paupières, agréablement surpris l'espace d'un bref instant, puis murmura :

- Comme vous le voyez, un Ford F 250 incroyablement ratatiné. Le conducteur est mort. ...jecté à travers le pare-brise, projeté à environ vingt-cinq mètres. Ce n'est qu'une estimation, j'ai mesuré avec mes pas.

Il braqua la lampe qu'il tenait à la main sur un groupe qui entourait un cadavre gisant au pied d'un arbre.

- Il a foncé dans le noir contre la falaise ? demanda Syd. Lawrence secoua négativement la tête.   ce moment-là, un

homme de la patrouille routière de Californie se joignit à eux.

- Sergent Cameron ! s'étonna Dar. Tu es bien loin de tes bases, ce soir.

98

- Tiens ! La terreur des Mercedes ! fit Cameron avant de se tourner vers Syd en portant deux doigts à son chapeau. Comment ça va, madame Oison ? On ne s'est pas revus depuis la réunion de la force d'intervention spéciale, le mois dernier à Los Angeles, je crois.

Il glissa ses pouces derrière sa ceinture, jusqu'à en faire crisser le cuir.

- J'étais là depuis le début, dit-il, histoire de me faire quelques heures sup. Je faisais partie du service d'ordre. Et juste à la fin du concert, quelqu'un a découvert ça.

- Personne n'a rien entendu ? demanda Darwin. Cameron secoua la tête.

- Mais ça ne veut pas dire grand-chose. Pendant un concert de Metallica, avec la sono à fond comme ils la mettent, on pourrait faire exploser un engin tactique de la puissance de la bombe d'Hiroshima, et personne n'entendrait rien.

- Il était bourré ? demanda Lawrence.

- Il y a une dizaine de boîtes de bière vides dans la cabine du camion ou ce qu'il en reste, et huit ou neuf qui ont été éjectées en même temps que le conducteur...

- Vous croyez qu'il s'est jeté contre la falaise ? demanda Syd. Lawrence et le sergent secouèrent la tête en même temps.

- Voyez comme il est écrasé, fit Lawrence. Il est tombé d'en haut.

- D'en haut de la falaise ? demanda Syd.

- Il faisait marche arrière, pour se retrouver dans cette position, estima Dar. C'est la raison pour laquelle le chauffeur a été projeté dans cette direction. Dans la direction du concert. L'impact s'est produit par l'arrière - voyez comme il est plié en accordéon -, et l'occupant de la cabine a été éjecté comme un bouchon de Champagne avant que la cabine s'écrase à son tour.

Sydney Oison s'avança vers l'épave et regarda les secouristes en train de fixer deux c,bles sous le ch,ssis de la dépanneuse.

- Reculez ! cria l'un des policiers de la patrouille. On va le soulever !

- Tu as des photos ? demanda Darwin à Lawrence. Ce dernier hocha la tête en montrant son Nikon.

- C'est là que ça devient intéressant, murmura-t-il.

- qu'est-ce qui devient... commença Syd. Oh ! Mon Dieu !

99

Sous l'épave du camion, il y avait un deuxième cadavre. Sa tête et son épaule ainsi que son bras du côté droit étaient presque complètement écrasés. Son bras gauche était disloqué d'une manière qui suggérait que c'était arrivé avant l'impact. Il portait un T-shirt, mais était nu des pieds à la taille. Ou plutôt son pantalon était troussé à ses chevilles sur ses bottes. Une douzaine de projecteurs et de lampes de poche étaient maintenant braqués sur lui, et Sydney Oison laissa échapper un nouveau Óh ! Mon Dieu ! ^a

Les jambes du mort et la partie visible de son torse étaient éra-flées en une centaine d'endroits. Il y avait un canif planté dans sa cuisse. Il avait saigné abondamment. Il avait une longueur de corde à linge nouée sommairement autour de la taille, avec une bonne trentaine de mètres de corde défaite autour de lui. Mais le plus éprouvant à voir était une grosse branche de près d'un mètre de long - une branche de houx - qui sortait du rectum du cadavre.

- Intéressant, en effet, murmura Dar.

On était en train de prendre des mesures et des empreintes. Les policiers et les secouristes tournaient et discutaient, discutaient et tournaient. Le médecin examinateur et l'expert médico-légal le déclarèrent décédé. Un frisson de soulagement parcourut les rangs de

l'assistance. Les conversations reprirent de plus belle pour conjecturer la manière dont l'accident s'était déroulé.

- Personne n'a trouvé le moindre putain d'indice pour le moment, chuchota le sergent Cameron.

- C'est complètement dingue, murmura Syd. «a fait penser à un culte sataniste.

- Je ne suis pas de cet avis, fit Dar.

Il s'éloigna pour aller parler aux pompiers. Cinq minutes plus tard, ils avaient déplacé leur camion et déployé la grande échelle jusqu'au sommet de la falaise, invisible à ceux qui étaient en bas à cause de la végétation.

Darwin, Lawrence et deux des pompiers grimpèrent, munis de torches puissantes. Cinq minutes plus tard, ils redescendirent tous, à l'exception de Dar, qui resta à huit mètres de hauteur en faisant des signaux au pompier qui manipulait l'échelle. Elle s'inclina avec Dar à travers les branchages. Il dut baisser la tête pour éviter les grosses branches, balayant les frondaisons de sa torche.

- J'y suis ! leur cria-t-il au bout d'un moment.

100

Syd eut beau plisser les paupières, elle ne réussit pas à voir ce qu'il était en train de toucher puis de photographier. Lawrence l'observait à travers une petite paire de jumelles qu'il avait sortie de la poche à rabat de sa chemise safari.

- qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-elle.

- Le slip du gars, accroché à une branche, répondit-il. Excusez-moi, ajouta-t-il en lui tendant les jumelles. Vous voulez regarder ?

- Non, merci.

Un quart d'heure plus tard, les discussions avaient cessé, les cadavres étaient dans des housses et transportés sur des civières dans deux ambulances. Tout le monde était soulagé, et Lawrence se dirigea vers le Land Cruiser en même temps que Syd et Dar. Son Trooper Isuzu était garé

juste derrière le 4 x 4 de Dar.

- Bon, fit Sydney Oison, quelque peu irritée. Je n'ai rien compris. Je n'ai pas entendu ce que vous disiez à la police. Je pourrais savoir ce qui s'est passé ?

Les deux hommes s'arrêtèrent en même temps pour se tourner vers elle.

- Vas-y, fit Dar. ¿ toi de raconter.

Lawrence hocha la tête. Ses grosses mains s'ouvrirent et gesticulèrent en même temps qu'il se lançait dans son explication.

- Voilà, dit-il. Essentiellement, ces deux types en étaient à leur dix-huit ou vingtième boîte de bière quand ils ont essayé d'assister au concert à l'oil. Ils n'avaient pas de billets, mais ils connaissaient une ancienne route de pompiers et avaient décidé de revenir après la tombée de la nuit.

Mais le chemin est barré par la barrière installée par notre client. Une palissade, au sommet de cette falaise, qui fait trois mètres de haut.

Syd regarda de nouveau la falaise dans l'obscurité. On était en train de hisser l'épave du camion sur le véhicule de dépannage.

- Ils ont défoncé accidentellement la barrière ? demanda Syd d'une voix à

peine audible.

- Non, fit Lawrence en secouant la tête. Ils ont reculé contre elle, et le chauffeur - le plus léger des deux - a aidé son copain à passer par-dessus.

Mais il faisait déjà nuit, et ce n'est qu'en enfourchant la palissade que le gros s'est aperçu qu'il y avait dix mètres de vide de l'autre côté. Il est tombé à travers les branches...

101

- Et ça l'a tué ? demanda Syd.

De nouveau, Lawrence secoua la tête.

- Non, il a d'abord heurté une grosse branche à environ douze mètres du bas, et c'est sans doute là qu'il s'est cassé un bras. La branche s'était accrochée à son slip et à sa ceinture.

- Il ne s'était pas encore rendu compte de la hauteur à laquelle il se trouvait, ajouta Dar. En regardant vers le bas, il voyait tout juste les cimes des arbres plus petits, et croyait sans doute que c'étaient des buissons qui allaient amortir sa chute.
- Il a donc déchiré son slip pour se dégager, expliqua Lawrence.
- Et il est tombé de sept mètres de haut, murmura Syd.
- C'est ça, lui dit Lawrence.
- Mais ça ne l'a pas tué, ajouta Sydney sur un ton suggérant qu'elle se résignait à jouer un simple rôle de faire-valoir.
- «a ne l'a pas tué, répéta Lawrence. Les branches l'ont terriblement égratigné, son canif lui est rentré dans la cuisse sur une longueur de sept centimètres, et il s'est pris cette branche de houx dans le cul, sauf votre respect, mais ça ne l'a pas tué.
- que s'est-il passé ensuite ? interrogea Syd.
- Dar, c'est toi qui as trouvé le premier, fit Lawrence. Je te laisse raconter la fin.

L'interpellé haussa les épaules.

- Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Le chauffeur, en entendant les cris de son copain en bas, a compris qu'il était tombé de très haut. Les gémissements du gros étaient en partie couverts par la musique, et il fallait faire quelque chose.
- Alors, il a.., commença Syd.
- Il a pris une vieille corde à linge qui traînait à l'arrière de son camion et en a lancé une extrémité à son copain, en lui criant de la nouer autour de sa taille. C'est ce que je suppose, en tout cas. «a ne s'est peut-être pas passé aussi simplement que ça. Ivres comme ils étaient, ils ont d° échanger des insultes et des jurons, mais le gros a fini par s'entourer deux fois la taille avec la corde à linge avant de faire un noud de vache pendant que l'autre, en haut, attachait son extrémité de la corde au pare-chocs du F 250.
- Et ensuite... murmura Syd.

Dar pencha la tête comme pour dire que le reste était évident.

- Le maigre était tellement imbibé et tellement énervé qu'il a passé

accidentellement la marche arrière, a accéléré à fond, a défoncé la palissade et fait une chute de douze mètres et des poussières sur son copain, en se faisant catapulte à travers son pare-brise dans l'opération.

- Envoie-moi ton rapport par e-mail demain matin, et je ferai un courrier à mon client pour lui donner la version officielle, déclara Larry.

Sydney secoua la tête.

- Et c'est comme ça que vous gagnez votre vie ?

Féministe

Le premier coup de téléphone survint peu après 5 heures du matin.

Merde ! se dit Darwin, qui n'avait jamais considéré que le matin commençait avant 9 h 30 ou 10 heures, quand il prenait son café avec un beignet et lisait son journal.

Le téléphone sonna de nouveau.

- Allô ?

- Monsieur Minor, ici Steve Capelli, de Newsweek. Nous aimerions vous parler de...

Il raccrocha brutalement et se tourna pour essayer de se rendormir. Deux minutes plus tard arriva le deuxième appel.

- Docteur Minor, je m'appelle Evelyn Summers. Vous m'avez peut-être déjà

vue sur Channel Seven. J'espérais que vous...

Dar ne devait jamais savoir quel était l'espoir d'Evelyn, car il raccrocha aussitôt et coupa la sonnerie du téléphone. Mais il n'avait plus envie de dormir. Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. En plus de la voiture de la police de San Diego restée garée discrètement toute la nuit contre le trottoir d'en face, il y avait maintenant trois camions de télé pas très discrets plus un quatrième qui était en train d'arriver, avec une antenne satellite sur le toit.

Il retourna à son téléphone et enregistra un nouveau message d'accueil sur le répondeur. ' Yo, c'est Vito. Y a personne à la maison à part moi et les dobermans. Vous avez quèk'chose à m'dire, envoyez la purée ! Autrement, foutez-vous vot'bigophone o' j'pense ! ^a

105

Il alla dans la salle de bains se raser puis se doucher. Dix minutes plus tard, habillé, un gobelet de café fumant à la main, il alla regarder de nouveau par la fenêtre. Il y avait cinq camions de télé et quatre fourgonnettes garés en face. Il leur avait fallu quarante-huit heures, se disait-il, pour l'identifier à partir de la plaque minéralo-gique de sa malheureuse NSX. quelqu'un chez eux devait avoir ses entrées au service des immatriculations. Il doutait qu'un journaliste ait pu avoir sa photo, mais il n'avait pas l'intention de passer par la grande entrée pour s'en assurer. Le voyant du téléphone ne cessait de clignoter. Il commença à

remplir un sac de linge de rechange et d'affaires de toilette tout en sifflotant le thème du Parrain.

En arrivant au palais de justice, Dar constata que le procureur adjoint Weid avait fait preuve de sa générosité habituelle en fournissant un bureau provisoire à l'enquêteuse principale du procureur de Californie en visite.

Le ' bureau ^a de Sydney Oison était dans un sous-sol de la partie la plus ancienne du palais de justice, non loin des cellules. Il servait à l'époque de salle d'interrogatoire, et ses murs délavés étaient couleur caca d'oie tirant sur le jaune vomé. Ils étaient décorés par endroits de représentations d'art abstrait sous forme d'éraflures diverses et de moustiques écrasés remontant aux années 40. Le mobilier consistait en tables et chaises métalliques pliantes, et il n'y avait pas de fenêtres mais une section de mur était occupée par un miroir sans tain. Cependant, il y avait sur les tables du matériel moderne : un ordinateur portable Gateway dernier cri relié à des imprimantes, scanners et autres périphériques. Il y avait aussi deux téléphones récents, chacun avec au moins quatre lignes. Une carte de la Californie du Sud fixée à l'un des murs crasseux était déjà ornée de grappes de punaises aux têtes rouges, bleues, vertes ou jaunes. Un secrétaire assis face à un second ordinateur informa Dar que l'enquêteuse principale était dans le bureau du procureur et qu'elle serait de retour dans moins d'une heure. Elle lui faisait dire de ne pas repartir, car elle voulait lui parler.

Le secrétaire proposa à Dar un café qu'il lui versa au moyen de l'inévitable cafetière posée sur la table contre le miroir sans tain. Ce café de flics à 180 % de caféine avait la consistance d'un revête-106

ment d'asphalte un jour de grand soleil d'été, et Dar avait toujours pensé

que c'était là l'arme secrète de l'Amérique qui permettait à ses forces de l'ordre de tenir le coup en dépit d'horaires démentiels, de conditions de travail lamentables, d'une clientèle peu recommandable et de salaires de misère. Il but tout de même une longue gorgée, car il se sentait morose et raplapla.

- Je reviens, dit-il.

Il trouva un banc libre dans le couloir du sous-sol, activa son ThinkPad et acheva son rapport sur l'accident survenu au concert Metallica. Puis il raccorda le cordon du modem à son téléphone mobile, se connecta sur la ligne spéciale de l'agence Stewart et envoya le rapport directement sur le fax de l'agence.

Tout en remettant le portable dans sa sacoche, il se demanda comment tuer la demi-heure qui lui restait. Il décida finalement de traverser le corridor bordé de cellules pleines de prisonniers qui hurlaient en chour comme des putois et de grimper les marches polies qui menaient au palais de justice proprement dit, avec sa déco style gothique. Contrairement à l'aile plus récente et passablement hideuse où Dickweed et ses collègues avaient installé leurs bureaux, la partie ancienne de l'édifice, bien que dépourvue de climatisation, avait une allure beaucoup plus noble.

Dar avait confié à Syd, la veille, qu'il aimait les feuilletons à l'eau de rosé. En vérité, alors qu'il ne regardait pratiquement jamais la télé, il lui arrivait, entre deux apparitions comme expert auprès des tribunaux, de venir ici assister à des procès criminels ou civils. Il entra dans la salle de tribunal n° 7 A et prit place dans le fond, en saluant plusieurs personnes âgées qui étaient comme lui des habituées des lieux.

Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour se mettre dans le bain.

Il s'agissait d'une affaire de harcèlement sexuel. La plaignante déclarait que le directeur de la petite entreprise pour laquelle elle travaillait lui avait fait des avances insistantes. La moitié des jurés environ avaient les yeux mi-clos et semblaient prêts de s'endormir,

accablés de chaleur, tandis que les témoins défilaient à la barre pour évoquer les habitudes sexistes de leur employeur. Une réceptionniste d'une vingtaine d'années témoigna que leur patron avait plus d'une fois déclaré en sa présence que la plaignante

- une

107

secrétaire ,gée de quarante-cinq ans environ - ´ faisait ça très bien au téléphone ^a.

Dix minutes plus tard, ce fut au tour de la plaignante de venir témoigner.

Elle ressemblait à la prof de latin de Dar quand il était au lycée.

Lunettes vieillototes avec chaînette à perles, tailleur classique, noud surdimensionné au col de son corsage blanc, chaussures de confort, cheveux blond fade ramassés en chignon. Elle avait l'air modeste et réservée, et son expression suggérait qu'elle regrettait d'avoir fait toutes ces vagues.

Son avocat lui posa une série de questions tandis que le défendeur, un petit homme cauteleux qui ressemblait à un furet en costume polyester, était assis ou plutôt affalé à sa table, un sourire ironique aux lèvres.

Les réponses de la plaignante étaient murmurées d'une voix si faible que le juge lui demanda par deux fois de parler plus fort pour couvrir le bruit des ventilateurs au-dessus de leurs têtes. Plusieurs jurés étaient plongés dans une douce torpeur. Dar connaissait le juge, Son Honneur William Riley Williams, soixante-huit ans, avec tant de multiples rides et mentons qu'il ressemblait à une effigie de Walter Matthau restée trop longtemps trop près d'un feu de cheminée. Mais Dar savait aussi que derrière ce visage adipeux, blasé et ensommeillé se dissimulait une réelle vivacité d'esprit.

L'avocat de la plaignante se préparait à donner l'estocade.

- Et quel fut exactement, mademoiselle Maxwell, le dernier incident en date, dans l'inadmissible comportement avéré de votre employeur, qui vous incita finalement à porter vos doléances devant les instances légales ?

Il y eut un temps de pause tandis que la plaignante, les jurés et

l'assistance silencieuse traduisaient mentalement le jargon juridique.

- Vous voulez savoir ce que M. Strubbins a fait pour que j'engage un procès contre lui ?

La voix de Mlle Maxwell était si faible que tous ceux qui ne dormaient pas encore dans la salle, y compris Dar, se penchèrent légèrement en avant.

- Oui, répondit l'avocat, revenant à un langage normal.

Le visage de Mlle Maxwell s'empourpra. La rougeur partit de la base de son cou, à la jonction du noud blanc de son chemisier, pour envahir ses joues, jusqu'à ce que sa figure tout entière soit cramoisie.

108

- M. Strubbins m'a dit... il m'a fait une proposition indécente. Le juge Williams, ses mentons et bajoues calés dans la paume d'une main tavelée, lui demanda de répéter sa réponse un peu plus fort. Ce qu'elle fit.

- qualifieriez-vous cette proposition indécente d'obscène ?

demanda l'avocat de la plaignante.

- Oh ! oui ! fit Mlle Maxwell, dont la rougeur s'accentua. Elle baissa les yeux vers ses mains, nouées sur ses cuisses.

- Pourriez-vous répéter devant la cour les termes exacts de cette proposition obscène ? demanda l'avocat en se tournant vers le jury avec une expression de triomphe anticipé.

Mlle Maxwell continua de contempler ses mains un long moment, puis remua les lèvres pour dire quelque chose d'inaudible. Dar et d'autres membres de l'assistance se penchèrent encore plus en avant. Plusieurs habitués du troisième étage augmentèrent le volume de leur prothèse auditive.

- Pourriez-vous répéter plus fort ce que vous venez de dire ? demanda le juge.

Même sa voix faisait penser à Walter Matthau.

- J'ai trop honte pour parler plus fort, dit la secrétaire en battant des paupières derrière ses lunettes poisson-chat.

Son avocat pivota dans sa direction avec une expression étonnée.

Visiblement, cela ne faisait pas partie de ses plans.   la table de la défense, M. Strubbins eut un sourire et se pencha pour dire quelque chose à

son avocat au visage impassible.

- Pouvons-nous conférer un instant, Votre Honneur ? demanda l'avocat de Mlle Maxwell, désireux de retrouver sa sérénité et de ne pas laisser passer une occasion.

Il y eut un bref conciliabule, durant lequel l'avocat de la défense bafouilla, celui de l'accusation gesticula en chuchotant de manière énergique, et le juge Williams écouta, les paupières pesantes et en silence.

Au bout d'un moment, les avocats furent renvoyés dos à dos à leur place et le juge se tourna vers la plaignante rougissante.

- Mademoiselle Maxwell, la cour comprend vos réticences à répéter ce que vous avez qualifié de proposition obscène, mais dans la mesure où votre affaire exige, pour être jugée, que le jury et la 109

cour sachent exactement quels ont été les termes utilisés par M. Strubbins, puis-je vous demander de nous les écrire sur un morceau de papier ?

Mlle Maxwell hésita, puis hocha la tête en rougissant de plus belle.

Le public laissa entendre quelques grognements, puis se cala en arrière sur ses bancs. Un huissier apporta à la plaignante un stylo et un bloc-notes.

Mlle Maxwell écrivit quelque chose sur la première page durant un laps de temps qui parut durer plusieurs minutes. L'huissier arracha la page et l'apporta au juge. Celui-ci lut ce qui était écrit sans changer d'expression. Puis il fit signe aux deux avocats d'approcher. Ils lurent la page sans faire de commentaire. L'huissier reprit la feuille de papier et la porta aux jurés dans leur box.

Le membre du jury le plus proche de lui était une femme qui portait aussi des lunettes. Grande et mince, mais cependant étonnamment plantureuse, elle était vêtue d'un tailleur noir et d'un chemisier blanc, et ses cheveux étaient également ramassés en chignon.

- Vous pouvez donner ce papier au président du jury, murmura le juge Williams.

- Ou à la présidente, dit la femme du premier rang, encore plus droite et digne que précédemment.

- Je vous demande pardon ? fit le juge en soulevant ses multiples mentons du creux de sa main.

- Au président ou à la présidente, répéta la femme, dont les lèvres fines étaient si pincées qu'on ne les voyait presque plus.

- Ah ! fit le juge Williams. Bien s^r. Huissier, veuillez remettre ce papier au président ou à la présidente du jury. Madame la présidente, veuillez faire passer cette note aux autres personnes du jury, après en avoir pris connaissance.

Tous les regards, dans la salle du tribunal, étaient rivés sur Mme la présidente tandis qu'elle lisait le papier et que ses lèvres tressaillaient nerveusement comme si elle avait soudain un goût très, très amer dans la bouche. Secouant la tête, elle tendit le papier au juré assis sur sa gauche.

Dar avait déjà remarqué depuis un moment que le juré n^o 2 - un homme obèse avec une veste de sport en madras - était sur le point de céder au sommeil.

Il était assis les bras croisés sur sa bedaine, 110

les yeux mi-clos, mais il ne ronflait pas. Dar savait par expérience que les membres du jury qui ronflaient n'étaient pas rares dans les procès, particulièrement l'été quand il faisait très chaud. Il avait assisté de nombreuses fois à ce spectacle, même quand il avait témoigné dans des affaires quasi criminelles.

Mme la présidente donna un coup de coude au juré n^o 2, dont la tête se redressa comme un ressort. Il ouvrit les yeux. Sans se rendre compte que tous les regards, dans le tribunal, étaient fixés sur lui, il prit le papier que lui tendait la femme plantureuse en tailleur et le lut.
...

carquillant les yeux, il le lut une deuxième fois. Puis, tournant lentement la tête vers Mme la présidente, il lui fit un clin d'œil accompagné d'un hochement de tête et empocha le papier.

Le silence qui régnait dans la salle était si épais qu'on aurait pu le

couper au couteau pour en faire des cubes qu'on aurait vendu au détail aux maîtres d'école. Toutes les têtes pivotèrent alors vers le juge et l'huissier.

Ce dernier se dirigea d'un pas hésitant vers le box du jury, s'immobilisa et regarda le juge en attente d'instructions. Le magistrat ouvrit la bouche pour parler, se ravisa et frotta ses bajoues. La plaignante semblait se faire toute petite à la barre, comme si elle voulait disparaître sous terre.

- La cour ordonne une suspension de séance de dix minutes, déclara le juge Williams.

Il laissa retomber son marteau et disparut dans un froissement de robe tandis que l'assistance se mettait debout et que le troisième ,ge échangeait des coups de coude dans les côtes en se marrant avec des bruits de respiration asthmatique.

Le jury se retira également. Le n^o 2 avait toujours un sourire malin aux lèvres et renouvelait ses clins d'œil à Mme la présidente, qui le regarda une seule fois par-dessus son épaule avant de disparaître à la vue de Dar, laissant derrière elle un sillage de mépris glacé.

De retour dans le bureau ex-salle d'interrogatoire en sous-sol, Dar trouva l'enquêteuse principale Oison au travail. Le secrétaire était sorti. Un ventilateur portable et la porte grande ouverte contribuaient à alléger la lourdeur de l'atmosphère confinée, mais cinquante ans de

rencontres du troisième type entre des délinquants en sueur et des flics interrogateurs non moins transpirants laissaient comme des miasmes dans ces locaux.

- Merci de m'avoir attendue, lui dit-elle. Le proc et Dickweed m'ont montré les journaux du matin. J'ai constaté qu'ils ne vous appelaient plus

‘ le tueur fou de l'autoroute ^a.

Dar se versa une nouvelle tasse de café en disant :

- C'est exact. Maintenant, je suis ‘ le mystérieux détective ^a.

- Voyons si vous faites un bon détective, dit-elle en indiquant la carte où s'étaient des bouquets de punaises à tête rouge, jaune, bleue ou verte. Pourriez-vous donner une légende à ma petite carte

d'informations stratégiques ?

Dar sortit ses lunettes de la poche de sa veste de sport et scruta attentivement la carte.

- Les rouges et les bleues sont sur des grandes routes, surtout des autoroutes, jamais des voies locales. Je suppose qu'il s'agit de swoop and squat ' ?

Syd hocha la tête, impressionnée.

- En majorité des swoop and squat. Et vous pouvez me dire la différence entre les rouges et les bleues ?

- Non. Mais il y a plus de rouges que de bleues. Une seconde. Je me souviens de ce sinistré-là, sur la 1-5. Il y a eu un mort. C'était une vieille Volvo bleue, au volant un immigré au chômage avec permis de séjour.

Un swoop and squat caractérisé, mais l'auteur de la fraude a perdu la vie.

- Les punaises rouges sont toutes des swoop and squat o' il y a eu mort d'homme, murmura Syd.

Dar émit un sifflement.

- Tant que ça ? C'est un peu surprenant. D'habitude, les queues de poisson de ce genre se font sur des voies locales, jamais sur des autoroutes. Trop dangereux. Il vaut mieux être en vie pour toucher le fric.

Elle hocha la tête.

1. Arnaque qui consiste à faire une queue de poisson à un automobiliste qu'on vient de doubler afin de provoquer une collision et de réclamer des dommages et intérêts.

112

- Et les vertes ? demanda-t-elle.

Il étudia l'emplacement des punaises vertes, les plus nombreuses. Il y en avait deux au port de San Diego, trois dans les collines à l'est de Del Mar, dans un endroit complètement isolé. D'autres étaient éparpillées tout autour de Los Angeles et de San Diego, en dehors des routes.

- Accidents de chantier, dit-il. Les deux du port paraissaient suspects au début, à cause de l'importance des sommes en jeu, mais c'étaient de vrais accidents dans les deux cas. Chute d'un échafaudage, de très haut. Mort instantanée. Pas très joli à voir.

- C'était quand même une affaire de fraude, dit-elle. Il lui jeta un regard sceptique.

- J'ai enquêté sur l'accident du porte-avions, dit-il. Le peintre envoyé par l'entrepreneur civil avait des antécédents de fraude aux assurances, mais cette fois-ci il a fait un plongeon de vingt mètres sur des tubulures en acier. Sa famille n'avait pas à ce point besoin d'argent. Ils gagnaient bien leur vie, tous, gr,ce aux glisses-tombes et aux queues de poisson.

Syd sourit, puis croisa les bras.

- Et les têtes jaunes ?

- Je n'en vois qu'une sur la carte. Les autres sont dans la marge, elles attendent leur tour.

- Oui?

- Et celle qui est sur la carte se trouve au-dessus du lac Elsinore, à peu près à l'emplacement du bar-restaurant The Lookout. Je suppose que c'est moi que les jaunes représentent.

- Bien vu. En fait, les jaunes désignent les endroits o ́ vous avez fait l'objet d'une tentative d'assassinat.

Il haussa un sourcil et regarda les punaises jaunes fichées dans la marge de la carte. Il y en avait une douzaine en attente.

- J'ai besoin de rendre visite à Trudy et Lawrence, dit-elle d'un ton enjoué en prenant son gros sac de voyage et en fourrant son ordinateur portable dans sa sacoche en cuir. Je sais qu'ils habitent du côté

d'Escondido, mais j'aimerais mieux que vous m'accompagniez.

Dar secoua la tête.

- Ce serait avec plaisir que je vous déposerais à Escondido, mais je ne rentre pas chez moi ce soir. Les médias...

- Je sais, dit-elle en souriant. J'ai vu leur dispositif aux nouvelles locales à sept heures. Ils n'ont toujours pas de photo de vous. «a les rend complètement chtarbés.

- Chtarbés ? répéta Dar en se frottant le menton.

- Comment avez-vous fait pour sortir de chez vous ce matin sans vous faire lyncher ?

- La police de garde devant la porte les attirait dans la rue. J'ai sorti le Land Cruiser par-derrière et j'ai pris des petites rues pour descendre en ville.

- Ils doivent avoir le numéro de votre Toyota, également. Dar hocha la tête.

- Je me suis garé au fond du parking du palais de justice, sous les fenêtres de la cage à poules o' ils gardent les ivrognes et les clochards.

Elle fit la grimace.

- Je sais. Je ferai laver la voiture demain. En tout cas, je ne crois pas que les médias iront la chercher là.

- D'accord. Mais qu'est-ce qui vous empêche de m'accompagner chez les Stewart ?

Il soupira.

- Rien du tout, mais je ne pourrais pas vous raccompagner après. Je compte passer la nuit dans mon chalet dans les collines.

- Parfait. On passera prendre quelques affaires au Hyatt. Dar fronça les sourcils.

L'enquêteuse principale s'immobilisa sur le seuil pour murmurer :

- Les flics de San Diego sont toujours chargés de votre protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais si vous allez dans les collines vous serez en dehors de leur juridiction. Vous n'allez tout de même pas demander au shérif local de vous envoyer tous ses hommes !

- Je n'ai jamais dit que j'allais... Elle leva la main pour l'arrêter.

- D'un autre côté, non seulement je serai une garde du corps parfaite pour ce long week-end, mais je mettrai intelligemment nos loisirs à profit en épluchant vos dossiers sur papier ou informatique pour essayer de découvrir un indice.

Il la regarda un bon moment. Leur image se reflétait dans le miroir sans tain. Il se demandait s'il y avait quelqu'un qui les observait dans l'autre pièce.

- Est-ce que j'ai le choix ? demanda-t-il.

- Bien s'r que vous l'avez, dit-elle en lui adressant son sourire le plus chaleureux à ce jour. Vous êtes citoyen d'un pays libre, non ?

- Si c'est comme ça, commença Dar..,

- En tant que citoyen, vous encourez une inculpation pour meurtre au moyen d'un véhicule à moteur, et le tribunal a ordonné que vous soyez placé sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, afin que votre protection soit assurée. Vous êtes donc surtout libre de décider si c'est moi qui conduis ou si c'est vous.

Trudy et Lawrence travaillaient chez eux sur un site résidentiel proche d'Escondido. L'agence Stewart était un ranch à deux niveaux qui s'étalait sur le versant d'une colline couverte de fôcoÔdes dominant une route de campagne qui menait au terrain de golf de l'ensemble résidentiel. Ni Lawrence ni Trudy ne jouaient au golf. En vérité, très peu de leurs activités sortaient du domaine des assurances et de leur seul loisir, qui était les courses de voitures. L'habitation proprement dite couvrait une superficie de plus de mille mètres carrés en tout, mais la plus grande partie de l'espace utile était constituée par des bureaux, sur les deux niveaux, utilisés par l'entreprise familiale. Le living des Stewart, avec son plafond cathédrale, était resté vide de tout mobilier pendant les trois premières années après que Dar avait fait la connaissance du couple.

Il gara le Land Cruiser devant une allée encombrée de véhicules : le vieux Trooper Isuzu de Lawrence, la Ford Contour en leasing de Trudy, le camion Ford Ecoline de surveillance de Lawrence, avec ses vitres teintées, deux voitures de course, la première sur une remorque et l'autre dans un garage à trois places, à côté d'une Mustang décapotable modèle 67 recouverte d'une b,che, et enfin deux motos Gold Wing.

- Tout ça c'est à eux ? demanda Syd tandis qu'ils passaient devant ce panthéon de véhicules.

- Mais oui, répondit Dar. Ils avaient aussi deux Mustang plus récentes, mais ils les ont vendues pour acheter ces voitures de course.

- Dans quelle catégorie ?

- Une catégorie spéciale, avec de vieilles Mazda RX-7. Larry participe à

des compétitions en Californie, en Arizona, au Mexique... partout où ils peuvent aller le temps d'un week-end.

- Et Trudy va toujours avec lui ?

- Lawrence et Trudy vont partout ensemble.

Il appuya sur un bouton d'interphone. Pendant qu'ils attendaient, Syd jeta un coup d'œil aux maisons voisines sur la colline.

- Pas de trottoirs, fit-elle remarquer. Dar haussa un sourcil.

- Vous venez d'arriver en Californie ?

- Depuis trois ans. Mais je n'ai jamais pu m'habituer à l'absence de trottoirs.

Dar fit un geste en direction des sept voitures garées dans l'allée et dans le garage sans porte. - à quoi serviraient des trottoirs en Californie ?

- Entrez, fit la voix de Trudy à l'interphone. On est dans la cuisine.

quand Syd et Dar traversèrent les centaines de mètres carrés du living inutilisé, de la salle à manger qui n'avait presque jamais servi et des espaces de travail surutilisés pour se rendre dans la cuisine, l'agence Stewart en était à sa pause-café. Lawrence était juché sur un tabouret, penché sur le comptoir, les coudes sur le formica et le visage rouge de concentration. Trudy était de l'autre côté du comptoir, mais penchée vers son massif époux comme s'ils se livraient une féroce mais amicale bataille mentale.

- Oldsmobile Rocket 88, grogna-t-elle d'une voix de basse chevrotante.

- Toyota Rav 4, répliqua Lawrence d'une voix de fausset maniérée. Il fit signe à Syd et à Dar de prendre des tabourets pour s'asseoir au comptoir et leur montra la cafetière et les tasses. Les deux nouveaux arrivés se servirent du café tandis que Lawrence grognait :

- Pontiac Grand Prix.

- Mitsubishi Galant, glapit Trudy en prenant à son tour la voix de fausset. Mercury Cougar, grogna-t-elle aussitôt, comme si elle smashait au ras du filet.

Lawrence hésita.

- Ford Contour ! s'écria Syd sur un ton plus haut de quelques octaves que sa voix habituelle au timbre agréable.

- Bon Dieu ! fit Dar.

- Chut ! dit Trudy. Vous allez nous casser le rythme. Allez-y, madame l'enquêteuse Oison, à vous de servir.

- Je vois, la même lettre, murmura Syd. D'une voix bourrue de b°cheron, elle lança :

- Dodge Charger !

- Honda Civic, riposta Lawrence d'une voix exagérément efféminée avant de hurler : Chevrolet Impala !

- Infinity ! lança Trudy.

- Isuzu Impulse ! minauda Syd. Trudy pointa l'index sur elle.

- ¿ vous le point, dit-elle. L'Impulse est plus molle et plus ringarde que l'Infinity. Vous servez avec la lettre de votre choix.

- Ford Thunderbird ! hurla Syd.

- Ford Taurus ! lança Lawrence.

- Toyota Tercel, contra Trudy triomphalement.

Elle posa bruyamment sa tasse de café et se tourna vers son mari, les sourcils froncés.

- Taurus signifie taureau, Larry. Un taureau a des couilles. Et une Tercel, c'est quoi, au fait ? Un oiseau ? Je crois que ça ne veut rien

dire.

- Lawrence, lui dit Lawrence.

- Vous avez fini avec votre concours testostérone-ostrogène ? demanda Darwin.

- Pas encore, fit Trudy. quarante-zéro. ¿ moi de servir. (Elle hésita une seule seconde.) American Motors, Eagle !

- On ne la fabrique plus, fit remarquer Dar.

Personne ne lui prêta attention. De toute évidence, il n'avait rien compris aux règles.

- Escort, zézaya Lawrence.

- Hyundai Elantra ! jeta Trudy comme si elle abattait un atout majeur.

- Suzuki Esteem, fit Syd.

Lawrence et Trudy hochèrent la tête, en lui concédant le point.

116

117

- qu'y a-t-il de plus nul que d'appeler une voiture Éstime ^a ? demanda Trudy. Particulièrement un tas de ferraille de chez Suzuki. C'est comme si on baptisait une bagnole ´ Fierté ^a.

- Ado, déclara Dar, j'avais une grosse Chrysler New Yorker à ailerons modèle 1960, que ma copine avait appelée ´ Béatrice ^a.

Les trois autres le regardèrent comme s'il avait l,ché un pet.

- O' en sommes-nous ? demanda Lawrence.

- ¿ deux points de la balle de match, répondit Trudy. Syd ou moi. Je sers.

Une seconde plus tard, elle lança :

- Pontiac Firebird.

- Ford Fiasco, riposta Lawrence. Rien de plus nul qu'un fiasco.

- Ford a arrêté la production de la Fiesta, dit Syd. Elle est remplacée

par la Festiva.

- ¿ vous le point, lui dit Trudy. Vous servez.
- Buick Roadmaster, bougonna Syd en faisant traîner l'avant-dernière syllabe.
- Rav 4, dit Lawrence.
- Disqualifié, déclara Trudy. Tu l'as déjà utilisé. Elle hésita.
- Le R, c'est pas facile. Plymouth Reliant ?
- Trop costaud, estima Lawrence.
- Tout ce que je trouve, c'est la Buick Reatta, dit Syd. Mais ce n'est pas assez mièvre, même si ça ne signifie rien.
- La RX-7 est plutôt ringarde, leur dit Trudy.
- Hé ! Une seconde ! s'exclama Lawrence, sincèrement vexé. Il pilotait des RX-7 de course rafistolées.
- Si c'était moi qui servais ? proposa Dar. Une seule manche, le vainqueur est champion.
- D'accord, acceptèrent les trois autres.
- q-45, dit-il.
- Elle vient de sortir, protesta Trudy. Et elle n'a rien de spécialement efféminé...
- q-45, répéta Dar. Balle enjeu. ¿ vous. Il y eut plusieurs minutes de silence.
- Volkswagen quantum, lança Syd.
- Ouah ! s'exclama Trudy. Elle a gagné.

118

- Pas si vite, fit Dar. Alfa Romeo quadrifoglio. Les autres lui lancèrent des regards soupçonneux.

- Elle existe, murmura Lawrence. J'ai travaillé sur une épave sur la

il y a trois ans.

- On sait qu'elle existe, dit Trudy. On cherche seulement à établir si...
- C'est moi qui gagne, déclara Dar.
- qui t'a nommé juge et juré ? demanda Lawrence d'une voix enjouée.
- Je ne prétends pas être juge et juré, répliqua Dar en souriant à

l'évocation de la présidente féministe du jury. Je suis juste le plus fort à votre petit jeu. Et si on revenait, demanda-t-il en jetant un regard à la pile de dossiers rangés contre le mur de la pièce d'à côté, à l'épluchage des affaires qui ont pu donner à la mafia russe l'idée saugrenue de me tuer ?

7 Gagné

Trois heures et quatre-vingts dossiers plus tard, Lawrence se renversa en arrière dans son fauteuil en disant :

- J'abandonne. Je ne sais même pas ce qu'on cherche.
- Des demandes d'indemnisation frauduleuses, fit Syd en montrant la pile des dossiers qu'ils avaient mis de côté sous cette étiquette.
- «a représente soixante pour cent et des poussières de toutes les affaires que nous traitons, déclara Trudy. Mais aucune de celles õ Dar est intervenu pour faire la reconstitution ne me semble assez importante pour justifier qu'on veuille le tuer.

L'enquêtrice principale hocha la tête. Elle avait les yeux fatigués. Dar avait remarqué qu'elle portait des verres non cerclés pour lire.

- En tout cas, murmura-t-il, on ne peut pas dire que ce soit fastidieux comme lecture.

Syd hocha la tête.

- Ces déclarations des victimes d'accident sont de vrais petits chefs-d'œuvre. ...coutez celui-là. ' Le poteau téléphonique se rapprochait à toute vitesse. J'ai tout fait pour l'esquiver, mais il m'a heurté de front.

a

Trudy ouvrit un dossier en disant :

- J'en ai un beau, c'est mon préféré. ' Je conduisais depuis quarante ans lorsque je me suis endormi au volant, et j'ai eu cet accident. ^a

Dar sortit un dossier racorni de la pile qui se trouvait devant lui.

121

- Celui-là, apparemment, n'a jamais entendu parler du cinquième amendement

'. ' L'homme occupait toute la largeur de la chaussée. J'ai été obligé de braquer violemment à plusieurs reprises avant de le renverser. ^a

Lawrence émit un grognement tout en feuilletant le dossier qu'il avait en main.

- Ce client-là a trop regardé X-Files à la télé. Soudain, une voiture invisible a surgi devant moi, a heurté mon véhicule et a disparu. ^a

- Moi aussi, j'ai mes X-Files, leur dit Syd en cherchant parmi la pile de dossiers bleus. Voilà. ' L'accident s'est produit lorsque la portière avant droite d'une voiture s'est ouverte au carrefour sans prévenir. ^a

- Je déteste ça quand ça arrive, commenta Dar.

- Vous avez remarqué la manière dont les auteurs d'accident abusent de la voix active dans leurs dépositions ? demanda Trudy. En voici une qui est tout à fait typique. 'Un piéton que je n'avais pas vu m'a heurté, puis a glissé sous mes roues. ^a

- Stupide, mais sincère, en quelque sorte, intervint Lawrence. Je me souviens de cette déposition de je ne sais plus quel pingouin : 'En rentrant chez moi, je me suis engagé dans une allée qui n'était pas la mienne et j'ai heurté un arbre qui n'était pas dans mon jardin. ^a

Trudy gloussa en lisant :

- ' J'ai démarré, j'ai regardé ma belle-mère assise à côté de moi et j'ai basculé dans le fossé. ^a

- Je comprends ça, grommela Lawrence.

Trudy cessa de glousser et lui jeta un drôle de regard. Syd éclata soudain de rire.

- Voici un exemple de surdestruction, comme disent les militaires. 'En voulant tuer une mouche, je me suis encastré dans un poteau

téléphonique. ^a

- «a commence à bien faire, ces plaisanteries, les amis, fit Dar en regardant sa montre.

1. Nul ne pourra être obligé de témoigner contre lui-même, etc.

122

- Cette recherche n'est pas sérieuse, murmura Trudy en regardant la pile de dossiers déjà exploités. quelqu'un a trouvé quelque chose qui pourrait faire l'affaire ?

- J'en ai deux, peut-être, déclara Dar en prenant les dossiers qu'il avait mis de côté. Vous vous souvenez de l'histoire des ronds à béton sur l'Interstate n° 5 en mai dernier ?

- C'est quoi ? demanda Syd.

- Les ronds à béton sont des barres de fer utilisées pour armer le ciment, expliqua complaisamment Lawrence.

- Je sais ce que c'est, fit l'enquêtrice. Je voulais dire : que s'est-il passé ?

- Le 23 mai, expliqua Dar en compulsant le dossier. Sur la 1-5, à quarante-six kilomètres au nord de San Diego.

- Bon Dieu ! s'exclama Lawrence. C'est toi qui as fait la reconstitution vidéo, mais j'ai été l'un des premiers à arriver sur les lieux. Nom de nom !

Syd attendait d'un air résigné.

- Un Asiatique, un Vietnamien. Arrivé dans le pays avec toute sa famille, huit enfants, trois mois plus tôt. Il avait trouvé une place de livreur chez un fleuriste. Il conduisait une de ces fourgonnettes Isuzu à cabine avancée, avec moteur sous le siège. Rien d'autre entre la route et lui que du plexiglas et une mince feuille de tôle, expliqua Lawrence en faisant la grimace à ce souvenir. Il roulait derrière un camion appartenant à un entrepreneur de La Jolla. Une petite affaire familiale, les chantiers Burnette. C'était le père, Bill Burnette, qui conduisait. Il transportait un lot de fers à béton.

- qui dépassaient à l'arrière ? demanda Syd.

- De vingt-quatre centimètres et demi, répondit Lawrence. Il y avait un chiffon rouge, mais... le malheureux Vietnamien le suivait de trop près, à

près de quatre-vingt-dix à l'heure, lorsque quelqu'un a fait une embardée devant le camion de Burnette, et celui-ci a freiné... sec.

- Et le Vietnamien n'a pas eu le temps d'en faire autant, dit Syd. Dar secoua la tête.

- 11 a freiné, mais ses freins n'ont pas fonctionné. Manque de liquide.

Syd échangea un regard avec les autres. Ce type d'accident était rare.

123

- Les fers à béton attachés par lots ont traversé le pare-brise et la tôle en transperçant le conducteur en cinq endroits différents, continua Lawrence. Il est passé à travers le pare-brise éclaté. Le camion de Burnette ne s'est pas arrêté. Il roulait encore à cinquante au moment de la collision. Il m'a raconté qu'il voyait le pauvre diable de Vietnamien dans son rétro, suspendu aux gerbes de fer à béton, empalé par le visage, la gorge, la poitrine et le bras gauche...

- Mais toujours vivant, précisa Dar. Lawrence hocha la tête.

- Provisoirement. Burnette était désespéré, mais il a eu la présence d'esprit de ne pas freiner de nouveau. Le pauvre diable, M. Phong, aurait été empalé encore plus. Il a donc ralenti progressivement et s'est arrêté

sur le bas-côté avec le malheureux M. Phong suspendu aux barres de fer à

l'arrière.

- Il ne pouvait pas s'agir d'un swoop and squat, murmura Syd. L'arnaqueur ne pouvait pas être à l'arrière de l'arniqué, et il n'avait aucun moyen de se protéger...

- C'est ce que nous avons pensé au début, en effet, lui dit Trudy. Mais quand Dar a fait sa reconstitution, nous avons vu les choses autrement. «a ressemblait fort à un coup monté. La circulation était très fluide ce jour-là. Et il y a cette camionnette blanche qui s'est rabattue sur deux files pour faire une queue de poisson au camion de Burnette, freiner brusquement devant lui et prendre la tangente à la sortie toute proche.

- Elle voulait peut-être sortir là, dit Syd. Trudy secoua la tête.

- La bretelle était sur la droite. L'accident s'est produit sur la voie de gauche. Il y en avait cinq. Et les voitures étaient si peu nombreuses qu'il n'y avait aucune raison pour que la victime talonne à ce point le camion.

M. Phong avait plusieurs voies à sa disposition. Non, ça ressemble bel et bien à une mise en scène.

- Mais l'idée, dans un swoop and squat, n'est pas de tuer ni d'estropier la soi-disant victime de manière permanente, protesta Syd.

L'arnaqueur, dans sa voiture aux pare-chocs renforcés, est censé être percuté par l'arrière, et invoquer le coup du lapin ou un truc comme ça. Il n'est pas censé se faire empaler par des fers à béton qui se trouvent dans le véhicule devant lui. Ce M. Phong est mort ?

124

- Oui, répondit Lawrence. Trois jours plus tard, sans avoir repris connaissance.

- quel a été le règlement ? voulut savoir la chargée d'enquête.

- Deux millions six cent mille dollars, indiqua Trudy. Lawrence soupira.

- Burnette faisait de la corde raide dans la gestion de son entreprise. Il ne pouvait pas se payer une couverture suffisante. Cette histoire l'a poussé à la faillite.

Syd examina le second dossier.

- C'est une de vos punaises rouges, également, précisa Dar. L'accident de la 1-5 dont j'ai déjà parlé. Un swoop and squat caractérisé. La différence, c'est que le chauffeur de la voiture piégeuse, un certain Hernandez, y a perdu la vie. Tout avait fonctionné comme prévu

jusqu'à l'instant de l'impact. Mais au dernier moment, un camion s'est rabattu inopinément devant la vieille Buick de Hernandez et a freiné sec. La voiture cible, une Cadillac récente, a percuté l'arrière de la Buick, comme prévu, mais elle a explosé d'un coup.

- Je croyais que ça n'arrivait qu'au cinéma, commenta Syd.

- En effet, approuva Dar. Mais quand j'ai examiné la carcasse, j'ai trouvé

dans le réservoir d'essence les restes d'un générateur d'étincelles rudimentaire relié à une batterie. Il était réglé de manière à fonctionner au premier impact important contre le pare-chocs arrière.

- Un assassinat, murmura Syd. Dar hocha la tête.

- Mais dans les deux cas, l'avocat - notez qu'il s'agissait du même - a intenté des procès non seulement aux conducteurs adverses, mais aussi au constructeur de la voiture, de sorte que les preuves de sabotage des freins ou du réservoir, dans le cas de Hernandez, ont été abandonnées en échange du renoncement au procès contre le constructeur.

- Je suis curieuse de savoir, murmura Syd, comment ils sélectionnent le véhicule cible dans ces affaires de swoop and squat.

Ce fut Trudy qui lui répondit.

- Il y a plusieurs facteurs. Une voiture de luxe, pour commencer, naturellement.

- Particulièrement si elle a le macaron State Farm ou celui d'une 125 autre grosse compagnie d'assurances sur son pare-chocs, ajouta Lawrence.

- En général, des conducteurs un peu ,gés, reprit Trudy. Des gens qui ne réagissent pas au quart de poil et qui ont tendance à freiner n'importe comment.

- Ils ne veulent pas blesser les occupants du véhicule cible, naturellement, expliqua Dar. Le but est que le conducteur de la voiture araaqueuse puisse demander des indemnités pour dommages corporels invisibles - le coup du lapin ou les douleurs de la région lombo-sacrée, par exemple, bien que les compagnies d'assurances deviennent de plus en plus méfiantes à cet égard.

- N'empêche que l'arnaque, cette fois-ci, s'est soldée par la mort de l'arnaqueur, murmura Syd, et que l'accident de Phong ne correspond pas au profil du swoop and squat classique.

- C'est vrai, reconnut Dar en secouant la tête. Il est inconcevable qu'il ait pu accepter d'entrer en collision avec des faisceaux de fer à béton dépassant d'un camion.

- Sauf si c'était la première fois, murmura Syd. Sauf si c'était un coup monté. quant à Hernandez...

- On l'a retrouvé dans la position habituelle pour ce genre d'affaire, expliqua Trudy. Affaissé sous le volant. Le coffre de sa vieille Buick était rempli de pneus usagés et de sacs de sable. Classique, pour amortir l'impact. Mais tout a cramé, y compris M. Hernandez, quand le réservoir a explosé.

- quel règlement ?

- Six cent mille, dit Lawrence.

- Nous en arrivons maintenant à l'avocat qui s'est occupé de ces deux affaires, maître Jorge Murphy Esposito, dit Syd. Il y a longtemps que nous savons qu'il court après les ambulances.

Trudy se mit à rire.

- Les ambulances ? Esposito est capable de leur dire o' aller avant que l'accident arrive. Il a un sixième sens pour ça.

Syd hocha la tête.

- Dar, vous croyez que c'est lui qui a lancé les Russes à vos trousses ?

Dar soupira.

- Tous mes instincts me disent que non. Esposito est un escroc à la petite semaine. Il travaille avec des arnaqueurs minables. Je ne le vois guère jouer dans la cour des grands avec des enjeux suffisants pour justifier la venue de tueurs mafieux russes.

- Mais il représente tout de même une piste, estima Syd. quels sont les autres avocats et médecins sur la liste ?

- La liste des demandes de remboursement frauduleuses ? demanda Trudy.

- Oui.
- En plus d'Esposito, il y a Roger Velliers, Bobby James Tucker, Nicholas van Dervan, Abraham Willis...
- Euh... celui-là est mort, interrompit Lawrence. Dar haussa un sourcil.
- Depuis quand ? J'ai témoigné dans un procès contre un de ses clients il y a à peine un mois.
- Depuis mardi dernier, lui dit Lawrence. Notre homme a péri dans un accident de voiture où seul son véhicule était impliqué. «a s'est passé dans les environs de Carmel.
- qui frappe par l'épée... dit Syd.
- Et c'est Esposito qui s'occupe des affaires de la famille, les informa Lawrence.

Trudy laissa entendre un grognement.

- ...change de bons procédés, entre confrères. Syd se leva et s'étira.
- Je vais comparer ces dossiers à ceux de Dar, et essayer de déterminer lequel de nos coureurs d'ambulance est le plus mouillé.

Trudy les regarda tour à tour.

- Vous retournez à San Diego ? Pour toute réponse, Dar secoua la tête.
- Nous allons passer le week-end dans la cabane de Dar, pour éviter les médias, déclara Syd.

Lawrence ne fit pas exactement un clin d'oeil à Dar, mais ce fut tout comme.

- «a fait longtemps que tu n'as emmené personne là-bas, Dar, hein ? ; part nous deux, bien s'r.
- Je n'ai jamais emmené personne là-bas à part vous, fit Dar en lui jetant un regard de mise en garde. Disons que je suis l'objet de mesures de protection.

Il y eut un silence gêné. Puis le visage de Trudy s'anima, et elle

demanda :

- Oh ! avant que vous ne partiez, madame Oison...

- Syd, lui dit cette dernière.

- Syd, poursuivit Trudy. Pourriez-vous nous donner une opinion professionnelle sur une vidéo de surveillance ?

- Bien s'r.

- Oh ! Pas ça, Trudy ! fit Lawrence, dont le visage s'était soudain empourpré derrière ses moustaches. Ce n'est pas...

- Nous avons besoin d'un avis d'expert, Larry.

- Euh... Je ne crois pas que...

Lawrence ôta ses lunettes et les essuya avec son mouchoir tandis que son visage devenait de plus en plus cramoisi.

- La bande ne dure pas plus d'une petite heure, déclara Trudy, mais on la passera en accéléré. Dar, tu as témoigné dans pas mal d'affaires de ce genre. Ton avis nous sera précieux, également.

Syd et Dar suivirent Trudy dans le living, où se trouvaient l'écran de télé

de un mètre cinquante et un canapé relax.

La VHS débutait par un plan fixe d'une femme d'âge moyen, portant un collant en lycra, un short de gym et des tennis, qui sortait d'une maison de lotissement pour monter dans une vieille Honda Accord à moitié

déglinguée. La caméra zooma sur le visage du sujet, mais elle portait des lunettes foncées et un foulard sur la tête, de sorte qu'il était difficile de distinguer ses traits. La vidéo était en couleurs, et un bandeau numérique, dans le coin noir de l'écran, donnait la date, l'heure, les minutes et les secondes.

- C'est pris de l'intérieur d'un camion de surveillance ? demanda Syd.

- Mmmm, fit Lawrence, qui ne s'était pas joint au groupe sur le canapé relax, mais se tenait sur le seuil de l'espace salle à manger, comme prêt à

fuir.

Trudy se racla la gorge.

- Elle s'appelle Pamela Dibbs. Elle a trois procès en cours. Deux d'entre eux concernent des clients à nous, Jack-in-the-Box et WonderMart.

128

- Pour sinistre d'invalidité ? demanda Syd.

- Oui, confirma Trudy tandis que la Honda sur l'écran s'éloignait. Coupe sèche sur la même Accord en train de se garer devant un gros immeuble. Lawrence, de toute évidence, connaissait sa destination et l'attendait à l'arrivée dans son Astrovan. La caméra zooma sur Pamela Dibbs qui se dirigeait d'un pas rapide vers l'entrée de l'immeuble.

- Trois glisses-tombes, expliqua Trudy. Elle se plaint de fortes douleurs lombo-sacrées qui la clouent chez elle et en font, essentiellement, une invalide. Elle a des certificats de deux médecins. Les deux ont l'habitude de travailler avec Esposito.

Syd hocha lentement la tête.

Soudain, l'angle de la caméra changea. La couleur disparut, et l'image noir et blanc se mit à danser. quelqu'un tenait la caméra à l'épaule dans un couloir. L'image était relativement nette, mais déformée, comme prise à

travers un objectif anamorphoseur.

La caméra fit un panoramique sur la droite, et l'on vit soudain un reflet dans un mur de miroirs : Lawrence, avec ses cent quinze kilos au complet, vêtu d'un sweat troué, d'un short de foot, les jambes nues, les genoux cagneux, les tenns en lambeaux. Il portait une banane à la taille, avait un foulard noué autour du front, style Rambo, et arborait une paire de lunettes de soleil surdimensionnées, à la monture épaisse. Son reflet dans la glace avait une expression médusée. Il se toisa de la tête aux pieds dans le miroir pendant un bon moment avant d'entrer dans la salle de gym.

- Merde ! laissa entendre Lawrence du fond de la salle.

- O' est la caméra ? demanda Syd. Dans les lunettes ?

- Une partie de la monture, répondit Trudy. Objectifs minuscules, à

peine plus gros qu'un caillou du Rhin. Le c,ble en fibre optique est relié à un enregistreur qui se trouve dans la banane.

- Je ne vois pas de... commença Syd, pour s'interrompre aussitôt. Le reflet de Lawrence s'était détourné du miroir o' il se voyait, et Syd aperçut les cordons de lunettes ^a qui pendaient dans son cou pour disparaître sous le col de son sweat.

Ils regardèrent Lawrence en temps réel tandis qu'il se joignait au groupe de gym sur le tapis juste derrière Mme Dibbs. Il n'y avait pas de son, mais on imaginait la musique à tue-tête rythmant les 129

exercices. Mme Dibbs bondissait, s'accroupissait, sautillait et courait sur place de manière remarquable pour une invalide. Elle avait ôté son foulard et ses lunettes noires, et son visage était parfaitement visible dans le miroir qui faisait face au groupe. La monitrice portait un maillot en spandex, et le string qui passait entre les collines musclées de ses fesses était également visible dans le miroir. Ce qui était visible aussi, parmi toutes ces femmes en lycra noir, c'était Lawrence qui sautait, faisait des flexions, soufflait et écartait les bras, toujours en retard d'une mesure ou deux sur Mme Dibbs et le reste du peloton. Et il avait toujours ses grosses lunettes, comme de bien entendu.

- Vous voulez mon avis du point de vue légal ? demanda Syd.

- Oui, dit Trudy, la télécommande du magnétoscope dans la main droite, comme si elle se préparait à esquiver rapidement si Lawrence fonçait pour s'en emparer.

- Vous avez là de quoi la confondre, c'est évident, dit Syd, mais vous n'avez pas le droit de l'utiliser s'il s'agit de locaux privés à usage récréatif. Ce serait aussi illégal que de la filmer en train de faire du trampoline dans son arrière-cour.

Trudy hocha la tête.

- C'est un local municipal. Propriété publique.

- Vous avez eu la permission du directeur ?

- Oui.

- Et le cours est ouvert à n'importe quel membre de la communauté ?

Trudy regarda la vidéo o' Mme Dibbs et le reste des jeunes femmes remontées à bloc étaient accroupies, bras tendus devant elles. Dans le

miroir, Lawrence, qui essayait de suivre la cadence, faillit perdre l'équilibre, fit quelques moulinets avec ses bras et réussit à s'accroupir, genoux fléchis, juste au moment où le groupe se relevait d'un bond et se lançait dans de nouveaux jeux de jambes.

La vidéo était en noir et blanc, mais la figure de Lawrence dans la glace était de plus en plus foncée et des taches de transpiration apparaissaient à travers le tissu de coton épais.

- Je ne vois pas de problème, déclara Syd. Vous pouvez montrer cette bande au juge et aux jurés, à condition qu'elle ne soit pas retouchée.

130

- C'est bien ça le problème, fit Trudy en accélérant l'image. Derrière eux, Lawrence émit une sorte de grognement indistinct. Lorsque la séance de gymnastique fut terminée, le point de vue

de la caméra se déplaça lentement dans la grande salle bordée de miroirs pour se pencher sur un distributeur d'eau. L'objectif saisit le reflet de Lawrence tandis qu'il s'essuyait la bouche, ôta un bref instant ses lunettes, montrait ses pieds puis remettait la caméra en place avant de se tamponner les joues et le front avec son mouchoir. Il transpirait abondamment.

- Il aurait dû s'en aller à ce moment-là, fit Trudy d'une voix monocorde.

Lawrence grogna.

- «a n'aurait pas été poli. Et j'avais payé pour une séance entière. De plus, je voulais montrer Mme Dibbs à l'ouvre pendant une heure entière.

- Si c'est ça, murmura Trudy, on peut dire que tu as gagné.

Elle accéléra l'image. La séance avait repris dans un flou frénétique de bras et de jambes en collants lycra, fessiers protubérants, muscles saillants des cuisses. Plusieurs mesures en retard, derrière toute cette agitation féminine quasi érotique, le reflet replet d'un moustachu essayant de garder la cadence, respirant par la bouche, le visage si noir que la caméra n'avait pas de mal à évoquer les degrés croissants de cramoisi malgré l'absence de couleurs. Les images défilaient toujours en accéléré.

Il y eut trois nouvelles pauses, trois nouveaux voyages jusqu'au

distributeur d'eau. Puis la séance prit fin définitivement. Le compteur sur l'image indiquait que les exercices avaient duré quarante-huit minutes.

Les femmes rompirent les rangs. quelques-unes restèrent à courir sur place pendant la pause. D'autres formèrent de petits groupes pour bavarder. Mme Dibbs faisait partie de celles qui couraient. Lawrence, en mode caméra subjective, quitta de nouveau la salle d'un pas mal assuré. On vit son reflet dans le distributeur d'eau. Son sweat était trempé. Son visage était si sombre qu'il semblait sur le point d'éclater un vaisseau d'un moment à

l'autre. Puis la caméra se détourna de la borne distributrice et de la salle de gym pour suivre le corridor tapissé de miroirs en direction d'une porte marquée MEN.

131

Syd pouffa de rire.

- «a va comme ça ! hurla Lawrence, qui s'était réfugié au bout de la salle à manger. Tu peux éteindre, Trudy. Ils ont deviné la suite !

Trudy accéléra de nouveau. La caméra se précipita vers l'un des urinoirs, piqua du nez en direction du short de gym qui glissait vers le bas, releva le nez, le rabaissa, se secoua, remballa le tout et se dirigea vers le lavabo. Reflet de Lawrence dans la glace, toujours avec ses lunettes à la Jack Nicholson, défilement flou des secondes sur le compteur, retour à la salle de gym pour quelques minutes supplémentaires d'exercice en commun. On suit Mme Dibbs sur le parking. La plaignante est en pleine forme suite à la séance revigorante. Elle gagne sa Honda d'un pas léger. La caméra, quant à

elle, tangué dangereusement et marque un temps d'arrêt près d'une balustrade à laquelle s'appuie la main de Lawrence.

Syd était encore en train de pouffer.

- Rien de... personnel, réussit-elle à dire, en élevant la voix pour que Lawrence l'entende de la cuisine où il se cachait, derrière le living.

- Vous voyez le problème, lui dit Trudy. Syd se frotta la joue.

- On ne peut pas faire de coupures sur une vidéo qu'on utilise comme pièce à conviction dans un tribunal, dit-elle d'une voix qu'elle avait du mal à

assurer. C'est tout ou rien.

- J'y peux rien, bordel, j'avais oublié ! fit la voix plaintive de Lawrence.

- Tu peux recommencer, suggéra Dar.

- Nous pensons que Mme Dibbs a repéré Larry, déclara Trudy.

- Lawrence, fit la voix dans la cuisine. Tu peux y aller, toi, Trudy.

Celle-ci secoua la tête.

- C'est moi qui ai recueilli son témoignage. C'est foutu, quoi.

- Euh... commença Syd.

- ¿ votre place, je m'en servirais, murmura Dar. En comptant la bande enregistrée par le camion, il s'écoule presque une heure avant qu'on arrive au passage... classé X. Je doute que le jury, ou même l'avocat de la plaignante, vous laisse arriver jusque-là. Ils demanderont d'arrêter bien avant.

132

- Il a raison, dit Syd. Signalez dans le dossier qu'il reste quarante minutes d'enregistrement, un truc comme ça. ¿ mon avis, ça ne risque rien.

- Facile à dire, quand on n'est pas concerné, geignit la voix de Lawrence dans la cuisine.

Syd croisa le regard de Dar.

- Si on veut arriver à Julian et à votre cabane avant la tombée de la nuit, on aurait intérêt à ne pas trop traîner.

Il hocha la tête et se dirigea vers la sortie. En passant dans la cuisine, il donna une tape amicale dans le dos de Lawrence.

- Tu n'as pas à avoir honte, amigo.

- Pourquoi tu dis ça ? demanda Lawrence.

- Tu t'es lavé les mains après. C'est ce que nos mamans nous ont toujours recommandé. Le jury sera fier de toi.

Lawrence ne répliqua pas, mais il jeta un regard incendiaire dans la direction de Trudy.

Syd et Dar grimpèrent dans le Land Cruiser et prirent aussitôt la direction des collines.

8 Humphrey

Syd et Dar prirent la 78 à Escondido. Elle grimpait à partir de là jusqu'au village de Julian, où ils s'arrêtèrent pour dîner avant de gagner le chalet. C'était un ancien village minier, qui n'avait plus que le statut de village touristique, mais le restaurant choisi par Dar faisait une excellente cuisine pour un prix plus que raisonnable. Il n'avait pas de bar, excepté pour les clients du restaurant, et n'était donc pas envahi, même le vendredi soir, par des habitués tapageurs. Le patron connaissait bien Dar et leur donna une table dans le renforcement d'une fenêtre en baie dans ce qui ressemblait au salon d'une vieille maison victorienne. Le vin ici était excellent, et Syd, qui semblait s'y connaître en millésimes, choisit un merlot qu'ils dégustèrent tout en parlant.

La conversation fut une surprise pour Dar. Au fil des années, il était passé maître dans l'art subtil de faire parler les gens d'eux-mêmes. Il était étonnant de voir avec quelle facilité on pouvait amener quelqu'un à

raconter sa vie pendant des heures. Mais l'enquêtrice Oison n'appartenait pas à cette catégorie. Elle répondit succinctement à ses questions sur sa carrière au FBI, et encore plus succinctement sur son mariage raté.

- Kevin était lui aussi un agent spécial, mais il détestait travailler sur le terrain, alors que c'était la seule chose qui m'intéressait.

Puis elle renvoya la balle dans son camp.

- Pourquoi le comité de revue de la NASA vous a-t-il viré quand vous avez soutenu que certains astronautes de Challenger avaient 135

survécu à l'explosion initiale ? demanda-t-elle en tenant son verre à deux mains.

Ses ongles, remarqua Dar, étaient courts et sans vernis.

Il lui lança ce que Trudy avait appelé un jour son ' regard à la Clint Eastwood ^a.

- Ils ne m'ont pas viré, rectifia-t-il. Ils m'ont juste remplacé en vitesse par quelqu'un d'autre avant que j'aie pu mettre quoi que ce soit par écrit. N'importe comment, je n'étais à l'époque qu'un membre subalterne de l'équipe annexe du véritable comité de revue.

- D'accord. Expliquez-moi, alors, comment vous saviez que certains avaient survécu à l'explosion pour ne mourir qu'après la retombée dans l'atmosphère.

Dar soupira. Il ne pouvait pas s'en tirer sans lui faire un exposé.

- Vous êtes sûr que vous voulez parler de ça à table ?

- Je suppose que nous pourrions discuter du pauvre M. Phong qui s'est fait empaler par des longueurs de fer torsadé, mais je crois que je préfère bavarder sur l'accident de Challenger.

Dar lui parla de sa thèse de doctorat en physique.

- Des événements relatifs au plasma confiné ? demanda Syd. Comme dans les explosions ?

- Exactement comme dans les explosions, approuva Dar. Ils ne comprenaient pas grand-chose à la dynamique des fronts d'onde plasmiques, à cette époque, parce que l'utilisation analytique des mathématiques du chaos - ce qu'on appelle aujourd'hui ' théorie de la complexité ^a - était encore dans son enfance.

- Vous vous êtes donc spécialisé dans le chaos vu sous l'angle oscillatoire d'une explosion ?

- Et autres événements survenant à très hautes températures, oui.

- Et il y a beaucoup de demande pour ce genre d'expertise sur le marché du travail ?

Dar soupira et posa son verre de vin.

- Plus que vous ne l'imaginez. Les charges creuses étaient le dernier cri en matière d'armement à l'époque. Demandez un peu aux Irakiens qui se trouvaient dans leurs chars russes quand les Américains leur ont lancé

leurs munitions sabots capables de traverser vingt centimètres de blindage avant d'exploser.

- Je suppose qu'ils ne sont plus là pour répondre.
- Effectivement.
- Vous êtes donc entré au National Transportation Safety Board. Pour un docteur en physique, j'ai l'impression que vous étiez plutôt sous-employé.
- Malheureusement, il y a plus d'événements plasmiques dans l'aviation civile commerciale que nous ne le soupçonnons généralement. Et il faut avoir une certaine qualification pour reconstituer un accident si l'on veut comprendre à fond la dynamique d'une explosion.
- Lockerbie. Ou le vol 800 de la TWA '.
- Exactement.

Le garçon vint prendre leurs assiettes vides. quand le café arriva, Syd murmura :

- Vous avez donc gravi un à un tous les échelons du NTSB, et c'est ainsi que vous vous êtes retrouvé au comité de revue de Challenger. Mais dites-

moi ce qui vous a fait conclure qu'ils avaient survécu à l'explosion.

- Pour commencer, je savais que le corps humain est étonnamment résistant aux explosions. Dans la plupart des cas, c'est comme quand on saute du haut d'un gratte-ciel. Ce n'est pas la chute par elle-même qui est mortelle.
- C'est l'arrêt brutal à la fin ? Il hocha la tête.
- L'explosion n'est pas nécessairement fatale à quelqu'un qui est sanglé aussi étroitement qu'un astronaute dans son fauteuil. Les occupants de Challenger étaient harnachés avec autant de précautions qu'un pilote de stock-car, et vous avez vu de quelles situations ces gens-là arrivent à s'extirper.

Elle hocha la tête.

1. En 1988, un Boeing 747 s'écrase à la suite d'une explosion en vol

sur la petite ville de Lockerbie, en Ecosse. Il n'y a aucun survivant parmi les 243 passagers et 16 membres de l'équipage. En 1996, les 229 occupants du vol 800 périssent également à la suite d'une explosion douze minutes après leur départ de New York. On parle d'un missile égaré de FUS Navy ou d'une substance explosive dans la soute.

137

- Vous pensez donc que cette malheureuse institutrice et quelques autres ont survécu à l'explosion du réservoir principal ?

- Non, pas elle, murmura Dar avec un serrement de cour, même après tant d'années. Elle se trouvait, avec un autre astronaute, dans le compartiment inférieur, directement exposé au souffle de l'explosion. La mort a dû être très rapide, sinon instantanée.

- La NASA a beaucoup insisté sur le fait qu'ils sont tous morts sans se rendre compte de ce qui se passait, murmura Syd.

- Je sais. Le pays tout entier était sous le choc. Nous avions tous envie d'entendre ça. Mais, même dans les premières heures qui ont suivi l'explosion, les images radar et vidéo des débris enflammés ont montré que la cabine principale, le compartiment supérieur, si vous voulez, était restée intacte pendant toute la durée de la chute -deux minutes et quarante-cinq secondes -jusqu'à la surface de l'eau.

- Une éternité, dit Syd, dont les yeux s'embrumèrent. Et vous dites que vous êtes s'r...

- Il y avait les PEAP.

- Les pipes ?

- Personal Egress Air Packs. Essentiellement, ce sont de petits réservoirs d'air que les astronautes peuvent utiliser en cas de dépressurisation soudaine. Souvenez-vous qu'ils ne portaient pas de combinaison spatiale. La commission Challenger a émis une recommandation dans ce sens à la suite de la tragédie. C'est pour cette raison que John Glenn et ceux qui ont suivi depuis étaient toujours en scaphandre, comme au temps des premiers astronautes...

- Mais ces PEAP... ? commença Syd d'une voix ténue, exempte de ce trémolo d'excitation voyeuriste qu'il avait trop entendu chez les gens quand ils évoquaient un accident mortel.

- Ils les ont retrouvés dans les restes de la cabine principale. En fait, ils

ont presque tout retrouvé de la navette. Ils l'ont reconstituée avec du fil de fer et du contreplaqué, comme nous faisons avec les avions de ligne après un crash. Cinq PEAP avaient été utilisés... pendant deux minutes et quarante-cinq secondes, exactement la durée qui s'est écoulée entre l'explosion et l'impact à la surface de l'océan.

Sydney ferma les yeux l'espace d'une seconde. quand elle les rouvrit, elle murmura :

138

- «a ne peut pas être une sorte de processus... automatique ? Il secoua la tête.

- Les PEAP doivent être activés manuellement. En fait, le pilote commandant de bord ne pouvait pas faire fonctionner le sien sans l'aide de quelqu'un d'autre. L'astronaute qui se trouvait juste derrière lui - la seule autre femme à bord - était obligée de défaire son propre harnais et de se pencher en avant pour lui activer son PEAP par-derrière. Et il a effectivement été utilisé.

- Mon Dieu !

Ils burent leur café en silence durant une minute.

- Dar... murmura-t-elle.

Il ne se rappelait pas si elle l'avait déjà appelé par son prénom, mais la chose le frappa soudain. Et sa voix avait changé.

- Dar, reprit-elle, cette histoire de vous accompagner dans votre cabane pour assurer votre protection, ces plaisanteries et ces clins d'œil chez Trudy et Lawrence... Je veux que vous sachiez que je ne suis pas...

- Je sais que vous ne l'êtes pas, répliqua Dar, quelque peu irrité. Elle leva la main.

- Laissez-moi finir. Je vous dis franchement que je ne suis pas à la recherche d'une aventure sentimentale, et encore moins d'une partie de jambes en l'air. J'aime bien plaisanter avec vous parce que vous avez un sens de l'humour plus aride que le désert de Gobi, mais je ne suis pas là

pour m'amuser.

- Je le sais très...

De nouveau, elle l'arrêta en levant la main.

- J'ai presque fini.

Il n'y avait personne aux tables voisines, et le garçon était à l'autre bout de la salle.

- Dickweed voulait vraiment que je vous épingle pour meurtre au moyen d'un véhicule à moteur...

- Vous vous fichez de moi ! Même après avoir regardé la bande ?

- Justement à cause de la bande. C'est le genre de procès que même un con fini comme Dickweed peut gagner. Un cas évident de ´rage au volant ^a...

- Rage au volant ! fit Dar, vraiment furieux à présent. C'étaient des tueurs de la mafia russe. On a retrouvé leurs armes automa-139

tiques dans leur putain de Mercedes. Sans compter que tout le battage actuel sur cette ´rage au volant ^a n'a pas de raison d'être, et vous le savez très bien, Oison. Il n'y a pas plus d'agressions au volant aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Elle mit ses deux mains en avant pour le calmer.

- Je sais, je sais. La rage au volant est un phénomène inventé par les médias, sans commune mesure avec la réalité. Mais Dickweed aurait eu des chances de gagner contre vous parce qu'il s'agit d'un sujet sensible et qu'il aurait eu le soutien des journalistes de la télé.

- Rage au volant... murmura Dar en buvant une gorgée de café pour s'empêcher de dire à haute voix ce qu'il pensait du procureur adjoint et de ses ambitions politiques.

- N'importe comment, continua Syd, j'ai désamorcé leurs plans en leur vendant l'idée de vous utiliser comme... app,t pour démasquer le réseau de fraudes aux assurances que l'...tat essaie de coincer. Dickweed et son patron considèrent que ce serait un plus grand événement médiatique qu'un procès pour rage au volant. Mais cela signifiait qu'il fallait vous mettre sous surveillance constante, ou bien vous arrêter, ou encore...

- Me faire surveiller par vous.

- Oui, reconnu-elle.

Ils ne dirent rien pendant un bon moment, puis elle murmura :

- Et je suis au courant, pour le crash de Fort Collins.

Il se contenta de lui jeter un coup d'oeil. D'un côté, il n'était guère surpris. Elle avait accès à tous les dossiers qu'elle voulait, et ses antécédents étaient importants dans l'optique de l'enquête qu'elle menait.

Mais en même temps, il se hérissait de douleur à la mention d'un événement dont il n'acceptait jamais de parler à personne.

- Je sais que ça ne me regarde pas, dit-elle d'une voix encore plus douce que précédemment, mais le rapport indique que vous avez été appelé sur les lieux de l'accident. Comment est-ce possible ? Comment ont-ils pu faire une chose pareille ?

Les muscles aux commissures des lèvres de Dar tressaillirent en une imitation de sourire.

- Ils ne savaient pas que... que ma femme et mon bébé étaient à bord de l'avion. Bar... ma femme devait revenir de Washington le 1

lendemain, mais sa mère avait récupéré plus vite que les médecins ne l'avaient prévu, et elle a avancé son retour d'une journée.

Il y eut un long silence, interrompu par une cascade de rires bruyants venue du bar. Un jeune couple passa devant eux, dirigeant ses pas vers la sortie. Ils se tenaient par la main.

- Vous n'êtes pas obligé d'en parler, murmura Syd.

- Je sais. Et je n'en parle jamais, pas même à Trudy et Larry, bien qu'ils soient au courant de tout. Je ne faisais que répondre à votre question.

Elle hocha la tête.

- C'est comme ça, reprit-il. Ma femme et l'enfant étaient censés arriver le lendemain, mais ont pris ce vol au dernier moment... un 737 qui a plongé

dans le décor aux environs de Fort Collins.

- Et c'est vous qu'ils ont fait venir.

- Je faisais partie de l'équipe d'intervention basée à Denver. Notre secteur s'étendait sur six ...tats. Fort Collins n'est qu'à une centaine de kilomètres de Denver.

- Tout de même...

Syd s'interrompt pour regarder au fond de sa tasse de café. Dar secoua la tête.

- C'était mon boulot... examiner les carcasses d'avions accidentés. Par hasard, quelqu'un, au bureau de Denver, s'est aperçu que le nom de ma femme figurait dans le manifeste de bord. Mon chef d'équipe l'a su une demi-heure après notre arrivée sur les lieux. N'importe comment, il n'y avait pas grand-chose à voir. Le 737 avait littéralement piqué du nez. Les débris ressemblaient à ce qu'on peut voir d'habitude. Des chaussures - il y en a toujours énormément -, un ours en peluche calciné, un sac à main... Pour récupérer les restes humains, il faut généralement un archéologue.

Elle releva la tête.

- Et c'est l'un des rares accidents dont le NTSB n'a pas réussi à déterminer clairement la cause.

- L'un des quatre, en comptant le vol 800 de la TWA. On a parlé de cisaillement du vent, et la FAA a recommandé, par la suite, de modifier certaines commandes des gouvernes de direction du 737. Mais rien ne pouvait expliquer la perte de contrôle soudaine de l'appareil. quand ils sont venus me chercher, j'étais en train

140

141

d'interroger une adolescente qui habitait l'un des immeubles situés non loin du site. 30 une trentaine de mètres près, il y aurait eu deux fois plus de morts. Elle a regardé par la fenêtre de son appartement du troisième étage, et elle a vu, à travers les hublots, les visages des passagers de l'avion incliné presque à la verticale. La nuit venait de tomber, et les lumières individuelles étaient allumées à l'intérieur.

- Arrêtez, je vous en prie. Je regrette d'avoir parlé de ça.

Dar garda le silence durant un bon moment. On aurait dit qu'il revenait de très loin. Il regarda l'enquêtrice principale, et s'aperçut

avec un choc qu'elle pleurait.

- Allons, dit-il en réprimant l'envie de poser sa main sur la sienne, sur la nappe blanche. Allons, c'est fini, maintenant, ça s'est passé il y a longtemps.

- Dix ans, ce n'est pas tellement loin, pour un événement pareil, murmura-t-elle.

Elle se tourna vers la fenêtre et essuya ses larmes d'un double revers de main agacé.

- Non, avoua Dar.

Elle tourna de nouveau vers lui le regard infiniment profond de ses yeux bleus.

- Puis-je vous demander quelque chose ? Il hocha la tête.

- Vous n'avez donné votre démission pour aller vivre en Californie que deux ans après cette histoire. Comment avez-vous pu... rester ?
Continuer à

faire ce travail ?

- C'était mon boulot. Je le connaissais bien. Elle sourit.

- J'ai parcouru attentivement votre dossier, docteur Minor. Vous êtes toujours le spécialiste le plus réputé du marché en reconstitution d'accidents. Alors, pourquoi travaillez-vous presque exclusivement pour l'agence Stewart ? Je sais que vous avez de quoi vivre, vous n'avez pas besoin d'un très gros salaire... mais pourquoi Trudy et Lawrence ?

- Je les aime bien. Larry me fait marrer.

142

Ils arrivèrent au chalet juste à la tombée de la nuit. Les dernières lueurs du couchant étaient en suspens dans le ciel d'été comme une tapisserie aux couleurs sourdes. Le chalet était isolé au bout d'une route de gravier à

huit cents mètres au sud-ouest du village de Julian, à la lisière du parc forestier national de Cleveland. Il avait une vue plongeante sur de larges prairies et de vastes vallées herbeuses au sud. Au-dessus, les imposants pins Douglas et ponderosa occupaient le terrain jusqu'à la

crête rocheuse plus clairsemée.

Syd poussa un cri d'admiration.

- Ouauh ! J'imaginai une cabane en rondins avec des souris dans tous les coins !

Il fit du regard le tour du chalet en pierre de taille et séquoia, avec sa large véranda donnant au sud.

- «a n'a que six ans, dit-il. J'ai acheté le terrain à mon premier séjour dans le coin. Avant de construire ça, je vivais dans un chariot de berger.

- Un chariot de berger ? Il hocha la tête.

- Vous allez le voir.

- Et c'est vous qui avez construit le chalet ?

- Pas tout seul, dit-il en riant. C'est tout juste si je sais tenir un marteau et une scie. Non, c'est un entrepreneur local - soixante-dix ans, du nom de Burt McNamara - qui a presque tout fait.

- Mon Dieu ! s'écria Syd en s'avançant sur la véranda en direction de la porte d'entrée. Une baignoire !

- La vue est superbe quand on est dedans. L'hiver, par temps clair, on aperçoit les lumières de la réserve indienne de Capitan Grande, de l'autre côté de la vallée.

Il ouvrit la porte avec sa clé et s'effaça pour laisser passer Syd.

- Je vois que vous n'avez pas souvent... euh... d'invités, murmura-t-elle.

Les dernières lueurs du jour laissaient voir la grande pièce, unique. Dar n'avait élevé aucune cloison, à l'exception de la salle de bains. Seuls les meubles délimitaient les différents espaces de vie. Les murs étaient tapissés de bouquins, sauf aux endroits où s'étaient plusieurs affiches françaises géantes, des originaux. L'une d'elles était une publicité pour une canne à pêche et montrait une femme en train

de remonter une truite à bord d'une barque. Le style était celui des années 20, avec des espaces négatifs noirs et des lignes grasses. Dans l'angle sud-ouest, il y avait un grand bureau en L sous une fenêtre à carreaux de 30 x 30 cm. La vue de ce côté était magnifique. Une

énorme cheminée occupait presque tout le mur côté ouest, encadrée par deux fenêtres qui laissaient filtrer la lumière p,le du crépuscule. Devant le foyer, il y avait une série de fauteuils en cuir avec un canapé à l'aspect confortable.

Le lit d'une place, avec une couverture indienne en guise de couvre-lit, était juste derrière le canapé.

- J'aime bien regarder le feu de mon lit, expliqua Dar.

- Mmmm, fit Syd.

Il laissa tomber ses sacs par terre et prit deux lanternes suspendues à des crochets muraux.

- Venez, dit-il. Je vais vous installer dans le chariot de berger. Ils ressortirent sur la véranda, et il la précéda sur une trentaine de mètres dans une allée parfaitement bien entretenue. Des lanternes de neige japonaises sculptées dans la pierre bordaient l'allée de sept mètres en sept mètres. Après avoir traversé un bosquet de bouleaux, ils arrivèrent dans une clairière à l'herbe rase et virent le chariot.

C'était un vieux chariot de berger basque, complètement rénové avec du bois ancien et du verre. On avait ajouté à la structure sur roues une véranda et une porte munie de moustiquaire, et il y avait un auvent de toile côté sud.

Devant l'entrée, plusieurs fauteuils en bois style Adirondack avaient été

disposés face à un panorama encore plus incroyable que celui qui était visible du chalet.

Dar fit un signe, et Syd gravit les quatre marches, ouvrit la porte qui n'était pas fermée à clé et pénétra dans le petit espace intérieur.

- C'est sans doute la chambre la plus douillette que j'aie jamais vue de ma vie, murmura-t-elle au bout d'un moment.

Le chariot de berger ne faisait que six mètres de long sur deux de large, mais l'espace était utilisé avec beaucoup d'ingéniosité. Il y avait une minuscule salle d'eau sur la droite à l'entrée, un lavabo sous la fenêtre côté nord, un minuscule coin-repas côté sud, et toute la face ouest était occupée par un lit encastré sous une demi-sphère de fenêtres à l'ancienne.

Le plafond en forme de tonneau était bas, mais les lattes de bois ancien couleur miel le faisaient briller. Plusieurs patères et crochets de fixation étaient répartis sur les

144

murs, et Dar y suspendit les deux lanternes. Le lit haut paraissait particulièrement confortable, avec une couverture en patchwork et plusieurs énormes oreillers à chaque bout. Il y avait des tiroirs encastrés dans le bois au-dessous du matelas.

- Il n'y a pas d'électricité, déclara Dar, mais le lavabo fonctionne. Il est alimenté par la citerne qui sert pour le chalet. Il n'y avait pas de place pour une baignoire ou une douche, mais vous pouvez vous servir de la salle de bains du chalet sans supplément de prix.

- C'est votre McNamara qui l'a aménagé aussi ? demanda Syd en se glissant dans l'alcôve en bois pour regarder les dernières lueurs du soleil couchant par la petite fenêtre.

L'espace exigu donnait l'impression d'être dans la cabine de proue d'un minuscule mais confortable bateau. Dar secoua la tête.

- Nous... ma femme et moi nous avons construit ça l'été avant l'accident.

Nous avons lu dans un magazine - Architectural Digest - un article sur une décoratrice et un entrepreneur qui ont un ranch dans le Montana. Ils rachetaient de vieux chariots basques pour les aménager... à peu près comme ça. Ils nous ont construit celui-ci selon nos indications, puis l'ont démonté et expédié au Colorado où ils l'ont réassemblé. J'ai fait la même chose quand j'ai déménagé pour venir ici.

Elle leva les yeux vers lui.

- Vous vous en êtes servi avec votre femme et votre fils ?

De nouveau, il secoua la tête.

- Nous avons acheté une propriété dans les Rocheuses, pas trop loin de Denver, mais c'était l'hiver où David est né, et... non, nous n'avons jamais eu l'occasion d'y aller ensemble.

- Mais vous oui. Tout seul. Loin de tout. Il hocha la tête.

- J'avais de plus en plus de travail à terminer le week-end. En grande

partie sur ordinateur. J'ai donc fait construire le chalet plutôt que d'amener l'électricité au chariot.

- C'était le bon choix.

- Il y a des draps propres et des taies d'oreillers dans les tiroirs sous le lit. Des serviettes propres, aussi. Et pas la moindre souris. J'étais là

le week-end dernier, j'ai vérifié.

145

- Les souris ne me dérangent pas.

Il ouvrit un tiroir, en sortit une boîte d'allumettes de ménage et alluma les lanternes. Aussitôt, le bois ancien, partout et en particulier au plafond voûté, se mit à briller d'une chaude lueur de miel.

- Le réchaud à deux feux est au propane, dit-il. Il n'y a pas de frigo, il faut se servir de celui du chalet. Laissez les lanternes allumées en sortant, il n'y a pas de danger. Mais n'oubliez pas de prendre ça pour retrouver votre chemin en rentrant.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit une torche électrique. Puis il se prépara à partir en disant :

- Installez-vous, ou venez avec moi au chalet prendre un thé ou autre chose, comme vous voudrez.

- Il y a ces dossiers à examiner. Dar fit la grimace.

- Allez-y, lui dit Syd. Je vais m'installer, comme vous dites, profiter un peu de la tranquillité des lieux avant de vous rejoindre. Il prit des allumettes.

- Je vais vous baliser le chemin avec les lanternes japonaises. Elle se contenta de sourire.

Elle descendit au chalet environ une heure plus tard. Elle avait troqué son tailleur professionnel contre un Jean, une chemise en flanelle et des chaussures de cross. Son 9 mm était visible dans le holster accroché à sa ceinture.

Il faisait complètement nuit à présent, et le froid vif de la montagne s'était installé. Dar avait allumé un beau feu dans la cheminée. Son vieux magnétophone à bande passait de la musique classique. Il

n'avait pas choisi, il avait juste appuyé sur le bouton, comme il faisait toujours quand il était seul dans le chalet, mais la musique était une compilation de morceaux adorables : le quatrième mouvement adagietto de la Cinquième Symphonie de Mahler, le deuxième mouvement du Concerto pour piano n° 2 de Brahms, les troisième et quatrième mouvements de la Symphonie italienne de Mendelssohn, Kyoko Takezawa interprétant le mouvement andante de Mendelssohn du Concerto pour violon et orchestre, op. 64, les Kyrie eleison de la Missa solemnis de Beethoven et du Requiem de 146

Mozart, quelques pièces de piano par Mitsuko Uchida et Horowitz (parmi lesquelles le morceau préféré de Dar, l'...tude de Scriabine en do dièse mineur, op. 2, n° 1, tirée de l'extraordinaire album Horowitz in Moscow), Ying Huang chantant des arias d'opéra accompagné par le London Symphony Orchestra et des pièces plus légères avec Heinz Holliger au hautbois sur accompagnement d'orchestre.

À la dernière seconde, il eut peur que la chargée d'enquête ne s' imagine qu'il voulait créer une atmosphère romantique, mais il vit rapidement, à

son expression, qu'elle appréciait tout simplement la musique.

- Mozart, dit-elle en écoutant les voix étonnantes du Requiem. Elle vint le rejoindre devant la cheminée et s'assit dans un fauteuil en cuir face à

lui.

- Voulez-vous du thé ? demanda-t-il. Vert, à la menthe, Earl Grey Breakfast ou Lipton nature...

Elle regardait du côté du bahut de cuisine d'époque.

- C'est une bouteille de Macallan que vous avez là ? demanda-t-elle.

- Et comment ! Cent pour cent pur malt.

- Elle est presque pleine.

- Je n'aime pas boire seul.

- Un whisky, ce serait parfait.

Il alla prendre deux verres en cristal dans le bahut et les remplit en demandant :

- Un glaçon ?

- Dans un single malt ? Si vous faites ça, je dégaine.

Il approuva d'un hochement de tête. Le liquide ambré brilla dans les verres lorsqu'il revint devant la cheminée. Ils savourèrent leur scotch en silence durant plusieurs minutes agréables.

Dar était choqué de s'apercevoir qu'il prenait grand plaisir à se trouver en compagnie de cette femme et qu'il existait entre eux une tension physique légère mais croissante, une gêne. Il était choqué parce qu'il s'était toujours cru, sur ce plan, différent des autres hommes. La vue d'une femme nue le troublait, l'excitait encore dans ses rêves, mais au-delà de cette simple réaction physique il avait besoin de quelque chose de plus authentique, de plus profond,

147

pour susciter son désir. Même avant de connaître Barbara, sa femme, il n'avait jamais compris comment on pouvait désirer une personne qu'on ne connaissait pas, qu'on ne comprenait pas, qui n'était pas au centre de vos pensées.

Puis il était tombé amoureux de Barbara. Il l'avait désirée. Son visage, sa voix, ses cheveux roux, ses seins menus aux bouts rosés, sa toison pubienne rousse, sa peau laiteuse avaient occupé le centre de son attention, de son amour, de ses affinités, et ne l'avaient jamais quitté. Ces dix dernières années, depuis sa mort, l'idée d'éprouver un tel désir pour une autre personne lui était devenue de plus en plus étrangère. Et voilà qu'il était en train de boire du whisky en compagnie de l'enquêtrice Oison, confortablement installé dans un fauteuil en cuir, en train de la regarder avec sa couverture indienne derrière la tête et la lueur du foyer qui jouait sur sa joue. Il remarqua la rondeur de ses seins sous le tissu de sa chemise et l'éclat de ses yeux au-dessus du cristal du verre de scotch, et aussi...

- ... que ça me rappelle ? demanda Syd.

Il secoua la tête, littéralement, pour s'éclaircir les idées.

- Pardon, vous disiez ?

Elle jeta un regard circulaire à la pièce éclairée par l'âtre et les halogènes dirigés sur les rangées de livres et les tableaux aux murs. Les carreaux des fenêtres reflétaient la lueur des flammes. Une lampe articulée délimitait un cercle de lumière sur le bureau de Dar à l'autre

extrémité de la longue salle.

- Savez-vous ce que tout cela me rappelle ?

- Non, murmura-t-il.

Il ressentait toujours les vagues de tension affective et sexuelle qui les reliaient. Il avait l'impression que Syd allait dire quelque chose qui les rapprocherait encore plus, qui changerait leur vie à jamais, qu'il le veuille ou non.

- qu'est-ce que ça vous rappelle ? interrogea-t-il.

- Un de ces ridicules films d'action où un flic est chargé de protéger la vie d'un témoin important et où ils vont se réfugier au fond d'un bois, là

où il ne peut arriver aucun secours. Ils s'installent dans une cabane avec d'énormes fenêtres, pour mieux faciliter la tâche d'un tireur embusqué.

Puis le flic est complètement pris au

148

dépourvu quand on leur tire dessus. Vous n'avez pas vu Kevin Kostner et Whitney Houston dans Bodyguard ?

- Non.

Elle secoua la tête.

- L'histoire est stupide. Le scénario, à l'origine, était écrit pour Steve McQueen et Diana Ross. Le résultat aurait été meilleur, peut-être. Au moins, McQueen donnait l'impression de réfléchir quand il était à l'écran.

Dar but une gorgée de scotch sans faire de commentaire. Elle demeura quelques secondes sans rien dire. Ses pensées semblaient être ailleurs.

Puis elle haussa les épaules et demanda :

- Vous n'avez pas d'armes dans le chalet ?

- Vous voulez dire des armes à feu ?

- Oui.

- Je n'en ai pas.

C'était en même temps la vérité littérale et un mensonge.

- Je déduis de ce que vous avez dit avant que vous êtes contre la possession d'armes individuelles ?

- C'est le fléau et la honte de l'Amérique d'aujourd'hui. Notre plus grand blasphème depuis l'esclavage.

Elle hocha la tête.

- Le fait que je garde mon arme à portée de la main vous dérange ?

- Vous êtes une représentante de la loi. C'est votre boulot. Elle hocha la tête.

- Mais vous n'avez aucune arme de chasse ? Pas de carabine ? Il secoua la tête.

- Pas dans le chalet. Mais j'ai de vieilles armes planquées quelque part.

- Vous savez quelle est la meilleure arme de défense ? Elle but en tenant son verre à deux mains.

- Un pitbull ? demanda-t-il.

- Non. Un fusil à pompe. N'importe quel calibre.

- On ne doit pas avoir besoin de beaucoup d'entraînement pour toucher quelqu'un avec un fusil à pompe.

- Il n'y a pas que ça. Le bruit d'un fusil à pompe que l'on arme dans l'obscurité d'une maison est unique. C'est la meilleure dissuasion contre les cambrioleurs et autres propres à rien.

149

- Propres à rien, répéta Dar, savourant l'expression. Si le seul bruit les fait fuir, je suppose qu'on n'a même pas besoin de cartouches, alors ?

Elle ne répondit pas, mais son expression montrait de manière éloquente ce qu'elle pensait de l'idée d'avoir chez soi une arme sans munitions.

- En fait, murmura Dar, je pourrais me contenter d'un enregistrement

faisant entendre quelqu'un qui arme un fusil à pompe, si je comprends bien.

Elle posa son verre et se leva pour aller jusqu'au bureau de Dar. Il y avait très peu de papiers qui tramaient, mais plusieurs presse-papiers : une petite tête de piston, un crâne de petit Carnivore, une boule Disneyland avec Dingo sous une tempête de neige, et une cartouche de fusil de chasse de couleur verte.

Syd la prit dans sa main.

- Calibre quatre cent dix. «a signifie ? Il haussa les épaules.

- J'avais un Savage 410 à canons superposés, dit-il d'une voix tranquille.

Un cadeau de mon père juste avant sa mort. Une antiquité. Il est au garde-meubles dans le Colorado.

Elle retourna la cartouche entre ses doigts et examina le culot.

- Elle n'a pas été tirée, mais le chien est retombé dessus. Le percuteur a raté le centre.

- C'est arrivé la dernière fois que j'ai essayé de me servir de l'arme. Le seul raté qu'elle ait jamais connu.

Gardant la cartouche dans sa main, elle considéra Dar un long moment avant de la remettre en place en disant : - Elle est encore dangereuse, vous savez. Il haussa un sourcil.

- J'ai lu dans votre dossier que vous aviez été dans les marines, dit-elle. Au Vietnam. Vous deviez être très jeune.

- Pas si jeune que ça. J'avais déjà terminé mes études quand je me suis engagé. Ils m'ont envoyé là-bas en 1974. De toute manière, il ne restait plus grand-chose à faire cette année-là à part écouter les retransmissions d'audiences du Watergate qu'ils diffusaient à la radio militaire et aller ramasser un peu partout les M-16 et autres armes abandonnés par l'ARVN, l'Armée de la République

150

du Vietnam, nos alliés, en fuyant les troupes régulières nord-vietnamiennes.

- Vous avez obtenu votre diplôme à l'âge de dix-huit ans. Vous étiez

quoi... surdoué ?

- Surperformant, disons.

- Et pourquoi les marines ?

- Me croirez-vous si je vous dis que c'est pour des raisons sentimentales ? Mon père était marine pendant la guerre. La Seconde Guerre mondiale.

- Je vous crois quand vous me dites que votre père était un marine, mais pas quand vous prétendez que c'est la raison pour laquelle vous vous êtes engagé.

Elle n'a pas tort, se dit-il avant de murmurer tout haut :

- En fait, c'était en partie pour me libérer de mes obligations militaires

' et revenir ensuite poursuivre mes études dans un institut d'enseignement supérieur, et en partie par perversité pure et simple.

- Comment ça ? demanda Syd.

Elle avait fini son scotch. Dar lui versa deux doigts supplémentaires. Il hésitait. Il savait qu'il était sur le point de lui déballer toute la vérité... ou presque.

- Depuis mon enfance, j'avais l'obsession des Grecs, dit-il. Et jusque dans mes années d'université, quand je préparais ma thèse. Les autres étudiants ne s'intéressaient qu'à Athènes... la sculpture, la démocratie, Socrate. Moi, c'était Sparte qui me fascinait.

Elle prit un air perplexe.

- L'art de la guerre ?

Il secoua négativement la tête.

- Non, pas la guerre, bien que tout le monde l'assimile aux Spartiates.

C'était la seule société, à ma connaissance, qui avait érigé en science l'étude de la peur. Ils appelaient ça phobologia. Ils étaient formés très tôt à identifier leurs phobies et à les vaincre. On leur enseignait même qu'il y a des parties du corps humain - les phobosynaktes - où la peur s'accumule, et les jeunes m,les, les

1. La conscription obligatoire partielle (par tirage au sort des dates de

naissance) était en vigueur aux ...tats-Unis pendant la guerre du Vietnam.

Elle a été suspendue en 1975.

151

guerriers, devaient être capables de mettre leur esprit et leur corps en état d'aphobia.

- Absence de peur, traduisit Syd. Il fronça les sourcils.

- Oui et non. Il existe différentes formes d'absence de peur. Un guerrier dopé ou un samouraï japonais pris de rage frénétique, un terroriste palestinien porteur de bombe dans un bus n'ont pas peur dans le sens où ils ne craignent pas leur propre mort. Mais les Spartiates recherchaient quelque chose de plus.

- que peut-il y avoir de mieux, pour un guerrier, que de vaincre sa peur ?

- Les Grecs, les Spartiates, donnaient à l'absence de peur induite par la colère ou la rage le nom de katalepsis, littéralement la possession par un démon, la perte de tout contrôle mental. Ils n'avaient que du mépris pour cet état d',me. Ils aspiraient à une aphobia totalement maîtrisée, voulue, et refusaient de se laisser absorber, posséder, même au cours d'un combat.

- Et c'est dans les marines que vous avez appris à maîtriser votre peur ?

- Pas du tout. Dans les marines, au Vietnam, j'étais tout le temps mort de trouille.

- Vous avez participé à beaucoup de combats ? demanda-t-elle, le regard soudain intense. Votre dossier chez les marines est encore classé

confidentiel. «a doit vouloir dire quelque chose.

- «a ne veut rien dire, mentit Dar. Par exemple, si j'avais été dactylo et si j'avais eu à taper des documents confidentiels, vous ne pourriez pas avoir accès à mon dossier.

- Vous étiez dactylo ?

Il fit rouler son verre de scotch entre ses mains.

- Pas tout le temps.
- Vous avez donc vu des combats ?
- Suffisamment pour me dire que je ne veux plus jamais revoir des trucs comme ça.

Il ne mentait pas, cette fois-ci.

- Mais vous connaissez bien les armes, dit-elle, revenant à sa préoccupation première.

Il fit la grimace tout en sirotant son whisky.

152

- quelle sorte d'arme avez-vous manipulée chez les marines ? interrogea Syd.

- Un fusil, dit-il.

Il n'aimait pas trop parler de ça.

- Un M-16, alors.
- Il avait tendance à s'enrayer dès qu'il n'était pas parfaitement propre.

En fait, ce n'était pas un M-16 qu'il avait. Son guetteur avait un M-14 de précision, une arme ancienne mais qui pouvait utiliser les mêmes munitions 7,62 mm que le Remington 700 M-40 à verrou qui avait servi à l'entraînement de Dar. Et quel entraînement ! Cent vingt cartouches par jour, six jours par semaine, jusqu'à ce qu'il soit capable de toucher une cible en mouvement de la taille d'un homme à cinq cents mètres de distance et une cible fixe à mille mètres.

Il but le reste de son whisky avant de dire :

- Si vous cherchez à me mettre une arme dans la main, c'est perdu d'avance. Je déteste ces foutus trucs.
- Même quand la mafia russe cherche à vous tuer ?
- Elle a cherché à me tuer, c'est vrai. Mais je pense toujours qu'il s'agit d'une erreur sur la personne.

Elle hocha la tête.

- Il n'en reste pas moins que vous avez appris à manipuler des armes à feu, insista-t-elle. On vous a dit ce qu'il fallait faire en cas de raté.

Il leva la tête pour la regarder.

- Pointez votre arme sur une cible neutre et sans danger, et attendez. Le coup peut partir sans avertissement.

Elle désigna la cartouche calibre 410.

- qu'est-ce qu'on fait ? On la jette ?

- Non.

Ils burent un dernier verre de scotch en contemplant le feu dans la cheminée. Le peu de fumée qu'elle refoulait dans la pièce était aromatique et allait bien avec le fumet de tourbe du whisky.

La tension suscitée par leur conversation de tout à l'heure avait presque disparu. Ils parlaient boutique, à présent.

153

- Vous êtes au courant de la directive du dernier patron parachuté politique de l'Agence nationale pour la sécurité routière ? demanda Syd.

Il gloussa.

- Et comment ! Ne jamais utiliser le mot accident dans aucun rapport officiel, aucune correspondance, aucune circulaire.

- «a ne vous semble pas un peu bizarre ?

- Pas du tout.

Une b^oche roula dans l'tre, tombant en cendres, et il la contempla un instant avant de se tourner de nouveau vers son invitée. Le visage de Syd paraissait plus jeune et plus doux à la lueur des flammes, et son regard était plus pétillant d'intelligence que jamais.

- Il faut comprendre leur logique, dit-il. Tous les accidents sont évitables. Par conséquent, ils ne devraient pas se produire. Donc, l'agence ne doit pas utiliser ce mot. La chose n'existe pas. On peut utiliser une périphrase et dire incident, collision ou n'importe quoi.

- Vous êtes d'accord là-dessus ? Tous les accidents sont évitables ?

Il se mit à rire de bon cour.

- Toutes les personnes qui ont eu l'occasion d'enquêter sur un accident, qu'il s'agisse de la navette spatiale ou d'un pauvre péquenot qui passe à

l'orange et se fait prendre par le travers, savent très bien que non seulement ils ne sont pas évitables, mais ils sont inéluctables.

- Pourquoi ça ?

Il la regarda fixement.

- Parce qu'ils se produisent. La probabilité d'une chaîne d'événements qui conduit à un accident peut être de mille contre un, d'un million contre un, mais il se trouve qu'ils se produisent quand même dans l'ordre et que l'accident devient à cent pour cent inévitable.

Elle hocha la tête d'un air peu convaincu.

- Très bien, fit Dar. Prenons l'accident de Challenger. La NASA était devenue le chauffeur insouciant qui passe à l'orange. Il s'en tire une fois, cinq fois, vingt fois, et il finit par penser que c'est un comportement normal et sans danger. Mais à mesure qu'il continue, les chances de se faire prendre en écharpe par un autre salaud qui a

la même philosophie des carrefours se rapprochent dangereusement du cent pour cent.

- En quoi la NASA prenait-elle des risques exagérés ? Il haussa les épaules.

- La commission a réuni un dossier accablant. Le problème du joint d'étanchéité était connu. Il était même classé au niveau de risque maximum.

Mais ils n'ont rien fait pour le régler. Ils savaient que le froid était un facteur aggravant, et ils n'ont rien fait quand même. Ils ont violé une vingtaine de leurs règlements sur l'avorte-ment d'une mission parce qu'il y avait cette institutrice à bord et que la pression politique voulait que le lancement ait lieu à temps pour que le président Reagan puisse en faire état ce soir-là dans son discours sur l'état de l'Union. Ils

avaient toutes les chances contre eux.

- Vous croyez aux lois du hasard. Y a-t-il autre chose à quoi vous croyez ?

Il lui lança un regard perplexe.

- C'est une question philosophique que vous me posez là, madame l'enquêteuse ?

- Simple curiosité. Vous voyez tant d'accidents, tant de boucherie. Je me demandais quelle attitude philosophique vous aviez devant tout ça.

Dar réfléchit un instant.

- Le stoïcisme me semble être la meilleure réponse, dit-il. ...pie-tête.

Marc Aurèle et les autres. (Il gloussa.) La seule fois où j'ai eu assez de motivation politique pour vouloir aller à Washington jeter une brique contre les fenêtres de la Maison-Blanche, c'est lorsque quelqu'un a demandé

à Bill Clinton quel était le livre le plus important qu'il avait lu récemment et qu'il a répondu : ' Les Pensées de Marc Aurèle. ^a (Il gloussa de nouveau.) Ce bouffi qui cite Marc Aurèle !

- Mais vous croyez bien à quelque chose ? insista-t-elle. Le stoïcisme, ce n'est pas une croyance.

Elle garda le silence un bref instant, puis récita d'une voix tranquille :

- ' Pour une créature rationnelle, seul l'irrationnel est intolérable. Le rationnel est toujours supportable. Les coups ne sont pas insupportables par nature. ^a

155

Il la regarda avec étonnement

- Vous citez ...pictète ?

- C'est cela, votre philosophie ?

Il posa son verre vide et joignit le bout de ses doigts en se tapotant la lèvre inférieure. La dernière bûche, consumée, se désagrégea dans la cheminée. Le feu mourant se raviva.

- Le frère aîné de Larry, un écrivain qui vivait dans le Montana jusqu'à

ce que son mariage foire, est venu lui rendre visite il y a quelques années. Je l'ai rencontré deux ou trois fois. Par la suite, je l'ai vu à la télé, où son interviewer lui demandait de définir sa philosophie personnelle. Il venait de publier un roman sur l'...glise catholique, et le gars de la télé insistait pour le faire parler de ses convictions.

Syd attendit qu'il continue.

- Il s'appelait Dale. Il traversait une mauvaise période. Il a répondu en citant John Updike. quelque chose comme : ' Je n'ai l'esprit ni religieux ni musical, et quand je pose les doigts quelque part je ne suis pas du tout sûr de pouvoir sortir un accord. ^a

- C'est triste, murmura Syd au bout d'un moment. Il sourit.

- Je citais Dale en train de citer un autre écrivain. Je n'ai jamais dit que j'adhérais à cela. Personnellement, j'adhère au rasoir d'Occam.

- Guillaume d'Occam. Euh... xve siècle ?

- quatorzième.

- Maxime : ' Les hypothèses énoncées pour expliquer quelque chose ne doivent pas être multipliées sans nécessité. ^a

- Ou bien : ' Toutes choses étant égales, la solution la plus simple est généralement la bonne. ^a

- Ce qui exclut les cas d'enlèvement par les extraterrestres, fit Syd en riant.

- Le mystère de l'Aire 51, c'est fini '.

- La conspiration contre Kennedy, terminé, murmura Syd avec un large sourire.

w

1. L'Aire 51 est un terrain militaire situé dans le Nevada. On y a expérimenté des prototypes ultrasecrets, et des observations d'ovnis y sont régulièrement signalées.

- Oliver Stone, kaputt, renchérit Dar.

- Savez-vous que vous êtes connu pour l'épée de Darwin ? demanda

Syd.

- L'épée de quoi ? fit Dar en battant des paupières.
- Vous avez fait une déclaration il y a quelques années. Je crois que c'était au congrès de l'Association nationale des enquêteurs des compagnies d'assurances.
- Seigneur ! fit Dar en mettant la main sur ses yeux.
- Vous avez proposé un corollaire au rasoir d'Occam, insista Syd. quelque chose comme : ' Toutes choses étant égales, la solution la plus simple est généralement une bêtise. ^a
- Ce qui est ridiculement évident. Elle hocha lentement la tête.
- Pas d'accord. Je sais ce que vous vouliez dire. C'est comme pour ces malheureux dans leur camion qui essayaient d'assister sans payer au concert de rock...

Soudain, il regarda la pile de dossiers, de lecteurs Zip et de disquettes qui les attendait toujours.

- Peut-être qu'on ne cherche pas dans la bonne direction, dit-il. Elle pencha la tête.
- Peut-être que ce ne sont pas mes recherches sur des accidents stupides, même fatals, qui ont attiré sur moi l'attention de quelqu'un. Peut-être qu'il s'agit d'un crime.
- Vous avez eu récemment un crime à élucider ? ç part l'histoire de Phong ?

Il hocha affirmativement la tête.

- Et vous voulez bien m'en parler ? demanda-t-elle. Il regarda sa montre.
- Bien s'r. Demain matin.
- Salaud ! fit l'enquêteuse Oison, mais avec un sourire. Merci pour le scotch.

Dar l'accompagna jusqu'à la porte.

Elle se retourna vers lui. Il eut soudain l'impression folle qu'elle allait l'embrasser.

- quand je dormirai dans mon merveilleux chariot de berger, dit-elle, comment saurai-je si les méchants ne sont pas venus et si vous n'êtes pas dans la merde ?

156

157

Il alla fouiller sans un mot dans la poche d'un épais manteau accroché à

une patère et en sortit un sifflet orange au bout d'une ficelle.

- «a sert pour la marche, au cas o' on se perdrait dans la nature. On l'entend à plus de trois kilomètres à la ronde.

- Comme un sifflet antiviol.

- Si vous voulez.

- Si les assassins se pointent, vous n'aurez qu'à siffler et j'arrive.

Elle marqua un temps de pause, et Dar vit briller une lueur malicieuse dans ses yeux bleus.

- Vous savez bien siffler, n'est-ce pas, Steve ?

Il sourit. C'était une réplique adressée par Lauren Bacall, quand elle avait dix-huit ans, à Humphrey Bogart dans Le Port de l'angoisse, Il adorait ce film.

- Oui, dit-il. J'arrondis les lèvres et je souffle.

Elle hocha la tête puis s'éloigna dans l'allée en allumant sa torche. Elle souffla chaque lanterne en passant devant.

Dar resta sur le seuil à la regarder jusqu'à ce qu'elle ne soit plus visible.

Investigation

Elle vint frapper à la porte du chalet le lendemain, samedi, de très bonne heure, mais Dar était déjà levé, douché, rasé, et le petit déjeuner était prêt. Syd mangea son bacon et ses oufs avec appétit et reprit deux fois du café.

Avant de se mettre au travail, il lui fit faire, longuement, le tour du

propriétaire. Ils virent le ravin à l'est avec sa mine d'or abandonnée, le cours d'eau qui courait au fond du canyon, la petite cascade sur la colline, enjambée par un arbre mort qui avait l'air trop glissant pour qu'on s'y aventure, les gros blocs rocheux sur la crête au nord, les bosquets de bouleaux et les grands pins sur le versant qui dominait le chalet, et les vastes étendues de prairies herbeuses dans la vallée en contrebas. Pendant tout ce temps, Dar éprouva le même plaisir que celui qui l'avait tellement choqué la veille. Cette étrange conscience de la présence physique de Syd, la chaleur irradiée par son sourire, l'aura que lui communiquait sa voix et son rire.

Arrête un peu, Dar, se dit-il en guise d'avertissement.

- Je sais que c'est une question défendue entre homme et femme, lui dit-elle en s'arrêtant soudain pour le regarder dans les yeux, mais à quoi pensez-vous, Dar ? J'entends à un mètre les rouages en train de tourner dans votre tête.

Elle n'était qu'à un mètre de lui, effectivement. quand il s'arrêta lui aussi, il faillit céder à l'impulsion de la prendre dans ses bras, de l'attirer tout contre lui, d'enfouir son visage au creux de sa nuque, 159

juste sous l'oreille, là où ses cheveux formaient un duvet bouclé, rien que pour respirer son odeur.

- Billy Jim Langley, finit-il par dire en faisant un pas en arrière. Elle pencha la tête de côté. Il montra la direction du sud.

- Un accident sur lequel j'ai travaillé il y a un peu plus d'un an dans le parc forestier qui est là-bas. Vous voulez que je vous raconte ? Vous essaieriez de trouver la solution.

- D'accord.

Il s'éclaircit la voix.

- Voilà. Un jour, on m'a appelé sur le site d'un meurtre présumé, dans les bois qui sont là-bas, à huit kilomètres d'ici environ.

- Ce n'est pas l'affaire de meurtre que vous deviez me raconter hier soir ?

Il secoua négativement la tête.

- Donc, un certain Billy James Langley, l'un des clients de Trudy et Larry assurés chez Calstate, a été porté disparu le lendemain du jour où

il aurait dû rentrer d'une partie de pêche. quand le shérif s'est rendu sur son coin de pêche favori, il a trouvé son camion Ford 250 renversé dans le lit d'un torrent. Billy Jim était à l'intérieur. Noyé. Apparemment, il avait basculé d'un petit pont la veille à la nuit tombée et n'avait pas pu sortir à temps de l'habitacle. Le médecin légiste a confirmé l'heure.

- Pourquoi a-t-on pensé à un meurtre ? demanda Syd.

- J'y viens. quand le légiste a sorti le corps de Billy Jim du camion, il a pensé qu'il s'était noyé, mais à l'examen il s'est aperçu que la mort avait été causée par une balle de calibre 22.

- ¿ quel endroit ? demanda Syd.

- Au volant de son camion.

- Non. ¿ quel endroit du corps ? Il hésita.

- Une seule balle. Euh... dans la région de l'aine.

- Les testicules ?

- Un seul.

- Gauche ou droit ?

- Vous croyez que ça a de l'importance ?

- Vous ne croyez pas ?

- Euh... oui, mais...

160

- Gauche ou droit ?

- Droit. Je peux continuer ?

Ils entreprirent de redescendre le versant de la colline.

- Bon, dit-elle. Ce Billy James Langley revient de la pêche et il fait noir. Soudain, il reçoit une balle dans la couille droite et - chose qui n'est guère surprenante en l'occurrence - verse dans le torrent et se noie.

Attendez que je devine. Pas de carabine calibre 22 ni de pistolet dans son camion ?

- Exact.

- Points d'entrée et de sortie du projectile ? Il faudrait que ce soit de la tôle bien mince pour laisser passer une balle de 22, et le Ford 250

n'est pas réputé pour ça.

- Pas de trous d'entrée ni de sortie. Sauf sur le cadavre.

- Vitres baissées ?

- Non. Il pleuvait dru quand il a quitté son poste de pêche.

- Et la nuit était déjà tombée ?

- Oui. Il était vingt-trois heures environ.

- J'y suis.

Il s'immobilisa.

- Vous croyez ?

Il lui avait fallu deux bonnes heures, sur les lieux, pour résoudre l'énigme.

- J'en suis sûre, dit-elle. Billy Jim n'avait ni pistolet ni carabine de calibre 22, mais il avait une boîte de cartouches dans son camion, oui ou non ?

- Dans la boîte à gants.

- Et ses phares se sont éteints sur le chemin du retour, c'est ça ? Il soupira.

- Oui. D'après moi, à deux kilomètres environ avant d'arriver au pont.

Elle hocha la tête.

- Ça peu près le temps qu'il faut pour qu'une cartouche calibre 22

s'échauffe et que le coup parte. Je connais bien ces camions Ford. La boîte à fusibles, pour l'éclairage, est sous le panneau à hauteur du volant.

Votre Billy Jim conduit la nuit et les phares s'éteignent soudain. Il ne peut pas continuer comme ça sous la pluie, et il farfouille un peu. Il comprend qu'un fusible a lâché, et il cherche dans 161

son camion quelque chose qui puisse le remplacer. Une cartouche de 22, c'est exactement la taille qu'il faut. Il reprend sa route sans penser à la cartouche qui chauffe, qui chauffe... et qui éclate.

- Finalement, ce n'était pas un si grand mystère, alors. Elle haussa les épaules.

- Je meurs de faim. On ne pourrait pas casser la croûte avant d'attaquer votre vrai mystère ?

Ils se confectionnèrent des sandwiches au rosbif et les portèrent avec des canettes de bière sur la véranda. Il commençait à faire chaud, et ils avaient tombé leurs vestes. Syd portait un T-shirt XL qui cachait le holster sur sa hanche. Dar avait mis un vieux sweater, un vieux jean délavé

et des baskets. Le chalet était abrité du soleil par un grand pin ponderosa et des bouleaux, mais la vallée qui s'ouvrait devant eux était verdoyante sous la brume de chaleur estivale qui faisait ondoyer les saules pleureurs au loin. Ils restèrent un bon moment assis côte à côte au bord des planches, les jambes pendantes.

- Toutes ces misères, ces souffrances et ces morts que vous voyez à longueur de journée, demanda Syd, ça ne vous... use pas, à la longue ?

Si elle lui avait posé cette question vingt-quatre heures plus tôt, il aurait probablement répondu quelque chose comme : ' J'imagine que c'est un peu le même cas qu'un médecin. Au bout d'un moment, on... je ne dirai pas qu'on s'endurcit, ce n'est pas le mot qui convient, mais on acquiert un certain recul. C'est le boulot qui veut ça. ^a Et il y aurait cru sincèrement. Mais aujourd'hui, il n'était plus si sûr de rien. Peut-être y avait-il quelque chose de changé en lui depuis dix ans ou plus. Tout ce qu'il savait, pour le moment, c'était que - contrairement à ses intentions et à ses attentes - il avait envie d'embrasser l'enquêtrice Sydney Oison sur ses lèvres pleines, de la serrer dans ses bras, de sentir la douceur de ses seins contre lui.

- Je ne sais pas, bredouilla-t-il en machouillant son sandwich. Il ne savait même plus quelle était la question.

Le dossier était dans une grosse enveloppe jaune marquée CLASS..., épaisse de huit centimètres au moins. Dar disposa deux chaises à roulettes devant le bureau où trônaient deux ordinateurs à écran large. Syd s'assit sur celle de droite, et il posa les documents devant elle.

- Vous voyez de quand date l'accident, dit-il.
- Sept semaines, oui. (Elle parcourut des yeux le rapport de police.) Los Angeles Est. Ce n'est pas en dehors de votre territoire, ça ?
- Pas vraiment. Il y a des cas où je me déplace bien plus loin que ça.

Sacramento, San Francisco, et même dans les ...tats voisins.

- C'est la brigade d'investigation sur les accidents de la route de la police de Los Angeles qui vous a demandé d'intervenir sur ce coup-là ? Je connais bien le sergent Rote et l'inspecteur Ventura, qui en font partie.

Le nom de Ventura figure dans le rapport.

Dar secoua la tête.

- Lawrence était en Arizona, sur une affaire dont il s'occupait, et Trudy m'a demandé de le remplacer pour celle-ci. Le client était la compagnie de location de camions.

Elle jeta un coup d'oeil au rapport d'accident.

- Un GMC Vandura. Rouge. Un petit camion de déménagement ?
- Oui. Lisez bien le rapport de l'enquêteur. Elle lut à haute voix.

LIEU DE LA COLLISION : 1200, Marlboro av. (route du littoral secteur nord).

ORIGINE : Le matin du 19 mai à 2 h 45, je transportais une détenue au centre de détention pour femmes de Los Angeles Est lorsque j'ai eu connaissance par ma radio d'un grave accident de la circulation qui venait de se produire dans le quartier de Marlboro av. à l'intersection de Fountain bd. J'ai demandé au standard de me trouver une voiture qui puisse venir à l'intersection de la 109e Rue Est et de l'Interstate 5 pour prendre ma prisonnière en charge jusqu'au centre de détention afin que je puisse me rendre sur les lieux de l'accident. L'agent Jones, matricule 2485, a immédiatement répondu à l'appel et s'est chargé d'elle. Je suis arrivé sur le site vers 3 h. Des unités de la patrouille

avaient déjà établi un cordon. Le sergent McKay, matricule 2662 (superviseur), l'agent 163

Berry (mat. 3501) et l'agent Clancey étaient déjà sur les lieux. La circulation sur Marlboro av. était détournée entre Fountam bd et Grammercy St.

DESCRIPTION DU SITE : Marlboro av. (route du littoral secteur nord) est une artère à sens unique dans la direction ouest. Fountain bd à l'est est une artère nord-sud. Grammercy St. à l'ouest est également orientée nord-sud.

Marlboro av. à hauteur du n° 1200 est une artère qui présente une inclinaison montante ouest-est de 0,098° et l'éclairage public y est représenté par des lampadaires espacés et des feux de carrefour. La vitesse limite, non signalée à cet endroit, est de 40 km/h.

CONDITIONS METEOROLOGIQUES : Au moment de l'accident, le temps était nuageux à brumeux. Il pleuvait. La température était basse et il y avait du vent. Il faisait nuit. La lune n'était pas visible à travers la couche nuageuse.

IDENTIFICATION DU VEHICULE : Le GMC Vandura (v-2) avait des macarons urental sur ses quatre faces. La plaque minéralogique n'était pas enregistrée.

IDENTIFICATION DU CONDUCTEUR : Mlle Gennie Smiley. Permis de conduire délivré en Californie. Identité confirmée par M. Donald M. Borden.

DOMMAGES AU VEHICULE : Calandre du GMC enfoncée sur huit centimètres maximum. Fibres du sweater de la victime retrouvées collées à la calandre.

VICTIMES : Richard Kodiak, traumatismes massifs à la tête ayant entraîné la mort. Peterson (mat. 333) et Royles (mat. 979) appartenant à l'unité

paramédicale n° 272 de Samson étaient présents sur le site. Le décès sur place de Kodiak a été prononcé par radio par le Dr Cavanaugh de l'Eastern Mercy Hospital...

Syd interrompit sa lecture et feuilleta rapidement le reste du rapport.

- D'accord, murmura-t-elle enfin. Richard Kodiak, sujet masculin de trente et un ans, trouve la mort à la suite d'un traumatisme crânien.

Son colocataire Donald Borden et lui étaient en train de déménager de Los Angeles Est à San Francisco lorsqu'une de leurs amies, Gennie Smiley, qui conduisait le camion, a renversé M. Kodiak et lui est passé sur le corps avec la roue avant droite du véhicule.

164

(Elle tourna encore une dizaine de pages.) ; la suite de quoi M. Borden et Mlle Smiley intentent un procès à la compagnie de location du camion, en arguant que les freins n'ont pas bien fonctionné et que les phares éclairaient mal.

- C'est là que j'interviens, déclara Dar.

- Ils font également un procès aux propriétaires de l'immeuble pour n'avoir pas prévu un éclairage suffisant. (Elle retourna une trentaine de pages en arrière.) Ah ! Voilà sa déclaration. Elle dit que c'est à cause du mauvais éclairage de l'immeuble et de la défaillance des feux du camion qu'elle n'a pas vu M. Kodiak quand il s'est avancé sur la chaussée devant le véhicule qu'elle conduisait. Elle réclame six cent mille dollars à la compagnie de location du camion.

- Et quatre cent mille au propriétaire de l'immeuble.

- Un million tout rond. C'est ce qui s'appelle apprécier un ami. Dar se frotta le menton.

- M. Borden et M. Kodiak vivaient à la même adresse depuis deux ans et étaient bien connus du voisinage sous les noms de Dickie et Donnie. Les commerçants et les restaurateurs du coin les voyaient souvent...

- Des homosexuels ? demanda Syd. Il hocha la tête.

- qui était Gennie, alors ?

- Il semble que Borden - Donnie - marchait à voile et à vapeur. Gennie Smiley était sa petite amie en secret. Dickie les a surpris ensemble. Il y a eu entre eux une querelle qui a duré trois jours, d'après les voisins, puis ils se sont raccommodés en décidant d'un commun accord de déménager à

San Francisco.

- Sans Gennie.

- Sans Gennie, oui. Mais pour prouver sa bonne volonté, elle les a

aidés à

charger le camion de déménagement.

- ¿ deux heures quarante-cinq du matin, sous la pluie ? Il haussa les épaules.

- Dickie et Donnie devaient deux mois de loyer à leur propriétaire.

Apparemment, ils étaient en train de déménager à la cloche de bois. (Il se tourna vers l'un des moniteurs de 54 cm pour entrer un code sur le clavier.) Regardez bien. Voici quelques photos prises par le sergent McKay, de la brigade d'investigation des accidents.

165

Une version électronique de la photo en noir et blanc s'afficha sur le grand écran. Puis une deuxième, et une troisième.

- Oh ! oh ! fit Syd.

- Oh ! oh ! confirma Dar.

L'une des photos montrait le cadavre de M. Kodiak gisant au milieu de la chaussée à une dizaine de mètres de la façade ouest de l'immeuble. Le corps était face contre terre, orienté à l'est, la tête dans la direction du camion. Des mares de sang et de matière cérébrale s'épalaient dans toutes les directions. Sur une autre photo, on voyait des débris de verre, une chaussure, des traces de semelle et des traînées sanglantes juste devant la porte d'entrée de l'immeuble. Sur un autre cliché encore, il y avait des marques pleines de freinage qui remontaient sans interruption pratiquement jusqu'à Fountain Boulevard, à cinquante mètres du point d'impact. Sur toutes les photos, le camion avait reculé à l'est du point d'impact, et ses traces de freinage étaient visibles devant lui sur une dizaine de mètres au moins.

- Gennie a fait marche arrière en entendant un bruit qui semblait indiquer qu'elle avait heurté quelque chose, expliqua Dar.

- Mmmm, fit Syd.

- Donnie a été le seul témoin de la mort de Syd, continua Dar en indiquant l'épais dossier où étaient consignées les dépositions. Il a déclaré qu'ils étaient en train de se quereller lorsque Gennie est arrivée avec le camion et qu'ils lui ont demandé de faire le tour du p,té de maisons pour revenir là où ils étaient.

- Et pourquoi ? demanda Syd.

- ¿ en croire Donnie, ils ne voulaient pas se disputer devant elle. Elle a donc fait ce qu'ils lui demandaient, à moins de cinquante à l'heure, d'après elle. Et elle n'a vu Dickie, qui était descendu au milieu de la chaussée, que lorsqu'il était trop tard.

Il repassa les photos sur l'écran et laissa la dernière affichée. C'était celle qui était prise avec le plus de recul. Puis il se tourna vers le second moniteur et tapa une série de commandes. Une vue en trois dimensions de la même scène apparut, mais il s'agissait cette fois d'une séquence animée.

- Vous faites des vidéos de reconstitution d'accident en 3 D, lui dit Syd, mais je n'ai vu aucun moniteur de CAO dans votre loft.

166

- Il y en a. Rangés dans un coin derrière des étagères remplies de bouquins. Leur utilisation me procure une bonne partie de mes revenus.

Elle hocha la tête.

- Alors, lui demanda Darwin, est-ce que vous voyez des irrégularités flagrantes dans cet accident ?

Syd porta les yeux sur le dossier, puis sur l'écran, puis sur l'image en 3 D qui montrait essentiellement la même scène que la photo.

- Il y a quelque chose qui cloche, en effet, dit-elle.

- C'est exact. Pour commencer, j'ai fait des recherches sur l'éclairage dans des conditions analogues avec un photomètre spécial.

- ¿ deux heures quarante-cinq du matin, par une nuit pluvieuse et brumeuse.

Il fronça les sourcils.

- ...videmment.

Il pianota un instant sur le clavier. Des chiffres s'inscrivirent sur l'image en 3 D. Il déplaça la souris et opéra une rotation jusqu'à ce qu'ils aient une vue plongeante sur la rue, d'est en ouest, avec le

camion dans le bas de l'image, le mort au centre et le reste du quartier visible à

l'arrière-plan. Chaque zone était pourvue d'un rectangle de données exprimées en pb.

- Pied-bougie de lumière, murmura Syd. Il hocha la tête.

- Malgré ce que prétendaient Donnie et Gennie, l'éclairage était amplement suffisant pour un quartier comme celui-là. Aux deux carrefours, il y a des zones de lumière suffisantes pour couvrir la plus grande partie de la rue à

trois pieds-bougies. L'éclairage à l'entrée de l'immeuble nous donne un pied-bougie et demi supplémentaire, et même au milieu de la chaussée, au-delà de l'endroit où se trouvait Dickie quand le camion l'a renversé, nous avons un pied-bougie.

- Elle a forcément vu la victime, même si ses feux étaient défaillants.

Dar toucha l'écran avec un stylet, et une ligne rouge apparut, qui allait presque jusqu'au carrefour de Fountain Boulevard, d'où venait le camion.

- Gennie a débouché sous un fort éclairage - trois pieds-bougies - et s'est déplacée le long de cette zone de deux pieds-bougies 167

pratiquement jusqu'au moment de l'impact. Les lumières du camion fonctionnaient parfaitement. En fait, elle avait mis ses phares.

Il appuya sur une série de touches. L'image à l'écran disparut pour faire place à une animation en temps réel. Deux hommes, en trois dimensions mais sans traits du visage, sortirent de l'immeuble. Soudain, le point de vue changea, on les vit d'en haut. Le camion déboucha au carrefour et accéléra.

L'une des deux silhouettes descendit sur la chaussée et fit face au véhicule, qui freina et dérapa sur presque toute la distance entre le carrefour et le point d'impact. La victime sans visage - Dickie - fut projetée dans les airs et retomba sur le dos au milieu de la chaussée, la tête à l'opposé du camion.

Dar pianota sur le clavier, et la première séquence animée se superposa à

la dernière.

- Voici la position réelle du camion et du corps, dit-il. Soudain, le camion se retrouva une douzaine de mètres en arrière dans la rue. Le corps s'était également déplacé vers l'est, à six mètres au moins de l'endroit où il gisait réellement, et sa tête était à présent pointée vers le camion.

- «a fait une sacrée différence, murmura Syd.

- Mais ce n'est pas tout. (Il prit dans le dossier une déposition de six pages dactylographiées et la tendit à Syd.) L'agent Berry, matricule 3501, a recueilli ce témoignage du premier automobiliste à passer par là après l'accident. Il s'appelle James William Riback.

Syd parcourut rapidement le document.

- Il dit qu'il a vu un camion faire marche arrière dans la rue, presque sous son nez, puis il a aperçu Dickie - M. Kodiak - gisant sur le dos au milieu de la rue. Riback s'est arrêté, il est descendu de sa Taurus et a demandé à Richard Kodiak s'il était encore en vie. D'après son témoignage, Kodiak lui a répondu : Oui, appelez une ambulance. ^a Riback a donc laissé

sa voiture sur place et a couru sonner chez un de ses amis qui habite au 3535 Grammercy Street. Il l'a tiré du lit, lui a demandé d'appeler police-secours, a pris une couverture et a couru porter secours au blessé. Mais il l'a trouvé dans une position différente, à un autre endroit et inconscient.

Son état avait empiré. quand l'équipe médicale est arrivée sept minutes plus tard, Kodiak avait cessé de vivre. Le camion se trouvait là où il est sur les photos de la police. (Elle leva les yeux vers Dar). Cette 168

salope a fait le tour du p,té de maisons et lui est passée une deuxième fois sur le corps, n'est-ce pas ? Mais comment faites-vous pour le prouver ?

- Les détails sont plutôt fastidieux, murmura Dar.

- Je ne trouve pas, docteur Minor. Les détails sont au centre de mes préoccupations professionnelles, également, ne l'oubliez pas.

Il hocha la tête.

- D'accord. Pour commencer, nous allons passer en revue les données et les équations. Ensuite, je vous montrerai l'animation légale qui en

résulte.

Il enfonça une succession de touches, et la scène de rue reparut, mais sans le camion. Seuls les deux hommes émergèrent de l'immeuble, et l'un d'eux s'avança sur la chaussée. Puis le point de vue bascula, comme si l'observateur était dans un véhicule qui débouchait à l'est dans Marlboro Avenue en venant de Fountain Boulevard. L'homme qui se trouvait au bout de la rue était parfaitement visible.

- Les études sur la visibilité de nuit indiquent que, même en rase campagne et dans l'obscurité, et même si le camion n'a que ses codes allumés, un piéton, même vêtu de sombre, et même avec un chauffeur qui voit mal, se détache sur une bonne cinquantaine de mètres. Or, la distance entre le carrefour et le point d'impact est de quarante-neuf mètres.

- Elle l'a donc vu dès qu'elle a tourné au coin de la rue.

- Obligatoirement. qu'il ait été sur le trottoir ou sur la chaussée, elle ne pouvait pas le manquer. Ses phares l'auraient éclairé à plus de cent mètres. Et même tous feux éteints, elle l'aurait vu à quarante-cinq mètres à la lumière des réverbères et du couloir éclairé de l'immeuble.

- Mais elle a accéléré.

- Exactement. Les pneus avant du camion ont laissé des marques de freinage sur une distance totale de quarante mètres. C'est-à-dire qu'elle a continué

à dérapier sur neuf mètres après le point d'impact où M. Kodiak a laissé sa chaussure droite et des marques de semelle de sa chaussure gauche.

- Elle dit que c'est à cet endroit qu'elle l'a écrasé.

- Impossible. Du moment qu'il y a des traces de pneus, le reste est une simple question de balistique. Les vitesses et les distances, 169

aussi bien pour le camion que pour les personnes, peuvent être calculées aisément. On passe sur les équations ?

- Non. Je ne plaisantais pas quand je vous ai dit que j'aimais les détails.

Il soupira.

- D'accord. La brigade d'investigation des accidents et moi nous avons

effectué séparément des tests de dérapage dans cette rue avec des véhicules équipés de canons de pare-chocs.

- Des marqueurs de chaussée.
- Oui. Les vitesses des véhicules de test ont été déterminées par radar.

Les essais de dérapages effectués ont donné des valeurs convergentes pour le coefficient de traînée/égales à 0,79. À partir de là, nous pouvons calculer la vitesse initiale du piéton au point de contact. Souvenez-vous des témoignages selon lesquels M. Kodiak a été heurté alors qu'il faisait face, immobile, au véhicule. Sa vitesse ne pouvait en aucun cas être supérieure à celle du camion. Ce qui donne l'équation

$$v_i^2 = v_e^2 - 2ad$$

Les valeurs sont simples. Le camion s'est immobilisé au bout de son dérapage, de sorte que sa vitesse peut être exprimée par $v_e = 0$. La valeur de l'accélération a est donnée par $a = fg$. Comme je l'ai déjà expliqué, nous avons un coefficient de traînée/égal à 0,79. La valeur de g , la pesanteur, est de 32,2 pieds.

- C'est-à-dire 9,81 mètres à la seconde par seconde. Dar la regarda en battant des paupières.
- Je n'en suis pas encore au système métrique. Si on passait le reste des équations pour en arriver aux animations ? Vous êtes probablement plus forte que moi dans ce domaine.

Elle secoua la tête.

- Des détails. Je veux tout le raisonnement.
- D'accord. Nous avons donc un véhicule en train de décélérer, ce qui signifie que a est négatif. Le camion de Gennie a dérapé sur cent trente-deux pieds. Ce qui nous donne comme vitesse initiale : $V_i = \sqrt{V_e^2 - 2(-0,79)(32,2)(132)}$ $v_i = 82 \text{ p/s} = 55,7 \text{ mi/h}$

La vitesse du camion au moment où il lui reste vingt-neuf pieds de dérapage peut être calculée de la même manière. La seule valeur qui change est celle de la distance d . Ce qui donne :

$$v_e^2 - 2ad$$

$$V_j = \sqrt{V_e^2 - 2(-0,79)(32,2)(29)} \quad V_j = 38,4 \text{ p/s} = 26 \text{ mi/h}$$

- quarante-deux kilomètres à l'heure.

- Oui. C'est la vitesse du camion au moment de l'impact. Et c'est celle de M. Kodiak quand il été fauché. Cette équation est valable pour un camion avec un pare-chocs en hauteur, soit dit en passant, mais pas pour un véhicule plus petit.

Elle hocha la tête.

- La calandre d'un camion ou d'une camionnette produit un impact direct dans la région du centre de gravité du piéton. Une automobile plus basse le faucherait au niveau des jambes, ce qui aurait pour effet de le projeter par-dessus le capot ou par-dessus le toit du véhicule.

- Ou bien de le couper en deux.

Il regarda les équations affichées sur l'écran.

- Donc, puisque Mlle Gennie était au volant d'un camion de déménagement et qu'elle a heurté Dickie avec sa calandre, le calcul est simple. Il nous faut juste connaître les valeurs habituelles du coefficient de traînée d'un piéton sur différentes surfaces.

Il enfonça une touche de fonction. L'écran afficha aussitôt : SURFACE
herbe asphalte béton

PORTEE 0,45 - 0,70 0,45-0,60 0,40 - 0,65

- Et Marlboro Avenue ? demanda Syd.

- Asphalte.

Il introduisit le coefficient de traînée/^{0,45}.

- La valeur h pour la hauteur du centre de gravité du piéton qui nous intéresse était de 2,2 pieds, dit-il. Et la distance mesurée entre 171

le point d'impact initial - confirmé par une chaussure restée sur place et par les marques de semelle de l'autre chaussure - et sa position finale, déterminée par les traces de sang et de glissement du corps, était de soixante-douze pieds. Si nous introduisons ces nouvelles valeurs dans l'équation précédente, cela donne :

$$dy = 2fh - 2hVf^2 - fd/h \quad df = 2(0,45) - 2(-2,2) V(0,45)^2 - (0,45)(72)/(-$$

2,2)

dr 15p

- Cinq mètres.

- Oui. Ce qui fait que la vitesse au début de la chute de M. Kodiak, c'est-à-dire de sa séparation du camion en train de freiner, peut se calculer comme suit :

$$v = (L-V -g/2h \quad v = 15 \quad V-32,2/2 \quad (-2,2) \quad v = 40,6 \text{ p/s} = 27,6 \text{ mi/h}$$

- Un peu plus de quarante-quatre kilomètres à l'heure.

- Résultat qui correspond aux calculs effectués à partir des marques de freinage.

- Donc, elle roulait à quarante-quatre à l'heure au moment de l'impact, après avoir freiné à la vitesse de quatre-vingt-dix à l'heure.

- Cinquante-cinq virgule sept miles.

- Et il a été projeté en arrière sur vingt-deux mètres à partir du point d'impact pour se retrouver sur le dos avec la tête dans la direction opposée à celle du camion.

- Comme plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des piétons dans les mêmes circonstances. C'est la raison pour laquelle Larry et moi nous avons tout de suite vu qu'il y avait un coup fourré en examinant les photos prises par la police.

Il fit disparaître les équations de l'écran. La séquence d'animation réapparut. Une nouvelle touche escamota les valeurs affichées pour l'éclairage, la hauteur du trottoir, la longueur des traces de freinage, etc.

Deux silhouettes masculines sortirent de l'immeuble. Le camion déboucha dans un crissement de pneus à l'angle de Fountain Boulevard et accéléra à

fond dans Marlboro Avenue. L'un des deux

172

hommes poussa alors l'autre, qui trébucha sur la chaussée, faillit tomber et se redressa juste au moment où le camion le heurta en dérapant. Le corps vola sur plusieurs mètres, atterrit sur le dos et glissa encore avant de s'immobiliser complètement. Le camion s'éloigna et vira en accélérant au carrefour suivant, coupant la route à une Ford Taurus qui s'arrêta. Un homme en sortit, s'agenouilla devant

la victime et partit en courant vers l'ouest pour disparaître au carrefour. Il allait chez son ami alerter police-secours.

- On a trouvé du sang, des cheveux et des débris de cervelle sur la roue droite, le moyeu, la boîte-pont avant, les amortisseurs et une partie du convertisseur catalytique du camion, expliqua Dar d'une voix dépourvue d'intonation.

Dans l'animation, le camion tourna de nouveau à l'angle de Fountain Boulevard, ralentit en approchant de la forme allongée au milieu de la chaussée, passa dessus, puis recula, traînant le corps en arrière sur la moitié de la distance à laquelle il avait été projeté lors du premier impact. Finalement, le corps se détacha de la calandre, la tête pointée vers l'est, dans la direction du camion, tandis que le véhicule continuait à reculer sur ses propres traces de pneus avant de s'arrêter complètement.

- Il fallait qu'elle finisse le boulot, dit Syd. Il hocha la tête.

- quelle a été la réaction du jury quand il a vu cette reconstitution ?

demanda Syd.

Il sourit.

- Il n'y a pas eu de jury. Pas de procès non plus. J'ai montré ça à

l'inspecteur Ventura et aux responsables de la brigade d'investigation, mais ça n'a intéressé personne. Entre-temps, Donald et Gennie avaient renoncé à leur procès contre le propriétaire de l'immeuble -je pense que c'est parce que je leur avais communiqué les résultats des mesures au photomètre - et s'étaient arrangés avec les loueurs du camion pour une somme de quinze mille dollars.

Syd changea de position sur son siège et regarda Darwin dans les yeux.

- Vous dites que vous avez la preuve absolue que ces deux-là ont assassiné

Richard Kodiak et que la police de Los Angeles n'a pas donné suite ?

173

- Ils m'ont dit que ce n'était qu'une histoire de pédés, un homicide ordinaire, pour citer l'honorable inspecteur Ventura.

- J'ai toujours soupçonné Ventura d'être un con fini. Aujourd'hui, j'en ai la certitude.

Il hocha la tête en regardant l'animation qui passait en boucle sur l'écran. La silhouette humaine était projetée en l'air, le camion continuait, puis il revenait, traînait le corps devant l'entrée de l'immeuble, lui broyait le crâne. Et la séquence recommençait, avec les deux silhouettes masculines sans visage qui sortaient du hall bien éclairé

de l'immeuble...

- Et les clients de Lawrence, les loueurs du camion, ont été bien contents de s'en tirer pour quinze mille dollars, murmura Dar.

- Une seconde, lui dit Syd.

Elle alla chercher son gros sac en cuir, d'où elle sortit un PowerBook Apple dernier cri. Elle le posa sur la table à côté des PC de Dar, et il lui lança un regard sceptique, du genre de celui qu'un luthérien aurait pu lancer à un catholique au xv^e siècle. Les adeptes d'Apple et ceux des PC

s'entendent rarement bien.

Elle alluma l'écran de son ordinateur.

- Gennie Smiley, murmura-t-elle. Donald Borden. Richard Kodiak. Ce sont des noms qui me disent quelque chose, depuis tout à l'heure.

Des colonnes de données s'affichèrent sur l'écran du portable. Elle tapa rapidement une commande de recherche.

- Ahhh ! fit-elle.

Elle pianota de nouveau, regarda défiler les données, puis refit :

- Ahhh !

- C'est bien beau, Ahhh ! Mais qu'y a-t-il ?

- Lawrence et vous, vous n'avez pas pensé à rechercher les antécédents de ce... ménage à trois ?

- Bien sûr. Mais nous ne voulions pas piétiner les plates-bandes de l'inspecteur Ventura. C'était lui qui menait l'enquête. Nous avons découvert que la victime, Kodiak, avait trois adresses en plus du ranch

La Bonita indiqué sur son permis de conduire. Toutes en Californie. ȷ Los Angeles Est, à Encinitas et à Poway. En remontant la piste de son numéro de Sécurité sociale, nous avons trouvé qu'il était employé par CALSURMED, mais sans aucune adresse indi-174

quée. Dans un vieil annuaire téléphonique, Trudy est tombée sur un California Sure-Med à Poway, mais la boîte n'existe plus, et toutes les informations la concernant ont été retirées des archives de la ville. Nous nous sommes alors adressés au bureau de poste local, qui nous a confirmé

que l'adresse de Poway était la même que celle à laquelle CALSURMED était enregistrée, boîte postale 616840. Nous avons suggéré à la brigade d'investigation des accidents et à l'inspecteur Ventura de vérifier tout ça auprès du département des inscriptions commerciales fictives des comtés de Los Angeles et de San Diego sous la rubrique CALSURMED et California Sure-Med, mais ils n'ont jamais donné suite.

Syd était en train de regarder son écran de portable avec un large sourire.

- Vous vous rappelez, ces punaises rouges sur ma carte ?
- Les swoop and squat mortels ? Et alors ?
- California Sure-Med couvrait six des victimes en matière d'assurances médicales. Et c'est un certain docteur Richard Karaak qui a établi les certificats produits devant les tribunaux.
- Vous pensez que Richard Karnak égale Dickie Kodiak ?
- Je n'ai pas besoin de jouer aux devinettes. Vous avez une photo de la victime ? Je veux dire vivante.

Dar chercha parmi les documents du dossier et sortit une photo d'identité

marquée KODIAK, RICHARD R. Syd, entre-temps, avait enfoncé quelques touches de son clavier, et une image en noir et blanc haute résolution occupait à

présent les trois quarts de l'écran du PowerBook. C'était bien le même homme.

- Et Donald Borden ? demanda Darwin.

- Alias Daryl Borges, alias Don Blake, murmura Syd en affichant la photo et les données concernant l'autre personnage. Huit condamnations antérieures. Cinq pour fraude, trois pour coups et blessures. (Elle leva vers Dar des yeux brillants d'excitation.) Notre M. Borges était membre d'un gang de Los Angeles Est jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Aujourd'hui, il travaille pour un avocat qui s'appelle Jorge Murphy Esposito.

- Merde alors ! fit Dar, ravi. Et Gennie Smiley ? Encore un pseudoje suppose?

- Non, dit-elle en consultant une nouvelle colonne de données.

175

Mais ce n'est quand même pas son nom légal. Elle s'est mariée il y a sept ans.

- Gennie Borges ?

- Dans le mille, dit-elle avec un large sourire. Mais Smiley, également, est le nom de son premier mari. Un certain Ken Smiley, mort dans un accident d'auto peu après leur mariage. Et devinez quel est son nom déjeune fille ?

Dar la regarda sans rien dire pendant près d'une minute.

- Gennie Esposito, murmura-t-elle finalement. La sour de notre omniprésent avocat.

Il se tourna de nouveau vers l'écran où le camion continuait de faucher le piéton, de disparaître en accélérant dans la nuit et de revenir écraser la malheureuse victime, sans répit.

- Ils savent que je suis au courant, c'est certain, murmura Dar. Et ils se sentent menacés, mais pourquoi maintenant ?

- C'est un assassinat caractérisé. Il secoua la tête.

- La police de Los Angeles a classé l'affaire. La compagnie de location du camion a conclu un arrangement. Donnie et Gennie ont déménagé à San Francisco. Tout ça n'intéresse plus personne. Non, il doit y avoir autre chose.

- Je ne sais pas ce que c'est, mais tous les indicateurs désignent notre avocat véreux, Esposito. En tout cas, j'ai encore quelque chose de très

intéressant à vous montrer.

Elle enfonça plusieurs touches de son portable. Dar vit le logo du FBI se former sur l'écran. Elle tapa un code qui s'afficha en astérisques, puis des listes de noms et de chiffres accompagnés de photos se mirent à

défiler.

- Vous avez accès aux banques de données du FBI ? s'étonna Dar.
Même les anciens agents spéciaux ne jouissaient pas d'un tel privilège.

- Officiellement, je travaille pour le Bureau national anticrime des assureurs. Vous connaissez Jeanette, que vous avez rencontrée à la réunion de Dickweed. C'est l'organisme qu'elle dirige. Il a fusionné en 1992 avec l'Institut de prévention des crimes contre les compagnies d'assurances.

Pour manifester son soutien, le FBI donne au BNAA l'accès total à ses fichiers.

176

- Pratique.

- Très pratique, en l'occurrence.

Elle indiqua sur l'écran la photo et la fiche anthropométrique de feu Dickie Kodiak, alias Dr Richard Karnak, de son vrai nom Richard Trace.

- Richard Trace ? interrogea Dar.

- Fils de Dallas Trace, expliqua-t-elle en pianotant de nouveau pour obtenir des informations complémentaires.

Dar fronça les sourcils.

- Dallas Trace ? Le célèbre avocat à la gueule bon enfant, à la veste en daim, à la cravate-cordelière et aux cheveux longs qui fait cette émission juridique de merde sur CNN ?

- Celui-là même. Avec Johnny Cochran, l'avocat de la défense le plus connu et le plus adulé d'Amérique.

- Des conneries, tout ça. Dallas Trace est un enfoiré arrogant. Il gagne ses procès avec les mêmes trucs que ceux utilisés par Cochran dans le

procès Simpson. Il a sorti un bouquin qui s'appelle Comment convaincre n

'importe qui de n 'importe quoi ou presque, mais il ne pourrait pas me convaincre de le lire même s'il me suppliait pendant mille ans.

- En tout cas, c'est bien son fils Richard qui s'est fait renverser et tuer - assassiner - dans l'accident Kodiak-Borden-Smiley.

- On va prendre ça comme point de départ.

- C'est déjà fait. La tentative d'assassinat dont vous avez fait l'objet et mes recherches sur le réseau de fraudes commerciales conduisent aux mêmes pistes. Lundi, nous les explorerons.

- Lundi ? Mais on est seulement samedi !

- Et ça fait sept mois que je n'ai pas eu un seul foutu week-end à moi, lança-t-elle avec un regard farouche. Je veux prendre un jour entier de repos et passer encore une nuit dans votre chariot de berger avant de m'attaquer sérieusement au problème.

Il écarta les mains.

- «a fait bien longtemps que je n'ai pas pris un dimanche entier.

- Alors, c'est d'accord ?

- D'accord.

Il lui tendit la main pour serrer la sienne.

177

Elle se haussa sur la pointe des pieds, rapprocha son visage du sien et l'embrassa fermement, lentement et s'ement sur les lèvres. Puis elle se dirigea vers la porte.

- Je vais faire la sieste, dit-elle. Ce soir, quand je reviendrai, j'espère qu'il y aura de bons steaks sur le gril et de la bière.

Il la regarda partir, envisagea de la suivre, envisagea de se donner des coups de pied au cul, puis grimpa dans sa voiture pour aller au village chercher des steaks et de la bière.

10 Jorge

Dar ajusta la ceinture ventrale et les bretelles de son harnais en s'installant confortablement sur le siège du L-33 Solo. Il actionna plusieurs fois le palonnier pour s'assurer qu'il était bien à l'aise. Ken avança lentement l'avion remorqueur tandis que son frère Steve surveillait la tension du câble de 60 mètres. Ken s'arrêta un instant. Steve regarda Darwin dans son cockpit-bulle et fit un mouvement circulaire avec son bras, le poing fermé et le pouce dressé. Cela signifiait 'vérification des commandes'. Dar avait déjà fait le nécessaire. Il leva le pouce pour montrer qu'il était prêt.

Steve capta le regard de son frère aux commandes du remorqueur et balaya l'air de sa main droite de gauche à droite à hauteur de sa taille. Ken raidit le câble et regarda derrière lui dans son Cessna monoplace. Steve jeta un nouveau coup d'œil à Dar, qui hochait la tête, la main droite décontractée sur le manche, la gauche posée sur un genou mais prête à

actionner le levier de largage du câble à la moindre anicroche. Le remorqueur commença à rouler, et le planeur frémit puis démarra en cahotant derrière lui, d'abord sur l'herbe, puis sur la piste asphaltée.

Dar passa de nouveau en revue sa liste de vérification A-C-C-V-C-D avant d'atteindre la vitesse de décollage : Altimètre, Courroies, Commandes, Verrière, Câble, Direction. Tout était bon. Il changea légèrement de position pour être plus à l'aise. En plus de la courroie abdominale et des bretelles, il y avait les sangles d'un parachute de siège Para-Cushion modèle 305 fabriqué par Strong. Le coussin

179

sous ses fesses l'isolait du siège de métal, et les boudins gonflables dans le dos le maintenaient bien mieux que le dossier rigide en métal du planeur. La plupart des pilotes de vol à voile dédaignaient les parachutes, mais il en connaissait au moins deux qui étaient morts faute d'en avoir eu un sur le dos. Le premier lors d'une collision ridicule au-dessus du mont Palomar, à quelques kilomètres au nord du sommet, et l'autre à l'occasion d'un accident hautement improbable, alors qu'il exécutait des loopings dans son planeur haute performance, lorsque son aile gauche s'était tout bêtement détachée,

Dar appréciait autant le confort physique procuré par le parachute-coussin que le confort mental de savoir qu'il avait un parachute en cas de besoin.

Le planeur quitta le sol avant le remorqueur, comme toujours, et Dar

le maintenant à deux mètres du sol jusqu'à ce que le Cessna de Ken décolle, quelques dizaines de mètres plus loin. Puis Dar passa d'une main experte en

position haute ^a, maintenant le L-33 à peu près au niveau du Cessna, un peu au-dessus de son sillage. Officiellement, il appliquait la technique standard pour les régions montagneuses, qui consistait à aligner le planeur avec son remorqueur en gardant la même position par rapport à un point fixe situé sur son pare-brise juste au-dessus du panneau d'instruments ultrasimple du planeur ; mais en réalité il s'agissait d'un vieux truc de pilote aguerri consistant à se positionner là où il voulait par rapport au remorqueur et à ne plus en bouger. Cela demandait une certaine dose d'intuition, mais après avoir été remorqué des centaines de fois par Ken il n'en manquait pas.

La matinée était splendide, la visibilité excellente, et une gentille brise de trois nouds soufflait en direction de l'est. Des thermiques adorables prenaient naissance au pied des collines et des montagnes autour de la piste dans la vallée. Mais dès qu'ils eurent grimpé à une altitude de 300

m, il repéra un front orageux au loin à l'ouest. Il allait bientôt atteindre la côte, et la belle matinée serait gachée dans quelques heures.

Ils grimpaient à vitesse constante et le Cessna obliqua bientôt vers le nord-ouest avant de mettre le cap sur le mont Palomar, face au vent.

À l'altitude convenue de 600 m, Dar laissa se relâcher le câble de remorquage pour que Ken sache qu'il allait le larguer. Puis il tira à deux reprises sur le levier de déverrouillage du câble, qu'il vit et sentit se libérer, et vira sur l'aile vers la droite tandis que Ken entamait sa descente vers le sol.

Le L-33 était maintenant autonome, porté par les thermiques montant des contreforts des collines et des versants escarpés au nord de la piste. Dar se cala en arrière de manière à jouir du silence uniquement rompu par le bruissement apaisant et rassurant de l'air sur les ailes et le fuselage en métal.

Il s'était réveillé de bonne heure ce dimanche matin pour préparer du café, des beignets et des céréales et laisser un mot à Syd. Il était sur le point de partir pour l'aérodrome de Warner Springs lorsqu'elle était arrivée, de nouveau vêtue de son Jean, d'une chemise en coton rouge et d'une veste kaki légère avec une multitude de poches. Son étui à

pistolet et son arme étaient à sa ceinture, sous la veste.

- Je m'apprêtais à faire un tour, dit-elle. Vous vouliez filer à l'anglaise ?

- Oui, fit Dar. Il lui expliqua.

- J'aimerais venir avec vous. Il hésita.

- Vous allez vous ennuyer à m'attendre en bas. Il vaudrait mieux que vous restiez par ici. Vous pourrez lire le journal du dimanche. Je vous le rapporte, si vous voulez. Il est juste au carrefour. Il y a un distributeur à côté des boîtes aux lettres.

- Je ne peux pas voler avec vous ?

- Non, dit-il, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. C'est un monoplace, ajouta-t-il plus doucement.

- J'aimerais quand même regarder. Et n'oubliez pas que je ne suis pas juste votre invitée pour le week-end, je suis aussi votre garde du corps.

Ils rincèrent donc un thermos à l'eau chaude, le remplirent de café, mirent quelques beignets dans un sachet, prirent la route du village de Julian sur la 78, obliquèrent en direction du nord puis de l'ouest sur la 79 en longeant une série de canyons et débouchèrent dans la vallée profonde de Warner Springs.

180

181

Syd fut surprise de voir la taille minuscule de son planeur.

- Ce n'est rien d'autre qu'une bulle posée sur un manche avec des ailes et une queue, dit-elle tandis qu'il défaisait les amarres.

- Pour faire du vol à voile, c'est largement suffisant.

- Je croyais qu'on disait faire du planeur.

- C'est la même chose.

Elle maintint une aile pendant qu'il soulevait la poutre de queue.

Ensemble, ils poussèrent le L-33 rouge et blanc sur l'herbe qui bordait la piste. Ken, avec son Cessna, se posait fréquemment ici pour remorquer d'autres planeurs.

- C'est léger, dit Syd en soulevant l'aile de l'appareil. Mais je suis étonnée que ce soit du métal. Je croyais qu'on utilisait plutôt de la toile tendue sur du bois, comme du temps des biplans.

- C'est un modèle conçu par Marian Meciar et fabriqué dans les usines LET

de Tchécoslovaquie. Il est presque entièrement en alliage d'aluminium, à

l'exception des gouvernes de queue. Et il pèse seulement deux cent dix-sept kilos à vide.

- Les Tchèques sont les meilleurs ?

Il ouvrit la verrière et mit son siège-parachute en place.

- Avec ce modèle-ci, ils ont réussi un grand coup, c'est sûr. Il a fallu que je passe au papier de verre quelques coulures de peinture qui occasionnaient une cassure de traînée importante dans la polaire à

cinquante-neuf nœuds environ, et il est vrai que ce modèle a une tendance à

se décrocher sans tremblements d'avertissement, mais pour quelqu'un qui a suffisamment d'expérience c'est un bel engin.

- Depuis combien de temps pilotez-vous des planeurs ?

- Ça peu près onze ans. J'ai débuté dans la Front Range au Colorado, puis j'ai acheté cet appareil d'occasion quand j'ai déménagé ici.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, hésita un très bref instant puis demanda :

- Et combien coûte un engin pareil, si je ne suis pas indiscret ? Il sourit.

- Je l'ai payé vingt-cinq mille dollars, et j'estime avoir fait une affaire. Mais ce n'est pas cela que vous vouliez me demander. quoi, alors ?

Elle lui jeta un coup d'œil rapide.

- Je sais que vous ne prenez jamais une ligne aérienne commerciale. Je croyais que vous aviez la phobie des avions.

Dar avait commencé sa vérification départ extérieure.

- Non, dit-il sans la regarder. J'adore voler, au contraire. Mais uniquement quand c'est moi qui pilote.

Il vira pour faire face au vent et grimpa au-dessus des contreforts du mont Palomar. ȳ l'est il avait aperçu Beauty Peak, qui se dressait isolé à une hauteur de 1676 m, et Toro Peak, un peu plus loin au sud-est, dont le cône solitaire culminait plusieurs centaines de mètres plus haut. C'étaient les thermiques de ces montagnes et collines sublimes qu'il cherchait.

Le L-33, comme la plupart des planeurs, ne disposait que de commandes et d'un équipement rudimentaires. Il y avait le manche à balai, les palonniers tubulaires, un levier court pour la commande des spoilers et des aérofreins, un autre pour la sortie et le verrouillage du train, une grosse poignée pour le largage du c,ble de remorquage, et un petit panneau d'instruments avec altimètre, vario-mètre et anémomètre. Le planeur n'avait ni radio ni aides électroniques à la navigation. En fait, l'instrument que Dar utilisait le plus était le ´ fil de laine ^a, un bout de ficelle de couleur fixé au fuselage juste devant l'habitacle. Cela, ainsi que l'habitude du bruit du vent sur les structures du planeur, le renseignait mieux que n'importe quel instrument de bord sur la vitesse à laquelle il volait. Il savait par expérience que le tube de Pitot, à l'avant du fuselage, qui transmettait à l'anémomètre les informations sur la vitesse du vent et la vitesse propre du planeur, était relativement fiable, mais que les deux prises statiques latérales à l'arrière du fuselage n'étaient pas bien à fleur, de sorte qu'elles enregistraient des valeurs supérieures à peu près de six pour cent à la réalité. Dans la mesure oȳ il était au courant de ce défaut, il ne risquait rien. Le calcul mental avait toujours été son fort. Et le fil de laine ne l'avait jamais trompé.

Sans cesser de balayer l'horizon du regard à l'affȳt d'autres planeurs ou avions motorisés - il n'y en avait que deux ou trois dans le ciel -, il cherchait les thermiques montant des versants orientés à

182

183

l'est, les zones de roche nue, et même les toits de tuiles des maisons. Six cents mètres au-dessus de lui, dans la direction du mont Palomar,

un gros épervier décrivait paresseusement des cercles dans son propre thermique massif. quelques nuages flottaient à présent au-dessus du versant oriental des montagnes, et il vit sur le versant ouest du Palomar un mur de fohn de gros nuages qui commençaient à se déverser sur le versant opposé. Un peu plus loin, il aperçut de gros nimbo et strato-cumulus en formation. L'orage arrivait par la côte. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Son intention était de continuer à grimper en boucle à 270° dans les thermiques des collines jusqu'à ce qu'il atteigne l'altitude confortable de 8000 pieds.

Ensuite, il s'occuperait des zones de pompe ou de dégueulante du côté sous le vent des grands pics. Cela s'appelait 'voler dans l'onde' ^a et demandait un peu plus d'expérience et de technique que pour prendre un simple thermique.

Il longea les dorsales, trouva les bonnes pompes au-dessus des dalles surchauffées par le soleil, puis vira de nouveau à l'est de manière à se retrouver vent arrière au-dessus d'un versant pour profiter au maximum de l'effet Venturi et grimper à travers les créneaux entre les pics pour revenir en cercle accrocher de nouveaux courants ascendants. Chercher ces ascenseurs anabatiques et ces thermiques des pentes orientées à l'est revenait à frôler les versants escarpés à une trentaine ou à une cinquantaine de mètres, quelquefois beaucoup moins. Les grands pins Douglas ou ponderosa lui semblaient vraiment très proches chaque fois qu'il inclinait l'aile droite du L-33 pour grimper. Le variomètre mesurait l'ascension en pieds par minute. En regardant par-dessus son épaule gauche au moment où il traversait l'une de ces dorsales, il aperçut trois chevreuils qui couraient sans bruit sur la crête. Il était dans un univers où le seul bruit qui lui parvenait était le murmure du vent glissant sur l'habitable et le fuselage en alu. Le soleil du matin commençait à

chauffer, et il fit glisser les volets latéraux sur la gauche et la droite de la bulle de plexiglas afin de mieux sentir les courants chauds qui le soulevaient, de même qu'il sentait la légère chute de performance dans le flot d'air perturbé au-dessus de la verrière.

Il était en train de franchir les dernières dorsales avant la vraie montagne. Naturellement, il les attaquait du côté sous le vent, avec 184

une vitesse et une altitude suffisantes pour pouvoir virer sur l'aile en catastrophe si les rabattants étaient trop forts. Mais chaque fois qu'il franchissait une crête, à une dizaine ou une quinzaine de mètres de l'arête rocheuse ou de la cime des pins, il gagnait suffisamment de

force ascensionnelle pour négocier la suivante. Finalement, il se retrouva à

l'ouest de la ligne de crête, à 1 800 m au-dessus du fond d'une vallée, en vue des pentes du Palomar, volant en crabe dans le vent forçant et préparant son approche en ascendance ondulatoire. Mettant à profit la présence providentielle de quelques *lenticles*^a ou nuages lenticulaires, en forme de soucoupe volante, qui stationnaient au-dessus de l'effet de rotor produit par le creux de l'onde derrière le trou de fohn situé sous le vent, il aperçut les crêtes des ondes d'ascendance qui empilaient les lenticulaires comme autant d'assiettes sur un buffet.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant d'effectuer un nouveau virage à 270° pour gagner un peu plus d'altitude, et fut surpris de voir un autre planeur à haute performance qui s'approchait de lui sur la droite, un peu au-dessus. Les planeurs, en général, n'aiment pas voler en formation.

Une collision en plein ciel est le danger le plus sérieux redouté par les pilotes. Et la proximité de celui-ci, alors que le ciel était vide par ailleurs, était tout à fait inhabituelle, sinon carrément discourtoise.

Le planeur bleu et blanc se rapprocha encore, et Dar l'identifia aussitôt.

C'était le Twin Astir de Steve, un biplace joliment profilé, à haute performance, que le directeur de l'aérodrome utilisait pour les baptêmes de l'air et les leçons de pilotage. Puis Dar reconnut Syd, assise devant.

L'espace d'un instant, il sentit l'irritation le gagner. Puis il se détendit et décripa son poing sur le manche. C'était une belle journée. Si elle avait envie de voler, pourquoi pas ?

Mais le Twin Astir se rapprochait encore et battait des ailes. Pour un remorqueur, ce signal signifiait : *largage immédiat du câble*^a. Mais Dar n'avait aucune idée de ce qu'il voulait dire ici. Les deux planeurs étaient à présent presque côte à côte, leurs ailes à une dizaine de mètres l'une de l'autre. Et ils grimpaient rapidement, portés par une onde ascensionnelle venue du Palomar.

Syd était en train de gesticuler. Elle leva son téléphone mobile, le 185 porta à son oreille, fit mine de parler dedans et désigna du doigt la direction de Warner Springs dans la vallée.

Il hocha la tête. Steve dégagea le premier, prit de l'altitude sur les contreforts des collines, mais fila ensuite droit sur l'aérodrome. Dar le suivit à une centaine de mètres derrière. quittant les collines pour survoler la large vallée, il resta derrière le Twin Astir jusqu'au point d'entrée habituel, au sud de l'aéroport de Warner Springs, et entama sa descente vent arrière à la suite de Steve à une altitude de 700 pieds environ. Il prit son virage d'étape de base au nord à 400 pieds, vit le Twin Astir se poser élégamment dans l'herbe à droite de la piste asphaltée et exécuta son arrondi à cinquante mètres derrière lui.

Le vent soufflait à présent en rafales, mais Dar put maintenir sa vitesse constante lors de l'approche finale. Le fil de laine flottait, et il estima sa vitesse minimale de décrochage, augmentée de cinquante pour cent plus la moitié de la vitesse du vent estimée, à environ douze nouds.

Steve avait opéré sa descente selon un angle assez raide, et il fit comme lui, en utilisant ses déporteurs et ses volets pour se maintenir sur la bonne trajectoire. Il redressa le planeur pour qu'il soit parfaitement parallèle au sol à trente centimètres de la pelouse et sentit le léger vent de travers à la dernière seconde. Un coup de palonnier aligna parfaitement le nez du L-33, et il toucha terre si délicatement avec sa roulette de nez que c'est à peine s'il sentit le contact. Il concentra alors son attention sur la gouverne de direction, en maintenant l'appareil sur la bande de gazon bien tondue, et s'immobilisa pour finir à moins de deux mètres de l'aile gauche du Twin Astir.

Il souleva la verrière et se dégagea de son harnais de siège-parachute en quelques secondes. Syd était déjà en train de courir vers lui.

- Dickweed a téléphoné, dit-elle sans lui laisser le temps de parler. Jorge Murphy Esposito est mort. En faisant vite, on peut encore arriver sur les lieux avant tout le monde.

Il pleuvait dru quand ils parvinrent au chantier dans les quartiers sud de San Diego. Ils étaient passés prendre leurs affaires, avec les dossiers et les cassettes vidéo, et cela avait pris du temps. Il avait 186

fallu retourner au chalet, charger la voiture, tout fermer, puis retourner en ville. À leur arrivée, le corps avait été enlevé et il y avait un ruban jaune tout autour du site de l'accident, mais l'endroit grouillait encore de policiers en uniforme et de toutes sortes de gens. Le capitaine Frank Hernandez, qui avait assisté à la réunion de mercredi dans le bureau de Dickweed, était le plus haut gradé en civil sur les lieux. Il était petit mais rblé. La carrure d'un poids mi-lourd,

sans l'altitude mais avec toute l'attitude correspondante. Le visage taillé à la serpe, il ne perdait ni son temps ni sa salive avec le premier pingouin venu. Dar avait entendu dire par Lawrence et par plusieurs autres personnes que c'était un flic intègre et un excellent détective.

- qu'est-ce que vous faites là, tous les deux? demanda-t-il tandis que Dar suivait Syd sous la pluie en direction de la plateforme élévatrice affaissée entourée de ruban jaune.

- Le bureau du procureur nous a appelés, dit Syd. Esposito était un témoin potentiel pour notre enquête. Hernandez grogna en esquissant un sourire quand il entendit le

mot ' témoin ^a.

- Je comprends votre intérêt pour maître Esposito, madame l'enquêteuse.

C'était un arnaqueur de première.

Elle hocha la tête et se tourna vers la plate-forme élévatrice à ciseaux.

Si elle était tombée de son point le plus élevé, cela aurait représenté une chute de plus de dix mètres. ¿ présent, elle était maintenue par des vérins disposés de chaque côté. Le sol était boueux partout, mais il était sec sous la plate-forme à l'exception des mares de sang, des fragments de cervelle et d'un liquide plus sombre. Il y avait également des fragments d'os et de cervelle sur le mur de parpaing, de l'autre côté de la plateforme.

- Vous êtes là parce qu'il s'agit d'un meurtre ? demanda Syd. Le capitaine haussa les épaules.

- Nous avons un témoin oculaire qui dit le contraire.

Il hocha le menton en direction d'un contremaître de chantier muni d'un bloc-notes, en train de parler à un policier en uniforme.

- Il n'y avait que quelques ouvriers sur le chantier aujourd'hui, continua Hernandez. Le contremaître, Vargas, n'a pas vu arriver Esposito, mais il l'a aperçu ensuite en train de parler à quelqu'un à proximité de la plateforme.

- Il a reconnu cette personne ? demanda Syd. De nouveau, Hernandez

hochà la tête.

- Un nommé Paulie Satchel. Ancien ouvrier du chantier. Mais il a été mis à

pied à la suite d'un accident. Il fait un procès à la compagnie.

- Laissez-moi deviner, dit Syd. Esposito était son avocat. Hernandez eut un sourire poli.

- Ce Satchel est donc un suspect ? demanda Syd.

- Non, fit Hernandez d'une voix catégorique. Nous le recherchons pour l'interroger, mais ce n'est qu'un témoin. Vargas, le contremaître, l'a vu repartir juste au moment où la pluie a commencé à tomber. Esposito s'est abrité sous la plate-forme. Elle était au deuxième étage. quand Vargas a vu Esposito pour la dernière fois, il était seul. Puis, soudain, la plateforme a cédé. Esposito a fait un bond, mais du mauvais côté. Du côté du mur. Sa tête a été prise en tenaille dans la fourche.

Syd regarda les traces de matière grise sur les parpaings du mur puis demanda :

- Vargas a assisté à l'accident ?

- Non. Mais il a tourné la tête dès qu'il a entendu le bruit. Il n'a vu personne d'autre sur les lieux.

- Comment une telle plate-forme peut-elle tomber tout d'un coup ? voulut savoir Dar.

Il avait commencé à mitrailler le site avec son appareil photo numérique.

Hernandez le regarda un bon moment avant de lui répondre, puis murmura :

- D'après Vargas, il a dû tripoter ce gros boulon et cet écrou que vous voyez là sur la colonne. C'est l'endroit où l'on vidange et remplit les réservoirs hydrauliques. quand la vis est défaite, la pression tombe pratiquement d'un coup, et la plate-forme fait de même.

- Et pourquoi Esposito aurait-il fait une chose pareille ? demanda Syd.

Hernandez essuya son front moite où retombait une mèche de cheveux.

- Esposito avait l'esprit tordu, dit-il simplement.

Dar s'approcha de la plate-forme. Il n'alla pas dessous, mais s'accroupit pour regarder l'espace sec au-dessus duquel elle se trouvait.

- Il n'y a pas que les traces de pas de maître Esposito, dit-il.

- Je sais, fit Hernandez. Il y a l'équipe médicale qui l'a sorti de là, et le légiste qui a fait le constat de décès. Mais quand je suis arrivé avec mes hommes, il n'y avait que les siennes.

- Comment savez-vous que c'étaient les siennes ? Hernandez soupira.

- Vous connaissez beaucoup d'ouvriers de chantier qui se promènent en Florsheim à talon renforcé ?

Syd s'accroupit à côté de Dar et avança la main dans la zone protégée par un ruban. Elle posa deux doigts dans l'une des flaques sombres et les renifla.

- C'est du fluide hydraulique ? demanda-t-elle.

- Oui, répondit Hernandez. Et le reste, c'est Esposito.

- Vous allez faire une enquête, je suppose. Vous soupçonnez un acte de malveillance ?

- Pour commencer, nous allons interroger Paulie Satchel et quelques-uns des ouvriers présents sur le chantier lorsque c'est arrivé. Un type comme Jorge Esposito a beaucoup d'ennemis et de rivaux. Mais pour le moment, nous privilégions la thèse de

l'accident.

- Et Vargas ? demanda Darwin. Hernandez fronça les sourcils.

- Le contremaître ? Il travaille pour cette entreprise depuis dix-huit ans. Il n'a même pas une contravention pour stationnement interdit à se reprocher.

- Esposito avait un procès en cours contre l'entreprise, murmura Syd. Le capitaine secoua la tête.

- Vargas était en train de téléphoner dans la cabane de chantier principale quand la plate-forme est tombée. Il parlait à l'un des architectes. On pourrait vérifier auprès de la compagnie du téléphone

et interroger l'architecte, mais Vargas n'a rien à voir avec tout ça, je le sens.

- Votre instinct ? demanda Darwin.

189

Il était curieux, comme toujours, de savoir comment les flics parvenaient à

leurs déductions. Il en arrivait presque à croire, parfois, à leur sixième sens.

Hernandez lui jeta un regard de travers, comme s'il avait capté un sarcasme dans sa remarque. Mais il ne dit rien. Ce fut Syd qui rompit le silence.

- O' le légiste a-t-il envoyé le corps ?

-   la morgue, fit Hernandez sans quitter Dar de ses petits yeux perçants.

Vous envisagez d'y aller ?

- Peut-être.

Hernandez haussa les épaules.

- Il n'était pas beau à voir quand nous sommes arrivés. Je doute qu'un séjour à la morgue l'ait amélioré, mais... chacun est libre d'occuper son dimanche comme il veut.

Dar avait remarqué, ces dernières années, que les morgues, au cinéma, étaient de plus en plus peuplées de jeunes et jolies mortes au physique impeccable, et que les médecins légistes étaient représentés comme des porcs insensibles. Celui du comté de San Diego, le Dr Abraham Epstein, par contraste, était un petit homme à l'air méticuleux, habillé avec élégance, la soixantaine commençante, et qui parlait avec le sérieux et la douceur d'un directeur de salon funéraire, mais avec des accents plus sincères. Syd et Dar n'eurent pas à passer devant des rangées de cadavres pour voir celui d'Esposito. La procédure, ici, consistait à prendre place dans un petit salon confortable pendant qu'une vidéo du mort défilait sur un moniteur haute résolution de 80 cm.

Dès que le visage d'Esposito apparut, Dar eut un mouvement de recul.

Il sentit sursauter Syd à côté de lui.

- En jargon médical, leur dit le Dr Epstein d'une voix tranquille, on appelle ça le faciès de la terreur figée. Un peu démodé comme expression, mais elle dit bien ce qu'elle veut dire.

- Mon Dieu ! fit Syd. J'ai vu beaucoup de cadavres dans ma vie, beaucoup à

la suite d'une mort violente, mais jamais avec...

- Une expression pareille, je sais, acheva le légiste. C'est très rare. En général, la mort, même quand elle est subite, efface toutes 190

les autres expressions du visage, au moins jusqu'à ce que la rigidité

cadavérique s'installe. Ce phénomène se produit dans les rares cas où il y a un traumatisme massif et presque instantané du cerveau, souvent sur un champ de bataille.

- Ou entre les branches d'une élévatrice à ciseaux, fit remarquer Dar.

- C'est exact. Comme vous pouvez le constater, non seulement le sommet du crâne a été sectionné - décalotté est le terme - comme dans une autopsie, mais la boîte crânienne elle-même a été broyée violemment et la matière cérébrale expulsée avec force. Le peu qu'il en restait a perdu le contact avec le système nerveux du défunt en moins de temps qu'il n'en faut à

l'influx nerveux pour parvenir au reste du corps.

Ils demeurèrent silencieux un bon moment. Le seul bruit qu'on entendait était celui de la calculatrice de Dar dont il enfonce les touches tandis que, sur l'écran, Jorge Murphy Esposito les fixait de ses yeux éteints. Ils étaient tournés vers le haut, comme s'ils guettaient le couperet d'une guillotine en train de descendre sur lui. Sa bouche était ouverte de manière démesurée en un cri qui ne prendrait jamais fin. Les muscles de son visage et de son cou étaient grotesquement déformés comme dans un dessin animé. Sur le crâne décalotté, les restes de ses cheveux et de ses os ressemblaient à un postiche bon marché à moitié arraché.

- Docteur Epstein, déclara enfin Dar, selon mes calculs, si la plateforme était à sa hauteur maximale - ce que le contremaître et les quelques ouvriers présents aujourd'hui ont attesté -, une perte de fluide hydraulique signifie qu'elle aurait atteint presque

immédiatement sa vitesse terminale et qu'elle aurait atteint maître Esposito en moins de deux secondes.

Le Dr Epstein hocha lentement la tête.

- Ce que vous dites corrobore les études qui ont été faites sur le faciès de la terreur figée. Le cerveau doit être... déconnecté du système nerveux en une seconde et sept dixièmes au maximum pour que le faciès s'installe de cette manière.

Dar se tourna vers Syd.

- Et à quelle distance de la colonne pensez-vous que le corps se trouvait quand le boulon a été retiré pour laisser jaillir le fluide hydraulique ?

191

- La plate-forme fait trois mètres quatre-vingts de large, répondit-elle.

Esposito se trouvait du côté opposé à la colonne, et sa tête dépassait de la fourche de plusieurs centimètres, comme s'il essayait de s'échapper à

travers les lames de métal qui se refermaient.

- Et vous croyez qu'il a pu retirer ce long boulon et faire un bond sur cette distance en moins de deux secondes ? murmura Dar.

- Non, répondit Syd. Son expression suggère qu'il a vu la plateforme en train de tomber. Son instinct aurait dû le pousser à s'écarter, et non à se jeter dessous, contre un mur.

Dar remit sa calculatrice dans sa poche.

- Il y a autre chose, leur dit le Dr Epstein.

Il les guida vers une petite salle de travail et de rangement, entre la salle d'attente et les rangées de casiers de la morgue. Des sacs étaient alignés sur les rayons, pour la plupart accompagnés du symbole international des déchets biotoxiques. Epstein sortit une boîte d'un tiroir, enfila des gants chirurgicaux jetables du modèle utilisé par les équipes médicales depuis l'apparition du sida, et en donna une paire à Syd et à Dar. Puis il sortit l'un des sacs. Il portait une étiquette indiquant ESPOSITO, M. JORGE, avec un numéro et la date.

- Tout cela a été photographié et filmé par la police, naturellement, continua Epstein, mais il vaut mieux que je vous le montre en réalité.

Il ouvrit le sac et déposa les vêtements d'Esposito sur une table en acier inox avec des rigoles pour l'écoulement du sang.

Le costume à fines rayures était quelconque, et le sang et la matière grise qui le souillaient n'amélioreraient pas les choses. La chemise blanche était presque complètement rouge. Esposito avait porté une cravate d'un jaune agressif tirant à présent sur le vermeil.

Le médecin légiste souleva le veston par les manches, puis leur montra la chemise.

- Vous voyez, dit-il. Syd comprit la première.

- Du sang, murmura-t-elle. Des tissus humains, mais pas de fluide hydraulique.

- Exactement, fit Epstein de sa voix triste et modulée. Il n'y en avait pas non plus sur ses mains, ni son visage, ni son torse. Mais là...

Il souleva une jambe du pantalon. Dar l'aida de sa main gantée à la tourner vers la lumière du plafonnier. La jambe droite était imprégnée de fluide hydraulique noir. Epstein sortit du fond du sac une paire de chaussures Florsheim à talon renforcé. Il y avait du sang sur les deux souliers, mais un seul, le droit, était imprégné de liquide noir. Même la semelle intérieure sentait le fluide.

- La tramée de liquide que nous avons vue par terre a dû jaillir de la canalisation à deux mètres cinquante de distance environ, leur dit Syd.

Esposito se trouvait à ce moment-là sous la plate-forme, sans doute à peu près au milieu, ou près du mur. Il n'a pas eu le temps de courir se mettre à l'abri. Il a voulu se glisser au milieu de la fourche, juste au moment où

les lames de ciseau se refermaient. Le fluide a touché son pantalon et sa chaussure droite au moment où il faisait un bond.

- qu'est-ce qui a pu l'empêcher de courir de l'autre côté alors qu'une plate-forme de deux tonnes tombait sur lui ? demanda Darwin.

- Ou qui ? ajouta Syd.

Epstein remit les vêtements dans le sac. Il retira ses gants à présent

tachés de sang, les déposa dans le conteneur de déchets biotoxiques puis alla se rincer les mains dans l'évier. Syd et Dar firent comme lui.

De retour dans la salle d'attente, où le moniteur était à présent éteint, ils remercièrent le médecin.

Le Dr Epstein leur sourit, mais son regard demeurait triste.

- Je sais quelle sorte d'homme était Esposito, dit-il d'une voix si faible que Dar dut se pencher vers lui pour l'entendre. Un arnaqueur, un avocat corrompu. Mais il a eu une mort horrible. Et, même si le capitaine Hernandez ne semble pas intéressé, nous sommes bien obligés de conclure à

un décès délictuel.

- Délictuel, répéta Syd.

- Un assassinat, murmura Dar.

Syd et lui repartirent sous la pluie battante.

192

1

11

Kodiak

Il était près de midi quand la Taurus de Syd tourna dans Star Avenue à

Century City et descendit la rampe inclinée qui menait au parking souterrain.

- Vous allez me dire enfin de quoi il s'agit ? lui demanda Darwin en buvant sa dernière gorgée de café 7-Eleven et en prenant bien soin de ne pas en renverser une goutte tandis que Syd prenait le ticket à la machine et descendait rapidement la rampe tournante qui semblait mener droit dans les entrailles de l'enfer.

- Pas encore, lui dit-elle.

Il y avait une place libre près d'un pilier éraflé, et elle y inséra la Taurus d'une main experte.

Dar laissa entendre un grognement.

Il détestait se lever tôt, surtout pour se rendre à Los Angeles un lundi matin aux heures de pointe. Ce matin, il avait eu droit à la totale. Elle était venue le chercher à sept heures et demie en disant qu'ils avaient rendez-vous pour déjeuner avec il ne savait pas qui. Les embouteillages étaient pires que jamais, mais Syd avait conduit calmement, son poignet fin nonchalamment posé sur le volant, perdue dans ses pensées quand la file o

ils se trouvaient n'avancait plus du tout. Ils n'avaient presque pas parlé pendant le trajet.

Au moins, la presse lui fichait la paix en ce moment. Les vautours de la télé avaient cessé de tourner autour de son loft quand il y était retourné

le dimanche soir, et il ne les avait pas vus ce matin. Le ' forcené de l'autoroute ^a n'était plus d'actualité, et les InstaCams 195

et camions satellites étaient partis s'intéresser à un autre scoop, un scandale sexuel impliquant quelqu'un de haut placé dans l'administration municipale ainsi qu'une parlementaire bien connue. Le fait que les deux protagonistes étaient de très jolies femmes ne contribuait en rien à rendre les journalistes moins acharnés.

Dans l'ascenseur du parking, Syd demanda :

- Vous êtes s'r de bien avoir la vidéo ?

Pour toute réponse, Dar tapota sa vieille mallette.

Ils dépassèrent l'étage o Robert Shapiro avait loué un bureau pendant le procès O. J. Simpson. Les locaux de Dallas Trace étaient au dernier étage.

Dar fut surpris de voir à quel point ses bureaux étaient spacieux et peuplés. Après avoir franchi l'antichambre o se trouvaient la réceptionniste et un garde de la sécurité en civil, ils entrèrent dans une grande salle o s'activaient au moins une douzaine de secrétaires. Dar compta cinq bureaux, sans doute occupés par les jeunes associés de Trace, avant d'arriver au bureau du patron, qui faisait l'angle. La porte était ouverte. Dallas Trace leva les yeux vers les deux arrivants en souriant et se leva de son luxueux fauteuil en cuir pour les accueillir comme si c'étaient de vieux amis.

De nouveau, Dar fut frappé par le luxe de cette pièce. La vue donnait sur les collines au nord, et le ciel était clair après les orages de la veille.

Il savait que, s'il regardait par la fenêtre orientée à l'ouest, il apercevrait certainement Bundy Drive, à Brentwood, à cinq kilomètres de là, où Nicole Brown Simpson et Ronald Goldman avaient été assassinés des années plus tôt par quelqu'un qui avait habilement imité l'ADN de O. J. Simpson.

Dar était surpris non seulement par le raffinement du décor, mais aussi par le nombre des employés. La plupart des avocats qu'il connaissait, même les plus prospères et les plus célèbres, avaient tendance à réduire leurs frais. Souvent, ils payaient leur personnel, en général une seule secrétaire et un ou deux adjoints, de leur propre poche. Comme Jeffrey Toobin l'avait écrit un jour, l'avocat de la défense, dans une affaire criminelle, était placé devant un sérieux dilemme : victorieux ou non, il revoyait rarement son client.

Dallas Trace ne manifestait aucun signe d'angoisse pécuniaire. Il était plus grand et plus maigre qu'il ne le paraissait à la télé. Au 196

moins un mètre quatre-vingt-dix, estimait Dar, avec un visage de baroudeur taillé à la serpe, genre pub pour Marlboro. Son expression était bon enfant et mettait en valeur les rides de sourire autour de ses yeux et les muscles aux commissures de ses lèvres fines. Il avait de longs cheveux gris noués en arrière avec une lanière de cuir. Ses sourcils étaient d'un noir pur qui faisait ressortir le gris clair de ses yeux et les rendait encore plus frappants et photogéniques dans son visage buriné. Il portait la chemise en Jean et la cravate-cordelière qui lui valaient son image de marque, mais il était visible que la chemise bleue était plutôt en soie qu'en toile de coton. Son blouson de cow-boy semblait taillé dans le cuir d'un stégosaure plutôt vieux, et devait coûter quelques milliers de dollars. La cordelière était maintenue par l'inévitable clip de jade et d'argent, et il y avait un petit diamant dans le lobe de l'oreille gauche de l'avocat-cow-boy. Dar se rendait compte qu'il avait vieilli chaque fois qu'il réagissait devant un homme qui portait des bijoux. Il lui arrivait, tout seul, par une nuit d'été, de hurler devant sa télé quand un joueur se faisait intercepter avant d'atteindre la première base : ' Tu aurais pu le faire, connard, sans ta chaîne en or de trois kilos ! ' ^a Il était le premier à reconnaître que sa réaction était due à l'âge, à

l'intolérance, et peut-être aux prémices de la maladie d'Alzheimer, mais il ne changeait pas d'opinion. Dallas Trace avait six bagues aux

doigts, et ses bottes de cow-boy de chez Lucchese semblaient douces comme du beurre. Trace serra d'abord la main de Syd, puis celle de Dar. Comme il

s'y attendait, le grand avocat, malgré sa maigreur, avait une poigne de broyeur.

- Madame Oison, docteur Minor, asseyez-vous, asseyez-vous. Il retourna s'asseoir dans son fauteuil en cuir d'un pas précipité.

Dar estimait qu'il avait soixante ans passés, mais il semblait avoir la forme d'un athlète de vingt-cinq ans. Pour avoir vu à la télé sa jeune femme ,gée de vingt-cinq ans, Dar supposait qu'il avait de bonnes raisons de rester physiquement en forme.

Le centre de gravité de la grande pièce était le bureau, placé à

l'angle des deux fenêtres. Mais l'avocat tournait le dos à la vue somptueuse, comme pour marquer qu'il n'avait pas le temps de se 197

laisser distraire. Sur les autres murs, entre les étagères pleines de livres, il y avait de nombreuses photos de Trace en compagnie de célébrités et de personnalités influentes, parmi lesquelles les quatre derniers présidents des ...tats-Unis.

L'avocat se laissa aller en arrière dans son luxueux fauteuil, posa ses Lucchese beurre au bord de son bureau et demanda de sa voix de ténor rocailleuse bien connue des médias :

- qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cette visite, chère madame ?

Docteur ?

- Vous avez peut-être entendu parler de la tentative d'assassinat qui a visé le Dr Minor la semaine dernière, lui dit Syd.

Trace sourit, prit un crayon sur son bureau et en tapota ses dents d'une blancheur parfaite.

- En effet. Le célèbre tueur de l'autoroute. Vous êtes peut-être venu me consulter à ce sujet, docteur Minor ?

- Non, murmura Dar.

- Aucune plainte n'a été déposée, précisa Syd. Aucune ne le sera sans doute jamais. Les deux hommes qui ont ouvert le feu sur le Dr Minor étaient des tueurs appartenant à la mafia russe.

Bien que tous ces détails aient été longuement développés par les médias, Dallas Trace prit un air surpris et haussa ses épais sourcils.

- Si vous n'êtes pas ici pour me demander de vous représenter, alors...

Il laissa sa phrase en suspens.

- Lorsque je vous ai téléphoné pour prendre rendez-vous, maître, vous sembliez savoir qui nous sommes.

Le sourire de Trace s'épanouit, et il remit le crayon en place dans son pot en cuir d'une main experte.

- Bien sûr que je sais qui vous êtes, madame l'enquêteuse principale. J'ai suivi avec un grand intérêt les efforts du procureur dans sa lutte contre la fraude aux assurances, en collaboration avec le FBI et le Bureau national anticrime des assureurs. Vous avez fait un excellent travail en Californie depuis un an, madame.

- Merci, lui dit Syd.

- D'un autre côté, tous ceux qui s'intéressent à la reconstitution d'accidents ont entendu parler de Darwin Minor, continua l'avocat.

198

Dar n'eut pas de réaction. Derrière Trace, il apercevait Hollywood, Beverley Hills et Brentwood. Au loin, on devinait même la mer.

- Le Dr Minor a ici un enregistrement vidéo que nous aimerions vous montrer, maître, lui dit Syd. Avez-vous ce qu'il faut sous la main pour le passer ?

Trace appuya sur une touche de son interphone et dit quelques mots. Une minute plus tard, un jeune homme arriva avec un chariot où étaient posés un moniteur 36 pouces et une pile de magnétoscopes et lecteurs DVD de différentes dénominations religieuses.

- Y a-t-il une chose que je devrais savoir, madame Oison, docteur Minor, avant de visionner cette bande ? quelque chose d'incriminant, qui pourrait nous placer dans une relation de type avocat-client ?

Sa voix rocailleuse avait à présent perdu toute trace d'amusement.

- Rien de tout cela, lui dit Syd.

Il inséra la cassette, alla fermer la porte du bureau, retourna s'asseoir

et activa le magnétoscope avec une télécommande de la taille d'une carte de crédit. Ils regardèrent la vidéo en silence, ou plutôt, remarqua Dar, Dallas Trace et lui regardèrent la vidéo pendant que Syd regardait Dallas Trace.

L'image n'était rien de plus qu'une animation CAO de l'accident en 3 D. On voyait deux hommes sortir d'un immeuble, le premier poussait l'autre devant un camion en train de déraper, le camion s'éloignait puis revenait à

l'autre bout de la rue pour l'écraser une seconde fois. Trace demeura totalement impassible pendant que défilait la bande.

- Reconnaissez-vous l'accident décrit dans cette reconstitution, maître ?

demanda Syd.

- Naturellement, répliqua Trace. C'est une représentation informatique approximative de l'accident qui a causé la mort de mon fils,

- Votre fils Richard Kodiak, murmura Syd.

Le regard glacé de Trace s'attarda un instant sur l'enquêtrice principale avant qu'il réponde.

- Oui.

- Pourriez-vous nous expliquer, maître, pourquoi votre fils portait un nom différent du vôtre ? demanda Syd à voix basse sur le ton de la conversation.

- C'est un interrogatoire officiel, madame l'enquêtrice ?

199

- Bien s'r que non, maître.

- Très bien, fit Trace en se renversant en arrière pour poser de nouveau ses bottes au bord du bureau. Un instant, j'ai cru que j'allais avoir besoin de faire venir un avocat.

Syd attendit.

- Mon fils Richard a choisi de porter le nom de son beau-père, Kodiak, expliqua finalement Trace. Richard est... était le fils que j'ai eu d'un premier mariage. ...laine et moi avons divorcé en 1981. Depuis, elle

s'est remariée.

Syd hocha la tête et continua d'attendre. Dallas Trace arrondit les lèvres en un demi-sourire triste.

- Ce n'est un secret pour personne, continua-t-il, que mon fils et moi nous nous sommes brouillés sérieusement il y a quelques années de cela. Il a pris légalement le nom de son beau-père, en grande partie, je suppose, pour me faire de la peine.

- Cette brouille, maître, était-elle liée... euh... au style de vie de votre fils ? demanda Syd.

Le sourire de Trace devint plus pincé.

- Naturellement, madame, cela ne vous regarde pas. Cependant, pour vous faire plaisir, je vais tout de même répondre à votre question, malgré son caractère indiscret et désobligeant. La réponse est non. La découverte par Richard de ses penchants sexuels n'a rien à voir avec notre différend. Si vous vous êtes renseignée sur moi, madame, vous devriez savoir que j'ai toujours défendu les droits des homosexuels et des lesbiennes. Richard est... était quelqu'un de particulièrement têtu. On pourrait peut-être dire qu'il n'y avait de place que pour un seul taureau dans le troupeau familial.

Syd hocha de nouveau la tête.

- quelle est votre réaction devant cette bande, maître Trace ?

- J'aurais été profondément indigné, déclara Trace sans s'émouvoir, si je ne l'avais pas déjà visionnée à plusieurs reprises.

Dar ne put s'empêcher de ciller en l'entendant dire cela.

- Vous l'avez déjà vue ? demanda Syd. Puis-je savoir où ?

- L'inspecteur Ventura me l'a montrée à l'occasion de l'enquête sur l'accident.

- Robert Ventura, de la brigade criminelle de la police de Los Angeles ?

200

- Lui-même. Il m'a assuré, de même que le capitaine Fairchild, que cette

reconstitution ^a vidéo était dépourvue de tout fondement et basée sur des données inexactes.

Dar se racla la gorge.

- Vous semblez s'êr de vous quand vous affirmez que cette vidéo ne correspond pas à ce qui s'est passé. Puis-je vous demander d'où vous vient une telle assurance ?

Dallas Trace fixa Dar de son regard glacé.

- Bien s'êr, docteur Minor. Tout d'abord, je respecte le professionnalisme de ces deux policiers.

- Ventura et Fairchild, de la brigade criminelle de Los Angeles, interrompit Syd.

Sans quitter Dar du regard, Trace répondit : - Mais oui. Ces deux hommes ont passé des centaines d'heures sur cette affaire et ont conclu à un accident.

- Vous avez parlé à quelqu'un de la brigade d'investigation des accidents ? interrogea Dar. Le sergent Rote, peut-être ? Ou bien le capitaine Kapshaw ?

L'avocat haussa les épaules.

- J'ai discuté avec pas mal de gens qui s'occupaient de cette affaire, docteur Minor. Probablement avec ces deux-là aussi. J'ai parlé à l'agent Lentile, qui a rédigé le rapport sur l'accident, ainsi qu'aux agents Clancey et Berry. J'ai parlé au sergent McKay et à tous ceux qui étaient présents cette nuit-là. (Les muscles entourant les lèvres fines de Trace se crispèrent de nouveau, mais le sourire qui en résulta ne monta pas jusqu'à

ses yeux.) J'ai un peu l'habitude, moi aussi, de conduire l'interrogatoire et le contre-interrogatoire des témoins, conclut-il.

- Nous n'en doutons pas, déclara Syd, attirant de nouveau sur elle le regard de l'avocat. Mais avez-vous eu l'occasion de parler aux demandeurs directement impliqués dans l'accident, M. Borden et Mme Smiley ?

Trace secoua négativement la tête.

- J'ai lu leurs dépositions. Je n'avais aucune raison de leur parler.

- On dit qu'ils ont déménagé à San Francisco, déclara Syd, mais la police, là-bas, n'a pas pu retrouver leur trace.

201

L'avocat ne répondit pas. Sans aller jusqu'à consulter sa montre, il leur faisait sentir qu'ils lui faisaient perdre un temps précieux. Dar jeta à

Syd un regard de biais. quand avait-elle obtenu cette information ?

- Saviez-vous que votre fils avait une autre identité, Me Trace ? qu'il avait des papiers le présentant comme le Dr Richard Karnak et travaillait pour une clinique appelée California Sure-Med ?

- Oui, répondit Trace. Je l'ai appris.

- Votre fils était-il docteur en médecine ?

- Non, fit l'avocat d'une voix apparemment dépourvue de toute tension et de toute intonation défensive. Mon fils était un étudiant perpétuel. Il était encore à la fac à plus de trente ans et n'a jamais décroché de diplôme. Il a fait une première année de médecine.

- Comment avez-vous appris qu'il se faisait appeler ainsi et travaillait dans cette clinique ? Par Ventura et Fairchild, également ?

Trace secoua lentement la tête.

- J'ai mes propres sources de renseignement, dit-il.

- Et vous savez donc que Sure-Med est une clinique de complaisance, une source de demandes frauduleuses de remboursement par les assurances, et que votre fils avait enfreint plusieurs lois fédérales en se faisant passer pour un docteur en médecine et en établissant de faux certificats ?

- Je l'ai appris récemment, madame. Vous avez l'intention d'inculper mon fils ?

Syd ne détourna pas les yeux tandis que l'avocat dardait sur elle son regard d'aigle.

Au bout d'un moment, Trace soupira et remit les pieds par terre. Il passa ses mains dans ses cheveux gris soigneusement peignés et rajusta la lanière de cuir qui maintenait en place sa queue-de-cheval.

- Vous ne m'avez rien appris sur mon fils que je ne sache déjà, dit-il

enfin. Ce que la police n'a pas su découvrir, mes enquêteurs privés me l'ont rapporté. J'ai su, et je reconnais officiellement devant vous, que mon fils faisait partie d'un réseau de... comment dites-vous ?

d'escroquerie aux assurances. Il s'agit d'une organisation qui possédait ses rabatteurs et était dirigée par un avocat marron.

- Oui.

202

- Un avocat marron du nom de Jorge Murphy Esposito, fit Dallas Trace en prononçant ces trois derniers mots comme s'il avait du fiel sur la langue.

- Et qui est mort ce week-end, lui dit Syd.

- Je sais. (Il sourit.) Voulez-vous savoir où je me trouvais au moment de l'accident, madame l'enquêtrice ?

- Non, merci, maître. Dimanche après-midi, vous étiez à une vente de charité à Beverley Hills. Vous avez acheté un dessin de Picasso que vous avez payé soixante-quatre mille deux cent quatre-vingts dollars.

Le sourire de Trace s'évanouit.

- Bon sang de bonsoir, vous me soupçonnez vraiment de tremper dans ces combines de merde !

Syd secoua la tête.

- J'essaie juste de rassembler des informations sur l'un des réseaux de fraude aux accidents les plus profitables jamais organisés en Californie du Sud. Votre fils, qui en faisait partie, est mort dans des circonstances mystérieuses...

- Pas d'accord ! lança sèchement Trace. Mon fils est mort accidentellement alors qu'il déménageait à la cloche de bois avec ses amis, deux délinquants mineurs dont l'un n'était même pas capable de conduire un camion correctement. Une fin lamentable à une existence largement inutile.

- La reconstitution du docteur Minor est pourtant..., commença Syd.

L'avocat tourna vers Dar un regard perçant sans esquisser l'ombre d'un sourire, cette fois-ci.

- Docteur Minor, il y a quelque temps, je suis allé voir ce film à succès sur un paquebot de luxe qui a coulé il y a près de quatre-vingt-dix ans.

- Le Titanic, fit Dar.

- Exactement, continua l'avocat avec un accent du Texas encore plus prononcé. Dans ce film, j'ai vu de mes propres yeux cet énorme navire qui se dressait et se cassait en deux avant de sombrer tandis que ses passagers tombaient de partout, comme des grenouilles dans un baquet. Très impressionnant. Mais voulez-vous que je vous dise une chose, docteur Minor ?

203

Dar attendit sans répliquer.

- Rien de tout cela n'était vrai. Il ne s'agissait que d'effets spéciaux.

Des images numériques.

Il avait craché ces mots comme s'ils étaient obscènes. Dar ne disait toujours rien.

- Si vous étiez devant moi à la barre des témoins, docteur Minor, et si votre précieuse vidéo était dans la machine en train de défiler devant les jurés, il ne me faudrait pas plus de trente secondes - que dis-je, vingt secondes - pour leur démontrer qu'à notre époque digitale d'effets spéciaux assistés par ordinateur, on ne peut plus se fier à aucune image enregistrée.

- Esposito est mort, l'interrompt Syd. Donald Borden et Gennie Smiley -

de son nom de jeune fille Gennie Esposito, comme votre détective privé, j'en suis sûre, a dû vous en informer -, se sont évanouis dans la nature.

Et vous ne trouvez toujours pas ça suspect ?

Il tourna vivement vers elle son regard de rapace.

- Je trouve tout suspect dans cette affaire, madame Oison. Je me méfiais de tout ce que faisait Richard. De tous ses amis. De toutes les sales histoires d'où il fallait que je le sorte. À la fin, il s'est fourré dans une sale situation d'où personne ne peut plus le tirer. Mais je suis intimement convaincu qu'il s'agissait d'un accident. Et, de toute

manière, qu'est-ce que ça peut foutre ? S'il n'était pas mort cette nuit-là dans Marlboro Avenue, il serait probablement en prison à l'heure qu'il est. Mon fils était un pauvre petit moineau de merde, faible et manipulateur, et je n'ai pas été surpris le moins du monde, madame Oison, de le voir finir avec des canailles de bas étage comme Jorge Esposito, Donald Borden et Gennie Smiley ex-Esposito.

- Et le fait qu'ils aient disparu ? demanda Syd.

Dallas Trace se mit à rire, et pour une fois il semblait sincère.

- Ces gens-là excellent dans l'art de disparaître, ils ne font que ça toute leur vie, vous le savez bien. Mon fils le faisait aussi. Et maintenant qu'il a disparu pour de bon, il n'y a rien que je puisse faire ou que vous puissiez faire vous-même pour le faire revenir, madame Oison.

Dallas Trace se leva soudain, avec une agilité rare chez un homme de son

âge. Il éjecta la cassette du magnétoscope, la remit à Syd et alla ouvrir la porte de son bureau.

204

- ¿ présent, si je ne puis rien faire d'autre pour vous aider aujourd'hui...

Syd et Dar se levèrent pour sortir.

- Il y a juste une petite chose que je serais curieuse de savoir, murmura Syd. C'est au sujet de votre don à l'association Secours aux démunis.

Les sourcils noirs de Trace se dressèrent en points d'exclamation presque verticaux.

- Hein? Pardonnez-moi mon langage, madame Oison, mais qu'est-ce que ce putain de truc vient foutre au milieu de tout le reste ?

- Vous avez versé une somme considérable, l'an dernier, à cet organisme charitable. Combien, déjà ?

- Aucune idée. Adressez-vous à mon comptable.

- Deux cent cinquante mille dollars, si ma mémoire est bonne.

- Je n'en doute pas, madame, fit Trace en ouvrant la porte un peu plus.

Vous êtes une bonne enquêteuse. Mais si vous vous êtes bien renseignée, vous devez savoir également que Mme Trace et moi faisons des dons à plus de deux douzaines d'organismes de charité et que celui-là... comment s'appelle-t-il, déjà ?

- Secours aux démunis.

- que Secours aux démunis s'occupe principalement de la communauté

hispanique, et que nous sommes particulièrement attachés à ces pauvres gens, qui sont en butte à de constantes persécutions, souvent de la part du bureau du procureur d'...tat.

- Je sais que votre femme et vous patronnez plusieurs institutions charitables, maître. Vous êtes quelqu'un de très généreux. Et vous avez été

plus que généreux envers nous en nous accordant un peu de votre précieux temps. Je vous en remercie.

Elle lui tendit la main. Il hésita, surpris, puis la serra ainsi que celle de Dar. De retour dans le parking en sous-sol, Dar murmura :

- Intéressant. Et maintenant ?

- En route pour le prochain arrêt.

Il y avait longtemps que Dar n'avait pas mis les pieds au Centre médical du comté de Los Angeles. C'était le plus grand hôpital du 205

comté, et il s'étendait encore. Deux nouvelles ailes au moins étaient bruyamment en chantier tandis que Syd trouvait enfin une place pour se garer au sixième étage du parking.

L'odeur qui régnait là était celle de tous les établissements hospitaliers.

L'éclairage misérable était le même, avec ses tons fluorescents rappelant la végétation en décomposition, qui donnent l'impression d'illuminer le sang sous la peau. Le décor était le même, avec ses échos de voix affaiblies, ses quintes de toux, ses rires d'infirmières, ses sonneries de téléphone, ses on demande le Dr Untel ^a répercutés par les haut-parleurs des couloirs, ses bruits feutrés de semelles en caoutchouc sur le lino...

Dar détestait les hôpitaux.

Syd le guida de corridor en corridor comme si elle lui faisait faire le tour du propriétaire, en utilisant son badge d'enquêtrice principale pour avoir accès aux urgences, aux soins intensifs, à la maternité, aux chambres des patients et même à la salle de lavage des mains du centre chirurgical.

Dar comprit très vite. En plus des médecins, internes, infirmières, aides-soignants, bénévoles, gardiens, administrateurs, patients et visiteurs, il y avait une autre présence visible, celle de femmes et d'hommes portant des vestes blanches ornées d'écussons multicolores. Parmi eux, une croix rouge, un caducée sur fond bleu roi, un aigle tenant dans ses serres un rameau d'olivier - l'écusson ovale ressemblait à un de ceux des astronautes de la NASA pour la mission Apollo - et le drapeau américain. Mais le plus visible, sur la poitrine du côté gauche, était un carré bleu au milieu duquel se détachaient en rouge les deux lettres SD. Elles étaient centrées de part et d'autre d'une croix, dans la partie supérieure, comme si, se disait Dar, quelqu'un avait réussi un double botté de placement avec un crucifix.

Ils se trouvaient dans l'une des salles d'attente du service des urgences lorsque Dar fit le rapprochement. Ils avaient vu du personnel portant ces vestes en train de pousser des chariots chargés de revues, de jus de fruits et d'ours en peluche. Ils avaient vu deux femmes portant la même veste en train de soutenir et de consoler une vieille dame de type hispanique en train de sangloter dans l'une des chapelles de l'hôpital. Ils avaient vu des gens portant ces deux lettres SD dans une salle de soins intensifs, chuchotant quelque chose en espagnol à des malades en phase terminale. Et ici, dans la

206

salle d'attente des urgences, il y avait une jeune femme aux traits hispaniques en train de rassurer une famille entière. Dar connaissait suffisamment d'espagnol pour comprendre qu'il s'agissait de Mexicains clandestins. Leur fille, qui devait avoir sept ou huit ans, s'était cassé

le bras. La fracture avait été soignée, mais la mère était hystérique, le père se tordait littéralement les mains de désespoir, le bébé pleurait et le jeune frère de la petite fille était au bord des larmes. Dar entendit assez pour comprendre qu'ils avaient peur d'être expulsés du territoire maintenant qu'ils avaient été obligés de faire appel à un hôpital, mais la jeune femme à la veste SD leur assura en un espagnol parfait au débit rapide qu'il n'en serait rien, que la loi interdisait ce genre de chose, qu'il n'y aurait pas de rapport à la police, qu'ils pouvaient rentrer chez eux sans crainte et appeler le Secours aux

démunis le lendemain matin pour recevoir des instructions et une aide qui leur permettrait de vivre heureux et tranquilles dans le pays qu'ils avaient choisi.

- Secours aux démunis, murmura Dar entre ses dents tandis qu'ils se dirigeaient vers leur voiture.

- Oui, lui dit Syd. J'en ai compté trente-six en tout.

- Et alors ?

- Alors, il y a des milliers oui, des milliers, de volontaires bénévoles qui travaillent pour eux dans le comté de Los Angeles. On les trouve dans tous les hôpitaux. C'est même très à la mode pour les vedettes de cinéma et les clientes des boutiques de luxe de Rodéo Drive de donner quelques heures de leur temps, à condition de connaître suffisamment d'espagnol. Ils ont même commencé à étendre leurs services aux Vietnamiens, aux Cambodgiens, aux Chinois et à je ne sais qui encore.

- Et alors ?

- Alors, ça a commencé comme une petite organisation de charité

catholique, et c'est devenu aujourd'hui une énorme machine à but non lucratif. L'...glise a déniché un petit avocat minable d'origine hispanique pour diriger tout ça, et l'entreprise, aujourd'hui, n'a plus rien à voir avec l'...glise catholique romaine. On trouve des Secouristes dans tous les hôpitaux et dans tous les centres médicaux de San Diego, de Sacramento, dans toutes les villes de la Baie, et même, depuis moins d'un an, à

Phoenix, Flagstaff, Las Vegas,

207

Portland, Eugène, Seattle, et jusqu'à Billings, dans le Montana ' Bientôt, il y en aura dans tout le pays !

- Et alors ? répéta Dar.

- Ils font partie du réseau, Dar. Ils font partie de la pieuvre qui recrute parmi les immigrants, d'où qu'ils viennent. Ils leur apprennent à

gagner de l'argent en feignant un accident, en demandant des dommages et intérêts à leurs employeurs ou aux victimes de leurs combines sur les routes ou ailleurs.

- O' voulez-vous en venir ? demanda Darwin tandis qu'ils grimpaient dans la voiture, mettaient la climatisation en marche et se dirigeaient vers la sortie, direction autoroute. Ces combines ont toujours existé. Depuis que les grandes compagnies d'assurances se sont partagé le marché et que les litiges sont devenus le gagne-pain de toute la profession juridique, c'est le moyen le plus rapide pour les immigrés de faire fortune en Amérique.

Avant les Mexicains et les Asiatiques, c'étaient les Irlandais, les Allemands et bien d'autres encore. Rien de nouveau sous le soleil.

- C'est l'échelle qui constitue la nouveauté, Dar. Il ne s'agit plus de quelques cliniques clandestines et d'une poignée de rabatteurs à la solde d'un ou deux chevaliers d'industrie. C'est de RICO ' que nous sommes en train de parler. Il s'agit de crime organisé à l'échelle des cartels colombiens de la drogue et de leurs connexions en Amérique. (Elle désigna du menton le centre médical qu'ils venaient de quitter.) Tout un réseau de médecins et de chirurgiens - des vrais - envoie ses patients au Secours aux démunis pour qu'ils soient... euh... secourus. Et les foutus consulats mexicains servent également de rabatteurs !

- Cela facilite le travail des escrocs, d'accord, fit Dar en regardant les lotissements qui se succédaient pêle-mêle des deux côtés de l'autoroute. La belle affaire !

- Une affaire qui rapporte plusieurs centaines de milliards de dollars quand même, répliqua Syd. Et j'ai bien l'intention de découvrir 1. Racketeer Influenced Corrupt Organizations : associations de malfaiteurs pratiquant la corruption, le racket et le crime organisé. Une loi votée en 1970 par le Congrès américain fixe les modalités de la lutte contre ce type de délit à grande échelle.

208

qui est derrière tout ça, qui est l'organisateur de cette monstrueuse entreprise.

Dar se tourna vers elle, conscient d'être plus furieux qu'il ne l'avait jamais été. Tout ce qu'elle avait fait, jusqu'à présent, c'était de la poudre aux yeux. Jouer au ' garde du corps 'a, lui donner le rôle de la chèvre comme dans Jurassic Park, aller voir avec lui ses petits accidents rigolos et le traîner à son tour avec elle comme le Dr Watson accroché aux basques de sa Sherlock Holmes.,

- Vous soupçonnez Dallas Trace d'être derrière tout ça ? demanda-t-il.

C'est probablement l'avocat le plus célèbre de tous les ...tats-Unis. Celui qui a toutes les réponses sur CNN. Ce gommeux avec ses chemises de prolétaire en soie et son accent du Texas originaire de Newark, vous croyez vraiment que c'est le Don Corleone de l'industrie de l'arnaque en Californie du Sud ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

- Je ne sais pas. Je n'en sais vraiment rien, Dar. Il n'y a pas de piste flagrante. Mais tout semble pointer quand même dans sa direction générale.

- Vous croyez qu'il a fait tuer son fils ?

- Non, mais...

- Vous croyez qu'il a fait disparaître Esposito, Donald Borden et la fille, Gennie Smiley ?

- Je l'ignore. Si...

- Vous croyez que c'est lui le chef des Cinq Familles ? qu'il trouve le temps de s'occuper de ça entre sa clientèle d'avocat, les livres qu'il écrit, son émission hebdomadaire sur CNN, ses apparitions en public, ses interventions dans l'émission Nightline et dans Good Morning America, ses œuvres de charité et ses folles nuits d'amour avec sa ravissante femme-enfant ?

- Inutile de vous mettre en colère, Dar.

- Et si j'en ai envie ? Vous saviez très bien qu'il avait déjà vu ma reconstitution vidéo !

- C'est vrai.

- Vous m'avez entraîné chez lui uniquement pour voir sa réaction en me voyant. En vous disant que si jamais c'était lui le caÔd, il serait bon qu'il voie bien quelle gueule j'ai pour mieux m'envoyer ses tueurs par la suite.

209

- Vous vous méprenez, Dar.

- Et mon cul, il se méprend aussi ?

Ils roulèrent un bon moment en silence.

- Si cette conspiration est aussi vaste que je le soupçonne..., commença-t-elle.

Il l'interrompit brutalement.

- Je ne crois pas aux conspirations. Elle lui lança un regard agacé.

- Je crois seulement au mal organisé, ajouta Dar, qui essayait de maîtriser sa colère. Je crois à la Cosa Nostra, aux constructeurs d'automobiles merdiques, aux fabricants de cigarettes et aux enfoirés qui ont distribué leur formule lactée pour nourrissons aux mamans du tiers-monde pour qu'elles continuent d'en acheter même quand leurs bébés mouraient de la diarrhée occasionnée par l'eau polluée... (Il s'interrompit pour prendre une longue inspiration.) Mais les conspirations, non. Les comploteurs sont comme les ...glises et les autres organisations multicellulaires. Plus ils sont grands, plus ils sont cons. La loi du qI inverse.

- Si vous ne croyez pas aux conspirations, à quoi croyez-vous, Dar?

- qu'est-ce que ça peut faire ? - Simple curiosité.

La voix de Syd était à présent aussi dépourvue d'intonation que d'émotion.

- Voyons voir, fit Dar en regardant la circulation bloquée devant eux par une masse d'automobiles et de camions roulant à quinze à l'heure. Je crois à l'entropie. Je crois à l'étendue sans bornes de la perversité et de la stupidité humaines. Je crois à la combinaison fortuite de ces trois éléments pour donner lieu à un vendredi sanglant de Dallas, où un abruti du nom de Lee Harvey Oswald, à qui les marines ont appris à tirer, a eu un créneau de six secondes pour réussir son coup...

Il se tut brusquement. qu'est-ce que je raconte encore ? ...tait-ce l'impudence arrogante de Dallas Trace ou les miasmes de mort de l'hôpital qui l'avaient mis dans cet état ? Ou était-il simplement en train de devenir fou ?

Au bout de plusieurs minutes de silence, Syd murmura : 210

- Et vous ne croyez pas non plus aux croisades.

Il la regarda. En cet instant, elle lui était totalement étrangère. Ce n'était certainement pas la femme dont il avait tant apprécié la compagnie et les reparties ces derniers jours.

- Les croisades finissent toujours par le sacrifice des innocents, dit-il.

Exactement comme celles qui avaient pour but de libérer la Terre sainte.

Tôt ou tard, ça tourne à une foutue guerre de gosses, et on envoie des enfants en première ligne.

Elle fronça les sourcils.

- qu'est-ce qui vous met tellement en rogne, Dar ? Le Vietnam ? Votre travail à la Sécurité des transports ? L'accident de Challenger ? que sommes-nous en train de...

- Laissez tomber, fit Dar d'une voix soudain très lasse. Les hommes de troupe, au Vietnam, avaient une expression qu'ils res-sortaient à tout bout de champ.

Syd contemplait les embouteillages sur la route.

- quoi qu'il arrive, poursuit Dar, dans l'infanterie, les hommes prenaient l'habitude de dire : ' Bordel, on s'en fout et on continue. ^a

Plus rien n'avancait, à présent. Syd lui jeta un regard où brillait plus que de la colère.

- Vous ne pouvez pas b,tir une philosophie là-dessus. On ne peut pas vivre comme ça.

Il soutint son regard, et ce ne fut que quand elle détourna les yeux qu'il se rendit compte de la rage qu'il avait d° exprimer.

- Vous vous trompez, dit-il. C'est la seule philosophie qui permet de survivre.

Ils arrivèrent finalement à San Diego sans avoir ajouté un seul mot. quand ils furent en vue de l'hôtel de Syd, elle murmura :

- Je vous dépose chez vous. Il secoua la tête.

- Je dois d'abord passer au palais de justice. J'y vais à pied. Ils doivent me rendre ma NSX qui est à la fourrière, et j'ai rendez-vous sur place avec mon carrossier.

Elle s'arrêta en hochant la tête. Elle le regarda descendre et se retourner vers elle sur le trottoir.

- Vous n'avez pas l'intention de collaborer davantage à cette enquête, dit-elle.

211

- Non.

Elle hocha la tête.

- Merci... commença Dar. Merci pour tout. Il s'éloigna sans se retourner.

12 Ligne de tir

Le mardi fut le jour des armes, et fut couronné par une balle de fusil haute vélocité visant Darwin Minor au cour.

La journée avait commencé assez sinistrement par une chaleur étouffante et de gros nuages noirs menaçants, chose inhabituelle en Californie du Sud à

cette époque de l'année. Mais presque tout, dans le climat de la Californie du Sud, était inhabituel à n'importe quelle époque de n'importe quelle année. Dar avait commencé la journée de très mauvaise humeur. Sa colère de la veille le tracassait. Sa décision de ne plus revoir Sydney Oison le tracassait. Et le fait d'être tracassé par ça était sa plus grande source de tracas.

Les réparations sur la NSX allaient lui coûter une fortune. quand Harry Meadows, son copain carrossier, et l'une des rares personnes dans tout l'...

tat capables de faire un travail correct sur l'Acura en aluminium, l'avait rencontré la veille au palais de justice pour lui remettre le devis, il avait secoué la tête en faisant un pas en arrière.

- Doux Jésus ! C'est le prix d'une Subaru neuve ! Harry avait hoché solennellement et tristement la tête.

- C'est vrai, c'est vrai. Mais tu conduirais une putain de Subaru au lieu d'une Acura.

Rien à dire contre ce genre de logique. Harry avait emporté la NSX criblée de balles à l'arrière de sa dépanneuse, en promettant d'en prendre soin comme si c'était sa propre mère. Il se trouvait que Dar savait que la vieille mère de Harry vivait seule, dénuée de 213

tout, dans une caravane non climatisée, à cent kilomètres de là, dans le désert, où il lui rendait visite exactement deux fois l'an.

Le mardi matin, Lawrence appela. Il y avait plusieurs dossiers nouveaux où

il fallait prendre des photos. Lawrence ne savait pas exactement lesquels allaient nécessiter un travail de reconstitution. Cela dépendrait des arrangements et des procès. Mais Lawrence estimait que Dar devait se rendre sur place dans tous les cas.

- Bien sûr, avait répliqué Dar. Pourquoi pas ? Je n'ai qu'un mois de retard dans mes paperasses à l'heure qu'il est.

Tout en conduisant, Lawrence dut sentir que quelque chose n'allait pas chez Dar. Il existe entre les hommes certains liens qui vont plus loin que la simple communication verbale. Des hommes qui se connaissent depuis des années et qui ont travaillé ensemble, parfois dans des domaines dangereux, finissent par acquérir un sixième sens qui leur permet de deviner les pensées et les émotions de leur ami. Ils communiquent à un niveau plus profond qu'avec une femme. Lawrence et Dar venaient d'acheter du café et des beignets à un Dunkin'Donuts au nord de San Diego lorsque Lawrence lui demanda à brûle-pourpoint :

- Il y a quelque chose qui ne va pas, Dar ?

- Non, se contenta de répondre ce dernier.

Ils ne dirent rien d'autre jusqu'à ce qu'ils arrivent.

Le premier site se trouvait à mi-chemin entre San Diego et San José.

Lawrence gara son Trooper sur le parking encombré d'une cité à loyer modéré, et ils se dirigèrent vers l'inévitable ruban jaune formant un rectangle autour d'une Honda Prélude rouge modèle 1994. L'accident s'était produit au milieu de la nuit, mais il y avait toujours deux agents en uniforme sur les lieux ainsi que quelques curieux, surtout des gamins des bandes du quartier en bermuda ample et baskets à trois cents dollars.

Lawrence s'identifia ainsi que Dar auprès des policiers et demanda poliment la permission de prendre des photos. Puis il recueillit leur témoignage.

Tandis que Dar mitraillait le site, le plus jeune des deux flics se fit un

plaisir de montrer à Lawrence les différentes choses à voir : les vitres fracassées de la Prélude, les éraflures sur le coffre, la matière 214

grise sur la voiture et autour du pare-chocs avant, le sang sur le pare-brise étoile, le capot et les ailes, la petite flaque sombre sur l'asphalte. Il n'avait pas beaucoup plu ici, de toute évidence, pendant la nuit ou ce matin.

- Ce type, Barry, était furieux contre sa copine, Sheila je ne sais plus quoi, expliqua le jeune flic. Elle habite au 2306. Elle est au poste actuellement, pour faire sa déposition. Barry est un biker, un grand barbu costaud. Sheila en avait marre de lui et a commencé à sortir avec d'autres mecs. En tout cas, au moins un. «a n'a pas plu à Barry. Il se pointe donc ici, on pense vers deux heures et demi du matin, puisque les plaintes des voisins ont commencé à arriver à deux heures quarante-huit et que les premiers appels à police-secours, pour signaler des coups de feu, sont enregistrés à trois heures deux. Au début, vous comprenez, Barry était juste sous la fenêtre de Sheila, à lui gueuler des obscénités, et elle lui répondait de la même manière. C'est que l'ouverture de la porte de l'immeuble est commandée électroniquement, et Sheila refusait de lui ouvrir. «a l'a tellement fait chier qu'il est allé dans son camion - il est garé là-bas, regardez - chercher sa carabine à double canon, qui était chargée. Il a commencé à casser les vitres de la Prélude de Sheila à coups de crosse. La fille s'est mise à paniquer et à hurler encore plus fort. Les voisins ont téléphoné à la police. Mais avant qu'une voiture ait le temps d'arriver, Barry se met en tête de grimper sur le capot - il pèse plus de cent kilos, voyez le creux qu'il a fait - et de fracasser le pare-brise à

coups de crosse. Ce qu'on s'est dit, c'est qu'il a dû glisser le doigt dans le pontet, pour avoir une meilleure prise, et que...

- Le coup est parti et il a reçu la balle dans le ventre ? demanda Lawrence.

- Les deux canons ont tiré en même temps. Il y avait des tripes partout, sur le capot, le pare-brise, les phares, le pare-chocs avant...

- Il vivait encore quand on m'a appelé ce matin, déclara Lawrence. Vous avez de ses nouvelles ?

Le jeune flic haussa les épaules.

- quand mes collègues sont venus chercher la fille pour l'accompagner en ville, il paraît qu'ils venaient de le débrancher. Tout ce qu'elle a

trouvé

à dire, c'est : ' Bon débarras. ^a

215

- L'amour ! fit Lawrence.

- C'est la plus belle chose au monde, approuva l'agent en uniforme.

Ils s'arrêtèrent pour régler trois affaires visiblement frauduleuses, deux dans des supermarchés et une dans un Holiday Inn où la personne qui portait plainte était connue pour ses glisses-tombes près des distributeurs de glaçons qui avaient tendance à fuir. Il y eut aussi un swoop and squat au ralenti dans un parking, où cinq membres de la même famille invoquaient le coup du lapin. Le dernier site se situait à San José. Lawrence et Dar s'arrêtèrent pour déjeuner en route. En fait, ils passèrent juste à un Burger Biggy, et engloutirent leur Biggy et leur milk-shake pendant que Lawrence conduisait.

- Tu ne m'as pas encore dit quel était le rapport entre le sepuku de Barry et tes assureurs ? demanda Darwin entre deux bouchées.

- La première chose que Sheila a faite ce matin a été de déposer une demande de remboursement pour sa Prélude. Elle prétend qu'elle est totalement sinistrée, et que State Farm doit lui en payer une neuve.

- Je n'ai rien vu d'extraordinaire. Du verre brisé, un creux dans le capot. Un bon lavage, et on n'y verra plus rien.

Lawrence secoua la tête.

- Elle fait valoir qu'elle a été trop traumatisée pour la garder. Elle veut la remplacer par un quatre-quatre. Elle a jeté son dévolu sur le Navigator.

- Elle a eu le temps de dire tout ça ce matin à son assureur avant d'aller faire sa déposition chez les flics ?

- Plus ou moins. En fait, elle lui a téléphoné à quatre heures du matin.

Le dernier site d'accident était un autre grand ensemble à l'aspect miteux situé sur la commune de San José. Il y avait des policiers en uniforme dans la cage d'escalier et un inspecteur en civil à l'air blasé au deuxième étage, où flottait l'odeur de la mort.

216

- Seigneur ! fit Lawrence en sortant un foulard rouge de sa poche revolver pour le plaquer sur son nez et sa bouche. Depuis quand il est mort, ce type ?

- Hier soir seulement, lui répondit le lieutenant Rich de la police de San José. Tout le monde a entendu le coup de feu aux environs de minuit, mais personne ne l'a signalé. L'appartement n'est pas climatisé, et ça a commencé à schlinguer sérieusement dès dix heures du matin.

- Vous voulez dire que le corps est encore là-dedans ? demanda Lawrence, incrédule.

Le lieutenant Rich haussa les épaules.

- Le légiste est passé ce matin quand on a trouvé le corps. Il a établi la cause du décès. On a attendu le camion de la morgue toute la journée, mais c'est le coroner du comté qui décide, et ses véhicules sont tous pris. Faut dire que c'était la merde sur les autoroutes ce matin.

- Bon Dieu ! s'exclama Lawrence.

Il jeta un coup d'œil à Dar, puis se tourna de nouveau vers le lieutenant.

- Bon, ben il faut qu'on entre prendre des photos. Et je dois faire un croquis des lieux.

- Pourquoi ? demanda le lieutenant. qu'est-ce que les assurances ont à voir avec cette affaire à ce stade ?

- Il y a déjà une menace de procès de la part de la sœur du défunt, expliqua Lawrence.

- Un procès ? Contre qui ? Vous savez comment il est mort ?

- Il s'est suicidé, je crois. Le procès vise le Dr Hatton, son psychiatre.

La sœur affirme que le défunt était paranoïaque et faisait une dépression que son psychiatre n'a pas su soigner à temps.

Le lieutenant se mit à rire doucement.

- «a ne tiendra jamais. Je témoignerai au tribunal que la psy a fait tout son possible pour rendre heureux ce pauvre diable. Venez, je vais vous montrer. Vous pouvez prendre des photos, mais ça m'étonnerait que

vous restiez assez longtemps pour dessiner un plan.

Dar suivit l'inspecteur en civil et Lawrence dans le petit appartement surchauffé. quelqu'un avait ouvert l'unique fenêtre qui s'ouvrait, mais elle se trouvait dans la cuisine, et le cadavre était dans la chambre à coucher.

217

- Doux Jésus ! s'exclama Lawrence devant le lit et les oreillers inondés de sang, en regardant les taches vermeilles sur la tête de lit et le mur.

Le pauvre homme tient encore son 38 à la main. Et le légiste dit qu'il ne s'agit pas d'un suicide ?

Le lieutenant Rich, qui s'efforçait de se boucher le nez et de prendre un air digne en même temps, hocha la tête.

- La psy nous a déclaré que ce pauvre M. Hatton était en pleine déprime, et qu'il avait à la fois des tendances paranoïdes et schizophrènes. Elle savait qu'il dormait avec son Smith & Wesson sur la table de nuit. Il craignait une invasion des ...tats-Unis par l'ONU. Vous voyez ce que je veux dire. Hélicoptères noirs, codes à barres sur les panneaux de signalisation pour indiquer aux troupes africaines où se trouvent les détenteurs d'armes à feu... les conneries habituelles. N'importe comment, la psy - qui est drôlement bien roulée, soit dit en passant - nous a expliqué que l'un des objectifs à court terme de sa thérapie était d'amener M. Hatton à remettre son revolver en lieu sûr.

- Un objectif qui ne sera jamais atteint, bredouilla Lawrence à travers son foulard.

- Elle nous a dit aussi qu'il était parano mais pas suicidaire, continua l'inspecteur. Et elle est prête à répéter cela sous serment devant la cour.

Mais le pauvre type prenait pour dormir cinq médicaments différents, parmi lesquels du Doxepin et du Flurezeapam. «a l'assommait complètement. D'après le médecin, il s'efforçait de se mettre au lit tous les soirs à vingt-trois heures trente au plus tard.

- qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Lawrence pendant que Dar prenait quelques clichés avec une pellicule haute sensibilité.

- La sœur de Hatton l'a appelé à minuit moins trois, expliqua le

lieutenant Rich. Elle nous a dit que, d'habitude, elle ne l'appelle jamais si tard, mais elle avait fait un très mauvais rêve, un cauchemar prémonitoire où elle le voyait mort.

- Et alors ? demanda Lawrence.

- Hatton n'a pas répondu au téléphone. Sa sœur savait qu'il prenait des somnifères, et elle a attendu neuf heures du matin pour le rappeler.

Finalement, elle a alerté la police.

- Je ne saisis pas très bien, murmura Lawrence.

Dar s'accroupit à côté du corps, étudia l'angle de son bras et la torsion du poignet que la rigidité cadavérique avait figée, scruta la 218

blessure en haut de la tempe du mort, et fit le tour du lit pour renifler l'oreiller du côté inoccupé.

- Moi oui, dit-il.

Lawrence regarda Dar, puis le corps, puis le lieutenant Rich, puis, de nouveau, le mort.

- Impossible, dit-il. Tu te fous de ma gueule.

- C'est la conclusion du légiste, dit l'inspecteur. Lawrence secoua la tête.

- Vous voulez dire qu'il était tellement bourré de somnifères... que, quand sa sœur l'appelle parce qu'elle s'inquiète d'avoir fait un cauchemar où elle l'a vu mort, il veut décrocher, mais se trompe, prend le 38 à la place et se tire une balle dans la tempe ? Impossible de prouver un truc comme ça !

- Il y a un témoin, déclara le lieutenant Rich. Lawrence regarda le côté du lit vide mais froissé.

- Ah ! dit-il, en voyant le tableau, ou tout au moins une partie.

- Géorgie de Beverly Hills, murmura Dar. Lawrence se tourna lentement vers son ami.

- Tu voudrais me faire croire que, rien qu'en regardant son empreinte dans le lit et en reniflant son odeur - malgré la puanteur ambiante -, tu

peux dire le nom du mec qui dormait à côté de M. Hatton ?

L'inspecteur se mit à rire, puis se couvrit aussitôt le nez et la bouche.

Dar secoua la tête en disant :

- Le parfum. Georgio de Beverly Hills. (Il se tourna vers l'inspecteur.) Laissez-moi deviner. La personne qui était au lit avec M. Hatton au moment de l'accident n'a pas voulu se faire connaître hier soir, peut-être parce qu'elle est mariée, ou que la chose l'embarrassait pour une raison quelconque. quoi qu'il en soit, vous l'avez retrouvée ce matin, et ce n'est probablement pas en vérifiant toutes les femmes de la Californie du Sud qui se parfument au Georgio.

Le lieutenant Rich hocha la tête.

- Deux minutes après l'arrivée de la voiture de police ce matin, elle a craqué et nous a déballé toute la vérité en sanglotant.

- Mais de qui diable parlez-vous ? demanda Lawrence.

- La psy, expliqua Dar. Lawrence se tourna vers le mort.

219

- Hatton s'envoyait sa psy ?

- Pas au moment de l'accident, précisa le lieutenant. Ils avaient terminé

leurs ébats pour la nuit. Hatton avait pris sa dose de Flurezeapam et de Doxepin, et ils dormaient profondément tous les deux. La psy... je ne citerai pas son nom pour le moment, mais j'ai l'impression que les médias vont pas mal parler d'elle dans les jours qui viennent... a entendu la sonnerie du téléphone, comme elle a entendu Hatton t,tonner puis dire : Állô ? ^a, juste au moment où le coup est parti.

- Visiblement, elle a décidé ensuite que, prudence étant mère de sûreté, il valait mieux disparaître au plus vite, murmura Dar.

- Oui, confirma l'inspecteur. Elle a fichu le camp avant que le sang ait cessé de gicler. Malheureusement pour elle, la gérante de l'immeuble, qui habite sur place, l'a vue partir dans sa Porsche vers minuit cinq.

- Et la sour de Hatton est au courant de ça ? demanda Lawrence.

- Pas encore, précisa le lieutenant. Dar échangea un regard avec

Lawrence.

- Voilà qui risque de rendre le procès intéressant, dit-il.

Rich les précéda jusqu'au hall d'entrée de l'immeuble. Ils demeurèrent tous les trois quelques instants sur le seuil, pour laisser la brise chasser une partie de l'odeur dont leurs vêtements étaient imprégnés.

- «a me rappelle la blague sur la manière dont Helen Keller s'est fait un jour la joue toute rouge, dit l'inspecteur.

- De quelle manière ? demanda Lawrence, qui était en train de prendre des notes et de dessiner des croquis dans son gros carnet.

- En répondant au fer à repasser ', fit Rich. Il éclata d'un rire quasi hystérique.

Lawrence et Dar n'échangèrent aucune parole pendant quelque temps après avoir quitté San José. Finalement, Lawrence murmura en secouant la tête :

- Protéger et servir ! Tu parles !

1. Rappelons que Helen Keller était sourde, muette et aveugle. Sa vie exemplaire a fait l'objet d'un film d'Arthur Penn (Miracle en Alabama, 1962) et d'innombrables livres, dont sa célèbre autobiographie (L'Histoire de ma vie}, traduite en plus de cinquante langues.

220

De retour à San Diego, Dar demanda soudain :

- Tu te souviens de la mort de la princesse Diana il y a quelques années, Larry ?

- Lawrence, lui dit Lawrence. Bien s'ôr que je m'en souviens.

- qu'est-ce qu'on disait à l'époque, plus ou moins ? Le corpulent expert en sinistres soupira.

- Voyons, dit-il. D'après les premiers rapports, la Mercedes dans laquelle Lady Di avait pris place avec son copain roulait à cent quatre-vingt-dix à

l'heure. Nous savions depuis le début que ce n'était pas vrai. Gr,ce aux arrêts sur image de la télé, nous avons pu obtenir des instantanés.

Ensuite, nous avons enregistré les reconstitutions et étudié les images fixes.

- Et nous avons trouvé que les impacts ne collaient pas.

- Exact. La Mercedes a heurté le pilier pratiquement de plein fouet, et nous savons que l'impact frontal ne correspondait pas à la vitesse annoncée de cent quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. De plus, les télévisions répétaient que le véhicule avait fait un tonneau, alors que les images démentaient cette affirmation.

- Trudy et toi, vous avez interprété l'absence de toit comme le résultat des efforts de l'équipe de sauveteurs pour dégager les victimes.

- C'est exact. Et tu étais d'accord. Les marques visibles sur le toit ne pouvaient pas provenir d'un tonneau. Elles venaient de la tête des passagers assis à l'arrière qui a heurté le toit à l'intérieur à la suite du choc initial.

- Et à quelle vitesse avons-nous conclu que le véhicule se déplaçait en voyant les images vidéo, les blessures des passagers et les autres rapports d'experts ?

- J'avais dit, si je me souviens bien, cent kilomètres à l'heure. Trudy penchait pour cent dix, et tu disais quatre-vingt-quinze.

- quand les experts ont finalement rendu leur verdict, c'est toi qui avais raison, murmura Dar.

- Aucun journaliste n'a voulu s'appesantir là-dessus, fit Lawrence, mais nous savions tous que la princesse Diana aurait certainement survécu à

l'accident si elle avait mis sa ceinture, et si l'accident avait eu lieu aux ...tats-Unis.

- Et pourquoi ?

221

- Parce que les réglementations, aussi bien fédérales que locales, stipulent que les piliers dans les passages souterrains doivent être protégés par des glissières. Tu le sais très bien. Tu me l'as dit toi-même le soir de l'accident. Tu as même calculé les équations cinétiques de diminution des vitesses après impact sur notre ordinateur en démontrant que, si le choc avait eu lieu contre une glissière plutôt

qu'un pilier en béton, la Mercedes aurait ricoché vers la paroi opposée, puis de nouveau vers la glissière, en dissipant son énergie dans le processus. Et si les occupants autres que le garde du corps avaient eu leur ceinture...

- Mais ils ne l'avaient pas, fit Dar d'une voix tranquille.

- C'est vrai. Trudy appelle ça le syndrome du taxi. Des gens qui ne songeraient pas à conduire une voiture ou à monter dans la voiture de quelqu'un d'autre sans boucler leur ceinture oublient systématiquement de le faire quand ils sont dans un taxi ou une voiture de maître. Je ne sais pas pourquoi, mais ils se sentent invulnérables quand il y a un chauffeur professionnel au volant.

- Trudy s'est même souvenue de certaines vidéos où l'on voit la princesse conduire sa voiture avec sa ceinture, murmura Dar. Mais de quoi parlions-nous encore ?

Lawrence se frotta le menton.

- Tu finiras bien par en venir au fait, j'imagine. Voyons... nous étions tous d'accord pour dire que les paparazzi n'avaient rien à voir avec l'accident. Primo, la Mercedes aurait pu aisément distancer leurs petites motos. Secundo, elle aurait pu leur passer dessus sans que ses occupants ressentent une seule secousse. Mais nous soupçonnions tous la présence d'un deuxième véhicule... une deuxième voiture, plus exactement. Nous pensions que le chauffeur avait fait une embardée pour l'éviter et qu'il avait ainsi perdu le contrôle de son véhicule.

- Ce qui s'est finalement avéré correspondre à la réalité, murmura Dar.

- Oui. Et nous étions également persuadés que le chauffeur de la deuxième voiture était ivre.

Dar hocha la tête.

- Sur quelle base ? demanda-t-il.

- C'était un Français, déclara Lawrence.

222

Lawrence refusait de faire du tourisme dans des parties du monde où les habitants ne parlaient pas tous anglais. Et il n'aimait pas les Français, par principe.

- quoi d'autre ? interrogea Dar.

- Je crois que c'est Trudy qui nous a fait remarquer que l'embardée sur la gauche, tout de suite après l'entrée du tunnel, qui les a envoyés directement contre le pilier, était presque certainement une manœuvre d'évitement et que n'importe quel chauffeur compétent - ou sobre - aurait pu l'effectuer à cent à l'heure sans perdre le contrôle d'une Mercedes de ce type. La voiture, après tout, faisait tout ce qu'elle pouvait pour aider.

- Nous étions donc tous les trois d'accord sur les circonstances et les détails de l'accident, jusqu'à l'existence de ce second véhicule hypothétique. Mais tu n'as pas le souvenir d'une autre réaction de notre part ?

- Euh... oui, pendant quelque temps, nous avons surveillé le Net et la presse spécialisée, et les faits se sont mis en place d'eux-mêmes, à

travers les commentaires des autres experts des compagnies d'assurances, bien avant que les agences de presse ou les médias ne s'en rendent compte.

- Tu te souviens que nous avons pleuré ?

Lawrence quitta un instant la route des yeux et considéra Dar pendant ce qui lui parut être un laps de temps prolongé. Puis il regarda de nouveau la route.

- Tu te fous de moi ?

- Non, j'essaie seulement de me remémorer notre réaction émotionnelle.

- Le monde entier était retourné, fit Lawrence avec une grimace d'écourement. Souviens-toi des images de la télé où l'on voyait de longues files de gens en train de sangloter - des adultes - devant le consulat britannique de Los Angeles. Il y avait des services funèbres dans tous les coins et plus de micros-trottoirs d'idiots du village que je n'en avais vu depuis l'assassinat de Kennedy. On avait l'impression que les gens venaient de perdre en même temps leur tante préférée, leur mère, leur femme, leur sour et leur petite amie. C'était dingue, complètement dingue.

- Oui, mais nous trois ?

De nouveau, Lawrence haussa les épaules.

- Trudy et moi, je crois, étions désolés de la mort de cette lady. C'est toujours triste, quand quelqu'un de si jeune disparaît. Mais ce n'était rien de personnel, bon Dieu ! On ne connaissait pas cette femme. En plus, il y avait dans l'air une certaine irritation devant tant de négligences de la part de son petit copain Dodi et d'elle-même. Laisser conduire quelqu'un en état d'ébriété, par exemple, ou conduire si vite rien que pour déjouer quelques malheureux photographes, ou encore se croire à ce point au-dessus des lois, y compris celles de la physique, qu'ils pouvaient se passer de mettre leur ceinture. Des trucs comme ça.

- Oui, fit Dar, qui garda un instant le silence. Mais est-ce que tu te souviens du moment où sont nées les théories sur une conspiration possible ?

Lawrence se mit à rire.

- Oui... à peu près dix minutes après l'annonce de l'accident. Je me souviens qu'après tes équations cinétiques, nous sommes allés voir sur Internet pour essayer de dénicher quelques faits supplémentaires, et déjà

les commentaires allaient bon train sur un assassinat commandité par la CIA, par les services secrets britanniques ou par le Mossad. quels cons !

- Oui. Mais notre réaction à nous, elle a été de quel type ? Lawrence fronça les sourcils.

- Intérêt professionnel. «a te pose un problème? L'accident était intéressant, et les médias avaient tout faux, comme d'habitude. C'était marrant d'essayer de découvrir ce qui s'était passé en réalité. Et nous avions raison sur tous les points. Sur le véhicule fantôme, sur la conduite en état d'ivresse, sur la vitesse au point d'impact... Et nous n'avons pas participé à l'orgie de deuil collective parce que c'était le culte habituel des célébrités fabriqué par les médias à la con. quand j'ai envie de pleurer des morts, je vais sur la tombe de mes parents dans l'Illinois et je pleure sur tous les morts en même temps. Tu y vois un inconvénient, Dar ? Tu crois que nous avons eu tort de réagir comme nous l'avons fait ?

C'est ce que tu cherches à prouver ?

Dar secoua la tête.

- Non, dit-il simplement.

224

Puis, un bon moment après, il répéta : - Non, nous n'avons pas eu tort du tout.

De retour dans son loft ce soir-là, Dar s'aperçut qu'il était incapable de se concentrer. Aucun des accidents pour lesquels Lawrence l'avait dérangé

ce jour-là ne nécessitait de reconstitution véritable. Les accidents avec des armes à feu n'étaient pas si rares que ça. Trois semaines plus tôt, ils avaient fait des recherches sur un cas où un adolescent avait glissé un revolver chargé dans sa ceinture et s'était fait sauter la majeure partie des organes sexuels. La famille attaquait l'administration scolaire, bien que l'ado ait manqué la classe ce jour-là. La mère et son copain qui vivait avec elle demandaient deux millions de dollars de dommages et intérêts au motif que l'école aurait dû veiller à ce que son fils soit en classe.

Il avait vingt autres dossiers sur lesquels il aurait pu travailler, mais il se retrouva en train d'arpenter son appartement, de tirer un livre d'un rayon pour le remettre aussitôt en place et en prendre un autre, de voir son courrier électronique et de mettre ses parties d'échecs à jour. Sur les vingt-trois en cours, deux seulement exigeaient de lui une réelle concentration. Il avait affaire à un étudiant en mathématiques de Chapel Hill, en Californie du Sud, et à un mathématicien conseiller financier de Moscou. Ils lui donnaient du fil à retordre. Cet ami moscovite, Dimitri, l'avait battu deux fois et fait pat une fois. Il consulta le courrier électronique, alla devant l'échiquier qu'il avait installé pour cette partie, déplaça le cavalier blanc de Dimitri et fronça les sourcils en évaluant le résultat. Cela allait demander réflexion.

Il fut surpris lorsque Syd appela.

- Salut, j'espérais bien vous trouver chez vous. Un peu de compagnie, ça vous ennuerait ?

Il n'hésita qu'une fraction de seconde.

- Non... Je veux dire d'accord. Où êtes-vous ?

- Dans le couloir devant chez vous. Les policiers qui vous protègent ne nous ont même pas remarqués quand nous sommes entrés par la porte de derrière avec un paquet suspect dans les mains.

- Nous ?

225

- Je suis venue avec un ami. Je peux frapper à votre porte ?

- Ouvrez-la plutôt.

C'était vrai qu'elle portait un paquet suspect. Il devina tout de suite qu'il s'agissait d'un fusil ou d'une carabine dans un étui en toile. Son ami était un Latin très beau garçon, âgé de cinq ans de moins qu'elle. Il était de taille moyenne, mais athlétique, avec le gabarit d'un frappeur de base-ball puissant. Ses cheveux noirs ondulés étaient coiffés en arrière à

la brosse, et il avait l'air particulièrement à l'aise dans son pantalon kaki, son blouson kaki et son polo gris. Il portait des bottes de cowboy, mais l'effet produit était naturel, comme s'il appartenait à la corporation. Exactement l'effet inverse de celui que produisait le costume d'un homme comme Dallas Trace. Il se présenta sous le nom de Tom Santana, et sa poignée de main fut également le contraire de celle de Trace. Là o

ce dernier essayait d'impressionner son monde avec la force d'un étau, Santana, au contraire, était quelqu'un de très puissant avec la retenue d'un gentleman.

- J'ai beaucoup entendu parler de vous, docteur Minor, lui dit-il. Vos travaux de reconstitution d'accidents sont très admirés. Je suis surpris que nous ne nous soyons pas rencontrés avant.

- Appelez-moi Dar. Vous savez, je ne sors pas beaucoup. Mais le nom de Tom Santana ne m'est pas inconnu. Vous avez fait partie quelque temps de la brigade des accidents simulés de la Californie du Sud, et vous avez ensuite rejoint la Division antifraude en 92, o vous avez travaillé comme agent d'infiltration en civil. C'est vous qui avez démasqué le gang des Cambodgiens et celui des Vietnamiens en 95, et permis l'arrestation de deux avocats.

Santana eut un large sourire. Il souriait comme une star de cinéma, mais sans affectation.

- Et avant ça, celui des Hongrois, qui ont littéralement inventé l'art de la combine en Californie. Tant que les Hongrois, les Vietnamiens et les Cambodgiens restaient entre eux, il n'y avait pas de problème, on pouvait les retrouver facilement. Mais dès l'instant o ils ont

commencé à recruter des Mexicains, je n'avais plus qu'à me fondre dans l'ombre.

- Mais vous travaillez au grand jour, à présent. Il secoua la tête.

226

- Je suis trop connu. Il y a deux ans que je dirige le FIST. Depuis l'an dernier, il m'arrive de collaborer avec Syd.

Dar savait que FIST était un acronyme plaisant pour Fraud Intelligence Speciahst Team ', la brigade spécialisée de renseignement sur les activités frauduleuses. Et la manière dont Syd et Tom se regardaient et se parlaient, assis confortablement l'un à côté de l'autre sur le canapé en cuir, ni trop près ni trop loin, semblait indiquer... Dar ne savait pas trop quoi, mais il était irrité de l'effet que cela lui faisait. Il ne la connaissait que depuis... cinq jours. S'attendait-il à ce qu'elle n'ait pas vécu avant ?

Avant quoi, au fait ?

- Vous buvez quelque chose ? demanda-t-il en se levant pour se diriger vers l'évier ancien transformé en bar.

En même temps, ils secouèrent négativement la tête.

- Pas pendant le service, lui dit Tom.

Dar se servit un scotch single malt, puis se laissa tomber dans le fauteuil Eames face à eux. Les dernières lueurs de la soirée pénétraient par les fenêtres hautes et formaient devant eux des figures trapézoïdes de lumière dorée qui se déplaçaient lentement. Dar but son scotch à petites gorgées, puis se tourna vers le paquet enveloppé de tissu.

- C'est pour moi ? demanda-t-il.

- Oui. Et ne dites pas non jusqu'à ce que vous ayez entendu nos explications.

- Non.

- Bon sang ! s'exclama Syd. Vous êtes une vraie tête de bois, Dar Minor !

Dar attendit tout en continuant de siroter son whisky.

- Vous allez nous écouter, oui ou non ? demanda Syd.

- D'accord.

L'enquêtrice principale soupira.

- J'ai changé d'avis. Je veux bien boire quelque chose, service ou pas service. Mais ne vous dérangez pas, Dar, je sais où c'est. Tu peux y aller, Tom.

Santana se mit à parler, en soulignant ce qu'il disait avec ses mains.

1. Fist signifie également ' poing ^a.

227

- Syd me dit que vous avez l'impression qu'on se sert de vous, docteur Minor.

- Dar.

- Dans un certain sens, c'est vrai, Dar, poursuivit Tom, et nous vous prions de nous en excuser. Mais quand les Russes ont commencé à s'en prendre à vous, ça a été la plus grande occasion que nous ayons eue depuis le début de cette affaire de l'Alliance.

Syd revint s'asseoir avec un verre de scotch. Elle s'installa confortablement sur les coussins du canapé.

- Nous surveillons depuis pas mal de temps une douzaine d'avocats renommés, reprit Santana. Des avocats prospères, qui vivent, pour une bonne moitié d'entre eux, ici en Californie. Les autres sont établis dans des endroits comme Phoenix, Miami, Boston ou New York.

- Et Dallas Trace en fait partie, murmura Dar.

- C'est ce que nous pensons.

Dar but une nouvelle gorgée de single malt avant de parler. La lumière du soir faisait jouer des reflets sur le whisky ambré.

- Pour quelle raison tous ces avocats à succès, s'ils ressemblent à Trace, courraient-ils de tels risques alors qu'ils gagnent déjà des millions de dollars par des moyens légitimes ?

Les mains de Tom s'avancèrent comme celles d'un défenseur de base-bail prêt à cueillir un boulet de canon à ras de terre.

- Au début, nous n'arrivions pas à y croire nous-mêmes. Il y a sûrement des questions de personnes dans tout ça, comme la participation d'Esposito à l'assassinat du fils de Trace, mais la plupart du temps il s'agit uniquement de profit. Vous savez combien de milliards de dollars représentent ces circuits de cliniques et de fraudes aux assurances.

Cette... alliance d'avocats richissimes semble avoir éliminé les intermédiaires.

- ...éliminé... physiquement?

- Ils ne reculent pas devant ça, murmura Syd.

Elle semblait vannée. Les dernières lueurs du soir faisaient ressortir sur son visage des rides que Dar n'avait pas remarquées jusque-là.

- Prenez Gennie Smiley et Donald Borden, par exemple, ajouta-t-elle. Nous ne les avons pas retrouvés à San Francisco ni à Oakland. Nous ne les avons retrouvés nulle part.

f

Dar hocha la tête.

- Vous feriez peut-être mieux de chercher au fond de la Baie. Il darda sur Syd un regard plus glacé qu'il n'avait voulu.

- Donc, quand les Russes m'ont tiré dessus, vous m'avez entraîné dans cette histoire dans l'espoir que je fausserais le jeu de Dallas Trace. Mais pourquoi ? Parce que vous saviez que c'était moi qui avais fait cette reconstitution vidéo ?

Elle se pencha vivement en avant, une expression d'inquiétude et de douleur sur le visage.

- Non, Dar. Je vous le jure. Je savais que Trace avait eu sous les yeux des preuves que son fils avait été assassiné - nous avons interrogé les inspecteurs Fairchild et Ventura parce que nous trouvions étrange que la brigade criminelle se soit emparée de l'enquête conduite par la division des accidents, mais je vous assure que j'ignorais que c'était vous qui aviez fait cette reconstitution jusqu'au moment où vous me l'avez montrée dans votre chalet.

Tom demeurait silencieux. Il les regardait l'un après l'autre, comme s'il essayait de comprendre les raisons de la tension qui pesait soudain sur

eux.

- Pourquoi m'avez-vous amené chez Trace, alors ? demanda Darwin au bout d'un moment.

Elle posa son verre de scotch sur la table basse en bois.

- Parce que la bande était extrêmement convaincante, dit-elle. Aucun être rationnel n'aurait pu la regarder sans être convaincu que son fils avait été assassiné. Jusqu'à hier, j'étais prête à accorder le bénéfice du doute à Dallas Trace ; mais quand il a regardé sans broncher l'enregistrement avant de nous mettre à la porte, j'ai acquis la certitude qu'il était mouillé jusqu'au cou dans ces combines.

Dar soupira.

- qu'attendez-vous de moi encore ?

- Aidez-nous, lui dit Tom Santana. Continuez de travailler avec Syd.

Utilisez vos talents de reconstitution pour démasquer cette Alliance et sa conspiration.

Dar ne répondit pas. Syd se tourna vers Santana pour murmurer :

- Dar ne croit pas aux conspirations.

- Je n'ai pas dit ça, lança Dar. J'ai dit que je ne croyais pas à la réussite des conspirateurs. Au bout d'un moment, ils s'écroulent 228

229

sous le poids de leur propre ignorance ou parce qu'ils sont trop débiles pour fermer leur gueule. Ces conneries de Secours aux démunis...

- Ce ne sont pas des conneries, l'interrompit Santana. Les choses ont évolué. Il ne s'agit plus de simples swoop and squat dans des rues de banlieue désertes, ça se passe maintenant sur les autoroutes...

- Et sur les chantiers de construction, ajouta Syd.

- Ils recrutent toujours le même genre de clients pour monter leurs arnaques, expliqua Santana, des combines de tôle froissée et de coup du lapin, mais la différence, à présent, c'est qu'ils meurent, et que des canailles comme Esposito et Trace se font plus de fric que jamais sur leur dos.

- Esposito n'est plus en mesure de se faire du fric, murmura Dar. Syd se pencha en avant, les mains nerveusement nouées.

- Acceptez-vous de nous aider, Dar ? demanda-t-elle. Voulez-vous participer à notre lutte ?

Il les regarda tour à tour, assis sur son canapé, à l'aise l'un à côté de l'autre.

- Non, dit-il.

- Mais... commença Tom.

- Une fois qu'il a dit non, c'est non, l'interrompit Syd.

Elle sortit un pistolet semi-automatique passé à la ceinture de sa veste ample. Il ressemblait à son 9 mm, mais la chambre était prévue pour un plus gros calibre.

- Vous savez ce que c'est, Dar ?

- Une arme à feu ? J'en ai vu une dans la main d'un mort cet après-midi.

Elle ignore le sarcasme.

- Je voulais dire : avez-vous déjà vu un Sig Pro comme ça ? Il regarda le petit pistolet avec une moue de dédain évident.

- Je sais que ce n'est pas la première fois que vous voyez un Sig-Sauer, reprit-elle patiemment. Il s'agit d'un nouveau modèle en polymère, fabriqué

par SIGARMS. (Elle posa la petite arme sur la table.) Allez-y, prenez-le, vous verrez comme il est léger.

- Je vous crois sur parole.

- ...coutez, Dar, fit Syd, en hésitant comme si elle faisait un violent effort pour garder le contrôle de sa voix. quand ces deux flics 230

de la police de Los Angeles ont montré à Trace - nous pensons qu'ils sont à

sa solde - la reconstitution vidéo que vous aviez remise à la brigade des accidents, il n'a pas fallu attendre longtemps pour qu'on vous envoie ces tueurs russes aux trousses.

- Nous sommes certains que l'Alliance a fait venir des hommes de la mafia russe pour renforcer son réseau de fraudes, fit Santana d'une voix douce.

Nous pouvons prouver que Dallas Trace en personne a loué les services d'un ex-agent du KGB comme homme de main principal. Il est membre d'Organizatsiya, le syndicat du crime organisé en Russie. Il fait venir ici d'autres membres de la mafia au fur et à mesure des besoins.

- Et vous croyez que ce petit Sig Pro en polymère va faire une différence.

- «a peut faire toute la différence ! explosa Syd d'une voix impatiente.

Vous avez vu avec quelle facilité Tom et moi nous nous sommes introduits chez vous. Il y a une voiture banalisée de la police de San Diego garée devant votre immeuble, mais ces types font ce boulot en heures sup, et ils ronflent probablement à l'heure qu'il est. (Elle retira le chargeur du pistolet et le posa sur la table, puis actionna le mécanisme d'armement pour bien montrer qu'il n'y avait pas de balle dans la chambre.) C'est mon arme personnelle, Dar, ajouta-t-elle. Ce modèle de Sig Pro utilise des munitions Smith & Wesson calibre 40. Il n'y a pas de semi-automatique plus précis sur le marché. Les services secrets américains l'utilisent beaucoup.

Il est imbattable pour le tir sur cible et pour toute autre utilisation.

- Pour détruire un être humain, par exemple.

Elle ignore sa remarque. Elle prit le long étui en toile pour en extraire le contenu.

- Le pistolet servira à assurer votre protection quand vous sortez seul, reprit-elle. J'ai demandé qu'on vous établisse un permis, mais vous ne serez pas inquieté pour l'avoir en votre possession, de toute manière. Et pour l'appartement et le chalet...

- Une carabine.

- Je sais que vous étiez dans les marines, et que vous avez l'habitude des armes.

- «a fait plus d'un quart de siècle !

231

- C'est comme le fait de conduire une moto, fit Tom Santana d'une voix dépourvue de tout sarcasme.

- Vous avez eu un Savage 410 à canons superposés, lui dit Syd. Vous allez sans doute reconnaître cette carabine. Elle est tout à fait classique.

- Remington modèle 870 à pompe, calibre 12. Oui, j'en ai déjà vu. Syd plongea la main dans son grand sac et en ressortit deux boîtes de cartouches qu'elle posa sur la table basse. Dar vit que la première contenait des balles calibre 40 pour le Smith & Wesson, et la deuxième, la jaune, des cartouches de chevrotine double zéro. Syd indiqua la porte d'entrée d'un mouvement du menton.

- Supposons que quelqu'un entre, dont la tête ne vous revient pas, Dar.

Une simple pression du doigt sur la détente, et neuf grains de plomb de calibre 33 sont libérés à des vitesses initiales qui vont de trois cent trente à quatre cents mètres par seconde. Ce qui signifie qu'il y a autant de plomb dans l'air que si on tirait huit cartouches d'un semi-automatique 9 mm.

- Puissance de feu inégalée à courte portée, renchérit Santana. Perte rapide de vitesse du projectile à la sortie du canon, réduisant le risque de surpénétration inhérent à la plupart des armes à feu de ce genre. C'est la raison pour laquelle la police l'a choisie pour une utilisation rapprochée. ȳ moins de... vingt mètres, disons, impossible de rater sa cible.

Dar ne répondit pas. Ils demeurèrent tous les trois silencieux durant plusieurs minutes. La dernière lueur du soleil avait disparu.

- ...coutez, Dar, lui dit finalement Syd en se penchant par-dessus la table basse pour lui toucher le genou, si vous refusez de collaborer avec nous ou de me laisser venir chez vous, il vous faut une protection supplémentaire.

Dar secoua la tête.

- Pour le pistolet, c'est non. Je ne reviendrai pas sur ma décision. En ce qui concerne la carabine, je veux bien la garder sous mon lit.

Syd et Tom échangèrent un regard. L'enquêtrice principale prit le Sig Pro et sa boîte de munitions pour les remettre dans son sac.

- Merci de garder au moins la carabine, Dar. Le magasin a une capacité de cinq cartouches, et le mécanisme à pompe...

232

- J'ai déjà tiré avec une Remington 870. C'est aussi facile que de conduire une moto. (Il se leva.) Il y a autre chose ?

Syd et Tom lui serrèrent la main sur le seuil, mais ils ne prononcèrent pas une seule parole jusqu'à ce que Santana lui tende sa carte en disant :

- Je suis joignable au deuxième numéro jour et nuit, à n'importe quelle heure. Dar glissa le bristol dans la poche de son Jean en murmurant :

- J'ai déjà la carte de Syd, quelque part.

Durant une bonne heure, après leur départ, Dar fit les cent pas dans son appartement, sans même allumer la pièce. Il alla glisser la carabine et les cartouches sous son lit, puis revint dans le séjour. Nerveux, il se servit un autre scotch et alla contempler les lumières de la ville et les lents mouvements des bateaux dans la baie. Les avions atterrissaient et décollaient à l'aéroport Lindbergh, évoquant une finalité et une énergie que Dar ne partageait pas.

Après avoir fini son verre, il retourna dans la chambre à coucher. Il passa dans la salle de bains, se mit sous la douche et resta plusieurs minutes sous le jet brulant, laissant l'eau diluer une partie des vapeurs de l'alcool dans sa tête.

Il sortit dans la chambre plongée dans l'obscurité avec une serviette à la main pour se sécher les cheveux. Il alluma. La chambre ^a n'était rien d'autre qu'un espace minuscule délimité par des étagères de livres, mais le placard était encastré dans le mur et il y avait un miroir en pied derrière la porte, qu'il avait d'ailleurs l'intention d'enlever. Il contempla un bon moment son reflet en battant des paupières.

Existe-t-il quelque chose de plus triste que l'image d'un quinquagénaire nu ? se demanda-t-il. Il s'avança vers la porte du placard, aussi bien pour l'ouvrir en grand et ne plus voir son image que pour prendre son pyjama, lorsque le premier coup de feu fut tiré. Le miroir vola en éclats. Des morceaux blessèrent Dar au visage et à la poitrine. Il tituba en arrière, renversant la lampe posée sur la commode.

Le second coup fut tiré dans l'obscurité.

13

Miroir

Il y avait un si grand nombre de flics dans l'appartement de Par qu'on aurait dit la boutique d'un marchand de beignets à l'heure de la sortie des cinémas.

Une équipe de balisticiens était en train de déterminer l'exact des deux balles qui avaient fracassé les fenêtres hautes du nord avant d'atteindre leur point d'impact. Des draps et des pans toile avaient été fixés en haut sur les autres fenêtres. Il y avait la chambre une demi-douzaine d'agents en uniforme et encore ps de policiers en civil. L'agent spécial Jim Warren était là pour reprer" senter le FBI avec son assistante, petite et remuante.

Le capitaine Hernandez, de la police de San Diego, était là aussi, avec sept ou fruit de ses collaborateurs habituels, de même que le capitaine Tom Surton > de la police routière de Californie. Syd Oison et Tom Santana étaient sur le canapé en cuir, face à la table basse où était posé le fusil.

- Je n'ai jamais vu une arme pareille, dit l'un des hommes de *a police de la route, qui tenait à la main une tasse blanche appa1*6" nant à Dar, remplie de café.

- C'est une version civile de l'un des fusils de précision que vos brigades d'intervention pourraient utiliser, expliqua Syd.

- A-t-on retrouvé sa marque ? demanda le capitaine Hernandez

- Je le reconnais, dit Santana. Il a été présenté à une ma tion de la NRA

' à Seattle il y a quelques années. C'est un Tikka Sporter avec lunette de visée Weaver T-32.

1 . National Rifle Association : organisation qui milite aux ...tats-Unis pour maintien du droit des particuliers de détenir des armes à feu.

235

- ¿ quelle distance est cette terrasse ? demanda le capitaine Sutton.

- Un peu moins de sept cents mètres au nord, répondit Syd. En fait, j'ai aperçu l'éclair du premier coup et j'étais déjà en train de courir au moment du second. (Elle hocha le menton en direction des deux policiers en uniforme qui buvaient un soda dans le coin-cuisine.) J'étais postée sur les collines qui dominent l'immeuble, et j'ai demandé par radio aux hommes de la voiture banalisée d'aller aider le Dr Minor pendant que je poursuivais ses agresseurs.

- Mais vous n'aviez pas pensé à l'échelle anti-incendie, lui dit l'agent spécial Warren.

- Non. Je suis montée par l'escalier principal le plus vite possible. Sur la terrasse, j'ai vu le suspect sur l'échelle au niveau du deuxième étage, en train de descendre. J'ai tiré deux coups de feu, mais je l'ai raté.

- Le premier était un tir de sommation, je suppose, dit le capitaine Hernandez d'un ton sec.

- ¿ la suite de ces coups de feu, l'agresseur a laissé tomber son fusil dans le conteneur à ordures situé au pied de l'échelle, expliqua Tom Santana. Puis il a regagné sa voiture et s'est enfui avant que Mme Oison soit arrivée en bas.

- Vous n'avez pas relevé le numéro, Syd ? demanda Hernandez.

- Je n'ai pas pu distinguer sa plaque. C'était une voiture américaine. Une compacte. Elle avait disparu depuis longtemps quand je suis arrivée au pied de l'échelle.

- Vous avez raté le tueur alors que vous étiez à trois étages de lui, fit remarquer le capitaine Sutton. Alors qu'il a logé deux balles presque dans le mille à sept cents mètres de distance, et sous la bruine. Incroyable, non ?

- Pas tellement, murmura Syd. Le tireur était embusqué là-haut depuis pas mal de temps. Il attendait que le Dr Minor allume. Il avait même trouvé

deux sacs de sable qui lui fournissaient un support idéal. Vous

remarquerez que le creux de la crosse, sur ces fusils militaires de précision, peut être réglé à volonté. Notre homme a eu largement le temps d'ajuster le buse à la hauteur correspondant à son angle de tir.

- Et pas d'empreintes, dit l'un des membres de l'équipe médico-légale.

236

Syd et les autres lui lancèrent un regard blasé.

- Bien sûr que non, murmura Hernandez. Nous avons affaire à un pro.

L'un des experts en balistique s'approcha du fusil.

- Un tir remarquable, à six cent vingt-deux mètres exactement. Nous avons calculé que le premier coup visait droit au cœur. Nous avons pu extraire la balle du fond du placard. Le tireur a utilisé des cartouches Winchester 748

quarante-cinq grammes à chargement

manuel...

- Nous savons tout cela, interrompit Syd. Il y en avait encore trois dans le magasin quand nous avons retrouvé l'arme. Mais aucune douille à

l'endroit où il a tiré.

- Mécanisme à verrou, continua l'expert sans se démonter. Il a ramassé les douilles de ses deux premiers coups, mais ça ne l'a pas empêché de loger son second coup en moins de deux secondes. La balle aurait transpercé le cr

,ne du Dr Minor s'il était tombé là où le tireur s'y attendait. De plus...

- «a ne vous dérangerait pas, tous, de cesser de parler du Dr Minor à la troisième personne ? demanda Darwin, agacé. Je suis ici devant vous.

Il était assis dans son fauteuil Eames, et portait un peignoir de bain vert qui ne dissimulait pas entièrement les pansements que l'équipe médicale lui avait faits au cou et à la poitrine pour soigner ses blessures par éclats de verre.

- Vous ne seriez pas là, lui dit Syd, si le tueur n'avait pas ajusté par erreur votre reflet dans le miroir.

- Disons que j'ai eu de la veine.

- Une veine de pendu, oui ! explosa Syd. Sans cette bruine et ce brouillard léger venu de l'océan, le tireur aurait vu tout de suite dans ce genre de lunette qu'il s'agissait d'une image dans un miroir au lieu d'une personne en chair et en os. ȳ plus de six cents mètres de distance, ce type était capable de vous loger une balle dans le cour !

- Dans mon miroir. «a signifie sept ans de malheur.

Il but une gorgée de thé brȳlant et regarda sa main qui tenait la tasse.

Elle tremblait légèrement. Intéressant.

- Et puis-je savoir pourquoi vous étiez planquée là, madame Oison ?

demanda-t-il.

237

Les paupières de Syd se plissèrent.

- Ce n'est pas parce que vous avez refusé de nous aider à coincer ces salauds que j'allais vous laisser sans protection.

- Vous parlez d'une protection ! Il a quand même tiré deux coups ! Au fait, vous êtes sȳre qu'il s'agissait d'un homme ?

- Il courait comme un homme, en tout cas. Il portait un blouson et une casquette. Taille moyenne. Carrure moyenne, plutôt mince. Je n'ai pas pu voir son visage. Il faisait trop sombre pour deviner sa race ou sa nationalité.

Le capitaine Hernandez était assis à cheval sur une chaise de cuisine qu'il avait introduite dans le cercle autour de la table basse. Il posa le menton sur son avant-bras en demandant :

- C'est une procédure standard, pour une représentante de la loi mandatée par le procureur d'...tat, de courir après un tireur d'élite sans attendre de renforts ?

Syd se tourna vers lui avec un sourire.

- Non, capitaine. Mais Tom, ici présent, était mon équipier, et nous

avons décidé de nous relayer ici pendant quelques nuits. Mes supérieurs, à

Sacramento, ne manqueront pas de me rappeler la bonne procédure à suivre.

- Bon, fit Hernandez. Et où en est cette enquête ? Jim Warren, du FBI, s'accroupit devant la table basse.

- Nous n'avons retrouvé aucune empreinte, dit-il, nous n'avons pas le signalement du tireur, nous n'avons pas son numéro d'immatriculation, mais nous détenons son arme. La lunette de visée Weaver n'est pas particulièrement rare, mais il ne doit pas y avoir tellement de Tikka 595

en circulation. Et même si un premier saupoudrage n'a pas donné de résultats sur les trois cartouches restées dans le magasin, les labos du FBI trouveront peut-être quelque chose. C'est rare qu'ils ne découvrent rien. Nous allons également remonter la piste des munitions Winchester 748

à chargement manuel. Ce n'est pas exactement le genre de cartouche que tout le monde utilise à la chasse au chevreuil.

Le groupe demeura silencieux. Dar finit son thé et se prit à sommeiller.

Ses blessures lui faisaient un peu mal, ainsi que la piqûre antitétanique, mais il manquait surtout de sommeil. Lawrence et Trudy appelèrent vers deux heures du matin - ils étaient abonnés à

238

un réseau d'information sérieux -, et Dar eut du mal à les empêcher de venir aussi.

L'aube était déjà là lorsque les derniers policiers en uniforme quittèrent l'appartement. Il y avait deux véhicules banalisés de la police de San Diego en stationnement dans sa rue ainsi qu'une voiture de patrouille qui passait régulièrement. On apercevait à peine l'agent en uniforme posté avec un fusil sur la terrasse en face, au sommet d'un vieil entrepôt situé deux pâtés de maisons plus loin en direction du nord. Mais Dar ne pensait pas que le tueur reviendrait aujourd'hui.

Finalement, il ne resta plus que Tom Santana et Syd Oison. Ils avaient l'air épuisés tous les deux.

- Dar, murmura Syd en lui posant la main sur un genou.

Cela le réveilla en sursaut. Il avait soudain une conscience aiguë de la présence de Syd, de sa main, de la présence d'un autre homme et aussi du fait qu'il n'avait eu que le temps d'enfiler ce peignoir de bain avant que tout le monde arrive.

- qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

- Est-ce que ça change quelque chose, Dar ?

- Se faire tirer dessus, ça change toujours quelque chose. Si ça continue comme ça, je sens que je vais finir par croire au bon Dieu.

- Bon sang, vous allez cesser de jouer avec ça ? Vous ne voulez pas collaborer, maintenant ? C'est le seul moyen d'assurer votre sécurité et d'éliminer cette racaille.

- Tous ? Vous croyez pouvoir les éliminer tous ? Dites-lui, Tom. Combien de malfrats, de rabatteurs, de médecins et d'avocats marrons étaient impliqués dans ce réseau vietnamien que vous avez démantelé il y a quelques années ?

- quarante-huit, répondit Santana.

- Et combien en avez-vous fait inculper ?

- Sept.

- Sur ces sept, combien ont été condamnés ?

- Cinq. Mais parmi eux, il y avait les deux avocats, le seul vrai docteur en médecine et le chef du gang.

- Et ils ont écopé de combien... Deux ans ? Trois ?

- quelque chose comme ça. Mais les avocats n'ont plus le droit d'exercer, le médecin est parti au Mexique et le chef du gang est en liberté

conditionnelle. Ils ont cessé d'organiser des combines.

239

- Peut-être. Mais maintenant, c'est l'Alliance et YOrganizatsiya. La partie continue. Seuls les visages ont changé.

Santana haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

- N'oubliez pas de mettre la chaîne de sécurité en place, murmura Syd avant de le suivre pour prendre l'ascenseur.

Dar lui saisit alors le poignet.

- Syd... merci, dit-il.

- Merci pour quoi ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux. Pour quelle raison ?

Elle partit sans attendre la réponse.

Il faisait étrangement noir dans l'appartement, même après le lever du soleil, à cause de la toile tendue sur les carreaux des fenêtres hautes.

Dar prit mentalement note de faire installer des stores dès que possible.

Il retourna dans la chambre, se débarrassa de son peignoir de bain et se glissa sous la couette. Il était s^or de s'endormir en quelques secondes, mais il demeura éveillé sur le dos pas mal de temps, à contempler les rayons de soleil qui filtraient contre le plafond haut.

Il finit par sombrer dans un sommeil sans rêves.

14

Ninos

Le mercredi fut une journée perdue. Dar ne dormit que quelques heures.

Dormir le jour le rendait vaseux. quand il se leva, il chercha dans les pages jaunes une entreprise qui veuille bien lui installer des stores d'urgence et attendit l'arrivée des ouvriers en faisant nerveusement les cent pas dans son appartement. Ce n'était pas qu'il avait peur de sortir

-

il ne le pensait pas, du moins -, mais il ne tenait pas à le faire sans raison.

Lawrence arriva vers midi avec un repas tout prêt, et s'assura d'abord que Dar ne lui cachait pas d'horribles blessures. Il lui expliqua qu'il avait des choses à faire én ville ^a, ce qui signifiait au centre de San Diego, généralement pour témoigner au palais de justice. Il lui

expliqua qu'il resterait dans le coin jusqu'à une heure avancée, et lui demanda s'il pouvait l'héberger pour la nuit. Dar soupçonna son ami d'invoquer ce prétexte pour le tenir à l'oeil, mais il n'osa pas lui dire non.

quand Lawrence fut parti et que les ouvriers arrivèrent pour poser les stores vénitiens, Dar reprit ses dossiers en cours, consulta ses messages et mit ses parties d'échecs à jour, à l'exception de celle de Dimitri à

Moscou. Puis il retourna dans la chambre à coucher, s'agenouilla devant le lit et se baissa pour sortir la Remington 870 et des munitions. Il glissa cinq cartouches de chevrotine dans le logement de la boîte de culasse et équilibra l'arme sur ses genoux. Les lettres en relief sur le côté gauche de la chambre au-dessus et en avant du pontet indiquaient : Remington 870

EXPRESS MAGNUM,

241

qui était la désignation d'une carabine fabriquée après 1955, lorsque Remington avait modifié sa 870 de manière à lui faire accepter des cartouches magnum 3 pouces de chevrotine en même temps que les anciennes de 2 pouces 3/4, calibre 12. Dar posa le doigt sur le cliquet de verrouillage de la pompe à glissière - un minuscule ergot dans la partie avant gauche du pontet -, actionna une seule fois le mécanisme de la pompe, mit une cartouche en place, puis enfonça le poussoir de sûreté à l'arrière du pontet. Le contact de l'acier bleuté et l'odeur de lubrifiant qui montait de l'arme lui rappelèrent son enfance, quand il allait à la chasse au canard et au faisan avec son père et ses oncles dans le sud de l'Illinois.

Il se remémora les matins d'automne, l'atmosphère limpide, le bruissement des maïs sur leur passage, les chiens disciplinés trottant derrière eux.

Il remit l'arme sous le lit et ferma les yeux. Des images le hantaient par bribes. Non pas des images récentes de miroir fracassé, mais des visions de chaussures éparpillées dans l'herbe, des chaussures de toutes sortes, pour homme, avec bout à ailettes, Keds pour enfant, sandales pour femme... Après chaque accident d'avion, la première chose que les enquêteurs remarquaient, avant même l'odeur du kérosène, les fragments de métal calciné et tordu ou les restes humains, c'étaient les centaines de chaussures éparpillées comme au hasard sur le site. Pour Dar, c'était quelque chose d'extrêmement

révélateur sur les formidables énergies cinétiques en jeu dans un crash.

Les chaussures, même solidement lacées, restaient rarement sur le corps. Il ressentait la chose, d'une manière ou d'une autre, comme une ultime indignité. Cela le faisait penser, en particulier, à l'enquête sur la mort de Richard Kodiak, alias Richard Trace. La chaussure droite lui avait été

arrachée du pied, mais elle n'était pas à la bonne place. Gennie Smiley avait reculé trop loin avec son camion lorsqu'elle l'avait écrasé pour la seconde fois. Le gamin nage un peu dans ses mocassins. Dar imaginait Dallas Trace en train de dire ça à ses amis huppés du country-club.

Tandis que la nuit s'installait, il s'avança jusqu'à un rayon de sa bibliothèque, d'où il sortit un volume écorné des Stoïques. Il commença par

...pictète, mais passa rapidement à Marc Aurèle, les Pensées pour moi-même, livre XII. Il avait lu et relu si souvent ces passages dans les dix années écoulées que certaines phrases avaient pour lui la familiarité d'un mantra.

242

Trois choses te composent : ton petit corps, ton petit souffle (la vie) et ton intelligence. De ces choses, les deux premières te reviennent, uniquement dans la mesure où il t'incombe d'en prendre soin. La troisième seule t'appartient en propre. Si donc tu bannis de toi-même, c'est-à-dire de ta pensée, tout ce que les autres font ou disent, tout ce que toi-même tu as fait ou dit, tout ce qui, en tant que possibilité future, peut venir te troubler, et tout ce qui, indépendamment de ta volonté, appartenant au corps qui t'enveloppe ou au souffle qui t'accompagne, s'attache en outre à

toi-même, ainsi que tout ce que le tourbillon extérieur entraîne en sa mouvance, de sorte que ta force intelligente, affranchie de tout ce qui dépend du destin, pure, parfaite, vive par elle-même en pratiquant la justice, en acquiesçant à ce qui arrive et en disant la vérité ; si tu bannis, dis-je, de ce principe intérieur tout ce qui provient de la passion, tout ce qui est avant ou après le moment présent ; si tu fais de toi-même, comme le dit Empédocle : Une sphère parfaite, joyeuse et équilibrée ^a ; et si tu t'exerces à vivre seulement ce que tu vis, c'est-à-dire le présent, tu pourras passer tout le temps qui te reste jus-qu'à la mort dans le calme, dans la bienveillance et l'amabilité envers ton

génie (la divinité qui est en toi).

Dar referma le livre. Ces lignes - et tant d'autres du même genre -

l'avaient réconforté lorsque Barbara et son petit David avaient trouvé la mort dans l'accident survenu au Colorado, et après sa brève descente dans les abîmes de la folie et sa tentative de suicide. Il n'oublierait jamais le bruit creux du percuteur retombant sur la cartouche de 410 qui n'avait pas explosé. C'était la première fois que l'arme de son père faisait long feu. Il se réveillait souvent en sursaut en imaginant qu'il entendait ce bruit, mais les StoÏques l'aidaient à lutter contre ces angoisses.

Pas ce soir, cependant.

Il s'assura que les nouveaux stores étaient tous baissés et que la chaîne de sécurité était en place à la porte d'entrée, mais il ne put trouver le sommeil en dépit de son épuisement. Il ne croyait pas aux somnifères. Il avait vu trop d'accidents du même genre que celui qui avait causé la mort de M. Hatton. Il connaissait toutefois

243

le redoutable pouvoir soporifique de la lecture d'Emmanuel Kant, et s'y adonna jusqu'à ce qu'il soit au bord du sommeil.

On frappa à la porte. Il faillit sortir la carabine de dessous le lit, mais la façon de frapper lui était familière. C'était Lawrence, le dos courbé, la mine défaite, en sueur après avoir passé sa journée au tribunal. Dar retourna à sa lecture de Kant tandis que son ami se douchait et ressortait de la salle de bains drapé dans le peignoir en éponge extralarge que Dar réservait à de telles occasions.

Pendant que Lawrence s'installait sur le canapé et tassait son oreiller pour la nuit, Dar regarda le holster d'épaule et le Coût 32 que son ami avait nonchalamment posés sur une chaise voisine.

- Trudy et toi vous allez dîner demain en ville ? l'interrogea-t-il.

- que veux-tu dire ? demanda Lawrence.

Il était bien à l'aise dans son peignoir, avec une couverture de la baie d'Hudson sur les genoux, et il était en train de lire le dernier numéro de la revue Car & Driver.

- Tu ne t'enfourailles généralement que quand vous sortez en ville,

murmura Dar.

Il savait que Lawrence avait un permis de port d'armes en raison des menaces qu'il recevait régulièrement, comme tous les gens de sa profession, de la part des voleurs de voitures, escrocs en tout genre et petits malfrats qui étaient sous les verrous à cause de lui.

Lawrence émit un grognement.

- Le seul fait de te rendre visite justifie que l'on soit armé, grogna-t-il. C'est pire que de faire partie de l'entourage de De Gaulle dans Chacal.

- Seulement dans l'original, lui fit remarquer Dar. Dans le remake, c'est le directeur du FBI qui est traqué. Et pas par Edward Fox, mais par Bruce Willis.

- Ces remakes, ils les ratent toujours, fit Lawrence en posant sa revue avant d'éteindre la lampe à la tête du canapé.

- C'est vrai, reconnut Dar.

Il se leva pour aller vérifier que la porte d'entrée était bien fermée à clé et que la chaîne de sécurité était en place. Il jeta en passant un coup d'œil aux stores, qu'il trouvait laids mais bien utiles.

- Bonne nuit, Larry.

244

Il attendit la protestation habituelle de Lawrence, mais elle ne vint pas.

Il ronflait déjà. Dar regagna son lit et s'endormit à son tour quelques minutes plus tard.

Le jeudi matin, ce fut la sonnerie du téléphone qui le réveilla. Il décrocha le combiné. Pas un son. Son téléphone de chevet lui donna la tonalité, mais rien de plus. Il bondit prendre le téléphone mobile posé sur la commode, mais il était déchargé. Il enfila une robe de chambre et alla voir son fax. Rien non plus.

Le téléphone sonna de nouveau.

C'était le mobile de Lawrence. Il avait oublié qu'il dormait sur le canapé.

Il s'assit sur l'un des hauts tabourets du bar pendant que son ami répondait dans son Flip Phone, sur un débit rapide mais d'une voix p,teuse, de toute évidence à Trudy, à moins que Larry n'ait trouvé quelqu'un d'autre à appeler ´ mon rayon de miel ^a.

Il fit le café pendant que Larry, sur le canapé, grognait, se raclait la gorge, se frottait les yeux et les bajoues, grognait encore et se livrait à une série de bruits de gorge évoquant un gros chat de cent vingt kilos que quelqu'un essaierait d'étrangler.

Comment fait Trudy pour supporter ça tous les matins ? se demandait Dar, et ce n'était pas la première fois.

- Le café sera prêt dans une minute, dit-il. Tu préfères des toasts ou du bacon ? Ou juste des céréales, peut-être ?

Lawrence chaussa ses lunettes et sourit à Dar à travers l'espace qui les séparait.

- Débranche ta cafetière, dit-il. On s'arrêtera prendre un café dans un Toad McMuffin sur la route. Il y a du boulot, et tu vas adorer ça.

Dar consulta sa montre. Il était déjà 8 h 30, mais il faisait étrangement noir dans l'appartement maintenant qu'il y avait des stores partout.

- J'ai pas mal de boulot à rattraper..., commença-t-il. Lawrence était en train de secouer la tête.

- Pas question. Ce n'est qu'à quelques kilomètres d'ici. ½ mi-chemin d'Escondido. Et je t'assure que tu t'en voudrais amèrement de rater ça.

- Mmmm... fut la seule réponse qu'il obtint.

245

- Tentative de nonnicide au moyen d'un canon à poulet, murmura Lawrence.

- Euh... pardon ? fit Dar en éteignant la cafetière.

- Tentative de nonnicide au moyen d'un canon à poulet, répéta Lawrence en reculant sur la pointe des pieds vers la salle de bains pour se servir des locaux et prendre sa douche avant Dar.

Ce dernier soupira. Il chercha à t,tons la tige qui commandait le store vénitien puis redressa les lames à l'aide du cordon. La matinée était

superbe et ensoleillée. Le porte-avions ancré en permanence dans la baie de San Diego était visible dans tous ses détails. La circulation sur l'autoroute produisait un bourdonnement rassurant. Un avion se posa en rugissant sur l'aéroport Lindbergh. Il vit des passagers qui regardaient par les hublots les gratte-ciel avoisinants avec des yeux terrorisés tandis que d'autres, blasés, lisaient le journal du matin. Il arrivait presque à

distinguer les titres tandis que le DC-9 passait en sifflant.

- Nonnicide au moyen d'un canon à poulet, murmura-t-il. Seigneur Dieu !

Ils discutèrent dans le garage en sous-sol pour savoir quelle voiture ils allaient prendre. Lawrence détestait monter dans celle de quelqu'un d'autre. Dar était fatigué de se laisser conduire. Lawrence lui avoua qu'il fallait qu'il revienne en ville témoigner encore au palais de justice. Dar trouvait logique qu'il laisse son Trooper dans le parking et qu'ils prennent son Cruiser. Lawrence lui fit la gueule, puis décréta finalement qu'ils prendraient les deux véhicules. Dar se dirigea alors vers l'ascenseur.

- O³ vas-tu ? lui cria Lawrence.

- Je retourne dans mon lit. Ces conneries avant le petit déjeuner, ça ne me va pas du tout.

Ils prirent son Cruiser. La voiture banalisée de la police garée contre le trottoir d'en face les suivit jusqu'aux limites de la cité, puis rebroussa chemin.

Ce n'était effectivement pas très loin, et à mi-chemin d'Escondido.

Lawrence lui donna l'adresse d'un concessionnaire Saturn non loin de l'autoroute. Dar connaissait l'endroit.

246

Dans le passé, Lawrence et lui avaient eu le même mépris pour les Saturn.

Ils reconnaissaient tous les deux qu'elles avaient un bon rapport qualité-prix, mais l'image que la marque créait dans ses campagnes publicitaires du propriétaire de Saturn typique donnait envie de vomir aux amateurs de belles voitures comme Dar et Lawrence. ' Voici la première voiture de Jennifer ^a, disait le directeur des ventes tandis que

les vendeurs réunis applaudissaient et que Jennifer se dandinait en rougissant, les clés de sa voiture à la main.

- La Saturn a été créée à l'intention des gens qui ont peur d'acheter une voiture, avait dit un jour Trudy.

Elle et Lawrence achetaient une voiture neuve à peu près tous les cinq mois. Ils adoraient ça.

- C'est comme les Volvo, avait ajouté Lawrence. Elles sont faites pour les gens qui détestent les voitures et veulent le proclamer à la face du monde.

Professeurs d'université, écolos, démocrates libéraux... ils sont obligés d'avoir un moyen de transport moderne, mais ils nous font savoir que, du fond du cœur, ils aimeraient mieux aller à pied ou à vélo.

- Ils achètent peut-être des Volvo pour la sécurité, avait répliqué Dar, histoire de les provoquer.

- Tu parles ! s'était écriée Trudy. Une voiture doit être capable de rouler vite avant que la question de la sécurité n'entre en ligne de compte. Les propriétaires de Volvo conduiraient des tanks Sherman sur l'autoroute si le gouvernement les y autorisait.

- Et rappelle-toi cette pub émouvante pour la Saturn, il y a quelques années, où tous les ouvriers de l'usine du Tennessee se levaient à trois heures du matin pour regarder l'arrivée des premières Saturn livrées au Japon, fit Lawrence d'une voix ironique. Tous ces visages épanouis, anglo-saxons comme hispaniques ou noirs, rivés à la télé pour regarder ce reportage en direct. Comme ils étaient fiers de leur Amérique ! Mais ce qu'ils n'ont jamais montré à la télé, c'est que quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ces bagnoles ont été réexpédiées ici dans des conteneurs parce que la clientèle japonaise les avait boudées !

- Les Japonais aiment les Jeep, avait déclaré Trudy. Dar avait hoché la tête. Elle avait raison.

247

- Et les Cadillac énormes, avait-il ajouté.

- Seulement les yakusa, avait précisé Lawrence.

À mi-chemin de la concession Saturn, Larry demanda :

- Alors, tu sais ce que c'est qu'un canon à poulet ?

- Naturellement, répondit Dar en conduisant d'une main et en tenant de l'autre son café de chez McDonald.

Un avertissement gravé sur la tasse en plastique disait en substance que le liquide était chaud et pouvait occasionner des problèmes s'il était renversé par mégarde sur les parties génitales de son acquéreur. Dar avait toujours pensé que quelqu'un d'assez crétin pour ne pas s'en rendre compte tout seul serait incapable de lire la mise en garde ou même de boire dans une tasse.

- Un canon à poulet, dit-il, je sais parfaitement bien ce que c'est, figure-toi.

- C'est vrai ? demanda Lawrence, déçu. Tu es sûr ?

- Absolument. N'oublie pas que j'ai travaillé au Bureau national de la sécurité des transports. C'est le surnom qu'on a donné à un gadget imaginé

par la FAA ' pour tester la résistance des pare-brise d'avions contre les oiseaux. En fait, il s'agit d'un bout de tuyau relié à un compresseur, qui projette des poulets morts à des vitesses pouvant aller jusqu'à neuf cents kilomètres à l'heure contre le pare-brise feuilleté d'un avion. On utilise des poulets parce qu'ils représentent une bonne moyenne en ce qui concerne le poids et la taille. Ils sont un peu plus lourds qu'une mouette, mais plus petits qu'un flamant ou un rapace.

- Ah ! fit Lawrence. Tant pis.

- Mais quel est le rapport entre la Saturn et le canon à poulet ?

interrogea Darwin en prenant la sortie qui menait au concessionnaire.

Lawrence soupira, visiblement déçu que Dar lui ait coupé ses effets.

- La marque base actuellement sa publicité sur son nouveau pare-brise réputé infrangible. En fait, il contient juste trente pour cent de plus de plastique composite que le verre de sécurité habituel.

1. Fédéral Aviation Administration.

quoi qu'il en soit, le gérant de cette concession a décidé d'emprunter un canon à poulet à la section FAA de Los Angeles pour faire sa

démonstration.

- Je ne savais pas qu'ils prêtaient leur matériel.

- «a n'a rien d'une procédure habituelle. Il se trouve que le représentant de la FAA à Los Angeles est le beau-frère du concessionnaire.

- Ah ! J'espère qu'ils n'ont pas tiré un poulet à neuf cents kilomètres à

l'heure dans un pare-brise de Saturn !

Lawrence secoua la tête et but une gorgée de café.

- Non, dit-il. 300 trois cents kilomètres à l'heure seulement. Mais c'est quand même pas mal. Ils ont utilisé le même modèle que dans la pub Up Front Sam, avec sour Martha.

- AÔe ! fit Dar.

Sour Martha était une vraie nonne qui avait quitté le couvent pour se lancer à plein temps dans la publicité pour les Saturn. Elle figurait dans presque tous les films promotionnels de la série Up Front Sam. Elle mesurait environ un mètre cinquante, était âgée de soixante et un ans et avait une figure de pomme fripée aux joues rosées et aux cheveux vaguement bleus. Son principal argument de vente consistait à sauter à pieds joints sur une portière de Saturn en plastique posée par terre pour montrer qu'elle était indéformable. Mais c'était avant que le constructeur revienne aux portières en acier à cause des accidents où le plastique avait tendance à brûler en dégageant une fumée acre, en bon sous-produit pétrolier qu'il était. Aujourd'hui, sour Martha se contentait de donner des coups de pied dans les pneus et de prendre un air angélique en annonçant les prix non négociables des conduites intérieures et des coupés à une clientèle saturée d'offres. Trudy avait commenté un jour en regardant une pub Up Front Sam : On ne ferait pas fondre une noix de beurre dans la bouche de cette vieille bique. ^a

Les commerciaux couraient de tous les côtés. Les membres de l'équipe vidéo n'étaient pas moins agités. Ils discutaient les uns avec les autres sur leurs portables, même s'ils n'étaient qu'à une dizaine de mètres de distance. Le directeur commercial semblait

avoir dix-neuf ans et arborait une casquette, une queue-de-cheval, un début de bouc et une expression anémiée et outragée.

Le canon à poulet était de taille relativement imposante. Il ressemblait à

une barrique de dix mètres de long montée sur une plateforme tractée qui pouvait être hissée sur une fourche hydraulique - Dar pensa aussitôt au pauvre Esposito - avec un mécanisme à culasse qui ressemblait à un sas pour une navette spatiale de la taille d'un poulet. Le compresseur bourdonnait encore, et le canon était pointé sur un coupé Saturn flambant neuf qui se trouvait à une quinzaine de mètres de lui.

Dar traversa la petite foule bruyante et examina le coupé. Le volatile avait traversé le pare-brise comme un boulet, arraché l'appui-tête côté

conducteur et percé un trou de la taille d'un poulet dans la lunette arrière du coupé avant d'aller s'encaster dans le mur en ciment de la concession, à une quinzaine de mètres de là.

Le concessionnaire, Sam, ex-étudiant en lettres dont les études avaient tourné court mais qui portait toujours des vestes Harris en tweed, même par des journées torrides comme celle-ci, n'avait aucune idée de l'identité de Lawrence et de Dar, mais il se mit à jacasser quand il les vit comme s'il se confessait au curé de sa paroisse.

- Je ne me doutais pas... personne ne se doutait que... Les experts de la FA A qui travaillent pour mon beau-frère... oui, les experts avaient dit que ce pare-brise était fait pour résister à des impacts de quatre cents kilomètres à l'heure. Le cadran était réglé sur trois cents kilomètres à

l'heure. J'en suis absolument certain. Sour Martha était au volant. Nous étions prêts à tourner. Le réalisateur a suggéré de faire un essai d'abord.

Je ne voulais pas perdre de temps ni d'argent. Ils facturent à la seconde, vous comprenez. Mais sour Martha a insisté. Elle est descendue de voiture.

On pensait qu'il ne faudrait pas plus de quelques minutes pour nettoyer le pare-brise et tourner pour de bon...

- O' est sour Martha ? interrompit Lawrence.

- Dans le bureau de vente, fit le concessionnaire au bord des larmes. Ils sont en train de lui faire respirer de l'oxygène.

Lawrence fit le tour du hall d'exposition, reniflant en connaisseur l'odeur du neuf qui s'exhalait de ce temple de la voiture. Dar se dit
250

qu'il aurait de la chance s'ils prenaient le chemin du retour avant que son ami ne cède à la tentation de s'en acheter une.

Sour Martha, dans son uniforme de bonne sour, avait eu sa dose d'oxygène, mais cela ne l'empêchait pas de sangloter à corps perdu. Deux infirmières, des parents à elle et un petit groupe de curieux s'empressaient autour d'elle pour essayer de la reconforter.

- C'est ce... ce... ce... ce... cos... cos... costume, balbutia-t-elle. Je ne l'avais jamais p... p... p... p... porté avant dans une p... p... p...

publicité comme ça. C'est un signe du b... b... b... bon Dieu pour me dire que cette f... f... f... fois-ci j'ai dépassé les bornes.

- Elle a raison, déclara Lawrence.

Dar et lui sortirent inspecter le croupion du poulet dont l'empreinte était encore visible dans le cratère d'impact du mur. Ils se dirigèrent vers le Land Cruiser de Dar.

- C'est quelle compagnie d'assurances qui t'envoie ici ?

demanda Darwin tandis qu'ils passaient devant l'équipe vidéo.

- Aucune. Personne n'a porté plainte. Trudy a entendu la nouvelle sur la fréquence de la police, et j'ai pensé que ça pourrait égayer ta journée.

Soudain, Sam le concessionnaire apparut à leurs côtés. quelqu'un avait d°

lui dire qu'ils étaient là pour enquêter sur l'accident.

- J'ai appelé mon beau-frère, dit-il. Les ingénieurs affirment que, si les spécifications du pare-brise avaient été respectées, le poulet aurait d°

rebondir dessus. Sainte mère de Dieu, qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Vous croyez qu'ils nous ont menti chez Saturn ?

- Non, dit Lawrence. Ce pare-brise est probablement capable de supporter l'impact d'un émeu lancé à trois cents kilomètres à l'heure.

- Alors, comment... pourquoi, pour l'amour de Dieu... murmura le concessionnaire désespéré.

Dar décida de faire dans la concision.

- La prochaine fois, dit-il, veuillez à décongeler le poulet d'abord.

Ils avaient parcouru les deux tiers du chemin du retour à San Diego lorsque Dar aperçut l'énorme bouchon devant eux. Il y avait des lumières de véhicules d'urgence qui clignotaient, et toutes les voies menant en ville étaient fermées sauf une. Les voitures reculaient 251

jusqu'à la dernière sortie ou traversaient illégalement la ligne médiane pour retourner vers le nord et échapper à l'embouteillage monstre. Dar roula sur la bande d'arrêt d'urgence puis sur le talus herbeux pour s'approcher le plus près possible du site.

Un agent de police en colère les arrêta à cinquante mètres du lieu de l'accident. Dar distingua au moins trois ambulances, un camion de pompiers et une demi-douzaine de voitures de la police routière de Californie autour d'un semi-remorque en travers de la route et des voitures entassées qui occupaient la voie de droite. Lawrence et lui montrèrent au policier leurs autorisations légales. Larry avait une carte de reporter-photographe en plus de sa qualité d'enquêteur auprès des compagnies d'assurances, et il était membre honoraire de la police routière de Californie.

Malgré le fouillis de véhicules qui bloquaient une partie de la vue, Dar comprit tout de suite ce qui s'était passé. Le camion était un porte-autos chargé de Mercedes neuves, des E 500 à en juger d'après celles qui étaient restées sur la plate-forme inférieure et celles qui formaient un tas sur l'autoroute. Il y avait des marques de freinage en travers des trois voies.

Le capot et le pare-brise d'une vieille Pontiac Firebird étaient visibles sous le monceau de Mercedes couleur argent métallisé. Lorsque le semi-remorque s'était mis en travers et avait heurté la Pontiac, l'impact avait projeté dans les airs toutes les voitures neuves de la plate-forme supérieure. Elles n'étaient pas toutes tombées sur la vieille Pontiac : il y avait une Mercedes neuve les roues en l'air sur la bande d'arrêt, et une autre, cabossée mais sur ses quatre roues, une soixantaine de mètres plus loin sur la chaussée. Mais quatre au moins de ces lourds véhicules étaient tombés sur la Firebird. Des

dépanneuses et un petit camion-grue étaient en train de soulever délicatement la Mercedes qui recouvrait la Pontiac.

Pompiers et auxiliaires médicaux utilisaient leurs méthodes de survie

pour se frayer un chemin au-delà des piliers A de la Firebird écabouillée.

L'un d'eux était à quatre pattes, en train de crier des paroles d'encouragement à quelqu'un qui était coincé dans l'épave. Les occupants de la Firebird, visiblement, n'avaient pas encore été extirpés.

Dar et Lawrence retournèrent vers la cabine du semi-remorque où le chauffeur, un barbu massif au ventre de buveur de bière, tremblait et sanglotait encore plus fort que sour Martha en essayant de

répondre aux questions des policiers qui l'interrogeaient. Les hommes de la patrouille voulurent écarter Dar et Lawrence, mais le sergent Cameron les aperçut et leur fit signe d'approcher. Il avait le front ridé tandis qu'il se penchait en avant, la main sur l'épaule du routier, pour essayer de lui tirer des renseignements. Dar aperçut un peu plus loin le jeune Elroy à

genoux parmi les balises lumineuses et les éclats de verre, en train de vomir dans l'herbe.

- Je jure sur le Christ que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter la Pontiac, était en train de dire le camionneur, oublieux du tremblement qui l'agitait et des larmes qui coulaient sur ses joues burinées par le soleil.

J'ai essayé de ne pas la toucher, mais il y avait des voitures qui me coïnciaient des deux côtés. Elles n'ont pas ralenti. Chaque fois que je changeais de file, le chauffeur de la Pontiac déboîtait en même temps.

quand je freinais, il freinait encore plus sec. On a dû couper les cinq voies de la même manière. Et puis je l'ai heurté, et je me suis mis en travers. Il n'y avait rien qui pouvait retenir... le chargement. Seigneur Jésus !

- Comment avez-vous fait pour sortir de là ? demanda le sergent Cameron en plaquant sa grosse main sur l'épaule du camionneur que les sanglots agitaient de soubresauts.

- Le choc a fait sauter le pare-brise, expliqua le chauffeur en montrant l'endroit du doigt. Je me suis hissé jusqu'en haut et j'ai réussi à

redescendre. C'est à ce moment-là que j'ai entendu les gémissements...

Cameron lui serra l'épaule encore plus fort.

- Vous êtes sûr que c'était un homme qui conduisait ?

- Certain, fit le camionneur en baissant les yeux. Il tremblait toujours de tous ses membres.

Dar et Lawrence retournèrent vers l'épave, en prenant soin de ne pas gêner les sauveteurs. Ils avaient réussi à retirer toutes les Mercedes tombées sur la Firebird aplatie à l'exception d'une seule, dont ils découpaient en ce moment les piliers A et le toit pour arriver jusqu'aux victimes occupant le siège avant.

Le chauffeur était toujours vivant, mais couvert de sang. Les auxiliaires le sortirent avec précaution. Ils le sanglèrent immédiatement sur un brancard en lui immobilisant la nuque. C'était un Hispanique corpulent, et il gémissait en répétant ' Los ninos... los ninos... ^a.

253

Sa femme était sur le siège avant, morte. Apparemment, elle n'avait pas mis sa ceinture et était recroquevillée dans la position du fœtus. Dar avait l'impression que c'était la commotion qui l'avait tuée et non l'écrasement du toit, qui n'arrivait à l'avant qu'à hauteur de l'appui-tête.

Les sauveteurs redoublaient d'efforts pour retirer la dernière Mercedes tout en continuant de découper le toit et les piliers B de la Pontiac. En fait, il n'y avait plus à proprement parler de piliers B. Lorsque la Mercedes se souleva enfin et fut déposée sans cérémonie dans l'herbe à

quelques mètres de là, il apparut que l'arrière de la Firebird avait été

écrasé jusqu'à la hauteur de la banquette par le terrible poids de la montagne de voitures. Les quatre pneus avaient éclaté. L'un des auxiliaires médicaux était toujours à quatre pattes, encourageant de la voix les victimes qui se trouvaient à l'arrière pendant que les sapeurs finissaient d'arracher la toiture de leurs mains gantées et cherchaient à retrousser le métal comme le couvercle d'une boîte de sardines.

- Il y a eu des cris et des gémissements pendant les vingt premières minutes, expliqua Cameron à voix basse. Mais depuis quelques instants, plus rien.

- La femme, peut-être ? demanda Lawrence.

Le sergent secoua la tête. Il ôta son chapeau de Ranger et en essuya le cuiret.

- Morte sur le coup. Le chauffeur - le père - avait à peine la force de gémir. Les cris venaient de,..

Il s'interrompit. Le dernier morceau du toit venait de se détacher, emportant avec lui le capot du coffre.

Les deux enfants gisaient sur le plancher de la Firebird, au-dessous du niveau d'écrasement. Ils étaient morts. La fille et son petit frère étaient couverts de plaies et de contusions, mais aucune ne paraissait mortelle.

Tandis que les auxiliaires médicaux essuyaient doucement le sang, Dar vit que leurs visages étaient tuméfiés. Les yeux de la fille étaient grands ouverts. Dar comprit tout de suite qu'ils avaient survécu au choc uniquement pour être asphyxiés par la masse des véhicules accumulés sur eux. Le petit garçon agrippait désespérément la main de sa sœur. Elle avait le bras droit dans le plâtre. Les visages des deux enfants étaient bleus, 254

- Merde ! fit le sergent Cameron à voix basse.

C'était sa façon de prononcer une oraison funèbre, en quelque sorte.

L'ambulance s'éloigna en rugissant avec le père à l'arrière. Les sauveteurs entreprirent d'extirper les corps.

- Il y a un bébé, fit Dar d'une voix lugubre.

Lawrence et les hommes de la police routière se tournèrent vers lui.

- J'ai vu cette famille il y a deux jours au Centre médical de Los Angeles, expliqua Dar. Ils avaient un bébé avec eux. Il doit être là-dessous.

Cameron fit un signe à l'un des hommes de la patrouille, qui prit sa radio pour dire quelques mots.

Lawrence, Cameron et Dar s'approchèrent de l'arrière de la Pontiac

aplatie.

- Bordel ! s'exclama soudain le sergent. Putain de bordel d'en-foirés de merde !

Dans le coffre déchiqueté de la Firebird, Dar vit trois sacs de sable et deux roues de secours gonflées à bloc, avec leurs jantes. Leur rôle était d'absorber les chocs à l'arrière. Protection standard pour les swoop and squat. Une garantie pour les conducteurs complices qu'il n'y aurait pas de réels blessés dans leur chasse à la fortune aux Estados Unidos.

Dar tourna abruptement les talons et courut dans l'herbe du bord de la route.

- Dar ! cria Lawrence.

Il ne se retourna pas vers le site de l'accident. Il sortit une carte de son portefeuille et l'inséra dans le Flip Phone qu'il avait dans la poche.

Elle répondit à la deuxième sonnerie.

- Ici Oison, dit-elle.

- Je marche avec vous.

Il coupa la communication et referma le mobile.

15 Organizatsiya

Sydney Oison semblait avoir accaparé tout le sous-sol du palais de justice de Dickweed. Elle avait au moins cinq adjoints supplémentaires à l'ouvre sur autant d'ordinateurs nouveaux, et six nouvelles lignes de téléphone.

Son domaine s'était étendu de la vieille salle d'interrogatoire à la salle d'observation derrière le miroir sans tain puis à deux autres pièces attenantes inutilisées, et même au couloir où un planton filtrait à présent les visiteurs. Dar se demandait si les détenus dans les cellules à l'autre bout du couloir et leurs gardiens moroses étaient les seuls occupants du sous-sol à n'avoir pas été annexés par cet empire en expansion constante.

La réunion commença à 8 heures précises le vendredi matin. Une longue table sur tréteaux avait été installée dans le bureau de Syd. La carte de la Californie du Sud occupait toujours la majeure partie du mur, mais Dar put constater qu'il y avait une punaise rouge de plus sur

la 1-15 à la sortie de San Diego et une verte à l'emplacement du chantier où Esposito était mort. Il y en avait aussi une jaune (indiquant une tentative d'assassinat dirigée contre lui) sur la colline de San Diego. Il remarqua une demi-

douzaine d'autres punaises de la même couleur qui attendaient dans une boîte posée sur une petite table.

La réunion était sérieuse. Ni Dickweed ni le procureur local n'y avaient été conviés. Mais Dar fut surpris de voir que Trudy et Lawrence étaient là.

- qu'est-ce qu'il y a ? lui avait demandé Lawrence en voyant son expression. Tu penses que notre place n'est pas ici ?

257

- D'ailleurs, avait ajouté Trudy en apportant à Lawrence une tasse de café

en plastique qu'elle avait prise au distributeur derrière la porte, le NICB

nous paie pour ça.

Jeanette Poulsen, l'avocate qui représentait le National Insurance Crime Bureau, leva les yeux vers Dar en hochant la tête.

Pendant que Syd connectait son ordinateur portable à un projecteur, Dar regarda les autres participants à la réunion en train de prendre place autour de la table. Outre Larry, Trudy et Poulsen, il y avait Tom Santana, assis à la droite de Syd, et son patron de la Division antifraude aux assurances, Bob Gauss. À côté de Gauss, il y avait l'agent spécial Jim Warren. Face à lui, le capitaine Tom Sutton, de la police routière de Californie. Les seuls autres représentants de la loi présents dans la salle étaient Frank Hernandez, du bureau de San Diego, et un homme que Dar ne connaissait pas, à l'air tranquille, d'âge moyen, qui ressemblait à un comptable et que Syd présenta comme étant le lieutenant Byron Barr, de la Division des services internes de la police de Los Angeles. Hernandez et Sutton ne cessaient de lancer à Barr le genre de regard en coin soupçonneux que la police réserve en général aux représentants de l'Inspection générale des services. Syd parla de manière succincte et précise. Elle expliqua que le lieutenant Barr était ici en raison des indices accablants selon lesquels il y avait des inspecteurs en civil de la police de Los Angeles dans la

conspiration.

Dar vit Hernandez et Sutton échanger de rapides coups d'oil. Il les interpréta comme : ' La police de Los Angeles ? Ah bon. qu'ils aillent se faire foutre. ^a

- Très bien, fit Syd en éteignant toutes les lumières pour ne laisser subsister que celles de son écran d'ordinateur et du projecteur. On commence.

Elle tenait une télécommande à la main droite. Elle la dirigea vers l'écran mural, qui s'illumina sur une photo en couleurs de la montagne de Mercedes écrasant la Firebird.

- La plupart d'entre vous sont au courant de cet accident survenu hier matin sur la 1-15 à l'entrée de la ville, dit-elle d'une voix douce.

Elle fit défiler une série de photos. Les voitures soulevées une par une.

Le chauffeur extirpé de l'épave. Les cadavres. Dar s'aperçut que 258

c'étaient les photos prises par Lawrence avec son Nikon normal puis scannées et transmises à Syd par e-mail. Le piqué était impeccable et les détails très nets.

- Le seul survivant est le chauffeur, Ruben Angel Gomez, trente et un ans, nationalité mexicaine, titulaire d'un permis de conduire américain temporaire. Sa femme, Rubidia, et ses enfants, Milagro et Marita, sont morts dans la collision avec un porte-autos qui s'est mis en travers de la route et qui était loué par un concessionnaire Mercedes de San Diego, Kyle Baker.

Un gros plan des deux enfants morts apparut. Syd se mit dans la lumière du projecteur.

- Ils avaient aussi un bébé, dit-elle. Sept mois. Maria. Nous l'avons retrouvée hier soir, gardée par une voisine dans la cité où logeaient les Gomez. L'assistance sociale l'a prise en charge.

Elle fit un pas de côté. La photo suivante montra le contenu du coffre de la Firebird. Elle n'eut pas à expliquer à l'assistance la signification des sacs de sable et des deux roues de secours.

- M. Gomez est dans un état critique mais stationnaire, dit-elle. Il a été opéré hier à deux reprises et n'a toujours pas repris suffisamment

conscience pour parler aux enquêteurs. En tout cas, ce sont les dernières nouvelles que j'ai obtenues ce matin.

- Il est toujours dans le cirage, lui dit le capitaine Hernandez. J'ai appelé il y a dix minutes. quand il se réveille, il n'arrête pas de réclamer ses enfants. Il a fallu le remettre sous sédatifs. Il y a un agent en uniforme d'origine hispanique qui attend qu'il retrouve ses esprits, mais il n'a pas réussi à le faire parler jusqu'à présent.

- Il est sous protection de la police ? demanda Sutton. Hernandez haussa les épaules.

- Il est bien surveillé, dit-il.

Syd poursuivit son exposé. L'image sur l'écran afficha un ordinogramme de forme pyramidale. La douzaine de vignettes de la base consistait en photos des quatre membres de la famille Gomez tués dans l'accident, de Richard Kodiak, de M. Phong - celui qui s'était empalé sur des fers à béton - et de M. Hernandez, victime d'un swoop and squat plus ancien. Il y avait aussi d'autres visages, avec des noms pour la plupart hispaniques. La deuxième rangée de rectangles à partir de la base comprenait des photos de Jorge Murphy

259

Espósito, Abraham Willis - un avocat également connu pour ses combines, mort récemment dans un accident de la route des plus suspects -, et trois arnaqueurs bien connus des assureurs de la Californie du Sud : Bobby James Tucker, de Los Angeles, Roget Velliers, de San Diego, et Nicholas van Dervan, du comté d'Orange.

La ligne au-dessus était occupée par une série de rectangles vides légendes : Secours. Au-dessus d'eux, d'autres rectangles étaient intitulés : Médecins. Encore au-dessus, plusieurs cadres vides portaient le titre de : Tueurs. Et au sommet de la pyramide, il y avait trois cases : deux vides, et la troisième occupée par la photo de Dallas Trace.

Dar vit que le capitaine de la police de San Diego et l'officier de la patrouille routière réagissaient avec une stupéfaction manifeste. Les autres personnes présentes, parmi lesquelles Tom Santana, l'agent spécial Warren, Bob Gauss, de la Division antifraude aux assurances, et l'avocate Poulsen du NICB, semblaient être au parfum. Si Trudy et Lawrence étaient surpris, ils ne le montrèrent pas.

- Bon Dieu ! s'exclama Sutton. Vous ne pouvez pas parler sérieusement, madame ! C'est l'un des avocats les plus célèbres du

pays, et l'un des plus riches aussi !

- C'est lui qui a fourni la plus grande partie de la mise de fonds nécessaire à leur organisation, déclara Syd sans s'émouvoir.

Sa télécommande comprenait une flèche lumineuse, et elle mit un point rouge au milieu du front de Trace. Puis elle enfonça une touche, et le visage osseux et sans expression d'un individu apparut dans la rangée Tueurs. La photo était floue.

- Pavel Zuker, expliqua Syd. Ex-tireur d'élite de l'Armée rouge. Ex-KGB, ex-mafia russe, quoique ce dernier titre soit probablement encore en vigueur. Nous avons trouvé ses empreintes sur le Tikka 595 Sporter utilisé

lors de la deuxième tentative d'assassinat contre le Dr Minor.

Le visage du capitaine Hernandez, déjà basané, devint encore plus sombre.

- Mes experts ont examiné cette arme, et ils n'ont rien trouvé, dit-il.

L'agent spécial Warren noua ses mains posées devant lui sur la table.

260

- Le labo du Bureau à quantico a trouvé une seule empreinte du côté

intérieur de la mortaise du tenon de recul en démontant la carabine, dit-il tranquillement. Elle était à moitié effacée, mais ils ont pu la reconstituer sur ordinateur. Et elle correspond à Zuker, qui figure dans les fichiers de la CIA.

Syd appuya sur une autre touche, et un dessin apparut dans le rectangle vide à côté de celui de Pavel Zuker. C'était un croquis d'artiste de la police représentant un barbu avec pour légende : Gregor Yaponchik.

- Le FBI a de bonnes raisons de penser que ce Yaponchik est entré dans le pays au début du printemps, en même temps que Zuker, murmura Syd.

- D'où viennent ces informations ? demanda Sutton. Des services de douane et d'immigration ?

Syd hésita.

- Elles viennent de diverses sources en contact avec les milieux russes, précisa l'agent Warren.

Sutton hocha la tête, mais il se laissa également aller en arrière en croisant les bras sur sa poitrine comme s'il n'était pas tout à fait convaincu.

- Yaponchik et Zuker étaient tireurs d'élite en Afghanistan, reprit Syd.

Ils travaillaient probablement pour le KGB, même à cette époque. Mais ils ont attiré l'attention de nos diverses agences de renseignement vers la fin des années quatre-vingt, un peu avant la chute de l'Union soviétique. Dès que les choses se tassent, on les retrouve tous les deux au service des éléments tchéchènes de la mafia russe.

- Comme tueurs ? demanda Lawrence.

- Comme exécutants à tout faire. Mais en fin de compte, oui, comme tueurs.

Le Bureau et la CIA sont d'accord pour dire qu'ils ont trempé directement dans l'affaire Miles Graham.

Tous les membres de l'assistance avaient entendu parler de Miles Graham, le créateur d'entreprises. C'était le plus célèbre des magouilleurs capitalistes abattus à Moscou ces dernières années pour n'avoir pas assez distribué de bakchichs aux gens qu'il fallait.

Dar se racla la gorge. Il n'avait pas trop envie de prendre la parole, mais se sentait obligé de le faire.

261

- Vous dites que Yaponchik et Zuker étaient en Afghanistan ? Et qu'ils formaient une équipe de snipers ? Je sais que les Américains et les Britanniques vont par deux, mais il me semble que les Soviétiques ont été

longs à déployer des équipes de tireurs d'élite en Afghanistan et que, lorsqu'ils ont fini par le faire, c'était par sections de trois hommes pour chaque escouade de fusiliers.

Syd regarda l'agent spécial Warren. Celui-ci hocha la tête. Il tenait à la main son assistant électronique, à l'écran faiblement éclairé. Il ne pouvait être lu sous aucun autre angle que le sien. Il appuya sur plusieurs touches.

- Vous avez raison, dit-il au bout d'un moment. Les équipes de trois étaient la règle, mais d'après mes informations Yaponchik et Zuker travaillaient à deux, à l'américaine.

- Lequel était le tireur, et lequel le guetteur ? interrogea Dar. L'agent spécial du FBI enfonça de nouveau quelques touches de son assistant électronique et lut ce qui s'affichait sur l'écran.

- D'après les rapports des agents de la CIA sur le terrain, les deux hommes avaient une formation de tireur d'élite, mais Yaponchik était officier, lieutenant militaire passé au KGB, et Zuker simple sergent.

- Donc, c'était Yaponchik le tireur principal, conclut Dar.

En son for intérieur, il se disait : Mais c'est Zuker, le numéro deux, qu'ils ont envoyé me tuer.

- Avez-vous une description des armes utilisées par ces deux hommes en Afghanistan ? demanda-t-il.

- D'après mes informations, je cite, ils utilisaient probablement des supercarabines Dragunov SVD en Afghanistan et lors de l'entraînement des snipers serbes dans les environs de Sarajevo ^a.

Dar hocha plusieurs fois la tête.

- Du matériel ancien, mais fiable. Snayperskaya Vintovka Dragunova.

Syd tourna vivement la tête dans sa direction.

- Je ne savais pas que vous parliez russe, Dar.

- Pas du tout. Désolé pour cette interruption. Continuez.

- Mais non, lui dit Syd. Vous semblez savoir quelque chose d'intéressant.

Il secoua la tête.

262

- quand cet homme d'affaires américain a été assassiné à Moscou...

Graham... je me souviens d'avoir lu quelque part qu'il y a eu un double impact à la tête, par des projectiles tirés à une distance de six cents mètres. L'article disait que les balles étaient du sept soixante-deux par

cinquante-quatre millimètres à bourrelet. Les SVD utilisent ce type de munition et sont relativement précis à cette distance.

Syd le regardait avec de grands yeux.

- Je croyais que vous détestiez les armes à feu.

- Je les déteste. Je n'aime pas non plus les requins, mais je sais distinguer un grand requin blanc d'un requin-marteau.

Syd reprit son exposé de manière concise mais d'une voix claire et sans h

,te.

- Mesdames et messieurs, nous sommes officiellement autorisés à

approfondir cette enquête par tous les moyens nécessaires. Nous avons de bonnes raisons de penser que l'avocat Dallas Trace est pour quelque chose dans la recrudescence des accidents mortels survenus ces derniers temps en Californie du Sud. Nous croyons savoir qu'il a créé un nouveau réseau de fraudes aux assurances avec le concours d'autres avocats en vue, que nous n'avons pas pu identifier jusqu'à présent.

Elle fit apparaître une nouvelle image avec sa télécommande. C'était un prêtre d'un certain ,ge, qui souriait au-dessus de son col romain.

- Je vous présente le père Roberto Martin. Il est actuellement à la retraite, mais pendant des années il a été le pasteur de l'église St. Agnes à Chavez Ravine, un quartier latino des environs du stade des Dodgers. Le père Martin est un brave homme qui s'occupait particulièrement de ses paroissiens d'origine hispanique. Dès le début des années soixante-dix, il rêvait de fonder une organisation charitable ayant pour vocation d'aider les émigrés mexicains et sud-américains en difficulté. Il a ainsi récolté

des fonds dans son diocèse et auprès de différentes entreprises de Los Angeles qui ont accepté de faire des dons à une oeuvre de charité encore incertaine. C'est le père Martin qui a créé, il y a longtemps, le nom de Secours aux démunis. Mais pour organiser sa fondation, il s'est adressé à

cet homme...

Une photo s'afficha sur l'écran. C'était celle d'un petit homme grassouillet, au physique vaguement hispanique, à la chevelure soigneusement peignée, au sourire aussi épanoui que celui du père Martin, au costume et à la cravate visiblement luxueux.

- Vous voyez ici l'avocat auquel le père Martin a confié la gestion du rêve de sa vie, continua Syd. Maître William Rogers. Chacun ici a probablement déjà entendu ce nom. Il a plusieurs bureaux dans les quartiers est de Los Angeles, et des relations utiles dans le monde politique. C'est un professionnel de la collecte de fonds, et il a été le numéro deux dans la campagne électorale pour la mairie de Los Angeles. Le père Martin espérait qu'il dirigerait son Secours aux démunis et assurerait la continuité de la fondation lorsqu'il aurait pris sa retraite.

- Et Rogers était d'accord ? demanda Lawrence.

- Pas exactement, répondit Syd. Il a créé un directorat au sein duquel sa femme, Maria, partageait les responsabilités avec un militant de la communauté, qui était en même temps l'un des enquêteurs de Roger. Il s'appelait Juan Barriga.

La photo de Barriga rejoignit celle de Rogers à l'étage Secours de la pyramide. L'assistance hocha la tête. Tout le monde ici savait que les enquêteurs qui travaillaient avec les avocats spécialisés dans les affaires de responsabilité civile trouvaient souvent la fraude aux assurances irrésistible.

- Ces hommes et ces femmes s'occupent à longueur d'année d'interroger les rois des glisses-tombes, les princes du swoop and squat, les arnaqueurs de tout poil, les médecins marrons, les resquilleurs, les fraudeurs, les maquilleurs d'accidents, les auxiliaires médicaux corrompus, les victimes professionnelles du coup du lapin, les magouilleurs de toutes les espèces.

Surtout, ils ont appris à voir avec quelle rapidité la plupart des compagnies d'assurances négocient des accords avec leurs clients pour éviter une procédure longue et coûteuse. Juan Barriga vient de passer trois ans à mettre sur pied un réseau d'avocats et de médecins chargés de traiter les clients envoyés par le Secours aux démunis. Maria Rogers et Bill sélectionnent personnellement les volontaires du Secours. De plus, leur organisation reçoit une clientèle envoyée par les consulats du Mexique, de Colombie, du Salvador, du Costa Rica, de Panama et

d'autres encore. Les paroisses catholiques et protestantes situées un peu partout dans l'...tat leur envoient aussi du monde.

De nouvelles photos d'avocats et de médecins remplirent les cases vides de la pyramide. Certaines têtes étaient familières, comme celle d'Esposito ou d'Abraham Willis, l'avocat récemment décédé, mais il y en avait d'autres, parmi lesquelles Robert Armann, ex-adjoint au procureur d'...tat, à présent reconnu comme étant le membre le plus populaire et le plus efficace du conseil municipal de Beverly Hills, ou encore Hanop Semerdjian, avocat respecté dans les affaires de droit civique et porte-parole de la communauté arménienne de la Californie du Sud, ou Harry Elmore, ex-idole de football américain de l'université de la Californie du Sud, qui avait fait des études de médecine et ouvert ensuite des cliniques de soins gratuits dans les quartiers à problèmes de San Diego et de Los Angeles.

Tout le monde contemplait ces photos dans un silence médusé.

- Votre petite force d'intervention a vraiment l'intention de faire des vagues dans tout ça, madame ? demanda de but en blanc le capitaine Sutton de la police routière. Cela me paraît de nature à intéresser plutôt les médias à sensation que les autorités officielles.

Syd détourna les yeux de l'écran et regarda le corpulent capitaine sans manifester la moindre rancœur.

- C'est l'impression que ça donne, n'est-ce pas, Tom ? Mais nous ne plaisantons pas du tout. La chambre de mise en accusation siège depuis trois mois, et nous allons procéder à des inculpations en remontant jusqu'au sommet, jusqu'à Dallas Trace.

- Pourquoi nous dites-vous tout cela maintenant ? demanda Frank Hernandez.

Syd éteignit le projecteur et alluma la lumière au plafond. Mais elle resta debout.

- Parce que notre enquête passe à la vitesse supérieure et qu'elle arrive devant votre porte, messieurs. Il va sans dire que toutes ces informations sont confidentielles...

- Il y a plusieurs enquêtes en cours, et pas seulement au sein de la police de Los Angeles, déclara le lieutenant Barr, des services internes.

Toute fuite serait... extrêmement regrettable.

Pendant que les représentants de l'ordre regardaient Barr en fulminant, Syd continua.

265

- Cette... Alliance, renforcée par l'arrivée de Yaponchik, Zuker et autres éléments musclés importés de YOrganizatsiya russe, est en train de faire à

l'industrie de la fraude ce que les Colombiens ont fait au commerce de la drogue il y a plus de vingt ans dans notre pays : renforcement des structures internes, décuplement des profits et niveau de violence jamais atteint précédemment.

- qu'attendez-vous de nous ? demanda Hernandez. Vous avez derrière vous toutes les ressources de cet ...tat. Vous avez l'appui du NICB et du FBI.

qu'est-ce que le flic de base peut vous apporter de plus ?

- Des facilités de liaison et de communication, si nécessaire, répliqua Syd. L'accès aux labos de médecine légale et à leur personnel spécialisé

lorsque le lieu et l'urgence nécessitent des moyens locaux. Une coopération totale, de sorte que nous ne finissions pas par nous tirer dans les pattes.

Hernandez sortit une cigarette du paquet qu'il avait dans la poche de sa veste de sport. Il fronça les sourcils en regardant le panneau Défense de fumer en évidence près de la porte, et laissa la cigarette collée à sa lèvre inférieure sans l'allumer.

- D'accord, dit-il. quelles sont vos intentions ?

- Je vais essayer de m'infiltrer chez eux, lui expliqua Tom Santana. Je me ferai passer pour un clandestin, et j'entrerai dans le système par l'intermédiaire de l'un des centres médicaux. Je verrai de l'intérieur ce que le Secours aux démunis a dans le ventre.

Malgré lui, Dar murmura :

- Vous croyez que c'est très prudent, Tom ? Après la publicité que vous a value votre lutte contre les gangs asiatiques il y a quelques années...

Santana sourit. Son chef, Bob Gauss, déclara :

- C'est ce que je lui ai dit, docteur Minor. Mais Tom estime que les malfrats ont la mémoire courte. Et comme il est techniquement commandant de la force opérationnelle du FIST, je ne peux pas lui interdire de faire ça.

Dar ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa. Il se tourna vers Syd. Elle avait les yeux fixés sur Tom et paraissait inquiète, mais elle continua son exposé.

- Tom infiltrera le Secours. Nous chercherons à remonter la piste russe en fonction des tentatives d'assassinat contre le Dr Minor. Entre-temps, M. et Mme Stewart ainsi que le Dr Minor nous feront profiter de leurs compétences pour apporter la preuve que plusieurs de ces accidents mortels étaient prémédités et équivalent à des assassinats purs et simples. Leurs rapports, leurs conclusions et leurs reconstitutions seront communiqués au NICB et à

la chambre de mise en accusation.

Un chariot audiovisuel, dans un coin, contenait un moniteur de télévision et un magnétoscope. Syd prit une autre télécommande et alluma l'écran. Puis elle fit défiler les images d'une cassette, sans le son. C'était un enregistrement récent de l'émission hebdomadaire de Dallas Trace sur CNN, Objection retenue.

- quelquefois, Trace l'enregistre à New York, déclara Syd, mais la plupart du temps il est plus commode pour lui de le faire dans son bureau à Los Angeles. D'ici la fin de l'année, je veux que nos hommes s'avancent devant ces caméras et procèdent à l'arrestation de cet arrogant enfoiré. Je veux que son émission se termine sur l'image des menottes qu'on lui passera aux poignets avant de l'emmener.

Elle pointa sa deuxième télécommande, et le projecteur afficha sur l'écran les visages des enfants Gomez morts en surimpression sur celui, souriant et muet, de Dallas Trace.

À l'issue de la réunion, Dar aurait voulu parler à Syd, mais elle avait prévu un entretien avec Poulsen et Warren, aussi il se rendit dans la partie ancienne du palais de justice avec Trudy et Lawrence. Ce dernier avait à témoigner dans un procès en dommages et intérêts qui allait débiter dans quelques minutes, et Trudy avait besoin de retourner dans leurs bureaux d'Escondido.

Avant de prendre congé d'eux, Dar demanda au couple :

- Vous êtes bien s^ors de vouloir faire partie de cette équipe opérationnelle ? ^a

- Nous en faisons déjà partie, lui répondit Lawrence. Nous sommes impliqués dans les enquêtes sur Esposito et Richard Kodiak. Autant continuer sur la lancée.

266

267

1

- Sans compter que le NICB nous a recrutés comme experts, ajouta Trudy.

- Je suis surpris que tu aies si vite changé d'avis, Dar, lui dit Lawrence. Ce n'est pas la première fois que tu vois des enfants morts dans un accident.

- J'en ai vu pas mal, en effet, mais cette fois-ci ce n'était pas un accident. Je ne peux pas tourner le dos à tous ces crimes alors que j'ai vu de quelle manière les victimes se sont fait manipuler.

- J'ai discuté avec Tom Sutton, leur dit Trudy. Nous allons recueillir le témoignage du chauffeur du camion porte-autos dans la soirée, mais la police l'a déjà interrogé longuement. Il y avait trois voitures qui participaient au swoop, mais il n'a pas pu voir leurs plaques. Il était trop occupé à éviter la voiture des Gomez qui roulait devant lui.

- Trois voitures de swoop ? s'étonna Dar.

Il y en avait généralement une seule, quelquefois deux, mais pas plus.

Trudy hocha gravement la tête.

- Deux pour coincer le camion, une devant les Gomez pour les empêcher de s'échapper au dernier moment. Tout ce que le chauffeur du camion a retenu, c'est que les voitures qui le coinçaient de chaque côté étaient américaines, peut-être une Chevrolet sur sa droite, et que leurs chauffeurs étaient de race blanche et leurs voitures ,gées de plus de dix ans.

- Elles sont probablement abandonnées quelque part ou en pièces détachées dans un garage à l'heure qu'il est, estima Dar. Mais si le fs chauffeurs étaient blancs, ça signifie peut-être que c'étaient nos Russes

et non les compères habituels.

- On te tient au courant, lui dit Lawrence. Chacun partit dans une direction différente.

Dar avait pas mal de choses à faire, mais il se prit à errer dans les couloirs du palais de justice pendant un certain temps, en se demandant comment il allait rattraper tout son retard. Syd serait libre vers 10

heures. À ce moment-là, il vit WDD Du Bois, l'avocat de l'agence Stewart, venant vers lui dans le couloir. Il marchait avec une canne, mais d'un pas rapide.

268

- Bonjour, maître.

- Bonjour, docteur Minor. Je voulais justement vous voir.

Pourrions-nous avoir une conversation en privé ?

L'avocat le guida vers une petite salle d'attente vide et referma la porte à clé derrière eux. Puis il s'assit à un bout de la table et prit son temps pour déposer sa canne, sa serviette bosselée et son chapeau à côté de lui.

Dar prit un siège sur sa gauche en demandant :

- Je fais l'objet de poursuites légales ? Un truc comme ça ?

- Ça part Dickweed qui cherche toujours à vous inculper pour homicide au moyen d'un véhicule à moteur, je n'ai connaissance d'aucune poursuite à

vosre rencontre, lui dit WDD Du Bois. Mais je dois vous avertir que vous êtes en danger, mon ami.

Dar attendit.

- Avant que vous n'entriez dans l'équipe opérationnelle de Mme Oison, continua Du Bois, il est de mon devoir de vous informer, Darwin, et pas seulement en tant qu'avocat, mais en tant qu'ami, qu'il s'agit de quelque chose de dangereux, d'extrêmement dangereux.

Dar s'efforça de ne pas montrer sa surprise. Il n'y avait pas vingt

minutes que la réunion avec Syd avait pris fin, et déjà il était au courant ? Le lieutenant Barr avait bonne mine avec ses avertissements solennels. ¿ haute voix, il répliqua :

- Ces salauds ont essayé de me tuer deux fois. que peuvent-ils faire de plus ?

- Vous tuer pour de bon, lui dit l'avocat.

Son visage sillonné de rides profondes était habituellement jovial, ou au moins ironique ; mais aujourd'hui il avait l'air lugubre.

- Savez-vous quelque chose sur cette conspiration qui pourrait aider l'équipe opérationnelle ? demanda Darwin.

Du Bois secoua lentement la tête.

- N'oubliez pas que je fais aussi partie du barreau. Si j'avais connaissance de ce genre de détails, le FBI ou Mme Oison m'auraient déjà

entendu. Je n'ai eu vent que des bruits qui courent un peu partout. Mais ce sont des bruits persistants et désagréables.

- Et que disent-ils ?

Du Bois fixa sur Dar le regard angoissé de ses yeux marron.

269

- Ils disent que c'est très, très sérieux et que ces nouveaux truands sont redoutables. que celui qui se met en travers de leur chemin connaîtra le sort de ceux qui se sont opposés dans le temps aux barons colombiens de la drogue. qu'une vague de fraudes déferle sur le pays et que le petit commerce va devoir fermer ses portes aussi s'rement qu'un hypermarché qui s'installe dans le quartier élimine la quincaillerie de papa du coin de la rue,

- Il l'élimine au sens où maître Esposito a été éliminé ?

Du Bois écarta ses mains noueuses et ridées en un geste d'impuissance.

- Les anciennes règles ne s'appliquent plus en l'occurrence, dit-il. C'est tout au moins ce que disent les bruits qui courent.

- Raison de plus pour épingler ces salauds.

Du Bois soupira. Il prit sa canne et sa serviette, mit son chapeau sur sa tête et posa une main ferme sur l'épaule de Dar tandis qu'ils se levaient en même temps.

- Soyez prudent, Darwin. Soyez très prudent.

Il retourna dans les bureaux de Syd juste au moment où sa réunion avec Poulsen et Warren prenait fin. - Nous voulions justement vous voir, lui dit l'agent du FBI. Dar commençait à se méfier de cette formule d'accueil.

- Nous avons discuté tout à l'heure avec le capitaine Hernandez, déclara Syd. Il r,lait à propos des heures supplémentaires que co'te à la police la surveillance qu'elle exerce sur vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et nous r,lions sur l'insuffisance de cette protection.

Dar attendit qu'elle en arrive au fait.

- C'est donc le Bureau qui va s'en charger dorénavant, expliqua l'agent spécial d'une voix douce mais pleine d'autorité. Nous avons affecté à cette surveillance une douzaine de nos hommes à plein temps, de sorte que vous serez protégé de manière à la fois plus complète et plus discrète.

- Non, fit Dar.

Syd, Jeanette Poulsen et Jim Warren se tournèrent en même temps vers lui.

270

- La seule condition que je mets à ma participation à cette opération, articula Dar en regardant Syd dans les yeux, est que nous laissions tomber cette histoire de protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je veux que vous rappeliez tous vos gardes du corps.

C'est clair ?

- Vous n'aviez pas dit qu'il y aurait des conditions.

- Il y en a maintenant. Une seule. ¿ prendre ou à laisser. Warren secoua la tête.

- Il faudra que vous nous fassiez confiance sur ce point, docteur Minor.

Nous sommes des spécialistes de la protection des témoins et...

- Non, répéta Dar. Je ne plaisante pas. Si vous voulez que nous collaborions, il me faut la même liberté que le reste d'entre vous. Et d'ailleurs, nous savons tous que ce n'est pas en multipliant les gardes du corps qu'on peut empêcher un tireur d'élite ou un kamikaze d'arriver à ses fins.

Il y eut quelques secondes de silence. Puis Syd déclara :

- Nous sommes forcés d'accepter votre... exigence, Dar. Mais c'est uniquement parce que nous avons conscience qu'il y a du vrai dans ce que vous venez de dire. Je ne sais plus qui - le président Kennedy, peut-être -

a déclaré un jour : Si le xx^e siècle nous a appris quelque chose, c'est bien que n'importe qui peut-être

assassiné. ^a

- Ce n'est pas Kennedy, mais... commença Warren.

- Michael Corleone, continua Dar.

- Dans Le Parrain H, compléta l'agent du FBI.

- Bon Dieu ! Je ne sais pas ce que vous avez, vous les hommes, avec Le Parrain ! fit Jeanette Poulsen. Ce film avec Meg Ryan et Tom Hanks - je ne sais plus comment il s'appelle - disait vrai '. Vous croyez que tout ce qui se passe dans l'univers peut être résumé par une réplique de la série du Parrain.

- Les deux premiers seulement, précisa Dar.

- Le troisième était nul, estima Warren.

- Il ne compte pas, fit Dar.

1. Il s'agit de You've Got Mail (Vous avez un mess@ge), adorable film de Nora Ephron, sorti en 1998.

271

- Nous faisons comme s'il n'avait jamais existé, dit Warren.

- Vous n'avez pas fini ? demanda Syd. Vous avez peut-être une autre citation pertinente tirée des deux premiers Parrain qui s'applique à notre situation ?

Dar passa une main dans ses cheveux courts pour les hérissier légèrement et prit la voix éraillée de Pacino en gesticulant comme lui :

- Juste au moment où je me croyais sorti de l'auberge, ils me font reprendre le collier.

- Hé ! fit la représentante du NICB. Vous trichez. C'est dans Le Parrain III, ça !

- Cette réplique est l'exception qui confirme la règle, dit l'agent Warren.

- Je vous tire ma révérence, les garçons, fit Syd.

- Vous avez remarqué qu'elles ont le droit de nous dire les garçons, mais que c'est un délit fédéral si nous leur disons les filles ? demanda Darwin en s'adressant à Warren.

L'agent du FBI soupira.

- J'ai pour habitude de ne jamais traiter de ' fille ^a une personne qui porte un Sig semi-auto à la hanche, dit-il en regardant sa montre. On déjeune ensemble, docteur Minor ? Il paraît qu'il y a un bon petit resto au coin de la rue où ils font des grillades comme à Kansas City.

- Je le connais et j'accepte, lui dit Darwin.

Il fit un geste d'adieu aux deux femmes qui restèrent plantées là comme deux sévères maîtresses d'école à la récréation, les bras croisés et les sourcils froncés.

- Hé ! fit l'agent spécial Warren d'une voix posée et polie qui imitait honorablement celle du gros Clemenza. ' Laisse ton flingue, apporte les cannolis. ^a

16

Pertinence

Le centre de San Diego était déjà en train de se vider au profit des quartiers de banlieue lorsque Warren et Dar quittèrent le restaurant.

Pendant la conversation, Warren avait déclaré :

- Le FBI vous fournira toute l'aide dont vous aurez besoin.

- Il me faudrait une copie de tous les dossiers disponibles sur Pavel

Zuker et Gregor Yaponchik, avait aussitôt répliqué Dar. Pas seulement ceux du FBI, mais ceux de la CIA, de la NSA, d'Interpol, du Mossad, de la NDA...

Tout ce qui est disponible.

Warren avait pris un air dubitatif.

- Je doute qu'on me donne l'autorisation de vous communiquer le peu de documents que nous avons au Bureau. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que nous pourrions avoir accès aux fichiers israéliens ?

Dar ne répondit pas. Son expression était imperturbable.

- Pourquoi un civil aurait-il besoin de voir ces fiches ? demanda Warren.

- Le seul civil qui en aurait besoin est celui qui a été agressé deux fois par ces messieurs. Ce sont des informations qui pourraient contribuer à le garder un peu plus longtemps en vie.

L'agent spécial donnait l'impression de s'étrangler avec un noyau d'olive, mais il hocha finalement la tête en disant :

- D'accord. Je vais voir ce que je peux faire.

- Très bien, lui dit Darwin.

- Vous voulez autre chose ? Un hélicoptère, peut-être ? Ou bien l'accès aux satellites-espions des différentes agences ?

273

- Pourquoi pas ? Mais il y a surtout une chose que je veux vous demander.

C'est qu'on me prête un McMillan M1987R.

L'agent spécial se mit à rire de bon cour avant de réaliser que Dar parlait sérieusement.

- Impossible, dit-il.

- C'est important.

- La loi en interdit la vente aux civils.

- Je ne veux pas l'acheter, je veux juste l'emprunter. Ils avaient fini leur repas, et Warren secouait la tête.
- Je veux bien faire mon possible pour les dossiers, mais en ce qui concerne le McMillan...
- Ou son équivalent.
- Pas la moindre chance, désolé.

Dar haussa les épaules. Il donna à Warren sa carte où figuraient son téléphone, son fax et son e-mail. Il inscrivit même à la main le numéro du chalet, qu'il n'avait communiqué à personne d'autre que Syd et Lawrence.

- Tenez-moi au courant dès que possible pour les dossiers, dit-il. Il ne proposa pas de régler l'addition.

En sortant des limites de la ville à bord de son Land Cruiser, Dar appela Trudy.

- quelles sont les nouvelles dans l'affaire Esposito ?
- Gr,ce à toi et au médecin légiste, on considère maintenant qu'il s'agit d'un meurtre. J'ai interrogé l'architecte, celui qui était en train de parler au contremaître, Vargas. Il est prêt à témoigner que Vargas et lui examinaient des plans au moment de l'accident - ou du meurtre.
- quelqu'un a donc eu le temps de maintenir Esposito sous la plate-forme -

probablement sous la menace d'une arme - et de retirer le boulon hydraulique sans être vu. Intéressant.

- La police de Los Angeles et les inspecteurs venus de San Diego recherchent Paulie Satchel, le demandeur qui était censé rencontrer Esposito.
- Parfait. J'espère qu'ils le trouveront avant que la vague d'accidents ne le rattrape.

274

- Tu crois que Paulie aurait tué Esposito ?
- Non, fit Dar en s'étirant tandis que la file de voitures où il se trouvait n'avancait plus du tout.

Il regarda dans son rétro. Il y avait une voiture qui le suivait depuis son départ du palais de justice. Il se serait inquiété s'il n'avait pas reconnu la Taurus de Syd et sa tignasse de cheveux brun clair. Pour une enquêteuse principale, elle n'était pas très forte en matière de filature !

- Je connais Paulie, continua-t-il. C'est un escroc à la petite semaine.

Il a présenté plus de demandes de remboursement pour invalidité partielle que la plupart des gens n'ont eu de rhumes dans leur vie. Ce n'est pas un tueur.

- Puisque tu le dis..., fit Trudy. Je te tiens au courant. Ton téléphone reste allumé ?

- Plus tard. Pour le moment, j'ai des emplettes à faire.

Dar eut plus de succès dans ses achats que Syd dans sa filature cousue de fil blanc. Il s'arrêta dans un Sears en ville et acheta une machine à

coudre bon marché. Puis il reprit sa voiture pour aller dans un magasin spécialisé dans les surplus de l'armée, où les chasseurs venaient s'approvisionner. Il acheta trois tenues de camouflage d'occasion et un bob à large bord. Il trouva également une longueur de moustiquaire pour les épaules et la tête assez résistante pour tenir à distance les bestioles de l'Alaska^a, lui dit le vendeur, un ancien du Vietnam qui avait perdu un œil là-bas, ' mais à mailles assez fines pour ne pas laisser passer ces saloperies de moucheron noirs^a.

Il dut faire deux autres boutiques spécialisées avant de trouver les métrages de filet de camouflage dont il avait besoin.

Il se rendit dans plusieurs magasins de tissu et un magasin de sports de plein air pour trouver la toile à b,che, la toile de jute et la toile à sac qu'il lui fallait dans les quantités nécessaires. Dans la dernière boutique, il fit tailler la toile en petits rectangles et les coupons de tissu brun en plusieurs centaines, littéralement, de petits morceaux de forme irrégulière. ¿ un moment, il y avait quatre employés en plus du chef de rayon en train de manier les ciseaux et

275

de déchirer la toile. La patronne du magasin n'en revenait pas. Elle le regardait comme s'il était fou à lier, mais elle n'en accepta pas moins son argent.

Lorsqu'il chargea les gros sacs de bouts de tissu dans son 4x4, Dar vit Syd qui descendait de voiture. Elle s'était garée sur le même parking. Elle s'approcha de lui en disant :

- J'abandonne. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous êtes en train de faire.

- Parfait.

- Vous ne voulez pas me le dire ?

- Mais bien s'r, fit Dar en déposant le dernier sac à l'intérieur du Land Cruiser. Je vais me fabriquer un ghillie.

Elle secoua la tête.

- qu'est-ce que c'est que ça ?

- Vous n'avez qu'à enquêter pour le savoir, madame l'enquêtrice. Vous avez l'intention de me suivre longtemps comme ça ?

Elle se mordit la lèvre.

- Je sais que vous n'aimez pas ça, mais je me sens responsable de...

- Au diable votre sens de la responsabilité. Vous avez vos occupations et j'ai les miennes. Nous n'arriverons jamais à les réaliser si vous me suivez tout le temps.

Elle hésita. Il posa la main sur son avant-bras.

- Ne nous tirons pas dans les pattes, dit-il. Ma meilleure chance de rester en vie, c'est que vous réussissiez à mettre rapidement à l'ombre Dallas Trace et ses tueurs. Alors, faisons ça ensemble.

Syd hocha la tête, mais murmura :

- Puis-je vous poser une question ?

- Bien s'r, mais à une condition, c'est que vous répondiez ensuite franchement à la mienne.

- D'accord, accepta Syd. O' allez-vous passer la nuit... le week-end ?

- Je pars dans un instant pour mon chalet. Mais je n'y passerai pas la nuit. Je rentrerai tard à l'appartement. Et en ce qui concerne ce week-end, j'ai l'intention d'aller camper dimanche et de prendre un jour ou

deux de plus.

- Camper ? fit Syd, perplexe.

276

- Si l'on peut dire.

- Votre téléphone sera allumé pendant que vous... camperez ?

- Non. Mais je vous promets une chose. Je serai dans un endroit où ni Dallas Trace ni ses protégés ne songeraient jamais à me chercher.

- Ses protégés... Mais c'est d'accord. Je vous laisse faire. Pour le moment.

- À mon tour, maintenant. (Il regarda autour d'eux. Ils étaient seuls sur le parking. Les ombres du soir commençaient à s'allonger sensiblement.) que signifie cette mise en scène de ce matin ?

- que voulez-vous dire ?

- Vous savez très bien ce que je veux dire.

Il avait parlé d'une voix calme, sans impatience. Il s'adossa au Land Cruiser et attendit la réponse.

- Il y a eu des fuites importantes au cours du mois qui vient de s'écouler. Nous avons acquis la certitude que Trace et les autres dirigeants de l'Alliance sont au courant de nos projets avant même que nous ne commencions à les mettre en œuvre.

- La chambre de mise en accusation ? Elle secoua la tête.

- C'est au niveau de l'exécution que cela se produit. Les informations sont transmises par quelqu'un qui fait partie de l'équipe opérationnelle ou par quelqu'un qui est au courant de toutes nos décisions. C'est pourquoi j'ai organisé la réunion d'aujourd'hui avant de mettre les suspects sur écoute.

- Hernandez et Sutton ? demanda-t-il, surpris. À moins que vous ne soupçonniez Trudy, Lawrence et moi-même. Vous allez nous mettre sur écoute également ?

- Non. Les fuites avaient lieu bien avant que les Stewart et vous ne soyez apparus sur la scène.

- Vous surveillerez aussi la ligne de Warren ? Elle fit la grimace.
- Ne soyez pas stupide. C'est le FBI qui s'occupe des écoutes.
- «a ne m'étonne pas. Mais j'ai du mal à croire que votre copain Santana ait annoncé qu'il allait passer à la clandestinité alors que vous savez qu'il y a des fuites.

Elle fronça les sourcils.

277

- Mon copain Santana sait ce qu'il fait, Dar. Nous avons mentionné ça exprès. Il n'ignore pas qu'il a de grandes chances de se faire démasquer, fuite ou pas fuite. La version officielle est qu'il opérera tout seul, mais il y aura en fait trois autres agents d'origine hispanique qui se feront recruter en même temps que lui.

- De la Division des fraudes ?

- Du FBI. Nous passons la vitesse supérieure. Tom sait exactement ce qu'il fait, et il prendra soin de couvrir ses arrières. Mais pourquoi prenez-vous ce drôle de ton chaque fois que vous parlez de lui ?

Dar ne répondit pas.

La circulation était dense sur l'Interstate n° 8 dans la direction de l'est. Les travailleurs épuisés par leur semaine quittaient San Diego pour respirer un peu. Dar avait les vitres levées et faisait marcher la clim.

Un CD jouait l'enregistrement par Bernstein à Berlin de la Freiheit, la Neuvième. Il se sentait particulièrement détendu. Il y avait encore plus de bouchons sur la 79 direction nord, mais personne n'avait quitté

l'Interstate derrière lui, ni la Taurus de Syd, ni aucune autre voiture.

Les ombres s'allongeaient et se fondaient les unes dans les autres tandis qu'il prenait la route de son chalet. Une fois arrivé, il vérifia ses petits dispositifs secrets pour s'assurer que personne n'était venu là

depuis son départ. Puis il entra et ferma la porte à clé derrière lui.

De l'extérieur, rien n'indiquait que le chalet avait un sous-sol. Il n'y avait ni porte, ni lucarne, ni soupirail. Mais on y accédait de l'intérieur. Il roula le tapis rouge persan à côté de son lit, trouva la rainure à peine visible dans le plancher, et sortit une autre clé pour

déverrouiller la trappe. La lumière de la cave s'alluma automatiquement lorsqu'il souleva le panneau et le bloqua.

Il descendit à l'aide de l'échelle et frissonna légèrement dans l'étroit couloir. Il n'y avait rien d'autre entre les quatre murs en ciment à part la porte en acier à l'autre bout. Il fallait deux clés pour l'ouvrir, et Dar t,tonna dans sa poche à la recherche de la deuxième. La pièce à

laquelle elle donnait accès faisait environ le 278

tiers de la superficie du chalet, mais cela suffisait amplement à l'usage qu'en faisait Dar. La lumière ne s'allumait pas automatiquement, mais l'éclairage ne laissait aucun coin d'ombre entre les piles bien rangées de caisses, de cartons, d'étagères et de coffres. La température était contrôlée et l'atmosphère déshumidifiée. Les murs en parpaings étaient doublés à l'intérieur par des panneaux isolants contenant de l'amiante pris dans des feuilles d'aluminium. Cette pièce était un coffre-fort géant à

l'épreuve du feu, des ouragans et d'une explosion nucléaire lointaine. Il sourit à l'idée de ce que cet abri o il mettait rarement les pieds lui avait co°té.

Contre le mur du fond il y avait une grille cadénassée qui ouvrait sur une cheminée d'aération surdimensionnée. Elle communiquait, trente-sept mètres plus loin, avec le puits abandonné d'une mine d'or vieille de plus d'un siècle. Le puits de mine, à son tour, ressortait, soixante-trois mètres plus loin, à une centaine de mètres à l'est du chariot de berger. La cheminée d'aération, fermée aux deux extrémités par une grille cadénassée, avait co°té à Dar, pour la creuser et l'aménager, autant que tout le reste de la maison.

Il s'avança entre les rangées de caisses. Comme d'habitude, il regarda au passage son nécessaire d'urgence ^a, la petite valise noire toujours prête quand il travaillait pour le NTSB. Et comme toujours, machinalement, sa main se posa sur la grosse malle verte qui contenait toutes les affaires de Barbara, toutes leurs photos de l'époque et tous les vêtements de bébé de David. Mais il ne l'ouvrait jamais.

Il y avait un coffre mural apparent au fond de la pièce, et Dar tourna rapidement le cadran à combinaison. Il savait qu'il était imprudent d'utiliser la date de naissance de David comme combinaison, mais un intrus capable d'arriver jusqu'ici ne se laisserait pas arrêter par une simple combinaison.

Le coffre était vaste et profond, avec plusieurs tablettes en métal où étaient posés des documents, des disques informatiques et des photos. Mais il ignora tout cela et sortit un étui en noisetier avec une poignée de transport.

Il referma le coffre et posa l'étui en bois sur une caisse. Puis il l'ouvrit. À l'intérieur, bien rangé dans des compartiments doublés de feutre vert, avec ses différentes parties enveloppées dans des

housses en plastique remplies de cosmoline, il y avait un fusil démonté de tireur d'élite, un M-40, la version militaire de la classique carabine Remington 700 à verrou.

Il passa un doigt sur la crosse en bois du fusil puis sortit de son logement la lunette de visée télescopique Redfield Acu-Range à

grossissement variable 6 à 9. Il regarda une fois à travers et la remit en place. Il était en train de refermer l'étui quand il entendit le bruit lointain mais distinct de coups redoublés frappés à la porte du chalet.

Il prit l'étui avec lui, quitta la cave en la refermant à clé derrière lui, et grimpa à l'échelle. Les coups étaient de plus en plus forts. Il referma la trappe, remit le tapis rouge en place, envisagea d'assembler le fusil avant d'aller ouvrir, mais laissa l'étui fermé et alla regarder par la fenêtre.

Il soupira, posa l'étui sur une étagère pleine de livres, et alla ouvrir.

- Vous allez bien ? demanda Syd.

Elle tenait son Sig Pro dans la main droite. Elle avait tambouriné sur la porte avec son poing gauche, car ses phalanges étaient toutes rouges.

- Pas de problème, lui dit Darwin en s'effaçant pour la laisser entrer.

- Alors, pourquoi n'avez-vous pas répondu quand j'ai frappé ?

- J'étais dans ma baignoire.

- C'est faux. J'ai regardé par toutes les fenêtres. Vous n'étiez nulle part.

Dar savait que la trappe de la cave, même ouverte, n'était visible d'aucune des fenêtres.

- Il y a deux heures, vous m'avez promis de ne pas me suivre, dit-il. Et

voilà que vous m'espionnez par la fenêtre de ma salle de bains.

Elle rougit. Son visage était de plus en plus cramoisi tandis qu'elle remettait son semi-automatique dans son holster et refermait sa veste.

- Je ne vous ai pas suivi. J'ai essayé de vous appeler sur votre portable, mais il n'était pas branché. J'ai essayé de faire le numéro du chalet, et je n'ai pas eu de réponse.

- Il y a seulement quelques minutes que je suis ici. qu'y a-t-il ? quelque chose qui ne va pas ?

280

Elle fit du regard le tour de la pièce.

- Est-ce que je peux avoir un verre de scotch ?

- Nous conduisons tous les deux. Je rentre en ville ce soir, ne l'oubliez pas. J'allais partir dans quelques minutes.

- Je sais ce que c'est qu'un ghillie, maintenant.

Elle était encore hors d'haleine, comme si elle avait couru de sa voiture au chalet.

- Et je suis également au courant, pour Dalat, ajouta-t-elle.

17 quarante-huit heures

Je n 'ai jamais parlé de Dalat à Barbara, pensa Dar en remplissant leurs verres avant d'aller rassembler le nécessaire pour faire des spaghettis.

Nous avions beau être très proches, je ne lui ai jamais parlé de ça. Pas plus qu 'à Larry ni à quiconque.

Les choses ne sont plus les mêmes à présent, se dit-il. Un tueur russe a fait un carton sur toi l'autre jour.

Très bien. Il trinqua avec Syd, et ils savourèrent leur single malt pendant qu'il préparait les spaghettis dans un silence tourbillonnant de trop de réminiscences douloureuses.

Dalat était - est toujours - une ville des hauts plateaux vietnamiens, située au pied du mont Lang Biang, à environ 80 km de la côte. En

1962, le président Kennedy et le gouvernement des États-Unis montrèrent leur solidarité avec le régime sud-vietnamien en place à l'époque - Dar ne se rappelait pas le nom de l'homme fort du moment - en transférant une certaine quantité de plutonium et d'autres matériaux radioactifs au Sud-Vietnam pour aider à la construction d'un réacteur nucléaire à Dalat. Ce réacteur servait à produire des radio-isotopes pour la recherche et la médecine, mais le plus important était sa valeur de symbole pour le statut du Sud-Vietnam ainsi que pour la coopération et l'amitié entre les deux peuples.

On passe à mars 1975. Nixon et Kissinger ont réussi à 'vietnamiser' la guerre. Les soldats chargés de relever les six cent mille troupes américaines, marines, personnel de l'Air Force et autres, 283

renvoyés chez eux, sont en pleine débandade. Le Viet-cong et l'armée régulière du Nord-Vietnam sont occupés à prendre possession de toutes les anciennes bases américaines et de toutes les villes vietnamiennes. Saigon est à dix jours de la chute, et la situation à l'ambassade américaine, où

il ne reste plus qu'une force symbolique de marines, est, pour reprendre l'expression de l'époque, un 'pur merdier'. Une énorme armada attend, au large des côtes, le moment de rapatrier les derniers diplomates avec leurs familles et les marines chargés de les protéger.

Au milieu de toute cette confusion - où il fallait détruire les documents et le matériel abandonnés, expédier le personnel et contenir la foule des alliés vietnamiens qui suppliaient qu'on les emmène -, deux techniciens sud-vietnamiens se pointèrent à l'ambassade pour rappeler avec défiance aux Américains que le réacteur de Dalat fonctionnait toujours et qu'il y avait là-bas des stocks de plutonium de qualité militaire. L'ambassadeur et le représentant le plus gradé de l'armée furent finalement alertés au milieu de la confusion générale, et ils ordonnèrent aux techniciens vietnamiens de retourner d'urgence à Dalat pour figer le réacteur, c'est-à-dire appliquer la procédure d'arrêt d'urgence. Ensuite, ils devaient ramener tous les matériaux radioactifs sensibles, en particulier le plutonium, à Saigon, où

ils seraient embarqués sur un navire de l'armada en attente.

Les deux techniciens déclarèrent qu'ils se feraient un plaisir d'obéir à ces ordres, mais ils rappelèrent respectueusement au général et à

l'ambassadeur que Dalat était sur le point de tomber aux mains du Viet-cong et des unités de l'armée régulière du Nord-Vietnam. Toutes

les routes et toutes les lignes de chemin de fer qui menaient à Saigon et à la mer étaient contrôlées par l'ennemi, et tous les vols au départ ou à

destination de Dalat étaient annulés en raison de la proximité des soldats.

Le personnel du réacteur avait abandonné les lieux, et les installations, pour le moment, étaient sans surveillance. Les deux techniciens racontèrent qu'ils avaient pu s'enfuir - sous un feu nourri d'armes automatiques - à

bord d'un petit avion appartenant au frère du plus jeune d'entre eux, qui se trouvait avoir le grade de capitaine de l'armée de l'air sud-vietnamienne et qui les avait déposés à Saigon sur une piste de fortune non loin du chaos de la route nationale avant de redécoller pour 284

gagner la Thaïlande. Les deux techniciens seraient volontiers retournés à

Dalat pour aider leurs très chers amis américains, mais leur formation n'était pas de très haut niveau et ils n'avaient pas la moindre idée de la manière dont on arrête un réacteur nucléaire, sans compter qu'ayant déjà

risqué leur peau pour apporter jusqu'ici la nouvelle ils estimaient avoir bien gagné leur voyage aux ...tats-Unis, où les attendait une nouvelle vie.

- Est-ce que nous avons une grosse tête du nucléaire sous la main ? demanda l'ambassadeur. Un marin ou n'importe qui capable d'arrêter un réacteur en marche et de manipuler du plutonium ?

Il se trouva qu'ils avaient quelqu'un. À bord d'un porte-avions nucléaire ancré dans la baie, il y avait deux ressortissants américains membres de la Commission de l'énergie atomique des ...tats-Unis ainsi que de l'Agence internationale pour l'énergie atomique. Ils s'appelaient Wally Henderson et John Halloran. Ce n'étaient pas des militaires. C'étaient des universitaires affables et serviables, et ils n'avaient jamais entendu parler de Dalat ni même de l'existence d'un réacteur au Sud-Vietnam. Ils se trouvaient sur la côte vietnamienne parce que plusieurs navires de guerre de l'armada d'évacuation étaient porteurs d'armes nucléaires ou disposaient de la propulsion nucléaire et que le Département de la défense avait jugé

prudent, dans cette situation embrouillée, d'avoir sous la main

quelqu'un qui soit d'un niveau supérieur à celui d'un technicien formé par la Navy et qui sache comment fonctionne un réacteur embarqué ou une arme nucléaire.

Wally Henderson et John Halloran furent promptement acheminés par hélicoptère dans la fourmilière que constituait Saigon. Là, on les mit succinctement au courant, puis on les expédia à Dalat avec une escorte de douze marines. Les instructions données en même temps aux universitaires et aux marines étaient on ne peut plus simples : arrêter le réacteur, ne pas le laisser exploser ou faire ce que font les réacteurs quand ils sont bombardés par l'ennemi, récupérer le maximum de matériaux radioactifs, récupérer les quatre-vingts grammes et des poussières de plutonium contenu dans le réacteur, et regagner dare-dare Saigon. Si l'aérodrome tombe aux mains de l'ennemi, essayez de traverser les quatre-vingts kilomètres de jungle jusqu'à la côte, où un avion viendra vous 285

chercher dès que vous nous aurez contactés par radio. Mais surtout, ramenez le plutonium à tout prix. ^a

Parmi les douze marines, quatre étaient des tireurs d'élite. Dar Minor, dix-neuf ans, frais émoulu de l'université avec son diplôme de physique en poche obtenu précocement - ce que tout le monde ignorait royalement à

l'ambassade et chez les marines au moment de cette mission -, faisait partie des tireurs d'élite. quand ils se posèrent à Dalat dans un vieux DC-3 commercial rendu plus difficile à piloter par un revêtement de plomb improvisé dans la soute à la va-vite pour transporter les substances radioactives, huit marines, y compris le lieutenant qui les commandait, restèrent sur place pour protéger le terrain d'atterrissage d'une éventuelle attaque nord-vietnamienne tandis que Dar et trois autres accompagnaient Wally et John jusqu'au réacteur. Il était 7 heures du matin, et les brumes de l'aube commençaient à se dissiper.

Le réacteur était totalement à l'abandon. Les soldats d'élite de l'ARV

s'étaient enfuis, laissant littéralement toutes les portes ouvertes derrière eux. Mais l'ennemi n'était pas encore arrivé. Pour le jeune Dar, ces installations rappelaient la réplique de Fort Knox qu'il avait vue dans le film Goldfinger quand il avait huit ans : une énorme structure de béton renforcé, couronnée d'une coupole, construite au sommet d'une colline basse. Le réacteur de Dalat était entouré de près de un kilomètre cinq cents de versants herbeux dans toutes les directions. Il y avait trois rangées de barbelés pour protéger le

périmètre, disposées à une centaine de mètres les unes des autres. Les quatre marines avaient eu la présence d'esprit de refermer les grilles sur leur passage en conduisant leur jeep et les deux scientifiques remplis d'excitation vers le réacteur principal.

Sur trois côtés, c'était la jungle dense, et sur le quatrième s'ouvrait la route qui menait à Dalat. Le réacteur occupait une position dominante avec vue sur un kilomètre et demi dans cette direction. Pour un tireur d'élite, même novice comme Dar avec ses dix-neuf printemps, c'était la position idéale.

Bien qu'il n'eût pas encore reçu son baptême du feu, Dar était officiellement le chef de son équipe de deux. Les tireurs d'élite ne faisaient partie du corps des marines que depuis 1968, année où l'état-major avait reconnu leur importance dans la guerre et donné

286

son aval à la création et à la formation de pelotons de snipers au sein de chaque compagnie et de chaque bataillon de reconnaissance. Officiellement, un peloton de snipers consistait en trois escadrons comprenant chacun cinq équipes de deux hommes et un chef d'escadron, plus un sous-officier supérieur et un officier armurier. En tout, le peloton comprenait un officier et trente hommes de troupe. Techniquement, le bataillon de reconnaissance avait une composition légèrement différente, mais au total il comprenait aussi un officier et trente hommes de troupe. En réalité, les snipers des marines opéraient, comme ils l'avaient fait dans cette guerre, en Corée et pendant les deux guerres mondiales, par équipes de deux hommes, chacun étant tireur d'élite mais avec un chef qui dirigeait littéralement le tir et un guetteur comme numéro deux.

Pendant cette mission à Dalat, Dar était le chef de l'équipe n° 2. En tant que tel, il avait une Remington 700 à verrou, calibre 7,62 mm, qui était une carabine de chasse modifiée et rebaptisée M-40 par les marines. Son guetteur avait un M-14 de précision. Les guetteurs des premières équipes de snipers au Vietnam avaient reçu en dotation des M-16 à tir rapide, mais les marines s'étaient vite aperçus à leur détriment que le M-16 manquait de la précision nécessaire dans les tirs à longue portée, et ils étaient revenus au M-14.

Pour cette mission, les deux équipes de snipers avaient littéralement emporté plus d'armes et de munitions qu'ils ne pouvaient en transporter physiquement. Dar supposait que, la guerre étant terminée

et les ...tats-Unis laissant derrière eux des dizaines de milliards de dollars de matériel, quelques armes de plus ou de moins ne faisaient guère de différence. La seconde jeep emportait quatre M-40 supplémentaires, deux M-14, un canon de rechange pour M-40 pour chaque équipe, et plusieurs caisses de munitions.

Chacun des quatre marines avait sa panoplie de jumelles et de radios à

court rayon d'action. Les deux équipes se partageaient un gros émetteur PRC-45 pour demander un soutien d'artillerie ou des frappes aériennes. En plus des jumelles, chaque guetteur disposait d'un télescope de reconnaissance à grossissement 20. Et pour renforcer encore leurs capacités d'observation, la seconde jeep transportait également deux gros NOD, dispositifs d'observation nocturne, et quatre lunettes de visée Starlight AN/PVS2 plus petites montées

287

sur les M-14 de précision supplémentaires. L'un des gros NOD était monté

sur trépied, mais l'autre était installé sur la pièce maîtresse de leur arsenal, une mitrailleuse Browning M2 calibre 50 spécialement modifiée pour pouvoir fonctionner au coup par coup comme arme de franc-tireur. Avec la M2, il y avait aussi une grosse lunette de visée Unertl pour usage en plein jour.

Le guetteur de Dar était un Noir de vingt-deux ans, originaire de l'Alabama, qui avait le grade de caporal. Il s'appelait Ned. Il avait battu Dar - de très peu - aux exercices de tir de précision, mais Dar avait terminé sa période d'instruction de tireur d'élite de 205 heures - dont 62

consacrées au tir, 53 à l'entraînement sur le terrain et 85 aux exercices tactiques - avec un score total supérieur. Le vrai champion de tir des deux escadrons était le sergent Carlos, plus ,gé qu'eux - il avait trente-deux ans -, et le seul des quatre à avoir déjà participé à des combats. Le quatrième homme, le guetteur de Carlos, avait également dix-neuf ans ; il s'appelait Chuck et venait de Palo Alto.

Dar et les autres garèrent les deux jeeps hors de vue dans un des hangars vides, jetèrent un coup d'œil rapide à la salle de commande déserte du réacteur, laissèrent les deux spécialistes faire leur travail puis allèrent se poster sur les terrasses en se préparant à monter la garde durant les quarante-huit heures à venir. Carlos était ravi de voir que le réacteur était défendable dans de très bonnes conditions. Il y

avait deux terrasses entourées de parapets en ciment sur 360° au-dessus du bâtiment principal du réacteur. La première était au niveau d'un troisième étage, et l'autre juste au-dessous du dôme, à une vingtaine de mètres du sol. Les parapets des deux terrasses étaient crénelés, en ce sens que tous les vingt pas environ le ciment montait un mètre plus haut que le muret de un mètre vingt. Cela formait un rempart, à la grande satisfaction du sergent Carlos.

Pour renforcer cette position, les quatre marines se hâtèrent de disposer plus de quatre-vingts sacs de sable qu'ils prirent dans les postes de garde abandonnés du rez-de-chaussée. Cela leur procura des positions de tir et des abris incomparables.

Les murs spécialement renforcés du bâtiment de confinement de six étages avaient trois mètres cinquante d'épaisseur. Malgré quelques constructions basses au pied du bâtiment du réacteur, les

parapets étaient assez hauts pour que leur angle de tir soit dégagé dans toutes les directions. L'accès aux deux niveaux et à la salle de commande se faisait par des couloirs et des escaliers intérieurs. Il n'y avait pas de fenêtres.

- Bordel ! fit le sergent Carlos quand ils eurent fini la corvée des sacs de sable. Si Davy Crockett, Jim Bowie, le colonel Travis et consorts avaient eu un endroit et des armes comme ça à la place de leur fort Alamo meridique, mes ancêtres auraient fait un malheur !

Il fallut à Wally et John quarante-deux heures pour arrêter le réacteur, localiser et charger les différents isotopes, et trouver le conteneur censé

receler quatre-vingts grammes de plutonium de qualité militaire. L'ennemi arriva sur les lieux trois heures après eux.

Une heure après l'arrivée de Dar au réacteur, le lieutenant Haie les appela par radio de l'aéroport. Les huit marines restés là - lourdement armés eux aussi - étaient aux prises avec ce qui semblait être un bataillon viet-cong. Une demi-heure plus tard, l'opérateur radio du lieutenant Haie leur annonça que la moitié des Américains étaient morts, y compris le lieutenant, et que les autres essayaient de tenir tête à une compagnie mécanisée au complet de l'armée régulière nord-vietnamienne. Le DC-3 avait redécollé en les laissant derrière lui. Les hommes de Haie avaient réclamé

une évacuation d'urgence par hélicoptère, mais les appareils de combat étaient tous pris et les hélicos d'évacuation ne pouvaient pas

s'approcher de l'aérodrome en raison de tirs soutenus venus de groupes isolés dans la jungle environnante.

Durant une heure, après cela, Dar et les trois autres marines postés sur les terrasses entendirent le bruit lointain des armes individuelles : les salves reconnaissables des M-16 et des M-60, le crépitement encore plus reconnaissable des Kalachnikov AK-47, le claquement sec des mortiers et la détonation sourde des canons des blindés. Le sergent Carlos leur affirma que c'était la première fois, en trois campagnes au Vietnam, qu'il entendait tirer des chars ennemis.

Puis les tirs cessèrent. Le silence qui s'ensuivit était si terrible que Dar fut presque soulagé quand les premiers Viet-congs apparurent sur la route de Dalat dans des jeeps prises à l'ARVN, quelques blindés légers et une file de camions.

288

289

- Regardez bien, fit le sergent Carlos.

La M2 calibre 50 équipée d'une lunette Unertl spéciale avait été installée en haut du mur de façade avant entre deux tas de sacs de sable. Pendant que Chuck et Ned observaient l'ennemi avec leurs télescopes à grossissement 20, le sergent ouvrit le feu sur la colonne à une distance de 2 200 m. Sa première balle transforma la tête du chauffeur de la jeep la plus proche en un ballon de bruine rouge. La deuxième - une munition explosive - mit le feu au réservoir d'essence du véhicule, qui sauta à plus de quinze mètres de hauteur. Le troisième coup pénétra le blindage léger du véhicule suivant. Le chauffeur fut probablement tué, car le blindé fit une embardée sur la droite et bascula dans un fossé d'irrigation. Le quatrième coup atteignit le bloc moteur du troisième véhicule de la colonne, un camion de transport ´ deux et demi ^a qui s'immobilisa, bloquant le reste du convoi.

Les soldats quittèrent alors leurs camions et s'éparpillèrent dans la jungle environnante.

Le sergent Carlos continua posément son canardage tandis que ses trois compagnons observaient le résultat avec leurs télescopes. Chaque fois que Carlos tirait, un être humain mourait. Puis, lorsque les camions furent vides, les soldats viet-congs avancèrent sur eux à travers la jungle en demandant par radio des renforts à l'ANV. Pour faire bonne mesure, Carlos fit sauter trois autres camions avec des

balles explosives. La fumée et les flammes grimpèrent dans le ciel dégagé du matin.

- Vous comprenez, voir ses potes fauchés par des balles tirées à deux kilomètres de distance, ça vous sape le moral, expliqua le sergent Carlos.

Il laissa refroidir le calibre 50 et posta Dar et son équipier derrière le parapet inférieur avant d'aller préparer tranquillement son M-40 à verrou pour tir ´ rapproché ^a à 800 m maximum.

Dar avait toujours entendu dire que les histoires de guerre grossissent et se bonifient dans la mémoire à force d'être racontées. Mais il n'avait jamais raconté à personne l'histoire de ces quarante-huit heures à Dalat.

Le souvenir qu'il en avait était aussi solide et immuable qu'un bloc de granit au fond de son ,me.

Les éclaireurs viet-congs avaient commencé à riposter et à faire quelques incursions à partir du couvert des arbres vingt minutes après que Carlos eut immobilisé leur premier convoi. Dar et lui avaient continué de tirer avec leurs M-40 calibre 7,62 sur tous les Viet-congs qui sortaient des zones d'ombre de la jungle ou étaient trahis par la lueur de leur arme.

¿ l'exception des balles de AK-47 qui s'écrasaient contre les murs ou ricochaient sur le gravier, ou parfois sur le mur de confinement du réacteur, sans avoir aucun effet, Dar n'entendait que les détonations méthodiques des deux M-40 et les commentaires à voix basse : ´ Touché...

touché... à terre, mais bouge encore... mort... touché... ^a de Ned, son guetteur.

Tôt dans l'après-midi, une centaine de Viet-congs tentèrent une sortie et se ruèrent sur le b,timent du réacteur. Dar et Carlos commencèrent par abattre les tireurs embusqués qui fournissaient aux fantassins toute la couverture qu'ils pouvaient avec leurs K-44 moins précis - il s'agissait en fait des vieux fusils soviétiques 7,62 mm M1891/30 Mosin-Nagant utilisés par l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. quand ils se furent débarrassés des snipers - c'était toujours la priorité pour un autre sniper

-, ils tuèrent les sapeurs chargés de ´ torpilles Bangalore ^a pour détruire les lignes de barbelés. quand les sapeurs furent tous morts,

Carlos et Dar concentrèrent leur tir sur tous les officiers de l'ANV qu'ils purent identifier. Dès qu'un homme en uniforme vert et casque colonial criait un ordre ou encourageait les autres soldats ou brandissait un pistolet plutôt que l'omniprésent AK-47, il devenait leur cible. Lorsque les premiers rangs ennemis considérablement éclaircis arrivèrent à 800 m du b,timent, soit à

200 m de la première ligne de barbelés, Ned et Chuck ouvrirent sur eux un feu nourri avec leurs M-14 de précision.

Les assaillants refluèrent. Ce fut la débâcle en direction de la jungle.

quelques-uns y parvinrent.

Les réguliers de l'ANV arrivèrent quelques minutes plus tard. En les observant à travers sa lunette, Dar fut sidéré. Il n'avait encore jamais vu de tank russe T-55, et personne ne lui avait jamais expliqué comment en détruire un. Les deux blindés de tête semblaient avoir l'intention de foncer droit sur eux, d'enfoncer la grille

290

291

et d'entrer directement dans l'enceinte du réacteur. Ils n'utilisèrent pas leurs canons de 72 mm. Les quatre marines américains comprirent que les communistes n'avaient aucune intention de se servir de leurs mortiers ni de leur artillerie. Un gradé, quelque part dans leur hiérarchie, avait de toute évidence décrété que le réacteur de Dalat devait être pris sans que les b,tements en souffrent. C'était une décision stupide, se disait Dar, car quelques obus bien ajustés auraient pu les tuer tous les quatre sans que les murs épais du réacteur aient autre chose que des éraflures. Wally et John, à l'ouvre dans la salle de commande, devaient déclarer par la suite qu'ils n'avaient pas entendu la moindre détonation. Heureusement pour les marines, l'état-major de l'ANV en savait apparemment encore moins sur les réacteurs nucléaires que l'ambassadeur des ...tats-Unis.

quand le char de tête arriva à moins de mille mètres de lui, le sergent Carlos commença à tirer des balles explosives calibre 50 dans les trappes de vision.

- Tu te fous de moi ! cria Ned pour couvrir le fracas des détonations. Tu voudrais détruire un char d'assaut avec un fusil de précision ?

- Ces trappes de vision sont à l'épreuve des balles, lui dit le sergent Carlos entre deux tirs, mais elles peuvent s'étoiler quand même. C'est dur de piloter un char quand on n'a plus aucune

visibilité.

Il fallut huit balles pour obtenir le résultat escompté, mais le blindé

finit par s'arrêter. Une minute plus tard, ses occupants le quittèrent et se mirent à courir vers le couvert de la jungle. Dar et Carlos les tuèrent l'un après l'autre. Le deuxième blindé reçut douze balles explosives dans ses trappes avant de virer soudain sur la droite et de s'immobiliser.

L'équipage resta à l'intérieur longtemps après la tombée de la nuit. quand les hommes coururent se mettre à l'abri dans la jungle un peu après minuit, Dar en abattit trois avec sa visée Starlight. Le troisième tank fit demi-tour et se dirigea vers la jungle dans un grand bruit de ferraille, non sans avoir tiré un coup de canon de frustration. L'obus fit un trou de 90

cm dans la grille d'enceinte et explosa dans l'herbe. Le conducteur du T-55

avait commis l'erreur de faire demi-tour pour avoir le maximum de vitesse au lieu de reculer. L'un des tirs du sergent

292

Carlos à 1200 m mit le feu au jerrican de carburant fixé sur le côté, et le tank s'enfonça dans la jungle avec tout son arrière en flammes. Il y avait eu deux nouvelles attaques de flanc sérieuses par l'infanterie avant le coucher du soleil. Les marines se déplaçaient maintenant sans cesse d'un niveau à l'autre, d'un parapet à l'autre, en tirant tous azimuts. Il fallait veiller à ne pas glisser sur les douilles vides qui jonchaient les terrasses. L'ennemi avait fait sauter le premier rang de barbelés lors de son dernier assaut avant la tombée de la nuit, et une trentaine d'hommes s'étaient glissés dans la zone intermédiaire entre la première et la deuxième ligne de défense.

- L'ARVN n'a pas miné le terrain ? demanda Chuck.

- Non, malheureusement, lui dit le sergent Carlos. C'est le seul putain d'endroit dans tout ce putain de Sud-Vietnam qui ne soit pas saupoudré de mines.

Les trente fantassins poussèrent un cri de victoire, brandirent le drapeau nord-vietnamien et se ruèrent vers la deuxième ligne de barbelés. Les quatre marines les tuèrent tous.

Ce n'est qu'après minuit que les Viet-congs et l'ANV ressortirent de la jungle en rampant vers les barbelés. Pendant l'entraînement, on avait appris à Dar que les dispositifs passifs d'intensification d'image de

dernière génération - les lunettes de vision nocturne -étaient, pendant cette guerre, l'équivalent des viseurs de bombardement Norden de la Seconde Guerre mondiale : une technologie demeurée ultrasecrète. Au début du conflit, le mot d'ordre était : ' La nuit appartient à Charlie. ^a

Aujourd'hui, elle appartenait aux marines.

Vingt-cinq ans après Dalat, quand Dar voyait une publicité, dans un catalogue de sports de plein air comme celui de LL Bean, pour des lunettes de vision nocturne à six cents dollars, il ne pouvait s'empêcher de sourire. Cet accessoire miraculeux, pour lequel on devait mourir plutôt que de le laisser tomber aux mains de l'ennemi, était devenu un vulgaire article de vente par correspondance, référence NP14328, expédiable en 24

heures chez vous. quelques années plus tôt, il avait commandé ce modèle et l'avait trouvé plus léger et plus efficace que son Starlight de l'armée.

quant au prix, c'était sans comparaison.

293

Ned avait utilisé le dispositif de vision nocturne monté sur trépied pour observer l'ennemi à une distance allant jusqu'à 1 400 m, et avait prévenu Dar et Chuck lorsqu'ils pouvaient se servir de leur visée Starlight, à 800

m ou moins, avec les M-14. Pendant ce temps, le sergent Carlos se servait d'un autre DVN monté sur la M2 calibre 50 pour faucher l'ennemi à 1 500 m à

l'instant même où il se montrait parmi les ombres nocturnes.

Chose inhabituelle au Vietnam à cette époque de l'année, le ciel était demeuré dégagé tout au long de la nuit. Il n'y avait pas de clair de lune, mais les étoiles étaient magnifiques.

Peu après le lever du soleil, le deuxième jour, six chars T-72 flambant neufs et six T-55 convergèrent d'un air décidé vers le réacteur de Dalat.

L'infanterie suivait. Les francs-tireurs de l'ANV entretenaient un feu de couverture nourri à partir de la jungle.

- Je ne savais pas que ces foutus Nord-Vietnamiens avaient tous ces

tanks dans leur putain d'armée, commenta le sergent Carlos en ponctuant son discours de jets de salive noire de tabac à chiquer.

Dans les profondeurs du bâtiment, pendant ce temps, Wally et John avaient dormi une heure chacun. Pendant le sommeil de l'un, l'autre manipulait les matériaux radioactifs à l'aide d'un chariot élévateur à fourche. Aucun des quatre marines, par contre, n'avait dormi.

Le sergent regardait les tanks en train de s'approcher de la première ligne de barbelés. Il s'était occupé dès l'aube de discuter par radio avec leur commandement. Juste avant que le cercle de blindés n'atteigne la première ligne de barbelés, une escadrille de cinq F-4 Phantom ultrarapides apparut dans le ciel à une altitude de soixante mètres et lâcha plusieurs chapelets de bombes à charge creuse à très haut pouvoir brisant. Dar vit, incrédule et recru de fatigue, la tourelle du T-72 de tête voler à cent mètres de haut, plus haut que les F-4, tandis que les jambes calcinées du servant du canon pendaient et ruaient dans le vide.

Plusieurs tanks survécurent à l'attaque aérienne et décrivirent des cercles confus, fonçant parfois sur leurs propres troupes au milieu de la fumée et des flammes. Trente secondes plus tard, une force complémentaire de trois Skyhawk A-4D de la Navy partis du porte-avions Kitty Hawk déversa du napalm sur trois côtés du bâtiment

294

du réacteur. Les flammes et la fumée qui en résultèrent gênèrent considérablement Dar et les autres quand ils voulurent abattre les survivants en fuite, mais il est vrai qu'il n'y avait que très peu de survivants.

Les vingt-quatre heures suivantes étaient beaucoup moins claires dans la mémoire de Dar, quoique plus indélébiles encore.

Le temps s'était déréglé. C'était la seule explication possible. Il s'était déformé, déroulé presque à l'infini - c'était du moins l'impression qu'il avait - mais en même temps replié sur lui-même, faisant coexister des événements superposés. Tout se passait comme si Dar était tombé derrière l'horizon des événements de l'un des trous noirs qu'il allait étudier, dans les années à venir, pour préparer son doctorat.

Il y eut plusieurs nouveaux assauts violents de l'infanterie le matin de ce deuxième jour. Durant l'un d'eux, les frappes menées par la Navy furent contrées pendant une demi-heure par la résistance de plusieurs centaines de soldats réguliers de l'ANV. Ce n'étaient plus des Viet-

congs en pyjama noir, mais des troupes d'élite en uniforme, bien nourries et bien armées, la fierté du général Giap. Elles réussirent même à s'avancer jusqu'à la dernière rangée de barbelés. Dans des circonstances normales, Dar et ses compagnons auraient demandé des tirs d'artillerie aux bases voisines, mais l'artillerie américaine avait déjà été rapatriée, et tous les postes d'artillerie de l'ARVN du pays avaient été capturés par l'ennemi. La seule chose qui sauva leur petit Alamo fut le fait que Giap, de toute évidence, voulait prendre le réacteur intact.

Dar se souvenait que c'était au cours de l'une de ces attaques, le matin du deuxième jour, que le canon de son M-40 d'origine avait fondu et qu'il avait dû prendre le fusil de précision de rechange. Ned avait été tué d'une balle de franc-tireur de l'ANV juste avant la dernière attaque du matin -

ou peut-être juste après, il ne se souvenait plus très bien. Ce qu'il n'avait pas oublié, c'était la chronologie des morts. Ned avait été touché

en plein dans l'oeil alors qu'il se servait du télescope à grossissement 20, aux environs de midi. Le sergent Carlos avait reçu deux balles dans la poitrine et dans la

295

gorge pendant la fusillade de la veille, et il était mort au moment où

l'orbe rouge du soleil disparaissait derrière le mont Lang Biang. Chuck avait été fauché par une volée de balles quelques secondes avant qu'ils ne grimpent à bord du Sea Stallion.

Toute la nuit, pendant que Wally et John manipulaient des bras mécaniques et des extracteurs dans les profondeurs du b,timent, Chuck et Dar avaient parlé du plan B. Il s'agissait de traverser à pied 80 km de jungle pour rejoindre la côte. Ils savaient tous les deux que c'était maintenant impossible à réaliser. Non pas à cause de la présence de deux bataillons au moins d'infanterie motorisée de l'ANV et peut-être de trois compagnies viet-congs dans la jungle autour d'eux. Des marines pouvaient s'en accommoder. Mais parce qu'ils n'arriveraient jamais à la côte en portant leurs deux camarades morts et en aidant les deux spécialistes à transporter des centaines de kilos d'isotopes et de plutonium et de Dieu sait quoi radioactifs. Les marines avaient pour principe de ne jamais laisser leurs morts derrière eux.

Dar avait toujours pensé que cette politique était le comble de

l'obscénité. ...changer des vies contre des morts. Mais il savait aussi qu'il n'allait pas être le premier à la rompre en laissant Carlos et Ned à l'ennemi.

quand la dernière attaque de la journée fut terminée et que le dernier bombardement aérien eut laissé place, une fois de plus, à un largage de napalm par quatre F-4 rapides, l'artillerie ennemie pilonna les hangars attenants et les deux jeeps, qui prirent feu. La base du b, timent de confinement du réacteur fut atteinte, et Dar ne devait jamais oublier l'odeur de chair humaine grillée qui se dégagea alors, ni la honte qu'il éprouva lorsque la faim qui lui tenaillait le ventre le fit saliver. Cela faisait plus de vingt heures qu'il n'avait rien mangé. Les cris semblaient venir de quelques mètres et non de quelques dizaines de mètres de là. Il se souvenait avec acuité de la manière dont il s'était recroquevillé derrière le parapet, en couvrant son fusil à lunette de tout son corps comme lorsqu'on protège son enfant tandis que les flammes montaient à soixante mètres autour du réacteur et que l'air devenait trop br°lant pour être respiré.

Chuck et Dar avaient passé la seconde nuit à se déplacer d'une position à

l'autre en se servant des visées Starlight montées sur les 296

M-14 et du NOD de la mitrailleuse pour repérer et éliminer les dizaines de sapeurs et de fantassins qui arrivaient en rampant de toutes les directions à la fois.

- Tu n'as pas vu Beau Geste ' ? avait demandé Dar à son camarade pendant une accalmie.

- Hein ? avait crié le marine du haut du second parapet.

- Laisse tomber ! avait répondu Dar.

L'ANV était en train de créer un écran de fumée. Ce qui n'était pas bête, car même les lunettes de visée nocturne à intensification d'image n'étaient pas capables de percer un bon brouillard, mais il y avait déjà tant de fumée dans l'air que cela gênait les tireurs embusqués de l'ANV eux-mêmes.

Normalement, quand un soldat s'approchait d'eux à moins d'une centaine de mètres, Chuck ou Dar apercevait une tache verte au milieu de la fumée et des flammes, et il le descendait d'une seule balle. quand ils étaient côte à côte, leur efficacité était accrue. Celui qui tirait

s'écriait : ´

Laisse ! C'est pour moi ! ^a comme un joueur de base-bail d'une équipe de juniors.

¿ 2 heures du matin, la seconde nuit, Wally et John grimpèrent en titubant sur la terrasse pour annoncer que tout était prêt sur des palettes et qu'on pouvait commencer à charger les jeeps. Pendant que Dar leur expliquait que la situation avait changé et qu'ils étaient assiégés par l'ennemi, des milliers de balles crépitaient sur le parapet. Les sacs de sable étaient en charpie, et le sifflement des projectiles était aussi régulier qu'une pluie serrée s'abattant sur une toile de tente. Les ricochets étaient ce qu'il y avait de plus dangereux. Les deux marines saignaient de multiples égratignures causées par des éclats de maçonnerie et des balles en fin de course.

Dar voyait encore Wally en train d'essuyer ses verres. Il avait les yeux rouges d'épuisement, mais écarquillés d'étonnement devant l'aspect des deux hommes.

- On dirait qu'il y a eu des coups de feu pendant qu'on était en bas, avait-il dit.

La radio mobile fut détruite peu après que Wally et John eurent achevé leur travail. Mais Dar avait eu le temps de demander deux 1. Ce film de William Wellman (1939) avec Gary Cooper a pour cadre la Légion étrangère.

297

frappes aériennes à 4 heures. Le plan, à l'origine, prévoyait l'envoi d'un Slick ' pour récupérer les deux marines, les deux corps, les deux spécialistes et une demi-tonne de matériaux radioactifs. Leur couverture serait assurée par un l,cher massif de napalm et de bombes à fragmentation, suivi d'une attaque d'hélicoptères d'assaut Huey qui mitrailleraient la jungle tout autour du réacteur. Mais la Navy doutait qu'un seul Huey p^ot soulever une telle charge, et essayer de poser deux hélicoptères côte à

côte au milieu de toutes ces flammes et de toute cette fumée revenait à

courir au désastre. Finalement, l'état-major avait décidé de recourir à un autre appareil bien plus grand, spécialisé dans les opérations de sauvetage, le Sea Stallion, présentement occupé à évacuer les politiciens vietnamiens importants et leurs familles avec tous leurs

bagages pour les transporter de Saïgon aux porte-avions ancrés au large.

L'heure du rendez-vous arriva sans qu'il y eût la moindre frappe, le moindre pilonnage ni le moindre hélicoptère d'évacuation. Dar avait la conviction qu'aucune opération de sauvetage ne serait plus possible après le lever du jour. L'ANV avait de sérieux moyens de défense antiaérienne, y compris des missiles SAM tirés à l'épaalée. ¿ 5 h 40, Dar avait échangé

comme un zombie son dernier M-14 avec visée Starlight contre un M-40 de précision avec lunette de visée de jour Redfield. Il se rappelait avoir essuyé le sang qui couvrait la lunette, sans être capable de dire de qui il venait. Pour la première fois, tandis que la deuxième aube de Dalat montrait le bout de ses doigts rosés - la phrase épique ne cessait de résonner dans sa tête -, il se crut au bord de la catalepsie. Il était sur le point de s'abandonner en même temps à la peur et au goût du sang. Il sentait lui échapper la maîtrise de soi qu'il avait passé sa courte vie à

essayer d'acquérir.

Les avions rapides arrivèrent en rugissant à 6 h 45. Six Phantom F-4 qui déversèrent tellement de napalm que Dar en perdit ses sourcils et la plus grande partie de ses cheveux. Les hélicos de combat se montrèrent avant même que cesse le bruit assourdissant des jets. Les Huey mitraillèrent les abords de la jungle dans toutes les

1. Hélicoptère de transport Huey UH1D.

298

directions. Les tirs de missiles à l'épaalée de l'ANV continuèrent, traçant dans l'air des traînées de fumée entrecroisées comme des feux d'artifice sophistiqués un jour de fête nationale. Mais les hélicos de combat rasèrent le sol et ouvrirent le feu avec leurs minicanons, préférant s'exposer au tir des armes légères plutôt que de rester en altitude et risquer de se faire abattre d'un tir de missile.

Le Sea Stallion arriva alors, soufflant de la fumée en spirales complexes qui magnétisèrent un Darwin Minor engourdi d'épuisement. Il était tellement fasciné par le jeu des remous créés dans l'air par les pales de l'énorme rotor qu'il en oubliait presque de bouger. Des années plus tard, il devait faire appel aux mathématiques du chaos pour analyser les variations fractales du phénomène.

Des événements survenus à 6 h 45 de ce second jour, il ne conservait qu'un souvenir très diffus. Chuck l'avait écarté du parapet, et Dar avait porté

le corps du sergent Carlos jusqu'à l'hélicoptère qui attendait pendant que Chuck portait celui de Ned. Puis ils étaient allés aider les spécialistes à

sortir les isotopes et autres trophées.

Le conteneur doublé de plomb où se trouvaient les précieux 80 g de plutonium de qualité militaire avait la priorité absolue, un peu comme les pierres de lune sur lesquelles les astronautes d'Apollo avaient fait main basse dès qu'ils avaient quitté le module. Chuck prit le conteneur dans ses bras et courut vers le Sea Stallion tandis que Dar traînait la dernière caisse de bric-à-brac nucléaire vers l'entrée.

Il revoyait clairement l'image de Chuck fauché par une douzaine de balles tandis que la fumée s'éclaircissait juste assez pour que les tireurs ennemis puissent les canarder à partir du grillage. Dar s'était figé sur place. Wally et John étaient déjà à bord du Sea Stallion, et il était le seul dehors, à moins de cent mètres de la vingtaine de tireurs d'élite de l'ANV qui venaient de faire de Chuck une bouillie sanglante. Bien que le temps fût étrangement distordu, il savait qu'il ne réussirait jamais à

saisir son fusil ou à courir se mettre à couvert. Il vit les canons des AK-47 se tourner dans sa direction comme s'ils faisaient partie d'une chorégraphie au ralenti. Puis un hélicoptère Huey parut flotter au-dessus de lui, également au ralenti, tandis que sa mitrailleuse Gatling pivotait et lâchait ses rafales dans un silence que lui seul entendait. Les douilles volaient,

299

les balles crépitaient par centaines, par milliers, captant les premiers rayons du soleil levant. C'était un spectacle magnifique d'un point de vue strictement esthétique, tout ce laiton qui reflétait la lumière solaire.

Soudain, la masse tout entière des tireurs de l'ANV fut enveloppée d'un nuage de poussière puis repoussée et aplatie comme par la main invisible de Dieu.

...qu'ilibrant le corps de Chuck sur son épaule, Dar avait ramassé le précieux conteneur de plutonium et couru vers le Sea Stallion.

À ce jour, il n'avait aucun souvenir du vol vers le porte-avions à

l'exception d'un dernier coup d'œil au réacteur de Dalat environné de fumée. Le bâtiment était criblé de balles sur toute sa hauteur de six étages. Dar n'aurait pas pu poser la main sur un seul endroit exempt d'impact. Les sacs de sable s'étaient volatilisés, réduits en charpie, et la charpie s'était envolée.

Plus tard, il n'avait pas le souvenir de s'être posé sur le porte-avions.

Il se rappelait vaguement la confusion qui régnait à bord lorsqu'on l'avait conduit à l'infirmerie qui grouillait de monde. Le médecin lui avait demandé :

- Vos blessures sont graves ?

- Je ne suis pas blessé, avait-il répondu. Juste quelques égratignures par des ricochets de balles et des éclats de ciment.

Ils lui avaient découpé ses bottes, puis sa chemise crasseuse et ensanglantée, et ils avaient tamponné ses plaies.

- Désolé, mon ami, lui avait dit le major plus âgé. Vous vous trompez.

Vous avez pris au moins trois balles de AK-47.

Mis sous sédatifs, il ne se sentait pas concerné. Il avait porté le sergent Carlos à l'hélico, il ne pouvait pas être sérieusement blessé. Les balles avaient dû perdre la plus grande partie de leur énergie cinétique en percutant le mur du réacteur ou en traversant un sac de sable à moitié vide avant de le toucher. Mais il ne s'en était pas aperçu.

quand il reprit finalement ses sens au bout de quatre jours, on lui annonça que le gigantesque porte-avions était maintenant si encombré de réfugiés que les appareils qui étaient sur le pont - y compris les hélicoptères de combat et le Sea Stallion qui avaient organisé leur sauvetage - avaient été

poussés par-dessus bord pour faire de la place aux nouveaux hélicoptères venus de Saïgon avec des cargaisons de VIP.

300

Dar s'était endormi. À son réveil, la ville de Saïgon était tombée et s'appelait désormais Hô Chi Minh-Ville. Les derniers diplomates et le personnel de la CIA s'étaient mis en rang sur la terrasse de l'ambassade

américaine et avaient été évacués par des Slicks pendant que des milliers d'alliés vietnamiens massés devant les grilles étaient contenus par les derniers marines. Puis les marines, à leur tour, avaient été évacués sous un feu nourri.

La flottille de porte-avions avait pris le chemin du retour. Les hommes politiques importants du Sud-Vietnam dormaient dans les cabines des officiers de l'entrepont tandis que des centaines de marines et de matelots déplacés dormaient sur le pont, autour des hélicos et des A-6 Intruder restants, épuisés, s'abritant tant bien que mal de la pluie fine qui tombait continuellement.

Dar avait accepté de raconter Dalat à Syd, mais en suggérant de préparer d'abord le dîner.

- Vos spaghettis étaient excellents, lui dit-elle quand ils eurent terminé.

Il hocha la tête.

Elle se leva, tenant sa tasse de café à deux mains.

- Vous voulez bien me raconter ce qui s'est passé à Dalat, à présent ? Je ne connais les faits que dans les grandes lignes.

- Il n'y a pas grand-chose à dire. Je n'y suis resté que quarante-huit heures en 1975. Mais j'y suis retourné il y a quelques années, en 97. Il y a un voyage organisé de six jours qui part de Hô Chi Minh-Ville et se termine à Dalat. Les Américains ne sont pas encouragés à se rendre au Vietnam, mais ce n'est pas interdit. On peut y aller à partir de Bangkok sur Vietnam Airline pour deux cent soixante-dix dollars, ou bien pour trois cent vingt dollars sur Thai Airway, qui est plus confortable.   Dalat, on peut descendre dans un hôtel plein de punaises qui s'appelle l'hôtel Dalat, ou bien dans un hôtel plein de puces appelé Minh Tarn, ou encore dans une version vietnamienne de résidence de luxe du nom d'Anh Doa. J'ai choisi Anh Doa. Ils ont même une piscine.

- Je croyais que vous ne preniez jamais l'avion.

301

- C'était l'exception qui confirme la règle. En tout cas, c'est un voyage intéressant. On prend un car qui suit la route nationale n   20 d'Hô Chi Minh-Ville à Duc Trong en passant par Bao Loc et Di Linh. Elle

passé essentiellement à travers des plantations de thé et de café. La région est très verte. Puis on grimpe jusqu'au col de Pren, à l'extrémité sud du plateau de Lang Biang, et on arrive à Dalat.

Syd écoutait sans rien dire.

- Dalat est renommée pour ses lacs, poursuivit Dar. Ils ont des noms comme Xuan Huong, Than Tho, Da Thien, Van Kiep ou Me Linh. De très jolis noms et de très jolis lacs, mais il y a un peu de pollution industrielle.

Syd attendait toujours.

- Et il y a la jungle, continua Dar. Mais sur les hauteurs de la ville, ce sont surtout des forêts de pins. Elles aussi, de même que les vallées, ont des noms magiques. Comme Ai An, qui signifie forêt de la Passion, ou Tinh Yeu, qui se traduit par vallée de l'Amour.

Syd posa sa tasse de café.

- Merci pour la visite guidée, Dar, mais je me fiche pas mal de savoir à quoi ressemblait Dalat en 1997. Vous ne voulez pas me dire ce qui s'est passé en 75 ? C'est encore classé top secret, mais je sais que vous avez eu la Silver Star et le Purple Heart pour ça.

- Ils ont distribué des médailles à tous ceux qui étaient là les derniers jours, fit Dar en sirotant son café. Toutes les nations du monde font ça après une défaite. Elles distribuent des décorations.

Syd attendit.

- D'accord, lui dit-il. Ç'a vrai dire, même si la mission à Dalat est toujours techniquement classée secrète, le pot aux rosés a été dévoilé en janvier 1997 dans une petite feuille locale appelée Tri-City Herald.

L'histoire a ensuite été reprise en dernière page de plusieurs autres journaux. Je n'ai pas lu l'article, mais l'agence de voyages m'en a parlé quand je suis allé réserver mon billet.

Syd but une gorgée de café.

- Il n'y a pas grand-chose à dire, répéta Dar.

Sa voix sonnait éraillée, même à ses propres oreilles. Il couvrait peut-être la grippe.

- Les derniers jours avant la grande débandade de Saigon, dit-il, le Sud-Vietnam nous a rappelé que nous lui avions construit un réacteur à Dalat.

Il y avait des matériaux radioactifs sur les lieux, parmi lesquels quatre-vingts grammes de plutonium que le gouvernement américain ne voulait pas voir tomber aux mains des communistes. Ils ont donc expédié là-bas deux scientifiques héroïques, nommés Wally et John, pour ramener les substances en question avant que le Viet-cong et l'armée nord-vietnamienne ne s'emparent du réacteur. Et ils ont réussi.

- Vous faisiez partie de l'expédition en tant que tireur d'élite du corps des marines. qu'avez-vous fait ?

- Pas grand-chose. Wally et John se sont occupés de tout. (Il sourit.) Ou presque tout. Ils savaient arrêter un réacteur nucléaire en marche, mais il leur a fallu apprendre sur le tas à utiliser un chariot élévateur.

N'importe comment, nous avons trouvé les isotopes et le conteneur marqué

plutonium, et nous avons filé en vitesse.

- Il n'y a pas eu de combats ?

Dar voulut se verser une nouvelle tasse de café, s'aperçut que la cafetière était vide et se rassit. Au bout d'un moment, il murmura :

- Bien sûr qu'il y en a eu. Il y en a toujours dans une guerre. Même une drôle de guerre comme celle de 1975.

- Et vous avez utilisé votre arme sous le coup de la colère.

- En fait, non. J'ai utilisé mon arme, mais je ne ressentais aucune colère, sauf, peut-être, à rencontre des crétins qui avaient oublié au départ l'existence du réacteur. C'est la vérité.

Elle soupira.

- Le Dr Dar Minor, tireur d'élite dans les marines. Dix-neuf ans. «a ne correspond pas à la personne que je connais. que je crois connaître.

Dar attendit qu'elle continue.

- Vous ne voulez pas me dire au moins pourquoi vous vous êtes engagé dans les marines ? demanda-t-elle. Et, surtout, pourquoi vous êtes devenu tireur d'élite ?

- Je vais vous le dire, murmura-t-il, le cour battant soudain très fort dans sa poitrine tandis qu'il prenait conscience de lui dire la vérité.

Oui, il désirait maintenant lui parler vraiment de tout ça. Et les détails étaient bien plus personnels que l'histoire de Dalat.

303

Il consulta sa montre.

- Mais il se fait tard, madame l'enquêteuse, ajouta-t-il. On ne peut pas remettre ça ? J'ai du travail avant d'aller me coucher.

Elle se mordit la lèvre et regarda autour d'elle. Elle avait veillé à ce que les stores et les rideaux soient en place avant d'allumer l'électricité, mais les ombres étaient maintenant aussi riches que l'éclat orangé de la lampe. L'espace d'une seconde, Dar crut qu'elle allait lui proposer de rester passer la nuit - tous les deux - dans le chalet. Son pouls battait à cent à l'heure.

- D'accord, dit-elle finalement. Je vous aiderai à faire la vaisselle, et on repartira. Mais vous me promettez de me raconter dès que possible comment vous vous êtes engagé dans les marines ?

- C'est promis, s'entendit-il répondre.

Ils étaient dehors, en train de regagner leurs véhicules respectifs, lorsque Dar murmura :

- Il y a un épilogue à l'histoire de Dalat, pour ainsi dire. C'est la raison, je pense, pour laquelle le dossier est demeuré confidentiel. Vous voulez que je vous en parle ?

- Naturellement.

- Vous n'avez pas oublié que la mission consistait principalement à récupérer quatre-vingts grammes de plutonium de qualité militaire ?

- Non.

Il fit tinter ses clés de voiture dans sa main droite. Dans la gauche, il tenait son étui à fusil.

- Wally et John avaient trouvé le conteneur blindé marqué plutonium, et nous l'avions emporté. Les fédéraux, dans leur grande sagesse, l'avaient aussitôt expédié sous bonne garde au complexe nucléaire de Hanford, dans l'Idaho, où ils l'avaient soigneusement rangé à côté de milliers d'autres conteneurs du même genre.

- Oui?

- quatre ans après ma première visite à Dalat, en 1979, quelqu'un s'est enfin avisé de regarder ce qu'il y avait dedans.

Syd attendit la suite dans l'air de la nuit imprégné de l'odeur des pins.

- Ce n'était pas du tout du plutonium qu'il y avait à l'intérieur, continua Dar. Nous nous étions donné toute cette peine pour récupérer quatre-vingts grammes de polonium.

- quelle est la différence ? demanda Syd.

- Le plutonium permet de faire fonctionner les bombes A et H. Le polonium ne fait rien de tout ça.

- Comment ont-ils pu - Wally et George, ou je ne sais trop qui - commettre une telle erreur ?

- Ils n'en ont pas commis. L'un des techniciens vietnamiens qui s'occupaient du réacteur a dû intervertir les étiquettes.

- qu'est devenu le plutonium ?

- D'après un nouvel article digne de foi du Tri-City Herald en date du 19

janvier 1997, le porte-parole de la République du Vietnam a déclaré - je cite : ' L'Institut de recherche nucléaire de Dalat conserve actuellement, avec toutes les précautions techniques requises, une certaine quantité de plutonium abandonné par les Américains. ^a

Dar avait dit cela d'un ton léger, mais le silence de Syd qui s'ensuivit fut lourd.

- Vous voulez dire que le réacteur a été remis en service ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

- Les savants russes ont aidé les Nord-Vietnamiens à le rendre de nouveau opérationnel un mois après leur victoire.

18 Reconnaissance

Dar, l'ex-marine tireur d'élite impitoyable, passa le reste de la soirée du vendredi et toute la journée du samedi à coudre et à parcourir les anciens numéros d'Architectural Digest.

quelques années auparavant, en farfouillant dans les étagères de bouquins de Dar, Larry était tombé sur toute une collection de magazines de décoration intérieure en disant :

- qu'est-ce que ça fout chez toi, ça ?

Dar avait commis l'erreur d'essayer de lui expliquer pourquoi il aimait parcourir ce genre de revue, qui décrivait un monde sans humains, statique, à la perfection figée pour l'éternité, qui se traduisait prosaïquement par la vie d'un couple, orthodoxe ou homosexuel, vivant dans un univers hors du temps, libre de tout désordre et de tout conflit, où chaque objet était à

sa place, chaque oreiller lisse et dodu. En réalité, le numéro d'Architectural Digest n'était généralement pas retiré des étalages depuis plus de trois mois lorsque le réalisateur et la star de cinéma qui avaient édifié leur palais parfait annonçaient leur divorce. L'ironie de ce décalage entre les intérieurs parfaitement décorés et parfaitement photographiés et le chaos de la vie réelle amusait Dar. Sans compter que c'était la lecture idéale au lit et dans son bain.

- Tu es cinglé, lui avait dit Lawrence.

Dar dut feuilleter deux années entières de la revue avant de retrouver l'article dont il se souvenait.

La demeure de Dallas Trace, qui avait coûté six millions de dollars, avait été construite dans un quartier de villas situé juste au-dessous

307

de la crête de Mulholland Drive, côté vallée. Le voisinage - qui s'appelait Coy Drive, mais ce n'était pas dans l'article, naturellement - était composé de maisons relativement modestes (un million de dollars et plus, style ranch 1960), mais Trace avait acheté trois de ces propriétés, qu'il avait rasées, et fait construire à la place, par l'un des architectes les plus exotiques d'Amérique, une espèce de truc en béton, genre Louxor postmoderne, avec beaucoup de verre et de fer rouillé, qui s'accrochait au flanc de la colline et éclipsait toutes les autres

constructions de la crête.

Dar avait lu et relu l'article, en se concentrant sur les trois pages de photos et en mémorisant chaque porte-fenêtre pour savoir à quelle pièce elle donnait accès. Il y avait en médaillon le visage souriant de l'avocat, avec pour légende : ' Le cerveau légal le meilleur du monde. ^a Il était assis dans un fauteuil Barcelona à l'air inconfortable. Sa fiancée, Imogène, la Miss Brésil aux gros nibards (arrivée deuxième au concours de Miss Univers cette année-là), alors ,gée de vingt-trois ans, était perchée sur le bras en métal à l'aspect encore plus inconfortable du fauteuil.

Pour Dar, le style de cette maison était une horreur. Tous ces murs postmodernes qui n'allaient nulle part, toutes ces corniches m'as-tu-vu aux arêtes coupantes, tous ces plafonds prétentieux de douze mètres de haut, tous ces matériaux industriels avec des boulons apparents, des gonds et des passerelles dans tous les sens, ces ailes ^a en fer rouillé qui ne servaient ou ne correspondaient à rien, cette bande de piscine assez étroite pour qu'on puisse l'enjamber... Il avait cependant été ravi de lire que l'architecte avait ' pour parti pris de ne pas se soucier de considérations bourgeoises telles que volets et tentures dans la mesure o

les hautes et somptueuses fenêtres, parfois accolées verre contre verre à

angle aigu pour mieux surplomber le vide vertigineux, contribuent à abolir toute distinction entre extérieur et intérieur et à faire entrer la nature sauvage et magnifique dans chacune des zones de vie brillantes et variées de l'habitation ^a.

Cette nature sauvage ^a, d'après le guide Thomas et les cartes topographiques de la région que Dar avait soigneusement étudiés, était en fait le seul vestige de ces collines encore protégé des bulldozers par la découverte de multiples objets d'artisanat indien et

308

aussi par la pression qu'exerçaient sans rel,che certains résidents opini

,tres du quartier, parmi lesquels Léonard Nimoy et un écrivain du nom de Harlan Ellison.

La confection du costume ghillie fut extrêmement pénible. Il fallait utiliser les deux tenues de camouflage de grande taille, y coudre des longueurs de filet, renforcer le devant du costume avec de la toile camouflage, puis coudre des pans de la même toile à hauteur des

coudes et des genoux.

Il prit les centaines de petits bouts de toile kaki de forme irrégulière et en garnit ^a le costume. Un boulot de sept heures, qui consistait à coudre ces satanés lambeaux de toile partout sur le filet, lui-même cousu à la tenue de camouflage. Le devant du costume ghillie n'était que très légèrement garni, mais Dar n'avait qu'à fixer suffisamment de lanières dans le dos pour que le tissu retombe vers le sol chaque fois qu'il se baissait.

Le bob à large bord qu'il avait acheté fut garni de la même façon, mais le filet à l'épreuve des moustiques de l'Alaska lui fut particulièrement utile ici.

Il n'avait jamais fabriqué ni porté personnellement de costume ghillie pendant son entraînement pour le Vietnam. Les marines se battaient et crapahutaient dans la jungle en treillis vert ou camouflage, et utilisaient souvent des branchages et du feuillage quand ils guettaient l'ennemi.

Parfois, ils creusaient des tranchées individuelles pour prendre la position dite du tireur couché. Les costumes ghillie étaient beaucoup trop lourds et étouffants dans la jungle.

Vers le milieu des années 70, à Camp Pendleton, juste à la sortie de la route de San Diego, Dar avait appris l'histoire des ghillies.

Le mot désignait les gardes-chasses écossais du début du xixe siècle. Ils avaient élaboré des camouflages de ce genre pour traquer le gibier - et aussi les braconniers - dans les grands domaines des Highlands. Les francs-tireurs allemands avaient été les premiers à utiliser des tenues militaires de camouflage pendant la Première Guerre mondiale, lorsqu'ils avaient abandonné leurs vareuses encombrantes et fabriqué leurs propres manteaux de camouflage pour ramper dans le no man's land des tranchées. Ils avaient vite découvert l'avantage qu'il y avait à ajouter un capuchon qui, une fois rabattu, ne laissait qu'une fente étroite avec une bande de gaze pour les yeux. Les francs-tireurs n'avaient pas tardé

309

à apprendre que l'œil humain, particulièrement sur le champ de bataille, est extraordinairement sensible aussi bien aux mouvements inhabituels - par exemple un buisson qui avance tout seul - qu'à la vision fugace d'un contour de visage. Un canon de fusil attire aussi très facilement l'attention d'un soldat embusqué.

C'est pourquoi le ghillie du sniper moderne a évolué, au cours du XXe siècle, selon un processus sévère mais très efficace de sélection naturelle. Aujourd'hui, dans les écoles spécialisées comme celle des Royal Marines de Lympstone, dans le Devon, ou celle des marines américains à

quantico, en Virginie, ou encore Camp Lejeune et Camp Pendleton, il est courant pour les sous-officiers des marines de recevoir la visite d'homologues des autres corps et de les emmener sur le terrain pour leur expliquer les avantages théoriques du camouflage dans la profession de sniper. Après un bref exposé d'introduction, entre cinq et trente-cinq snipers en costume ghillie se lèvent, en général à moins de vingt pas de leurs invités sidérés qui auraient littéralement pu les toucher en tendant la main. La règle, pour une tenue ghillie réussie, c'est que, si quelqu'un la voit avant de marcher dessus, c'est soit le retour à la machine à

coudre, soit la tombe.

Dar se réjouissait obscurément de savoir que, même à l'heure actuelle, les élèves de l'école des francs-tireurs des marines étaient astreints à

fabriquer leur propre costume ghillie pendant leurs loisirs. Et le résultat, il le savait pour avoir fait une visite à Camp Pendleton quelques années auparavant, était souvent très original.

Ce qui lui rappela une chose. Il cessa brusquement de coudre, jura quelques instants entre ses dents, et appela Camp Pendleton pour prendre rendez-vous avec le capitaine Butler mardi après-midi. En retournant à son ouvrage, il songea qu'il était heureux qu'il n'ait pas à soumettre son ghillie à leur examen. Les marines, sur ces choses-là, sont impitoyables.

Il acheva le ghillie à l'heure du dîner. Il l'essaya d'abord. Il enfila la tenue kaki, la boutonna, mit le bob sur sa tête avec un bon mètre de filet de camouflage et de moustiquaire qui pendait, et alla se placer devant le miroir en pied de la porte du placard pour voir à quoi il ressemblait.

310

Il n'y avait plus de miroir en pied. Il ne restait que le cadre et deux impacts de balle dans le mur.

Il se rendit dans la salle de bains et grimpa sur le rebord de la baignoire pour s'admirer. La glace ne lui renvoyait qu'une vue

partielle, mais le spectacle était assez ridicule pour lui donner envie de s'allonger au fond de la baignoire et de s'endormir jusqu'à ce que tout cela - de Dallas Trace aux tueurs russes en passant par l'Alliance - disparaisse purement et simplement.

Il ressemblait à un monstre de série B, genre production fauchée Roger Corman 1961. Un 'vieux berger' ^a anglais à la masse informe, avec des centaines de lambeaux de toile verte pendouillant de partout. Il ne voyait pas ses propres yeux derrière la moustiquaire et les lambeaux de camouflage. Ses mains étaient cachées sous les manches démesurées, le filet et les lanières de toile kaki. Il n'avait plus aucune forme humaine.

C'était une masse de protoplasme qui ressemblait à un tas ambulante d'oreilles de lévrier pendantes.

- Bouh ! fit-il à son reflet.

La niasse protoplasmique n'eut aucune réaction.

Lawrence accepta de le conduire la nuit au début du sentier pour qu'il aille camper. Le ghillie se trouvait avec tout ce dont il avait besoin - en théorie - dans son sac à dos grand modèle.

quand Dar l'avait appelé pour lui demander ce service vers 19 heures ce samedi soir, Lawrence avait répondu :

- D'accord, je veux bien te conduire là où tu veux camper, mais qu'est devenu ton Land Crusher de dix tonnes ? Il me semble qu'il ferait l'affaire.

- Je ne veux pas le laisser à l'entrée du sentier, lui avait répondu Dar.

Je me ferais du souci pour lui.

Et c'était vrai.

Lawrence comprenait très bien. C'était un sujet de plaisanterie entre Trudy et Dar. Invariablement, Lawrence se garait à l'endroit le plus reculé du parking, si possible avec le trottoir d'un côté ou bien des buissons ou des cactus, n'importe quoi pour limiter le risque de trouver au retour une éraflure sur sa carrosserie. Dès qu'il en avait une, il vendait le véhicule pour en acheter un autre.

- Entendu, je te déposerai, avait-il dit. Je n'avais rien en vue ce soir à part regarder une cassette, de toute manière.

- Laquelle ?

- Ernest et les joyeuses colonies '. Mais ce n'est pas grave, je l'ai déjà vu.

Trois cents fois, se dit Darwin. ȝ haute voix, il déclara :

- Je te revaudrai ça. Larry.

- Lawrence, lui dit Lawrence. Tu laisses ton Crusher chez moi, ou je passe te prendre ?

- Je viens.

Lorsqu'ils quittèrent Escondido dans le Trooper de Lawrence, le gros sac à

dos de Dar sur le siège arrière, Lawrence demanda :

- O' allons-nous ? Le parc national du désert de Borrego ? La forêt nationale de Cleveland ? Le parc de Joshua Tree ? Plus loin ?

- Mulholland Drive.

Lawrence faillit verser dans le fossé.

- Mul... Mul... Mulholland Drive ? Los Angeles ?

- Oui.

- Pour faire du camping ?

- Oui. Deux jours, je pense. J'ai mon mobile. Je t'appelle pour venir me chercher.

- Huit heures un samedi soir, on n'y sera pas avant minuit. Et tu vas camper dans Mulholland Drive.

- C'est exact. ȝ la sortie de Beverly Glen Boulevard. Tu n'as pas besoin de prendre Mulholland Drive, en réalité. Tu traverses Beverly Hills et tu prends Beverly Glen jusqu'à la crête... côté vallée.

Lawrence lui lança un regard en coin, puis écrasa la pédale de frein,

souleva la poussière en exécutant un demi-tour sur les chapeaux de roues et reparti dans l'autre sens.

- Tu ne veux plus me déposer ? demanda Darwin.

- Mais si, grogna son ami. Mais je ne vais pas traverser Los Angeles un samedi soir, grimper à Beverly Hills et m'arrêter à Mulholland passé minuit sans retourner à la maison chercher mon putain de .38. (Il jeta un regard suspicieux à Dar.) Tu es armé ?

1. Ernest Goes to Camp, comédie de John R. Cherry, 1987.

312

- Non, fit Dar.

Et c'était la stricte vérité.

- Tu es complètement cinglé, murmura Lawrence.

Dar demanda à son ami de s'arrêter en route un instant, dans Ventura Boulevard. Il lui avait fallu trois minutes pour trouver sur Internet le numéro de Dallas Trace, sur liste rouge. C'est ce numéro qu'il appela d'une cabine. Une voix de femme lui répondit, avec un accent latino. Non pas la voix ardente et roucouillante d'une Brésilienne, mais plutôt celle d'une gouvernante centre-américaine à qui on ne la fait pas.

- M. Trace, de la part de M. John Cochran, dit-il d'une voix posée de secrétaire efficace.

- Un instant, répondit la femme.

Une minute plus tard, les sonorités traînantes de l'accent bidon du Texas de Dallas Trace firent vibrer le combiné.

- Johnny ! quoi de neuf, amigo ?

ç son tour, Dar prit un accent fantaisiste. Parlant dans son foulard rouge, il imita de son mieux la voix d'un petit malfrat des quartiers est de Los Angeles.

- Y a du neuf pour ton cul, ça c'est s'r, ordure de vieux singe albinos qui nique sa mère. Tu crois qu'tu peux dézinguer Esposito comme ça et nous baiser la gueule à tous... Va te faire mettre avec ta mafia russki de mes deux, mon pote. On sait tout sur ton Yaponski et ton Zuker et ça nous en touche pas une. Y nous font pas peur tes enculés de cocos. C'est toi qu'on va venir chercher bientôt, mec.

Il raccrocha et retourna dans le Trooper. Lawrence était assez près pour avoir entendu la plus grande partie de son monologue.

- C'était ta petite amie ? demanda-t-il.

- Ouais, grogna Dar.

Lawrence le déposa à deux cents mètres environ à l'est du carrefour de Beverly Glen Boulevard et de Mulholland Drive. Ils laissèrent passer deux voitures. Lorsque le croisement fut de nouveau plongé dans l'ombre, Dar descendit avec son sac à dos et se dirigea

313

rapidement vers les hautes herbes du versant de colline. Il ne tenait pas à

se faire arrêter par la police de Sherman Oaks dans les cinq premières minutes. Lawrence repartit aussitôt.

Dar plongea la main dans son sac à dos et en sortit les lunettes LL Bean de vision nocturne ainsi que la petite boîte d'autocollants de camouflage de toutes les couleurs. Le costume ghillie était lourd, mais le plus gros du poids de son sac était constitué par des accessoires optiques qu'il avait apportés, soigneusement protégés par des emballages de mousse.

Il portait un Jean noir, des bottes Mephisto noires et un sweat Henley Eddie Bauer noir en coton. quand il alluma ses lunettes à piles, il vit qu'il s'était arrêté juste à temps pour ne pas se prendre dans les barbelés d'une clôture. Les lumières de la vallée de San Fernando étaient si fortes qu'elles l'éblouissaient chaque fois qu'il détournait les lunettes de la crête inhabitée.

L'avocat et son épouse ont conçu cette demeure de manière à tirer le plus grand parti possible de la vue plongeante sur les lumières de la ville, écrivait l'auteur de l'article d'Architectural Digest. C'est cette même vue qui inspira leur ex-voisin Steven lors-qu'il créa l'inoubliable vaisseau mère de Rencontres du troisième type.

Mais pour l'instant, ce V en forme de vaisseau spatial de lumières vives visibles entre les collines plongées dans l'obscurité était plutôt une gêne, une paille dans l'oil.

Il ôta ses lunettes de vision nocturne et utilisa les languettes adh-

sives de camouflage pour dissimuler son visage et ses mains. L'idée générale consistait à utiliser les couleurs claires pour les parties du visage où se formaient des ombres - le bas des joues, le menton, le tour des orbites -

et les couleurs foncées sur les parties proéminentes comme le nez, les pommettes, les os des maxillaires, le front et les tempes. L'important, aussi bien pour le visage que pour les mains, était de créer des motifs irréguliers de sorte que le cerveau humain ne puisse reconstituer de loin la forme d'une silhouette, d'un visage ou d'une main.

C'était le point de non-retour. Si le projecteur d'une voiture de patrouille de Sherman Oaks l'épinglait soudain, il aurait beaucoup de mal à

expliquer ses peintures faciales. Sans compter ce qu'il y 314

avait dans son sac. Par contre, il n'avait jusqu'ici pénétré dans aucune propriété privée.

Il élimina cette lacune en franchissant la clôture barbelée pour suivre la crête au milieu des arbres qui bordaient Mulholland Drive, et arriva dans une zone de broussailles et de buissons. Les crêtes des deux collines, à

une centaine de mètres de distance l'une de l'autre, étaient entièrement couvertes de maisons. La plupart avaient une ou plusieurs lumières extérieures. Entre cet éclairage et le clair de lune, il était facile de se faufiler avec les lunettes relevées sur

le front.

Il lui fallut environ dix minutes pour trouver un endroit, sur la crête, situé face à la résidence de Dallas Trace. Il savait, grâce à Architectural Digest, que la grosse demeure présentait une façade aveugle côté rue, comme une véritable forteresse. Murs élevés, béton nu sans fenêtres, garage en sous-sol avec ouverture automatique. Aucune entrée principale visible. Cela devait poser un sérieux problème, se disait Dar, aux agents du FBI, du NICB, du bureau du procureur et Dieu sait quoi encore chargés de surveiller l'endroit.

Mais le dos de la résidence de l'avocat, par contraste, était illuminé comme en plein jour. Toutes les pièces de la maison semblaient éclairées.

Dar se mit à genoux, posa délicatement son sac à dos par terre et en sortit sa bonne vieille lunette de visée Redfield Acurange. Elle n'avait qu'un grossissement variable de 3 à 9, mais elle était plus facile à utiliser que des jumelles et avait l'avantage de n'exposer qu'un seul objectif aux rayons du soleil quand on l'utilisait en pie in jour.

Il ne pouvait pas se tromper, c'était bien la maison photographiée dans la revue. La piscine de un mètre vingt de large, au milieu de sa bande de ciment couleur corail qui formait l'arrière de la maison, était brillamment éclairée, de même que l'étendue de gazon bien tondu en pente presque verticale qui lui faisait suite. Il distingua le grillage de sécurité une vingtaine de mètres plus bas. Le haut était incliné et garni de barbelés tranchants. Les lumières étaient assez vives pour illuminer tout le versant de la colline, mais Dar repéra, en plus, des détecteurs d'approche couplés à des projecteurs et à des alarmes comme toutes les portes et fenêtres. Il savait que l'agence privée de sécurité de Sherman Oaks et la police étaient branchées

315

rapidement vers les hautes herbes du versant de colline. Il ne tenait pas à

se faire arrêter par la police de Sherman Oaks dans les cinq premières minutes. Lawrence repartit aussitôt.

Dar plongea la main dans son sac à dos et en sortit les lunettes LL Bean de vision nocturne ainsi que la petite boîte d'autocollants de camouflage de toutes les couleurs. Le costume ghillie était lourd, mais le plus gros du poids de son sac était constitué par des accessoires optiques qu'il avait apportés, soigneusement protégés par des emballages de mousse.

Il portait un Jean noir, des bottes Mephisto noires et un sweat Henley Eddie Bauer noir en coton. quand il alluma ses lunettes à piles, il vit qu'il s'était arrêté juste à temps pour ne pas se prendre dans les barbelés d'une clôture. Les lumières de la vallée de San Fernando étaient si fortes qu'elles l'éblouissaient chaque fois qu'il détournait les lunettes de la crête inhabitée.

L'avocat et son épouse ont conçu cette demeure de manière à tirer le plus grand parti possible de la vue plongeante sur les lumières de la ville, écrivait l'auteur de l'article A'Architectural Digest. C'est cette même vue qui inspira leur ex-voisin Steven lors-qu'il créa l'inoubliable vaisseau mère de Rencontres du troisième type.

Mais pour l'instant, ce V en forme de vaisseau spatial de lumières vives visibles entre les collines plongées dans l'obscurité était plutôt une gêne, une paille dans l'oil.

Il ôta ses lunettes de vision nocturne et utilisa les languettes adhésives de camouflage pour dissimuler son visage et ses mains. L'idée générale consistait à utiliser les couleurs claires pour les parties du visage où se formaient des ombres - le bas des joues, le menton, le tour des orbites -

et les couleurs foncées sur les parties proéminentes comme le nez, les pommettes, les os des maxillaires, le front et les tempes. L'important, aussi bien pour le visage que pour les mains, était de créer des motifs irréguliers de sorte que le cerveau humain ne puisse reconstituer de loin la forme d'une silhouette, d'un visage ou d'une main.

C'était le point de non-retour. Si le projecteur d'une voiture de patrouille de Sherman Oaks l'épinglait soudain, il aurait beaucoup de mal à

expliquer ses peintures faciales. Sans compter ce qu'il y 314

avait dans son sac. Par contre, il n'avait jusqu'ici pénétré dans aucune propriété privée.

Il élimina cette lacune en franchissant la clôture barbelée pour suivre la crête au milieu des arbres qui bordaient Mulholland Drive, et arriva dans une zone de broussailles et de buissons. Les crêtes des deux collines, à

une centaine de mètres de distance l'une de l'autre, étaient entièrement couvertes de maisons. La plupart avaient une ou plusieurs lumières extérieures. Entre cet éclairage et le clair de lune, il était facile de se faufiler avec les lunettes relevées sur le front.

Il lui fallut environ dix minutes pour trouver un endroit, sur la crête, situé face à la résidence de Dallas Trace. Il savait, grâce à Architectural Digest, que la grosse demeure présentait une façade aveugle côté rue, comme une véritable forteresse. Murs élevés, béton nu sans fenêtres, garage en sous-sol avec ouverture automatique. Aucune entrée principale visible. Cela devait poser un sérieux problème, se disait Dar, aux agents du FBI, du NICB, du bureau du procureur et Dieu sait quoi encore chargés de surveiller l'endroit.

Mais le dos de la résidence de l'avocat, par contraste, était illuminé

comme en plein jour. Toutes les pièces de la maison semblaient éclairées.

Dar se mit à genoux, posa délicatement son sac à dos par terre et en sortit sa bonne vieille lunette de visée Redfield Acurange. Elle n'avait qu'un grossissement variable de 3 à 9, mais elle était plus facile à utiliser que des jumelles et avait l'avantage de n'exposer qu'un seul objectif aux rayons du soleil quand on l'utilisait en plein jour.

Il ne pouvait pas se tromper, c'était bien la maison photographiée dans la revue. La piscine de un mètre vingt de large, au milieu de sa bande de ciment couleur corail qui formait l'arrière de la maison, était brillamment éclairée, de même que l'étendue de gazon bien tondu en pente presque verticale qui lui faisait suite. Il distingua le grillage de sécurité une vingtaine de mètres plus bas. Le haut était incliné et garni de barbelés tranchants. Les lumières étaient assez vives pour illuminer tout le versant de la colline, mais Dar repéra, en plus, des détecteurs d'approche couplés à des projecteurs et à des alarmes comme toutes les portes et fenêtres. Il savait que l'agence privée de sécurité de Sherman Oaks et la police étaient branchées

315

sur ces alarmes et qu'elles seraient averties à la moindre intrusion d'un écureuil. La demeure de Dallas Trace n'était pas facile à cambrioler.

Il ne voyait aucun mouvement dans les chambres ni dans les fauteuils ou sur les sièges. Cependant, un téléviseur à rétroprojection de 162 cm faisait jouer des reflets bleutés sur les fenêtres de l'une des pièces du rez-de-chaussée. La revue n'exagérait pas quand elle s'extasiait sur les baies vitrées de douze mètres de haut des pièces à vivre. Comme toujours quand il était face à de telles monstruosité architecturales, Dar se demanda : qui change les ampoules au plafond quand elles sont grillées et nettoie les carreaux ? Mais il reconnaissait volontiers qu'il avait la manie du fonctionnel.

Pour le moment, son sens pratique lui demandait simplement de trouver un endroit où passer les prochaines quarante-huit heures. Une fois en place dans son costume ghillie, un sniper ne doit plus bouger à moins d'avoir une raison pressante. L'idée est d'observer ce qui se passe pendant une journée entière. Mais Dar savait par expérience que ce n'est pas facile si on s'est assis sur une fourmilière ou sur un cactus, ou si on a trop de cailloux pointus sous les fesses, ou s'il y a un serpent à sonnette dans le coin.

Il utilisa ses lunettes de vision nocturne pour trouver le bon endroit au nord-est de la maison, avec vue sur toutes les fenêtres de la façade arrière. Il sélectionna un emplacement relativement plat juste en dessous de la crête, entre un yucca épineux et un gros rocher de la taille d'un divan. Un autre rocher, derrière lui, l'abriterait des regards d'un promeneur qui s'aventurerait sur la crête. Les herbes hautes, devant lui, lui fourniraient un excellent écran d'observation, et son costume ghillie se confondrait admirablement avec la végétation. Cependant, pour bien s'en assurer, il releva ses lunettes de vision nocturne, s'accroupit le dos à la résidence de Trace et sortit une fine torche électrique avec laquelle il étudia chaque centimètre carré de la position. Déplaçant chaque caillou dont le diamètre dépassait celui d'un ongle, et sachant que le moindre grain de gravier lui serait familier d'ici au lever du soleil, il passa en revue sa liste de vérification : fourmis rouges, non ; cactus, non ; rongeurs, non ; crotte de chien, non ; terrier de renard, non ; traces d'animal, non (il n'était pas très malin d'installer un poste de 316

guet sur un passage de gibier) ; signe de présence humaine (mégot, douille de chasseur, gobelet en carton, préservatif usagé), non.

Il soupira, sortit son ghillie et l'enfila en se contorsionnant sans faire de bruit. Il posa son sac à dos sous le filet de camouflage restant, qu'il avait apporté spécialement pour cet usage, et se coucha sur le ventre, sentant sous lui, sous ses coudes, ses genoux et son abdomen, les différentes épaisseurs de toile, posant son appareil photo avec son énorme objectif de 400 mm à côté de lui sous le costume ghillie avec la lunette Redfield comme viseur. Et c'est ainsi que commença la nuit la plus longue.

Au cours de son entraînement dans le 7^e régiment des marines plus de vingt-cinq ans auparavant, Darwin Minor avait appris à tenir un journal de sniper. Il n'avait ni papier ni crayon sur lui, mais s'il en avait eu les entrées auraient ressemblé à peu près à ceci : DATE : 24 JUIN (SAMEDI)

HEURE : 23 H 00

LIEU : COLLINE 1, LANGUE 1 (COORD. 767502) 23 h 10 Premier mouvement dans la maison. Départ de la femme de chambre.

23 h 45 Mme Trace (Destiny) entre dans la pièce principale accompagnée d'un homme. Il est blond, bronzé, athlétique, genre bodybuilder. Pas de M.

Trace. Probablement ni Yaponchik ni Zuker. Ressemble plutôt au stéréotype du préposé à l'entretien des piscines de Beverly Hills.

23 h 50 Mme Trace et le bodybuilder entrent dans la chambre à l'étage.

Allument une lampe. Se lancent dans de fougueux ébats sexuels.

25 JUIN (DIMANCHE)

0 h 05 Le bodybuilder semble bon pour un petit somme, mais ce n'est pas le cas de Mme Trace. Les activités précédemment observées recommencent.

0 h 30 Mme Trace réveille le bodybuilder et l'éjecte de sa chambre.

317

0 h 38 Dallas Trace entre dans la pièce principale du rez-de-chaussée une minute après que M, Muscle a quitté la maison par la porte de la cuisine.

Trace est accompagné de quatre gardes du corps. Photographié tout le monde avec mon Nikon au téléobjectif de 400 mm sur pellicule ultrasensible. Les gardes du corps me semblent trop jeunes et trop stupides pour être Yaponchik ou Zuker.

0 h 45 Les gardes du corps font leur ronde aux alentours de la piscine. Ils balaient la colline avec des viseurs nocturnes. J'avais prévu des moyens d'imagerie thermique, mais j'escomptais que la chaleur résiduelle de la roche brouillerait le balayage IT. Les gardes du corps n'utilisent que des intensificateurs d'image. Ils sont armés de Mac-10.

0 h 50 DT monte dans la chambre voir Mme Trace. Elle dort. Il redescend pour parler aux gardes.

1 h 15 DT passe une série de coups de téléphone.

2 h 05 Les gardes du corps rentrent dans la maison. DT monte dans la chambre.

2 h 10 La lumière s'éteint dans la chambre. Les gardes restent dans la grande pièce du bas et dans la salle de billard. Ils se relaient par équipes de deux.

3 h 00 Crampe à la jambe gauche au bout de quatre heures de guet à peine. Trop vieux pour ce genre de connerie.

4 h 50 Premières lueurs de l'aube. S'assurer que le ghillie et la toile de camouflage recouvrent bien tout.

5 h 21 Lever du soleil. Après me les être gelées toute la nuit, je commence déjà à avoir trop chaud.

6 h 40 Ai pissé dans une petite fissure du rocher sans bouger. Peu orthodoxe, mais je n'ai pas envie d'abîmer déjà mon beau costume. J'ai bien fait déjeuner samedi et de prendre une purge.

7 h 15 Aucun mouvement dans la maison à part la relève des gardes. Utilisé des verres polarisants pour voir à travers l'éclat du soleil. Succès partiel.

7 h 35 Une femme fait du footing sur le sentier vingt mètres au-dessus de moi. J'entends son baladeur. Un doberman l'accompagne. Il descend me flairer, pisse sur moi. La femme le rappelle.

318

9 h 30 Avec la visée Redfield, je vois assez bien à travers la fenêtre de la cuisine pour distinguer DT qui engloutit un copieux petit déjeuner préparé par la domestique. Mme DT dort encore.

10 h 39 Mme DT rejoint son mari dans la cuisine. DT téléphone.

11 h 15 DT s'habille. Jean, bottes de cow-boy, chemise en soie bleue style western, gilet en peau de bison.

11 h 38 DT sort de chez lui. Trois sur quatre des gardes du corps l'accompagnent.

12 h 22 La femme de chambre s'en va. Mme DT remonte dans la chambre accompagnée du 4e garde du corps. Fougueux ébats sexuels.

12 h 50 Le garde du corps redescend.

13 h 00 Retour de la femme de chambre.

14 h 30 La chaleur devient intense. J'économise l'eau, mais la deuxième bouteille est finie et il n'en reste qu'une. 14 h 40 Un serpent à sonnette rampe sur ma jambe gauche et va se prélasser au soleil sur la roche à 1 m sur ma gauche.

16 h 30 Le serpent s'en va. 16 h 45 Une pluie serrée se met à tomber.

Visibilité encore

acceptable.

16 h 55 Le bodybuilder d'hier soir revient. Il est réellement chargé de l'entretien de la piscine. Il traîne sous la tonnelle du patio pour s'abriter de la pluie.

17 h 10 Mme DT s'en va avec le 4e garde du corps. Le préposé à la piscine est appelé à l'intérieur par la femme de chambre.

Fougueux ébats sexuels dans le salon vidéo.

18 h 20 La pluie a cessé, mais des gouttières se sont formées sur les rochers et inondent ma position. La femme de chambre et le préposé à la piscine ont quitté la maison. Aucun mouvement visible.

21 h 20 Dernières lueurs du jour en raison des nuages.

Yeux fatigués par l'usage de la lunette. Je n'ai presque plus de collyre.

22 h 10 DT est de retour avec ses gardes du corps au complet plus cinq inconnus. Les nouveaux ont un type étranger. Trois d'entre eux restent en bas avec les gardes du corps

319

habituels et deux montent à l'étage avec DT dans son bureau.

22 h 45 Conversation prolongée. DT s'assoit le dos à la vitre comme dans son bureau de Century City. Les deux hommes restent debout pendant la discussion. Je prends trois rouleaux de pellicule ultrasensible en noir et blanc avec le téléobjectif de 400 mm stabilisé par le bipied. Cette fois-ci, il s'agit bien de nos deux snipers : Gregor Yaponchik et Pavel Zuker.

Je remarque même que Zuker se tient à trois pas en arrière sur la gauche de Yaponchik, en bon observateur qui se respecte derrière son chef d'équipe.

Je n'arrive pas bien à lire sur leurs lèvres, bien que les Russes s'expriment visiblement en anglais. Je saisis cependant les mots ´ latino ^a

et ' mexicain ^a à plusieurs reprises. Je suppose qu'ils discutent pour savoir si mon coup de téléphone d'hier soir était bidon ou non.

22 h 55 DT montre aux deux hommes des photos de l'avocat Esposito et de moi. Ces dernières, visiblement, ont été prises au téléobjectif. Deux devant mon appartement de San Diego, et une sur le site de l'accident qui a causé la mort de Gomez. Les deux dernières ont été prises au chalet. Merde.

23 h 00 Fin de l'entretien. Images très claires de Zuker et de Yaponchik. Le guetteur n'a pas du tout la même tête que sur la photo du FBI où il est barbu. Il est grand, maigre, rasé de près, cheveux bruns coupés court et yeux enfoncés. Il fume pendant la discussion. Je vois que cela irrite DT, qui se lève pour aller lui chercher un cendrier. Yaponchik est plus ,gé. Il doit avoir deux ou trois ans de plus que moi. Il me rappelle un acteur suédois dont j'ai oublié le nom, dans les films de Bergman. Cheveux blonds coupés court, visage oblong, ridé, lèvres fines toujours prêtes à former un petit sourire ironique, yeux bleus, pommettes et menton sculptés. Grandes mains aux longs doigts. Vêtu d'un costume italien de luxe. Ne ressemble pas à un Russe. L'air plutôt Scandinave. 23 h 20 Les trois hommes retournent en bas et parlent aux sept gardes du corps rassemblés. Je suis à peu près certain que les trois qui sont arrivés avec Y et Z sont des étrangers. Europe de l'Est ou Russie. Leurs complets sont T

ringards. Les quatre qui étaient déjà là, par contre, ressemblent à des malfrats américains traditionnels. Des pros, mais rien à voir avec la filière russe.

23 h 30 La pluie recommence à tomber. Ai photographié les dix hommes. Ai résisté à l'envie d'appeler DT sur mon mobile pour demander à parler à

Yaponchik.

23 h 40 Mme DT rentre à la maison et monte directement se coucher.

23 h 45 Yaponchik, Zuker et trois autres Russes repartent.

26 JUIN (LUNDI)

0 h 15 DT passe trois coups de téléphone de son bureau.

0 h 42 DT va se coucher. Mme DT dort. Il essaie de l'exciter, sans résultat. Regarde la télé dans la chambre.

1 h 50 Télé éteinte. Chambre dans l'obscurité. Gardes divisés en deux équipes.

2 h 00 J'ai retrouvé son nom. Max von Sydow. Yaponchik ressemble beaucoup à Max von Sydow. 2 h 10 Deux gardes qui dorment dans une chambre d'ami

se livrent à des ébats homosexuels. N'ai pas observé les détails après les préliminaires. 2 h 35 Coup de téléphone pour demander extraction.

Lawrence pas content.

5 h 30 Extraction après première lueur de l'aube. 5 h 40 Lawrence me demande si je n'ai pas perdu ma

putain de raison.

Dar dort deux heures le lundi matin, puis développa ses pellicules dans la petite chambre noire aménagée à côté de la salle de bains du loft.

Certains gros plans des hommes avaient du grain, mais les photos étaient toutes réussies.

Puis Dar chercha dans l'annuaire par numéros de Los Angeles les noms et adresses des gens à qui Trace avait téléphoné pendant sa reconnaissance. 11

avait pu les noter tous à l'exception d'un seul, quand Trace s'était interposé devant l'objectif. Plusieurs étaient sur la liste rouge, mais il n'eut pas trop de mal à les retrouver gr,ce au service de recherche auquel Lawrence était abonné sur Internet. Il traça un cercle rouge autour de plusieurs sites sur son guide Thomas du comté de Los Angeles.

320

321

L'agent spécial Warren avait laissé deux messages sur le répondeur. Lorsque Dar le rappela, Warren lui annonça que les dossiers qu'il lui avait demandés étaient à sa disposition. Dar lui demanda s'il pouvait les lui faire parvenir par porteur spécial de bonne heure dans l'après-midi. Syd Oison avait également laissé plusieurs messages. Il la rappela au palais de justice. Il lui annonça que sa partie de camping s'était bien passée et prit rendez-vous avec elle dans son bureau le

lendemain à une heure extrêmement matinale.

Un jeune agent du FBI vint lui remettre en main propre les dossiers qu'il avait demandés. Il lui fit signer cinq exemplaires d'un papier et avait l'air particulièrement malheureux quand il repartit. Dar se demanda s'il n'aurait pas dû lui laisser un pourboire.

Il se doucha pour la troisième fois, enfila un pantalon chino et une chemise Oxford bleue. Il s'efforça de se réveiller en étudiant les dossiers avant de prendre sa voiture pour se rendre à Camp Pendleton. Celui de Yaponchik était plus épais que celui de Zuker, mais il s'agissait essentiellement d'informations officielles obtenues en passant en revue des publications non classifiées de l'armée russe. Les matériaux liés au KGB

étaient très largement caviardés. Dar avait toujours admiré le côté libéré

de l'information de ce genre de dossiers. Cependant, le profil des deux hommes était clairement établi : snipers de l'armée russe pendant la campagne d'Afghanistan, paramilitaires au KGB durant les dernières années de l'ancien régime, liens avec la mafia dans le milieu des années 90, aucune information plus récente. Il y avait une photo floue de Zuker - Dar était sûr qu'ils s'étaient trompés de bonhomme -, et une autre légendée :

Yaponchik et Zuker avec leur peloton ^a, apparemment prise en Afghanistan avec un Instamatic à 1500m de distance. Même retraitée, la photo ne montrait que du grain, et les visages n'étaient que des taches floues.

Dar sourit en voyant cette page. Mais la précédente pouvait lui servir.

Pour le moment, cependant, sa préoccupation première était de se bouger le cul et d'arriver à Camp Pendleton avant d'être en retard à son rendez-vous.

On avait toutes les chances, quand on roulait sur l'Interstate n° 5 après Oceanside, de tomber sur les marines, et aujourd'hui ne fit 322

pas exception à la règle. Des blindés légers et des véhicules de combat Bradley, suivis quelquefois par des autodunes armées de mitrailleuses calibre 60 montées sur tourelle, passaient le long de la clôture du côté

est de l'autoroute, soulevant la poussière avant de suivre les ornières qui s'enfonçaient dans les collines. Côté océan, des péniches de

débarquement attendaient à deux ou trois kilomètres de la côte pendant que des aéroglesseurs remplis de marines rugissaient en direction des plages, puis sur le sable, puis dans les dunes et la garrigue qui s'étendait au-delà.

Il n'y avait pas de sortie entre Oceanside et San Clémentine passé

l'extrémité nord de l'énorme base, mais Dar avait pris la bretelle de Hill Street/Camp Pendleton et était entré dans la base par l'un des accès sud.

Avant d'arriver au bâtiment administratif, cependant, il avait dû s'arrêter trois fois. Deux aux grilles, où il fallait franchir des bornes escamotables en acier et des chicanes en béton, et où son rendez-vous à 15

heures avec le capitaine Butler avait été confirmé, et une à un endroit où

un marine préposé à la circulation l'avait fait poireauter une minute entière pendant que trois tanks traversaient la route dans un bruit de ferraille à soixante à l'heure pour aller se perdre dans les dunes.

Il dut se soumettre à d'autres contrôles de sécurité à l'intérieur du bâtiment administratif, mais lorsqu'il en ressortit pour se diriger vers une rangée de casemates en béton il avait son badge de visiteur épinglé au revers et marchait d'un pas plus léger que d'ordinaire.

Le capitaine qu'il venait voir ne le fit pas attendre. Le planton le fit entrer immédiatement et Butler, un Noir grand et mince en uniforme camouflage du désert au col et aux manches amidonnés à mort, se leva de son bureau pour lui donner une accolade très peu dans le style des marines.

- Bordel, ça fait plaisir de te revoir, Darwin ! s'exclama-t-il avec un large sourire. «a fait pas mal de nos petits rendez-vous mensuels en ville qu'on a ratés dernièrement !

- Beaucoup trop, en effet, convint Dar. Heureux de te voir également, Ned.

Le capitaine avait toujours sous la main une carafe de thé glacé et un grand bol de citrons fraîchement cueillis. Dar savait que c'était à peu près la seule fantaisie qu'il se permettait dans son travail. Ils se 323

livrèrent au rituel consistant à verser le thé, à entrechoquer les glaçons, à découper les tranches de citron et à porter un toast.

- Aux amis absents, dit Ned.

Après avoir bu, ils s'assirent, Dar sur le canapé en cuir fatigué, et le capitaine dans un fauteuil en cuir encore plus r,apé. Ned souriait toujours.

Après Dalat, lorsque Dar avait été rapatrié, il avait profité de sa première permission pour rendre visite à la veuve de son guetteur et à leur môme ,gé de deux ans à Greenville, Alabama. Il connaissait déjà Edwina, qu'il avait rencontrée durant la longue période d'instruction pendant laquelle le père de Ned et lui s'étaient affrontés point par point au tir de précision et autres disciplines techniques. Mais cette fois-ci, Dar s'était contenté de lui dire que, si elle ou son fils avaient besoin un jour de quoi que ce soit, il ferait tout son possible pour le leur procurer.

Au début, Edwina pensait que ce n'était qu'un geste. Mais quand elle avait appelé Dar pour lui dire qu'elle allait s'installer avec l'enfant en Californie pour se rapprocher de sa famille, c'était lui qui avait payé les billets d'avion et le camion de déménagement plutôt que de les laisser voyager en car. Et quand le jeune Ned avait manifesté des aptitudes précoces en mathématiques, c'était Dar qui avait pris discrètement des dispositions pour qu'il aille dans une école privée de Bakersfield, o' ils vivaient. Et lorsqu'il était allé à son tour s'installer en Californie après la mort de Barbara et de son enfant, c'était avec Edwina et son fils Ned, qui terminait alors ses études au lycée, qu'il avait passé plusieurs semaines avant de continuer à vivre. Il avait toujours été désireux d'aider Ned, dont les tests étaient extrêmement prometteurs, à entrer dans une grande école ou université de son choix. Il pensait à Princeton. Mais Ned avait fixé son choix sur les marines.

Il avait gagné trois rubans pendant la guerre du Golfe pour avoir commandé

un peloton de reconnaissance au sol pendant que les Irakiens s'attendaient à une invasion massive par la mer qui ne s'est jamais produite. Le général Schwarzkopf avait utilisé les milliers de marines massés en vue d'un assaut amphibie comme leurre, pour faire diversion, captivant l'attention de centaines de milliers d'Irakiens des troupes d'occupation, tandis que des centaines de

milliers d'hommes de l'armée de coalition avec leurs blindés opéraient un étonnant mouvement tournant sur leur gauche de plus de 300 km sans être détectés par l'ennemi pour se lancer dans une offensive éclair qui avait brisé l'échine de l'armée irakienne.

Ned Junior avait fêté ses vingt-deux ans pendant la guerre du Golfe en 1991. C'était l'âge que son père avait quand il était à Dalat.

Depuis cinq ans que le jeune officier était en poste à Camp Pendleton, Dar et lui s'efforçaient de dîner ensemble en ville au moins une fois par mois.

C'étaient les fréquentes absences de Ned pour des missions dont il n'avait pas le droit de parler qui avaient brisé le rythme, et non l'emploi du temps chargé de Dar.

Ils discutèrent quelques instants de la famille et de leurs amis communs, puis Ned posa son thé glacé en disant :

- qu'est-ce qui t'amène ici, Dar ?

Ce dernier le mit succinctement au courant de l'Alliance, de Dallas Trace et des tueurs russes à ses trousses. Puis, chose qui ne lui ressemblait guère, il fut incapable de continuer. Bien que Ned n'eût pas choisi la même spécialité que son père dans les marines, il attendit avec la même patience qu'un sniper.

- Si tu me rends le service que je vais te demander, lui dit Darwin, tu risques de compromettre ta carrière tout entière, Ned. Non seulement je comprendrai très bien si tu me réponds non, mais j'espère presque que tu le feras. En plus d'être inhabituelle, ma demande va à rencontre des lois.

Ned sourit légèrement.

- Précautions oratoires mises à part, j'ai trois bons copains - tu les connais tous les trois - qui ont droit comme moi à une petite permission dans les jours qui viennent. qui veux-tu qu'on tue, et quel degré de souffrance veux-tu qu'on leur inflige avant ?

Dar eut un petit rire poli avant de réaliser que Ned ne plaisantait pas du tout.

- Non, non, s'empressa-t-il de murmurer. J'espérais seulement

t'emprunter discrètement un peu de matériel que je te restituerais avant que quelqu'un ne s'aperçoive de son absence.

Le capitaine hocha lentement la tête.

- Nous n'avons pas ici de char de combat Abrams MI-Aœ en rab, mais peut-

être qu'un véhicule blindé Bradley pourrait faire l'affaire ?

325

Il souriait en disant cela, mais c'était un sourire de Carnivore plutôt que de plaisantin. Dar soupira.

- Je pensais plutôt à un fusil d'assaut. De nouveau, Ned hocha la tête.

- Je crois me souvenir que, malgré le règlement, tu étais rentré de la tourmente du Vietnam avec un fusil offert par le 7e régiment de marines.

- Un Remington 700, oui. Je l'ai toujours.

- Et il fonctionne ?

- Il y a quelques mois que je ne l'ai pas emmené au polygone, mais la dernière fois que je m'en suis servi j'arrivais encore à loger cinq cartouches dans la cible de trente-cinq centimètres carrés à six cent cinquante mètres de distance.

Le capitaine fronça les sourcils.

- qu'est-ce que tu as contre les mille mètres ?

- Je vieillis. Ma vue baisse. Je mets des lunettes pour lire.

- Des conneries, ça, fit le capitaine en passant deux doigts sur la couture tranchante de son pantalon d'uniforme. Bon... Un sniper t'a pris pour cible quand tu étais chez toi. Tu sais ce qu'il a utilisé ?

Dar lui parla du Tikka 595 Sporter. Ned haussa légèrement les épaules.

- Il ne co'te pas très cher, mais c'est une assez bonne arme. Les fusils de précision américains aussi puissants que celui-là commencent aux alentours de deux mille dollars. Les armes de sniper européennes tournent autour de huit mille dollars, alors que le Tikka, je pense, se

vend dans les mille dollars. Mais je ne pense pas qu'un vrai sniper le choisirait.

Dar hocha la tête pour marquer son approbation.

- C'est le guetteur qu'ils m'ont envoyé. J'imagine que l'arme a été choisie pour pouvoir être abandonnée en cas de problème.

Ned sourit de nouveau.

- Le guetteur, hein ? Ils n'ont pas une très haute opinion de toi.

- Il y a d'excellents guetteurs. J'en ai connu un en particulier qui était meilleur que le meilleur des tireurs d'élite.

Ned le considéra sans rien dire pendant une bonne minute. Puis il fit signe à Dar de le suivre.

326

L'entrepôt était immense. quelque part au loin dans l'ombre, un chariot élévateur bourdonnait, mais à part cela ils étaient seuls. Ned ouvrit une caisse.

- Si tu cherches à remplacer ton vieux M-40, dit-il, voici un joujou pas trop moche.

Dar tendit la main pour toucher l'arme dans son alvéole de mousse.

- HS Précision HSP 762/300, expliqua Ned. Livré avec canons et culasses pour deux calibres : cartouches OTAN standard 7,62 ou Winchester Magnum .

300. La crosse est en graphite au Kevlar et fibre de verre, naturellement.

Fini les échardes dans la joue du marine, Dieu merci. Livré avec bipied et plaque de couche ajustable, comme notre M-24 amélioré. Regarde la manière dont le canon cannelé est relié au boîtier de culasse par un filetage interrompu, avec fixation adéquate. Tu peux l'emballer dans une mallette légère de soixante sur quarante centimètres et disposer de deux armes différentes à l'arrivée.

- C'est bien beau, tout ça, mais je pensais plutôt me servir de la vieille Remington 700 avec visée Redfield pour une mission standard.

Ned fronça légèrement les sourcils.

- Pourquoi pas un arc et des flèches, tant que tu y es ?   son tour, Dar sourit.

- Ce n'est pas une mauvaise idée. Il paraît que c'est plus discret et moins coûteux qu'un silencieux. Et puis, tu sais, aucune arme ne se démode vraiment.

Le capitaine hocha la tête.

- Pas si elle tue, convint-il. Et tu as fait ton choix comme poignard ?

- Un K-Bar, murmura Dar.

Ned referma la caisse et la recadenassa.

- D'accord, dit-il. Utilise ton vieux M-40 pour faire le boulot normal dans la limite de ta vision défaillante de presque quinquagénaire. Combien m'as-tu dit ?

- Je n'ai rien dit. Mais dix mètres,  a devrait aller.

327

- Achète-toi plutôt un fusil de chasse. Ou, mieux encore, un gros chien méchant.

- Une dame de mes amies m'a offert une jolie carabine Remington pour aller à la chasse. Disons qu'elle me l'a pr t e, plutôt.

Les sourcils de Ned se fronc rent, pas tant pour la carabine que pour la mention d'une à dame ^a. Dar ne parlait jamais d'amies. Le capitaine déclara d'une voix tranquille :

- Bon, venons-en à cette mission spéciale. qu'est-ce que tu avais en tête ? Un demi-pouce ?

- J'ai entendu dire beaucoup de bien du McMillan MI-987R.

- J'ai eu l'occasion de m'en servir, fit Ned d'une voix redevenue très sérieuse. Il est précis. Et avec ses douze kilos, c'est l'un des calibres 50 les plus légers en circulation. Il a un recul qui donnerait des hémorroïdes à un éléphant, mais qui est en grande partie absorbé par un frein de bouche en poivrière et une multitude de plaques de couche antirecul. Nous avons même en stock le modèle  ombo 50 ^a des SEAL de la Navy, avec sa crosse repliable. Mais il a un mécanisme à verrou

standard à

cinq cartouches. Tu penses avoir besoin d'une capacité de tir rapide en plus de l'action lente de ta Remington ?

Dar hésita. Les snipers étaient entraînés à penser sur la base de : une balle, un mort. C'est pourquoi les fusils de snipers modernes en Kevlar et fibre de verre étaient en grande majorité revenus à la forme coup par coup/

mécanisme à verrou qui n'aurait pas désorienté un poilu des tranchées de la Première Guerre mondiale. Mais il avait la Remington pour le travail à

longue portée et à petit calibre. quel était le meilleur choix pour le tir rapide ? Le père de Ned avait plusieurs fois sauvé la vie de Dar durant leurs quarante-huit heures à Dalat avec son M-14 de précision en tir totalement automatique.

Ned posa la main sur l'épaule de Dar et s'avança entre deux rangées de caisses.

- Veux-tu que je te montre quelque chose que mon équipe de tireurs a utilisé pendant la guerre du Golfe ? demanda-t-il. «a s'est avéré

extrêmement utile.

- Bien s'r.

Ned ouvrit une caisse étroite.

- On l'appelait le Cinquante léger ^a dans le désert. Sa dénomination officielle est ' fusil Barrett de tireur d'élite modèle 82-A1 ^a.

328

Browning 12,7 sur 99 mm. Un peu comme les calibres 50 d'antan. Recul atténué - le canon est ramené en arrière de cinq centimètres chaque fois qu'un coup part, et il a un frein de bouche surdimensionné. Son poids est de treize kilos quatre sans la visée. Livré avec une lunette Leupold & Stevens M3a Ultra à grossissement dix et - c'est là le plus important, Dar

- une boîte-chargeur détachable de onze cartouches. C'est le seul fusil de sniper de calibre 50 semi-automatique disponible à l'heure actuelle sur le marché.

- «a irait chercher dans les combien ? demanda Darwin. Clés en main, taxe et assurance incluses, revêtement anticorrosion et sièges en cuir en option ?

Le regard de Ned ressemblait étrangement à celui de son père tandis qu'il considérait longuement Dar.

- Ramène-le - et ramène-toi - en un seul morceau, et il est à toi. Je te refile même en prime un gilet pare-balles dernier cri, trois mille cartouches standard et cinq cents SLAR

- Dieu du ciel ! Trois mille cartouches et cinq cents pénétrateurs de blindage léger à sabot ! Je ne pars pas en guerre, Ned !

- Tu crois ?

Il referma à clé la caisse étroite, la souleva et tendit la clé à Dar.

La circulation était dense sur la 1-5 direction centre-ville. Dar se demandait s'il valait mieux s'arrêter manger un hamburger ou rentrer dormir lorsque Lawrence l'appela.

- Ils ont retrouvé Paulie Satchel, Dar.

- Parfait. qui ça, ils ?

- Les flics, en dernier lieu. Mais à l'origine ce sont les gens de la société Hampton de préconditionnement de qualité.

- Et c'est quoi le préconditionnement de qualité ? ...coute, ça ne peut pas attendre ?

Il se sentait l',me d'un voleur avec le Cinquante léger et les boîtes de munitions sous une b,che dans le coffre du Land Cruiser. Il transpirait dans sa chemise Oxford en quittant la base de Pendleton et s'attendait à

voir des marines se lancer à sa poursuite d'un instant à l'autre.

- Non, ça ne peut pas attendre, lui dit Lawrence. Tu peux me rejoindre à

cette adresse ?

Il lui donna les coordonnées d'un endroit situé dans la zone industrielle sud de la ville.

- Je n'y serai pas avant une demi-heure avec la circulation qu'il y a ici, lui dit Darwin. Si tu le juges absolument nécessaire.

C'était un quartier merdique, et il eut la vision de son Toyota volé par un gang de gamins qui se retrouveraient subitement en possession d'une arme semi-automatique calibre 50.

- «a l'est, lui dit Lawrence. Et si tu n'as pas encore mangé, reste à jeun.

19

Satchel

L'accident ^a s'était produit trois heures avant, et ils n'avaient pas encore extirpé le corps de Paulie Satchel. Un coup d'oeil suffit à Dar pour comprendre pourquoi.

Il n'avait jamais beaucoup réfléchi à la manière dont les hamburgers étaient mis en forme. Il savait qu'ils arrivaient congelés et préformés chez tous les franchisés, mais il comprenait maintenant que l'opération se faisait à la société Hampton de préconditionnement. C'était une grosse usine moderne, hygiénique, située dans un vieux quartier populaire, industriel et sale.

Dar montra ses papiers aux gens qui les lui demandaient. Lawrence, qui était déjà venu ici, lui fit faire le tour des installations.

- Voici les quais de déchargement pour le bouf qui arrive, et la salle où il est découpé en quartiers. Ici, la salle de hachage. Là, le poste où la viande hachée crue est transportée sur un tapis roulant de un mètre cinquante de large en inox qui passe directement de l'autre côté de la cloison dans la salle d'estampage.

La salle d'estampage était l'endroit où Paulie Satchel - le seul témoin des derniers instants de l'avocat Jorge Murphy Esposito - avait été entraîné

dans la machine.

En dehors d'un médecin légiste en train de remplir des papiers dans un coin, il n'y avait dans la salle que deux inspecteurs en civil - Dar

reconnut le lieutenant Eric Van Orden - et cinq hommes portant une blouse blanche sur leur complet de ville et un masque chirurgical sur le visage.

Lawrence les présenta à Dar. C'étaient trois

331

cadres représentant le siège de la société Hampton à Chicago et deux enquêteurs de leur compagnie d'assurances.

- Aucun accident de ce genre ne s'est jamais produit dans nos usines, absolument jamais, fit l'un des hommes qui portaient un masque.

Dar hocha la tête. Lawrence, l'inspecteur Van Orden et lui s'approchèrent du corps. Ce qui rendait la scène particulièrement macabre - à part le fait que Paulie Satchel était passé la tête la première sous une presse à

hamburger aux m,choires de huit centimètres d'épaisseur -, c'était le fleuve de viande hachée crue, plus très fraîche, qui entourait le corps disloqué comme un torrent de chair sanguinolente.

- Il travaillait ici depuis trois mois sous le nom de Paul Drake, murmura l'inspecteur Van Orden.

- C'était l'enquêteur principal de Perry Mason dans ses premiers films, fit remarquer Dar.

- Je sais, lui dit le policier. Satchel était un vrai furet, et il passait son temps à regarder la télé entre deux procès en dommages et intérêts. Il avait toujours une combine en cours pour se maintenir à flot entre deux chèques des compagnies d'assurances. Il utilisait aussi les noms de Joe Cartwright, Richard Kimble, Matt Dillon, Rob Petry et Téleg Palladin.

- Téleg Palladin ? s'étonna Lawrence. Van Orden eut un sourire en forme de tic.

- Ouais. Vous vous rappelez Richard Boone dans la vieille série Palladin f>. Le cow-boy habillé tout en noir ?

- Bien s'°, fit Lawrence. Il chantait : ' Palladin, Palladin, o~ vont tes pas ? ^a

- Eh bien, la carte de visite qu'il donnait à tout le monde quand il

présentait son spectacle indiquait : ' Télég. Palladin, San Francisco. ^a

Paulie, qui n'a pas inventé le fil à couper le beurre, a dû croire que Télég était son prénom. Alors que tout le monde sait que Palladin n'avait pas de prénom, ajouta-t-il en s'adressant au cadavre.

L'un des représentants de la compagnie d'assurances fit un pas en avant et se mit à parler avec animation à travers son masque.

- Nous avons entendu parler de vous, docteur Minor... Nous apprécions votre travail... Nous ne savons pas qui vous a fait venir, mais nous tenons à vous informer que, bien que cette usine ait été

332

largement automatisée - M. Drake aurait dû être la seule P .

r " , ,, ., avait au

présente dans cette salle au moment de lacement -, il y .

. Ô . ' . 1

r . ' . . 1 ´

* / ^ * v

moins huit mécanismes de sécurité qui auraient dû intervenir , ,, - empêcher un tel accident pendant que l'employé nettoyait le remplissage de la cuve de pressage.

- Il était en train de nettoyer la cuve ? demanda Darwin ,

- C'était inscrit au tableau d'entretien pour le début à c ign

midi, au moment où s'est produit l'accident, lui dit Van Of ∞ ,'

- Huit sécurités, répéta le représentant des assurances. la grille de protection est enlevée, la chaîne entière pro\$ pour s'arrêter.

- Et les sept autres ? demanda Darwin. . .,,

- Il lui était impossible de stopper la chaîne, de soulevé

i, -i '1-11 i ans que et d ouvrir les mâchoires de la presse pour nettoyer la cuve , , , les dispositifs de sécurité bloquent tout automatiquement'

^*nrèSGn~

l'un des cadres de la société qui s'était avancé à côté du ^ , i T . i 1

M lorsque

tant des assurances. Imaginez le choc que nous avons eu , L

. . i - - . , étecourt-nous nous sommes aperçus que toutes les sécurités
avaient ^

circuitées ou

éliminées. . , L'inspecteur soupira. Il désigna du doigt la machin^
masse de c,bles enchevêtrés visibles à l'intérieur de la pre^s ' .

- «a ne date pas d'hier, dit-il. Paulie n'était pas assez ^ , pour
neutraliser ces sécurités, et l'assassin n'a certainement P .

des heures à saboter la machine juste avant de faire fonc*1 presse
quand Paulie était dessous.

Lawrence montra à Dar les circuits refaits.

les sécu-

- C'est comme ça depuis des années, dit-il. Sans doute r't -CirCULT

rites ralentissaient-elles trop le travail. Ils les avaient coi1

i, *, ,. ,, . \c courant

tees, et 1 operateur - Paulie, en 1 occurrence - coupait 1" , . , , là-bas.
(Il lui montra un énorme bouton rouge à l'autre ex^ .

£ vite et la chaîne.) Il pouvait alors nettoyer la presse cinq fois pi11

,

la production n'était pas interrompue longtemps.

, " ,

- On peut remettre la chaîne et la presse en marche endroit ? demanda
Darwin.

, .^oureuse-

Les cinq représentants de la compagnie secouèrent si violemment leur tête masquée que la sueur vola littéralement d'af-

- Et Paulie était censé travailler tout seul ? interrogea Van 'O

, 'un autre

333

- Aujourd'hui, oui, il travaillait tout seul, expliqua Van Orden. Il a pointé à treize heures, comme d'habitude. Il aurait dû finir à vingt et une heures.

- Les autres ouvriers ont été interrogés ? demanda Darwin. Van Orden hocha affirmativement la tête.

- La chaîne s'est arrêtée à l'heure habituelle quand Paulie a nettoyé la presse. Il n'y a que cinq autres ouvriers dans l'usine. L'automatisation est réellement poussée. Et quatre d'entre eux étaient dehors, en train de faire une pause-cigarette, quand... l'événement s'est produit.

- Et le cinquième ? interrogea Darwin.

- Il travaillait dans la remise et a un alibi en béton, lui dit Lawrence.

- Et ils n'ont vu entrer personne ?

- Bien sûr que non, répondit Van Orden. «a nous faciliterait grandement la tâche, n'est-ce pas ? Mais il y a trois autres entrées par lesquelles quelqu'un aurait pu s'introduire en venant de la rue ou de l'impasse.

Aucune n'était fermée à clé.

Dar se tourna vers le fleuve de viande crue hachée et la grosse tache rouge au bout du convoyeur.

- Si je comprends bien, dit-il, l'assassin n'a eu que ce bouton à pousser.

Lawrence croisa les bras.

- Tu remarqueras la manière dont le bouton rouge est placé, dit-il. Même tête baissée à l'entrée de la presse, Paulie ne pouvait pas manquer d'entendre et de voir toute personne qui aurait pénétré dans cette salle.

Pourtant, il est resté contre la presse.

- Ou bien on l'a forcé à y rester, dit Van Orden, ou bien...

- Ou bien il connaissait la personne qui est entrée, et lui faisait confiance, termina Dar.

Lawrence désigna la fente où le corps de Paulie était toujours compressé.

Il n'y avait que huit centimètres d'espace entre le lit du convoyeur et la mâchoire serrée à l'entrée de la presse. Les épaules de Paulie, visiblement, étaient aplaties dans cet espace limité. Et la viande avait coulé de chaque côté. On aurait dit un dessin animé obscène.

- La mort a dû être très lente, estima Lawrence. Celui qui a remis la chaîne en marche l'a fait au moment où les doigts de Paulie touchaient à peine l'entrée de la presse. Mais regardez ces espèces de guides sur le côté. Ils servent à canaliser la viande vers le trou.

- «a signifie qu'il n'a pas été broyé sur le coup, murmura Dar, qui commençait à se rendre pleinement compte du sort horrible de Paulie.

- D'après les fabricants de cette machine, il a fallu dix bonnes minutes pour qu'il soit entraîné et happé par ces deux énormes mâchoires de compression hydrauliques, suffisamment, en tout cas, pour bloquer le mécanisme, déclara l'inspecteur Van Orden. D'abord les doigts, puis les mains, et ensuite les deux bras...

- Avec la viande hachée qui arrivait en même temps autour de lui et était transformée en petits pûtes en même temps que lui, ajouta Lawrence.

Dar regretta à ce moment-là, et ce n'était pas la première fois, d'être doté d'une imagination visuelle aussi précise.

- Il a dû hurler comme un putois, dit-il. Van Orden hocha la tête.

- Mais les machines fonctionnaient encore dans les autres salles. Elles sont particulièrement bruyantes dans les centres de triage et d'équarrissage. Et quatre ouvriers sur cinq étaient dehors en train de fumer. Le cinquième était à la plate-forme de stockage et de chargement.

Nous avons interrogé le chauffeur du camion qui était avec lui. Le moteur tournait, et aucun des deux n'a entendu le moindre bruit à

l'intérieur.

- Finalement, quand la tête de Paulie est passée, le silence a dû retomber pendant plusieurs minutes, murmura Lawrence.

Les cinq représentants de la compagnie avaient reculé le plus loin possible à ce stade. Dar avait pitié d'eux et leur aurait bien dit que Paulie Satchel n'avait pas de famille et que personne ne risquait de leur faire un procès. Ce n'était qu'un escroc à la petite semaine. Et à présent, il était réduit à l'état de... hamburger.

Les mouches commençaient à bourdonner en force.

- Sortons par cette porte, suggéra l'inspecteur Van Orden. «a nous permettra de respirer un peu.

- Y a-t-il un doute sur le fait qu'il s'agisse d'un meurtre et non d'un accident ? demanda Darwin lorsqu'ils se retrouvèrent à l'air relativement libre de l'impasse.

334

335

Eric Van Orden se mit à rire bruyamment.

- Pas le moindre. Je connais vos travaux sur l'accident du chariot élévateur et d'autres du même genre, mais il ne fait aucun doute que cette affaire sera suivie par la brigade criminelle.

- Pourquoi tous ces représentants de la compagnie ont-ils le droit de rester sur les lieux ? lui demanda Darwin. Je comprends que les assurances soient présentes dans une certaine mesure, mais...

Van Orden se tourna vers Lawrence.

- Vous ne lui avez pas parlé du procès ? Lawrence secoua la tête.

- Paulie n'avait pas de famille ni d'amis, murmura Darwin. Je doute qu'il y ait un procès.

Van Orden était en train de secouer la tête tout en lui lançant son sourire ironique de flic.

- Non, non, il ne s'agit pas de ça, il s'agit d'un recours collectif, Dar.

Ce dernier haussa les sourcils sans comprendre.

- La chaîne de hamburgers aboutit à la salle de stockage. Le préposé en bout de chaîne les répartit sur des plateaux en carton avec une feuille de papier paraffiné puis il glisse les plateaux dans les casiers d'un chariot.
- Merde ! s'exclama Dar en comprenant o' il voulait en venir.
- Ensuite, les chariots sont rangés dans un camion frigorifique - il en arrive un toutes les deux heures - de sorte que la viande puisse être livrée avec rapidité et efficacité.
- Vous avez dit que vous aviez interrogé le chauffeur... Ce qui signifie qu'il y avait un camion en attente quand les plateaux ont été chargés juste après... Bon Dieu ! Le camion est parti avec ?
- Vingt chariots de quatre cents p,tés chacun, murmura Van Orden.
- Huit mille p,tés.
- Livrés à des Burger Biggies en ville, fit Lawrence d'une voix lugubre.

Et Burger Biggy est un client de l'agence. Habituellement, les dommages et intérêts qu'on leur réclame ne vont pas plus loin qu'un glisse-tombe ordinaire, à part une fois o' une nana leur a demandé un demi-million de dollars pour avoir été violée dans sa voiture pendant qu'elle attendait sa commande au volant.

336

- Combien de ces p,tés avaient... contenaient des morceaux de... commença Dar.

Lawrence et l'inspecteur haussèrent les épaules en même temps.

- C'est ce que les gars de la compagnie sont en train d'essayer de déterminer, dit Van Orden.
- Je suppose qu'ils ont demandé de bloquer la marchandise ?
- C'est en cours, dit Lawrence.

Dar se passa de dîner ce soir-là et alla se coucher de bonne heure. Le lendemain, mercredi, il se rendit au palais de justice dès 7 h 30 et trouva Syd déjà au travail dans son sous-sol. Il n'en fut guère surpris.

- Comment s'est passée votre partie de camping ? demanda-t-elle. J'aurais bien voulu vous accompagner.

Il ressentit l'élan d'excitation sexuelle qu'il avait déjà plaisamment éprouvé en sa présence. Puis il se força à se souvenir de l'impression de proche intimité que donnaient Santana et elle quand ils étaient ensemble, et refoula ses sentiments d'adolescent ridicule.

- Je ne sais pas si ça vous aurait plu, dit-il. Il pleuvait.

Il laissa tomber sur son bureau les trois dossiers du FBI qu'il tenait à la main en disant :

- J'ai fini de les lire. Je me demandais si vous ne pourriez pas les rendre à l'agent spécial Warren la prochaine fois que vous le verrez.

Elle haussa les épaules.

- Bien s'r. Désolée qu'il n'y ait pas plus d'éléments sur Yaponchik et Zuker.

- Les photos sont intéressantes. Elle mit plusieurs secondes à réagir.

- Les photos ? Ces polaroïds ridicules du peloton d'Afghanistan ? Je ne vois pas ce qu'on peut en tirer.

- Ce n'est pas de celles-là que je veux parler, dit-il en ouvrant le dossier, mais de celles-ci.

Il lui montra les photos qu'il venait de prendre et qu'il avait glissées dans le dossier. Elle les examina.

- Bon sang ! Je ne me souviens pas de...

337

Elle s'interrompit, puis lança à Dar un regard soupçonneux.

- Attendez un peu !

Dar n'avait pas joué au poker depuis les marines, et il prit donc son expression de joueur d'échecs.

- Vous vous rendez bien compte, docteur Minor, que toute pièce à

conviction introduite a posteriori dans ce dossier fournirait un bon prétexte à la défense pour annuler toute la procédure d'inculpation, et à

plus forte raison toute condamnation.

Elle n'avait pas dit cela sur le ton d'une question, mais d'une affirmation. Dar prit un air perplexe pour murmurer :

- Vous voulez dire que les photos de la CIA ont été prises de manière illégale ?

Sans cesser de le regarder en coin, elle retourna les photos de Yaponchik et de Zuker entre ses mains. Elles avaient du grain. Dar avait utilisé la même police de caractères que la CIA pour les légender avant d'en faire des photocopies répétées pour leur donner

le flou désiré.

Syd le considéra pendant une minute entière. Puis elle se mordit les lèvres, regarda de nouveau les photos et finit par dire :

- Après tout, il n'est pas impossible qu'elles m'aient échappé la première fois. Nous allons les faire circuler immédiatement. Malgré le grain, ce sont de très bons clichés. La CIA connaît son affaire.

Dar attendit sans rien dire.

- Yaponchik, le plus vieux des deux, celui qui était au KGB, ressemble à

quelqu'un qui...

- Max von Sydow, dit-il. Elle secoua la tête.

- Non. Je pensais à Maximilian Shell. Je l'ai toujours trouvé terriblement sexy, d'une manière sinistre et dangereuse.

Dar renifla dédaigneusement.

- Bravo. Il a presque réussi à me tuer, et vous le trouvez sexy et adorablement dangereux.

Elle le regarda dans les yeux.

- Vous aussi, je vous trouve sexy et adorablement dangereux, dit-elle. Dar ne sut quoi répliquer. Au bout d'un moment, il demanda :

- Et votre enquête, elle avance ?

338

- ¿ grands pas, répliqua-t-elle. Je suppose que vous avez appris ce qui est arrivé à Paulie Satchel ?

- J'ai vu Paulie Satchel. En quoi est-ce que ça fait avancer l'enquête à grands pas ?

- Nous avons maintenant quatre assassinats avérés, expliqua Syd avec un sourire réjoui. La police et le FBI sont enfin obligés d'intervenir.

- quatre ? Esposito et Satchel, ça fait...

- Il y a Donald Borden et Gennie Smiley. La police d'Oakland a appris hier soir qu'un éboueur qui travaille dans une décharge des environs de la Baie a trouvé deux gros sacs poubelles retournés par un bulldozer, d'où

s'échappait...

- Richard et Gennie étaient dedans ? demanda Darwin.

- Pour Borden, nous n'avons qu'une fiche dentaire, mais l'autre corps est celui d'une femme.

- Et la cause du décès ? demanda Darwin.

- Doublé à la tête pour tous les deux, fit Syd.

Son téléphone se mit à sonner à ce moment-là. Avant de répondre, elle ajouta :

- Du 22R. Probablement un Ruger Mark II Target. ¿ bout portant. Du travail de pro. Bonjour, ici Oison, répondit-elle au téléphone.

Dar regarda les photos de Yaponchik et de Zuker en les étudiant comme s'il ne les avait pas mémorisées depuis vingt-quatre heures. Pendant ce temps, Syd murmurait au téléphone :

- Hum, vraiment ? Postées de quel endroit ? Hum, je vois. Vous les avez envoyées au labo pour les empreintes ? Ah bon ! Et vous avez pu les identifier ? La chance a tourné en notre faveur ! En fait, Dar et moi nous avons eu de la veine, également, en compulsant ces vieux dossiers de la CIA. Oui, je viens vous montrer ça dans une heure ou

deux. ȝ plus tard.

Elle raccrocha et posa sur Dar le même regard intense que celui que des générations de suspects avaient dû subir dans cette salle d'interrogatoire.

- Vous ne devinerez jamais ce que l'agent spécial Warren a reçu par la poste, dit-elle.

Dar referma le dossier de la CIA et attendit sans manifester d'intérêt particulier.

339

- Une enveloppe sans nom d'expéditeur ni empreintes, postée hier à Oceanside.

- Et alors ?

- Elle contenait des photos. De beaux clichés sur papier glacé, grand format. Excellente résolution. Sept hommes. quatre au moins sont pris en train de discuter avec Dallas Trace. Cinq ont déjà été identifiés.

Dar haussa un sourcil intéressé.

- Deux hommes de la mafia russe dont nous ne savions pas qu'ils étaient dans le pays, reprit Syd. L'un d'eux est un ex-homme de main du KGB. Il a travaillé avec Yaponchik et Zuker à l'ge d'or du régime soviétique.

- Et les autres ?

- Trois sur quatre sont des gardes du corps mercenaires et tueurs bien connus de nos services. Ils ont des dossiers chez nous. Le quatrième était un mafieux notoire dans notre pays jusqu'à ce qu'il descende un copain de son patron.

Dar siffla entre ses dents.

- Avec ça, la brigade de lutte contre le crime organisé et les RICO va être obligée d'intervenir, non ?

Syd ignore la question.

- C'est un sacré coup de veine que nous avons eu. D'abord la

découverte de ces photos perdues de la CIA, et ensuite ça...

Dar hocha la tête pour signifier son assentiment.

Syd se laissa aller en arrière sur son siège en demandant :

- Bon, où en étions-nous ?

- On parlait de l'enquête en cours.

Syd pointa le menton en direction d'une pile de dossiers, vidéocassettes et rapports.

- Tom et les trois agents infiltrés du FBI ont établi le contact avec le Secours aux démunis par l'intermédiaire de passeurs mexicains ou dans les salles des urgences. Ils ont infiltré le réseau en plusieurs endroits, mais se retrouvent tous dans le même groupe de recrues. Les responsables du Secours ont ouvert une sorte d'école où ils les initient au swoop and squat. Nous avons déjà une douzaine de noms, et ils ne sont là que depuis quelques jours.

- Formidable, fit Dar.

340

- Et vous êtes au courant, pour la nouvelle BIA ?

- BIA ? répéta Dar sans comprendre.

- La Brigade d'investigation sur les accidents de notre force opérationnelle, expliqua gravement Syd. Vous en faites partie. En réalité, c'est vous qui la dirigez.

- Ah ! fit Dar.

- Elle a son quartier général chez Lawrence et Trudy. Je vous y retrouverai un peu plus tard dans l'après-midi, quand j'aurai fini de travailler sur ces nouvelles photos.

- Il faudrait tout de même que je sache sur quoi on enquête, déclara Dar.

Elle soupira.

- Pas grand-chose. Juste une petite série d'accidents qui ressemblent à des meurtres. Esposito, Paulie Satchel, Abraham Willis.

- Willis ? Ah oui, l'avocat marron qui a trouvé la mort dans les environs de Carmel.

- Les Gomez, continua Syd. M. Phong, Dickie Kodiak, alias Dickie Trace.

- Peut-être que je ferais mieux d'aller tout de suite à Escondido. On dirait que j'ai du pain sur la planche.

- ¿ bientôt, lui dit Syd.

Lawrence et Trudy avaient consacré leur après-midi à la force opérationnelle. Leur salle à manger était devenue un prolongement du quartier général de Syd, avec des tableaux de liège tout autour de la longue table, un tableau blanc, des projecteurs, un magnétoscope relié à un petit moniteur et un ordinateur portable Gateway avec une ligne modem pour une mise à jour permanente des données et images relatives aux enquêtes en cours sur les accidents.

Dar, Lawrence et Trudy se divisèrent rapidement le travail en fonction du temps que chacun avait passé à l'origine sur chaque dossier. Lawrence prit les affaires Satchel, Phong et Gomez, car ses clients étaient concernés dans deux d'entre elles. Dar s'apprêta à rouvrir les dossiers Richard Kodiak et à continuer l'enquête sur la mort d'Esposito sous la plate-forme élévatrice. Il parla à Trudy et Lawrence des différentes photographies récemment apparues.

341

- Intéressant, lui dit Lawrence. Et tu n'aurais pas des copies de ces photos, par hasard ?

- Justement, il se trouve que j'en ai.

- Je crois me souvenir que Dallas Trace habite dans Coy Drive, non loin de Mulholland et de Beverly Glen, murmura Lawrence.

- Je n'en sais trop rien, fit Dar.

- Moi je sais. J'ai fait une recherche l'autre soir après t'avoir déposé pour ta petite balade. Bon, voyons un peu la gueule qu'ils ont.

Ils étudièrent les clichés pendant quelque temps. Dar savait que Tmdy et Lawrence n'oublieraient jamais un visage après l'avoir examiné dans le cadre d'une affaire.

Finalement, ils décidèrent de s'attaquer ensemble au dossier Abraham Willis, car aucun des trois n'avait eu à s'en occuper avant. La police routière et celle de Carmel avaient faxé et envoyé par e-mail leurs documents à Syd, et elle avait ajouté les éléments rassemblés par son équipe opérationnelle au dossier déjà épais de dix centimètres avant de le communiquer à Trudy et Lawrence.

Ils en prirent connaissance en silence, faisant passer de main en main les photos et les croquis du site de l'accident. Le scénario semblait très simple.

L'avocat Abraham Willis, qui avait donné son nom aux combines des cliniques et aux arnaques des accidents de la route, exerçait à San Diego. Un vendredi après-midi, alors qu'il avait quitté son bureau de bonne heure pour rentrer passer le week-end à Carmel, il s'était arrêté pour dîner à

Santa Barbara, où différents témoins l'avaient vu boire plusieurs verres d'alcool. Le patron d'une taverne des environs de Big Sur avait également témoigné qu'il était passé dans son établissement un peu plus tard dans la soirée pour boire encore un verre avant de reprendre la route pour Carmel.

Willis était

seul dans les deux cas.

Peu avant 22 heures, il s'était, de toute évidence, arrêté au bord de la route avec sa Camry modèle 1998 à un endroit situé dans un virage qui offrait une vue panoramique de la côte entre Point Lobo et Carmel. Il n'y avait personne sur l'aire de stationnement à ce moment-là.

- Je connais ce point d'arrêt, dit Lawrence. La vue est magnifique en direction du nord, vers Carmel.

342

- «a m'étonnerait qu'il se soit arrêté pour la vue à dix heures du soir, déclara Trudy. - Peut-être pour pisser un coup, suggéra Lawrence.

- Ou pour respirer l'air de l'océan, murmura Dar. Ou encore dissiper les effets de l'alcool.

- Faut croire que ça n'a pas marché, commenta Lawrence. D'après la

reconstitution effectuée par la police de la route, Willis était remonté dans sa Camry, avait enclenché la marche avant au lieu de la marche arrière, avait défoncé la petite clôture en bois au creux de l'aire de stationnement et avait fait une chute de dix-huit mètres dans sa voiture sur les rochers en bas.

- Il n'y avait pas de garde-fou ? demanda Darwin. Trudy esquaissa un croquis sur une serviette en papier.

- Il y a un garde-fou de chaque côté, et les emplacements de parking sont délimités par des bordures en béton. Ensuite, il y a une dizaine de mètres de pelouse, avec une allée de gravier pour les piétons. Puis cette petite barrière en bois, éclairée par une rangée de projecteurs. Elle est là juste pour empêcher les gens de s'avancer au

bord de la falaise.

- ¿ quelle distance du précipice se trouve la barrière ? demanda Darwin.

- Une dizaine de mètres en pente, puis c'est le vide. Mais il y a des rochers ici et ici, et la Camry les a heurtés. La portière côté conducteur a été retrouvée en haut de la falaise, et non en bas.

- Je l'avais remarqué, fit Dar. «a n'a pas de sens.

- L'enquêteur du NICB est d'accord avec celui de la police routière pour dire que Willis n'a pas pu arrêter sa voiture et a tenté de descendre en marche quand la portière a raclé les rochers. Mais l'impact l'a projeté en arrière contre le siège passager, et la voiture a basculé dans le vide.

- Pourquoi n'a-t-il pas pu arrêter la voiture ? demanda Darwin. Même s'il s'est trompé de pédale à l'origine, il avait une vingtaine de mètres pour freiner.

- Il avait bu, murmura Trudy.

- Accélération spontanée suivie de défaillance des freins ? suggéra Lawrence.

Trudy et Dar lui lancèrent des regards sarcastiques. L'accélération 343

spontanée n'existait que dans les analyses des magazines de télé, et les défaillances totales des freins étaient aussi rares que de recevoir une météorite sur la tête.

Les photos prises par la police routière étaient macabres à souhait, Willis avait été éjecté de la voiture au premier impact avec les rochers dans la mer, et la voiture s'était retournée sur lui avant de s'immobiliser enfin.

La Camry était dans un état lamentable. quelqu'un avait signalé vers minuit que la barrière avait été défoncée, et la police de la route avait retrouvé

l'épave peu après 1 heure du matin. Les crabes avaient commencé à s'occuper de Willis, mais pas au point que sa secrétaire ne puisse l'identifier.

Willis était divorcé depuis des années, dans l'état de New York, et il n'avait pas de famille. Personne n'avait réclamé le corps.

- Bon, fit Trudy. Voyons maintenant les tractions exercées par l'occupant du véhicule sur le dispositif de retenue.

Ils parcoururent le rapport de la patrouille routière. Ils étudièrent les conclusions de l'officier de police de Carmel ainsi que celles du shérif.

Ils examinèrent le rapport de l'enquêteur du NICB, puis les photos jointes au dossier.

Syd arriva à ce moment-là. Elle avait l'air épuisée, mais contente. Elle remarqua l'intense concentration du groupe et se garda bien de les déranger après les salutations initiales.

Finalement, Trudy brandit une photo en noir et blanc de l'intérieur de la Camry modèle 98. La voiture avait heurté les rochers par le capot, et l'incursion dans l'habitacle était totale. Le volant et le tableau de bord avaient enfoncé les sièges, le pare-brise avait éclaté et le toit s'était affaissé côté conducteur presque à hauteur du siège.

- Vous ne voyez rien d'anormal sur cette photo ? demanda Trudy.

- Un seul airbag s'est déployé, dit Lawrence.

- Côté passager, murmura Dar avec un rictus. J'ai trouvé, se dit-il.

Lawrence bondit sur le téléphone pour appeler le shérif de Carmel. La Camry était toujours retenue comme pièce à conviction, mais elle avait été

déposée sans cérémonie sur le terrain d'un carrossier en ville.

- Carmel n'a pas les moyens de s'offrir une fourmi e*P q Trudy tandis que Lawrence échangeait des propos rapides a

shérif.

• ,

- Bon, vous ne pouvez pas envoyer un adjoint ou clue q ´ d'autre pour jeter un coup d'oil ? était en train de dire Lawi nous faut cette information le plus vite possible.

Lawrence écouta un instant, puis hocha la tête. . , .

- qu'il prenne un portable avec lui, pour que nous puissions parler directement. Pardon ? Oui, d'accord. Je ne quitte Pas-II couvert de sa main le micro du combiné, puis murmura '1111^'

- L'adjoint n'a pas de portable, mais ils vont nous brancher leur radio. Le carrossier doit être environ à deux cents mètres du bureau du shérif.

- Je ne comprends pas très bien, leur dit Syd. que nous exactement ?

- La traction exercée par l'occupant sur le dispositif de rappel

expliqua Trudy.

- Elle est nulle, fit Syd en secouant la tête. J'ai lu tous les

ports. Ils sont catégoriques. Willis n'avait pas sa ceinture dans la voiture a basculé dans le vide. Il a été catapulté à travers la vitre, brisée. Mais il n'y avait plus de pare-brise à ce moment-là, &1

- Regardez cette photo, lui dit Darwin en lui tendant le dossier L'un des airbags s'est déployé. ,

- Oui, du côté passager, répondit-elle en regardant la photo, ' Mais j'ignore ce que cela prouve. Probablement une défaillance du capteur de l'airbag, vous ne croyez pas ?

Trudy secoua la tête.

116

- Les défaillances de ce genre de capteurs sont rares que nous pouvons pratiquement écarter cette possibilité. -4. * j- T i v > l'indication du

Elle s'interrompit tandis que Lawrence parlait à l'adjoint par radio.

- D'accord. Oui, bonjour, monsieur l'adjoint. Lawrence > de l'agence Stewart. Vous êtes devant la Camry ? Parfait. ' j'imagine.

Ah ! Elle est bien bonne, celle-là. Je la fustigeais, roula des yeux désabusés.) « vous ennuyait de jeter un coup ?

au siège du passager et de. . . Il s'interrompit un instant pour écouter, et murmura '

- Je sais, je sais qu'il est défoncé et qu'il y a du sang partout. Je ne vous ai pas demandé de vous asseoir dessus. Il n'y a pas de portière, n'est-ce pas ? Bon. Nous parlons bien de la même voiture...

Dar glissa de nouvelles photos devant Syd. Elle regarda celle de la portière à côté du rocher en haut de la falaise et se mordilla la lèvre inférieure.

- Veuillez examiner la base du siège, monsieur l'adjoint. Oui, à l'endroit où la ceinture est fixée à la carrosserie. Il y a un petit boîtier. Vous le voyez ? Bon. Est-ce qu'il y a une languette rouge qui dépasse ?

Il écouta son interlocuteur durant quelques secondes.

- Oui, une languette rouge, répéta-t-il. Elle devrait être bien visible.

Elle devrait indiquer : ' Remplacer ceinture. ^a (Il écouta de nouveau.) Vous êtes sûr ? Bon, je vous remercie, monsieur l'adjoint.

Il revint s'asseoir.

- Pas de languette, dit-il.

- Si M. Willis avait mis sa ceinture, le dispositif de retenue aurait subi une traction de un G sept dixième, déclara Trudy. On pourrait voir les effets sur la sangle et sur l'enrouleur à inertie, bien entendu, mais Toyota a également ce petit système de languette qui surgit pour indiquer au réparateur qu'il doit remplacer le système après un accident.

Syd avait l'air de plus en plus perplexe.

- Mais les enquêteurs de la police routière et les nôtres savaient depuis le début qu'il n'avait pas mis sa ceinture, dit-elle.

Dar prit un rapport sur la table.

- Sa secrétaire, quand on l'a interrogée, a affirmé que Willis bouclait systématiquement sa ceinture en voiture. Il lui a même dit à plusieurs reprises qu'il avait vu dans sa vie trop de blessés et de morts par accident de la route pour négliger de le faire.

- Mais il avait trop bu ce soir-là.

- Légèrement, oui, peut-être, mais pas au point de tomber ivre mort ni

de confondre la marche avant et la marche arrière, ou la pédale d'accélérateur et celle du frein. Même ivre, on fait ces choses automatiquement. Il aurait bouclé sa ceinture, même s'il avait dû s'y reprendre à deux ou trois fois.

346

Syd se frotta le menton.

- Je ne vois toujours pas ce que signifie le déploiement de l'airbag côté passager.

- Il fallait qu'il y ait un poids sur le siège pour que le capteur déploie cet airbag, expliqua Lawrence en examinant de nouveau la photo de l'intérieur écrasé de l'habitacle avec son sac à air dégonflé.

- Pendant la chute, il a dû basculer contre le siège passager, murmura Syd.

Elle vit aussitôt la faille dans son raisonnement, et se reprit.

- Ou plutôt non...

- Bien vu, fit Dar. Pendant que le véhicule tombait du haut de la falaise, M. Willis était en chute libre de même que le reste de la Camry. Il n'était pas sanglé, et il lévissait donc. Il flottait au-dessus de son siège comme un astronaute de la navette en orbite.

- Pas de poids sur le siège, donc le capteur n'a pas pu déployer l'airbag, expliqua Lawrence. Pas même lors du terrible choc sur les rochers.

- Mais l'airbag s'est cependant déployé ! objecta Syd.

- Côté passager seulement, intervint Trudy. Mais pas dans l'impact avec les récifs.

- La barrière, murmura Syd, qui commençait à voir le tableau. Mais si Willis occupait le siège passager quand la Camry l'a défoncée à cinquante-cinq à l'heure, selon l'estimation de la police routière...

- Pourquoi l'airbag côté conducteur ne s'est-il pas déployé ? acheva Dar à

sa place. Il fallait bien que quelqu'un soit au volant. ¿ moins que...

- ¿ moins que le conducteur n'ait sauté avant l'impact avec la barrière, dit Syd comme si elle se parlait à elle-même. quelqu'un a assommé Willis d'un coup sur la tête, sachant que la blessure ne se distinguerait pas des traumatismes de la chute, et il l'a assis sur le siège passager avant de conduire la Camry vers la barrière. Puis il a sauté dans l'herbe juste avant l'impact, sachant que la voiture continuerait jusqu'au précipice.

- L'airbag côté conducteur ne s'est pas déployé pour la bonne raison qu'il n'y avait personne au volant au moment du choc, continua Lawrence. Il ne s'est pas déployé non plus quand la voiture

347

a percuté les rochers en bas, et ce n'est pas du tout parce que Willis était en chute libre, comme l'ont écrit les enquêteurs dans leur rapport, mais parce qu'il flottait au-dessus de l'autre siège.

- Mais il a été éjecté par le trou du pare-brise côté conducteur, objecta Syd.

Dar hocha la tête.

- Il faudra que je réalise une reconstitution graphique sur ordinateur, mais les équations balistiques semblent concorder avec l'impact initial contre le rocher par l'avant gauche de la Camry. Compte tenu de la direction principale du vecteur de force, l'occupant, qui n'avait pas sa ceinture et dont l'airbag s'était déjà dégonflé, a dû être propulsé

obliquement et passer par-dessus le capot côté conducteur. Alors que si l'airbag passager s'était déployé au moment de l'impact avec les rochers...

- Il aurait probablement été écrasé par la voiture, dit Syd, qui comprenait maintenant ce qui s'était passé.

- Cela explique pourquoi la portière côté conducteur a été arrachée en haut de la falaise, murmura Trudy. Ce n'est pas parce que Willis essayait de sauter en marche. La portière est restée ouverte quand l'assassin a sauté dans l'herbe avant l'impact avec la barrière.

Syd regarda les photos macabres.

- Les salauds ! Leur arrogance les rend complètement stupides ! Son téléphone mobile sonna. Elle se leva tout en répondant. Elle écouta quelques instants, puis revint s'asseoir avec les autres. Elle était blême.

Même ses lèvres étaient livides. Elle agrippa le bord de la table et se laissa littéralement tomber sur son siège. Ses mains tremblaient. Dar et Lawrence se penchèrent sur elle. Trudy se dépêcha d'aller lui chercher un verre d'eau.

- qu'est-ce qu'il y a ? demanda Darwin.

- Tom Santana et les trois agents du FBI qui se sont infiltrés..., dit-elle en peinant sur chaque mot. C'était Warren au téléphone. Une voiture de la patrouille routière a découvert... les quatre corps... carbonisés...

dans le coffre d'une Pontiac abandonnée... il y a une demi-heure.

Elle prit le verre d'eau des mains de Trudy. Elle le porta à ses lèvres, les mains tremblantes, et but.

- Comment..., murmura Dar.

348

- Chacun des quatre a reçu deux balles de carabine, dit-elle d'une voix un peu plus assurée, mais le visage toujours livide. Une dans la tête et une au cour. Probablement à distance moyenne.

- Doux Jésus ! s'exclama Lawrence. quel individu sain d'esprit peut abattre froidement trois agents du FBI et un enquêteur de la Division des fraudes ?

- Aucun individu sain d'esprit, murmura Dar.

- Ces misérables enfoirés se croient tout permis ! fit Syd, dont les mains se remirent à trembler au point de renverser l'eau qui était dans son verre, indiquant à Dar que c'était là une réaction de pure colère. Mais nous savons maintenant qui renseigne Trace et ses tueurs, ajouta-t-elle.

- qui ? demanda Trudy.

Il y avait des larmes dans les yeux de Syd quand elle esqua un p,le sourire.

- Venez tous les trois à la réunion de ma force opérationnelle demain matin à huit heures, leur dit-elle, et vous saurez tout.

20 Télépathie

La réunion du jeudi matin de la force opérationnelle de Syd fut l'une

des assemblées les plus efficaces auxquelles il se souvenait d'avoir jamais assisté. Syd avait insisté la veille pour partir immédiatement après le coup de téléphone de Warren. Il avait accepté de rester dîner chez les Stewart, mais avait tenu, auparavant, à faire le tour de la maison pour s'assurer qu'il n'y avait pas de tireur embusqué. Sa conclusion fut qu'ils ne risquaient rien. La maison était implantée sur un versant de colline qui dominait la route, avec une prairie et des bois très denses au-dessous en direction du sud. Il y avait plus de 800 m en ligne droite jusqu'aux bois, et l'angle était très défavorable pour un éventuel sniper. Pour que les occupants de la maison soient visibles dans cette direction, il fallait qu'ils s'avancent jusqu'au bout du patio, et il n'était pas question qu'ils le fassent, ils en avaient déjà discuté. La maison était plus bas que le niveau de la route qui passait au nord, mais les habitations étaient serrées de ce côté-là, et la visibilité réduite. Sans compter les voitures qui passaient assez fréquemment. Larry et Trudy avaient des protections valables sur les portes et fenêtres qui donnaient au nord, et la t,che d'un sniper n'aurait pas été facile.

Après dîner, Dar prit tout de même sa voiture pour faire le tour du quartier et s'assurer que tout avait l'air normal avant de rentrer chez lui.

351

Rien, par contre, n'avait l'air normal à la réunion de 8 heures de la force opérationnelle. Syd avait l'air épuisée, et les autres semblaient tous irrités et de mauvaise humeur pour avoir été convoqués si tôt. C'était à

peu près le même groupe que la dernière fois. Syd, Poulsen, l'agent Warren et un autre homme du FBI. Il y avait aussi Bob Gauss, l'expatron de Santana. ¿ côté de Warren avait pris place le lieutenant Barr, des services internes de la police de Los Angeles. Larry et Trudy étaient assis à la droite de Dar, de l'autre côté de la table. Le capitaine Frank Hernandez et le capitaine Sutton de la police routière de Californie étaient à sa gauche. Au bout de la table, il y avait un nouveau visage, celui du procureur William Restanzo, qui avait tout à fait la gueule de l'emploi du politicien universel, avec sa mise impeccable, ses cheveux grisonnants et sa m,choire carrée.

Syd ouvrit la séance sans préambule.

- Vous savez tous que quatre personnes appartenant à cette force opérationnelle ont été assassinées hier. L'enquêteur Tom Santana,

l'agent spécial Don Garcia, l'agent spécial Bill Sanchez et l'agent spécial responsable Rita Foxworth. Tous les quatre ont été attirés dans un endroit isolé en pleine campagne - sous prétexte d'une séance d'entraînement au swoop and squat - et abattus par un tireur caché avec un fusil longue portée.

Elle s'interrompt pour reprendre son souffle puis continua.

- Les détails de ce crime ne seront pas abordés ici. L'enquête en cours est placée sous la direction de l'agent spécial responsable Warren.

Hernandez lança un regard circulaire à l'assistance.

- Si ces détails ne nous concernent pas, pourquoi avons-nous été convoqués ? demanda-t-il.

Syd le regarda dans les yeux.

- Pour que nous puissions procéder à l'arrestation de la personne responsable de ces meurtres, dit-elle.

Personne ne parla après elle. Dar vit Lawrence changer légèrement de position. Il savait que c'était, peut-être inconsciemment, pour rendre son holster plus accessible.

- Il y a plusieurs mois que nous savons qu'il y a des fuites à un niveau élevé, poursuivit Syd. C'est Tom qui a eu l'idée de vous 352

annoncer qu'il allait infiltrer l'Alliance.   la suite de quoi nous avons mis la plupart d'entre vous sur écoute.

Elle attendit que quelqu'un proteste, mais les membres du groupe se contentèrent de serrer les poings et les mâchoires. Personne ne dit mot pendant un bon moment.

- quel a été le résultat ? demanda finalement le capitaine Sutton d'une voix rauque de fumeur invétéré.

- Directement, aucun, répondit-elle. La personne en question a dû se douter qu'elle était surveillée. Nous n'avons rien eu d'anormal sur les écoutes.

- Dans ce cas, comment...

- Cette personne a même évité d'utiliser les cabines téléphoniques de

son quartier, continua Syd. Ce qui était très avisé de sa part, car elles étaient toutes sur écoute elles aussi. La personne suspecte a donc utilisé

un téléphone mobile spécial acheté par l'Alliance et enregistré sous un faux nom. Nous pensons qu'elle en avait reçu plusieurs, qu'elle ne devait utiliser qu'en cas d'urgence.

Syd déboutonna son blazer, et Dar aperçut le Sig-Sauer 9 mm dans son holster à sa ceinture. Elle se tourna alors vers l'avocate Poulsen du NICB.

- Vous n'aviez pas pensé, Jeanette, que nous tenions suffisamment à démasquer cette personne pour suivre tous les suspects à la trace avec des détecteurs de téléphone mobile.

Syd enfonça une touche de l'enregistreur posé devant elle.

On entendit la voix de Poulsen, métallique et déformée, mais reconnaissable quand même, qui disait : Santana, de la Division des fraudes, et trois agents du FBI vont infiltrer votre Secours aux démunis. ^a

Une voix masculine à la tonalité grave répondit quelque chose d'inintelligible.

- Non, je ne connais pas le nom de ces agents, répliqua la voix de Poulsen, mais je sais qu'il s'agit d'une femme et de deux hommes et qu'ils doivent entrer dans le pays avec le même passeur et contacter le Secours au même moment que Santana. Je ne peux rien vous dire de plus pour le moment.

La voix masculine parla de nouveau, mais cette fois-ci les mots argent, transfert et somme habituelle ressortirent.

353

L'avocate Poulsen bondit de sa chaise comme si elle était propulsée par un puissant ressort. Son visage était cramoisi et les tendons saillaient sur son joli cou.

- Je ne suis pas forcée d'écouter vos conneries ! s'écria-t-elle. Tout ça ne signifie absolument rien ! Vous n'êtes pas capable d'apporter le moindre élément nouveau, au bout de six mois, à votre foutue chambre de mise en accusation, et vous voulez me coller ça sur le dos

! (Elle fit un pas vers la porte.) Vous me contacterez par l'intermédiaire de mon avocat...

Syd l'agrippa au passage par le bras, la fit pivoter et la plaqua la face contre la table de conférence en l'immobilisant par les deux poignets. Elle sortit habilement des menottes passées à sa ceinture et les referma sur Poulsen avant que l'avocate ait eu le temps de redresser la tête.

- Vous avez le droit de garder le silence..., commença-t-elle.

- Va te faire foutre ! jeta Poulsen, mais Syd la saisit par les cheveux et lui cogna la tête contre le dessus de la table.

- Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous dans une cour de justice, poursuivit-elle d'une voix calme. Vous avez le droit de demander l'assistance d'un avocat...

Elle souleva les poignets menottes de la femme dans son dos. Poulsen étouffa un cri, mais ne dit rien.

- Nous nous en occupons, intervint Warren.

Aidé par l'agent du FBI assis à côté de lui, il prit par le bras Poulsen, à présent en larmes, et l'emmena en continuant de lui énoncer ses droits.

Lorsque la porte se fut refermée derrière eux, Syd s'essuya les mains sur son pantalon de toile comme si elles étaient souillées.

- Nous avons retrouvé la trace d'un transfert de cent quinze mille dollars sur un compte numéroté que Poulsen a ouvert il y a huit mois, dit-elle.

La voix de Syd était restée assurée jusque-là, mais elle s'interrompit pour prendre une longue inspiration.

- La prochaine réunion normale de notre force opérationnelle aura lieu dans huit jours, reprit-elle. Le procureur Restanzo a accepté d'en faire partie et il sera là. J'espère pouvoir vous annoncer de nouveaux développements à cette occasion.

354

Elle fit du regard le tour de l'assistance.

- Certains d'entre vous connaissaient bien Tom Santana. C'était mon

cas.

Nous étions très proches, avec sa femme, Mary, et leurs deux enfants, depuis quatre ans. La cérémonie funèbre aura lieu demain à dix heures à

l'église catholique de Trinity, à Northridge, à quelques rues de Réséda Boulevard, non loin du campus de l'université d'...tat. Vous serez informés des dispositions concernant les agents spéciaux Garcia, Sanchez et Foxworth.

Durant les funérailles de Santana, Dar s'avisa qu'il n'avait pas mis les pieds dans une église catholique depuis la mort de David et de Barbara.

Après la cérémonie, la foule s'attarda quelque temps sur le parvis de l'église. L'inhumation devait se dérouler en privé, et Syd demanda à Dar si elle pouvait lui parler par la suite. Il acquiesça d'un mouvement de tête, voyant son costume sombre et ses lunettes se refléter sur les verres fumés de son interlocutrice. Elle n'avait pas pleuré durant le service funèbre ni quand elle avait serré dans ses bras Mary Santana et les deux enfants.

- O' et quand ? demanda-t-il.

- Lawrence et Trudy voudraient que nous nous retrouvions sur le site de l'accident d'Esposito à seize heures pour une démonstration. «a vous va après ça ? Chez vous ?

- J'y serai.

Le téléphone mobile de Lawrence sonna pendant que l'expert roulait avec Dar sur la route de San Diego dans la NSX remise à neuf.

- C'est gagné ! dit-il après avoir coupé la communication.

- Une des photos ? demanda Darwin.

- Oui ! Je les avais montrées aux quelques ouvriers présents sur le chantier ce dimanche-là. Pas à Vargas, le contremaître, qui a refusé de coopérer, mais aux autres. Deux d'entre eux ont identifié l'un des hommes, qui se promenait sur le chantier avec un casque. Ils ne le connaissaient pas, mais ils ont supposé que c'était un intérimaire embauché pour le week-end.

- L'un des Russes ?

- Non. L'ex-mafieux du New Jersey Tony Constanza.

355

- Ils accepteront de témoigner au tribunal ?

- qui sait ? Je ne leur ai pas dit qu'il s'agissait d'une affaire de meurtre impliquant des tueurs de la mafia. Je leur ai juste montré les photos. Personnellement, si je connaissais les dessous de l'histoire, je sais que je refuserais de témoigner.

Le procureur Restanzo était sur le chantier avec trois de ses subordonnés, et personne ne semblait ravi à l'idée de crotter ses chaussures dans la boue. Deux agents de police en uniforme avaient tendu un ruban autour de la plate-forme élévatrice et montaient la garde en empêchant les ouvriers trop curieux de s'approcher. Le lieutenant Heraandez avait les bras croisés.

Trudy avait installé sa caméra vidéo sur un trépied. Lawrence se tenait sous la fourche levée de la plate-forme exactement à l'endroit où se trouvait Jorge Murphy Esposito quand il avait été tué. Comme au moment de l'accident, il y avait deux cent cinquante kilos de bois sur le plateau, à

une dizaine de mètres de hauteur.

- Nous essayons d'établir s'il s'agit d'un accident ou d'un crime imputable à l'Alliance, expliqua Heraandez. M. Stewart ici présent pense avoir la réponse.

Il désigna Lawrence, qui fit signe à Trudy. Le voyant rouge de la caméra s'alluma. Lawrence se racla la gorge.

- Très bien, dit-il. Nous savons tous que l'autopsie et les témoignages concernant la mort de Me Esposito indiquent qu'il n'aurait pas pu retirer la vis de cette colonne hydraulique et être tué en moins de deux secondes sans être aspergé de liquide hydraulique. Les photos prises par le médecin légiste établissent sans l'ombre d'un doute que seuls les revers de son pantalon et les semelles de ses chaussures ont été touchés par le liquide.

Plusieurs ouvriers présents ce jour-là ont identifié sur des photographies un homme qui se trouvait sur le chantier le dimanche où Me Esposito est mort. Cet homme, Tony Constanza, est un ex-membre de la mafia, aujourd'hui au service de l'avocat Dallas Trace.

- Je n'aime pas ce terme de mafia, déclara le procureur Restanzo.

Il fait allusion aux Italiens et aux Siciliens, et s'en prend à un groupe ethnique spécifique. Tout le monde sait que ce qu'on

appelle le Syndicat n'est plus dominé, depuis longtemps, par un groupe ethnique particulier. Nous préférons l'expression crime organisé ^a.

- D'accord, fit Lawrence. Rectification, M. Tony Constanza est un ex-membre de la partie multiethnique, multiraciale et égalitaire du syndicat du crime organisé qui, aujourd'hui encore, est composé principalement de Sicilo et d'Italo-Américains et que l'on appelle communément la mafia.

¿ présent, continua-t-il en regardant le procureur dans les yeux, si vous comptez tenter une action, il vous faut la preuve qu'il s'agit bien d'un meurtre et non d'un accident. J'aimerais vous démontrer cette preuve. Je suis ici à l'endroit exact où Me Esposito se trouvait deux secondes avant que la plate-forme élévatrice perde sa pression hydraulique et retombe sur lui en l'écrasant sous son dispositif à ciseaux. quelqu'un veut-il m'assister dans la reconstitution de l'accident ?

Personne ne bougea durant une bonne minute. Puis Dar s'avança sous la plate-forme à côté de Lawrence. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi son ami voulait en venir, mais il faisait confiance à son professionnalisme. Ses chaussures noires de chez Bally et le bas de son pantalon Armani étaient maintenant maculés de boue, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Il était capable de cirer ses chaussures.

- Monsieur le procureur, pourriez-vous dévisser puis retirer la vis de réglage hydraulique ? demanda Lawrence.

L'énorme plate-forme était à dix mètres de haut au-dessus de sa tête... et de celle de Dar.

- C'est plein de boue, protesta Restanzo, visiblement encore dépité par cette histoire de mafia.

- Je vais le faire, dit le lieutenant Hernandez.

Il s'avança dans la gadoue jusqu'à un endroit situé en bordure de l'ombre de la plate-forme, à côté de la colonne hydraulique.

Lawrence attendit un instant, car Syd était en train de traverser à

grands pas le chantier dans leur direction.

- Désolée d'être en retard, dit-elle, un peu essoufflée.

- Nous allions juste commencer la démonstration, fit Lawrence. Lieutenant, voulez-vous dévisser puis retirer la vis de réglage hydraulique ?

357

Dar jeta un coup d'oeil à Lawrence. Les deux hommes se tenaient dans une attitude décontractée, les bras croisés, la masse de la plateforme constituant une présence palpable au-dessus d'eux, mais Dar était en train de calculer mentalement s'il allait pouvoir saisir Larry à temps pour l'entraîner hors de portée des ciseaux quand ils tomberaient. L'équation était simple, et la réponse encore plus. Non.

Hernandez haussa les épaules et commença à tourner la grosse vis en sens inverse de celui des aiguilles d'une montre. Elle bougea, on entendit un gargouillis de fluide hydraulique, et la plate-forme descendit de quinze centimètres.

- Merde ! s'écria Hernandez en faisant un bond en arrière.

- Complètement, s'il vous plaît, lui dit Lawrence.

Le capitaine de la brigade criminelle s'avança de nouveau vers la colonne comme si c'était un serpent à sonnette. Précautionneusement, il reprit la vis entre ses doigts et la tourna d'un quart de tour. La plate-forme semblait frémir en attente d'une descente subite.

- Jusqu'au bout, s'il vous plaît, insista Lawrence.

La vis cessa de tourner. Hernandez s'arc-bouta, força sur la tête à oreilles, changea de main, força encore, essaya à deux mains.

- Ce foutu truc..., pardonnez-moi, monsieur Restanzo... ne veut pas venir.

Lawrence s'avança vers la colonne et Dar s'empressa de le suivre, heureux de quitter la place du mort. Lawrence posa la main sur l'imposant boulon fileté et attendit que Trudy prenne son cliché.

- Monsieur le procureur, madame l'enquêtrice Oison, capitaine Hernandez, messieurs, ce boulon est dans son logement normal, comme il l'était le jour où l'avocat Jorge Murphy Esposito a trouvé la

mort. Il est impossible que Me Esposito ait retiré ce boulon par accident. Comme vous venez de le constater, il est conçu pour être réglé à la main dans une certaine limite, mais au-delà de deux tours il faut une bonne clé pour le faire bouger davantage. C'est l'enfance de l'art.

Lawrence se tourna alors vers Syd puis vers le procureur avant d'ajouter :

- Celui qui a tué Me Esposito - et nous avons des témoins qui confirmeront la présence ici de l'ex-rueur de la mafia Tony Constanza au moment du crime

- devait le tenir en joue pendant qu'il retirait le boulon à l'aide d'une clé.

358

- Nous n'en avons trouvé aucune ici, lui dit Hernandez.

- Justement.

Lawrence fit signe à Trudy d'arrêter la caméra vidéo, puis sortit de l'ombre de la plate-forme, suivi par Dar.

Trudy et Lawrence s'arrêtèrent à l'appartement de Dar pour boire un coup avant de rentrer à Escondido. Syd ne semblait pas pressée d'avoir avec Dar cet entretien qu'elle lui avait demandé après la cérémonie funèbre de Tom Santana.

- Bon, nous avons résolu l'affaire Esposito. Constanza est coupable, déclara Trudy. Le dossier Willis, à Carmel, a été rouvert, et le FBI a pris possession de la Camry. Ils vont faire l'impossible pour retrouver une empreinte, une fibre ou n'importe quoi...

- Warren s'investit complètement dans cette affaire, déclara Syd.

- quatre agents morts, rien d'étonnant, commenta Lawrence.

- Est-ce que Dallas Trace serait fou à lier ? demanda Trudy. Il est avocat depuis trente ans. Il devrait savoir que l'une des choses sur lesquelles on ne passe jamais, dans ce pays, c'est de toucher à un représentant de la loi.

Dar s'éclaircit la voix.

- Je ne pense pas que Trace soit encore aux commandes, si toutefois il l'a jamais été, dit-il.

Les trois autres le regardèrent avec de grands yeux.

- Ce genre de comportement est typique des Russes, continua Dar. Leur père dirige le pays. quand les bureaucrates du gouvernement ou la police se mettent en travers de sa route, elle les élimine froidement. C'est aussi simple que ça.

- Il a raison, dit Syd. Ils n'ont pas là-bas de programme de lutte contre les RICO ni quoi que ce soit qui permette à leur police locale ou fédérale de tomber à bras raccourcis sur ces salauds. La mafia russe détient et organise la distribution du charbon, du gaz naturel, de l'alcool, de la moitié des denrées alimentaires disponibles et de l'énergie électrique.

- D'après vous, murmura Trudy, l'Alliance a fait venir les Russes pour lui prêter main-forte, et ce sont eux, maintenant, qui tirent les ficelles ?

359

- Je suis prêt à parier là-dessus, répondit Darwin. Je pense que Dallas Trace et les autres dirigeants du réseau de fraudes ont enfourché un tigre

-je devrais plutôt dire un ours - et ne songent plus maintenant qu'à s'accrocher à son dos pour ne pas se faire dévorer.

- Il est trop tard pour eux, déclara Syd, le regard lointain. Ils sont allés trop loin. Ils vont tous se faire bouffer, l'ours y compris... et j'espère qu'ils mourront très lentement.

- De quoi vouliez-vous me parler ? demanda Darwin après le départ des Stewart.

Syd était sur le canapé face à lui, perdue dans ses pensées. Elle releva la tête et croisa le regard de Dar avec ses yeux bleus attentifs et intelligents qui avaient tout de suite éveillé son intérêt.

- En fait, je n'avais pas seulement envie de parler, dit-elle. Je voulais vous faire une suggestion.

- Laquelle ?

- Je voulais aller ce week-end avec vous dans votre chalet. Mais pas pour jouer à la garde du corps ni pour une séance de stratégie. Juste pour m'échapper quelque temps avec vous.

Dar éprouva un pincement au cour en entendant ces mots. Il hésita.

- Je ne sais pas si c'est très prudent de rester autour de... Il allait dire : 'de moi' ^a, mais il acheva en bredouillant :

- Du chalet. Elle sourit.

- Aucun endroit n'est s'r, s'ils ont décidé de s'en prendre à nous, Dar.

Si vous ne voulez pas être avec moi, libre à vous, mais oublions un peu la sécurité pour le moment.

Dar comprit que cette remarque avait plusieurs significations pour elle.

- Il faut que vous retourniez prendre vos affaires à l'hôtel ? demanda-t-il.

Elle donna un coup de pied dans le petit sac qu'elle avait apporté avec elle.

- J'ai tout ce qu'il faut, dit-elle.

360

Pendant qu'ils roulaient dans le Land Cruiser, son vieux fusil et son arme d'emprunt dans le coffre sous une b,che avec leurs munitions et, sur le siège arrière, quelques provisions, biftecks, légumes frais et bouteilles de vin, Dar eut une pensée soudaine. C'était peut-être présomptueux de sa part, mais si elle était dans le même état d'esprit que lui elle ne passerait peut-être pas la nuit dans le chariot de berger. Merde ! se dit-il. J'aurais d° m'arrêter à un drugstore avant de quitter la ville ! Il se sentit rougir soudain. Pendant des années, il était resté fidèle à Barbara.

Ensuite, il n'y avait eu personne.

Syd lui toucha légèrement le bras. Il la regarda en diagonale.

- Vous croyez à la télépathie ? demanda-t-elle. De nouveau, elle souriait.

- Non, lui répondit-il.

- Moi non plus, dit-elle. Mais pouvons-nous faire semblant d'y croire un instant ?

- Pourquoi pas ? fit-il en regardant de nouveau la route, espérant que sa nuque et ses joues n'étaient pas aussi rouges qu'il en avait l'impression.

- Je crois que nous connaissons le même dilemme, Dar, murmura-t-elle. Nous n'avons pas l'esprit assez jeune et assez moderne pour réfléchir à toutes les implications de la situation où nous sommes, mais ça représente un certain avantage, à mon avis.

Il gardait les yeux rivés sur la route.

- Ma vie était très terne, en tant que recrue du FBI, avant que j'épouse Kevin, reprit-elle. Nous étions fidèles l'un à l'autre, mais ça n'a pas marché. Et, pour toutes sortes de raisons, il n'y a eu personne d'autre après lui.

- Barbara et moi... c'était pareil... Je n'ai jamais... J'ai délibérément choisi de...

De nouveau, elle posa la main sur son bras.

- Vous n'êtes pas obligé d'en parler, Dar. Je voulais juste dire que c'est à vous de jouer. Nous ne sommes plus des enfants. Peut-être que cette stupide abstinence, de chaque côté, nous donne quelque chose de spécial à

partager, par les temps qui courent.

Il lui lança un coup d'œil.

- Continuez comme ça, lui dit-il, et je vais finir par croire à la télépathie.

361

Ils arrivèrent au chalet juste à l'heure du crépuscule. La lumière était dense et dorée malgré les volets à moitié fermés.

- Voulez-vous boire quelque chose avant le dîner ? demanda Darwin.

- Non.

Elle retira son holster, prit trois cartouches dans les logements de sa

ceinture de cuir et les posa sur la commode.

Il y avait longtemps que Dar n'avait pas aidé une femme à se déshabiller.

Il avait presque oublié comment défaire des boutons à l'envers. Une fois débarrassée de ses vêtements, Syd était toute blanc et or en culotte et soutien-gorge. Ils s'embrassèrent. Dar se souvint de la manière dont fonctionnaient les brides et les agrafes, et il en vint à bout sans t

, tonner. Elle avait les seins lourds et les hanches larges. C'était une belle femme m^ore.

-   ton tour, lui dit-elle.

Elle l'aida à faire passer son T-shirt par-dessus sa tête et commença à défaire la boucle de la ceinture de son pantalon.

- Je me pose la question depuis notre première rencontre, dit-elle entre deux baisers, ses seins comprimés contre son torse. Tu es du genre slip ou caleçon ?

Elle défit la fermeture ...clair de sa braguette et l'aida à retirer son pantalon chino.

- Mon Dieu ! s'écria-t-elle.

- C'est une habitude que j'ai prise au Vietnam, dit-il. Personne ne porte de sous-vêtements dans la jungle.

- Très romantique, dit-elle avec un sourire.

Mais cette fois-ci, en le serrant contre elle, sa main droite se glissa entre eux et elle le saisit.

Les draps étaient humides. Elle écarta les oreillers d'un revers de main.

Dar l'embrassa sur les lèvres, puis à la base du cou, puis sur les seins, sur les bouts dilatés. Leurs doigts s'entrecrois rent avant même qu'il la pénètre.

Elle l'embrassa longuement, passionnément. Leurs doigts s'entrecrois rent encore plus étroitement tandis qu'elle levait les bras au-dessus de sa tête, les paumes de leurs mains collées l'une contre l'autre.

l'autre, ses bras à lui plaquant les siens contre le drap, chaque centimètre carré de sa chair conscient du contact de la sienne.

Ils dînèrent vers 23 heures. Dar fit griller les steaks à l'extérieur, vêtu uniquement de sa robe de chambre, tandis que Syd égouttait la salade, faisait frire quelques quartiers de pommes de terre, car ils étaient trop impatients pour attendre qu'elles soient cuites au four, et ouvrait le cabernet sauvignon pour l'oxygéner. Dar avait une faim de loup, et Syd aussi.

Il avait oublié. C'était aussi simple que ça. Naturellement, il se souvenait des plaisirs du sexe - inoubliables -, mais il avait perdu le souvenir des mille petits plaisirs de l'intimité avec une femme. tre couché, nu, à côté d'elle, et bavarder paisiblement avant que les impératifs physiques ne se manifestent de nouveau ; se doucher ensemble, et transformer le simple acte de se laver la tête en une pure forme de jouissance ; éclater de rire en allant partout dans la maison en robe de chambre, pieds nus, affamé, préparer le repas en vitesse... profiter du moment qui passe...

Ils se servirent un verre de single malt Macallan en guise de dessert et allèrent le boire devant la cheminée. La nuit était chaude, et les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'odeur et le bruissement des pins ainsi que le cri occasionnel des oiseaux de nuit ou le jappement lointain des coyotes.

Mais ils avaient tout de même fait du feu. Puis ils laissèrent la bouteille de scotch à moitié consommée sur la table basse et retournèrent au lit, encore plus passionnément que précédemment. Elle poussa un cri d'extase au même moment que Dar. En même temps, ils quittèrent les limites du moi.

Ils demeurèrent ensuite côte à côte, en se tenant par la main, sur les draps mouillés de transpiration. L'air était riche de leurs odeurs sexuelles combinées.

- Bon, il serait temps que tu me racontes, murmura-t-elle d'une voix douce.

Il se souleva à demi sur un coude.

- Si tu veux. Mais que je te raconte quoi ?

- Pourquoi tu t'es engagé dans les marines. Pourquoi tu es devenu un sniper.

Les yeux de Syd brillaient à la lueur du feu en train de mourir. Dar se mit à rire de bon cour. Il s'était attendu à quelque chose d'un peu plus...

romantique.

D'une voix tendre mais on ne peut plus sérieuse, elle reprit :

- Je tiens à savoir comment quelqu'un d'aussi sensible et intelligent que le jeune Darwin Minor a pu devenir un tireur d'élite dans les marines.

Dar contempla un instant le plafond sans répondre. Il se sentait, étrangement, mal disposé à répondre à cette question. Même avec Barbara, il n'avait jamais discuté de ça.

- Je t'ai déjà expliqué que je m'intéressais aux Spartiates. Mais je ne t'ai pas dit pourquoi... C'est parce que j'avais peur, continua-t-il après un temps d'arrêt. J'étais un gamin très peureux.   l'ge de sept ans... je me souviens du moment exact où j'en ai pris conscience, assis au bord du trottoir... J'ai compris que j'allais mourir un jour. J'étais déjà athée, je savais qu'il n'y a pas de vie après la mort. Et cette pensée m'a épouvanté.

- La plupart des gens passent par là un jour ou l'autre. Mais pas si tôt, en général, murmura Syd.

Il secoua la tête.

- Cette peur ne voulait pas me quitter. J'étais en proie à des terreurs nocturnes. J'ai commencé à faire pipi au lit. J'avais peur d'être séparé de mes parents, même pour aller à l'école. J'avais conscience non seulement de devoir mourir, mais de les voir mourir un jour eux aussi. Et s'ils m'abandonnaient pendant que j'étais à l'école ?

Syd ne rit pas. Au bout d'un moment, elle demanda :

- Et c'est pour ça que tu t'es engagé plus tard dans les marines ? Pour te donner du courage ? Pour surmonter ta peur ?

- Non. Pas exactement. J'ai eu mon diplôme de fin d'études secondaires assez tôt, et j'ai fait des études supérieures. Au bout de trois ans, j'ai quitté l'université avec un diplôme de physique en poche. Mais pendant tout ce temps, la seule chose qui m'intéressait vraiment,

c'était la mort, la peur et comment la maîtriser. J'ai alors commencé à étudier les Spartiates et leurs idées sur la domination de la peur. (Il se tourna sur le côté pour la regarder.) La guerre du Vietnam, entre-temps, avait commencé.

364

Elle posa la main à plat sur son torse. Elle avait les doigts frais.

- D'où les marines, murmura-t-elle.

Il haussa les épaules de manière presque imperceptible.

- C'est à peu près ça.

- Tu croyais peut-être que les marines avaient hérité du secret de la maîtrise de la peur.

- Plus ou moins, dit-il, conscient du ridicule de cette conversation.

- Et ils détenaient ce secret ? demanda-t-elle. Il se mordit la lèvre, perdu dans ses souvenirs.

- Non, répondit-il finalement. Ils ont perpétué un certain nombre de leurs traditions, et essayé d'être à la hauteur de leurs idéaux, mais ils ont perdu la plus grande partie de la science et de la philosophie qui animaient les Spartiates.

- Tout de même... un sniper, dit-elle. Les seuls que j'aie connus appartenaient aux forces tactiques des SWAT ou du FBI, et ils étaient traités comme des parias...

- «a a toujours été comme ça. C'est probablement ce qui m'a attiré vers eux. Alors que même les marines sont encouragés à sentir qu'ils font partie d'un organisme plus vaste, les snipers ont l'habitude d'opérer tout seuls, ou par équipes de deux. Tout doit être pris en considération : le terrain, la vitesse du vent, la distance, l'éclairage. .. absolument tout. Rien ne peut être ignoré.

- Je vois très bien en quoi ça a pu t'attirer, ça. Toujours en train de cogiter.

- Le type qui a organisé et qui dirigeait mon école de snipers était un capitaine des marines nommé Jim Land. Après la guerre, j'ai lu un truc qu'il a écrit dans un petit manuel d'instruction des snipers qui a pour titre : Un coup, un mort. Tu veux savoir ce qu'il disait ?

- Oui, chuchota Syd. Redis-moi des mots doux à l'oreille. Il sourit.

- Ce que le capitaine Land a écrit, c'est : Il faut un courage particulier pour rester seul, seul avec ses frayeurs, seul avec ses doutes.

Personne d'autre que vous n'est là pour vous insuffler de l'énergie. Le courage que cela requiert n'est pas du modèle courant, superficiel, alimenté par des décharges d'adrénaline. Ce n'est pas non plus 365

le courage qui vient de la peur d'être pris pour un lâche par ceux qui vous regardent. ^a

- Katalepsis, murmura Syd. Tu m'en as déjà parlé.

- Oui, fit Dar avant de poursuivre sa citation. Pour le sniper, la haine de l'ennemi n'existe pas. Seul existe le respect de sa cible en tant que proie. Psychologiquement, la seule motivation qui puisse animer le sniper est de savoir qu'il va accomplir une tâche nécessaire et d'avoir l'assurance qu'il est le meilleur pour l'accomplir. Sur le terrain, la haine peut détruire n'importe qui, et tout particulièrement un sniper. Tuer pour se venger, au bout du compte, lui dénature l'esprit. Et quand il regarde à travers sa lunette de visée, la première chose qu'il voit, ce sont les yeux. Il y a une énorme différence entre tirer sur une ombre, sur un contour, et tirer sur quelqu'un entre les deux yeux. C'est drôle, mais la première chose que l'on voit, ce sont les yeux. Et il y a beaucoup d'hommes qui ne peuvent pas le faire... ^a

- Mais tu l'as fait, lui dit Syd. Çà Dalat. Tu as regardé un homme entre les deux yeux, et tu as néanmoins pressé la détente. Et c'est cela, le secret de ta survie pendant toutes ces années.

- De quoi parles-tu ?

- De ta maîtrise. De la poursuite constante de Yaphobia. ...viter à tout prix d'être possédé.

- C'est possible, fit Dar, mal à l'aise de se voir ainsi psychanalysé à cause de son bavardage. Mais je n'ai pas toujours réussi.

- La douille de .410 avec la marque du percuteur.

- Un raté, admit-il. Onze mois après la mort de Barbara et du bébé. «a paraissait... logique... à l'époque.

- Et maintenant ?

- Maintenant, plus tellement.

Il se tourna pour la prendre dans ses bras. Ils s'embrassèrent. Puis Syd dégagea suffisamment son visage en arrière pour le regarder dans les yeux.

- Veux-tu faire quelque chose pour moi demain, Dar ? quelque chose de spécial... pour me faire plaisir ?

- Oui, dit-il.

- Tu m'emmènes en planeur ? De nouveau, il se mordit la lèvre.

366

- Tu l'as déjà fait. Tu es montée avec Steve. Mon planeur est monoplace, et...

- Tu m'emmènes demain, Dar ?

- D'accord, murmura-t-il.

21 Ultraléger

Le plus frappant était le silence.

Le Twin-Astir biplace à haute performance glissait dans l'air de manière aussi décidée et silencieuse qu'une buse à queue rousse planant et grimpant à la faveur de thermiques invisibles. Le seul son extérieur était le bruissement de l'air contre le fuselage en métal et toile. Leur vitesse étant faible, ce bruit-là était ténu. Passé les 2 500 m d'altitude, ils avaient mis les masques à oxygène - il s'était penché en avant pour vérifier que celui de Syd fonctionnait correctement - et ne pouvaient donc plus parler. Seul le sifflement léger de l'oxygène formait un contrepoinç au mouvement de l'air à l'extérieur.

La deuxième chose frappante était la lumière du soleil.

C'était une journée limpide avec un ciel très bleu uniquement troublé par quelques nuages lenticulaires en pile au-dessus des versants des pics les plus élevés, avec une visibilité quasi illimitée. Le soleil formait des reflets irisés sur la verrière immaculée qui leur fournissait une visibilité sur 360° à 3 600 m d'altitude. À l'ouest, au-delà des crêtes, des pics et des crevasses, brillait le Pacifique. Au sud et à l'est, c'était l'éclat brülant du désert et de la mer de Salton. Clairement visible au nord s'étendait la nappe de brouillard contenue par les collines à l'est

de Los Angeles. Au sud, les vastes plaines de Basse-Californie continuaient à perte de vue au-delà des brumes de Tijuana et Ensenada.

La troisième chose était la proximité.

369

S'il n'y avait pas eu son harnais de sécurité cinq points, il aurait pu se pencher par-dessus le tableau de bord rudimentaire et entourer Syd de ses deux bras. Il sentait l'odeur du shampoing qu'il avait fait mousser ce matin dans ses cheveux. Il gardait encore présente l'image de l'eau savonneuse qui coulait sur ses épaules et sa poitrine tandis qu'il lui rinçait les cheveux et les pressait entre ses doigts pour faire partir l'eau. Les bulles de savon luisaient à la lumière du matin sur le bout de ses seins.

Il secoua la tête et se concentra sur le pilotage.

quand ils étaient arrivés à l'aérodrome de Warner Springs en début de matinée, Steve avait été étonné de le voir, mais lui avait volontiers prêté

son Twin Astir sans rien accepter de lui pour la location. Ken et lui étaient à la fois surpris et ravis qu'il vienne avec une femme. Dar avait procédé à une longue visite prévol du biplace, puis il avait montré à Syd, pour la troisième fois, comment on se servait du parachute.

- Steve ne m'en a pas fait porter, avait-elle fait remarquer.

- Je sais. Mais si tu veux voler avec moi, il faut en avoir un. Son vieux parachute venait de faire l'objet d'un repliage, et il avait réglé les sangles et les élastiques de manière qu'il s'ajuste parfaitement à Syd. La matinée était déjà avancée, et il faisait de plus en plus chaud.

Dar répéta les instructions sur la manière de quitter l'appareil en cas d'urgence et de tirer sur la poignée d'ouverture. Il lui expliqua comment manipuler les élévateurs, comment laisser échapper l'air sur le côté pour changer de direction, comment plier les genoux en touchant terre, et se lança dans de multiples recommandations génératrices d'angoisse.

Finalement, elle l'interrompit en lui demandant :

- Tu as déjà sauté d'un planeur en vol ?

- Jamais, répondit-il.
- Tu t'es déjà servi d'un parachute ?
- Une fois, il y a environ dix ans. Un saut normal, pour m'assurer que je saurais le faire en cas de besoin.
- Et alors ?
- Alors, j'ai eu la trouille de ma vie, fit Dar, sincère, avant de continuer ses recommandations.

Ils avaient eu une petite discussion pour savoir si elle devait ou non se munir, pour ce vol, de son Sig semi-automatique avec les 370

chargeurs passés à sa ceinture. Dar avait fait remarquer qu'une arme à feu n'avait aucune utilité à bord d'un planeur et que le hol-ster, le pistolet et les trois chargeurs dans leur étui de cuir risquaient de se prendre dans les courroies du parachute et dans le harnais de sécurité. Mais Syd avait fait valoir qu'elle était une représentante de la loi et que son devoir était de rester armée quelles que soient les circonstances. Il avait renoncé, mais en l'avertissant qu'au bout d'une demi-heure ça lui ferait vraiment mal au cul.

Il avait apporté les masques à oxygène en raison de l'enthousiasme manifesté par Ken et Steve à propos des possibilités météo d'aujourd'hui pour le vol en ascendance thermique. C'était le moyen le plus spectaculaire, pour un planeur, de voler réellement en altitude, et il lui fallut encore plusieurs minutes pour expliquer à Syd la manière d'utiliser la petite bouteille d'oxygène et de communiquer avec les mains quand le masque les empêcherait de parler.

- Un dernier détail important, lui avait-il dit tandis que le remorqueur les entraînait face au vent, à l'ouest. Si on utilise les masques, évite de vomir dedans.

- Je fais quoi, si je suis malade ?
- Il y a un sachet sur la droite de ton siège. Tu enlèves ton masque, tu vomis dans le sachet et tu remets le masque.
- Génial, avait-elle dit tandis que le Twin Astir décollait. Tu fais vraiment tout pour que je prenne mon pied !

Elle n'avait pas été malade pendant le vol. En fait, elle n'avait manifesté

que de l'enthousiasme tandis qu'ils étaient tirés vers les montagnes de l'ouest et ce que l'on appelle l'effet de fohn, un tourbillon d'air ascendant, entre les piles de nuages lenticulaires et les montagnes, avant d'être lâchés du côté vent debout. Dar avait contourné la montagne, utilisant le tourbillon comme un tremplin, un ascenseur invisible, à raison de plusieurs passages répétés.

Il avait pris la précaution d'avertir sa passagère que, même par une belle journée limpide comme celle-ci, il risquait d'y avoir pas mal de turbulences à l'entrée du rotor.

- Et les ailes sont conçues pour ça ? avait-elle demandé pardessus son épaule en regardant d'un air dubitatif le Twin Astir qui ressemblait à une oie en train d'essayer de voler.

371

- Tout à fait, lui répondit Darwin. Si elles ne plient pas comme ça, elles cassent. Mieux vaut qu'elles soient flexibles.

Ayant évalué le front d'onde au moyen de plusieurs approximations successives, Dar traversa de nouveau la turbulence des couches extérieures du tourbillon et trouva le centre du rotor. Après cela, le vol se déroula sans heurt et sans bruit, de manière fascinante.

- Mon Dieu ! s'écria Syd. On dirait que nous sommes dans un ascenseur !

- C'est un peu ça, lui dit-il. Le vent est assez fort pour nous imprimer une forte poussée verticale, mais notre vitesse-sol est égale à zéro. Il faudra que j'effectue un nouveau passage dans une minute si je ne veux pas que nous soyons déportés vers ces lenticulaires, ce qui nous ferait perdre le rotor. Pour le moment, en tout cas, c'est le parfait équilibre.

Elle avait réagi en posant la main sur le dossier de son siège et sur le dessus du tableau de bord de Dar. Il n'avait hésité qu'une brève seconde avant de poser sa main sur la sienne.

À 2 500 m, il avait décidé de mettre les masques à oxygène, par prudence.

Ils continuèrent de planer et de grimper sans à-coups, en décrivant des cercles sur la droite puis en se laissant porter comme un épervier en équilibre sur la colonne d'air invisible d'un thermique tandis que le ciel devenait de plus en plus bleu et l'horizon de plus en plus courbe.

Il avait dans la tête une carte en trois dimensions des espaces aériens contrôlés et non contrôlés de cette partie de la Californie, qui s'étagaient de la catégorie A à la catégorie G, et il savait qu'ils évoluaient actuellement dans un espace E. Ce qui signifiait qu'ils se trouvaient dans un secteur réglementé, mais loin d'une tour de contrôle, et qu'ils étaient soumis aux règles du vol à vue. Ils avaient le droit de grimper à 5 500 m au-dessus du niveau moyen de la mer, là où commençaient les couloirs de l'aviation commerciale. Il stabilisa le planeur en quittant le rotor à 4 400 m, et décrivit des cercles de plus en plus larges tout en augmentant leur vitesse réelle pour conserver leur altitude.

Dar fit prendre le manche avant à Syd et la laissa piloter un instant, en lui montrant comment réussir un virage sans décrocher ni perdre trop d'altitude.

372

Elle desserra son masque pour demander :

- On ne peut pas faire quelques acrobaties ?

Il fronça les sourcils, mais abaissa de nouveau son masque, éprouvant la morsure du froid.

- Tu veux dire des figures de voltige ?

- Si tu préfères. Steve m'a dit que tu savais faire des loopings, des tonneaux et toutes sortes de choses avec ce modèle de planeur.

- Je ne sais pas si ça te plairait.

- Moi, j'en suis sûre.

- Remets ton masque. Tu es presque en hypoxie, dit-il, ajoutant aussitôt :

- Agrippe-toi. Mais pas au manche. Et tiens tes pieds éloignés du palonnier.

Ils étaient toujours dans la zone de portance et volaient spectaculairement en crabe, le nez au vent. Dar inclina alors légèrement le planeur en piqué pour gagner de la vitesse. Sans crier à Syd d'autres avertissements à travers son masque, il actionna les ailerons de manière à

imprimer au planeur un brusque mouvement de roulis tout en donnant un coup de palonnier pour garder le nez du Twin Astir pointé juste au-dessus de l'horizon. L'appareil se rétablit parfaitement, dans le prolongement exact de sa course.

- Ouah ! s'écria Syd. Encore !

Dar secoua la tête. Mais, tout en ayant conscience de frimer (pour une femme !), il inclina le planeur à droite, piqua pour prendre de la vitesse, poussa au maximum les gouvernes de profondeur pour exécuter un plein cabré

tout en réglant avec précision les ailerons et les volets de direction. Le Twin Astir exécuta un tonneau barrique sur 360° tout en décrivant une spirale descendante sur son axe horizontal invisible. Le ciel et la terre permutèrent, une fois, deux fois, trois fois puis quatre fois.

Dar redressa, vérifia son altimètre, jeta un coup d'œil aux gouvernes et consulta l'anneau McCready autour du variomètre pour estimer son meilleur temps de parcours jusqu'au prochain thermique.

- Encore ! s'écria Syd.

Il cabra de nouveau le planeur jusqu'à ce qu'il perde sa portance à l'angle d'attaque et décroche. L'effet fut le même que de s'avancer dans une cage d'ascenseur vide. Le nez retomba, et le Twin Astir 373

plongea directement vers le sol, qui se trouvait alors à 3000 m sous eux.

C'était comme si quelqu'un avait soudain sectionné les ficelles qui les maintenaient en l'air, comme si le planeur racé s'était transformé en un cercueil d'aluminium tombé d'un avion-cargo.

Syd poussa un cri, et Dar se sentit coupable l'espace de quelques secondes, jusqu'à ce qu'il comprenne que c'était un cri de joie et non de terreur. Il abaissa son masque en disant :

- ¿ toi de nous sortir de là.

- Comment?

- Pousse le manche en avant.

- En avant ? s'écria-t-elle à travers son masque, Je ne le tire pas en arrière ?

- Surtout pas. J'ai dit en avant. Tout doucement, au début.

Elle inclina le manche en avant. Le plan alaire commença à retrouver de la portance. Lentement, suivant les indications de Dar, elle les sortit du décrochage, jusqu'à ce que le variomètre indique qu'ils avaient cessé de perdre de l'altitude.

- Cette figure stupide s'appelle un virage en renversement sur le dos, lui dit-il.

Il reprit les commandes. Il demanda à Syd de s'accrocher, puis cabra le nez de l'appareil selon un angle impossible. Leur vitesse tomba précipitamment.

Juste avant de décrocher, Dar donna un vigoureux coup de palonnier pour partir en glissade, exécuta un tête-à-queue, pointa le nez vers le bas, presque verticalement, pour regagner de la vitesse, et redressa finalement l'appareil à l'horizontale.

- Encore ! Encore ! s'exclama Syd.

- Je ne crois pas que ce serait une bonne idée, déclara Dar. Il ôta son masque et ferma le détendeur.

- Toutes ces galipettes nous ont fait descendre à deux mille cinq cents mètres. Tu peux enlever ton masque, à présent, et couper l'oxygène.

Syd obéit, mais en disant :

- Et si on faisait un looping ?

- «a ne te plairait pas, lui dit Darwin, qui savait parfaitement qu'elle allait adorer ça.

- S'il te plaît !

374

Avant qu'il pût répondre, un hélicoptère blanc Bell Ranger surgit en rugissant à quinze mètres à tribord et se stabilisa à la même altitude qu'eux.

- L'imbécile ! lança Dar.

Mais il se tut en voyant que la baie arrière était ouverte et qu'un homme en complet noir était accroupi à l'entrée. Il y eut une lueur, et plusieurs balles frappèrent le planeur juste derrière l'habitacle.

Dar avait écouté d'innombrables enregistreurs de conversations en cabine, ces bandes magnétiques en boucle de quinze minutes en coffret orange que l'on appelle ´ boîte noire ^a, et dans la grande majorité des cas d'accident grave les derniers mots du pilote ou du copilote étaient ´ merde ! ^a ou une autre exclamation du même genre. D'après leur ton, il savait que ces grossièretés n'étaient pas une protestation contre une mort imminente, mais l'expression professionnelle d'une indignation et d'une frustration dirigées contre la stupidité de celui qui parlait et contre son incapacité

à résoudre le problème et à éviter la mort de tous les occupants de l'appareil.

- Merde ! s'écria-t-il en piquant du nez et en basculant à fond sur l'aile du côté gauche, ce qui lui fit encore perdre de l'altitude.

Il redressa à plus d'une centaine de mètres sous l'hélicoptère, mais celui-ci fila en avant et opéra un virage à 180° pour revenir en rugissant se placer à quinze mètres du Twin Astir. Au passage, l'homme en noir leur envoya une rafale. Mais Dar avait déjà actionné à fond les aérofreins, et le Twin Astir avait décroché. Il était simplement tombé comme une pierre, et les balles étaient passées juste au-dessus de l'habitacle.

Syd avait réussi à sortir son Sig-Sauer 9 mm malgré le harnais qui l'empêtrait, et elle essayait de le glisser dans la minuscule ouverture coulissante qui jouait en fonction du vent.

- Bordel ! s'écria-t-elle tandis que l'hélicoptère passait en trombe à côté d'eux et virait pour revenir les attaquer par l'arrière. Ce type-là aunAK-47!

Elle fit glisser le volet d'aération de droite.

- Je ne peux pas viser à travers ces ouvertures ridicules sans enlever mon harnais ! se plaignit-elle.

375

- Ne fais surtout pas ça ! lui cria-t-il.

Il essayait désespérément de réfléchir à une parade, un avantage.

quel avantage peut avoir un planeur haute performance sur un

hélicoptère capable de voler à 350 km/h ?

Le planeur pouvait faire des loopings, au contraire de l'hélicoptère.

Tu parles d'un avantage !

Le Twin Astir pouvait exécuter un beau looping au ralenti pendant que le Bell Ranger décrivait des cercles autour de lui en le mitraillant à loisir.

quoi d'autre ?

Euh... on peut voler bien plus lentement qu'eux.

Ils peuvent faire du surplace, couillon.

Le Bell Ranger arrivait de nouveau sur leur gauche. Dar vit qu'il n'avait que deux occupants : le pilote, à droite à l'avant, et l'homme en noir avec, comme l'avait dit Syd, un fusil d'assaut AK-47. Les deux portes avaient été enlevées. L'homme en noir semblait relié à une espèce de longe de sécurité qui lui permettait d'aller et venir d'une baie à l'autre.

Dar attendit le plus longtemps possible, piqua du nez pour acquérir de la vitesse, et exécuta un looping tandis que le Twin Astir pénétrait dans la zone de turbulence de l'effet de fohn d'ascendance verticale.

Trop tard, se dit-il en entendant au moins deux nouveaux impacts de balle derrière lui.

Tandis qu'ils sortaient du looping, avec Syd tenant son semi-automatique à

deux mains, Dar se demanda s'ils avaient été gravement touchés. Aucune balle n'avait encore transpercé l'habitacle. Le planeur n'avait pas de moteur qui craignait, pas de réservoir de carburant qui pouvait fuir, pas de commandes hydrauliques qui risquaient d'être sectionnées. Mais sa simplicité même signifiait qu'il suffisait qu'un seul c,ble de commande soit touché pour qu'ils perdent toute possibilité de manœuvrer. Une balle dans un aileron ferait perdre à Dar le contrôle de l'appareil. Même celles qui semblaient avoir traversé le fuselage sans faire de mal perturbaient l'écoulement d'air sur la surface lisse du planeur, faussant les commandes.

Dar fit un tonneau au sortir du looping. Il vit le Bell Ranger en vol stationnaire à une centaine de mètres à l'est et attendit qu'il reprenne

son vol en avant. Il piqua alors du nez et fonça vers le sol.

Erreur, se dit-il aussitôt en regardant l'altimètre dégringoler avec une rapidité effarante. Son instinct lui avait dicté de se rapprocher des gorges et des ravins dans le but de se servir des crêtes pour regagner de la portance et essayer de mettre quelque chose -une colline, une montagne, des arbres - entre le tueur et eux. Mais dès qu'il vit leur altitude descendre à moins de 300 m, il comprit qu'il avait commis une faute qui allait peut-être leur être fatale.

Ce n'était pas un avion qui les avait pris en chasse. C'était un foutu hélico capable de pivoter sur son axe tout en volant en ligne droite, de s'incliner de manière aussi serrée que le Twin Astir et de faire du surplace là où le planeur décrocherait.

Mais Dar était déjà trop engagé dans sa manœuvre. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Le Bell Ranger faisait du surplace derrière eux, un peu plus haut, comme un oiseau de proie attendant que sa victime cesse ses contorsions pour fondre sur elle.

Or Dar ne faisait que commencer ses contorsions. Il descendit au-dessus d'une large vallée, cherchant un endroit où se poser, certain qu'ils auraient plus de chances à pied que dans les airs. Mais il n'y avait ni prairie ni versant de montagne accessible. Il ne voyait que des arbres, des rochers et des lignes de crête.

L'hélico, à son tour, piqua du nez pour se lancer vers eux dans un sifflement de rotor étincelant au soleil.

- On ne peut pas ouvrir cette verrière ? cria Syd. Je ne peux pas tirer comme ça.

- Non, répondit Dar.

Il lança le planeur droit sur une falaise, trouva la pompe à moins de quinze mètres de la paroi et vira sec sur la droite, porté par le thermique.

L'hélicoptère vira sans peine, grimpa à leur suite et les talonna à distance de rotor. Dar vit le rictus de l'homme à l'arrière quand il pointa son AK-47.

- Tony Constanza ! s'écria Syd.

Elle avait desserré son harnais juste assez pour se pencher en avant et passer le bout du canon de son Sig-Sauer dans l'ouverture étroite du volet de ventilation.

376

377

Constanza tira une rafale en automatique au moment même où Dar piquait de nouveau vers la ligne de crête.

Une balle toucha le nez du Twin Astir. Une autre transperça la verrière, passa entre les têtes de Syd et de Dar, et ressortit par le plexiglas du côté droit.

- «a va ? cria Dar.

Avant qu'elle pût répondre, il pointa le nez du planeur sur la cime des pins Douglas, arracha quelques aiguilles au passage puis s'inclina sur la droite en suivant la vallée.

Le Bell Ranger prit de l'altitude, franchissant la crête quelques mètres plus haut, puis passa au-dessus d'eux en rugissant tandis que l'arme de Constanza crachait un feu d'enfer.

Dar volait maintenant plus bas que la cime des arbres. Il suivait un cours d'eau au centre d'un étroit ravin. Devant eux, l'hélico opéra un virage à

180°, s'immobilisa et les attendit, sa baie ouverte face à eux, le canon de l'AK-47 crachant déjà des flammes.

Dar s'inclina sur la gauche et sentit deux impacts sur son aile droite.

Puis il s'engouffra dans le passage qu'il avait repéré d'en haut dans la ligne de crête du côté droit. Il y avait de la portance à cet endroit, mais il ne pouvait pas se permettre d'utiliser son élan pour en profiter au maximum. Il maintint le nez bas, en suivant le nouveau ravin, encore plus étroit que le précédent. Les ailes du Twin Astir étaient à moins de deux mètres des parois rocheuses de chaque côté.

Le Bell Ranger s'engouffra derrière eux dans le ravin.

- Il faut absolument que je puisse tirer ! cria Syd en s'agitant sur son siège.

Elle avait suffisamment relâché son harnais pour être violemment

bringuebalée d'avant en arrière au gré de toutes ces manœuvres.

- Non ! fit Dar. On a déjà perdu une bonne partie de notre maniabilité. Si on ouvre la verrière, on perd notre aérodynamisme !

L'hélico rugit au-dessus de leur tête à quatre fois la vitesse du planeur.

Constanza se penchait par l'ouverture, lançant des volées de balles dans leur direction. Mais il n'avait pas le bon angle.

Le planeur déboucha sur une vallée plus large, au bord d'une pompe majeure, presque à la limite des empilements lenticulaires. Dar gagna un peu d'altitude en se penchant sur l'aile gauche. Le 378

planeur fit un bond, porté par les thermiques qui remontaient le long de la paroi, et ils franchirent la crête trois cents mètres au-dessus du plancher de la vallée en pente.

- «a ne va plus marcher, déclara Dar. Il nous faut davantage d'altitude.

- On avait toute l'altitude qu'il fallait, murmura Syd en tenant son 9 mm à deux mains. C'est toi qui as voulu descendre.

- Je sais. J'ai merde.

Il plaça le planeur dans les puissants courants ascendants près de la crête tandis que le Bell Ranger se préparait à effectuer un nouveau passage.

Constanza se penchait déjà au bout de sa longe. Il y eut des flammes, et les douilles éjectées brillèrent au soleil. Des balles touchèrent la queue du Twin Astir. Dar sentit qu'il perdait la maîtrise de l'appareil. Une balle troua la verrière juste au-dessus de sa tête. Il inclina fortement vers le bas le nez du planeur, perdant de l'altitude pour gagner un peu de vitesse, et pénétra dans les turbulences de la colonne de portance au moment où une nouvelle balle traversait le coussin de son siège.

Ou peut-être mon parachute ? se demanda-t-il, soudain frappé par une idée.

- «a va ? demanda-t-il de nouveau à Syd tandis qu'ils grimpaient en spirale, l'altimètre et le variomètre tournant à toute vitesse dans le sens des aiguilles d'une montre.

Ils gagnèrent rapidement de l'altitude dans le tourbillon du rotor. La

vitesse-sol du planeur chuta pratiquement à zéro. Ils retrouvèrent le courant ascendant à l'ouest et grimpèrent tel un moineau affolé pendant que l'hélicoptère rugissait au-dessus d'eux et autour d'eux en une spirale artistiquement chorégraphiée.

Les yeux de Dar étaient rivés sur ses instruments. Il lui fallait au moins 1 500 m d'altitude pour pouvoir exécuter son plan - si toutefois on pouvait appeler cela un plan. Il était évident que l'hélicoptère n'allait pas leur laisser un tel répit. Le Bell Ranger se rapprocha d'eux en crabe, le tueur penché du côté gauche, cette fois-ci, les deux appareils grimpant en même temps en une lente spirale sur la gauche.

Syd défit un peu plus son harnais, se pencha en avant pour avoir le meilleur angle de tir à travers l'étroit évent, et tira à cinq reprises sur l'hélicoptère.

379

Dar vit des étincelles voler à l'avant du fuselage. Constanza rentra dans l'ombre du siège arrière en criant quelque chose au pilote.

Le Bell Ranger s'inclina sur la droite et rugit au-dessus d'eux en spiralant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Ils savaient que Dar serait obligé de se remettre tôt ou tard en palier. Ils pourraient alors surgir par-derrière ou au-dessus d'eux, selon un angle où Syd ne pourrait pas tirer sans transpercer la verrière du Twin Astir.

- Resserre tes sangles ! cria Dar. Il lui expliqua ce qu'il allait tenter.

Syd le regarda bouche bée.

- Tu plaisantes !

- Pas du tout. Accroche-toi !

Le planeur glissa vers l'extérieur du rotor où s'exerçait l'effet de fohn.

Les courants étaient plus forts, car la chaleur du jour avait augmenté la puissance des thermiques ascendants. Mais Dar ne savait pas si les turbulences qu'il sentait étaient dues à ces courants ou aux dommages subis par le fuselage et les gouvernes. Cela n'avait guère d'importance, au demeurant. Le fier biplace haute performance de Steve devait tenir encore quelques minutes, c'était tout ce qu'il lui demandait.

Le Bell Ranger se rapprocha à distance de tir en glissant latéralement comme sur des rails.

Dar plongea pour gagner de la vitesse, puis exécuta un looping. quand ils passèrent devant l'hélico, une pluie de balles crépita bruyamment sur l'avant du fuselage. Dar sentit la gouverne de direction à droite devenir molle, mais les commandes fonctionnaient encore dans une certaine mesure.

L'hélicoptère resta où il était. Le pilote savait que Dar était obligé de sortir du looping.

Il le fit, mais en décrivant un nouveau looping à l'endroit, plus large.

Syd tira à deux reprises. Les balles de l'AK-47 touchèrent le tableau de bord de Dar, fracassant les instruments, perçant quatre trous au sommet de la verrière à quelques centimètres au-dessus de sa tête, et endommageant le nez du planeur assez sérieusement pour qu'il penche sur la gauche lorsqu'il essaya de grimper pour exécuter sa seconde boucle.

380

Le Bell Ranger était à la même place. Il attendait le planeur au passage.

Juste avant le sommet du looping, alors qu'ils se trouvaient à environ 150

m au-dessus de l'hélicoptère, Dar lança le planeur dans une boucle inversée. Il se sentit happé vers le haut et vers l'extérieur tandis que le harnais exerçait une pression douloureuse sur ses épaules. Il entendit Syd haleter. Sa vision s'obscurcit, puis il eut un voile rouge devant les yeux tandis qu'il forçait le planeur récalcitrant à reprendre une position horizontale et essayait de lui relever le nez.

Mais il avait perdu sa portance. Le Twin Astir décrocha et tomba comme une pierre.

Dar accentua le mouvement de piqué pour conserver un semblant de contrôle.

Le pilote de l'hélico avait suivi leur manœuvre démentielle, car il piqua à

son tour avec son Bell Ranger et remonta la vallée en accélérant.

Trop tard. La vitesse relative de Dar était maintenant proche de la limite du planeur. L'espace de quelques précieuses secondes, il pouvait

égaler la vitesse de l'hélico. Ce qu'il fit, en attaquant le flanc arrière droit du Bell Ranger bleu, rouge et blanc comme si le Twin Astir, secoué et vibrant, était un P-51 fonçant pour la curée. Naturellement, Syd ne pouvait pas tirer vers l'avant à cause de la verrière. Et si elle attendait qu'ils soient à la hauteur de l'hélico, Constanza aurait mille fois le temps de les mettre en pièces avec son fusil d'assaut semi-automatique. Aucun des deux appareils n'offrait une plate-forme stable pour tirer, mais le tueur de Dallas Trace avait au moins l'avantage de pouvoir arroser le ciel d'une pluie de balles.

Dar n'avait pas l'intention de lui redonner une telle occasion.

qu'est-ce que nous avons qu'ils n'ont pas ? se demanda-t-il pour la vingtième fois. Et pour la vingtième fois, ce fut la même réponse qui lui vint à l'esprit. Nos parachutes. L'ennui, c'est qu'il ne savait pas si le sien n'avait pas été mis en pièces par la balle qui était passée sous ses fesses. Mais il allait bientôt pouvoir s'en assurer.

Ce que les pilotes de planeur redoutent par-dessus tout, c'est une collision en vol. Et il allait en provoquer une.

Le Twin Astir blessé à mort fondit du haut des cieux sur l'hélicoptère tel un moineau attaquant un épervier. S'il continuait sur sa 381

lancée, il allait le dépasser juste assez pour se prendre dans le rotor et se faire hacher par les pales de quinze mètres. Personne n'en réchapperait.

Mais à la dernière seconde, il piqua du nez, sortit les aérofreins, aligna de son mieux sa vitesse sur celle de l'hélicoptère et inclina son aile sur la gauche.

L'aile gauche du planeur entra bruyamment en contact avec le bloc rotor protégé. Elle plia et se fendit en partie.

Dar donna un coup de palonnier à droite, en forçant sur le manche et les gouvernes. Il lui restait peut-être trois secondes de contrôle.

Le planeur fut déporté fortement sur la gauche. Cette fois-ci, l'aile déchirée s'inséra dans le bloc rotor comme une planche de sapin entrant dans le champ d'une scie circulaire agressive. La lame du rotor mordit l'aile, la découpa, recracha les morceaux, puis se disloqua avec le bloc entier.

Réagissant aux contraintes newtoniennes, le planeur fut secoué violemment en sens inverse des aiguilles d'une montre, puis entama

une vrille à plat.

Dar savait qu'aucun pilote au monde n'était capable de se sortir d'une telle vrille. Le planeur, qui était, quelques instants plus tôt, un chef-d'œuvre d'aérodynamisme, n'était plus maintenant qu'une épave enchevêtrée tombant du haut du ciel. Dar avait perdu de vue l'hélicoptère et essayait de se concentrer sur ses instruments, mais entre les balles qui avaient massacré le tableau de bord et leur taux mortel de descente en vrille il ne put rien voir d'utile. L'horizon, les montagnes, les crêtes et les déserts tournoyaient à une vitesse incroyable, mais dans la mesure où ils étaient au centre du tourbillon ils étaient peu soumis à des forces centrifuges.

Dar ignorait cependant s'ils étaient à mille mètres ou à dix mètres d'un point d'impact. Il n'y avait aucun bruit à l'exception des craquements de l'aile, comme de la glace, qui continuait à se déchirer.

Syd était en train de lutter avec la fermeture de la verrière, qui semblait coincée. Dar fit sauter la boucle de son harnais cinq points, se débarrassa des sangles et se mit debout dans le planeur en train de tourner. Il savait qu'ils n'avaient que quelques secondes pour agir, car déjà la vrille se transformait en chute libre dans la direction de l'aile fracassée. Il se pencha par-dessus l'épaule gauche de Syd et pesa de tout son poids sur la ferrure de la verrière de son côté. Le

382

plexiglas finit par s'ouvrir et le vent s'engouffra, glacé, contre son visage et ses épaules, en le soulevant presque hors du petit habitacle. Il s'agrippa à son tableau de bord tout en se penchant en avant pour aider Syd à se dépêtrer de son harnais.

- Non, pas celle-là ! hurla-t-il pour couvrir le sifflement de l'air tandis qu'elle défaisait en hâte toutes les boucles. C'est ton parachute !

Elle s'arrêta net et se leva. Il vit qu'elle avait pris le temps de remettre le pistolet dans son holster et de refermer le rabat. Il lui saisit la main à l'endroit où elle s'agrippait au montant du cockpit.

- Tu sautes à deux ! hurla-t-il. Repousse le fuselage avec les pieds. Il faut sortir d'ici ! Un, deux !

Ils sautèrent dans le vide. Un instant, il vit Syd qui écartait les bras comme des ailes, et son sang se glaça quand il se demanda si elle n'allait pas oublier de tirer sur la poignée d'ouverture. Mais elle voulait juste s'écarter du planeur en détresse. Le Twin Astir avait

commencé à tourner sur son axe comme un gigantesque batteur à oufs, une dizaine de mètres au-dessous d'eux. quelques secondes plus tard, il vit se déployer la corolle de son parachute. Il tira aussitôt sur sa propre poignée.

Il ne leva la tête que lorsqu'il eut senti la secousse de l'ouverture. Il ne semblait pas y avoir de trou dans le tissu, pas d'élévateurs abîmés. Ses mains trouvèrent les commandes des élévateurs, et il fit tourner la voilure juste au moment où il entendait le Bell Ranger qui piquait sur eux. Si le pilote avait gardé le contrôle de son appareil, Syd et lui auraient été

perdus. Mais l'hélico était désesparé, du moins dans une certaine mesure.

Son rotor de queue vertical avait en grande partie disparu, et ce qu'il en restait était en train de grignoter rapidement le bloc rotor. Le pilote avait dû couper le moteur, qui lâchait apparemment de la fumée, peut-être à

la suite de l'un des coups de feu au jugé de Syd, ou, plus probablement, à

cause du bombardement de ferraille exercé par le rotor de queue en folie.

Il essayait désespérément de se mettre en autorotation, en laissant le rotor principal en roue libre donner à l'appareil suffisamment de portance pour permettre aux occupants de survivre à un atterrissage en catastrophe.

L'hélico allait leur tomber dessus.

383

Il ne fallut à Dar qu'un bref instant pour comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle tentative d'assassinat. Il était sûr que le pilote ne souhaitait nullement une deuxième collision, particulièrement avec le tissu du parachute qui se serait empêtré dans ses rotors, mais qu'il n'avait plus le contrôle de son appareil en autorotation dans sa spirale de mort en direction du sol.

Il y eut un grand bruit au-dessus de lui et derrière lui. Il gigota dans son harnais pour se retourner afin de voir ce qui se passait. Il sut alors que, même si son destin n'était de vivre que trente secondes de plus au

lieu de cinquante ans, il n'oublierait jamais le spectacle qu'il avait sous les yeux.

Syd avait lâché les commandes de ses élévateurs et tenait fermement à deux mains son Sig-Sauer 9 mm semi-automatique. Elle avait les jambes écartées dans la position réglementaire du tireur - mais trois cents mètres plus haut que le sol - et vidait son deuxième chargeur sur la verrière en plexiglas du Bell Ranger.

L'hélicoptère rata de peu Dar. Il dut littéralement lever la jambe pour éviter d'être fauché par le rotor. Puis le lourd appareil continua de dégringoler en une spirale de plus en plus rapide.

Le pistolet de Syd était ouvert. Dar la vit lâcher le chargeur vide et glisser son troisième et dernier à sa place. Son parachute orange et blanc la faisait descendre en spirale au-dessus de lui. Elle était trop loin pour l'entendre, et il ne put que montrer les élévateurs, tirer sur la commande de celui de droite afin de faire partir assez d'air pour le déporter en spirale dans cette direction, et désigner une clairière sous eux.

Elle hocha la tête, rengaina son arme et commença à tirailler sur le dé d'accrochage pour tenter de suivre Dar en direction de la clairière. Mais ils s'arrêtèrent tous les deux de remuer pour regarder les dernières secondes du Bell Ranger au-dessous d'eux.

Le pilote était bon, mais pas assez, sans doute. Un hélicoptère en autorotation est, essentiellement, une masse inerte commandée par un manche inopérant, mais le pilote s'était arrangé pour coordonner sa descente mortelle en spirale de manière à éviter les arbres et à s'aligner, plus ou moins, sur le versant à 30° de la colline. Si Dar avait été encore aux commandes de son planeur, il aurait suivi les règles de l'atterrissage de fortune d'un planeur et essayé de se

384

poser à contrepente, à la fois pour résorber son élan et pour utiliser le peu de portance que pouvait lui fournir la butte. Mais le versant n'avait rien à offrir au massif Bell Ranger, et son pilote n'avait pas d'autre choix que de toucher le sol à grande vitesse, le nez dans le sens de la pente, en laissant les patins glisser comme ceux d'un traîneau.

À une centaine de mètres d'altitude, la prairie paraissait toujours lisse.

Mais Dar se méfiait des apparences. Il s'attendait à voir au dernier

moment des rochers, des ravines, des buissons et probablement des obstacles divers. Le Bell Ranger, inévitablement, percuta quelque chose, ses patins se plantèrent dans le sol et l'appareil bascula instantanément, son rotor hachant la terre et projetant un nuage de débris à une trentaine de mètres au-dessus de lui.

¿ travers ce nuage, Dar vit que l'hélicoptère exécutait plusieurs culbutes, que sa poutre de queue se détachait et que sa verrière volait en éclats.

Cela fit un bruit terrible, même à cinquante mètres d'altitude. Puis la masse tordue du fuselage se coinça entre deux gros rochers, une centaine de mètres plus bas que le point d'impact. Il y eut un bruit moins fort au sud, et Dar tourna la tête juste à temps pour voir le reste du Twin Astir disparaître dans les grands pins à plusieurs centaines de mètres de là.

Il se concentra sur un contact en douceur avec le sol, désireux d'indiquer à Syd par l'exemple comment s'y prendre. Mais ce ne fut pas une réussite.

Il heurta au passage la fourche épaisse d'un saule et fut catapulté cul par-dessus tête dans les herbes, retombant sur le dos avec le parachute qui le traînait vers le bas de la pente. Syd se posa une quinzaine de mètres plus haut... sur ses pieds. Elle rebondit deux fois et demeura là, visiblement étourdie, mais en un seul morceau.

Dar réussit à se défaire de ses sangles et bondit pour l'aider avant que le vent ne l'entraîne sur la pente. Mais soudain, tout se remit à tourner autour de lui, et il décida de s'asseoir quelques secondes, jusqu'à ce que le tournis cesse. Il n'était pas plus tôt tombé sur les fesses qu'elle était déjà là, sans son parachute, et l'aidait à dégager ses pieds de la voilure en train de se gonfler et de se dégonfler autour de lui.

- Ne restons pas là, dit-elle.

385

Ils se mirent à courir vers le bas de la pente, parmi les débris du Bell Ranger qui jonchaient le versant.

Elle s'arrêta un instant pour examiner la poutre de queue et le rotor déchiqueté, avec des morceaux de l'aile du planeur encore incrustés. Mais Dar, stupidement, continua de courir. Il sentait l'odeur du carburant d'hélicoptère dont l'air était imprégné, et savait qu'il suffirait d'une étincelle dans l'habitacle pour que tout s'enflamme et

que le fait d'avoir survécu jusque-là ne signifie plus rien.

Le cockpit de l'hélicoptère était complètement écrasé. Le pilote était mort, retenu sur son siège par son harnais, éviscéré et quasiment décapité

par le plexiglas tordu et le métal du plancher. Dar ne voyait rien à

l'arrière. Le carburant coulait à flots de l'épave. Il grimpa sur un patin et se hissa sur l'hélico renversé pour pencher la tête à l'intérieur.

Constanza n'y était pas.

- Dar ! cria Syd, une vingtaine de mètres plus haut. Il la vit se figer soudain.

Tony Constanza venait d'émerger en titubant entre deux gros rochers. Il était ensanglanté, et ses vêtements étaient déchirés, mais il pointait sur lui son fusil d'assaut AK-47.

- Plus un geste ! hurla Syd, accroupie dans la position du tireur, le petit Sig-Sauer pointé sur lui.

Constanza lui jeta un regard rapide. Il était à moins de deux mètres cinquante de Dar, et son fusil Kalachnikov automatique était braqué sur la poitrine de Dar.

Je peux lui sauter dessus, pensa Dar, vaseux.

Non, tu ne peux pas, crétin, fut sa réponse mentale un peu plus lucide.

- Tu veux tirer sur moi à cette distance avec ce petit machin-là ? cria Constanza. Avant que j'aie le temps de couper cet enculé en deux ? L,che ton arme, pouffiasse !

Ce dernier mot fit presque bondir Darwin. Mais l'AK-47 le maintenait figé

sur place. Syd abaissa le canon de son pistolet.

- Non ! hurla Dar.

- J'ai dit l,che ton arme, pétasse ! hurla Constanza en levant le canon du fusil d'assaut à hauteur du visage de Dar.

Syd redressa son Sig-Sauer et fit feu à trois reprises. Les coups furent si rapprochés qu'ils parvinrent aux oreilles de Dar comme un coup de marteau unique. La première balle réduisit le genou gauche de Constanza à l'état de viande rouge et de bouillie grise. La deuxième lui faucha la cuisse gauche.

La troisième se logea dans sa fesse gauche en le faisant pivoter sur lui-même.

L'AK-47 vida la moitié de son chargeur banane dans la poussière.

Dar bondit et écarta l'arme d'un coup de pied. Syd arriva en courant au bas de la colline, le pistolet braqué sur l'homme qui se roulait par terre.

- Aidez-moi, bordel ! fit Constanza tandis qu'elle s'arrêtait en dérapant devant lui. Tu m'as arraché les couilles, salope !

- «a m'étonnerait, dit-elle en le faisant rouler sur le ventre d'un coup de pied.

Elle lui plaqua le canon du Sig-Sauer sur la nuque en le fouillant expertement. Puis elle lui menotta les poignets dans le dos.

- Dis-moi, Syd, murmura Dar, quand tu étais à quantico, on ne t'a pas appris à viser au centre avec un pistolet à cette distance ?

- Bien s'°, répliqua-t-elle. Mais je le voulais vivant. (Elle rengaina son arme.) Et toi, c'est la seule manière que tu connais de traiter avec cette racaille ? En leur rentrant dedans ?

Il haussa les épaules.

- Je n'ai pas pu faire mieux.

Il s'accroupit devant Constanza en train de gémir.

- Il va perdre tout son sang avec cette blessure à la cuisse si nous ne faisons pas quelque chose.

- Je sais, dit-elle sans manifester la moindre émotion.

Dar le maintint pendant qu'elle lui ôtait sa ceinture pour en faire un garrot. Il hurla lorsqu'elle serra la ceinture au maximum, puis s'évanouit.

- Il va quand même continuer de se vider de son sang avant qu'on

nous retrouve, dit-il. Steve et Ken ne vont pas s'inquiéter avant plusieurs heures.

Elle secoua la tête.

- Il y a des moments, mon chéri, où tu te comportes comme un vrai béotien.

387

Elle sortit son téléphone mobile de sa poche et appuya sur une touche de numérotation rapide.

- Warren, Jim... ici Oison. Oui. Nous avons pris Tony Constanza, mais il est blessé. Si vous voulez un témoin vedette, il va falloir faire vite.

Envoyez un hélico médical. (Elle abaissa le téléphone.) Où sommes-nous donc, Dar ?

- Versant est du mont Palomar. Cote mille deux cents mètres environ. Il y a des fusées de signalisation dans l'épave de l'hélico. Dites-lui qu'on les lancera dès qu'on entendra son moulin.

- Vous avez entendu, Jim ? D'accord. On vous attend. (Elle se tourna vers Dar.) Ils nous envoient un hélico de la base des marines de Twenty-Nine Palms.

- Dis-lui qu'il y a plein de serpents à sonnette dans le coin.

- On attendra, reprit-elle au téléphone, mais Dar me dit que le coin est infesté de serpents à sonnette, alors grouillez-vous si vous voulez voir vivants votre témoin et ceux qui l'ont capturé.

Elle raccrocha.

Ils s'entre-regardèrent. Ils regardèrent le tueur évanoui, puis s'entre-regardèrent de nouveau. Ils étaient tous les deux couverts de transpiration, d'ecchymoses et de sang coulant de multiples blessures. La poussière collait à leur peau Soudain, ils sourirent en même temps.

- Tu es beau à voir, lui dit-elle.

- J'allais te dire la même chose.

Ils se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent si passionnément qu'un coup de botte fortuit faillit ranimer l'homme qui gémissait à terre, mais qui était toujours inconscient.

Il ne reprit cependant pas ses esprits.

22

Vide

Dar avait été invité à assister aux arrestations, mais il avait décliné. Il avait trop de travail en retard. Il se fit raconter les détails plus tard.

En Grande-Bretagne, lui expliqua Syd, la police préférait attendre qu'un suspect rentre chez lui avant de l'appréhender. De cette manière, il y a moins de risque de blesser un passant innocent. En Amérique, naturellement, c'est exactement le contraire. Une maison a toutes les chances d'être une forteresse, un véritable arsenal. Les flics américains préfèrent procéder à

leurs arrestations dans des endroits semi-publics mais bien contrôlés, où

le suspect, au moins, n'aura pas l'avantage des armes. L'exception, en l'occurrence, était le ranch où les cinq Russes - parmi lesquels Zuker et Yaponchik - se cachaient et où le FBI voulait les surprendre en force.

Le FBI avait revendiqué la préséance et la juridiction pour les raids du jeudi matin. En raison de l'assassinat de ses trois agents, personne n'avait protesté. L'agent spécial responsable Howard Faber, basé à Los Angeles, avait pris personnellement la tête de l'équipe d'intervention tactique de dix-huit agents spéciaux portant casque, gilet en Kevlar et mitraillette qui avait fait irruption dans la tour de Pacific City à 6 h 48, heure du Pacifique. L'agent spécial responsable James Warren aurait préféré participer à l'opération, mais il avait pris en charge la surveillance et l'attaque d'un autre ranch isolé de la mafia russe situé

dans les environs de l'hippodrome de Santa Anita. L'enquêtrice principale Sydney Oison, également équipée

389

d'un gilet jaune vif en Kevlar marqué FBI, était la deuxième en grade après l'ASR Faber dans le raid contre Trace. Comme les autres, elle était équipée d'une mitraillette Heckler & Koch MP-10. Dallas Trace était en train de passer en direct sur CNN dans son émission Objection retenue de 10 heures du matin, heure de la côte Est, comme d'habitude. Faber et chacun de ses chefs de groupe tactique étaient munis d'un minuscule moniteur télé sur lequel ils virent se dérouler le titre de l'émission. Ils attendirent l'indicatif musical puis l'introduction

par le présentateur new-yorkais, un autre ex-avocat de la défense, qui exposa le thème du jour avant d'accueillir son ami et confrère californien, le bien connu Dallas Trace.

L'avocat aux tempes argentées occupait sa place habituelle derrière son bureau, renversé en arrière dans son fauteuil en cuir, portant son gilet habituel en peau de bison. Derrière lui, les fenêtres laissaient voir un début de matinée brumeux à Los Angeles.

Dix hommes de l'équipe d'intervention du FBI s'engouffrent soudain dans les bureaux, canalisant secrétaires, réceptionnistes et clerks matinaux dans le hall où deux hommes armés du FBI en gilet Kevlar noir montent la garde.

Après avoir vidé les bureaux et couloirs, deux agents enfoncent à coups de pied la porte de la salle de conférences qui sert de foyer des artistes ^a

pendant les émissions. Trois des quatre gardes du corps américains de Trace sont assis là devant un moniteur en train de boire du café et d'engloutir beignet sur beignet. Ils regardent, bouche bée, l'équipe d'intervention, puis se retrouvent par terre à plat ventre, mains sur la nuque, fouillés sans ménagement par les hommes du FBI. Chaque garde du corps a au moins une arme à feu sur lui, et le plus patibulaire des quatre a un deuxième pistolet passé à sa ceinture noire plus un troisième, minuscule, dans un étui au mollet. Deux des trois autres ont aussi un couteau pliant à longue lame, interdit à la vente.

Sans perdre de vue leur moniteur portable, après s'être assurés qu'aucun bruit n'a alerté les occupants du bureau de Trace, Faber et Syd, avec trois agents munis de H & K MP-10, attendent derrière la porte de l'avocat.

Dallas Trace est en train de dire avec son accent tramant du Texas :

- Et si j'avais été l'avocat de la défense de ces malheureux parents harcelés et persécutés, qui n'ont de toute évidence aucune 390

responsabilité dans la mort tragique de leur pauvre fille, il y a longtemps que j'aurais intenté un procès à la ville de...

C'est à ce moment-là que le FBI enfonce la porte et que quatre agents plus Syd font irruption mitrailleuse à la main.

Les deux cadreurs et l'unique preneur de son regardent leur régis-seuse pour savoir ce qu'ils doivent faire. Elle hésite deux microsecondes,

puis fait tourner son index horizontalement pour leur indiquer de continuer.

Dallas Trace, interloqué, regarde les intrus la bouche ouverte.

- Maître Dallas Trace, je vous arrête pour association de malfaiteurs en vue de perpétrer des actes d'assassinat et de fraude, déclara l'agent spécial responsable Faber. Levez-vous.

Trace demeura assis. Il ouvrit la bouche pour parler, mais eut apparemment du mal à passer la vitesse. Il en était encore au procès retentissant qu'il voulait faire en faveur des malheureux parents persécutés de l'enfant assassiné. Mais avant qu'il pût émettre un seul son, deux hommes en noir du FBI le saisirent par les bras et le forcèrent à se mettre debout tandis que Syd refermait les menottes sur ses poignets avec un bruit sec.

Au bout de ce qui était probablement la plus longue période de mutisme de sa vie d'adulte, Dallas Trace retrouva sa voix pour dire :

- Pour qui vous prenez-vous, bordel ? Vous savez qui je suis ?

- Maître Dallas Trace, répéta l'agent Faber, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence...

- Silence, mon cul ! glapit Trace, son accent tramant du Texas faisant place comme par magie aux sonorités nasillardes du New Jersey. Dites à

cette putain de grognasse de m'enlever ces menottes !

Par la suite, des sondages établirent que ce furent ces qualificatifs, diffusés en direct sur une chaîne à forte audience, qui contribuèrent le plus à lui aliéner la sympathie potentielle des membres féminins de son jury.

- Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous dans une cour de justice, continua l'ASR Faber imperturbable tandis que les deux agents en noir dépouillaient l'avocat de son micro-cravate, de sa ceinture d'alimentation et de ses c,bles, puis le faisaient sortir de derrière son bureau. Vous avez le droit de requérir l'assistance d'un avocat, conclut-il.

- Un avocat ! Mais j'en suis un, tête de noud ! hurla Dallas Trace en

faisant voler des postillons dans tous les sens. Je suis le meilleur avocat qu'on puisse trouver dans tout le putain de territoire des ...tats-Unis !

- Si vous n'avez pas les moyens d'engager un avocat, nous pouvons vous en fournir un d'office, continua Faber sans se troubler.

Les cinq personnes - trois agents fédéraux, Trace et Syd - passèrent devant la régisseuse qui ouvrait de grands yeux ébahis. Les deux cadreur étaient hilares tandis qu'ils faisaient un pano circulaire sur la porte où les autres agents de l'équipe d'intervention attendaient, l'arme à la hanche comme à la parade.

Dallas Trace jeta par-dessus son épaule un regard aux caméras.

- Greta ! s'écria-t-il en s'adressant à son hôtesse new-yorkaise. Tu as vu ! Tu vois ce qu'ils me font !

Puis Trace disparut.

La productrice déléguée bondit vers le micro-cravate toujours actif et le brandit à la figure de Syd.

- que signifie cette scandaleuse arrestation en plein milieu de...

- Sans commentaire, coupa Syd.

Les deux agents du FBI et elle sortirent à grands pas.

Ce même jeudi matin, six hommes du FBI et cinq officiers de police en civil de Sherman Oaks firent une descente au domicile de Dallas Trace. Ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le garde du corps qui était resté garder Mme Trace se trouvait au lit avec elle au moment où l'équipe d'intervention des hommes en noir enfonça la porte de la chambre à coucher.

Le garde du corps se dépêtra des jambes enveloppantes et réticentes de Destiny Trace, roula sur le côté, regarda son holster et son pistolet sur la chaise à six mètres de lui, regarda les quatre canons des H & K munis de silencieux avec les quatre points rouges des visées laser qui dansaient sur son front, et se résigna à lever les mains.

Mme Trace était assise au lit, résistant apparemment à l'impulsion de couvrir sa poitrine nue. L'attention de l'un des hommes du FBI dut vaciller un instant, car un point rouge caressa un instant les 392

seins vibrants de la dame avant de revenir sur le front du garde du corps.

Destiny Trace fronça les sourcils, fit la moue, regarda l'homme qui était dans son lit, regarda les agents du FBI avec leurs casques, leurs lunettes de protection et leurs gilets pare-balles. Elle fronça une deuxième fois les sourcils, puis se mit à crier soudain :

- Au secours ! Au viol ! Dieu merci, vous êtes arrivés à temps ! Cet homme m'a agressée !

Le lundi qui avait précédé les raids, Lawrence avait passé la plus grande partie de la journée à aider Dar à installer les nouvelles caméras de surveillance.

- «a te co'te un max, avec la livraison en vingt-quatre heures et tout le reste, lui dit son ami tandis qu'ils déchargeaient du Trooper la première unité vidéo avec sa batterie, ses c,bles et sa b,che de camouflage pour la transporter dans le chalet. Si tu m'avais laissé une quinzaine de jours, j'aurais pu te faire économiser mille dollars sur ce truc.

- Dans quinze jours, je n'en aurai plus besoin.

Ils placèrent la première caméra dans un arbre au bord de l'allée de gravier à environ 500 m du chalet. C'était une unité vidéo de pointe, pas plus grande qu'un livre de poche, avec zoom et moteur télécommandé qui lui permettait de pivoter sur son axe et de balayer un large champ de vision.

Des c,bles discrets la reliaient à une batterie au lithium triple durée et à un minuscule émetteur dissimulés au pied d'un vieux bouleau. La caméra télécommandée avait deux objectifs, le premier pour le grand jour, et l'autre pour amplifier la lumière après la tombée du soir. Cet équipement avait réellement co'té un paquet à Dar.

Une fois la caméra correctement positionnée, il reprit le Land Cruiser pour aller devant le chalet et s'entraîna avec la télécommande à zoomer, panoramiquer, pivoter et changer d'objectif. Il éteignit et alluma la machine à plusieurs reprises. Il vérifia la réception sur son unité de commande et de contrôle mobile, avec son moniteur trois pouces noir et blanc. Puis il appela Lawrence sur son portable.

- Lawrence.

- Viens me rejoindre au chalet, je vais faire un peu de café avant de monter les autres caméras. J'aimerais aussi te montrer une chose que j'ai trouvée dans les bois.

Après le café, Dar laissa le matériel vidéo encore emballé dans le chalet et emmena Lawrence faire un tour. Ils prirent vers l'est en direction du chariot de berger, mais coupèrent à travers les gros blocs qui parsemaient le versant jusqu'à la crête au-dessus du chalet. De là, ils redescendirent à flanc de colline jusqu'à un grand pin Douglas qui poussait trente mètres plus haut que l'habitation. Sans faire de bruit, Dar montra à son ami une grosse caméra vidéo installée dans un creux de l'arbre avec un camouflage sommaire. L'objectif était pointé sur le chalet.

Lawrence ne dit rien, mais se pencha pour inspecter l'objet avec autant de précautions qu'un expert en déminage examinant un engin explosif.

Finalement, il murmura :

- Pas de micro. Pas de zoom, ni pano ni dispositif de vision nocturne.

C'est juste un objectif fixe, un grand-angle, mais qui capte bien ta zone de parking et l'entrée du chalet. En plus, la batterie est costaud et l'enregistreur est longue durée. Sans doute avec un système d'horodatage.

Celui qui te surveille peut remonter plusieurs jours en arrière et faire une avance rapide pour voir qui est dans le chalet et quand il est arrivé.

- Je sais.

- Avec la puissance de l'émetteur et l'antenne planquée là-haut, il peut recevoir des informations à des kilomètres de distance.

- Je sais, répéta Dar.

Lawrence grimpa doucement contre le tronc du pin gluant de résine pour étudier la caméra de plus près.

- Rien à voir avec la technologie utilisée par le FBI, dit-il. C'est de conception étrangère. Tchèque, peut-être. Un peu rudimentaire, mais efficace. Je pense qu'elle transmet en PAL.

- C'est ce que je me suis dit aussi.

- Les Russes, tu crois ?

394

- Il y a toutes les chances.

- Tu veux que je la démonte ?

- Non. Je veux qu'ils sachent où je suis. Je tenais à te montrer ça pour que nous prenions bien garde de ne rien laisser voir de nos activités quand nous sommes dans le champ de son objectif.

- Tu crois qu'il y en a d'autres ? demanda Lawrence en balayant d'un oeil suspicieux le versant de la colline diapré par la lumière du jour.

- Je n'en ai pas repéré.

- Je vais jeter un coup d'oeil, si tu veux.

- Je t'en serai reconnaissant, Larry.

Dar avait un grand respect pour l'expérience de son ami dans le domaine de la surveillance électronique.

- Lawrence, murmura Lawrence en redescendant du tronc comme un gros ours bruyant.

Tony Constanza avait chanté comme un canari quand il avait repris conscience après son opération le samedi après-midi. Bien que sa chambre d'hôpital fût gardée par une demi-douzaine d'agents du FBI, il était visiblement terrifié à l'idée que les tueurs de l'Organizatsiya allaient rappliquer dès qu'ils apprendraient qu'il était vivant. Il avait dû se dire qu'il avait intérêt à se mettre à table en vitesse, avant que Yaponchik, Zuker et les autres ne découvrent l'endroit où il était. Il avait, de toute évidence, un très grand respect pour leur capacité à donner la mort. Mais il manifestait aussi quelque enthousiasme à l'idée d'être pris en charge par le Programme de protection des témoins et d'aller vivre - il avait été

très spécifique à ce sujet - à Bozeman, dans le Montana.

Constanza affirmait qu'il ne savait pas exactement où se terraient les Russes, mais que l'endroit était une sorte de ranch isolé après l'hippodrome de Santa Anita, quelque part dans le prolongement du Sierra Madré Boulevard, dans les collines rousses où le vent roule ces

saloperies de paquets de broussailles ^a. Le FBI avait reçu une lettre anonyme qui confirmait ce renseignement. C'était l'adresse qui correspondait à l'un des numéros de téléphone que Trace avait composés pendant la nuit de veille de Dar. Le FBI avait pu établir

395

que les cinq Russes s'y trouvaient. L'agent spécial Warren avait constitué

une équipe de vingt-trois hommes chargés de surveiller les lieux en permanence à partir du samedi soir. Le ranch, qui ressemblait plutôt à une villa de type méditerranéen, se trouvait à un kilomètre de son plus proche voisin. Warren avait dit à Oison qu'il aurait préféré agir sans attendre, mais qu'il fallait plusieurs jours pour obtenir des mandats de perquisition et d'arrestation concernant toutes les personnes nouvellement incriminées par Tony Constanza. Une arrestation prématurée des Russes aurait alerté

toute la bande. Entre-temps, les moindres mouvements qu'ils faisaient étaient suivis par les hommes du FBI planqués dans des camionnettes, déguisés en réparateurs ou employés du téléphone, avec des moyens vidéo et des hélicoptères. Non seulement la ligne téléphonique de la maison était surveillée, mais elle était piégée. Et Warren disposait de vingt autres agents formés à des opérations tactiques, disponibles dans la minute qui suivrait son appel. Des équipes de Pasadena, Glendale, Burbank et des SWAT

de la police de Los Angeles étaient prêtes à intervenir, même si elles ignoraient tous les détails de l'opération.

Les premières arrestations furent effectuées le dimanche matin, lorsque les inspecteurs Fairchild et Ventura de la police de Los Angeles furent convoqués, dans des bureaux séparés, par la Division des services internes de la police de Los Angeles, qui leur demanda de rendre leurs plaques, leurs armes, leurs chargeurs et leurs documents d'identité, et leur notifia les accusations de complicité dans des opérations de fraude et association de malfaiteurs en rapport avec l'assassinat de quatre agents officiels.

Ventura fut informé que la DSI et le FBI avaient connaissance du transfert occulte de fonds à son compte récemment ouvert à l'étranger. Il y avait eu trois virements de 85000, 15000 et 23000 dollars. Aucun transfert n'avait été trouvé au nom de l'inspecteur Fairchild, mais des recherches, l'informa-t-on, étaient toujours en cours. Les deux

inspecteurs furent longuement interrogés.

L'inspecteur Ventura tint bon, mais Fairchild s'effondra rapidement. Non seulement il avoua que Ventura l'avait incité à couvrir avec lui l'assassinat de Richard Kodiak, mais il révéla également que c'était Ventura qui avait retrouvé la trace de Donald Borden et de Gennie Smiley dans la région de la Baie et qui les avait désignés 396

aux tueurs russes de Trace qui les avaient éliminés de deux balles dans la tête. D'après Fairchild, Ventura s'était même vanté en disant : ' Pour vingt mille de plus, je me serais débarrassé moi-même de ces putains de macchabées, et j'aurais fait un meilleur boulot que ces enfoirés de Russkis. ^a Fairchild déclara aussi, dans une déposition signée, que Ventura avait fait référence à Dallas Trace comme étant ' la poule aux œufs d'or qui allait leur chier tout un tas de pépites ^a et qu'ils avaient l'intention de développer les opérations du réseau de fraudes. Ventura, disait-il, avait menacé de lui faire la peau personnellement s'il ouvrait la bouche au sujet de l'Alliance.

Les deux officiers de police furent incarcérés. Fairchild négocia un accord avec le procureur d'...tat aux termes duquel il bénéficierait d'une mesure de clémence s'il témoignait au procès. Ni le FBI ni la police de Los Angeles n'annoncèrent les deux arrestations. Les inspecteurs furent détenus dans un local s'r du FBI à Malibu, o' les interrogatoires se succédèrent sans rel

,che. Tous ceux qui les demandaient au téléphone se voyaient répondre qu'ils ' menaient une enquête sous une fausse identité et n'étaient pas joignables jusqu'à nouvel ordre ^a. Naturellement, chaque appel était contrôlé. Deux d'entre eux émanaient des gardes du corps américains de Dallas Trace, et un troisième venait du ranch des Russes de Santa Anita.

Syd avait exprimé son inquiétude concernant la sécurité de Dar pendant les cinq jours précédant l'arrestation prévue des cinq membres principaux du réseau, mais il lui avait répondu en feignant l'innocence :

- qu'y a-t-il à redouter? Le FBI s'occupe des Russes, les gorilles américains de Trace sont tous sous surveillance... Jamais je ne me suis senti à ce point en sécurité.

Syd était trop occupée à préparer les descentes de police pour aller voir Dar au chalet, mais elle ne semblait nullement rassurée par ses propos.

Le lundi précédant la grande opération, Dar et Lawrence avaient fini d'installer leur dispositif. Ils avaient également placé des caméras à

fibres optiques à l'intérieur du chalet. Dar avait sélectionné

397

deux emplacements sur la façade sud intérieure, de sorte que les objectifs couvraient tout ce qui se passait dans le vaste espace unique à l'exception de la salle de bains et des W.-C.

Dar ouvrit la trappe de la cave avec sa clé, précéda Lawrence dans l'escalier raide puis ouvrit la porte en acier de la réserve.

- Bordel de Dieu ! s'exclama Lawrence. Des trappes, des passages secrets, des portes blindées ! Tu es un espion, ou quoi ? Un agent secret ?

- Non, fit Dar, embarrassé d'avoir jusque-là caché l'existence de cet endroit à son ami. J'avais juste besoin d'un lieu s'r pour entreposer certains objets. Tu comprends ?

- Pas vraiment, je l'avoue.

De nouveau, Lawrence jeta un regard circulaire à la cave.

- On dirait la scène finale d'Indiana Jones, le premier. Avec cette grande salle souterraine pleine de caisses. Tu n'aurais pas dans tout ce fouillis, par hasard, une luge qui s'appellerait Bouton de rosé ' ?

- Non, répondit tranquillement Dar. J'ai été obligé de la br°ler un hiver o' j'étais à court de bois de chauffage.

Il guida son ami à travers le couloir entre les rangées de caisses et lui montra la grille d'aération cadenassée.

- Si jamais tu as besoin de sortir d'ici en vitesse, défais cette grille et rampe, Larry. Dans soixante mètres, tu te retrouves dans cette ancienne mine d'or dont je t'ai parlé un jour. Elle débouche dans un profond ravin à

l'est de l'endroit o' nous sommes.

Lawrence secoua la tête.

- «a m'étonnerait que ça puisse me servir.

- Il y a un double des clés là-haut. Pour la trappe, pour la porte en acier et pour le cadenas de cette grille. Elles sont dans une pochette en cuir sous le tiroir à glace du frigo.

De nouveau, Lawrence secoua la tête.

- D'accord, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne crois pas pouvoir entrer là-dedans, c'est tout.

Dar regarda le conduit, puis Lawrence, puis hocha la tête.

1. Allusion à la célèbre luge de Citizen Kane, que Spielberg, le réalisateur des Aventuriers de l'arche perdue, a achetée plus tard aux enchères pour 55 000 dollars.

398

- En tout cas, si tu te faisais piéger ici en cas de... grabuge là-haut, ferme bien la porte en acier et ne bouge plus. Les murs sont doublés, à

l'épreuve du feu, et l'aération fonctionne bien. Même si le chalet brûle, tu seras en sécurité ici.

- D'accord, fit Lawrence d'un air peu convaincu. Trudy et moi, on a prévu de passer le reste de la semaine à Palm Springs. ¿ moins que tu n'aies besoin de moi ici, naturellement.

- Non. Mais sois quand même prudent, à Palm Springs, jusqu'à ce qu'on annonce que les Russes et les autres qui travaillent pour Trace sont sous les verrous.

Lawrence émit un grognement pour toute réponse et tapota le pistolet dans son holster d'épaule.

Ils connectèrent les deux c,bles en fibres optiques et leur émetteur à

l'alimentation électrique du chalet, puis au groupe électrogène de secours.

Ils firent ensuite passer le fil d'antenne à travers le mur et sur le toit.

Après cela, ils sortirent pour descendre en contrebas du chalet, en prenant bien soin de toujours laisser celui-ci entre eux et le champ de vision de la caméra tchèque. Ils installèrent leur deuxième caméra extérieure dans la souche creuse d'un pin Douglas géant juste à l'endroit où naissait le versant herbeux. Puis Lawrence retourna au

chalet pendant que Dar sortait le moniteur-récepteur dissimulé dans son sac à dos et grimpait sur plusieurs centaines de mètres.

- Tu reçois quelque chose ? lui demanda Lawrence sur son portable.

- Oui, répondit Darwin.

Il afficha tour à tour l'image de la caméra n° 2 puis celle de la caméra n°

3. Le grand-angle déformait l'intérieur du chalet, mais tout était bien visible sur l'écran miniature. Ces objectifs sans possibilité de zoom ni de balayage étaient cependant efficaces sous éclairage réduit.

- Maintenant, je comprends où tu veux en venir, lui dit Lawrence au téléphone.

- Sans blague ?

- Oui, fit l'expert en gardant son sérieux. Tu es en train de préparer une orgie monstre là-haut, et tu veux tout enregistrer.

Dar essaya la caméra n° 4. Elle balaya le versant de la colline, montrant les abords du chalet sur tout le côté sud. Avec le grand-399

angle, il voyait toute la vallée côté sud sur des kilomètres et pouvait zoomer sur des objets situés à cent mètres de là.

Ce même jeudi matin où Dallas Trace avait été arrêté, William Rogers, l'avocat des quartiers est de Los Angeles qui avait aidé le père Martin à

fonder l'association Secours aux démunis, fut coincé au bord de la route en allant à son travail. quand il sortit de son véhicule en plaisantant avec les policiers de la voiture de patrouille parce qu'il n'avait pas vu de stop, les agents du FBI, les adjoints du shérif et les officiers de la police de Los Angeles convergèrent sur lui.

On lui passa les menottes et on lui dit ses droits. Puis on le fit monter dans l'une des voitures. L'un des agents du FBI raconta à Syd qu'il s'était mis à pleurer en demandant à téléphoner à sa femme, Maria. Le FBI ne lui avait pas dit qu'elle venait d'être arrêtée elle aussi au siège du Secours aux démunis.

Dans plusieurs hôpitaux de la Californie du Sud, la police locale et le FBI, en conjonction avec les services d'immigration, procédèrent à de grands coups de balai. Plus de soixante Secouristes furent arrêtés sur

un total de mille personnes interrogées. Le même jour, l'ensemble des hôpitaux et des cliniques ou dispensaires de Californie décidèrent de fermer leurs portes au Secours aux démunis. Dans les fichiers de Maria Rogers à Los Angeles Est, les noms de plus d'une centaine de fraudeurs aux assurances, médecins, avocats et intermédiaires, furent récoltés.

Dar plaça la cinquième caméra vidéo sur sa propriété le mardi après-midi.

Il sillonna ensuite dans tous les sens les dizaines d'hectares qu'il connaissait si bien et décida que le meilleur site pour un sniper se trouvait au-dessus du chalet, dans une petite clairière verte et à peu près horizontale abritée sur deux côtés par de gros blocs bas et à l'arrière par un énorme rocher. Il se coucha là avec son M-40 de précision agrémenté de la lunette de visée Redfield. La distance - un peu moins de deux cents mètres - était presque aussi parfaite que la vue. Les arbres épars autour du chalet offraient des trouées idéales. L'entrée du chalet et la zone de parking à l'ouest étaient parfaitement

400

visibles. Son perchoir était protégé par le rocher à l'arrière et par les escarpements des deux côtés. Il était parfait. Trop, même.

Il partit à la recherche d'un site moins évident. Il le trouva à un peu moins de soixante-dix mètres au nord-ouest du premier. Il était également protégé par de gros blocs, mais laissait un passage étroit entre deux rochers. Le sol était tapissé de buissons épineux au milieu desquels un sniper et son guetteur pouvaient se tapir. Ce deuxième site était plus élevé que le premier et offrait une vue encore meilleure tout en étant plus difficile à rejoindre sans marcher à découvert. Les soixante-dix mètres de plus ne poseraient pas de problème à la supercarabine Dragunov SVD

modernisée qui avait servi à tuer Tom Santana et les trois agents du FBI.

Il fallut à Dar près de trois heures pour se retirer du site sans laisser d'empreintes, grimper en contournant la crête pour arriver par-dessus parmi les gros blocs et escalader la paroi rocheuse quasi verticale sur plus de trente mètres pour parvenir jusqu'à un point, sur la roche, d'où il dominait le second nid de sniper. Là, il fixa une corde en perlon autour d'une saillie afin de pouvoir descendre en rappel la face abrupte du rocher jusqu'à une corniche où poussaient des buissons qui lui permirent de dissimuler la caméra, sa batterie et son émetteur

sous la b,che de camouflage imperméable. Il fit courir l'antenne dans des fissures verticales de la roche jusqu'au sommet.

Il rentra alors au chalet et essaya le moniteur. L'image n'était pas aussi nette que celle qui était transmise par les quatre autres caméras, mais on distinguait clairement le second nid de sniper en vue plongeante, et on pouvait zoomer sur le premier site qu'il avait repéré un peu plus bas.

Il passa le reste de la matinée à arpenter les crêtes et les ravins au nord-est des deux sites qu'il avait sélectionnés. Il ne s'estima satisfait qu'aux environs de midi.

Syd expliqua que le FBI s'intéressait principalement aux Russes. Ils avaient fait la preuve de leur implacabilité et de leur capacité

d'assassinat à longue portée. Plusieurs snipers et spécialistes des équipes tactiques de classe internationale du FBI étaient arrivés de quantico. De nuit, discrètement, huit maisons du quartier dans les 401

collines de Santa Anita au-dessus du Sierra Madré Boulevard avaient été

évacuées et réquisitionnées comme postes d'observation ou de commandement pour la force opérationnelle de l'agent spécial Warren.

Chacun des mouvements des Russes était surveillé de près. Les voitures suiveuses se passaient le relais d'un carrefour à l'autre, les hélicoptères à 2500m d'altitude les observaient à travers leurs puissants appareils.

Lorsque les cinq hommes reprirent leurs deux Mercedes pour regagner le ranch le mercredi soir, l'équipe d'intervention était forte de soixante-deux hommes.   ce moment-là, des snipers du FBI en costume ghillie avaient déjà pris position tout autour du ranch, à cent cinquante mètres de distance.

Les tireurs d'élite du FBI étaient équipés du matériel le plus moderne que l'on p't trouver : des fusils de tireur d'élite De Lisle Mark 5 pouvant utiliser des cartouches de 7,62 mm en configuration standard ou subsonique.

Ces fusils étaient les descendants de la vénérable Remington 700 à verrou utilisée par Dar, mais qui avait évolué à peu près autant qu'un pilote de navette spatiale par rapport aux premiers hominidés australopithèques d'Afrique. Ils avaient de gros canons de classe match

avec supprimeur intégral - ce que le profane appelle silencieux ^a - qui, combinés avec des munitions subsoniques, autorisent une grande précision à des distances supérieures à 200 m. Ces fusils ne faisaient aucun bruit. Pas même le claquement d'une balle franchissant le mur du son.

Montée sur chaque De Lisle Mark 5, il y avait une visée intégrée ultralégère qui associait une puissante lunette télescopique avec optique de vision nocturne à un système d'amplification d'image, un télémètre et un imageur thermique. Les tireurs d'élite du FBI pouvaient tuer à 200 m sous la pluie, par une nuit sans étoiles ou à travers le brouillard ou la fumée.

Les autres équipes d'intervention étaient munies de casques en Kevlar, de combinaisons pare-balles, de masques à gaz, de lunettes infrarouges, de mitraillettes à supprimeur de bruit et visée laser, de pistolets automatiques calibre 45 et de grenades paralysantes connues dans les milieux spécialisés sous le nom de ' flash bangs ^a. Pour lancer son assaut du jeudi à 5 heures du matin, l'équipe avait prévu un tir de barrage de projectiles lacrymogènes à travers toutes les 402

fenêtres et l'utilisation d'un bélier hydraulique transporté à dos d'homme pour enfoncer la porte d'entrée. Les trois premières équipes d'intervention s'introduiraient alors dans la maison en utilisant toutes les portes et fenêtres disponibles au rez-de-chaussée. Dans le garage de l'une des maisons voisines, il y avait un blindé léger équipé de son propre bélier.

Cinq hélicoptères avaient été assignés à cette mission. À bord de chacun d'eux se trouvait un tireur d'élite. Deux des hélicoptères étaient équipés de matériel de treuillage de manière à pouvoir déposer rapidement sur place un commando par la voie des airs.

- Tous ces moyens, ça ne me semble pas très loyal, avait fait remarquer Syd à Warren l'après-midi du mercredi.

Il avait esquissé l'ombre d'un sourire en répliquant :

- Si je donne l'impression de vouloir un combat équitable, je mérite d'être viré sur-le-champ.

Elle avait hoché la tête sans rien dire, puis elle avait appelé Dar à son appartement pour voir comment il allait.

Le mercredi après-midi, Dar allait parfaitement bien. Il avait passé sa

matinée à rattraper un peu son travail en retard dans son loft. Il avait repris l'affaire Gomez, puis il avait monté une reconstitution sur ordinateur de la mort de l'avocat Esposito sous la plateforme élévatrice.

Il avait bavardé quelques minutes avec Syd, et lui avait annoncé qu'il allait se rendre au chalet s'offrir une bonne nuit de sommeil pendant que ses collègues et elle faisaient tout le boulot. Il lui demanda d'être prudente, lui promit de venir la voir le lendemain jeudi et lui souhaita bonne chance.

La veille, il avait passé son après-midi et sa soirée à étalonner ses deux armes. Dans le ravin à l'est du chalet - il faisait vingt mètres de large à

l'endroit où débouchait la mine d'or et allait en se rétrécissant jusqu'à

moins de six mètres aux environs des deux nids de sniper potentiels qu'il avait repérés -, il tira plusieurs centaines de cartouches avec son vieux M-40 à verrou comme avec le Cinquante léger qu'il avait emprunté.

Il utilisa son nouvel achat, des jumelles Leica Geovid BDII à 3 295

dollars, à calculateur de distance incorporé, pour vérifier la 403

distance avec le laser à infrarouge. Il disposa des cibles à des distances de 100 m, 300 m, 650 m et 1 000 m. Il fut satisfait de voir que ses estimations avaient été précises à un mètre cinquante près. Le télémètre des Leica n'avait, selon la notice du fabricant, qu'une précision de plus ou moins un mètre pour un kilomètre.

Bien que Dar eût déjà tiré à l'occasion dans des clubs avec le M-40 - cette vieille carabine de chasse Remington 700 améliorée -, il avait besoin de se refamiliariser avec l'arme. Durant sa période de formation chez les marines, il s'était révélé avoir une acuité visuelle de vingt dixièmes, ce qui signifiait tout simplement que ce qui était net à cent mètres pour une personne ayant dix dixièmes l'était encore pour lui à deux cents mètres.

Avant même d'avoir décidé définitivement de devenir un paria en suivant la formation poussée des snipers, il avait été catalogué tireur expert ^a au camp d'entraînement de Parris Island. Selon la tradition ancienne des marines, les tireurs d'élite étaient divisés en trois catégories : marksman, sharp-shooter et expert, cette dernière distinction étant distribuée avec une extrême parcimonie. Dar l'avait obtenue lors d'une journée de compétition avec 317 points sur un

maximum possible de 330. Une performance si exceptionnelle, lui avait dit le commandant, qu'une douzaine de marines au plus s'étaient hissés à ce niveau depuis la Seconde Guerre mondiale. Le premier score à 317 points avait été réalisé par un marine qui était devenu plus tard un écrivain et biographe célèbre.

Parmi les qualités allant de pair avec cette réussite figuraient, en premier lieu, le contrôle de la respiration, une vue hors du commun, une grande patience, l'aptitude à tirer dans des positions variées, la capacité

de tenir compte des distances, de la pesanteur, du vent et du comportement unique de l'arme utilisée, qui pouvait varier avec chaque coup tiré. Un autre facteur important (et sous-estimé) était l'habileté du tireur dans sa manière d'ajuster la bretelle de l'arme. C'était un art difficile à

enseigner, mais la technique était venue naturellement au jeune Dar.

Aujourd'hui, près de trente ans plus tard, il savait que sa vue avait baissé à dix dixièmes pour le tir à grande distance, mais il restait à

l'aise dans le maniement de l'arme, le réglage de la bretelle sans y penser, l'évaluation correcte des distances, le réglage de la lunette à

zéro et la capacité de tirer aussi bien debout que couché, accroupi, assis ou genou à terre.

Il effectua avec soin, le mardi après-midi, le réglage à zéro du M-40. Sa lunette de visée Redfield améliorée était équipée d'un réticule de type ' mil-dot ^a et de tourelles de réglage horizontal et vertical. Il ajusta la tourelle verticale en fonction des différentes distances auxquelles il voulait tirer, et déplaça la tourelle horizontale de gauche à droite pour compenser les effets latéraux du vent sur la balle. Le zéro ^a de l'arme était simplement le réglage nécessaire pour atteindre exactement le centre de la cible à n'importe quelle distance lorsqu'il n'y avait pas de vent. En l'occurrence, le ravin lui était utile, car il l'abritait des vents d'ouest dominants et lui permettait de faire son réglage à zéro à toute distance pendant les accalmies, quand il n'y avait pas la moindre brise.

Pendant sa formation spécialisée de tireur d'élite à quantico et, plus tard, au Vietnam, Dar avait établi ses propres critères de précision. quand il utilisait des munitions de qualité compétition comme en ce moment, il ne s'estimait satisfait que lorsqu'il avait groupé ses tirs à l'intérieur d'un cercle de 20 mm à une distance de 100 m, 125 mm à 600 m et 300 mm -

plusieurs fois de suite - à 1 000 m. Ce dernier critère n'était pas aussi large qu'il en avait l'air, car il fallait à une balle de M-40 environ une seconde pour parcourir 600 m, mais deux bonnes secondes pour parcourir 1

000 m. Et deux secondes, c'est une éternité, balistiquement parlant. Le vent a le temps de varier sur une durée si longue ; et si la cible est en mouvement. .. adieu la précision.

Il passa cinq heures, le mardi après-midi, à tirer avec le M-40 dans les quatre positions : couché, assis, un genou à terre et debout. Il prenait place, la bretelle bien tendue, la crosse contre la joue, au ' point de soudure ^a idéal, le pouce calé sur le bois, le doigt sur la détente, sans contact avec le côté de la crosse, la respiration si calme qu'elle était imperceptible. Il fermait alors les yeux pendant plusieurs secondes. Si, quand il les rouvrait, les fils croisés du réticule étaient exactement au même endroit de la cible, il avait trouvé sa ' position de tir naturelle ^a.

Le plus dur à retrouver, pour lui, c'était le contrôle de la détente. quand il était dans les marines, cela lui était venu naturellement, mais il savait, fort de son expérience sur le polygone de tir, qu'il avait besoin de s'exercer pour recouvrer ses moyens. Le contrôle de 405

la détente consistait à presser la queue de détente jusqu'au point de déclenchement au bon moment de son cycle respiratoire tout en ajustant sa visée avec précision, puis à la presser d'une fraction de millimètre supplémentaire sans bouger l'arme le moins du monde. Ce n'était pas très compliqué, mais il fallait de la concentration, un contrôle musculaire parfait et un contrôle respiratoire absolu.

Après avoir effectué le réglage à zéro du M-40, il disposa des cibles dans un espace découvert situé en contrebas du chalet et tira plusieurs dizaines de chargeurs en tenant compte du vent. Il y en avait pas mal, et les balles de 7,62 mm, sous un vent de 25 km/h, déviaient de 12,6 cm sur une distance de 200 m, ce qui représentait tout de même un déport de 55,5 cm par rapport à la cible zéro à 600 m, et de 133 cm à 1,4 km, ce qui était ridicule. Et, bien entendu, le vent n'était pratiquement jamais régulier.

Dar savait que la nouvelle génération de snipers allait au combat avec une calculatrice dans la poche ou, dans le cas de systèmes d'armes plus sophistiqués, des mini-ordinateurs incorporés dans la lunette et couplés à

des détecteurs de vent.

Il estimait que c'était faire bien peu de cas des possibilités et aptitudes humaines. On l'avait entraîné à mesurer d'instinct la force du vent. Moins de 5 km à l'heure, on ne sent rien, mais la fumée dérive. Avec des rafales de 10 à 15 km, les feuilles des arbres bougent continuellement. Il avait depuis longtemps appris à évaluer la vitesse du vent d'après le bruissement des branches des pins Douglas et ponderosa qui entouraient le chalet. Un vent de 15 à 20 km/h soulève le sable et la poussière, fait voler les feuilles mortes et tourbillonner les vieux papiers. Entre 20 et 25, il courbe les jeunes bouleaux dans la campagne.

Dar savait d'instinct, même à l'époque où il n'était qu'une jeune recrue dans le camp d'entraînement des marines, que la vitesse du vent n'est qu'une petite partie de l'équation. Sa direction doit être d'abord prise en compte. Un vent qui souffle à angle droit par rapport à la direction du tir

- à 8 h, 9 h ou 10 h, ou bien à 2 h, 3 h ou 4 h - est un vent direct. Un vent oblique -ai h, 5 h, 7 h ou 11 h -doit être affecté du coefficient 1/2.

Ainsi, une brise de 12 km/h doit être considérée comme faisant 6 km/

h pour les réglages latéraux de la lunette. Enfin, si le vent souffle de face ou de dos (6 h ou bien

406

midi), l'effet sur la balle est minime : une très légère accélération ou perte de vitesse. Tout pilote de planeur a l'habitude de tenir automatiquement compte de ces facteurs.

Une fois ces données intégrées, de préférence en microsecondes, Dar utilisa la vieille formule du tireur d'élite des marines, exprimée en centaines de mètres multipliées par la vitesse du vent en km/h et divisées par 15. Il était capable de faire ce calcul instantanément, de manière totalement instinctive, même au bout de toutes ces années.

Couché ou accroupi dans la petite prairie toute en longueur pendant tout l'après-midi du mardi, il avait allumé à côté de lui son petit moniteur vidéo couplé avec la caméra n° 1 pour s'assurer que personne n'arrivait au chalet pendant qu'il s'entraînait. Il portait tantôt son costume ghillie, tantôt son pantalon vert avec une chemise épaisse. Il tirait sur des cibles standard ou sur des cibles de jeu de rôle et se concentrait pour obtenir des groupes et des sous-groupes de minutes d'angle. Même quand il eut atteint la précision qu'il voulait dans ses tirs groupés, avec un vent qui soufflait en légères rafales et aux différentes portées qu'il s'imposait, il se garda bien d'oublier le point crucial : Ce ne sont que des cibles en carton.

Le mercredi soir, juste avant la tombée de la nuit, tous les hommes du FBI postés autour du ranch des Russes furent mis en alerte totale. Huit équipes tactiques en costume ghillie avaient déjà pris position à moins de 150 m de la maison, sur trois côtés de la propriété et le long de la route. Trois tireurs d'élite étaient cachés dans l'herbe haute à moins de cinq mètres de la pelouse immaculée.

À 16 h 30, le seul appel téléphonique de la journée survint. Il fut enregistré sur les magnétophones du FBI.

Une voix : Votre linge est prêt, monsieur Yale.

Une autre voix, probablement celle de Gregor Yaponchik : Très bien, je passerai le prendre.

Le FBI localisa l'appel en quelques secondes. Il venait d'une blanchisserie de Pasadena. Warren ordonna à l'un de ses agents de rappeler le numéro pour demander si le linge de M. Yale était prêt. Le patron répondit qu'il l'était et qu'il venait d'appeler M. Yale

pour l'en informer. Il s'excusa de ne pas pouvoir livrer le paquet, en expliquant que le nord de Pasadena ne faisait pas partie de leur zone de livraison. L'agent du FBI lui répondit que ce n'était pas grave.

À 20 h 10, une camionnette blanche s'arrêta devant la maison, et trois hommes de type hispanique en chemise grise et bleu de travail en descendirent. La camionnette avait sur le côté un bandeau publicitaire pour une entreprise de nettoyage et d'entretien de jardins, et l'agent spécial Warren fit téléphoner ses hommes dans les dix secondes qui suivirent pour vérifier si cette visite était orthodoxe. À cette heure tardive, la chose ne lui paraissait pas très catholique.

Mais elle l'était. La compagnie d'entretien assura à ceux qui l'appelaient qu'il s'agissait d'une opération hebdomadaire retardée à cause d'un problème de véhicule et de la complexité^a de la demeure précédente.

Les ouvriers s'étaient rendus. Syd expliqua plus tard à Dar que Warren avait failli dire à l'entreprise de rappeler ses hommes illico, mais les trois ouvriers s'étaient déjà mis au travail. Ils étaient en train de tondre la pelouse, de tailler les massifs et de couper un petit arbre mort.

Le responsable du FBI décida que le meilleur moyen de ne pas attirer l'attention était de les laisser finir. Il faisait à présent presque nuit.

L'un des ouvriers s'avança jusqu'à la porte, et les hommes du FBI, dans une maison située à 400 m de là, purent photographier Pavel Zuker en train de répliquer d'un air brusque au jardinier qui hochait rapidement la tête.

Puis Zuker referma la porte, et une seconde plus tard celle du garage bascula. Malgré l'absence de lumière, les hommes du FBI distinguèrent des sacs de débris végétaux qui s'entassaient contre le mur à côté des deux Mercedes.

Les ouvriers travaillaient rapidement. Ils voulaient finir avant la nuit noire. La pelouse fut tondue en un clin d'œil, à quelques mètres des snipers camouflés du FBI. À un moment, l'un des jardiniers arrêta sa tondeuse, ramassa un objet qui ressemblait à un fer à cheval et le lança dans les hautes herbes hors des limites de la propriété, où il faillit éborgner un tireur d'élite.

La nuit était presque totale lorsque les trois jardiniers arrêtaient tout

pour disparaître dans le garage sous l'œil attentif du FBI. Ils ressortirent un instant plus tard en traînant les énormes sacs de déchets.

408

- Comptez-les, ordonna Warren par sa liaison radio.
- Les sacs ? demanda un agent spécial malavisé.
- Mais non, crétin. Les ouvriers. Assurez-vous qu'il n'y en a pas plus de trois qui montent dans la camionnette.
- Bien reçu, firent les observateurs et tireurs d'élite tapis dans les herbes.

Les trois hommes chargèrent les sacs à l'arrière de la camionnette avec d'autres détritrus. La lumière de la véranda et de l'allée s'était allumée automatiquement. D'autres lumières s'allumèrent à l'intérieur lorsque le véhicule s'éloigna.

- On les intercepte ? demanda l'agent spécial à l'autre bout de la propriété.
- Négatif, répondit Warren. Leur patron nous a dit qu'ils faisaient des heures sup et qu'ils rentraient directement chez eux. Laissez-les passer.

Les snipers tapis dans l'herbe et les observateurs dans les maisons voisines et dans les hélicos qui tournaient à haute altitude mirent leurs équipements de vision nocturne. Tout le monde ici aurait préféré lancer l'assaut vers 3 heures du matin, au moment où les Russes dormiraient ou seraient le moins sur leurs gardes. Mais à cause de la chronologie des autres arrestations prévues, il avait été décidé qu'aucune intervention n'aurait lieu avant 5 heures. Warren, Syd et les autres estimaient qu'il valait mieux prendre le risque d'attendre l'aube, afin que Dallas Trace et tous ceux qui devaient être arrêtés dans la matinée ne puissent en aucun cas être alertés par les journaux du matin.

Dar avait également utilisé le Barrett Cinquante léger pendant plusieurs heures le mardi soir. C'était une expérience fascinante. L'arme reposait sur un bipied, mais elle n'en était pas moins difficile à manier. Elle pesait treize kilos et demi sans sa lunette et mesurait un peu plus de un mètre cinquante en longueur. Un vrai monstre. Si l'on ajoutait la visée M3a ultra télescopique ^a et quelques boîtes de

cartouches, le poids était suffisant pour rappeler à Dar qu'il avait le dos fragile.

Le mercredi, il avança un peu son travail à l'appartement, appela Syd en fin d'après-midi, prit la Remington 870 sous son lit, la 409

chargea, fourra quelques boîtes de munitions dans ses poches et descendit son sac pour le mettre dans le Land Cruiser. Il regarda soigneusement autour de lui dans le parking souterrain avant de s'approcher du véhicule.

Il aurait été stupide de se livrer à tous ces préparatifs pour se faire flinguer par un Russe en colère avec un calibre 22 dans son propre parking.

Mais il n'y avait personne.

Il se mêla à la circulation fluide du mercredi. Il voulait arriver au chalet avant la nuit, et ce fut largement le cas. Il s'arrêta au début de l'allée de gravier et alla allumer les caméras vidéo l'une après l'autre.

Rien en vue sur la route, et personne n'occupait les points stratégiques au-dessus du chalet. Personne non plus dans le champ de la caméra en contrebas du chalet. Personne, enfin, à l'intérieur.

Il alla se garer devant l'entrée, rangea ses sacs et ses cartons de provisions, puis s'occupa de préparer à dîner. Il aurait bien téléphoné à

Syd, mais il savait qu'elle allait être très occupée toute la soirée au centre de commandement tactique.

qu'importé ? se dit-il. Je saurai ce qui s'est passé demain matin par la radio, ou dans l'après-midi en lisant la presse du soir.

Il but une gorgée de café.

Je l'espère, en tout cas.

Aux environs de minuit, il vérifia soigneusement que la porte du chalet était fermée à clé et éteignit toutes les lumières. Il y avait encore du feu dans la cheminée, et la pièce était baignée d'une chaude lumière dansante. Il n'avait laissé allumées qu'une petite lampe dans la cuisine et une autre dans la chambre sur la table de chevet.

Au lieu d'aller se coucher, il prit avec lui la carabine et le petit

moniteur de contrôle, déplaça légèrement le tapis, ouvrit la trappe et descendit au sous-sol. La lumière s'alluma automatiquement. Il laissa la carabine debout contre le mur, déverrouilla la porte en acier et traversa la réserve jusqu'à la grille de ventilation. Il ouvrit le gros cadenas, inspecta avec sa torche le conduit poussiéreux puis rampa dans le tunnel en s'aidant des genoux et des coudes sur les 67 m. Plus essoufflé qu'il ne l'aurait voulu, il arriva à la deuxième grille, la décadennassa, sortit dans la galerie de mine abandonnée et trouva le M-40 enveloppé dans sa toile cirée et le sac à dos exactement à l'endroit où il les avait déposés la veille.

410

Il sortit le gilet pare-balles des marines, mit le gros sac à son dos et glissa la bretelle du fusil à son épaule droite. Il y avait de l'eau qui suintait un peu partout dans la galerie de mine. Les flaques, à certains endroits, faisaient quinze centimètres de profondeur. Il pataugeait dedans, en s'éclairant tant bien que mal avec sa torche. Il portait des bottes étanches, et son pantalon vert et sa chemise épaisse recouvraient le lourd gilet. À sa ceinture de toile était passé le poignard K-Bar en acier noir dans son fourreau. Son téléphone portable était dans la poche de sa chemise, mais éteint.

Arrivé à l'entrée de la mine, il éteignit la torche et mit ses lunettes LL

Bean de vision nocturne. C'était une nuit sans lune. Le ravin était peuplé

d'ombres de toutes sortes, mais il laissa ses yeux s'habituer à

l'obscurité, les lunettes relevées sur son front tandis qu'il grimpait le sentier le long de la paroi est du ravin et continuait en direction de la position qu'il avait sélectionnée.

La nuit était magnifique. Il n'y avait presque pas de nuages, et il faisait un peu froid pour un mois d'été, mais c'était parfait pour une petite marche.

L'équipe d'intervention du FBI enfonça la porte du ranch de Santa Anita à 5

heures précises. Les agents du FBI tirèrent des projectiles au gaz lacrymogène à travers toutes les fenêtres pendant que ceux qui étaient à la porte lançaient des 'flash bangs' dans le living avant de se ruer à

l'intérieur, leurs lasers tailladant la fumée à la recherche d'une cible.

Le living était désert. Les agents déployèrent des échelles et firent irruption par les fenêtres des chambres, couverts par les tireurs d'élite du FBI. Personne non plus dans les chambres.

L'agent spécial Warren était à la tête de la première vague d'assaut au rez-de-chaussée, et il fut le premier à grimper à l'étage. Deux hélicoptères se posèrent sur la pelouse tandis que deux autres restaient en vol stationnaire, leurs projecteurs trouant la fumée. Les occupants des deux hélicos tirèrent d'autres projectiles lacrymogènes à travers les fenêtres de l'étage.

Il n'y avait personne à l'étage. Personne dans la cuisine. Personne dans la cave.

411

L'une des dernières équipes arrivées sur les lieux transmet la nouvelle par radio. Il y avait des cadavres dans le garage.

Warren et une douzaine d'autres, encombrés par leurs armures de protection, leurs casques, leurs lunettes et leurs masques à gaz, furent sur les lieux en moins de vingt secondes.

Les trois hommes, de type hispanique, étaient en sous-vêtements. On les avait tués d'une balle dans la tête.

- Mais il n'y en a que trois qui sont montés dans la camionnette hier soir..., commença un agent spécial à l'air très jeune.

- Ces foutus sacs d'élitage, murmura l'agent spécial Warren.

- On élargit le périmètre ? demanda une voix derrière un casque. Warren se laissa aller en arrière contre l'encadrement d'une porte. Remettant le cran de sécurité de son H & K MP-10 à réducteur de bruit, il murmura d'une voix éteinte :

- Si ça se trouve, ils sont déjà au Mexique à l'heure qu'il est.

Il parla tout de même dans sa radio une seconde plus tard pour alerter le qG. Il demanda que la camionnette du service d'entretien soit recherchée par tous les moyens, au sol et par hélicoptère, et que les divers services de police soient mis immédiatement au courant pour qu'une vaste chasse à

l'homme s'organise sur tout le territoire national.

Un message arriva du lieu de détention clandestin où les inspecteurs Ventura et Fairchild étaient enfermés à Malibu. Apparemment, Fairchild, qui coopérait avec les enquêteurs, avait eu l'autorisation de faire un tour au bord de la mer, sous bonne escorte, la veille dans l'après-midi. Les agents du FBI ignoraient qu'il y avait une cabine téléphonique juste devant la plage. Ils l'avaient laissé s'éloigner quelques instants pour uriner dans la nature, et ce n'est que le lendemain matin, en se promenant sur la plage, lui aussi, que l'un des agents avait découvert la cabine. Il avait aussitôt fait le nécessaire pour savoir s'il y avait eu un appel la veille à l'heure où Fairchild était sorti.

Il y en avait eu un, de courte durée, quinze secondes, à 16 h 30. Le numéro appelé était celui du beau-frère de Fairchild, qui tenait un pressing à

Pasadena.

- Zut ! s'exclama l'un des agents.
- Putain de poisse ! renchérit un autre.

412

- Bordel ! fit l'agent spécial Warren, qui n'avait aucun homme dans le coin. Je parie que Fairchild a touché encore plus de fric que 1 autre ! Il l'a mieux caché, c'est tout !

- Faut-il parler des Russes à l'agent spécial Faber et à Mme Oison, la chargée d'enquête ? demanda le répartiteur principal.

Warren consulta sa montre. Il était 5 h 22. L'assaut de la demeure de Dallas Trace débuterait dans un peu plus de quatre-vingt-dix minutes.

- Faber et ses hommes sont déjà en position, et le silence radio est en vigueur, dit-il. J'appelle immédiatement Casio, l'agent responsable du périmètre de sécurité de Century City, qui couvre les arrières de l'équipe d'intervention, pour lui dire que nous lui envoyons un renfort d'une douzaine d'agents des équipes tactiques.

- Vous croyez qu'il y a une chance pour que les Russes essaient de délivrer Dallas Trace ? demanda un agent à la figure béate à côté de lui.

L'agent spécial responsable se mit à rire de bon cour.

- Pas la moindre, dit-il. Ces gens-là savent très bien que la machine s'est mise en route et qu'on ne peut plus l'arrêter. Ils ne vont pas échapper à un traquenard pour se précipiter dans un autre. On mettra Faber et les autres au courant quand ils auront accompli leur boulot.

La voix de Warren avait perdu toute trace d'humour, et ce fut sur un ton très peu officiel pour un responsable du FBI qu'il murmura :

- quant à ce flic de Los Angeles, ce Fairchild, je veux qu'on lui coupe les couilles.

Syd reçut le message huit minutes après que le FBI eut emmené Dallas Trace et ses trois gardes du corps dans des véhicules séparés. Elle était dans la rue devant la tour de bureaux de Century City, en train de secouer ses cheveux mouillés de transpiration et de défaire les attaches Velcro de son gilet pare-balles. Mais elle s'arrêta net lorsqu'elle lut le numéro sur son bipeur.

Warren expliqua la situation en deux phrases.

- Dar ! s'écria-t-elle en regardant sa montre.

413

- Madame l'enquêtrice, lui dit Warren, ces Russes ne sont pas des amateurs. Ils ont dix heures d'avance sur nous. Ils ne vont pas les perdre à se livrer à une stupide tentative de vengeance. Ils sont probablement au Mexique à l'heure qu'il est.

Elle n'entendit pas le reste. Elle était en train de hurler :

- Envoyez deux hélicoptères du FBI avec des équipes tactiques au chalet de Dar. Tout de suite !

Elle referma le couvercle du téléphone, prit sa mitraillette et courut prendre sa Taurus garée un peu plus loin. Elle ne se doutait pas que la liaison n'avait pas bien fonctionné et que l'agent spécial Warren n'avait rien entendu.

23

Warren, où es-tu ?

La nuit lui semblait interminable. Il se disait que c'était peut-être parce qu'il n'avait pas l'habitude d'attendre dans le noir pendant des heures sur un rocher froid qu'un groupe d'étrangers vienne essayer de

le tuer. Mais non, se rassura-t-il. «a ne peut pas être ça la raison.

La position qu'il avait choisie était un affleurement rocheux situé sur le côté droit du ravin boisé. La roche sur laquelle il était tapi dominait le chalet de 250 m environ. Il voyait nettement le parking et l'entrée à

travers les trouées dans la végétation. Plus important encore, la dalle qu'il avait sélectionnée était à la même hauteur que les nids de snipers qu'il avait repérés à l'ouest. Cette dalle - le mot le gênait un peu - se trouvait en fait au milieu d'une fissure naturelle de la roche et commandait deux couloirs de tir, le premier vers le bas, en direction du parking et du chalet, et le deuxième, plus étroit, vers les positions des snipers. L'ennui, c'était que les rochers situés à l'est et au nord de sa propre position étaient plus hauts que lui et inclinés vers le bas, ce qui risquait de créer un ennuyeux problème de ricochet si quelqu'un se mettait à le canarder vraiment à partir de l'un de ces emplacements de choix. Il espérait que les choses n'en arriveraient pas là.

Il avait posé son Barrett calibre 50 dans une niche rocheuse sous la toile cirée sur laquelle il était maintenant couché. Il regrettait de ne pas s'être muni d'une feuille de mousse alvéolaire. Le gilet de douze kilos qu'il portait sur le dos était plus lourd que l'équivalent en Kevlar de la police. C'était le tout dernier modèle des marines, 415

avec un protège-poitrine en céramique capable de stopper une balle de fusil de 7,62 même à une distance moyenne. Mais il était raide et inconfortable.

Je me fais vieux, se dit-il.

Le Cinquante léger était sur son bipied posé sur la dalle légèrement en pente. Il y avait de la place, à côté de lui, pour les munitions de rechange, les jumelles Leica à calculateur de distance et le moniteur-récepteur. La vieille carabine M-40 était sous la bêche de camouflage à sa droite, prête à entrer en action en un instant s'il avait à tirer sur l'autre nid de sniper.

Il se disait que si les Russes ne venaient pas cette nuit, ils ne viendraient probablement jamais.

Son plan était relativement simple, sans rien de vraiment héroïque. Si jamais ils se pointaient au chalet avant que le FBI ne leur mette le grappin dessus, il avait son téléphone portable chargé à bloc et déjà

programmé sur les numéros de Syd et de Warren. Il avait toujours considéré

son chalet comme étant au bout du monde, mais le réseau n'en était pas moins excellent. C'était l'avantage de vivre en Californie du Sud. Les gens qui se faisaient construire dans la région des résidences secondaires somptueuses ne pouvaient généralement pas se permettre de couper totalement le contact avec le monde extérieur, même pour une heure.

Il espérait qu'il n'y aurait pas d'échange de coups de feu et qu'il resterait tapi dans son affût pendant que les Russes attendraient qu'il sorte du chalet, jusqu'à ce que les hélicos arrivent avec leurs équipes de professionnels. Mais s'il se faisait repérer, il était prêt à riposter et à

tenir les Russes occupés au moins jusqu'à l'arrivée de la cavalerie. Sa position défensive était pratiquement aussi solide qu'à Dalat dans le passé. Elle était bordée d'un côté par le ravin, impossible à approcher sans se faire voir par l'ouest ou le sud, où se trouvaient la route et le chalet, et difficile d'accès en grimpant côté est. Il avait apporté son costume ghillie, de sorte que si les tirs de riposte^a des Russes devenaient trop agressifs - et Dar considérait tout tir comme agressif -, il enfilerait sa tenue de camouflage et gagnerait la plaine située à l'est derrière la lisière des arbres. Lorsque les Russes arriveraient à la sortie du ravin, il serait invisible, et le FBI aurait le temps d'arriver en force.

416

Je dois être complètement parano, se dit-il peu de temps après avoir entamé

sa veille d'après minuit. Pour quelle raison ces gens tiendraient-ils à ce point à avoir ma peau ?

Mais intimement, il était convaincu de connaître la raison. Gregor Yaponchik et Pavel Zuker avaient reçu une formation de sniper, et plus que dans n'importe quel corps d'armée au monde un sniper était spécifiquement entraîné à traquer un individu. Les marines et les fantassins de l'armée de terre opéraient en petites unités affrontant d'autres petites unités, ou parfois un ennemi unique, mais seul le sniper est entraîné à utiliser des techniques de traque, de camouflage et d'embuscade à distance pour tuer un individu donné. Et à tous les coups, celui qui est en tête sur la liste des victimes d'un sniper, c'est celui qui représente pour lui la plus grande menace : le sniper du camp opposé.

Dar ignorait si les Russes ou leurs employeurs américains avaient eu accès à son dossier dans les marines, mais il ne pouvait pas prendre le

risque de supposer que ce n'était pas le cas après leur triple tentative de le liquider. Ils avaient échoué trois fois, et si Dar comprenait tant soit peu la mentalité du sniper - ce qui était tout à fait le cas -, il savait que quelqu'un comme Yaponchik éprouverait un intense sentiment de frustration s'il devait laisser ce travail inachevé.

Il se souvenait d'un dessin humoristique où il y avait un roi assis sur son trône en train de se dire : Je suis paranoïaque. Mais le suis-je suffisamment ?

La nuit s'écoula avec une lenteur extrême. Après s'être assuré qu'il n'y avait aucune lueur qui pût le trahir, il passa d'une caméra à l'autre avec son moniteur, en utilisant les lunettes de vision nocturne pour celles qui balayaient l'extérieur. Pas le moindre mouvement décelable en contrebas de la cabine. Pas le moindre non plus aux alentours des nids de sniper en face de lui. Aucun intrus autour du chalet.

Une partie de son cerveau était en train de rêvasser. Il l'y autorisa tant qu'elle n'interférait pas avec sa vigilance.

Il pensa à l'époque où il lisait les Stoïques. Il savait ce que la plupart des gens pensaient d'eux - si toutefois il leur arrivait d'y

penser. Serre les dents et encaisse. ^a Mais la plupart des gens étaient plus ou moins débiles.

Syd et lui avaient déjà parlé de ça. Elle comprenait la complexité de la pensée stoïque, principalement celle d'Épicure et de Marc Aurèle. Elle comprenait qu'on pouvait diviser la vie entre les choses sur lesquelles l'individu n'avait aucun contrôle et pour lesquelles il fallait faire preuve d'un maximum de courage, et celles sur lesquelles on pouvait et devait exercer un contrôle, avec toute la prudence nécessaire. Ces idées faisaient partie de l'existence et de la philosophie de Dar depuis si longtemps qu'il était étonné de les avoir en tête cette nuit entre toutes.

// ne s'agit plus de discourir sur ce que doit être l'homme de bien, mais de l'être, écrivait Marc Aurèle. Et Dar avait toujours essayé de vivre conformément à cette maxime.

quels étaient les autres enseignements de Marc Aurèle ? La mémoire quasi photographique de Dar lui rappela un autre passage.

Tiens toujours pour évident que la campagne est là-bas pareille à ce lieu-ci, et vois comment tout ce qui est ici est identique à ce qui se trouve ailleurs, que ce soit au sommet d'une montagne, au bord de la

mer ou en quelque autre lieu que tu pourras choisir. Tu t'apercevras que Platon a vu juste en disant : Enfermé dans les murs de la ville comme dans un enclos de berger sur la montagne. ^a

Et il était là, littéralement, enfermé dans son enclos de berger sur la montagne, en train de penser à la signification réelle de ce que disaient aussi bien Platon que Marc Aurèle. Au fond de lui-même, il n'était pas d'accord. Après la mort de Barbara et de son enfant, il n'avait pas pu continuer à vivre dans le Colorado. Il lui avait fallu du temps pour l'accepter, mais les choses avaient fini par se résumer à cela. Cet endroit où il se trouvait maintenant, cette montagne au bord de la mer, avait marqué pour lui le début d'une nouvelle existence.

Et aujourd'hui, son sanctuaire avait été violé. Les Russes avaient essayé

de les tuer, Syd et lui, non loin d'ici, et ils l'avaient filmé dans cet endroit même.

Il ne ressentait ni rage ni katalepsis imminente. Il avait refoulé ses sentiments depuis tant d'années, en se tournant uniquement, pour son salut, vers l'humour qui naît de l'ironie, qu'il ne se sentait 418

plus du tout gouverné par la colère. Mais tapi à l'af^t sur sa montagne, il était bien obligé d'admettre qu'il espérait l'arrivée des Russes. Malgré

ses rationalisations, cet espoir br^lait en lui comme un feu glacé.

Chaque fois que Dar se rendait sur le site d'un accident, il pensait à ...

pictète :

Dis-moi où je peux échapper à la mort ; trouve-moi le pays, montre-moi les hommes à qui je dois m'adresser, que la mort ne visite jamais. Révèle-moi un charme contre la mort. Si je ne peux pas en avoir, que veux-tu que je fasse ? Je ne puis échapper à la mort, mais dois-je pour autant la subir en tremblant et en me lamentant? (...) Par conséquent, si je peux changer les circonstances extérieures à mon gré, je le ferai ; mais si j'en suis incapable, je suis prêt à arracher les yeux à celui qui se mettra en travers de ma route.

...pictète méprisait peut-être ce genre de pulsion, mais Dar était obligé de reconnaître qu'il était prêt à arracher les yeux des Russes s'ils revenaient à la charge. ȳ cette pensée, il porta la main au long poignard K-Bar dans son fourreau à sa ceinture. Il avait passé une

bonne heure, la veille, à l'aiguiser, et une heure de plus à l'enduire de produit et à le polir, même si l'idée de glisser quelques centimètres d'acier glacé dans le corps d'un de ses semblables ne pouvait que lui donner envie de vomir aussitôt.

quelqu'un lui demanda : Comment chacun d'entre nous peut-il reconnaître ce qui convient à sa personnalité ? ^a Et il répondit : Comment le taureau, lorsque le lion l'attaque, découvre-t-il sa propre puissance et se porte-t-il en avant pour défendre tout le troupeau ? ^a

Au diable ...pictète. Dar ne se considérait pas comme un homme courageux...

ni comme un taureau. Et il n'avait pas de troupeau à protéger du lion.

Syd.

Son nom lui était venu spontanément à l'esprit, et il ne put s'empêcher de sourire. Pendant qu'il était tapi là sur la roche en pleine nuit, à

soixante-dix kilomètres de la ville et du danger, Syd se préparait à donner l'assaut à la citadelle des méchants. C'était elle qui protégeait le troupeau.

419

Les heures passaient tandis qu'il ne cessait de changer de position pour essayer d'être plus à l'aise, observant les environs avec ses lunettes de vision nocturne et son moniteur, tendant l'oreille pour écouter la brise dans les pins (en estimant instinctivement la vitesse du vent) et déconstruisant de manière générale la philosophie qui lui avait servi de base toute sa vie.

Tu n'es qu'une ,me chétive qui soulève un cadavre, avait enseigné ...

pictète. Pour avoir vu dans sa vie un grand nombre de cadavres tout frais, Dar pouvait difficilement contester cela. Mais au cours des quelques semaines qui venaient de s'écouler, pendant les moments qu'il avait passés avec Syd, il n'avait pas eu l'impression d'être un corps mort animé par une petite flamme. Il était obligé d'admettre qu'il s'était senti... bien vivant.

À 5 heures, fatigué et endolori mais les sens toujours en éveil, il avait fait le bilan de ses bases ontologiques et épistémologiques et en avait conclu qu'il était un idiot.

Ressemble au promontoire contre lequel, continuellement, les vagues se brisent, avait enseigné Marc Aurèle. // reste dressé, et dompte la fureur des flots autour de lui.

C'est de la merde, se disait Dar. Marc Aurèle n'était-il donc jamais allé

au bord de la mer ? Ne savait-il donc pas que, tôt ou tard, les promontoires finissaient par s'écrouler et par disparaître ? Sans doute la mer Egée n'était-elle jamais démontée autant que le Pacifique qu'il contemplait chaque semaine. La mer a toujours le dernier mot. De même que la pesanteur.

Après avoir essayé pendant dix ans d'être un promontoire, il en avait marre.

Les premières lueurs précédant l'aube se glissèrent sur les collines de l'est. Dar ôta son appareillage de vision nocturne mais continua de surveiller le moniteur. La route était déserte, le chalet était vide et la prairie en contrebas immobile. Les positions de sniper ne cachaient ,me qui vive.

¿ 7 heures, Dar éprouva un élan de soulagement auquel se mêlait un étrange sentiment de déception. Les opérations avaient d° commencer. Syd lui avait dit - et c'était bien compréhensible - qu'ils s'occuperaient des Russes avant de s'attaquer aux ressortissants américains.

420

¿ 7 h 30, il eut envie de dire merde à tout ça et de dévaler la colline pour se préparer un petit déjeuner géant, appeler Syd et s'accorder quelques heures de sommeil. Mais il décida d'attendre encore un peu. Syd devait être encore occupée.

¿ 7 h 35, la caméra n° 1 laissa voir un mouvement dans l'allée. Un gros Suburban noir aux vitres teintées passa lentement devant l'objectif, s'arrêta, puis recula jusqu'à un petit emplacement de stationnement face à

l'arbre o° était la caméra.

Cinq Russes en sortirent. Ils portaient tous un sweat et un pantalon noir, mais Dar reconnut aussitôt Yaponchik et Zuker. Le plus ,gé - celui qui ressemblait à Max von Sydow - semblait presque triste tandis qu'il passait leurs armes aux autres. Les trois plus jeunes s'éloignèrent sur la route et sortirent rapidement du champ de la caméra avec leur AK-47 en bandoulière.

Malgré la petitesse de son moniteur, Dar vit qu'ils avaient aussi un poignard et un pistolet semi-automatique à la ceinture.

Yaponchik et Zuker avaient également des pistolets à la ceinture, mais ils furent les derniers à sortir leurs fusils de l'arrière de l'utilitaire.

C'étaient des Snayperskaya Vintovka Dragunova, du type qui avait servi à

assassiner Tom Santana et les trois agents du FBI.

Dar sourit malgré lui. Malgré tout l'argent qu'ils avaient, ces Russes s'en tenaient aux armes qui leur étaient familières. Par sentimentalisme, se dit-il en caressant la crosse de son antique carabine de sniper. Il vit que les deux armes étaient munies de magasins amovibles d'une contenance de dix cartouches et d'un ensemble combiné de cache-flamme et de compensateur de recul et de leur. Il avait remarqué que les AK-47 des trois autres étaient également munis de réducteurs de bruit. De toute évidence, ils étaient venus pour tuer discrètement Dar Minor en passant avant de poursuivre leur route.

Dar connaissait les limitations du SVD en tant qu'arme de précision. 600

m, c'était encore acceptable. Mais à 800, il n'y avait plus qu'une chance sur deux de toucher une cible immobile de la taille d'un homme. En théorie, cela donnait au M-40 de Dar un sérieux avantage. Malheureusement, la distance qui le séparait du chalet était inférieure à 500 m, et il était encore moins loin des deux nids de sniper vers lesquels Yaponchik et Zuker semblaient se diriger.

421

Il suivit le déploiement des Russes avec ses caméras. L'un d'eux, avec sa mitrailleuse, rampa dans l'herbe pour se poster au milieu de la prairie en pente au sud du chalet. Deux autres s'enfoncèrent dans les bois qui dominaient l'habitation. Yaponchik et Zuker entrèrent dans le champ de la caméra sur la crête de la colline, se concertèrent un instant et choisirent la moins évidente des deux positions repérées par Dar. Avec sa caméra, il suivait parfaitement tous leurs mouvements tandis qu'ils s'installaient dans leur fortin et rangeaient autour d'eux leur matériel de tir et de visée.

Le cour de Dar battait à coups redoublés. Le moment est venu de faire appel à la cavalerie, se dit-il. Il sortit son portable, vérifia qu'il était

bien chargé - il s'était muni d'une batterie supplémentaire, de toute manière -

et posa le pouce sur la touche préprogrammée sur le numéro d'urgence de l'agent spécial Warren. Mais au même instant, un mouvement nouveau sur l'écran capta son attention.

Le moniteur était réglé pour passer automatiquement d'une caméra à l'autre à intervalles réguliers. Et il voyait maintenant la Taurus de Syd qui passait devant le Suburban garé sur le côté, ralentissait, puis continuait en direction du chalet, où les Russes attendaient.

24

Extermination

Dar appuya immédiatement sur la touche préprogrammée pour le portable de Syd. Elle ne répondit pas. Il laissa sonner tout en se penchant en avant pour scruter les alentours du chalet avec ses jumelles Leica DBII gyrostabilisées.

Elle était arrivée.

Elle était descendue de la Taurus avec une mitraillette Heckler & Koch à la main, canon pointé, son sac de voyage en bandoulière dans le dos. Elle s'approcha prudemment du chalet. Dar supposa qu'elle avait désactivé la sonnerie de son téléphone, ou qu'elle l'avait éteint. Elle portait encore le gilet en Kevlar du FBI, mais son armure noire était défaite, les attaches Velcro pendantes sur le côté. Ils pouvaient aisément l'atteindre au cou à cette distance.

Il sentit son pouls qui s'affolait et son esprit qui se vidait. Il ne savait plus où se trouvaient les deux Russes avec leurs fusils d'assaut.

quelque part dans les bois, pas loin de Syd. Et il n'avait aucun moyen de la prévenir.

Concentre-toi, bordel ! Il lutta pour retrouver une respiration et un pouls réguliers. Syd était à présent à quinze mètres de la porte du chalet. Il la perdit de vue une seconde plus tard. Les deux Russes étaient toujours invisibles.

Il passa la tête par-dessus le rebord rocheux juste assez longtemps pour observer à la jumelle la position de Yaponchik et Zuker. Il n'apercevait que le haut de la tête de Zuker et le canon du SVD de

Yaponchik. Zuker observait le chalet avec ses jumelles. Dar avait 423

mémorise l'angle de tir des deux positions. Il savait que Syd allait apparaître, à bonne portée, dans deux secondes. Avant de rentrer la tête, il vit que Zuker murmurait quelques mots dans une radio.

Merde ! Les Russes pouvaient communiquer entre eux, et il ne pouvait pas contacter Syd.

Elle apparut à découvert. Son attention se concentrait sur le chalet. Elle avait l'air surprise, comme si elle s'attendait à une situation différente.

Elle fit un pas en avant, prudemment, sa mitraillette H & K pointée, le dioptre de visée tout prêt, pivotant du versant boisé de la colline sur sa gauche à la porte du chalet devant elle puis sur sa droite.

C'est fermé à dé, pensa Dar avec force, comme s'il voulait envoyer l'information par télépathie. Il n'y a pas d'autre clé sur place. Tu ne peux pas entrer, Syd.

Il prit son M-40, regarda à travers le viseur en s'apprêtant à tirer à côté

d'elle pour la mettre en garde, lorsqu'il eut soudain une idée. Il reposa l'arme et prit ses jumelles.

Syd s'avança lentement vers la porte du chalet. S'il ne l'avait pas fermée à clé, les Russes l'auraient peut-être laissée entrer avant de faire irruption à l'intérieur, dans l'espoir de les piéger tous les deux à la fois. Mais si elle essayait vainement d'ouvrir, en leur montrant ainsi qu'il n'était pas à l'intérieur, ils allaient à coup s'œ la mettre en pièces.

Il regarda le moniteur, sur lequel la caméra n° 3 montrait le troisième Russe en train de se rapprocher sur la pente sud. Il était maintenant à

moins de trente mètres du chalet.

Dar regarda de nouveau à travers ses jumelles. Elles étaient pourvues d'un laser de classe 1, mais le système était prévu pour lancer des éclairs de télémétrie et non pour projeter un rayon continu. Néanmoins, en pressant le bouton rouge de manière répétée aussi rapidement qu'il put, il réussit à

faire danser un point rouge pratiquement aux pieds de Syd.

Elle baissa les yeux pendant une très longue seconde, en proie à une confusion totale. Il espérait que les Russes ne pouvaient pas voir la lueur rouge interceptée par les aiguilles de pin. Juste au moment où elle prenait conscience de ce qu'elle était en train de voir, il pointa les jumelles sur sa poitrine et continua de presser frénétiquement le 424

bouton rouge. L'affichage numérique sur le côté du télémètre indiquait 240

m, 239 m, 238 m, mais Dar l'ignora et continua de faire clignoter le point rouge sur l'armure noire de Syd, juste au-dessus de son sein gauche.

Elle se laissa tomber à terre et roula sur le côté comme si une trappe s'était soudain ouverte pour l'engloutir. Il y eut des hoquets étouffés venus de la forêt, puis un faible craquement issu de la crête en face, et les balles crépitèrent à l'endroit où Syd se trouvait une seconde avant. Il la suivit assez longtemps avec ses jumelles pour la voir rouler derrière le tronc couché d'un pin Douglas. Des éclats d'écorce et de bois pourri volèrent dans toutes les directions. Les tireurs invisibles embusqués dans les bois continuaient de faire feu avec leurs AK-47 munis de silencieux.

L'absence de bruit rendait la scène tout à fait irréelle. Mais une seconde plus tard, la réalité reprit ses droits lorsque Syd leva son H & K MP-10

au-dessus de l'arbre couché et tira au jugé en direction des bois. Le bruit fut tout à fait audible, mais le résultat négligeable.

Dégage de là ! Ne reste pas ici ! Yaponchik a de quoi pulvériser ce tronc pourri !

Cette fois-ci, la télépathie sembla fonctionner. Il la vit rouler sur le côté juste au moment où les balles de SVD - le fusil russe pouvait tirer en mode semi-automatique - déchiraient le tronc d'un diamètre de 75 cm comme s'il était en papier mâché.

Il décida qu'il était temps pour lui d'entrer dans la danse. Il rampa jusqu'au Barrett Cinquante léger, visa le bosquet de pins, de sapins et de bouleaux juste au-dessus de Syd et ouvrit le feu. Le bruit fut terrible.

Dar avait presque oublié que les cinq premiers chargeurs qu'il avait

disposés sur la roche étaient garnis de cartouches SLAP - pénétrateurs de blindage léger à sabot - capables de traverser une plaque d'acier de 19 mm d'épaisseur à une distance de 1 200 m. L'effet sur un certain nombre d'arbres fut spectaculaire. Un jeune pin ponderosa fut propulsé en l'air à

quatre mètres du sol et retomba dans un énorme fracas. Un pin Douglas géant absorba un projectile, mais vacilla sur toute la hauteur de ses 60 m comme s'il était soumis à un vent violent, en projetant des morceaux d'écorce et de la sève dans toutes les directions.

425

La cadence de feu intense ne dévia pas le tir de Dar, bien qu'il n'eût pas grand-chose à viser en réalité.

Je suis en train de massacrer les arbres, se dit-il. Les douilles éjectées résonnaient sur la roche autour de lui. Sa sensibilité de sniper en était heurtée. On lui avait appris à ne pas éparpiller ses cartouches. Mais il ignora le côté esthétique de la situation et chargea un deuxième magasin -

garni, cette fois-ci, de cartouches normales 12,7 par 99 mm, tirant des balles normales 709 grains - et fit feu de nouveau en direction des bois, en essayant de repérer des mouvements ou des lueurs de départ.

Ces tirs soutenus durent ébranler les Russes, car ils cessèrent de tirer.

quant à Syd, elle semblait être à court de munitions. L'espace de deux ou trois secondes, tout demeura silencieux, à l'exception du sifflement persistant dans les oreilles de Dar.

J'ai merde, se dit-il, un peu trop tard. J'ai complètement merde.

Il fit pivoter le canon du Barrett .50 jusqu'à ce que la porte du chalet soit dans sa ligne de visée. Il mit en place un nouveau chargeur SLAP. Le premier tir perça un trou de douze centimètres de diamètre dans la porte au-dessus de la poignée. Le deuxième pulvérisa la serrure. Le troisième ouvrit la porte à la volée et faillit la dégonder.

Vas-y, vas-y, pensa-t-il à l'adresse de Syd. Puis il fit quelque chose qui aurait dû lui être fatal. Il se dressa à genoux en braquant le lourd Barrett 82-A1 en direction de Yaponchik et Zuker. Il cala le canon du fusil contre la roche. Si les Russes l'avaient déjà repéré, il était mort.

Il aperçut la tête de Zuker qui dépassait, les jumelles braquées sur un point situé à 20 m sur sa droite. Il le cherchait toujours. Dar vida alors les sept cartouches restantes de son chargeur.

Les balles perforantes semblèrent exploser autour du Russe abrité par son rocher. Des éclats de granit volèrent à quinze mètres dans les airs. Une balle trop haute percuta le rocher au-dessus de la position de tir et déclencha une petite avalanche de pierres et d'éclats de roche. Mais Dar savait qu'il n'avait touché aucun des deux Russes.

Il se tapit de nouveau dans son abri rocheux. Il ne voyait plus Syd. Il brancha le moniteur sur les caméras intérieures.

426

Elle avait réussi à entrer et se tenait accroupie derrière la fenêtre de la chambre. Les Russes qui encerclaient le chalet étaient en train de l'arroser de leurs armes automatiques. Les échardes de bois et les éclats de verre pleuvaient sur le lit, éventraient les coussins et forcèrent Syd à

se retrancher au coin de la pièce. La porte était restée ouverte. Dar vit qu'elle avait épuisé les munitions de son H & K MP-10 et qu'elle avait laissé ses chargeurs de rechange dans son sac à l'extérieur. Avec son téléphone, se dit-il en faisant la grimace. Elle était maintenant accroupie avec son Sig Pro 9 mm tenu à deux mains braqué sur l'ouverture de la porte.

Visiblement, elle attendait de pied ferme l'arrivée du premier Russe.

Il sortit son téléphone et fit le numéro du chalet. Le moniteur n'émettait aucun son, mais il la vit sursauter et tourner son regard vers le combiné.

Réponds ! Je t'en supplie, réponds !

Il y eut une brève accalmie dans le tir des Russes, et elle plongeait en direction du téléphone. Elle le prit sur la table et retourna dans le coin du chalet. Dar ne cessait de faire la navette entre le moniteur et le viseur de son Cinquante léger, prêt à massacrer les Russes s'ils faisaient mine de donner l'assaut au chalet.

- Syd!

- Dar ! O' es-tu ?

- Sur la colline. Ils t'ont touchée ?

- Négatif.

- Bon. ...coute bien. Il y a une trappe qui conduit au sous-sol. Elle se trouve sous le tapis du côté droit du lit, à quatre mètres de toi. Les clés sont sous le bac à glace du frigo.

- Dar, combien de...

- Il y en a deux dans les bois au-dessus de toi avec des AK-47 à réducteur de bruit. Yaponchik et Zuker ont des fusils de précision et sont postés sur la colline. Il y en a un autre au sud du chalet... (il activa la caméra n^o

4. Le Russe était sous la véranda et se déplaçait vers le côté du chalet, visiblement prêt à entrer en force par la porte de derrière) sur le point d'entrer par-derrière ! acheva-t-il en hâte. Prends les clés ! Sauve-toi !

Il arrosa les bois voisins d'un feu de couverture nourri et vit l'image minuscule de Syd courir à travers la pièce, sortir le bac à

427

r

glace du réfrigérateur, saisir la petite pochette en cuir et retourner en courant à côté du lit.

Yaponchik et Zuker se mirent à tirer en même temps. Dar entendit le toussotement de leurs réducteurs inadéquats. Plus impressionnants furent les éclats de bois qui volèrent sur la façade nord lorsque les balles de 7,62 mm percèrent le bois à l'endroit où Syd était accroupie un instant plus tôt. La lampe préférée de Dar vola en éclats et tomba sur le plancher.

Il aurait voulu continuer à arroser la position des deux Russes, tout en sachant qu'il n'avait aucune chance de les toucher, mais il fallait qu'il s'assure que Syd avait réussi à se réfugier dans la cave.

Elle tripotait fébrilement les clés tout en faisant glisser vers elle le téléphone posé par terre.

- Je ne trouve pas cette putain de...

- La clé étroite, lui dit Dar. Oui, c'est ça.

La trappe s'ouvrit enfin, et la lumière du sous-sol s'alluma. Syd regarda autour d'elle. Le troisième Russe apparut dans l'entrée côté véranda et ouvrit le feu. Elle se baissa pour s'abriter derrière la trappe levée, mais la balle toucha le bois verni et la renversa en arrière. Elle disparut dans l'ouverture de la cave, et Dar vit le 9 mm qui glissait loin d'elle. Il avait dû lui échapper quand la trappe était retombée sur elle. Il priait pour que le bois dur doublé de métal ait arrêté les balles.

Les caméras du chalet montrèrent les deux autres Russes en train d'arriver devant la porte en se couvrant réciproquement. Le premier mit un genou à

terre et l'autre demeura debout. Ils balayaient l'entrée avec leurs pistolets. Celui qui était à l'intérieur leur fit signe qu'ils pouvaient entrer et leur montra la trappe.

Il sortit quelque chose de sa ceinture.

Merde ! pensa Dar. Une grenade, un truc comme ça.

Avant qu'il ait eu le temps de faire feu, le premier Russe avait soulevé la trappe et glissé la grenade à l'intérieur avant de se jeter sur le côté.

L'explosion souleva le panneau. Dar vit qu'il n'y avait plus de lumière dans la cave. L'entrée n'était plus qu'un trou carbonisé au milieu du parquet poli. Il vit les trois Russes se pencher au-dessus de l'ouverture et pointer leurs armes en direction des ténèbres.

Utilisant le moniteur vidéo comme point de référence, Dar pointa le Cinquante léger et tira deux cartouches SLAR. La première balle traversa le mur un peu à gauche de la fenêtre et toucha le Russe qui avait balancé la grenade. Le projectile perforant pénétra le bas du dos et fit éclater l'épine dorsale, les organes internes et la cage thoracique de l'homme avant de ressortir du chalet en perçant un trou dans la fenêtre donnant au sud. La deuxième heurta le cadavre à la tête au moment où il tombait et la fit exploser.

Il vit les deux autres Russes chanceler puis tomber à leur tour. L'un des deux, visiblement, avait été touché au bras et au visage, là où son armure ne le protégeait pas, par des éclats d'os du crâne.

Dar visait à présent l'endroit où le tueur indemne s'était couché au coin du mur, là où s'était trouvée Syd quelques instants auparavant. Il tira les trois cartouches SLAP qui restaient dans le magasin à travers le mur à cet endroit. Deux des balles ratèrent leur cible - trop haut. Le Russe s'était recroquevillé dans la position du fœtus. Mais la troisième

balle le toucha au-dessus de la cheville, faisant sauter le pied qu'elle projeta ainsi qu'un manchon d'os blanc à travers la pièce, où il passa tout près du dernier Russe prostré.

Dar remplaça d'un coup sec le chargeur vide et s'aperçut seulement alors qu'il était la cible d'un feu nourri.

Yaponchik et Zuker étaient en train de le canarder en même temps. Les gros projectiles de 7,62 mm frappaient la roche exposée à l'est, à l'ouest et au nord. Certains coups mieux ajustés que les autres faisaient ricocher les balles dans son trou orienté est-ouest. Les balles sifflaient à quelques centimètres de ses bottes avant de ricocher vers le haut et vers l'extérieur. Les autres ricochets, ceux qui provenaient des dalles rocheuses inclinées au-dessus de lui et derrière lui, étaient aussi dangereux qu'il l'avait prévu.

Son sac à dos fut touché par une balle. Ses jumelles Leica furent atteintes à leur tour et tombèrent dans le ravin. Puis une balle se logea dans le dos de son gilet de marine, entre les omoplates. L'impact n'avait pas été trop violent. Rien de plus que si quelqu'un lui avait donné un grand coup dans le dos avec quelque chose de dur. Cela lui coupa la respiration pendant une minute entière, et sa vision se brouilla, aussi rouge que s'il avait fait un looping de 3 G à bord d'un planeur.

Peut-être que ma colonne vertébrale a été atteinte et sectionnée, se dit-il confusément, avec du recul, en se t,ant le dos. Il y avait un 428

429

joli trou dans le treillis de camouflage, mais le gilet pare-balles qu'il portait dessous était intact. Il sentait le projectile écrasé pris dans la fibre de métal et de céramique.

Seigneur ! se dit-il. Et ce n 'était qu 'un ricochet, à 300 m, alors que la vitesse initiale avait déjà été amortie par le premier impact !

Il y avait là des implications philosophiques aussi bien que physiques à

considérer, mais avant que Dar p°t remettre pleinement en service les rouages ébranlés de son corps et de son esprit, il entendit d'autres balles siffler autour de lui. Il regarda son moniteur vidéo.

Le dernier Russe survivant - ou, tout au moins, en état de fonctionner -

avait rampé sur le plancher du chalet jusqu'à la trappe, et il arrosait à présent le sous-sol avec son AK-47.

Dar ne voyait pas comment Syd aurait pu survivre si elle était restée dans le couloir de la cave au lieu de s'enfermer dans la réserve. Mais il décida qu'il devait avant tout éliminer ce Russe.

Le problème, avec un plan comme ça, c'était que les SLAP pouvaient très bien se frayer un chemin jusque dans la cave et tuer Syd si, par exemple, elle gisait blessée dans le couloir. La chambre de sécurité ^a avait des parois doublées d'acier, mais le couloir qui y menait n'avait qu'un plafond normal pour le séparer des projectiles perforants. Il retira le chargeur de SLAP, tapa à deux reprises sur la roche un magasin de cartouches normales calibre 50 et le chargea dans son Cinquante léger.

Ignorant les balles qui ricochaient autour de lui et dans son dos sur la roche, il se servit du moniteur pour viser le Russe tout en contrôlant sa respiration. Le réticule à fils croisés se stabilisa sur le mur derrière lequel l'homme était tapi. Il pressa la détente.

Peine perdue. Les trois premières balles traversèrent le mur de bois sans problème, mais furent déviées et ratèrent leur cible. De plus, il avait l'impression qu'elles pénétraient également le plancher. Il allait être obligé d'utiliser le M-40, en espérant qu'il aurait l'occasion de tirer à

travers la fenêtre.

L'attention du Russe était distraite par les projectiles gros calibre qui pleuvaient autour de lui. Il regarda, par-dessus son épaule, les trous dans le mur. Sur le moniteur, Dar vit qu'il s'adressait à son copain qui gisait dans l'autre coin du chalet. Mais l'homme qui venait de perdre son pied était inconscient et baignait dans une mare de sang.

430

Dar sortit sa Remington 700 de sa cachette sous le rebord rocheux. Une balle ricocha à ce moment-là à deux reprises et lui rentra dans le dos de la cuisse, juste en dessous de la fesse. Dar serra les dents pour ne pas hurler et regarda par-dessus son épaule. Il ne vit rien à cause de l'épaisseur du gilet et de la vareuse de camouflage. Mais quand il passa la main, il la retira pleine de sang. Il décida de faire comme s'il ne s'agissait que d'une blessure superficielle, dans les tissus

musculaires et gras, n'ayant touché aucune artère. Il saurait bien assez tôt s'il se trompait ou non.

Il regarda dans sa visée Redfield, sans perdre de vue de l'œil gauche le moniteur miraculeusement épargné jusque-là par les ricochets. Comme tous les spécialistes scientifiques appelés à utiliser un microscope ou un télescope, il avait appris, en tant que sniper, à se concentrer sur l'œil vissé à l'oculaire tout en gardant l'autre ouvert pour évaluer les distances et favoriser la vision périphérique.

L'attention du Russe à l'intérieur du chalet semblait avoir été détournée par les projectiles de calibre 50. Mais il se reprit, mit un genou à terre et se pencha pour regarder par l'ouverture de la cave. Il espérait sans doute pouvoir annoncer à Yaponchik et Zuker qu'il n'y avait plus qu'un cadavre à l'intérieur avant de quitter le chalet en hâte.

Il se pencha un peu plus en avant. Soudain, il y eut un énorme éclair, et le visage ovale du tueur sur le moniteur devint un patchwork irrégulier de points gris et noirs. Le corps vola en arrière pour retomber les bras en croix. Son AK-47 glissa sur le plancher.

Dar cessa de tirer pour regarder. Les balles sifflaient au-dessus de lui.

L'une d'elles ricocha à un millimètre de son oreille droite. La partie sereine de son cerveau lui apprit que le feu dirigé contre lui avait diminué d'intensité. De toute évidence, il n'y avait plus qu'un seul SVD

qui tirait à présent sur sa position, ce qui signifiait que Yaponchik ou Zuker - probablement ce dernier - était en train d'opérer un mouvement tournant pour le prendre à revers. Mais le centre de l'attention de Dar, pour le moment, était le rectangle noir sur le moniteur vidéo.

La tête et les épaules de Syd surgirent rapidement, et la carabine encore plus rapidement. Elle pivota, le canon braqué, vit les trois Russes morts mais scruta avec attention chaque recoin du chalet.

431

Dar ne put s'empêcher de sourire. Elle avait trouvé la Remington 870 qu'il avait laissée dans le couloir. Elle avait dû ouvrir la porte de l'abri et s'y cacher, ou tout au moins rester derrière la porte blindée lorsque le Russe avait balancé la grenade et tiré avec son AK-47. Puis elle était venue à sa rencontre.

Il tendit la main vers le mobile passé à sa ceinture pour l'appeler. Mais il avait été arraché par une balle.

Merde !

Il vit Syd se précipiter vers le téléphone resté par terre. Mais il avait été réduit en miettes, lui aussi, par l'une de ses balles de calibre 50. Il la vit licher le combiné puis ramper vers le Russe auquel il manquait un pied. Elle tira la radio passée à sa ceinture et le micro maintenu par des sangles sur son épaule gauche. Elle écouta un instant. Dar se souvint qu'elle comprenait le russe.

Brave fille, se dit-il, aussitôt heureux qu'elle n'ait pas pu entendre son commentaire sexiste. Ils n'avaient plus aucun moyen de communiquer, mais elle pouvait au moins se renseigner sur ce que les deux Russes survivants étaient en train de manigancer sur la colline.

Ce qui rappela à Dar qu'il avait intérêt à abandonner sa position avant que Zuker ne se pointe derrière lui et n'ouvre le feu dans la tranchée de pierre.

Le SVD faisait toujours des ricochets sur la roche au-dessus de sa tête, et c'était si bien visé que Dar, instinctivement, avait la confirmation que c'était Yaponchik, le chef d'équipe, qui était resté sur sa position et avait envoyé son guetteur le prendre à revers.

Naturellement, Dar avait choisi un endroit où il n'était pas facile de le prendre à revers. Son champ de vision et sa zone de tir contrôlaient une grande partie des alentours et de la zone nord du chalet. Il était peu probable que Zuker descende par là pour franchir le ravin à l'endroit où il s'aplatissait, dans l'espoir de trouver un moyen, de l'autre côté, de franchir la paroi est sans que Dar l'entende arriver. Zuker devait donc progresser vers l'est et vers le nord, en longeant la crête, à l'abri des sous-bois, sachant ou espérant qu'il trouverait un passage à l'endroit où

les parois du ravin se rapprochaient et où il était le plus profond. Les Russes étaient déjà venus repérer les lieux, et Dar supposait qu'il connaissait le passage, en bon sniper. Il

432

devait savoir qu'il y avait un tronc d'arbre en travers du ravin tout près de la cascade de Reichenbach, comme Dar l'avait surnommée en privé. Le sapin géant était tombé de nombreuses années auparavant. L'écume de la cascade le rendait glissant, et il était recouvert de

mousse. Le gouffre était prolongé de part et d'autre par des ravines couvertes d'épais buissons. Dar estimait sa profondeur à 18m à cet endroit, avec des parois à

pic et rien d'autre que des blocs rocheux en contrebas.

Glissant le Cinquante léger à l'abri d'un rocher pour éviter qu'il soit touché par les ricochets calculés de Yaponchik, il jeta un dernier coup d'oeil au moniteur. Syd était accroupie derrière la fenêtre, la Remington dans les bras. Elle attendait visiblement la suite des événements. Il prit son M-40 et sortit à reculons de son retranchement, rampant en dessous de la crête rocheuse, hors de portée, pour la première fois, du tir de Yaponchik et de ses ricochets.

Il passa une dizaine de secondes à examiner ses blessures. Le dos de sa cuisse était cuisant, comme si on l'avait marqué au fer rouge, mais le sang se coagulait déjà, raidissant son pantalon déchiré, et la blessure ne devait donc pas être si grave. Il y passa la main avec précaution, et il se confirma qu'il s'agissait effectivement d'une éraflure, un peu plus profonde à la jambe droite qu'à la gauche. Il fut également surpris de découvrir que la balle qui avait détruit par ricochet son téléphone mobile avait traversé sa ceinture de toile et s'était logée dans son côté droit, sous la peau, au-dessus de la hanche. Ce n'était pas plus douloureux qu'une égratignure, mais il savait que le projectile avait entraîné avec lui des morceaux de tissu sale, et qu'il faudrait nettoyer tout ça et retirer la balle au plus vite s'il voulait échapper à l'infection.

On s'en occupera plus tard, se dit-il.

Il se mit à courir vers le nord à travers bois, le M-40 prêt à tirer, en évitant de faire trop de bruit au passage. Il faisait en sorte que sa tête demeure en dessous des rochers qui bordaient le ravin et de la ligne de visée de Yaponchik. Ses jambes lui faisaient mal. Il se rendit compte que la blessure formait un sillon continu d'une cuisse à l'autre, en passant par son postérieur. Pas très digne, se dit-il. Il percevait ses propres halètements, ponctués par le tintement des chargeurs et des munitions pour le M-40 dans ses poches.

433

Il savait que c'était sa vie qu'il jouait dans cette course éperdue. Si Zuker s'était mis lui aussi à courir, il avait dû arriver avant lui au pont et chercher la meilleure position de tir. Il pourrait le tuer à loisir quand il déboulerait à découvert. Mais la mémoire subliminale de Dar lui disait que Yaponchik ne tirait pas depuis très longtemps en solo

lorsque Dar s'en était aperçu et avait quitté sa position. De plus, les snipers étaient habitués à progresser prudemment et silencieusement. Il fallait être stupide pour se ruer à travers bois comme il le faisait en ce moment.

Zuker n'était pas, comme lui, animé par l'énergie du désespoir. Il y avait toutes les chances, en fait, pour qu'il ne soit pas en train de courir.

Il arriva au ravin. Il n'était pas trop profond à cet endroit, et était envahi par les ronces et les broussailles. L'arbre couché se trouvait à

quatre mètres de là. Jusqu'à présent, il était encore en vie. Mais il haletait tellement qu'il était incapable de déceler la présence de quelqu'un d'autre dans les buissons alentour. Il défit le rabat de son étui de poignard, en se félicitant de ce que le K-Bar n'ait pas été arraché de sa ceinture en même temps que le mobile. Puis il se mit à ramper vers l'arbre, le fusil braqué dans cette direction.

Il n'y avait personne de ce côté-ci. Le tronc paraissait plus long et plus étroit que dans son souvenir, et le torrent beaucoup plus profond. Une écume fine montait des rochers en contrebas. Dar savait que cette faille, pas très profonde mais formidable quand même, s'étendait au nord sur plusieurs centaines de mètres, pratiquement jusqu'à la crête. Pour traverser à cet endroit, un sniper était obligé de sortir du couvert des arbres et de courir à découvert le long de la ligne de crête.

Il retint sa respiration et jeta un coup d'oeil à travers les fougères sur les six mètres de tronc couché. La mousse qui couvrait l'écorce était humide. Il n'y avait qu'une vieille branche qui aurait pu servir d'appui en chemin, mais il était sûr qu'elle était pourrie et ne supporterait pas son poids s'il glissait. Il avait souvent remarqué ce tronc en se promenant sur la colline, mais il n'avait jamais traversé dessus. Pourquoi l'aurait-il fait ? C'était prendre un risque stupide.

Il se mit à genoux et exposa sa tête et ses épaules, invitant Zuker à tirer s'il était planqué quelque part de l'autre côté du ravin. C'était ce que Dar aurait fait à sa place, s'il avait été seul, pour attendre que 434

son adversaire traverse sur le tronc. Mais il n'était pas seul. Syd était coincée à l'intérieur du chalet, et Yaponchik pouvait aller la cueillir quand il voudrait.

Dix secondes s'écoulèrent sans qu'il y eût de coup fatal. Il mit son M-40 à

l'épaule - difficile d'accès mais l'arme risquait moins de tomber dans le ravin, sauf s'il tombait aussi -, puis il sauta sur le tronc et commença à traverser.

Pavel Zuker, sec et le regard mauvais, sauta au même instant sur le tronc à

l'autre bout. Ils furent aussi surpris l'un que l'autre, Zuker n'avait pas pu le voir de l'endroit où il s'était posté de l'autre côté du ravin, et Dar ne l'avait pas vu non plus.

Les deux hommes avaient mis leur arme à la bretelle de la même manière, et ils n'avaient ni le temps ni l'équilibre nécessaire pour la prendre. Chacun d'eux eut alors recours à l'arme qu'il portait à la ceinture. Dar dégaina son K-Bar, et Zuker sortit un affreux petit pistolet semi-automatique qu'il pointa sur la figure de Dar. Ils s'étaient tous les deux avancés trop loin pour reculer, et n'étaient qu'à deux mètres cinquante de distance l'un de l'autre environ. Dar se figea.

- Ce con d'Américain ! fit Zuker avec un accent prononcé. Sortir un poignard contre un pistolet !

La plaisanterie est ancienne, se dit Dar en se baissant du côté de l'unique branche qui dépassait du tronc. Le K-Bar toujours dans la main droite, il donna du talon droit de sa botte un grand coup à l'endroit où la branche naissait du tronc.

Comme il s'y attendait, elle cassa, mais pas avant d'avoir imprimé au tronc un mouvement rotatif de 25° sur la droite et retour.

Zuker fit feu à deux reprises. La seconde balle passa à deux centimètres au-dessus de la tête de Dar. Puis le Russe se baissa pour agripper le tronc de la main gauche jusqu'à ce que le balancement cesse, en essayant de stabiliser le pistolet sur son bras. Il fit feu de nouveau.

Dar s'était préparé au mouvement brusque et avait conservé son équilibre tout en s'élançant, le poignard brandi, en agrippant le poignet de Zuker de la main gauche. La balle 9 mm l'atteignit au côté gauche, glissa sur son gilet, mais le déséquilibra. Il serait tombé du tronc s'il ne s'était pas couché dessus lui aussi.

Les deux hommes étaient maintenant à quelques centimètres l'un de

l'autre.

Zuker agrippait la main de Dar qui tenait le poignard, et Dar maintenait désespérément la main de Zuker qui essayait de tourner le canon du pistolet de quelques centimètres pour viser son front. De nouveau, Zuker tira. La balle arracha à Dar un morceau de son oreille gauche. Le tronc d'arbre était secoué, et Dar entendait l'eau qui cascadaient contre les rochers vingt mètres plus bas. L'écume et la sueur faisaient glisser sa main sur le poignet du Russe. Ils étaient maintenant face à face. Dar sentait son haleine et voyait la poignée crantée du Kahr 9 mm de même que le guidon jaune fluo et l'horrible tache orange de la hausse. Ils luttèrent en silence, transpirant tous les deux. La partie froidement analytique du cerveau de Dar lui transmit ce message : ' Le Kahr CAC Customs Arm a une force de détente de 2,95 kg ^a, pendant que la partie majoritaire imbibée d'adrénaline disait à l'autre de la boucler pour l'amour du ciel. Dar comprit que, bien qu'il fût un peu plus costaud que le maigrichon de Russe, c'était Zuker qui allait l'emporter pour la bonne raison qu'il n'avait qu'à

faire pivoter légèrement son poignet pour lui coller le canon de son pistolet contre la tête alors que lui devait retourner complètement son poignard et agir avec force pour arriver à un résultat. Bien qu'il eût la tête penchée en avant aussi loin que possible du canon, il était grand temps de changer de stratégie.

Tandis que le museau noir du pistolet pivotait lentement vers la tempe de Dar, celui-ci rejeta brusquement la tête et les épaules en arrière au lieu de continuer à forcer en avant. Il dégagea son bras droit en l'arrachant brutalement et faillit lâcher le poignard, mais réussit à le garder dans la main tandis que Zuker faisait feu en lui éraflant, cette fois-ci, le cuir chevelu. Il rabattit très vite la main qui tenait le poignard en passant par-dessous le bras qui le bloquait, avec une énergie dont il ne pensait pas être encore capable, et plongea le K-Bar à la verticale dans le ventre du Russe avant de remonter aussi fort qu'il put comme on le lui avait appris à Parris Island plus d'un quart de siècle auparavant.

Le Russe fit ouf ! ^a, la respiration coupée, mais eut ensuite un large sourire qui montra ses dents mal soignées par les techniques de son pays, avec de l'acier un peu partout.

Puis, ayant le dessus dans la chorégraphie empêtrée à laquelle ils se livraient, il fit pivoter un peu plus le canon de son arme. La prise de Dar sur son poignet glissant de transpiration faiblit encore, jusqu'à ce que le guidon jaune lui vise directement l'œil droit.

Soudain, le sourire de Zuker p,lit, et il eut une expression pensive, peut-

être déçue, qui rappela à Dar celle d'un enfant qui joue et que sa mère appelle pour manger juste au moment où cela commençait à devenir intéressant.

Zuker regarda son ventre et le sang qui jaillissait à gros bouillons sur le manche du K-Bar de Dar et sur son poing crispé. Il plissa le front, perplexe.

Dar fit sauter le pistolet de la main soudain sans force du Russe puis l'attrapa par son gilet, mais Zuker vacilla, glissa et tomba dans le vide.

Dar eut à peine le temps de saisir un dernier regard, encore alerte et interrogateur, tandis que le sang cessait d'arriver à son cerveau. Il disparut rapidement dans l'écume blanche. Soudain, Dar dut lutter pour conserver son équilibre sur le tronc secoué par le mouvement de réflexe qu'il avait eu quand il avait retiré son poignard enfoncé jusqu'à la garde dans l'abdomen de Zuker. Il le ficha au milieu du tronc et s'y accrocha des deux mains jusqu'à ce que l'oscillation cesse. L'eau bouillonnante était maintenant rougie en aval du cadavre. Le visage cireux de Zuker sortait encore de l'eau, et il avait la bouche ouverte comme s'il cherchait toujours à poser sa question.

- Le Kevlar n'arrête pas une lame de poignard, pauvre con, fit Dar en haletant. Surtout quand elle a été enduite de téflon !

Ce serait peut-être une bonne idée de descendre de ce tronc, lui suggéra avec une certaine défiance la partie analytique provisoirement bannie de son cerveau.

Il parcourut en rampant les trois derniers mètres. Il se hissa au bord du ravin et vit les traces de bottes laissées par Zuker à l'endroit où il s'était caché derrière un rocher avant d'essayer de traverser. Ses membres endoloris criaient gr,ce. Ils avaient eu leur compte pour aujourd'hui.

Il refusa de les écouter et sortit avec précaution, en rampant, du ravin, rengainant le K-Bar après l'avoir essuyé sur les fougères et reprenant le

quatre possibilités se présentaient. Il savait que Yaponchik ne serait plus au même endroit dans son nid de sniper. Il devait être au chalet en train de s'occuper de Syd ou dans son Suburban en train de déguerpir. Ou peut-

être avait-il sélectionné une autre position de choix pour l'attendre au tournant. Ou encore une combinaison de ces trois choses.

Chassant mentalement les démons de la katalépsis qui menaçaient une fois de plus de prendre possession de lui, il se remit lentement sur ses pieds, le fusil en avant, et s'avança à travers bois.

Yaponchik

Sa progression de sniper en direction de l'ouest fut lente et prudente, conforme au manuel. Il gardait la tête baissée, sa carte mentale du terrain parfaitement claire dans sa tête ainsi que la position du soleil, mettant à

profit chaque élément du relief susceptible de le camoufler et de le protéger. Le M-40 dans les bras, il se glissait lentement en avant sur les coudes, les genoux et le ventre. En avançant ainsi à une vitesse de cent mètres à l'heure, il aurait eu droit à une bonne note à quantico, mais il se rendit bientôt compte qu'à cette allure il arriverait au chalet trois semaines après que Yaponchik aurait réglé son compte à Syd et pris le large dans son Suburban.

Il s'arrêta pour faire le point tout en braquant sa visée Redfield sur les hauteurs à sa droite et sur la clairière à sa gauche lorsque soudain une rafale de SVD suivie d'une quinte plus discrète d'arme automatique l'aida à

décider.

Un instant, Dar crut que le double jappement aisément reconnais-sable de l'A-47 au réducteur de bruit médiocre signifiait qu'il y avait un sixième Russe sur le terrain, mais il comprit qu'il avait eu le tort de sous-estimer Syd. Elle avait peut-être épuisé les munitions de son H & K, mais il y avait au moins trois AK-47 dans le chalet, et les Russes avaient sur eux des quantités de chargeurs banane. Elle était parée

pour la chasse à

l'ours, et elle venait, de toute évidence, d'en débusquer un.

Le SVD à silencieux de Yaponchik cracha de nouveau, par petites quintes glaireuses de trois cartouches à la fois. Dar put le localiser.

439

Au pied de la colline, sur sa gauche, à 80 m de lui environ. L'AK-47 aboya bruyamment. Cela venait toujours du chalet.

Dar ferma les yeux une seconde pour visualiser les dernières minutes.

Yaponchik s'était déplacé, contre toute attente, vers le pied de la colline, ce qui n'était pas si bête que ça, il s'en rendait compte à

présent. Le Russe, en bon sniper qu'il était, avait renoncé à sa position haute, mais il s'était rapproché de son véhicule tout en sélectionnant une position probablement parfaite pour intercepter Dar lorsqu'il arriverait, son attention fixée sur la colline.

Il savait que Yaponchik n'aurait jamais révélé sa position à Syd si elle avait encore été derrière la porte ou les fenêtres du chalet. Cela signifiait qu'elle était maintenant dehors. Elle avait dû sortir par la porte orientée au sud, dévaler la colline et revenir ensuite vers le parking, en s'abritant sans doute derrière les gros rochers qui entouraient le site. Elle avait dû repérer Yaponchik à l'aide du viseur de l'AK-47. Dar se disait qu'il n'aurait pas été jaloux si elle avait tué cet enfoiré de Russe à sa place, mais ce n'était pas le cas, d'après les bruits qu'il entendait.

Il se redressa et se mit à courir comme un fou, fonçant à travers les sous-bois, trébuchant, roulant sur lui-même à un moment, mais sans jamais lâcher son fusil ni son poignard. Il dévalait la pente avec pour objectif un gros rocher qu'il estimait être à une cinquantaine de mètres à l'est de la position de Yaponchik, qu'il dominait. S'il l'atteignait, Syd et lui pourraient le prendre en défilement sous un feu croisé qui leur épargnerait tout risque de se tirer dessus.

Il plongea à plat ventre derrière le rocher au moment même où trois balles de SVD s'écrasaient contre son sommet. Yaponchik ne l'avait peut-être pas vu arriver, mais il avait dû l'entendre. Parfait. Il s'accroupit à l'abri du rocher, prêt à tirer sur le côté ouest quand Yaponchik répliquerait au tir de Syd, s'il répliquait. Mais malgré deux nouvelles rafales de l'AK-47, le Russe ne tira plus.

Merde, se dit Darwin. // va se désengager.

Il y eut une rafale de SVD du côté du parking, et Dar entendit la voix de Syd qui lui criait de loin :

- Dar ! Il est en train de tirer sur nos bagnoles !

Il y eut de nouveaux aboiements du SVD, puis le silence.

Dar se déplaça vers le bas de la colline, en prenant soin de laisser 440 quelques gros arbres entre le parking et lui mais en opérant un mouvement tournant pour prendre le Russe à revers.

Il arriva au bord de la clairière du chalet et évalua rapidement la situation. Le Land Cruiser et la Taurus avaient tous leurs pneus éclatés.

Il aperçut Syd du côté ouest du chalet, tapie derrière un gros bloc, mais aucune trace de Yaponchik. Il siffla, une seule fois.

Elle le vit et cria :

- Il est parti à pied. J'ai eu peur de sortir parce que j'ignore la portée de son arme.

- Reste où tu es ! lui cria Dar. Reste du côté est du rocher !

Il se rapprocha d'elle, s'abritant derrière les arbres et les rochers, courant et serpentant quand il était à découvert, espérant que Syd aurait Yaponchik si ce dernier l'abattait maintenant.

Il réussit à passer sans qu'un seul coup de feu soit tiré, et se laissa tomber derrière le rocher où était Syd. Il vit qu'elle avait du sang sur les mains et le visage.

- Tu es blessée ! s'écria-t-il en même temps qu'elle.

- Ce n'est rien, répliquèrent-ils en même temps.

Dar secoua la tête et posa la main sur le bras droit de Syd tout en examinant ses poignets. Il vit que les lacérations de son visage étaient plus spectaculaires que profondes.

- Des éclats ? demanda-t-il.

- Oui. J'étais derrière la porte, mais pas mal de métal a volé quand ce

type a balancé sa grenade. Tu es couvert de sang, ajouta-t-elle d'une voix douce, toujours accroupie.

Dar regarda sa cuirasse.

- C'est celui de Zuker, dit-il.

- Mort?

Il hocha la tête.

- Mais sur le côté et dans le dos ? Tourne-toi !

Il obéit. La douleur était cuisante sur le côté droit et derrière les deux cuisses.

- «a, ce n'est pas le sang de Zuker, dit-elle. On dirait bien qu'ils t'ont criblé le cul.

- Un point pour eux, fit Dar, qui se sentait soudain flageolant. Elle écarta les lambeaux de son treillis déchiré pour regarder de plus près.

441

- Tu m'excuseras, dit-elle, mais l'entaille est profonde. Heureusement que ça a cessé de couler. quant à ton oreille, il lui manque un morceau. Et qu'est-ce que c'est que tout ce sang que tu as au côté, sous ton gilet ?

- Un ricochet. Superficiel. Sans importance. Concentrons-nous plutôt sur Yaponchik.

Ils passèrent la tête de chaque côté du rocher, pour la rentrer instantanément. Aucun coup de feu ne retentit. Le Land Cruiser et la Taurus avaient l'air pathétique sur leurs huit pneus crevés.

- Je pense qu'il a abandonné, murmura Dar. Il va vers son Suburban.

- Il est garé à huit cents mètres d'ici sur la route.

- Je sais.

Il passa la main sur sa joue, renifla le sang et regarda ses mains. Il frotta sa main droite contre la jambe de son pantalon et le regretta aussitôt.

- Si on le poursuit... commença Syd.

- Chut ! Laisse-moi me concentrer une seconde.

Il ferma les yeux, pour essayer de se souvenir de son mieux de la topographie. Il doutait que Yaponchik soit en train de courir sur la route.

Le Russe savait très bien qu'une voiture ou un utilitaire pouvaient aussi rouler sur leurs jantes. Le plus probable était qu'il battait prudemment en retraite selon les règles classiques, d'une position de tir à l'autre, en guettant d'éventuels poursuivants.

Ils disposaient certainement de plusieurs minutes avant qu'il arrive au Suburban. Après cela, ce serait au FBI de continuer la chasse. Mais...

Une partie du chemin d'accès était visible du chalet. C'était un virage serré, avec un talus escarpé du côté nord-ouest, sans aucun arbre pour cacher la vue. L'endroit se trouvait à 1 500 m environ, un peu avant la jonction avec la grande route. Tout véhicule passant par là était visible quelques secondes avant d'être de nouveau caché par les arbres et d'arriver à la croisée. Il avait peut-être le temps.

Il donna son M-40 à Syd en disant :

- Sers-toi plutôt de ça s'il revient.

Il ôta son encombrant gilet, en remarquant pour la première fois qu'elle avait des jumelles autour du cou au bout d'une lanière.

442

- O' as-tu trouvé ça ? demanda-t-il.

- Sur le Russe auquel tu as arraché un pied.

- Il est mort?

Logique, les jumelles. Yaponchik avait dû demander à tous ses comparses d'observer le terrain pour le renseigner. Elle secoua la tête.

- Il est inconscient et en état de choc. Je lui ai fait un garrot avec ma ceinture, mais il va mourir si des gens compétents ne s'occupent pas rapidement de lui.

- Impossible d'appeler... commença-t-il.

Mais il se tut lorsqu'elle brandit son mobile sous son nez. Elle avait

pris le temps, visiblement, de récupérer son sac devant le chalet.

- Warren est en route, dit-elle.

Il hocha la tête. Raison de plus pour rester tranquille et arrêter les frais. Laissant tomber son lourd gilet par terre, il murmura :

- Sois vigilante. Sers-toi de mon arme si Yaponchik revient. Je n'en ai que pour deux ou trois minutes.

Il courut comme un dératé, en apprenant qu'il n'était pas facile de sprinter avec une balafre de 7,62 mm dans le bas des fesses, d'autant plus que le flot d'adrénaline, pour une raison ou pour une autre, s'était tari.

La douleur était particulièrement cuisante lorsqu'il fut obligé de se laisser glisser jusqu'au bas de la pente devant le chalet avant de courir le long de la véranda, de regrimper pour prendre le chemin qui menait au chariot de berger et de dévaler le versant escarpé de la colline au-dessus de l'entrée de la mine pour arriver jusqu'au ravin. Il sentit qu'il recommençait à saigner sous son pantalon en lambeaux. Il soufflait comme un phoque en escaladant le sentier du côté est du ravin puis en courant juste au-dessous du surplomb rocheux où il avait établi son premier nid de sniper.

Il dut s'arrêter deux secondes au-dessus du creux dans la roche, pas seulement pour reprendre son souffle mais pour s'émerveiller devant le nombre de ricochets qui avaient rayé la pierre à l'endroit où il s'était posté. Le poncho et le sac à dos contenant son costume ghillie fait main étaient en lambeaux. Au moins deux magasins du Cinquante

troués comme des boîtes de conserve à

443

un exercice de tir. Le moniteur vidéo avait été réduit en miettes par un autre ricochet, ce qui flanquait à l'eau son plan A. Il ne pourrait pas voir à quel moment Yaponchik arriverait éventuellement à son Suburban.

Il sauta dans le creux et sortit le Barrett 82-A1 calibre 50 de dessous la saillie rocheuse où il l'avait mis à l'abri. Il n'avait pas été endommagé

par les ricochets. Dar remplit ses vastes poches de chargeurs SLAP et normaux et se remit à courir vers l'entrée du ravin.

Il avait oublié à quel point le mal nommé Cinquante léger était lourd et encombrant. La lunette à grossissement 10 n'était pas faite pour le rendre plus maniable. quand il était dans les marines, il avait toujours plaint les spécialistes radio et ceux des armes lourdes qui avaient à trimbaler des monstres comme les énormes radios PRC-77 à embrouilleur-désembrouilleur ou des mitrailleuses M-60 ou encore le lance-grenades M-79 de 40 mm, dit ´

thumper ^a. Il se demandait s'ils avaient tous fini - ceux qui avaient survécu - avec un dos en compote.

Lorsqu'il rejoignit enfin Syd derrière son rocher après avoir gravi la dernière côte en remontant du chalet, il saignait de nouveau abondamment de ses deux blessures et était couvert de transpiration. Il avait eu au moins la présence d'esprit d'ôter son gilet de douze kilos.

- Aucun mouvement, lui dit Syd. J'ai utilisé les jumelles, c'est plus commode que la lunette du fusil.

Dar approuva.

- Tu n'as rien entendu non plus ?

- Je ne l'ai pas entendu mettre le Suburban en marche. Mais c'est drôlement loin.

- Tu es s'ûre qu'il n'est pas passé sur la partie visible du chemin ?

- Je t'ai dit aucun mouvement, fit-elle d'un air vexé.

Il prit le Cinquante léger et courut vers la gauche en descendant la pente, restant en dehors de la ligne de vision éventuelle d'un sniper embusqué

dans les bois ou au bord de la route voisine. Il voulait atteindre un rocher plat situé juste au-dessus d'un bosquet de sapins, avant que le versant de la colline se change en prairie. quand il eut traversé cet espace découvert sans se faire tirer dessus, il fit signe à Syd de le rejoindre.

444

Il posa le Cinquante léger à plat sur la roche et se coucha pour lire les indications du réticule mil-dot et régler la hausse et les paramètres du vent. Il n'y avait pratiquement pas de brise aujourd'hui, même ici à

découvert. Les petites rafales occasionnelles ne dépassaient pas 5 km/h.

Mais à cette distance tous les facteurs, même minimes, devaient être pris en compte.

- Tu veux me faire marcher, murmura Syd en regardant le tronçon de route visible à travers ses jumelles d'emprunt. C'est à plus d'un kilomètre et demi !

- Mille cinq cent soixante mètres, d'après mes calculs, lui dit-il en poursuivant ses réglages.

Il essayait de se refamiliariser avec l'arme, en calant confortablement la crosse contre son pouce et sa joue et en ralentissant sa respiration. Ils entendirent alors au loin un moteur V-8 qui se mettait en marche.

- Parfait, murmura-t-il. ¿ moins qu'il ne décide de revenir par ici, nous savons maintenant o' il est. Il a huit cents mètres à parcourir avant d'arriver là o' je l'attends.

- Tu ne penses pas sérieusement à...

- Dirige-moi, l'interrompit-il. Je n'ai que le temps de faire deux tirs d'essai. (Il visa à travers sa lunette Ultra M3a.) Je veux toucher ce rocher dans la trouée, juste avant le virage à droite.

- Lequel ? Le foncé ou le clair ?

- Le clair.

Il tira une cartouche. La détonation sans silencieux et le recul firent bondir Syd.

- Désolée, dit-elle, je n'ai pas vu l'impact.

- «a ne fait rien. J'ai raté ce putain de rocher. Regarde bien. Il tira deux autres cartouches.

- Je vois le deuxième point d'impact, lui dit-elle, à présent surexcitée.

¿ peu près trente mètres avant la route.

- Merde !

Il fit de nouveaux réglages, puis visa soigneusement.

Il lui restait deux cartouches dans le chargeur, et le Suburban allait maintenant apparaître d'une seconde à l'autre. Il les tira l'une après l'autre, sans même essayer de repérer le point d'impact, et mit en place un nouveau chargeur avec des SLAP.

445

- Les deux fois tu as touché la route, lui dit Syd en luttant pour maintenir ses jumelles immobiles. La première un mètre trop à droite et la deuxième environ un mètre cinquante trop haut sur la droite du rocher clair.

- Bien reçu, lui dit-il en faisant un dernier réglage. C'est suffisant pour une mission standard. Maintenant, je ne décolle plus l'œil de cette visée. ¿ toi de me dire quand tu verras déboucher le capot du Suburban.

- Mais tu n'auras qu'une seconde ou deux pour...

- Je sais. Ne parle plus jusqu'à ce qu'il arrive. Tu n'auras qu'à dire : ´

Maintenant ! ^a

Elle demeura silencieuse, observant la route, tandis que Dar battait des paupières pour avoir une vision plus nette de l'œil droit, trouvait la bonne distance de relaxation, environ 6,5 cm entre l'œil et l'objectif de la lunette, forçait son œil droit à rester ouvert et se concentrait sur les fils croisés du réticule. ¿ cette distance, il allait falloir tirer devant le camion, et pour ce faire il devait estimer sa vitesse. Le chemin était en mauvais état, le virage serré, mais Dar doutait que Yaponchik se soucie de conduire lentement pour épargner sa suspension. ¿ la place du Russe, il essaierait de prendre le virage à 50 km/h au moins. Et on pouvait s'attendre à ce que le Suburban soulève pas mal de poussière au moment o

il freinerait pour aborder le tournant.

L'image dans la lunette de Dar était rendue floue par des ondulations miroitantes presque verticales. Il connaissait ce phénomène sous le nom d'´

effet mirage ^a. Il était d° aux ondes de chaleur qui montaient sur toute la distance. Elles l'aidaient à calculer la vitesse du vent. Si les lignes parallèles penchaient un peu plus sur la gauche, cela voulait dire que, par une journée comme celle-ci, o la température était de 26 °C, le

vent faisait dériver les ondes-mirages à la vitesse de 5 à 8 km/h. Comme elles étaient pratiquement verticales, cela signifiait que le vent était négligeable. De plus, il savait instinctivement que la chaleur allait augmenter sensiblement la vitesse initiale des projectiles du Cinquante léger, qui était déjà de 850 m à la seconde. Ce qui voulait dire que chaque balle aurait tendance à arriver sur la cible un peu plus haut que dans des conditions normales. Mais le temps était lourd - 65 % d'humidité selon ses estimations -, et l'air était plus dense et offrait plus de résistance, ce 446

qui ralentissait les projectiles. Il incorpora ces deux facteurs à

l'équation du terrain : 1 600 m estimés - il regrettait d'avoir perdu ses Leica à calculateur de distance - multipliés par une vitesse du vent de 2,4

km/h et divisés par 15. Il régla sa hausse une demi-graduation plus bas et attendit.

Durant les quelques secondes qui lui restaient avant l'engagement, il réalisa l'absurdité de la situation. À cette distance, avec ce type de munition, pour tenir compte de la seule pesanteur, il lui fallait viser un point situé à peu près 5 m au-dessus des vitres du véhicule. Et la cible se déplaçait quasiment à angle droit par rapport à sa ligne de tir. Pas de problème, mais si Yaponchik ralentissait ne serait-ce qu'à 48 km/h pour aborder le virage, il fallait qu'il précède le véhicule en mouvement de quelque 6 m pour pouvoir le toucher. Il avait déjà calculé qu'il n'aurait qu'une dizaine de mètres entre le moment où le Suburban apparaîtrait et celui où il sortirait de son champ de visée. Il ne pouvait pas suivre sa cible. Il fallait l'attendre, ce qui voulait dire, pratiquement, que le Suburban et le SLAP devaient arriver en même temps à l'endroit choisi. Par bonheur, le camion était un gros morceau. Il fallait intégrer le temps qui s'écoulerait entre le moment où Syd lancerait son cri et...

- Maintenant ! dit-elle.

Il était juste à la fin de son cycle respiratoire. Il retint son souffle tout en pressant doucement la détente, une seule fois. Il essaya de faire abstraction du recul en repositionnant les fils croisés du réticule exactement sur la même partie du rocher, puis il fit feu de nouveau, visa, refit feu, visa, fit feu, visa - quelque chose de noir entra dans son champ de vision périphérique -, refit feu.

- Touché ! s'écria Syd.

- Une seule fois ? demanda Darwin en bondissant sur ses pieds et en utilisant la visée Redfield du M-40 plus léger pour s'assurer par lui-même du résultat.

Le camion Chevrolet avait fait une embardée sur la droite et encastré son aile avant droite dans le talus juste après le rocher visé par Dar.

À travers la lunette, il avait l'impression d'avoir raté la cabine mais logé deux balles perforantes dans le bloc-moteur V-8 à la taille impressionnante. Le capot avait sauté et le pare-brise était un fouillis de lignes brisées. Une troisième balle, apparemment, 447

avait pulvérisé la roue arrière gauche et probablement l'essieu avec. Un miroitement de chaleur commençait à monter de l'arrière du camion. Il n'y avait pas eu d'explosion massive et instantanée, mais Dar savait que, s'il avait mis le feu au gigantesque réservoir de carburant du Suburban, le camion allait bientôt s'embraser comme une meule de paille.

Effectivement, les flammes devinrent visibles à ce moment-là. Dar garda la lunette braquée sur la portière côté conducteur, sachant que les deux portières droites étaient coincées dans le talus de roche et de terre.

L'espace d'un instant, il crut que Gregor Yaponchik allait rôtir à

l'intérieur. Une fumée noire troublait déjà l'air du matin. Tout l'arrière du camion était en feu. Mais la portière avant s'ouvrit et Yaponchik sortit tranquillement. Il tenait une arme à la main, mais la forme ne correspondait pas, malgré le mirage et la distorsion, au SVD à supresseur qu'il avait utilisé au-dessus du chalet.

- Il a une carabine, lui dit Syd au moment où il se baissait pour prendre le Cinquante léger avec sa visée Ultra afin de mieux voir.

- Merde ! souffla-t-il.

Le visage de Yaponchik était toujours flou à travers le miroitement-mirage, mais Dar n'en reconnut pas moins le fusil à son magasin rotatif inhabituel à cinq cartouches.

- Scharfschützengewehr neunundsechzig, murmura-t-il entre ses dents.

- quoi ? demanda Syd en abaissant ses jumelles.

- Carabine de tireur d'élite SSG-69 de fabrication autrichienne, dit-il en observant le Russe qui quittait le chemin pour suivre le versant escarpé de la colline en direction de l'espace découvert qui les séparait. Elle est bien plus précise que l'arme russe qu'il utilisait tout à l'heure devant le chalet, ajouta-t-il. Sa portée atteint plus de huit cents mètres.

Syd le considéra du coin de l'œil.

- Mais ton calibre cinquante fait beaucoup mieux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

- Oui.

Il se remit debout pour observer le Russe avec sa visée Redfield La silhouette déformée par le miroitement de chaleur était encore minuscule.

448

- Tu peux le tuer bien avant que nous ne soyons à portée de son tir, murmura Syd.

- C'est exact, reconnut Dar.

Yaponchik venait d'entrer dans les herbes hautes et les tournesols de la prairie et marchait droit sur eux à travers la large plaine dorée. Dar mit son M-40 à l'épaule, l'équilibra, vida ses poches de tout ce qu'elles contenaient à l'exception de trois chargeurs de 7,62 mm et descendit du rocher pour marcher à la rencontre du Russe.

Syd lui courut après.

- Retourne te mettre à l'abri, lui dit-il sans élever la voix.

- Va te faire foutre, répliqua-t-elle sans s'énervier. ¿ quoi tu joues ?

C'est un taie de machos entre vous deux ?

Il demeura silencieux deux secondes, puis murmura :

- Si tu veux. Mais peut-être qu'il vient vers nous pour se rendre. Il aurait pu disparaître dans les bois à l'ouest, tu sais.

Elle le regarda comme s'il s'était transformé en quelque créature extraterrestre.

- Tu crois qu'il vient avec son SSG-69 ou je ne sais pas quoi pour te l'offrir en tribut avec sa reddition ?
- Non. Il veut juste se rapprocher pour pouvoir me tuer.
- NOMS tuer.

Il secoua la tête et regarda par-dessus son épaule le Russe qui marchait vers eux. Yaponchik était maintenant à 1 300 m d'eux environ.

- Retourne derrière les rochers, s'il te plaît, Syd, implora-t-il.
- Va te faire foutre, je te l'ai déjà dit. Je vais chercher l'AK-47 ?
- Il ne servirait à rien à cette distance. Elle secoua la tête.
- Si je savais régler ton fichu calibre cinquante, je lui exploserais la tête, crois-moi. Il a buté Tom Santana, l'enfoiré.
- Je sais.

Il détourna la tête et continua de dévaler la pente en direction de la prairie. Il ne s'arrêta de nouveau que quand il s'aperçut que Syd le suivait encore.

- S'il te plaît, Syd, dit-il.
- Non, Dar. Il soupira.
- Très bien. Tu fais l'observatrice ?

449

- que faut-il que je fasse ?
- Comme tout à l'heure sur le rocher. Tu restes trois pas derrière moi sur ma gauche. Tu ne le perds pas de vue avec tes jumelles et tu me dis o' mes balles tombent.

Elle hocha la tête sans rien dire, et ils arrivèrent bientôt au début de la prairie. Dar pointa son vieux M-40 et mesura la distance avec la visée Redfield. Yaponchik, d'après ses estimations, devait mesurer 1 m 80. Il pouvait donc le toucher à partir de 1100 m.

Syd et lui s'enfoncèrent dans les hautes herbes. Les tiges jaunes leur caressaient les mollets et laissaient des graines collées à leurs

pantalons de coton. Dar s'arrêta à 50 m du rocher qu'ils avaient quitté.

- On va l'attendre ici, murmura-t-il.

Elle observait le Russe à travers ses jumelles.

- Elle n'a pas l'air commode, sa carabine, dit-elle. Il hocha la tête.

- Fabriquée chez Steyr pour l'armée autrichienne. Crosse synthétique en polymère avec plaque de couche réglable en épaisseur par ajout de cales.

- J'ai toujours rêvé d'en avoir une comme ça.

Il lui jeta un bref coup d'œil, étonné de la voir manifester tant de décontraction dans une telle situation de stress.

- J'ai l'impression qu'il a monté dessus une visée Kahles ZF-69, dit-il au bout d'un moment.

- Important ? demanda Syd.

- Uniquement dans la mesure où la visée ZF-69 est graduée pour un tir très précis jusqu'à huit cents mètres. On peut donc s'attendre à ce qu'il commence à tirer à ce moment-là.

- ¿ quelle distance se trouve-t-il en ce moment ?

- Environ un kilomètre.

Il leva son M-40 à l'horizontale, le cala sur sa bretelle et commença à régler la hausse.

- Il arrive sans se presser, lui dit Syd.

- C'est une belle journée, il en profite, murmura Dar, qui voyait clairement le visage du Russe pour la première fois.

¿ ce moment-là, Yaponchik releva son arme comme à la parade, puis colla son œil à l'oculaire de sa lunette de visée surdimensionnée, sans cesser de marcher.

- Tourne-toi sur le côté, murmura Dar. Il jeta un coup d'œil en arrière.

- Non, pas du côté gauche. Je me sers de l'oil droit pour viser et de la main droite pour tirer. Tourne-toi de manière à lui présenter ton côté droit.

Elle obéit, mais ne put s'empêcher de demander :

- ¿ quoi ça rime, tout ça ? Un duel à l'ancienne ? Tu veux que j'arrête sa balle de pistolet à poudre noire avec mes côtes ?

Il ne répondit pas. Yaponchik s'était arrêté et les mettait enjoué. Dar regarda à travers son réticule et estima la distance à 900 m.

- Dis-moi que ton fusil issu de la technologie américaine vaut mieux que le sien, Dar, souffla Syd.

- Mon fusil, c'est de la merde du temps du Vietnam, comparé au sien. Mais j'y suis attaché.

- D'accord, soupira-t-elle sur un ton qui voulait dire : ´ Fini de rigoler pour aujourd'hui. Je suis prête à te diriger. ^a

Il colla son oil à la lunette. Il voyait parfaitement, à cette distance, le visage de Yaponchik. Une telle chose n'aurait pas d° être possible, il le savait, à 900 m de distance, mais il aurait juré qu'il distinguait l'éclat froid et bleuté de son regard.

Le canon de l'arme de Yaponchik cracha une flamme.

Il y eut un bruit de déchirure dans l'herbe cinq mètres devant Dar. Un petit nuage de poussière s'éleva. Un instant plus tard, une double détonation résonna au-dessus de la prairie : le bang sonique de la balle et la deuxième partie du double claquement sans silencieux de la carabine. Dar vit le Russe actionner tranquillement le levier de verrou. Il vit pratiquement tourner le magasin rotatif qui alimentait la chambre. Combien de cartouches contient un Steyr SSG-69 ? Cinq ou dix ? Il n'allait pas tarder à le savoir, de toute manière. Il vit Yaponchik retirer à la main la cartouche usagée et la glisser dans la poche de son pantalon sous sa cuirasse noire.

Il réalisa subitement qu'il n'avait plus son gilet. Merde ! Il soupira.

Le Russe se remit à marcher.

Dar attendit. Tirer sur une cible mouvante bien plus petite qu'un camion Chevrolet n'était pas une très bonne idée à cette distance, en

général.

Mais quand Yaponchik s'arrêta de nouveau et le mit en joue, il bloqua sa respiration et pressa la détente.

451

- Je n'ai pas vu d'impact, lui dit Syd, à quelques pas derrière lui.

Désolée, mais il n'y a pas eu de...

- Tu n'as pas vu la poussière se soulever devant lui ? demanda-t-il en actionnant le levier de verrou pour récupérer la cartouche, qu'il glissa dans sa poche.

- Non.

- Alors, c'est que je suis passé trop haut, murmura Dar tandis que le fusil de Yaponchik crachait une nouvelle flamme.

Il entendit le sifflement du projectile à son oreille droite avant le double claquement. Il devait reconnaître que Yaponchik ajustait bien son tir. Et il n'avait pas besoin de le toucher à la tête, puisqu'il ne portait pas de gilet.

Il s'interdit de penser à cela et se concentra sur ce qu'il voyait et sur ses calculs.

Yaponchik tira de nouveau. La balle toucha le sol entre Syd et Dar, projetant de la terre et des cailloux à plus de un mètre de hauteur. Dar n'avait pas bronché. Clignant des paupières pour que sa vision soit plus nette, il visa légèrement plus bas. Il était malgré lui impressionné par l'aisance avec laquelle Yaponchik actionna de nouveau le levier de verrou, mit la vieille cartouche dans sa poche par habitude et prit la position du sniper aguerri sans jamais décoller son visage de la visée du ZF-69.

Dar fit feu. Le recul de l'arme lui fit perdre Yaponchik une seconde.

- Trop court ! lui cria Syd.

- De combien ? demanda-t-il au moment même où elle lui donnait l'information.

- Environ un mètre, mais dans l'alignement.

Il hocha la tête et fit un nouveau réglage. Il entendit plus qu'il ne vit le

vent qui arrivait en rafale, faisant ondoyer l'herbe et soulevant les pans déchirés de sa chemise. Il modifia le réglage de deux graduations sur la gauche.

Yaponchik avait de nouveau pressé la détente.

// ne lui reste plus qu'une balle dans le chargeur, pensa Dar. Du moins, je l'espère.

Le projectile souleva un petit nuage de poussière juste devant Syd. Elle ne broncha pas. Par bonheur, il n'y avait pas de roche sur laquelle la balle aurait pu ricocher.

Il entendit et sentit la brise forcer légèrement. Il vit les lignes de mirage s'incliner un peu plus sur la gauche, puis un peu plus encore, pas tout à fait à l'horizontale, mais presque. Il estimait la vitesse du vent à

10km/h. Il tourna donc la molette d'élévation d'un demi-cran vers la gauche, attendit d'être au bout de son cycle d'expiration, retint son souffle et tira.

- Touché ! lui cria Syd. Je pense...

Dar n'avait pas besoin de penser. Il savait qu'il n'avait pas eu Yaponchik à la tête. Il voyait toujours son visage et le regard glacé de ses yeux bleus. Mais il y avait eu, effectivement, une nuée rouge.

L'instant sembla durer de longues minutes alors que deux secondes au maximum s'écoulèrent. Dar eut le temps d'éjecter la cartouche et d'en mettre une nouvelle en place, sans jamais quitter l'oculaire, avant que le Russe tombe.

Contrairement à ce que l'on observe dans les films, où les acteurs sont violemment projetés en arrière sur plusieurs mètres, même par une balle de pistolet, Dar n'avait jamais vu une victime faire quelque chose de plus spectaculaire que s'affaïsser. Ce fut exactement ce qui arriva à Yaponchik, qui s'écroula en tenant son fusil toujours comme à la parade.

- Au cou, je pense, déclara Syd d'une voix étranglée.

- J'ai vu, lui dit-il. ǀ la base du cou, juste au-dessus du gilet.

Ils s'avancèrent vers l'homme abattu. Syd prit son 9 mm semi-

automatique dans son holster lorsque Dar s'immobilisa soudain.

- quoi ? demanda-t-elle d'une voix légèrement alarmée.

- Rien.

Il avait remis son M-40 à l'épaule. Par curiosité, il tendit sa main droite à l'horizontale, puis sa main gauche. Il ne remarqua aucun tremblement.

- Rien du tout, répéta-t-il. Ce n'est rien.

Il sentait un grand vide à l'intérieur de lui-même, qui menaçait de l'engloutir.

Ils se remirent à marcher. Yaponchik n'avait pas bougé. Ils étaient maintenant à 30 m de lui et commencèrent à distinguer le sang rouge, artériel, répandu dans l'herbe, ainsi que l'angle impossible que faisait sa tête avec son corps. À ce moment-là, le ciel au-dessus d'eux se remplit de bruit.

452

453

Ils s'arrêtèrent en même temps et levèrent la tête.

Deux des hélicoptères étaient aux couleurs des marines, et le troisième avait la mention FBI sur le côté. Il se posa le premier entre le corps de Yaponchik et eux.

Dar se tourna vers Syd, lui défit les attaches Velcro de son gilet en Kevlar, le fit passer au-dessus de sa tête et la serra dans ses bras.

Autour d'eux, les hautes herbes s'aplatissaient sous le souffle furieux du rotor.

- Je t'aime, Dar, lui dit-elle.

Bien que ses mots fussent noyés dans le vacarme de l'hélicoptère, ils étaient parfaitement intelligibles.

- Oui, dit-il en l'embrassant tendrement.

26

Zoo

Dix jours plus tard, le dimanche matin, le téléphone de Dar sonna à 5 h 30.

- Merde, grogna-t-il d'une voix pleine de sommeil.
- Comme tu dis, fit Syd en se redressant sur un coude.
- Excuse-moi.

Il gémit de douleur lorsque les points qu'il avait au côté tirèrent sur ses chairs. Il tendit le bras par-dessus les seins nus de Syd pour saisir le téléphone et se sentit mal à l'aise pour répondre couché sur le ventre. Il n'avait jamais réussi à bien dormir à plat ventre, mais sa blessure dans le bas du dos, qui guérissait lentement, ne lui laissait pas le choix. Syd prétendait que cela ne la dérangeait pas quand il s'oubliait la nuit et essayait de rouler sur le dos ou sur le côté, ce qui le réveillait avec force jurons et glapissements.

La balle au côté n'avait pas posé de problème. Le médecin des urgences lui avait fait une anesthésie locale et avait retiré le projectile en quinze secondes.

- «a ne valait même pas le dérangement, avait plaisanté le docteur. Vous auriez pu l'extraire avec des pincettes.

Curieusement, c'était son oreille qui le préoccupait le plus. Il envisageait, plus tard, d'avoir recours à la chirurgie esthétique.

Couché sur le ventre, l'écouteur du mauvais côté contre l'autre oreille, il grommela :

- Dar Minor à l'appareil.

455

- Lawrence Stewart, lui répondit la voix joyeuse de Larry. Il faut que tu voies ça, Dar.
- Pas question. N'insiste pas.

Trudy prit le téléphone. Probablement leur portable.

- Il faut que tu viennes, Dar. Fais-nous confiance. Le travail de reconstitution, sur ce coup-là, ça ne va pas être de la tarte. Apporte tes deux appareils photo, le normal et le numérique.

Dar soupira. Syd rabattit le drap sur sa tête et soupira encore plus fort.

- O'êtes-vous ? demanda Darwin.

Si c'était à plus de quinze bornes, ils pouvaient l'oublier.

- Au jardin zoologique de San Diego, lui dit Lawrence, qui avait d° arracher le téléphone à sa femme.

- Le zoo ?

Syd abaissa le drap jusqu'à son menton, et le mot se forma muettement sur ses lèvres. Zoo ?

- Le zoo, oui, répéta Lawrence. Crois-moi, tu ne te le pardonneras jamais si tu laisses passer ce coup-là.

Dar soupira de nouveau.

- Fais vite, lui dit Lawrence. Donne le bonjour à Syd de ma part, et invite-la à venir aussi, si elle veut.

L'expert en assurances coupa la communication. Dar jeta un coup d'oeil à

Syd. Elle haussa les épaules. Il les trouvait adorables. Elle murmura :

- Pourquoi pas ? On est réveillés, de toute manière.

- C'est dimanche, lui rappela Dar. Nous avons pour tradition de passer le dimanche matin de manière..., différente.

Elle se mit à rire.

- Tu parles d'une tradition ! Depuis la semaine dernière ! Il lui effleura la joue.

- Pour moi c'en est une, murmura-t-il. On se douche ensemble ?

- Tu as entendu ce qu'a dit Larry. Il faut qu'on se dépêche. - J'y vais le premier, alors.

Ils s'arrêtèrent à un Dunkin'Donuts pour faire le plein de café et de beignets. Les tasses en plastique étaient br°lantes, et qu'elles r

fussent entourées de serviettes en papier n'arrangeait guère les choses.

Dar jonglait avec la sienne en la faisant passer d'une main à l'autre

tout en changeant de vitesse. Syd essayait juste de ne pas renverser de café.

Elle savait à quel point Dar était maniaque en ce qui concernait les sièges en cuir de sa NSX.

- Tu as pris ta décision ? demanda-t-elle tandis qu'ils s'engageaient dans la sortie qui menait au zoo.

- quelle décision ?

- Tu sais bien. Tu m'as promis une réponse au plus tard dimanche. Nous sommes dimanche.

Elle s'efforça de boire une gorgée de café sans rien renverser tandis que la voiture accélérait sur la bretelle en épingle à cheveux.

- Je ne sais pas, soupira-t-il.

- Allons, insista Syd. Tu as vu les dépositions de Dallas Trace et de Constanza ainsi que celle de ce Russe rescapé.

- Celui que tu as sauvé en lui faisant un garrot avec sa ceinture, dit-il avec une sorte de nostalgie.

- Exactement. Tu as lu leurs témoignages. Cette bande d'escrocs

- l'Alliance - a encore plus de ramifications que nous le pensions. La phase suivante va consister à traquer leur branche new-yorkaise. Ensuite, ce sera la région de Miami.

- Vous n'avez pas besoin de moi pour ça, murmura Dar.

Il y avait des voitures de police devant la grille grande ouverte du zoo.

Le policier posté là jeta un coup d'œil à l'intérieur de la voiture, salua Dar puis leur fit signe de passer.

- C'est vrai, nous n'avons pas besoin de toi, reconnut Syd. Mais maintenant qu'il s'agit d'une opération d'envergure nationale menée conjointement par le FBI et le NICB, ce serait amusant que tu y participes.

Tu pourrais essayer pendant un an, disons.

- Je déteste les armes de poing, dit-il en roulant vers le parking. Il vit

le Trooper Isuzu des Stewart garé à côté de l'ambulance du légiste et de cinq autres voitures de police.

- Tu ne serais pas obligé d'en porter une simplement parce que tu ferais partie de l'équipe tactique, lui dit-elle. Tu resterais à la maison

- o' qu'elle soit - pour travailler sur tes analyses et tes reconstitutions pendant que j'irais sur le terrain. Et le soir venu, j'accrocherais mon holster d'épaule à la tête de lit et on ferait l'amour avant de dîner.

456

457

- Tu ne portes pas de holster d'épaule, lui dit-il.

- Merde, ce que tu peux être chiant, parfois !

Ils se garèrent, et ils descendirent dans la chaleur de juillet pour s'avancer vers l'éclat jaune lointain du ruban signalant un site d'accident.

- Syd, murmura-t-il, pourquoi ne m'as-tu jamais reproché d'avoir failli saboter votre enquête ?

Elle but le reste de son café, jeta la tasse dans une poubelle du zoo et se tourna vers lui.

- Tu veux parler des photos ? Et de la manière dont tu t'es procuré le numéro de téléphone des Russes ? «a n'a pas d'importance, Dar. La photo de Constanza que Lawrence a utilisée pour identifier l'assassin d'Esposito a été prise par des agents du FBI en planque face à la résidence de Dallas Trace.

- Pourquoi est-ce que tu ne m'as jamais parlé de ça et de... ? ;; Elle lui toucha doucement le bras.

- «a n'a pas d'importance, répéta-t-elle. La défense aurait pu en tirer parti si cela avait réellement aidé aux arrestations, mais elle ne pouvait pas être au courant de l'existence des photos prises de manière illégale ni du numéro de téléphone. Le FBI s'est procuré tous ces éléments de manière tout à fait officielle, de toute

manière.

- Mais j'ai quand même failli faire tout rater.., Elle s'immobilisa subitement et il fut surpris de voir son sourire.

- Considère les choses sous cet angle, docteur Minor. ¿ présent, tu n'as plus à témoigner dans aucun procès. Tout ce qu'on te demande, c'est d'envoyer quelques reconstitutions vidéo à Lawrence. Ce qui veut dire que tu es libre de retourner sur la côte Est au mois d'août avec l'équipe tactique et moi.

- New York au mois d'août, murmura-t-il.

Il se rendit compte, en le disant, qu'il avait déjà pris sa décision d'y aller.

Elle exerça une pression sur sa main, et ils franchirent le ruban jaune pour ouvrir la porte qui menait à un enclos réservé à des mammifères de grande taille où tous les policiers étaient rassemblés.

458

La conservatrice adjointe du zoo était en train d'expliquer à mots entrecoupés :

- Cari s'occupait d'Emma depuis quinze ans... Un peu plus, même. Elle avait du mal à étouffer ses sanglots, et son visage était rouge à force de pleurer et de se frotter le nez avec son mouchoir.

- Cari adorait Emma, poursuivit-elle. «a faisait quinze jours que son état l'inquiétait. La constipation chez un éléphant, ça peut être fatal, vous comprenez...

- Emma, c'est l'éléphant, confirma le lieutenant Hernandez.

- Bien sûr que c'est l'éléphante, dit la conservatrice adjointe entre deux sanglots.

Elle portait des gants jaunes en latex qui lui remontaient jusqu'au coude.

Dans l'enclos voisin, l'éléphante en question poussa un barrissement triste qui faisait penser à la mère de Dumbo en train de chercher son bébé.

- Et maintenant... maintenant, ils vont sans doute vouloir l'abattre, conclut-elle, les épaules secouées de chagrin.

Hernandez tapota gentiment le dos de la femme éplorée.

Lawrence, Trudy, Dar et Syd ainsi qu'une demi-douzaine de

fonctionnaires de police en uniforme étaient rassemblés autour d'un monticule de 90 cm de haut et de plus de 2 m de large d'excréments d'éléphant. Deux jambes humaines ressortaient à un bout du monticule. Le pantalon avait le même pli impeccable et la même couleur kaki que les autres gardiens du zoo en uniforme.

- «a me rappelle un peu une scène du premier Jurassic Park, déclara l'un des policiers d'une voix douce mais amusée,

-. Et moi, ça me rappelle l'épisode Chuckles le clown^a du show Mary Tyler Moore, déclara un autre policier en remontant son ceinturon. qu'est-ce que Murray Slaughter disait dans cet épisode ? quelque chose comme : On a de la chance que personne d'autre n'ait été tué. Vous savez comme c'est difficile à arrêter avec un seul... ^a

- C'était parce que Chuckles était déguisé en cacahuète au milieu du défilé quand l'éléphant l'a bombardé, répliqua le premier policier. Ce type du zoo n'était pas déguisé en cacahuète.

- Non, mais... fit le second policier, penaud, essayant de préserver l'humour de la situation.

459

- Un peu de silence ! intima Dar.

Il s'adressa au médecin légiste à genoux devant le monticule, qui n'avait étudié jusqu'à présent que les pieds et les jambes du défunt.

- ¿ quand cela remonte-t-il, à votre avis ?

- Un peu après minuit, probablement.

- Et comment une telle chose a-t-elle pu arriver ? interrogea Syd. Le légiste se redressa en grognant.

- D'après Mme Haywood ici présente, Cari - qui était chargé de s'occuper d'Emma - s'inquiétait depuis quelques jours de la voir constipée. Il semble que la nuit dernière, environ trois heures après la fermeture, il ait mélangé un puissant laxatif avec de l'avoine et différentes graines. Il a un peu trop forcé sur la dose, apparemment.

- «a c'est s'r ! s'exclama un troisième policier.

- Bon Dieu ! fit le premier policier. J'avais déjà entendu parler de vomissements en jet, mais je n'ai jamais vu de cas de...

- Silence ! répéta Dar.

Les policiers lui jetèrent des regards mauvais. Pour une fois qu'ils rigolaient bien.

Trudy était en train de prendre des photos. Lawrence mesurait la longue tramée d'excréments.

- Deux mètres trente de long ! dit-il comme s'il parlait de traces de dérapage. Un mètre soixante-cinq de large, un peu moins de un mètre de profondeur au centre.

Dar mit un genou à terre devant les deux jambes qui dépassaient du tas. Syd le regardait faire avec curiosité. Dar toucha le bout du soulier verni du gardien de zoo.

- Il a dû être projeté en arrière avec assez de force pour s'évanouir quand sa tête a cogné le ciment, dit-il d'une voix monocorde. Il est mort asphyxié, sans jamais reprendre connaissance.

- «a valait mieux pour lui, probablement, fit le jeune flic en ricanant.

Imaginez la mention dans son dossier...

Dar se déplaça si vite que le policier fit deux pas en arrière en 1 posant par réflexe la main sur la poignée de son pistolet.

- Je vous ai dit de la boucler et ça veut dire la boucler ! glapit-il, l'index presque dans l'œil du flic.

Ce dernier essaya d'arborer un rictus de mépris, mais l'effet fut gâché par le tremblement de ses lèvres.

460

- Arrête avec les photos, Trudy, s'il te plaît, murmura Dar. Tu reprendras après.

Sous le regard attentif de Syd, il marcha vers la conservatrice adjointe qui sanglotait toujours, lui emprunta ses gants jaunes, retourna jusqu'au tas de merde et se mit à creuser prudemment, presque avec respect, à

l'autre bout.

Il pleurait en silence. Les larmes ruisselaient sur ses joues tandis que

ses épaules étaient agitées de spasmes.

Les policiers s'entre-regardèrent, puis reculèrent, embarrassés, de plusieurs pas. Lawrence se tourna vers Trudy.

- Larry, peux-tu me passer cette lance d'arrosage, s'il te plaît ? demanda Darwin.

Ses épaules étaient encore légèrement secouées, et ses doigts tremblaient de manière visible sous les gants jaunes.

- Lawrence, murmura Lawrence en lui tendant tout de même la lance qui gouttait.

Dar dégagea et nettoya de son mieux le visage du gardien mort. Syd s'approcha pour mieux le voir. Il avait une soixantaine d'années et présentait encore bien. Ses cheveux grisonnants étaient courts et bouclés.

On aurait dit qu'il dormait. Il avait l'air plus naturel et plus reposé que la plupart des corps exhibés dans les salons mortuaires. Dar fit couler encore un peu d'eau sur son visage et écarta doucement avec ses mains gantées les restes d'excréments qui le couvraient encore.

- Madame Haywood, demanda-t-il à la conservatrice adjointe, comment s'appelait-il ?

Emma l'éléphante poussa un barrissement triste dans l'enclos voisin. Le bruit évoquait celui d'une femme inconsolable en train de pleurer.

- Cari, répondit Mme Haywood. Dar secoua la tête.

- Son nom complet.

- Cari Richardson. Il n'avait plus de famille. Sa fille adulte est morte dans un accident près d'un volcan hawaïen l'année dernière. Emma était sa seule... Il essayait toujours de... (Elle se remit à sangloter.) Il n'était plus qu'à un mois de la retraite, réussit-elle à dire. Il se demandait comment Emma allait supporter son départ.

461

Dar hocha la tête en se tournant vers Lawrence et Trudy.

- Vous pouvez prendre vos clichés, à présent, dit-il. Mais retenons bien son nom: Cari Richardson.

Lawrence hochait la tête et prit des photos.

Dar se remit debout et commença à ôter les gants jaunes, qu'il laissa tomber sur le ciment.

- Les noms, c'est important, murmura-t-il comme pour lui-même.

Le nom, c'est...

- Un outil qui sert à enseigner, compléta Syd, et à discerner la nature des choses. ^a

- Socrate !, murmura Dar, comme s'il formulait une bénédiction finale. Il tourna le dos au groupe et se dirigea vers les toilettes voisines

pour se débarbouiller.

Syd l'attendait dans le couloir. quand il ressortit, ses manches étaient retroussées et ses bras, ses mains, son visage et son cou sentaient le savon liquide.

- Pardon, dit-il en s'approchant d'elle.

- Chut ! C'est dimanche matin, il fait beau et le zoo n'a pas encore ouvert ses portes. Si on faisait un petit tour avant de rentrer ? La seule chose que je n'aime pas dans un zoo, c'est la foule.

Il acquiesça. Elle lui prit la main, et ils suivirent l'allée asphaltée qui formait une large courbe à cet endroit. Le soleil d'été donnait aux frondaisons tropicales une couleur d'un vert éclatant. quelque part, un lion ou un tigre éructa.

- Hesma phobou, murmura Syd au bout d'un moment. J'ai lu un peu tes Spartiates. Verser des larmes après la bataille... se laisser tomber à genoux... trembler... Hesma phobou... se libérer de sa peur.

- Oui, fit Dar.

- Ce n'était pas considéré comme une faiblesse, continua-t-elle, mais comme un exutoire nécessaire. Une seconde manière - après 1. En réalité, la citation est empruntée au Cratyle de Platon, qui met ces paroles dans la bouche de Socrate.

la bataille - de se débarrasser du pire des démons après la peur panique, celui de l'indifférence. Il hocha la tête.

- Cela fait trop longtemps, mon chéri, murmura-t-elle en exerçant une douce pression sur sa main.

- Et ils n'oubliaient jamais le nom de ceux qui étaient tombés à leurs côtés, dit-il. (Il hésita quelques secondes avant de murmurer :) Barbara, c'était le nom de ma femme. Et mon fils s'appelait David.

Elle déposa un baiser sur sa joue.

- Le temps est superbe, aujourd'hui, dit-il. Profitons un peu du zoo, et on reviendra chercher Lawrence et Trudy dans un moment. On pourrait aller déjeuner avec eux quelque part.

- Lawrence, dit Syd.

Il haussa légèrement les sourcils.

- Tu l'as appelé Lawrence, murmura-t-elle. D'habitude, c'est Larry.

- Le nom, c'est important. Elle sourit.

- On va marcher un peu ?

Ils n'avaient pas fait dix pas lorsqu'un grand remue-ménage explosa derrière eux. Ils se retournèrent.

Un petit singe avait fait une erreur de calcul en bondissant sur une branche trop menue. La branche avait cassé et le primate était tombé sur une douzaine de mètres en essayant de se raccrocher au feuillage et aux autres branches tout au long de sa chute. Les branches s'étaient cassées l'une après l'autre, mais elles avaient suffisamment ralenti le mouvement pour qu'il se retrouve, penaud et tremblant, sur la base en ciment de son îlot, assis sur son derrière mais prostré dans une position quasi foetale.

Il suçait son pouce pour se réconforter tandis que le soleil brillait d'une lueur rouge, par transparence, à travers ses oreilles.

Autour de lui, les brindilles et les feuilles continuaient de pleuvoir. Et au-dessus de lui, le petit peuple des singes jacassait, piaillait et s'agitait pour commenter l'événement. Dar crut percevoir des rires frénétiques. D'autres animaux, alentour, participèrent au concert, jusqu'à

ce que le zoo tout entier ressemble à une vaste chambre d'écho. Seul le barrissement infiniment triste d'Emma l'éléphante apporta un contrepoint solitaire à l'hystérie qui s'était déchaînée.

463

Dar se tourna vers Syd. Elle lui prit la main, lui sourit, haussa les épaules et secoua la tête.

Laissant derrière eux des questions sans réponse mais ayant résolu quelques énigmes, ils quittèrent l'ombre de l'allée pour entrer dans la lumière avant de retourner sur leurs pas.